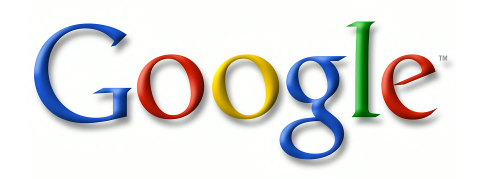
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

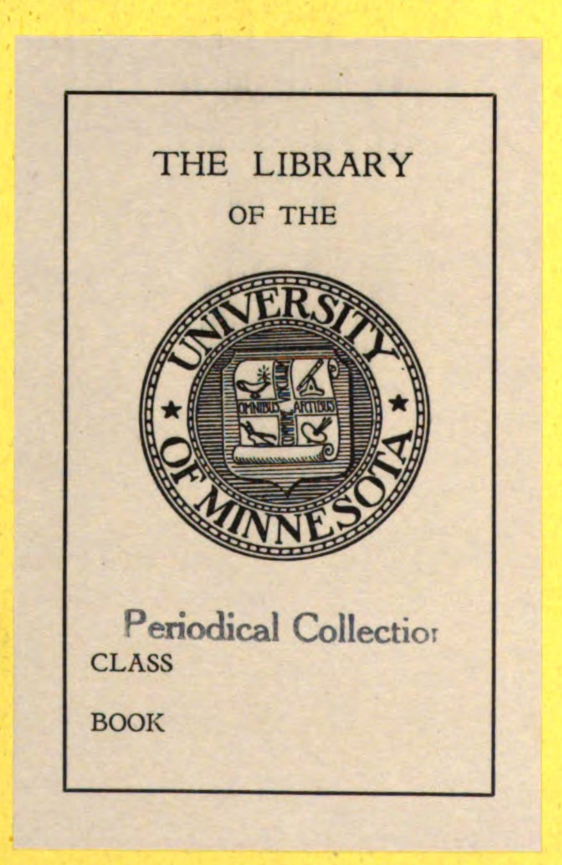
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

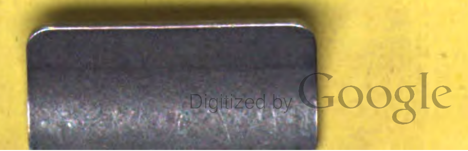
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


COURONNE
PAR
L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MAGASIN D'ÉDUCATION
ET DE RÉCRÉATION
J. MACÉ
P.J. STAHL
J. HETZEL, ÉDITEUR

THE LIBRARY
OF THE

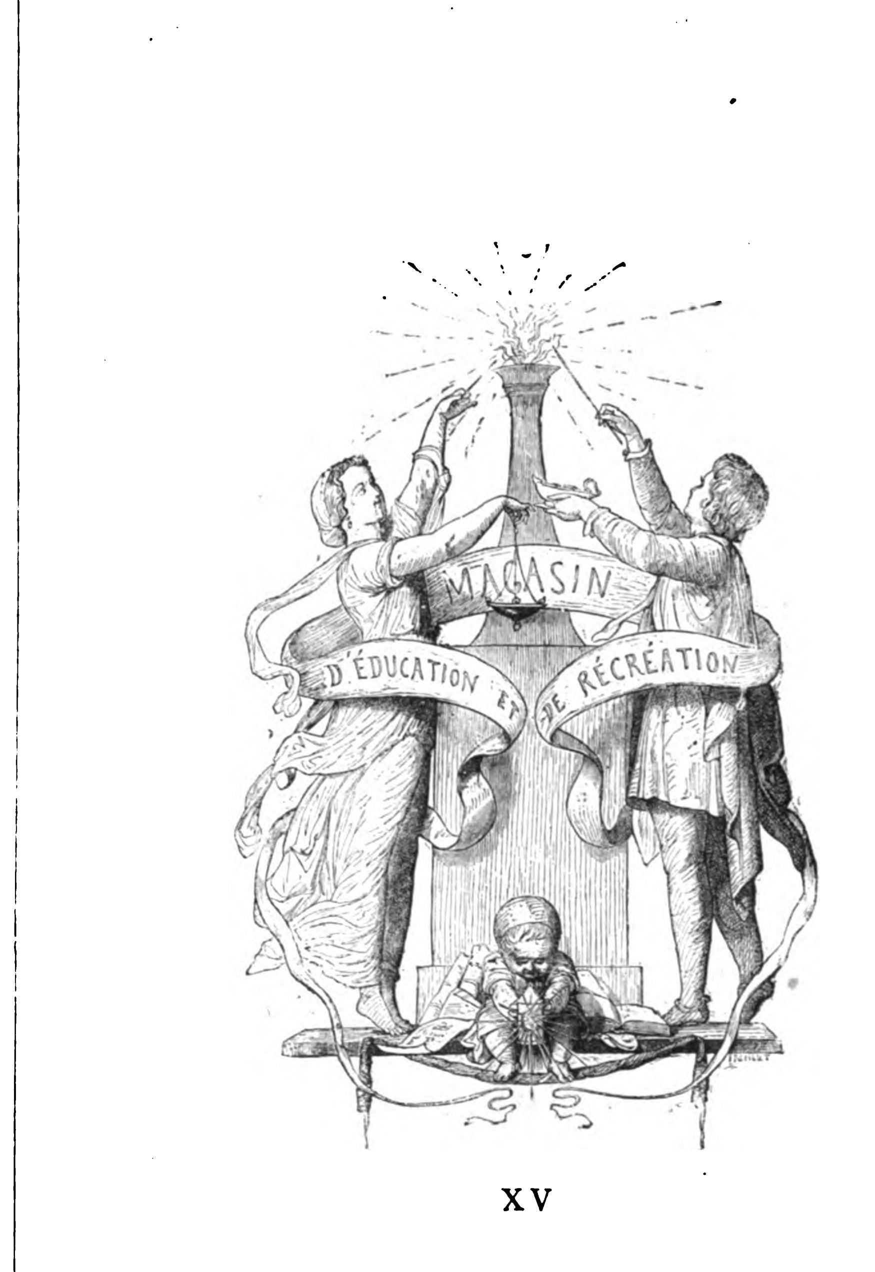


Periodical Collectior
CLASS
BOOK



Digitized by Google

Digitized by Google



XV

Digitized by Google

RÉDACTION

— DIRECTEURS —

MM. JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

ÉDUCATION

D'ALMEIDA, BERTRAND, MAURICE BLOCK, CAHOURS ET RICHE, CH. CLÉMENT, DANA, H. DURAND, ESQUIROS, G. FLAMMARION, FOUCOU, GRIMARD, GRATIOLET, LACORDAIRE, TH. LAVALLÉE, MARGOLLÉ ET ZURCHER, NERAUD, ORDINAIRE, E. RECLUS, ROULIN, ROZAN, H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE, SAYOUS, TINDALL, VAN BRUYSSEL, VIOLLET-LE-DUC, VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

RÉCRÉATION

LUCIEN BIART, PROSPER CHAZEL, M[is] DE CHENEVIÈRES, M[is] DE CHERVILLE, GUSTAVE DROZ, ERCKMANN-CHATRIAN, E. DUKE, M[me] GATTY, GENEVRAY, E. GRENIER, KAEMPFEN, E. LABOULAYE, ERNEST LEGOUVÉ, JOHN LEMOINNE, HECTOR MALOT, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISBONNE, JULES SANDEAU, L. ULBACH, JULES VERNE, DE WAILLY, MARKO WOVZOK.

Secrétaire de la rédaction, F. DE GRAMONT.

DESSINATEURS

MM. FROMENT, — FROELICH, — YAN' DARGENT, — ÉMILE BAYARD, — FÉRAT, — BERTALL, — BENETT, — CHAM, — GUSTAVE DORÉ, — FATH, — GÉRARD SÉGUIN, — GRANDVILLE — HUMBERT, — TONY JOHANNOT, — LALLEMANT, — DETAILLE, — MATTHIS, — MEISSONIER, — DE MONTAUT, — MOULINET, — MORIN, — DE NEUVILLE, — OSCAR PLETSCH, — LUDWIG RICHTER, — RIOU, — SCHUBACK, — THÉOPHILE SCHULER. — WORMS; — M[me] Z. SURODET.

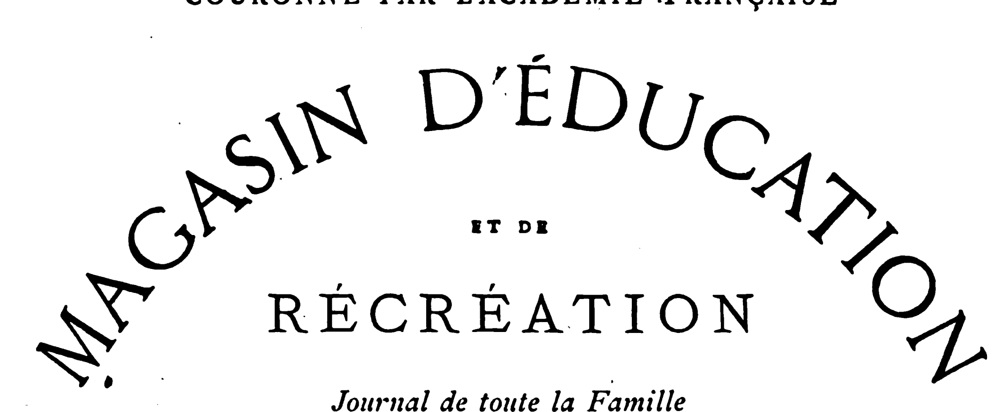


Prix de l'abonnement à l'année . .	PARIS.	14 fr. » c.	DÉPARTEMENTS.	16 fr. » c.
Prix du numéro	—	» fr. 50 c.	— . .	» fr. 60 c.
Prix du volume de semestre	Cartonné. . .	10 fr. » c.	— Broché,	7 fr. » c.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

Digitized by Google

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Journal de toute la Famille

PUBLIÉ PAR

JEAN MACÉ = P.-J. STAHL = JULES VERNE

AVEC LA COLLABORATION

DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS ET SAVANTS

ILLUSTRÉ

DE 160 DESSINS PAR NOS MEILLEURS ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

8me année, 1871-1872. — 1er semestre, 1er volume de la 8me année.

15me VOLUME DE LA COLLECTION.

Digitized by Google

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE V.

UNE BOURGADE HOTTENTOTE.

Le voyage sur le cours supérieur du fleuve s'accomplit rapidement. Le temps, cependant, ne tarda pas à devenir pluvieux; mais les passagers, confortablement installés dans la chambre de la chaloupe, n'eurent aucunement à souffrir des pluies torrentielles, très-communes pendant cette saison. Le *Queen and Tzar* filait rapidement. Il ne rencontrait ni rapides ni hauts-fonds, et le courant n'était pas assez fort pour ralentir sa marche.

Les rives de l'Orange offraient toujours le même aspect enchanteur. Les forêts d'essences variées se succédaient sur ses bords, et tout un monde d'oiseaux en habitait les cimes verdoyantes. Çà et là se groupaient des arbres appartenant à la famille des protéacées, et particulièrement des « wagenboom », au bois rougeâtre et marbré, qui produisaient un effet bizarre avec leurs feuilles d'un bleu intense et leurs larges fleurs jaune pâle; puis aussi des « zwartebast », arbre à écorce noire, des « karrees » au feuillage sombre et persistant. Quelques taillis s'étendaient à la distance de plusieurs milles au delà des rives du fleuve, en tout endroit ombragées de saules pleureurs. Çà et là, de vastes terrains découverts se montraient inopinément. C'étaient de grandes plaines, couvertes d'innombrales coloquintes, et coupées de « buissons à sucre », formés de protées mellifères, d'où s'échappaient des bandes de petits oiseaux au doux chant,

SEP 29 97

Digitized by Google

que les colons du Cap nomment « suikervogels. »

Le monde volatile offrait des échantillons très-variés. Le bushman les faisait remarquer à sir John Murray, grand amateur du gibier de poil et de plume. Aussi une sorte d'intimité s'établit-elle entre le chasseur anglais et Mokoum, auquel son noble compagnon, accomplissant la promesse du colonel Everest, avait fait présent d'un excellent rifle, du système Pauly, à longue portée. Inutile de peindre la satisfaction du bushman, à se voir possesseur de cette arme magnifique.

Les deux chasseurs s'entendaient bien. Tout en étant un savant distingué, sir John Murray passait pour l'un des plus brillants « foxhunter » de la vieille Calédonie. Il écoutait avec intérêt, avec envie les récits du bushman. Ses yeux s'enflammaient quand le chasseur lui montrait sous bois quelques ruminants sauvages, là des girafes par troupes de quinze à vingt individus, ici des buffles hauts de six pieds, la tête armée d'une spire de cornes noires, plus loin, des gnous farouches à queue de cheval, ailleurs, des bandes de caamas, sortes de grands daims, aux yeux enflammés, dont les cornes présentent un triangle menaçant, et partout, sous les forêts épaisses comme au milieu des plaines nues, ces innombrables variétés d'antilopes qui pullulent dans l'Afrique australe, le chamois bâtard, le gemsbok, la gazelle, le bouc des buissons, le bouc sauteur, etc. N'y avait-il pas là de quoi tenter les instincts d'un chasseur, et les chasses au renard des basses terres d'Écosse pouvaient-elles rivaliser avec les exploits d'un Cummins, d'un Anderson ou d'un Baldwin?

Il faut dire que les compagnons de sir John Murray étaient moins émus à la vue de ces magnifiques échantillons de gibier sauvage. William Emery observait ses collègues avec attention et cherchait à les deviner sous leur froide apparence. Le colonel Everest et Mathieu Strux, tous deux du même âge à peu près, étaient également réservés, contenus et formalistes. Ils parlaient avec une lenteur mesurée, et chaque matin on eût dit que jusqu'à la veille au soir, il ne s'étaient encore jamais rencontrés. Il ne fallait pas espérer qu'une intimité quelconque pût jamais s'établir entre ces deux personnages importants. Il est certain que deux glaçons, juxtaposés, finissent par adhérer entre eux, mais jamais deux savants, quand ils occupent tous deux une haute place dans la science.

Nicolas Palander, âgé de cinquante-cinq ans, était un de ces hommes qui n'ont jamais été jeunes, et qui ne seront jamais vieux. L'astronome d'Helsingfors, constamment absorbé dans ses calculs, pouvait être une machine admirablement organisée, mais ce n'était qu'une machine, une sorte d'*abaque* ou de *compteur universel*. Calculateur de la commission anglo-russe, ce savant n'était qu'un de ces « prodiges » qui font, de tête, des multiplications avec cinq chiffres par facteurs, quelque chose comme un Mondeux quinquagénaire.

Michel Zorn, par son âge, son tempérament enthousiaste, sa bonne humeur, se rapprochait de William Emery. Ses qualités aimables ne l'empêchaient pas d'être un astronome de grand mérite, ayant déjà une célébrité précoce. Les découvertes faites par lui et sous sa direction à l'Observatoire de Kiew, au sujet de la nébuleuse d'Andromède, avaient eu un grand retentissement dans l'Europe savante. A son mérite incontestable il joignait une grande modestie, et s'effaçait en toute occasion.

William Emery et Michel Zorn devaient être deux amis. Les mêmes goûts, les mêmes aspirations les réunirent. Le plus souvent, ils causaient ensemble. Pendant ce temps, le colonel Everest et Mathieu

Digitized by Google

Strux s'observaient froidement. Palander extrayait mentalement des racines cubiques sans remarquer les sites enchanteurs de la rive, et sir John Murray et le bushman formaient des projets d'hécatombes cynégétiques.

Ce voyage sur le haut cours de l'Orange ne fut marqué par aucun incident. Quelquefois, les falaises, rives granitiques qui encaissaient le lit sinueux du fleuve, semblaient fermer toute issue. Souvent aussi, des îles boisées jetées dans le courant auraient pu rendre incertaine la route à suivre. Mais le bushman n'hésitait jamais, et le *Queen and Tzar* choisissait la route favorable, ou sortait sans retard du cirque des falaises. Le timonier n'eut pas à se repentir une seule fois d'avoir suivi les indications de Mokoum.



En quatre jours, la chaloupe à vapeur franchit les deux cent quarante milles qui séparent les cataractes de Morgheda du Kuruman, l'un des affluents qui remontent précisément à la ville de Lattakou, que

devait atteindre l'expédition du colonel Everest. Le fleuve, à trente lieues en amont des chutes, formait un coude, et modifiant sa direction générale qui est ouest et est, il revenait au sud-est mordre l'angle aigu que fait au nord le territoire de la colonie du Cap. De cet endroit, il pointait au nord-est, et allait se perdre à trois cents milles de là dans les régions boisées de la république de Transvaal.

Ce fut le 5 février, pendant les premières heures de la matinée et par une pluie battante, que le *Queen and Tzar* atteignit la station de Klaarwater, village hottentot, près duquel le Kuruman se jette dans l'Orange. Le colonel Everest, ne voulant pas perdre un instant, dépassa rapidement les quelques cabanes bochjesmanes qui forment le village, et, sous l'impulsion de son hélice, la chaloupe commença à remonter le courant du nouvel affluent. Ce courant rapide, ainsi que l'observèrent les passagers du *Queen and Tzar*, était dû à une particularité singulière de ce cours d'eau. En effet, le Kuruman, très-large à sa source, s'amoindrit, en descendant, sous l'influence des rayons solaires. Mais, en cette saison, grossi par les pluies, accru des eaux d'un sous-affluent, la Moschona, il était profond et rapide. Les feux furent donc poussés, et la chaloupe remonta le cours du Kuruman à raison de trois milles à l'heure.

Pendant cette traversée, le bushman signala dans les eaux de la rivière la présence d'un assez grand nombre d'hippopotames. Ces gros pachydermes, que les Hollandais du Cap nomment « vaches marines », épais et lourds animaux, longs de huit à dix pieds, étaient d'humeur peu agressive. Les hennissements de la barque à vapeur et les patouillements de l'hélice les effrayaient. Cette embarcation leur paraissait quelque monstre nouveau dont ils devaient se défier, et, de fait, l'arsenal du bord rendait son approche fort difficile. Sir John Murray eût volontiers essayé ses balles explosibles sur ces masses charnues; mais le bushman lui affirma que les hippopotames ne manqueraient dans les cours d'eau du Nord, et sir John Murray résolut d'attendre de plus favorables occasions.

Les cent cinquante milles qui séparent l'embouchure du Kuruman de la station de Lattakou furent franchis en cinquante heures. Le 7 février, à trois heures du soir, le point d'arrivée était atteint.

Lorsque la chaloupe à vapeur eut été amarrée à la berge qui servait de quai, un homme âgé de cinquante ans, l'air grave, mais de physionomie bonne, se présenta à bord, et tendit la main à William Emery. L'astronome, présentant alors le nouveau venu à ses compagnons de voyage, dit :

« Le révérend Thomas Dale, de la Société des Missions de Londres, et le directeur de la station de Lattakou. »

Les Européens saluèrent le révérend Thomas Dale, qui leur souhaita la bienvenue, et se mit à leur entière disposition.

La ville de Lattakou, ou plutôt la bourgade de ce nom, forme la station de missionnaires la plus éloignée du Cap vers le nord. Elle se divise en ancien et nouveau Lattakou. L'ancien, presque abandonné actuellement, que le *Queen and Tzar* venait d'atteindre, comptait encore, au commencement du siècle, douze mille habitants, qui depuis ont émigré dans le nord-est. Cette ville, bien déchue, a été remplacée par le nouveau Lattakou, bâti non loin, dans une plaine autrefois couverte d'acacias.

Ce nouveau Lattakou, auquel les Européens se rendirent sous la conduite du révérend, comprenait une quarantaine de groupes de maisons, et contenait environ

Digitized by Google

cinq ou six mille habitants qui appartiennent à la grande tribu des Béchuanas.

C'est dans cette ville que le docteur David Livingstone séjourna pendant trois mois, en 1840, avant d'entreprendre son premier voyage au Zambèse, voyage qui devait entraîner l'illustre voyageur à travers toute l'Afrique centrale, depuis la baie

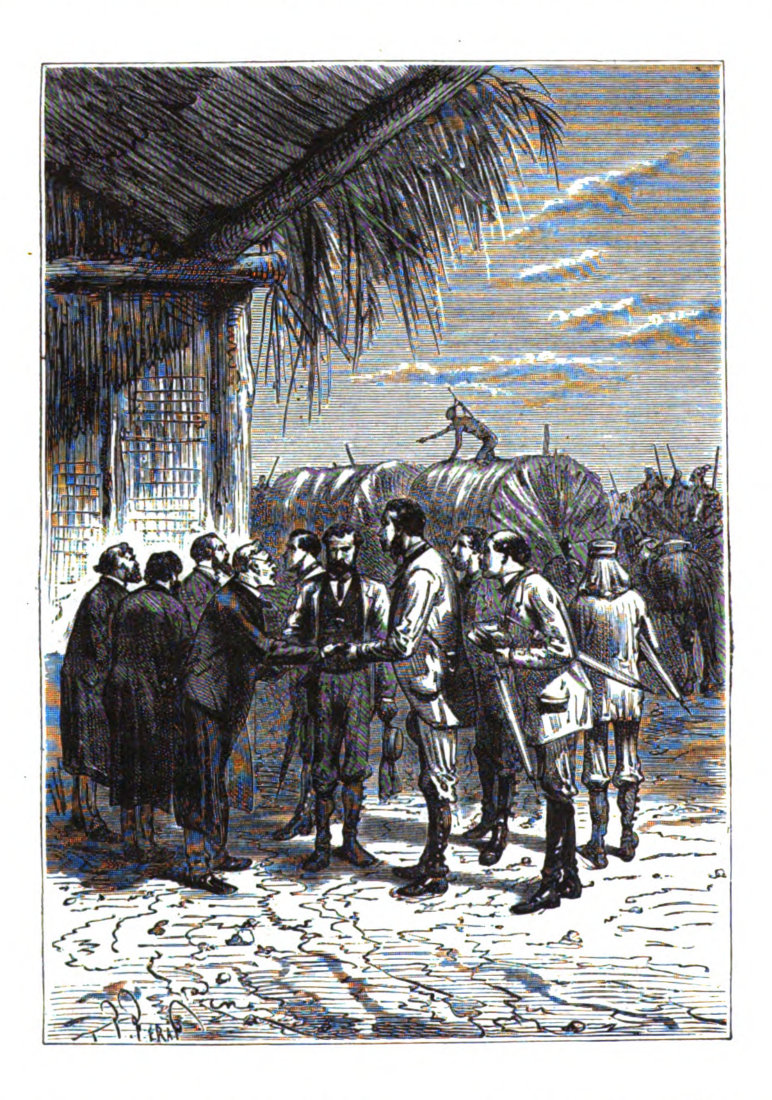


de Loanda au Congo, jusqu'au port de Kilmane, sur la côte de Mozambique.

Arrivé au nouveau Lattakou, le colonel Everest remit au directeur de la mission une lettre du docteur Livingstone, qui recommandait la commission anglo-russe à ses amis de l'Afrique australe. Thomas Dale lut cette lettre avec un extrême plaisir, puis il la rendit au colonel Everest, disant qu'elle pourrait lui être utile pendant son voyage d'exploration, le nom de David Livingstone étant connu et honoré dans toute cette partie de l'Afrique.

Les membres de la commission furent logés à l'établissement des missionnaires, vaste case proprement bâtie sur une émi-

nence, et qu'une haie impénétrable entourait comme une enceinte fortifiée. Les Européens s'intallèrent dans cette habitation d'une façon plus confortable que s'ils s'étaient logés chez les Béchuanas. Non que ces demeures ne soient tenues proprement et avec ordre. Au contraire. Leur sol, en argile très-lisse, n'offre pas un atome



de poussière; leur toit, fait d'un long chaume, est impénétrable à la pluie; mais, en somme, ces maisons ne sont que des huttes dans lesquelles un trou circulaire, à peine praticable pour un homme, donne accès. Là, dans ces huttes, la vie est commune, et le contact immédiat des Béchuanas ne saurait passer pour agréable.

Le chef de la tribu, qui résidait à Lattakou, un certain Moulibahan, crut devoir se rendre près des Européens, afin de leur rendre ses devoirs. Moulibahan, assez bel homme, n'ayant du nègre ni les lèvres épaisses ni le nez épaté, montrant une figure ronde et non rétrécie dans sa partie inférieure comme celle des Hottentots,

Digitized by Google

était vêtu d'un manteau de peaux cousues ensemble avec beaucoup d'art, et d'un tablier appelé « pukoje » dans la langue du pays. Il était coiffé d'une calotte de cuir, et chaussé de sandales en cuir de bœuf. A ses coudes se contournaient des anneaux d'ivoire ; à ses oreilles se balançait une lame de cuivre longue de quatre pouces, sorte de boucle d'oreille qui est aussi un amulette. Au-dessus de sa calotte se développait la queue d'une antilope. Son bâton de chasse supportait une touffe de petites plumes noires d'autruche. Quant à la couleur naturelle du corps de ce chef béchuana, on ne pouvait la reconnaître sous l'épaisse couche d'ocre qui l'oignait des pieds à la tête. Quelques incisions à la cuisse, rendues ineffaçables, indiquaient le nombre d'ennemis tués par Moulibahan.

Ce chef, au moins aussi grave que Mathieu Strux lui-même, s'approcha des Européens, et les prit successivement par le nez. Les Russes se laissèrent faire sérieusement. Les Anglais furent un peu plus récalcitrants. Cependant, suivant les mœurs africaines, c'était un engagement solennel de remplir envers les Européens les devoirs de l'hospitalité.

Cette cérémonie achevée, Moulibahan se retira sans avoir prononcé une seule parole.

« Et maintenant que nous voici naturalisés Béchuanas, dit le colonel Everest, occupons-nous, sans perdre ni un jour ni une heure, de nos opérations. »

Ni un jour ni une heure ne furent perdus, et cependant, — tant l'organisation d'une telle expédition exige de soins et de détails, — la commission ne fut pas prête à partir avant les premiers jours de mars. C'était, d'ailleurs, la date assignée par le colonel Everest. A cette époque, la saison des pluies venait de finir, et l'eau, conservée dans les plis de terrain, devait fournir une ressource précieuse aux voyageurs du désert.

Le départ fut donc fixé au 2 mars. Ce jour-là, toute la caravane, mise sous les ordres de Mokoum, était prête. Les Européens firent leurs adieux aux missionnaires de Lattakou, et quittèrent la bourgade à sept heures du matin.

« Où allons-nous, colonel? demanda William Emery, au moment où la caravane tournait la dernière case de la ville.

— Droit devant nous, monsieur Emery, repondit le colonel, jusqu'au moment où nous aurons trouvé un emplacement convenable pour l'établissement d'une base! »

A huit heures, la caravane avait dépassé les collines aplaties et couvertes d'arbrisseaux nains, qui cernent la bourgade de Lattakou. Immédiatement, le désert avec ses dangers, ses fatigues, ses hasards, se déroula devant le pas des voyageurs.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LES HORLOGES

Le cadran solaire se perd dans la nuit des temps. Ce ne fut qu'en l'an 491 de la fondation de Rome qu'on vit pour la première fois dans cette ville un appareil de ce genre.

Ce moyen de connaître l'heure étant sujet à bien des mécomptes, Scipion Nasica popularisa chez les Romains le *sablier*, connu depuis longtemps des Égyptiens. Le *sablier* fit naître l'idée de la *clepsydre*. Cet

Digitized by Google

instrument mesurait la durée du temps par les quantités d'eau qui s'écoulaient successivement d'un vase et mettaient en mouvement différentes figures. Il a été inventé à Alexandrie environ 250 ans avant l'ère chrétienne.

L'horloge à rouages fut connue à Rome, dit-on, l'an 513 de sa fondation. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne on exécuta des horloges mécaniques très-curieuses. Le pape Paul Ier fit présent à Pépin le Bref, en l'année 736, d'une horloge à rouages, et en 807, le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschild, offrit à l'empereur Charlemagne une horloge avec un mécanisme qui faisait tomber successivement douze boules sur un timbre pour indiquer les heures et faisait sortir un cavalier à chaque heure.

Au IXe siècle, les Italiens imitèrent les horloges envoyées en France par Paul Ier et le calife de Bagdad, et les perfectionnèrent d'après certains procédés apportés de Chine où les horloges à poids et à cadrans étaient déjà en usage.

En 1326, on vit à Londres une horloge fabriquée par un bénédictin; en 1356, on établit une horloge dans la tour de Bologne, et l'abbaye de Westminster de Londres en posséda une en 1368.

Charles V, roi de France, fit venir d'Allemagne, en 1370, Henri de Vic et lui assigna 6 *sols parisis* par jour pour établir l'horloge du palais, à Paris, qui sonnait les heures. Cette horloge, la première qui ait été établie en France, et que l'on voit sur la façade orientale de la tour carrée du palais de Justice, a été réparée et embellie sous le dernier règne.

La ville de Strasbourg eut dans la même année (1370) son horloge célèbre; et la ville de Courtray fit fabriquer en même temps une horloge à sonnerie, que lui enleva le duc de Bourgogne, en 1382, pour en orner le portail de l'église Notre-Dame de la ville de Dijon.

En 1377, on exécuta l'horloge de la cathédrale de Sens; en 1380, celle du château de Montargis, et en 1400, l'horloge à sonnerie de la cathédrale de Séville.

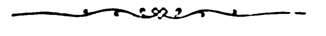
En 1404, on plaça à Moscou une horloge sonnante, et, l'année suivante, figura dans la cathédrale de Lubeck une horloge décorée des figures des douze apôtres. La grande horloge de Notre-Dame de Nuremberg fut fabriquée en 1462. Venise eut une horloge publique en 1497. A la fin de ce siècle, les particuliers eurent aussi des horloges pour leur usage.

En 1598, un ouvrier de Bâle exécuta l'horloge de Lyon. On insérait dans la plupart de ces anciennes horloges des mouvements qui mettaient en jeu des statues de saints, de rois, de guerriers ou des figures d'animaux, de manière à leur faire rendre des sons, produire des airs de musique et autres choses semblables. On donna à plusieurs de ces statues le nom de Jaquemarts, corruption, dit-on, de celui de Jacques Aimard, habile horloger.

De nos jours, les chefs-d'œuvre exécutés dans l'horlogerie laissent bien loin ces inventions, regardées comme inimitables à ces époques antérieures. La fabrique d'horlogerie se distingue aussi bien en Allemagne qu'en France, en Suisse et en Angleterre.

Ajoutons que dès le milieu du quatorzième siècle on fabriqua en Allemagne des pendules et des montres de poche. On en fabriqua en France en 1483, en Italie en 1540.

On a inventé en 1676, en Angleterre, les montres à répétition. Louis XIV reçut de Charles II les premières montres à répétition qu'on ait vues en France.



LE RUCHER DE KLIGENTHAL

SOUVENIR D'ENFANCE

Il y avait bien huit jours qu'une grande surprise se préparait à la maison. Mes deux petits frères, Georges et Frédéric, s'en étaient aperçus eux-mêmes, et pourtant ce n'étaient pas de grands observateurs que Frédéric et Georges. Frédéric entrait dans sa huitième année; Georges avait tout juste un an de plus que son frère. A cet âge, les soldats de plomb, les chevaux de bois et les tartines de confitures tiennent une telle place dans les préoccupations des petits hommes, qu'ils n'ont vraiment pas le temps de réfléchir beaucoup. Toutefois, nous avions surpris notre mère en train de remettre des boutons à nos belles guêtres de coutil blanc, et, la veille, le père, à son retour de la ville, n'avait pu cacher assez à temps pour les dérober à nos regards trois superbes bâtons ferrés, dont le plus petit avait bien deux pieds de haut. Notre oracle à tous, ma chère sœur Valentine, avait déclaré d'un ton très-net que ces préparatifs-là n'étaient point naturels du tout, et que bien sûr il y avait, comme on dit, quelque chose dans l'air.

A dire vrai, nous avions bien besoin d'une diversion quelconque pour nous remettre un peu de gaieté dans l'âme. Depuis plus d'un mois la visite de nos petits cousins, Henriette et Jules, nous était annoncée. Un mois, c'est beaucoup quand on a été séparé pendant une année entière et que la séparation elle-même s'est effectuée dans des circonstances cruelles. C'était à l'époque de la guerre d'Italie : le père de nos petits amis, l'un des plus jeunes capitaines de l'armée, avait été désigné pour partir l'un des premiers. Si empressé qu'il fût à remplir son devoir, il n'avait pu s'empêcher au moment des adieux de recommander à mon père, avec des larmes dans la voix, ses chers abandonnés, comme s'il avait eu le pressentiment d'un malheur.

On a beau ne pas être superstitieux, ces pressentiments-là ne trompent guère. Moins de quinze jours après, le télégraphe nous apportait une douloureuse nouvelle : mon pauvre oncle avait été blessé à la première affaire. La blessure était grave : il avait fallu le transporter à l'hôpital de Turin; il suppliait sa femme et ses enfants de le rejoindre en toute hâte.

Pendant trois mois d'une lutte qui dura tous les instants, l'admirable dévouement de ces chers gardes-malades le disputa à la mort. La convalescence fut encore plus longue que le mal : les médecins avaient ordonné le séjour du midi : une année s'écoula avant qu'il pût songer à risquer la fatigue d'un voyage et à reprendre ses habitudes d'autrefois.

Enfin, au moment dont je vous parle, tous ces souvenirs, toutes ces angoisses étaient oubliées! Pour comble de bonheur, mon oncle avait obtenu de tenir garnison à Lunéville. Il venait d'y arriver et sa première pensée avait été pour nous. « Avant un mois, disait sa dernière lettre, préparez vos baisers pour toute la famille. En attendant, comme mon petit Jules et sa sœur Henriette ne se tiennent plus d'impatience, je m'en vais prendre tout simplement le parti de vous les expédier par le chemin de fer d'abord, puis par la bonne vieille voiture qui s'arrête à Kligenthal. Huit jours plus tard, le père et la mère rejoindront la couvée. Soyez sans crainte

sur le compte des petits : Jean sera du voyage. Je compte bien, par exemple, qu'à Kligenthal six petits bras de ma connaissance seront tendus pour les recevoir. »

Certes oui, que les petits bras étaient prêts! Et les petites jambes donc, comme elles auraient expédié lestement les deux lieues de montagne qui séparaient notre maison de la vallée de Kligenthal! Mais rien ne venait! Et les heures et les semaines s'écoulaient! Chaque jour, quand le facteur arrivait, c'était à qui courrait à sa rencontre pour lui prendre les lettres des mains. Rien! toujours rien! Ce matin même, mon père avait décacheté le courrier comme d'habitude et sa bouche était restée muette.

Voilà pourquoi la pensée d'un plaisir inespéré nous remplissait de joie. Ce serait toujours quelques heures de passées gaiement en attendant mieux. Aussi, le soir même de la découverte, quand notre mère après nous avoir installés tous quatre dans nos bonnes couchettes bien chaudes, eut refermé la porte derrière elle, vous devinez que nos petites langues se mirent à travailler de la belle façon. Nous parlions tout bas, par exemple, car, une fois les bougies éteintes, notre petit monde avait l'ordre de s'endormir le plus tôt possible, et d'ordinaire personne ne s'en faisait faute. Mais ce soir-là ce fut précisément Georges, le plus grand dormeur de nous tous, qui ouvrit la discussion.

« Pour moi, Henri, me dit-il, je crois que papa veut nous conduire demain au *Hohwald*, j'en suis sûr, vois-tu... Le *Hohwald*, d'ailleurs, il n'y a pas d'endroit plus beau dans tout le pays! Te rappelles-tu les belles cascades que papa nous a permis de construire, l'année dernière, dans l'eau du torrent? C'est ça qui est amusant, les cascades!... Mais j'ai une autre idée, moi! Nous aurions si bien le temps de construire une jolie petite scierie comme celles de la vallée?... Ce n'est pas si difficile qu'on croit, de construire des scieries, et puis papa qui est ingénieur ne demandera pas mieux que de nous aider un peu...

— On ne peut pas construire une scierie dans un seul jour, fit observer Frédéric, qui était un garçon très-avisé.

— Eh bien! nous y retournerons le dimanche d'après, voilà tout; et comme ça nous en aurons pour tout l'été.

— Non, répéta Frédéric, je crois plutôt que la partie est arrangée pour le *Spesbourg*. Je sais que papa aime beaucoup ce vieux château-là, à cause d'objets extrêmement curieux qu'on y trouve et qui remontent au temps des chevaliers. J'aime aussi les vieux châteaux, moi. On peut grimper dans les tours, et, quand on y est habitué, on n'a plus peur du tout...

— Ta, ta, ta, interrompit Valentine, avec cela que c'est amusant, votre Hohwald et votre Spesbourg! Maman ne voudrait jamais m'y laisser aller et je tiens à être de la partie, moi, je vous en préviens. Les cascades, il n'y a rien de plus mauvais pour la santé; mère vous l'a dit bien des fois. On reste des heures entières les pieds dans l'eau, et l'on y gagne de vilains gros rhumes qui ne veulent plus guérir. Quant à vos grimperies, monsieur Frédéric, tout le monde sait que ces grosses vieilles pierres ne demandent qu'à tomber, et qu'on peut s'y faire beaucoup de mal. Ainsi voilà qui est décidé. Nous irons tout simplement à la clairière du Sapin-Merveilleux; tu sais, Henri, la belle clairière verte où l'on trouve tout plein de ces grosses fraises des bois qui font venir l'eau à la bouche rien que d'y penser. Vous m'aiderez à tresser des corbeilles avec des joncs et des herbes, et comme ça, si maman ne vient pas, nous pourrons lui rapporter des fraises pour son dessert. »

Tel fut le discours de Valentine. La

Digitized by Google

chère petite parlait avec tant d'assurance que je n'eus pas le courage de la contredire. Je songeais tout bas que les fraises de la clairière avaient bien leur prix, et la bonne pensée qu'avait eue Valentine d'en rapporter un panier à la maison venait presque de me convertir à sa cause. Cependant, après quelques minutes de réflexion, je ne pus m'empêcher d'être un peu surpris du silence étonnant qui s'était fait tout à coup dans la petite chambre. D'ordinaire Georges et Frédéric, qui étaient des batailleurs de premier ordre, ne se rendaient pas à si bon compte. Je mis mon coude sur l'oreiller, et, d'une voix timide, j'appelai tout doucement :

« Valentine !... »

Il n'y eut aucune réponse. J'attendis un instant; puis je repris d'une voix plus forte :

« Georges !... Frédéric !... »

Ces nouveaux appels n'eurent pas plus de succès. J'entendis alors la musique légère que font les respirations égales des enfants endormis, et je reconnus que chacun des petits orateurs dormait déjà sur ses deux oreilles. S'ils pensaient au Hohwald, au Spesbourg, ou au Sapin-Merveilleux, à coup sûr ce n'était plus qu'en rêve. Après cela je ne sais pas comment la chose se fit, mais je crois bien qu'avec la meilleure volonté du monde de me tenir éveillé moi-même pour réfléchir encore aux promesses du lendemain, je ne fus pas long à suivre leur exemple. Dame! que voulez-vous? On a beau être l'aîné et avoir quatorze ans et demi, il est bien difficile de ne pas s'endormir à neuf heures du soir, lorsque l'on a déjà la tête sur l'oreiller.

Le lendemain, jeudi, après le déjeuner, nous étions assis, comme de coutume, autour de la grande table de noyer qui faisait l'ornement principal de notre salle d'étude. Hélas! la salle d'étude donnait sur le jardin, et nous pouvions apercevoir, à travers la porte vitrée, les allées joyeuses où les papillons blancs voltigeaient, dans le gai soleil, autour des fleurs écloses de la veille. C'est une chose pénible que de travailler le jeudi lorsque le temps est beau; mais le père le voulait ainsi. Il fallait qu'à midi précis Georges, Frédéric et Valentine eussent appris leurs leçons; il fallait que moi-même j'eusse achevé le fameux thème latin que le père me choisissait chaque jour dans le recueil de M. Burnouf. Jugez donc : Georges et Frédéric n'en étaient encore qu'à l'*Epitome historiæ sacræ*, et j'étais bien un peu fier d'écrire déjà tout seul du latin; mais positivement, ce jour-là, la salle d'étude me paraissait maussade au possible. Je ne sais même pas comment nous serions venus à bout de notre tâche, si notre mère n'était entrée tout à coup, au moment où, le nez en l'air, nous regardions tristement les mouches qui volaient en bourdonnant dans un rayon de lumière.

« Travaillez bien, mes chéris, nous dit-elle en souriant, travaillez bien pour que le père soit content de vous, et si vos devoirs méritent une récompense, vous aurez une bonne journée, je vous en réponds! »

Quelle joie! Nos pressentiments ne nous avaient donc pas trompés! Aussi, quel silence se fit tout à coup dans la salle d'étude! Avec quelle ardeur chacun de nous se remit au travail, et comme les plumes couraient maintenant sur le papier! J'entends encore Valentine répéter à demi-voix la belle fable du *Corbeau et du Renard* qu'elle ne savait qu'à moitié, la pauvre petite! Et Georges et Frédéric, il fallait les voir la tête dans leurs mains, le nez tout près du livre : à leur mine grave et recueillie, on eût dit de petits maîtres d'école en miniature.

Enfin l'heure sonna. La porte du salon s'ouvrit toute grande : le moment était

Digitized by Google

venu de montrer ce que nous savions. Mon père recueillit nos devoirs un à un, et se mit à les lire sérieusement, d'un bout à l'autre, comme il avait coutume de le faire chaque matin.

Georges et Frédéric n'eurent que des éloges. Jamais leurs versions n'avaient été meilleures. Tout eût été parfait sans une faute d'orthographe de ce pauvre Frédéric qui s'obstinait à mettre deux *m* au mot *Romain*. Je ne me sentais pas aussi rassuré pour mon compte : un thème tout à fait correct, c'est comme un jardin sans chenilles, comme un petit garçon sans défauts, et je ne fus donc pas trop surpris de voir les sourcils de mon père se froncer tout à coup vers la fin de sa lecture. Hélas! le mal était encore plus grand que je ne le croyais. Il ne s'agissait pas d'un pauvre petit solécisme isolé, tel que les meilleurs écoliers eux-mêmes en commettent parfois; non, la faute en question était bel et bien un barbarisme affreux, un certain *ostendebunt* que je n'oublierai pas de ma vie, quelque chose enfin à faire dresser les cheveux sur la tête des papas qui savent le latin. Quand vous écrirez des thèmes, mes chers enfants, gardez-vous de cet *ostendebunt*-là. Sans la bonté de mes chers parents, j'aurais mérité de rester à la maison toute la journée; mais, Dieu merci, les parents sont des juges indulgents qui ne veulent pas la mort du pécheur.

Le tour de Valentine était venu. La pauvre petite s'avança toute rouge, en jetant un regard d'envie sur son livre de fables que mère tenait fermé dans sa main. Les mamans ont quelquefois beaucoup plus de mémoire que leurs petites filles, et elles n'éprouvent pas le besoin de regarder à chaque instant entre les pages pour se rappeler ce qui doit suivre.

Valentine commença donc tout d'une haleine, sans s'arrêter aux points ni aux virgules, comme quelqu'un très-sûr de son fait :

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dans sa... tenait dans sa bou...dans sa bouche...

« Dans sa bouche, Valentine? Fais donc attention... Est-ce que l'on dit la bouche d'un corbeau? »

Cela nous parut si drôle d'entendre parler de bouche à propos d'un corbeau, que nous nous mîmes tous les trois à partir du plus bel éclat de rire que l'on puisse imaginer. Franchement, il n'y avait point là de quoi rassurer Valentine, qui, pour racheter sa faute, reprit aussitôt avec une volubilité extraordinaire :

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dans son bec un fromage
Maître Renard...

« Pas si vite, Valentine! Quand on veut bien réciter sa leçon, il faut se figurer, vois-tu, que tout ce que l'on raconte est arrivé. »

Notre chère petite sœur ouvrit ses grands yeux doux, et regardant notre mère avec une expression de surprise angélique :

« Comme si cela était arrivé, maman!... dit-elle.

— Mais oui, ma chère enfant. Suppose un instant que tu aies entendu le renard parler au corbeau dans la gloriette, au fond du jardin, est-ce ainsi que tu t'y prendrais pour venir me le raconter? »

Valentine resta encore plus d'une minute à réfléchir, ce qui montrait qu'il se faisait en ce moment un grand travail dans son esprit. Mais notre sœur était une petite fille très-décidée; elle releva donc bientôt la tête et parut prendre bravement son parti.

« Eh bien! maman, dit-elle avec vivacité, il y avait une fois, dans la gloriette, un corbeau qui était monté sur un arbre et puis un renard... »

Cette fois, ce fut mon père qui se mit

Digitized by Google

à rire, ainsi que ma mère, et ils riaient tous deux de si bon cœur, que, sans savoir pourquoi, Georges, Frédéric et moi, nous nous mîmes à rire aussi, et plus fort qu'eux naturellement. Ce succès imprévu terrifia Valentine. La pauvre enfant vit bien que l'on se moquait d'elle, et comme sa bonne petite conscience n'avait à lui reprocher qu'un tout mignon péché de mémoire, elle cacha tout à coup sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes.

« Allons!... allons!... dit le père en se levant, il n'y a pas là de quoi pleurer, Valentine! Quand tu seras plus grande, tu comprendras ce que ta maman voulait de toi... Et maintenant, les enfants, allez vite chercher vos chapeaux de paille... Il y a vacances pour toute la journée!... »

Quel superbe mot que ce mot de vacances! Il eut, à lui tout seul, la vertu de sécher les yeux de Valentine. En un clin d'œil nous avions mis nos chapeaux du dimanche, de jolis chapeaux de paille ornés d'un ruban bleu clair. Ce fut alors que notre père tira du fond de l'armoire les trois magnifiques bâtons ferrés que nous avions entrevus la veille. Valentine, en sa qualité de petite fille, avait déjà pris son ombrelle pour se garantir du soleil; mais nous nous moquions bien du soleil, nous autres! Et comme nous étions fiers de pouvoir nous appuyer enfin sur ces belles cannes de bois blanc. Ah! si Henriette et Jules avaient été là, si seulement mon oncle avait eu la bonne pensée de tenir sa promesse, comme la fête eût été complète; personne n'eût été plus heureux que nous sur la terre.

« En route! » cria le père.

Notre mère nous embrassa tous les quatre, en nous recommandant d'être bien sages, de ne pas quitter les chemins, et surtout de ne pas déchirer nos beaux habits dans les buissons. Cinq minutes après nous gambadions déjà sur la route de la montagne, comme de vrais petits chevreaux en liberté.

Nous n'avions pas fait dix pas qu'à mon vif étonnement, je reconnus que ce n'était là le chemin ni du Hohwald, ni du Spesbourg, ni du Sapin-Merveilleux.

« Mais où donc allons-nous, dis, mon papa? m'écriai-je tout à coup.

— Petit curieux! me répondit-il, où serait le plaisir, s'il n'y avait pas quelque surprise en réserve? Viens toujours, tu verras après... Qu'il vous suffise de savoir, mes enfants, que vous verrez aujourd'hui des choses que vous ne soupçonnez guère! »

Au premier moment, notre curiosité se trouva bien chagrine d'être ainsi déçue; mais je reconnus plus tard combien mon père avait eu raison. Les grosses surprises sont comme ces bonbons du jour de l'an autour desquels les confiseurs ont soin d'enrouler de beaux papiers en argent et en or. Les petits enfants sont très-impatients de savoir ce qu'ils vont découvrir au fond du paquet, et c'est un grand plaisir de déchirer les papiers en se disant : « Sont-ce des pralines ou des dragées, ou de ces délicieux bonbons roses qui fondent dans la bouche comme un vrai parfum? » Souvenez-vous encore des bonnes heures que vous passez à la veillée de Noël, lorsqu'après avoir mis vos petits souliers dans l'âtre, vous cherchez à deviner les belles choses que le bonhomme Noël ne manquera point d'y déposer pendant la nuit. « Sera-ce le beau livre d'histoires dont j'ai envie depuis si longtemps? » chuchotte le frère. « Sera-ce la jolie poupée que j'ai vue hier chez le marchand de joujoux? » soupire la sœur. Et chacun de bâtir ses châteaux en Espagne! Sachez-le bien, mes chers enfants, il faut compter de moitié dans le bonheur ces minutes de désir et d'attente sans lesquelles il n'y a point de plaisir véritable.

Digitized by Google

venu de montrer ce que nous savions. Mon père recueillit nos devoirs un à un, et se mit à les lire sérieusement, d'un bout à l'autre, comme il avait coutume de le faire chaque matin.

Georges et Frédéric n'eurent que des éloges. Jamais leurs versions n'avaient été meilleures. Tout eût été parfait sans une faute d'orthographe de ce pauvre Frédéric qui s'obstinait à mettre deux *m* au mot *Romain*. Je ne me sentais pas aussi rassuré pour mon compte : un thème tout à fait correct, c'est comme un jardin sans chenilles, comme un petit garçon sans défauts, et je ne fus donc pas trop surpris de voir les sourcils de mon père se froncer tout à coup vers la fin de sa lecture. Hélas! le mal était encore plus grand que je ne le croyais. Il ne s'agissait pas d'un pauvre petit solécisme isolé, tel que les meilleurs écoliers eux-mêmes en commettent parfois; non, la faute en question était bel et bien un barbarisme affreux, un certain *ostendebunt* que je n'oublierai pas de ma vie, quelque chose enfin à faire dresser les cheveux sur la tête des papas qui savent le latin. Quand vous écrirez des thèmes, mes chers enfants, gardez-vous de cet *ostendebunt*-là. Sans la bonté de mes chers parents, j'aurais mérité de rester à la maison toute la journée; mais, Dieu merci, les parents sont des juges indulgents qui ne veulent pas la mort du pécheur.

Le tour de Valentine était venu. La pauvre petite s'avança toute rouge, en jetant un regard d'envie sur son livre de fables que mère tenait fermé dans sa main. Les mamans ont quelquefois beaucoup plus de mémoire que leurs petites filles, et elles n'éprouvent pas le besoin de regarder à chaque instant entre les pages pour se rappeler ce qui doit suivre.

Valentine commença donc tout d'une haleine, sans s'arrêter aux points ni aux virgules, comme quelqu'un très-sûr de son fait :

Maitre Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dans sa... tenait dans sa bou... dans sa bouche...

« Dans sa bouche, Valentine? Fais donc attention... Est-ce que l'on dit la bouche d'un corbeau? »

Cela nous parut si drôle d'entendre parler de bouche à propos d'un corbeau, que nous nous mîmes tous les trois à partir du plus bel éclat de rire que l'on puisse imaginer. Franchement, il n'y avait point là de quoi rassurer Valentine, qui, pour racheter sa faute, reprit aussitôt avec une volubilité extraordinaire :

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dans son bec un fromage
Maître Renard...

« Pas si vite, Valentine! Quand on veut bien réciter sa leçon, il faut se figurer, vois-tu, que tout ce que l'on raconte est arrivé. »

Notre chère petite sœur ouvrit ses grands yeux doux, et regardant notre mère avec une expression de surprise angélique :

« Comme si cela était arrivé, maman!... dit-elle.

— Mais oui, ma chère enfant. Suppose un instant que tu aies entendu le renard parler au corbeau dans la gloriette, au fond du jardin, est-ce ainsi que tu t'y prendrais pour venir me le raconter? »

Valentine resta encore plus d'une minute à réfléchir, ce qui montrait qu'il se faisait en ce moment un grand travail dans son esprit. Mais notre sœur était une petite fille très-décidée; elle releva donc bientôt la tête et parut prendre bravement son parti.

« Eh bien! maman, dit-elle avec vivacité, il y avait une fois, dans la gloriette, un corbeau qui était monté sur un arbre et puis un renard... »

Cette fois, ce fut mon père qui se mit

Digitized by Google

à rire, ainsi que ma mère, et ils riaient tous deux de si bon cœur, que, sans savoir pourquoi, Georges, Frédéric et moi, nous nous mîmes à rire aussi, et plus fort qu'eux naturellement. Ce succès imprévu terrifia Valentine. La pauvre enfant vit bien que l'on se moquait d'elle, et comme sa bonne petite conscience n'avait à lui reprocher qu'un tout mignon péché de mémoire, elle cacha tout à coup sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes.

« Allons!... allons!... dit le père en se levant, il n'y a pas là de quoi pleurer, Valentine! Quand tu seras plus grande, tu comprendras ce que ta maman voulait de toi... Et maintenant, les enfants, allez vite chercher vos chapeaux de paille... Il y a vacances pour toute la journée!... »

Quel superbe mot que ce mot de vacances! Il eut, à lui tout seul, la vertu de sécher les yeux de Valentine. En un clin d'œil nous avions mis nos chapeaux du dimanche, de jolis chapeaux de paille ornés d'un ruban bleu clair. Ce fut alors que notre père tira du fond de l'armoire les trois magnifiques bâtons ferrés que nous avions entrevus la veille. Valentine, en sa qualité de petite fille, avait déjà pris son ombrelle pour se garantir du soleil; mais nous nous moquions bien du soleil, nous autres! Et comme nous étions fiers de pouvoir nous appuyer enfin sur ces belles cannes de bois blanc. Ah! si Henrielte et Jules avaient été là, si seulement mon oncle avait eu la bonne pensée de tenir sa promesse, comme la fête eût été complète; personne n'eût été plus heureux que nous sur la terre.

« En route! » cria le père.

Notre mère nous embrassa tous les quatre, en nous recommandant d'être bien sages, de ne pas quitter les chemins, et surtout de ne pas déchirer nos beaux habits dans les buissons. Cinq minutes après nous gambadions déjà sur la route de la montagne, comme de vrais petits chevreaux en liberté.

Nous n'avions pas fait dix pas qu'à mon vif étonnement, je reconnus que ce n'était là le chemin ni du Hohwald, ni du Spesbourg, ni du Sapin-Merveilleux.

« Mais où donc allons-nous, dis, mon papa? m'écriai-je tout à coup.

— Petit curieux! me répondit-il, où serait le plaisir, s'il n'y avait pas quelque surprise en réserve? Viens toujours, tu verras après... Qu'il vous suffise de savoir, mes enfants, que vous verrez aujourd'hui des choses que vous ne soupçonnez guère! »

Au premier moment, notre curiosité se trouva bien chagrine d'être ainsi déçue; mais je reconnus plus tard combien mon père avait eu raison. Les grosses surprises sont comme ces bonbons du jour de l'an autour desquels les confiseurs ont soin d'enrouler de beaux papiers en argent et en or. Les petits enfants sont très-impatients de savoir ce qu'ils vont découvrir au fond du paquet, et c'est un grand plaisir de déchirer les papiers en se disant : « Sont-ce des pralines ou des dragées, ou de ces délicieux bonbons roses qui fondent dans la bouche comme un vrai parfum? » Souvenez-vous encore des bonnes heures que vous passez à la veillée de Noël, lorsqu'après avoir mis vos petits souliers dans l'âtre, vous cherchez à deviner les belles choses que le bonhomme Noël ne manquera point d'y déposer pendant la nuit. « Sera-ce le beau livre d'histoires dont j'ai envie depuis si longtemps? » chuchotte le frère. « Sera-ce la jolie poupée que j'ai vue hier chez le marchand de joujoux? » soupire la sœur. Et chacun de bâtir ses châteaux en Espagne! Sachez-le bien, mes chers enfants, il faut compter de moitié dans le bonheur ces minutes de désir et d'attente sans lesquelles il n'y a point de plaisir véritable.

Digitized by Google

II.

La promenade fut vraiment magnifique. C'est une chose merveilleuse que la quantité de divertissements qu'offre à des promeneurs de douze ans une excursion dans la montagne, lorsque le temps est beau, et que les lézards et les orvets viennent se chauffer au soleil le long de la route. Frédéric, un collectionneur émérite déjà, n'en voulait qu'aux papillons : il y avait plaisir à le voir courir dans les hautes herbes, sa grande canne d'une main, son filet bleu de l'autre, et quelle joie d'attraper un Vulcain, un Paon de jour, ou bien encore un de ces beaux Machaons jaunes dont l'aile échancrée ressemble à une queue d'hirondelle! Georges, lui, comme un vrai gourmand qu'il était, accordait ses préférences aux fraises et aux framboises du chemin. Nul ne saurait nier que de bonnes fraises mûres, dénichées dans l'herbe, ne sont pas à dédaigner. On les juge bien meilleures en plein air que sur la table, et il n'est besoin de crème ni de sucre pour les faire trouver excellentes.

Ce fut bien autre chose encore lorsque Valentine, que la composition d'un gros bouquet de fleurs des champs retenait en arrière, s'avisa de nous crier de sa voix fraîche :

« Henri!... Frédéric!... »

Et qu'une autre voix distincte, semblable à la sienne, lui répondit tout au loin, mais sur le même ton :

« Henri!... Frédéric!... »

Pour le coup chacun eut bien vite fait d'oublier et les papillons, et les fraises, et les framboises! Nous demeurions tout interdits de cette imitation merveilleuse, avec un air d'incertitude tellement comique que notre père se mit à rire de bon cœur. Il nous expliqua bientôt qu'il avait souvent entendu, dans la montagne, de ces échos prodigieux qui imitent non-seulement la voix des enfants, mais encore celle des grandes personnes.

Pour nous en donner la preuve, il cria lui-même d'une voix forte :

« Constantinople!... »

Et l'écho répéta ce grand mot sans omettre une syllabe. Pendant plus d'un quart d'heure, ce nous fut une grande joie d'interroger cet écho complaisant qui ne se lassait pas de répondre aux questions. Le malin imitait tout avec une perfection incroyable : nos cris, nos appels, jusqu'à nos éclats de rire. Valentine lui jeta son nom, puis le mien, en imitant la voix d'Henriette, et l'écho répondit à faire croire que c'était la chère petite qui nous appelait là-bas, du fond de la vallée. Cet incident nous rappela tout à coup le souvenir des absents, et une ombre de tristesse passa sur notre joie. Mais heureusement mon père se hâta d'intervenir, et ses explications eurent le don de nous distraire. Il paraît que lorsqu'on tire un coup de pistolet à cet endroit-là, on ne peut rien entendre de plus surprenant. Le son se prolonge comme un tonnerre qui roule d'abord le long des montagnes voisines, et va toujours grandissant jusqu'aux plus lointaines vallées. Quel dommage que le père n'ait pas songé à emporter son grand pistolet de tir qui paraît déjà si terrible lorsqu'il est pendu au mur de la chambre à coucher, au-dessous du vieux fusil de chasse! Enfin, ce sera pour un autre jour! on ne peut pas non plus avoir tous les plaisirs à la fois.

Grâce à ces événements la route nous parut bien courte, et nous ne sentions presqu'aucune fatigue quand, à l'un des détours du chemin, notre père nous montra du doigt une maisonnette éloignée d'une vingtaine de pas tout au plus, et nous annonça que nous étions arrivés!...

PROSPER CHAZEL.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



PRÉFACE

On verra par cette histoire qu'il est plus malaisé qu'on ne croit généralement de porter une boîte au lait toute pleine.

I

La tante Rose a envoyé Fanchette chercher du lait à la ferme de Breuil. Fanchette rapporte la boîte au lait. C'est la première fois qu'elle fait toute seule une commission si difficile. C'est très-lourd. Il se pourrait bien que tante Rose ait mis trop de lait dans la boîte au lait.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



II

La tante Rose ne plaisante pas, elle a recommandé à Fanchette de revenir tout droit sans s'arrêter. Mais le lait, en clapotant, a filtré par le couvercle. Fanchette a bien vu des gouttes qui coulaient, et il faut bien qu'elle s'arrête un peu pour voir s'il y a beaucoup de lait de perdu. Heureusement la boîte est encore pleine.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



III

Pour plus de sécurité, Fanchette tient la boîte au lait comme cela, contre elle. De cette façon le lait sera peut-être moins secoué. Seulement il faut serrer bien fort pour que la boîte ne glisse pas entre ses doigts, et c'est gênant et fatigant à la longue.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD PARESSEUX

« Édouard, quelle est la capitale de l'île de Luçon?

— La capitale de l'île de Luço-on? »

Dites-moi pourquoi les enfants qui ne savent pas répètent ainsi, d'un ton traînant, la question qu'on leur adresse; apparemment pour gagner du temps. Édouard, en outre, saisit son pied droit de sa main droite et le balança.

« Édouard, voilà une tenue!... »

Édouard lâcha son pied et s'en prit à ses oreilles. Adrienne, qui était présente, eut un petit rire étouffé.

« Comment, Édouard, tu ne sais pas...

— C'est Adrienne, maman, qui se moque de moi.

— Si c'est cela qui t'empêche, par exemple! Puisque c'est parce que tu ne sais pas que je ris.

— Je la tiens! s'écria Édouard en se frappant le front. Oui, c'est Na... Naugasaki. »

Adrienne se mit à rire tout haut.

« Parfait! Et Manille est la capitale du Japon, n'est-ce pas? Quels miracles tu fais, Édouard! Changer les villes de place comme cela! Est-ce par air ou par eau qu'elles voyagent?

— Adrienne, dit la maman, il ne faut pas se moquer des ignorants. Ils sont assez malheureux, surtout quand leur ignorance est volontaire.

— Malheureux! dit Édouard. En quoi les ignorants sont-ils malheureux?

— Voudrais-tu bien être aveugle?

— Oh! dit en frémissant le petit garçon, non! non! j'aimerais mieux être manchot, bancal, ou n'importe quelle autre infirmité.

— Dans l'ordre moral et intellectuel, les ignorants sont des aveugles. Plus on sait, plus on voit.

— Pourvu que l'on y voie à se conduire...

— Mais précisément, les ignorants ne jouissent pas de cette faculté. Ils sont, comme les aveugles, obligés sans cesse de prendre des guides. Or le guide de l'aveugle est le plus souvent un bon chien, qui fait honnêtement son métier, ou un enfant, et ni l'un ni l'autre ne vont conduire le pauvre aveugle dans les précipices ou sous les pieds des chevaux. Attachés à lui, ils y périraient eux-mêmes; ce n'est point leur intérêt. Mais il arrive souvent, au contraire, que les guides des ignorants ou ne savent pas les conduire ou croient avoir intérêt à les mal conduire, et de là, pour ceux-ci, toutes sortes d'inconvénients et de malheurs. »

Édouard ne répliqua rien; mais son air peu convaincu semblait dire : Je n'en suis pas bien sûr. Il faut toujours des exemples pour les enfants. La maman le vit bien, et elle reprit :

« Tu sais, M. Charron, l'ancien négociant, dont le père était riche et lui avait laissé ce qu'on appelle d'excellentes affaires. Mais M. Charron n'avait jamais voulu étudier les mathématiques, et n'avait songé, enfant ou jeune homme, qu'à s'amuser. Devenu chef de la maison, il prit des commis, auxquels il confia tout le soin de ses affaires. Incapable même, soit par ignorance véritable, soit par paresse, d'exercer un contrôle efficace sur leurs comptes et leurs transactions, il en résulta qu'un jour ses commis lui apprirent une nouvelle : il était ruiné!

— Je comprends ça, dit Édouard; mais

pour le Japon, qu'est-ce qu'il me fait, à moi? Je n'irai jamais.

— Tu n'en sais rien. Mais si tu n'y dois jamais aller, c'est une raison de plus pour chercher à le connaître par l'étude.

— Moi, dit Adrienne, je sais une histoire qui fait voir combien il est utile d'être instruit.

— Voyons ça, mademoiselle la savante.

— Eh bien! c'était un homme jeté dans une île déserte par un naufrage, comme Robinson. Mais Robinson avait encore eu bien de la chance, lui, puisque le vaisseau lui était resté. Mais l'autre n'avait rien, ni planches, ni outils, ni biscuits, ni poudre, ni blé, rien enfin. Il n'avait pour aide que lui-même et ce qu'il savait de la nature de tous les climats; de plus il était aussi très-fort en astronomie et en mathématiques. Il trouva des plantes capables de le nourrir; il sut se vêtir et se loger; il se fit des instruments et des armes en silex, comme les anciens hommes. Un jour qu'il était allé plus loin que d'habitude sur cette île qui lui était devenue habitable et douce, il rencontra, sur un autre point de la côte, des squelettes de gens naufragés. C'étaient des matelots, des hommes forts qui avaient péri là de misère, dans leur ignorance, tandis que lui, plus faible qu'eux, avait su vivre. Et enfin, plus tard, il vint à bout, par des inventions qu'il fit et par des calculs astronomiques, à savoir à peu près où il était, et de quel côté, et à quelle distance devait se trouver la terre habitée, où il parvint à aborder sur un radeau, en profitant des vents et des courants.

— C'est très-amusant, ces histoires, dit Édouard; mais à combien de gens ces choses-là peuvent-elles arriver? peut-être un sur... »

Il leva le nez en l'air, et d'un ton capable :

« Sur un milliard... »

Adrienne éclata de rire.

« Pourquoi pas sur trois. Il n'y a que deux milliards d'habitants sur toute la terre.

— Comme c'est joli, les petites filles pédantes, dit Édouard.

— Les pédants ne sont aimables ni en robe ni en pantalon, observa la maman; mais ta sœur n'est pas pédante pour te reprendre entre nous quand tu te trompes. Elle ne te paraît telle que parce que son petit savoir, supérieur au tien, blesse ta vanité. Pourquoi veux-tu rester ignorant, si tu souffres de l'être?

— Je... je n'en souffre pas, dit Édouard qui n'avouait pas ses torts facilement.

— Non, malheureusement. La paresse est un vice dont les enfants ne comprennent les conséquences que lorsqu'ils sont hommes, c'est-à-dire quand il est trop tard, bien tard du moins, pour y remédier. Cependant, en laissant de côté les îles désertes et les événements extraordinaires, tu dois comprendre que dans le monde où nous vivons, un paresseux, autrement dit un ignorant, étant payé selon son utilité, ne doit pas être admis à une grosse part des avantages sociaux. Si tu étais chef d'atelier, par exemple, à qui donnerais-tu la préférence? à l'habile ou au maladroit?

— A l'habile, parbleu! répondit Édouard d'assez mauvaise grâce; car il se voyait forcé de se condamner lui-même.

— Si tu étais administrateur d'une compagnie ou entrepreneur de travaux, qui préférerais-tu pour aide : un ingénieur muni d'un diplôme ou un simple terrassier? »

Édouard ne dit rien, et la maman n'insista pas, car elle savait bien ce qu'il pensait en lui-même. Elle prit sur la table un journal et lut tout haut ce qui suit :

« Un épouvantable malheur vient d'arriver à Grenoble : un jeune garçon, atteint

Digitized by Google

d'une fièvre typhoïde, mais déjà convalescent, a été empoisonné par sa mère : cette malheureuse femme, qui ne sait pas lire, s'est trompée de fiole et lui a fait boire un mélange toxique destiné à des frictions. L'enfant est mort au bout de quelques heures dans de vives souffrances, et la malheureuse mère, en le voyant ainsi périr par sa faute, a perdu la raison. »

« Oh! c'est affreux! s'écria Adrienne en cachant sa tête dans ses mains. La pauvre mère! »

Édouard eut un frisson en songeant aussi : le pauvre enfant!

« Un exemple comme celui-ci fait beaucoup d'impression, parce qu'il est éclatant et tragique, reprit la mère; mais combien d'enfants ou de malades périssent tous les jours par l'ignorance des personnes appelées à leur donner des soins, et parce que l'hygiène est une science ignorée à peu près de tout le monde.

« Dans le Limousin, poursuivit-elle, j'ai vu, par une froide matinée de septembre, des villageois partir, soit à pied, soit en charrette, avec des enfants malades de la fièvre. Où allaient-ils? A trois ou quatre lieues, tremper ces petits malheureux dans une fontaine à laquelle ils attribuent la propriété de guérir les fièvres. J'ignore si jamais ce traitement a pu guérir un enfant robuste; mais parmi ceux qui meurent de la fièvre, combien sont morts, sans doute, de l'immersion!

— Brrr! fit Édouard; mais c'est de la barbarie, cela.

— Sans doute, et la science seule nous arrache à la barbarie. Un mal (et les maux ne manquent pas encore dans le monde) un mal est presque toujours une ignorance. »

Édouard parut frappé de ces considérations, et pendant quelques jours, il étudia beaucoup mieux. Mais peu à peu, cette bonne impression s'effaça, et il se laissa aller, comme auparavant, à la paresse. Il griffonnait ses devoirs, sans presque y songer, bien vite, pour avoir plus tôt fini. Quant à ses leçons, on le voyait des heures entières, perché sur un pied, se dandinant, sifflant, causant, regardant de tous côtés, près de son livre ouvert, qu'il aurait aussi bien pu tenir fermé. Il s'occupait encore à faire la caricature d'Adrienne, ou des figures fantastiques, avec des nez longs d'un pied et des bras plus courts que le nez.

Tout cela n'avançait pas son instruction. Sa maman en était chagrine; et son papa disait :

« Il faudra bien le mettre au collége, puisqu'il ne veut rien faire avec nous. »

Quand les parents menacent ainsi, en général, ce sont eux qui ont le plus peur d'être obligés d'exécuter leur menace. Les petits vauriens, qui se savent aimés, devinent cela fort bien; aussi, se fiant sur cette tendresse, ne changent-ils point de conduite. Mais les parents, pourtant, arrivent à se vaincre pour le bien de leurs enfants. Donc, après avoir dit pendant longtemps : « Il faut mettre Edouard au collége », du ton d'un homme qui n'en veut rien faire, le papa dit un soir, en rentrant, d'un tout autre ton :

« Je viens de m'entendre avec le proviseur; Édouard commencera la semaine prochaine. »

Précisément, en ce moment, Édouard s'occupait à expédier en quelques lignes un devoir qu'il avait négligé de faire pendant tout le jour, et qu'il devait montrer à son papa. Il leva la tête, un peu surpris. La mine de son papa était aussi sérieuse que son ton avait été net, et la maman soupirait en baissant la tête, ce qui disait clairement qu'elle avait accepté ce parti, qu'elle ne croyait plus devoir s'y opposer.

Alors Édouard se sentit le cœur serré.

Digitized by Google

Adrienne, tournant la tête de son côté, le regardait d'un air de condoléance.

Il sentit des larmes lui venir aux yeux, et ne voulant pas les laisser voir, il baissa de nouveau la tête sur son cahier, et se mit à griffonner des mots impossibles, derrière le rideau humide qui couvrait sa vue. Au fond, il était irrité, comme s'il n'avait pas été averti.

« Ah! ils veulent que j'aille au collége! Eh bien, j'irai, parbleu! Les autres y vont bien. »

Sur ce mot, *les autres*, il se rappela les petits garçons qu'il avait vus dans la rue, marcher, le sac au dos, d'un air capable, et l'idée d'être un de ces petits garçons ne lui déplut pas. — Ah! mais il y avait aussi les pensums!... des choses barbares.

Tout ensemble, cet inconnu l'attirait et l'effrayait.

LUCIE B.

CAUSERIES ECONOMIQUES

PAPIER-MONNAIE.

Un soir, l'instituteur entre chez le père Dupont au moment où celui-ci montrait à ses enfants et à quelques amis un billet de banque de 50 fr. qu'il venait de recevoir. C'était le premier qu'on eût vu au village.

L'un des assistants dit qu'un billet de banque était comme du papier-monnaie.

« Il y a donc aussi de la monnaie en papier? demanda Philippe.

— On en voit dans plusieurs pays, répondit l'instituteur.

— Est-ce que tout le monde peut en faire? demanda Jean.

— Il ne suffit pas, fut la réponse du père Dupont, d'imprimer sur un carré de papier le mot *monnaie* et d'ajouter un chiffre, pour que ce soit de la monnaie ou du papier-monnaie; il faut encore que chacun l'accepte en payement d'une dette ou d'une marchandise.

— Le gouvernement, ajouta l'instituteur, est le seul qui puisse battre monnaie. Quand il ne peut pas frapper des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, il fait, dans certains pays, du papier-monnaie; mais c'est-là une dette qu'il contracte envers le public. C'est comme s'il disait : Prenez en attendant le papier, je vous le rembourserai en bonne monnaie, c'est-à-dire en espèces sonnantes, dès que je le pourrai.

PHILIPPE— A qui le gouvernement dit-il de prendre le papier-monnaie?

L'INSTITUTEUR. — A ses créanciers. Lorsque le gouvernement a des dépenses à faire, et qu'il n'a pas d'argent il paye en papier, en *bons*, en *billets*, ou comme on voudra l'appeler. On dit aussi : le gouvernement *émet* du papier-monnaie.

LOUIS. — Et comment rembourse-t-il le papier qu'il a émis?

L'INSTITUTEUR. — De différentes manières, Par exemple, il accepte lui-même le papier qu'il a émis; c'est-à-dire qu'on est admis à payer ses impôts en billets. Si le gouvernement détruit (brûle) une partie du papier versé dans la caisse de l'État, c'est comme s'il l'avait remboursé. Il n'est plus entre les mains du public. (Il n'est plus en circulation.)

Le gouvernement peut aussi inviter le public à lui rapporter le papier, avec pro-

Digitized by Google

messe de le rembourser en espèces. Il y a encore d'autres façons de retirer le papier de la circulation.

LE PÈRE DUPONT. — Je n'aime pas le papier-monnaie, je crains toujours d'en voir baisser la valeur.

L'INSTITUTEUR. — La valeur du papier baisse quand il y en a trop. Plus il émet de papier, plus le gouvernement s'endette; bientôt le public perd confiance, il préfère l'argent métallique, il refuserait le papier si la loi le permettait, c'est que le papier-monnaie émis par l'État a toujours *cours forcé,* ce qui veut dire que tout le monde est obligé de l'accepter; seulement on ne le prend alors qu'à un prix inférieur. Dans ce cas on dit que le papier est en baisse ou qu'il est déprécié. Un billet de 10 fr. se donne alors pour 9 fr. 50, pour 9 fr. ou même moins, en espèces.

UN VOISIN. — Puis les pays étrangers prennent volontiers l'or en payement, mais ils n'acceptent que difficilement le papier, ce qui est très-gênant pour le commerce.

L'INSTITUTEUR. — Le plus grand inconvénient du papier-monnaie, c'est qu'il fait monter les prix.

PAUL. — Et comment cela ?

L'INSTITUTEUR. — Quand un billet marqué 20 fr. baisse de 5 fr., alors on demande 25 fr. en papier pour donner 20 fr. en or. De même le marchand demandera 25 fr. au lieu de 20 fr. pour une lampe, par exemple, qu'il aurait vendu 20 fr. en d'autres temps.

LE VOISIN. — Il y sera bien forcé s'il a fait venir cette lampe de l'étranger, car il aura été obligé pour la payer, d'acheter l'or à 25 fr. les 20 fr.

LE BILLET DE BANQUE. — LA BANQUE.

— C'est donc le gouvernement qui fait le billet de banque, demanda Jean.

— Aucunement, répondit le père Dupont, c'est la Banque de France.

— Mais qu'est-ce que la Banque de France, demandèrent les enfants.

— Je vais tâcher de vous le faire comprendre dit l'instituteur.

Prenons pour exemple le boulanger. Avec quoi fait-il du pain?

LES ENFANTS, *à la fois.* — Avec de la farine.

L'INSTITUTEUR. — Bien. Mais où prend-il la farine?

LES ENFANTS. — Il l'achète du meunier.

L'INSTITUTEUR. — Soit, mais ne répondez pas tous à la fois. Et où le meunier prend-il la farine, Philippe?

PHILIPPE. — Il moud du grain qu'il a acheté chez le cultivateur.

L'INSTITUTEUR. — Est-ce que le boulanger reçoit pour rien la farine?

JEAN. — Il l'achète.

L'INSTITUTEUR. — Mais s'il n'a pas d'argent dans sa caisse, comment la payer?

PIERRE. — Il donne un billet.

L'INSTITUTEUR. — Pas toujours. Quelque fois il se contente de dire au meunier : Je n'ai pas d'argent en ce moment, mais dans quelques jours, quand j'aurai vendu le pain que je vais faire avec votre farine, je vous payerai. Si le meunier s'en contente, c'est bien; mais le meunier peut avoir besoin d'argent pour acheter du grain, surtout si la quantité de farine vendue au boulanger est grande. C'est alors que le meunier demande un billet, c'est-à-dire une promesse écrite par laquelle le boulanger s'engage à payer la somme à une date convenue.

— Que fera le meunier de ce billet?

— Il pourrait bien aller chez un cultivateur et lui dire : Donnez-moi pour 200 fr.

Digitized by Google

de blé, le boulanger, dont voici le billet, vous payera.

— Pourrait-il, Philippe?

PHILIPPE. — Je crois que oui.

LE PÈRE DUPONT. — Mais s'il vient chez moi avec son billet, je verrai d'abord quel est le boulanger qui fait la promesse; je n'ai pas confiance en tout le monde, moi! j'ai été trompé plus d'une fois.

L'INSTITUTEUR. — Ce n'est pas tout. Vous pourriez trouver que le boulanger est solvable et payera exactement, et ne pas vouloir du billet.

LE PÈRE DUPONT. — En effet, si j'ai besoin d'argent tout de suite, et que le billet ne soit payable que dans un mois ou deux.

L'INSTITUTEUR. — Voyons, cher voisin, il peut y avoir encore une autre circonstance émise qui empêche l'affaire de se faire.

LE PÈRE DUPONT. — Sans doute, le billet est de 200 fr. et si je n'ai plus que pour 150 fr. de blé à vendre, l'affaire ne se fera pas.

L'INSTITUTEUR. — Résumons : le billet du boulanger n'a pas cours (n'est pas accepté par tout le monde) : 1° parce qu'on ne connaît pas la solvabilité du débiteur; 2° parce que l'échéance du billet est trop éloignée; 3° parce que le montant du billet n'est pas l'équivalent de la valeur de la marchandise.

— Que fait alors le meunier? Il va chez un banquier, c'est-à-dire une personne faisant un commerce d'argent contre des billets, c'est ce commerce qu'on appelle banque. Si le banquier a confiance dans le meunier il prendra le billet et le payera en défalquant une petite somme pour sa peine. (Il l'escomptera.) Le banquier peut attendre l'échéance du billet et fera toucher l'argent chez le boulanger. S'il a besoin d'argent plus tôt, il va à la Banque de France, qui est un très-grand banquier, surveillé étroitement par l'État.

LE PÈRE DUPONT. — La Banque de France est une compagnie.

L'INSTITUTEUR. — J'allais l'expliquer. Les fonds de ce grand banquier qu'on appelle la Banque de France appartiennent à un certain nombre de personnes, associées ou actionnaires, et les affaires sont dirigées par un gouverneur et deux sous- gouverneurs nommés par le gouvernement et par un conseil élu par les actionnaires. C'est devant ce conseil que le banquier apporte le billet du boulanger. Mais avant de continuer, je désire savoir si vous vous rappelez encore le chemin que ce billet a fait.

PHILIPPE. — Le boulanger l'a donné au meunier, qui l'a passé au banquier.

L'INSTITUTEUR. — Bien. Le boulanger promet le payement, et signe son billet; le meunier garantit le payement, et signe (au dos, endosser); le banquier ajoute sa propre garantie et signe également, car la banque veut être sûre d'être remboursée, il lui faut 3 signatures pour qu'elle accepte un billet.

Encore ne vous donne-t-elle pas de l'argent; elle se borne à échanger le billet du boulanger contre ses propres billets à elle. C'est qu'elle n'aurait pas assez d'argent pour satisfaire tout le monde quoiqu'elle possède 182 millions et demi! Or, son billet à elle, le billet de banque, vaut mieux que le billet du boulanger. Pourquoi?

LE PÈRE DUPONT. — C'est facile...

L'INSTITUTEUR. — De grâce, ne dites rien, les enfants vont trouver la réponse tout seuls. Voyons Pierre, pourquoi refuserait-on le billet du boulanger?

PIERRE. — 1° parce qu'on ne connaît pas sa solvabilité; 2° parce que l'échéance du billet est trop éloignée; 3° parce que le montant du billet ne s'accorde pas avec la valeur de la marchandise.

L'INSTITUTEUR. — Le billet de banque est

Digitized by Google

en tout le contraire : 1° tout le monde connaît la solvabilité de la banque ; 2° l'échéance n'est pas éloignée, puisqu'en temps ordinaire la Banque rembourse le billet à vue, ou à présentation ; on n'a qu'à aller à la caisse pour avoir des espèces ; 3° parce que les billets de banque ont des coupures diverses : 1,000 fr., 500 fr., 200 fr., 100 fr., 50 fr., 25 fr. et même, 20 fr. L'appoint s'ajoute en monnaie métallique. On prend d'autant plus volontiers les billets de la banque de France, qu'elle a seule le droit d'en émettre. En temps ordinaire ce sont des engagements qu'elle prend de payer une somme aussitôt qu'elle est demandée. Mais aux époques extraordinaires, — révolution, guerre — le gouvernement confère quelquefois à ces billets le *cours forcé,* alors ils sont réellement de la monnaie en papier, ou du papier-monnaie. On ne peut pas dans ces moments de crise en demander le remboursement à la Banque en argent.

LE PÈRE DUPONT. — Seulement il ne faut pas que le cours forcé dure trop longtems.

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

LE CHEMIN GLISSANT

PAR P.-J. STAHL ET MARCO WOVCZOK

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH

VII.

Tout ! non, ce n'était pas tout.

Comme on l'a appris au commencement de ce récit, six mois s'étaient écoulés depuis la fête de Noël où Henri avait commis cette première faute de laisser peser sur la réputation de la pauvre Marie les conséquences des torts que seul il avait eus. Son caractère s'était assombri sous l'obsession de son remords ; sa santé était atteinte ; sa mère, inquiète de le voir absorbé dans des mélancolies qui n'étaient pas de son âge, avait épuisé toutes ses tendresses pour ramener le sourire sur les lèvres de son fils adoré ; elle n'y était pas parvenue. Henri, de son côté, avait, pour lutter contre son mal, essayé de tout, excepté du seul moyen naturel de soulager son cœur, excepté de l'aveu et de la réparation salutaires. Il avait travaillé beaucoup, demandant à l'étude une diversion à son souci cruel. Rien n'avait réussi complétement.

L'hiver avait fui ; le soleil d'été, qui est la joie pour tous, n'avait pas été la joie pour Henri. Dès qu'il était seul il était sombre et taciturne ; devant le monde, sa gaieté était factice, on y sentait l'effort ; elle n'avait qu'un but : cacher à sa mère l'état vrai de son âme. Un jour, sa mère entra dans sa chambre. Elle avait une bonne nouvelle à lui annoncer et sa figure rayonnait de joie. Elle s'était expliqué la maladie de Henri par la trop grande solitude, et justement un incident heureux lui permettait d'y mettre un terme.

« Dépêche-toi, Henri, lui dit-elle, en le serrant dans ses bras. La petite cousine Julie est arrivée ; elle est charmante et bonne, très-gaie, très-particulière, très-

Digitized by Google

amusante; tu vas voir, elle te plaira. Tu seras très-aimable pour elle, n'est-ce pas, Henri? et certainement vous deviendrez de très-bons amis. C'est comme une petite sœur que Dieu t'envoie là, mon chéri. »

Henri, voyant sa mère heureuse, feignit une grande joie :

« Courons voir la petite cousine, » dit-il.

Et à travers les corridors et les escaliers ils entrèrent dans le salon où déjà se trouvait la petite cousine avec sa maman, une dame encore jeune, à l'air souriant et affable, qui fit grande fête à son neveu Henri. Elle lui présenta la petite cousine, en disant qu'elle était sûre qu'ils allaient se prendre d'une grande amitié l'un pour l'autre ; elle lui demanda de l'adopter comme sa sœur, ajoutant qu'obligée de faire une longue absence, il lui était doux de laisser sa fille dans une nouvelle et si bonne famille. Elle fit à Henri mille questions sur ses études, sur ses goûts et ses plaisirs et parut satisfaite de ses réponses. Puis les deux mères les envoyèrent s'amuser tous deux sur la pelouse devant les fenêtres du salon.

VIII.

La petite cousine, la main dans la main du cousin Henri, marcha d'abord à côté de lui, d'un pas régulier, comme eût fait un petit militaire. Henri la regarda à la dérobée avec curiosité. Il vit de très-grands yeux bleus au regard un peu indifférent et extrêmement sérieux, du moins pour le moment, des joues roses et une bouche si petite qu'il se demanda si les bonbons qu'elle tenait dans sa main gauche pourraient jamais y passer. Elle avait une robe très-bouffante, et si mignons étaient ses pieds qu'ils auraient pu être chaussés de cette petite fleur du genre des lis sauvages, qu'on appelle dans quelques contrées « *soulier d'oiseau.* » Un ruban aux vives couleurs, un ruban pareil à un arc-en-ciel, nouait et retenait ses cheveux brillants; leur mille boucles capricieuses semblaient être vivantes, et jouer avec ses deux oreilles rosées presque imperceptibles.

« Je suis très-heureux de te voir, petite cousine, dit Henri, sentant qu'il était de son devoir de dire à la petite cousine une parole affectueuse.

— Je suis très-heureuse de te voir aussi, Henri, répondit la petite cousine avec dignité.

— Quels jeux préfères-tu d'ordinaire, et pour aujourd'hui, lequel choisis-tu, petite cousine? demanda-t-il, résolu de chasser ses propres soucis pour faire bon accueil à la petite cousine, et lui être agréable.

— Celui que tu voudras, Henri, » répondit la petite cousine avec la même dignité, un peu affectée cette fois.

Alors, il lui nomma une foule de jeux, lui demandant à chaque jeu qu'il lui proposait si celui-là lui plairait davantage, à quoi la petite cousine continuait à répondre : « Comme tu voudras, Henri, » avec la même dignité.

Pourtant, à la proposition d'aller courir dans le jardin, du côté du petit étang, un éclair jaillit de ses grands yeux bleus, et un sourire faillit entr'ouvrir sa petite bouche; mais elle réprima cet élan, et rentra avec une promptitude extraordinaire dans son impassibilité. C'est égal, il entrevit le moyen de rompre la glace, et il dit :

« Si nous allions de ce pas vers l'étang; le chemin qui y mène est très-joli, nous rencontrerons des fleurs, des papillons, des oiseaux. Aimes-tu ces rencontres-là, petite cousine?

— Oui, Henri, répondit la petite cousine. »

Digitized by Google

Et elle fit un mouvement qui démontra qu'elle n'était pas toujours aussi réglée qu'un papier de musique, la petite cousine! Cependant, elle se reprit encore cette fois, et elle ajouta :

« Si maman le permet. »



Maman l'avait déjà permis, et on partit sans perdre de temps pour faire le voyage de découverte.

En descendant les marches qui de la pelouse conduisaient au parterre, la petite cousine fit quelques bonds qui affermirent Henri dans sa conviction, que Mlle Julie n'était peut-être pas aussi invulnérable qu'elle voulait le faire croire aux plaisirs et aux jeux de ce monde.

Digitized by Google

Il ne se trompait point. Dès qu'ils furent dans le sentier, la petite cousine se mit à sauter, à courir, à faire des bonds si merveilleux, qu'il fut tenté de croire que quelque fée l'avait soudainement transformée en petite chèvre. Elle chanta d'une voix si sonore et si joyeuse, qu'elle étonna tous les oiseaux; elle fit entendre un rire si frais et si franc, qu'il ne put le comparer à rien qui en approchât, car il n'y a que les petites filles qui ont ce rire-là. La langue de la petite cousine se délia aussi; elle lui raconta alors une foule de choses, et ils n'étaient pas encore arrivés au bout du jardin, qu'elle lui avait déjà révélé tous ses projets et toutes ses espérances d'avenir. Ces projets pouvaient se résumer ainsi : Mlle Julie était résolue à être un jour la petite fille la plus sage et la plus belle qu'on pût voir. Sa sagesse ferait autant de bruit que sa beauté, et sa beauté autant de bruit que sa sagesse. Elle savait que sa maman désirait qu'on pût la citer en exemple à toutes les autres petites filles, et elle comptait bien parvenir à satisfaire le vœu de sa maman. Ils n'étaient pas encore arrivés à l'allée des tilleuls, que déjà ils étaient de vieux amis, et que la petite cousine, l'œil brillant et la figure épanouie, lui dit sans façon :

« Mène-moi donc près du potager! Je veux voir le grand cerisier!

— Et qui t'a dit, petite cousine, que nous avions un grand cerisier?

— Qui me l'a dit? Personne! J'ai mes deux yeux pour voir les choses, et j'ai vu de loin le grand cerisier, il est près du mur. Oh! il est grand et tout chargé de belles cerises! »

On alla admirer le grand cerisier, et la petite cousine, après avoir battu des mains dans une extase inexprimable à la vue de ce splendide bijou de la nature, devint tout à coup pensive, et comme absorbée subitement par une idée fixe; un gros soupir sortit de ses petites lèvres entr'ouvertes.

« Qu'as-tu donc, petite cousine? qu'as-tu? lui demanda Henri.

— Ah! les belles cerises! répondit la petite cousine, sans pouvoir détacher ses grands yeux bleus de l'arbre tentateur.

— En veux-tu, petite cousine?

— Ah! si j'en veux, Henri! certainement! Mais j'ai promis à maman de ne toucher à rien sans sa permission... Ah! les belles cerises! »

Et elle tourna vers lui ses regards suppliants et indécis.

Certains souvenirs poignants se présentèrent à l'esprit de Henry; comme lui à la fête de Noël, la petite cousine se trouvait ici en présence d'une défense de sa mère et d'un violent désir.

« Que comptes-tu donc faire, petite cousine? demanda-t-il, d'une voix mal assurée, à Mlle Julie.

— Je veux manger des cerises! répondit la petite cousine, avec une énergie qui aurait été farouche si la cause n'eût pas au fond été plus plaisante que sérieuse. »

Puis, ses grands yeux s'agrandirent encore et devinrent ronds comme de petits soleils, sa bouche en se serrant devint imperceptible, et il fut clair que l'orage intérieur allait se produire par des torrents de larmes.

« Eh bien, petite cousine, dit Henri, de plus en plus ému en voyant la lutte que subissait la petite cousine. Eh bien? »

Elle jeta encore ses regards effarés vers son cousin, et, en même temps, sa main se porta vers une des branches du cerisier. La tentation allait-elle donc être plus forte que le devoir? Mais tout à coup, une inspiration d'en haut sembla venir au secours de Mlle Julie, et elle se mit à courir vers la maison comme un petit lièvre

effrayé. Henry pouvait à grand'peine la suivre. Il avait beau lui crier de s'arrêter, et lui demander la cause de sa fuite insensée, elle ne l'entendait pas et courait toujours. Enfin, elle franchit les marches du balcon, traversa les appartements



comme une flèche, et, toute palpitante, tomba dans les bras de sa mère, en s'écriant :

« Maman! je suis sage, et je veux des cerises du grand cerisier! »

On s'empressa d'apaiser l'émoi de la petite cousine, puis on s'expliqua, et on se comprit. On félicita la petite cousine d'avoir résisté à son désir, avant de savoir s'il était approuvé par sa mère. On

Digitized by Google

lui permit d'aller cueillir elle-même douze belles cerises au grand cerisier, et sa jolie figure s'illumina d'une joie profonde. Henri et elle retournèrent au cerisier; elle en cueillit douze, rien que douze bien comptées, pas une de plus, pas une de moins, et en les croquant, elle répétait :

« C'est égal, j'ai été sage, Henri, très-sage, mais cela a été bien difficile, et j'ai bien cru un moment que j'allais être très-désobéissante. Ah! que c'est bon les cerises, et aussi d'être sage! Sois sage aussi, Henri, et tu verras comme on est content de l'avoir été. »

Et la petite cousine se mettait à sauter, à courir, à s'amuser, satisfaite d'elle-même et de tout ce qu'elle rencontrait, et elle répétait encore :

« C'est si bon d'être sage! »

Henri tâchait de prendre un air joyeux, en lui répondant : « Oui, oui, tu as raison, petite cousine. »

Et il s'efforçait de vaincre la tristesse des réflexions qui naissaient pour lui de ce petit incident. Cette folle petite cousine avait donc été plus forte et meilleure que lui.

IX.

Toute rayonnante de joie, et prêchant la sagesse, tantôt à lui, tantôt à sa poupée, tantôt au chien au poil frisé, M. Pouff, qui les avait suivis dans le verger, la petite cousine n'avait rien remarqué de ce qui s'était passé dans le cœur de Henri.

La journée se passa très-agréablement pour la petite cousine, mais pour Henri elle fut remplie de mille épines. Cette étourdie de Julie lui fit voir à chaque instant qu'elle avait eu plus de fermeté que lui, déjà grand garçon, n'en avait eu chez sa tante; il en venait à se mépriser. Dans la soirée, la petite cousine égaya tout le monde par son babil vif et charmant, tout le monde, excepté lui! Elle s'endormit en embrassant sa mère, prétendant toutefois que les soirées devraient durer toujours, et son dernier mot fut qu'il ne faudrait jamais se coucher. Elle fut emportée dans son lit, endormie et souriante, ses bras mignons pendants, sa tête gracieuse inclinée, ses longs cils jetant une ombre sur ses joues roses.

Il tardait à Henri de se retirer dans sa chambre, de se mettre au lit, et de pleurer là silencieusement et amèrement. Il était tout à son affliction, quand tout à coup, il entendit un bruit de pas légers, le frôlement d'une robe. C'était sa mère qui venait, comme cela lui arrivait souvent, voir s'il reposait bien. Elle entra avec précaution, se pencha sur son oreiller, et resta ainsi à le regarder quelques instants. Puis, elle se pencha encore plus près; elle avait grande envie de lui donner un baiser, mais elle se retint, de peur de le réveiller. Henri, en l'entendant, avait fait semblant de dormir. Bientôt elle s'éloigna tout doucement.

Henri eut un redoublement de chagrin après qu'elle se fut retirée. Il se rappela le temps passé, ce temps heureux où il faisait déjà quelquefois semblant de s'endormir, mais pour faire une bonne surprise à sa mère chérie, en l'entourant vivement de ses deux bras au moment même où, croyant bien qu'il dormait pour tout de bon, elle allait se retirer. Ah! quels doux baisers c'étaient que les baisers de son âge d'innocence. Comme il disait sans contrainte alors à sa mère, tout ce qui lui passait par la tête. Combien jadis l'approche du sommeil, des adieux du soir, de la prière faite en commun, était une heure bénie! et comme il dormait bien! Mais maintenant, grand Dieu! maintenant, quelle nuit il passa, après tant d'autres, appelant en vain ce sommeil qui ne venait pas, tâchant de chasser les pensées qui ne le quittaient pas, invo-

Digitized by Google

quant en vain les images agréables qui le fuyaient, cherchant à vaincre ou à apaiser les angoisses qui l'envahissaient! jamais le petit oreiller ne fut tant de fois retourné sous sa tête, jamais il ne fut trempé de larmes plus amères!

Le matin vint enfin, et il se leva languissant et découragé. Quant à la petite cousine, elle se réveilla comme les oiseaux, en chantant, et elle était si gaie, si gaie, que les pinsons du jardin semblaient mélancoliques auprès d'elle. Le soir venu elle ne se coucha pas plus triste pour cela, la petite cousine, tandis que lui, il passa encore une nuit pénible et douloureuse.

Toute une huitaine s'écoula, sans que la petite cousine devînt moins rose ou plus soucieuse, tandis que lui, il devenait chaque jour plus triste et moins tranquille. La vue de cette jolie enfant, si pure de toute faute, lui était comme une image du bonheur qu'il avait perdu; comme un rappel aussi de celui qu'il avait fait perdre à une autre, à la douce Marie. Qu'elle était insouciante et enjouée, la petite cousine! qu'elle avait l'âme légère! elle jouait du matin au soir; elle pouvait courir toute seule des heures entières comme un papillon qui tourbillonne, comme un oiseau qui sautille de branche en branche, sans éprouver un moment de fatigue ou d'ennui. Elle pouvait s'amuser avec un bout de papier roulé, ou bien tourner sur la même place en faisant enfler sa robe et se posant précipitamment par terre, de façon à ce que sa jupe formât un superbe ballon. Et dans ces moments-là, on eût dit un petit chat bondissant, tournoyant, courant après sa queue!

Elle pleurait quelquefois, c'est vrai, mais ses pleurs étaient si vite séchés! Et quelles causes légères ils avaient, ces rapides chagrins! quelque joujou brisé ou seulement égaré, quelque caprice d'un instant qui ne pouvait pas se réaliser, car, il faut l'avouer, malgré le projet qu'elle avait confié à Henri, d'être la plus belle et la plus sage des petites filles, ce jour de parfaite sagesse n'était pas encore tout à fait arrivé; elle avait ses petits défauts: de temps en temps, il lui venait des idées un peu saugrenues, comme par exemple, que le soir, dix heures ne devraient jamais sonner, et tout en proclamant à neuf heures, même à neuf heures et demie, même à neuf heures et trois quarts, que les petites filles doivent se coucher à dix heures précises, lorsque sonnait cette malheureuse dixième heure, elle s'en plaignait comme d'une cruelle injustice, et s'efforçait de pleurer! Ou bien encore, l'heure sonnée, il lui venait tout à coup des désirs sans rime ni raison : tantôt elle mourait d'envie de voir l'intérieur d'une montre et d'y poser le doigt, tantôt elle s'emparait des aiguilles à tricoter de dame Anne, et les cachait; tantôt elle s'imaginait de faire de sa tasse de thé un bain de pieds pour la poupée, qui avait trop mal à la tête. Remarquez que ces déplorables bizarreries ne lui prenaient jamais que vers dix heures du soir. Mais la consternation qu'amenait le refus régulier qu'on opposait à ces caprices, ne durait pas plus de quelques minutes, et bientôt apaisée et persuadée, la petite cousine était la première à s'étonner de les avoir eus, et à dire d'un air contrit à sa mère :

« C'est étonnant, maman, comme à dix heures du soir, je veux toujours faire quelque chose d'impossible! »

Oh! elle ne connaissait pas le vrai chagrin, la petite cousine. Elle ne soupçonnait même pas ce que ce pouvait être! Et un jour, quand Henri lui dit, ne pouvant plus contenir le désir d'épancher son cœur malade, qu'il n'avait pas dormi de la nuit, elle lui demanda, en fixant sur lui ses grands yeux étonnés :

Digitized by Google

« Qui t'en a donc empêché, Henri? Moi je dors toujours et très-bien.

— J'ai eu du chagrin, petite cousine, dit-il.

— Du chagrin? répéta la petite cousine avec insouciance, comme s'il se fût agi d'une chose qui n'a que très-peu d'impor-



tance. Eh bien, si tu avais du chagrin, il fallait te dépêcher de t'endormir plus vite, au contraire! Tu sais, quand on se réveille, tout est passé...

— Ah! petite cousine! cela ne passe pas comme tu le crois!

— Oh si! cela passe! »

La petite cousine, à ce moment, lui paraissait bien à tort très-peu sensible. Bientôt il reconnut qu'il la jugeait mal, que ce n'était pas faute d'amitié que la petite cousine ne le consolait pas mieux,

Digitized by Google

mais bien parce que, heureusement pour elle, elle ne connaissait pas le genre de peine dont il souffrait. Ceux-là seuls savent comprendre toute la profondeur d'un mal qui l'ont souffert eux-mêmes.

Plusieurs fois encore, Henri tenta d'exprimer à la petite cousine ce qu'il endurait, mais toujours il rencontrait ses regards étonnés, et pour seule consolation qu'elle connût, ses petites mains généreuses lui offraient joujoux et bonbons, comme les meilleurs remèdes contre cette singulière maladie du chagrin. Une ou deux fois, il réussit à l'inquiéter, mais alors ses grands yeux jetaient sur toute sa personne des regards si effarés, elle s'éloignait ou se rapprochait de lui avec une si visible terreur, qu'il s'empressait de la rassurer, et pour la distraire, de lui proposer quelque jeu. Sitôt le jeu accepté, la petite Julie redevenait à l'instant même riante et épanouie comme d'habitude.

P.-J. Stahl.

La fin prochainement.

L'ÉTUDE DU DESSIN

L'étude sérieuse du dessin a des conséquences considérables et d'une importance que j'appellerais volontiers politique. En se généralisant, elle apporte des ressources nouvelles à l'industrie, et contribue puissamment à son essor.

La connaissance du dessin, si elle ne devait mener qu'à la pratique des beaux-arts, ne serait véritablement utile qu'à un bien petit nombre d'hommes, tout au plus à quelques privilégiés de la nature, doués d'un talent hors ligne. En revanche, elle trouve un emploi certain dans l'exercice d'une foule de professions industrielles. C'est à l'heureuse facilité avec laquelle on peut se livrer en France à l'étude du dessin, que notre industrie doit sa faveur sur les marchés de l'Europe. Nos ouvriers ne sont ni plus actifs ni plus adroits que les Allemands ou les Anglais; mais pour l'exécution de tout objet où l'art et le goût ont une certaine importance, ils obtiennent une supériorité marquée. Il ne faut pas s'en étonner. On vit en France dans une atmosphère d'art; il n'y a guère de ville qui n'ait son école de dessin, son musée, son église ornée de tableaux. Les lithographies, les statuettes courent les rues. A moins de fermer les yeux en marchant, il est difficile de ne pas retenir quelque chose de ce qu'on voit. Sans doute, un pareil enseignement est en réalité fort insuffisant, mais il prépare à une étude plus sérieuse; il en donne le goût. Il y a en France tant de dessinateurs dans toutes les professions, que le général Carbuccia trouvait dans ses soldats une foule d'artistes pour copier les monuments antiques qu'il découvrait en Algérie dans ses expéditions.

Prosper Mérimée.

AVIS

Les abonnés nouveaux qui désireraient les quatre numéros qui précèdent celui du 5 janvier, lesquels contiennent les premiers chapitres de l'*Histoire de trois Russes et de trois Anglais* et du *Chemin glissant,* sont priés de nous envoyer 2 fr. 50 en timbres-poste pour envoi de ces quatre numéros dans les départements, et 2 francs pour Paris.

J. Hetzel.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker

CHAPITRE VI.

OU L'ON ACHÈVE DE SE CONNAITRE.

L'escorte commandée par le bushman se composait de cent hommes. Ces indigènes étaient tous Bochjesmen, gens laborieux, peu irritables, peu querelleurs, capables de supporter de grandes fatigues physiques. Autrefois, avant l'arrivée des missionnaires, ces Bochjesmen, menteurs et inhospitaliers, ne recherchaient que le meurtre et le pillage, et profitaient habituellement du sommeil de leurs ennemis pour les massacrer. Les missionnaires ont en partie modifié ces mœurs barbares; cependant ces indigènes sont toujours plus ou moins pilleurs de fermes et enleveurs de bestiaux.

Dix chariots, semblables au véhicule que le bushman avait conduit aux chutes de Morgheda, formaient le matériel roulant de l'expédition. Deux de ces chariots, sortes de maisons ambulantes, offraient un certain comfort et devaient servir au campement des Européens. Le colonel Everest et ses compagnons étaient ainsi suivis d'une habitation en bois, au plancher sec, bien bâchée d'une toile imperméable, et garnie de diverses couchettes et d'ustensiles de toilette. Dans les lieux de campement, c'était autant de temps économisé pour dresser la tente, puisque la tente arrivait toute dressée.

Un de ces chariots était destiné au colonel Everest et à ses deux compatriotes, sir John Murray et William Emery. L'autre était habité par les Russes, Mathieu Strux,

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Nicolas Palander et Michel Zorn. Deux autres véhicules, disposés sur le même modèle, appartenaient, l'un aux cinq Anglais, et l'autre aux cinq Russes, qui formaient l'équipage du *Queen and Tzar*.

Il va sans dire que la coque et la machine de la chaloupe à vapeur, démontées par pièces et chargées sur un des chariots de l'expédition, suivaient les voyageurs à travers le désert africain. Les lacs sont nombreux à l'intérieur de ce continent. Quelques-uns pouvaient exister sur le parcours que choisirait la commission scientifique, et sa chaloupe lui rendrait alors de grands services.

Les autres chariots transportaient les instruments, les vivres, les colis des voyageurs, leurs armes, leurs munitions, les ustensiles nécessaires à la triangulation projetée, tels que pylones portatifs, poteaux de signal, réverbères, chevalets nécessaires à la mesure de la base, et enfin les objets destinés aux cent hommes de l'escorte. Les vivres des Bochjesmen consistaient principalement en « biltongue », viande d'antilope, de buffle ou d'éléphant, découpée en longues lanières, qui, séchée au soleil ou soumise à l'action d'un feu lent, peut se conserver sous cette forme pendant des mois entiers. Ce mode de préparation économise l'emploi du sel, et il est fort suivi dans les régions où manque cet utile minéral. Quant au pain, les Bochjesmen comptaient le remplacer par divers fruits ou racines, les amandes de l'arachide, les bulbes de certaines espèces de mesembryanthèmes, telles que la figue indigène, des châtaignes, ou la moelle d'une variété de zamic, qui porte précisément le nom de « pain de cafre ». Ces aliments, empruntés au règne végétal, devaient être renouvelés sur la route. Quant à la nourriture animale, les chasseurs de la troupe, maniant avec une adresse remarquable leurs arcs en bois d'aloès et leurs assagaies, sortes de longues lances, devaient battre les forêts ou les plaines et ravitailler la caravane. Six bœufs, originaires du Cap, longues jambes, épaules hautes, cornes grandes, étaient attelés au timon de chaque chariot avec des harnais de peaux de buffle. Ainsi traînés, ces lourds véhicules, grossiers échantillons du charronage primitif, ne devaient redouter ni les côtes, ni les fondrières, et se déplacer sûrement, sinon rapidement, sur leurs roues massives.

Quant aux montures destinées au service des voyageurs, c'étaient de ces petits chevaux de race espagnole, noirs ou grisâtres de robe, qui furent importés au Cap des contrées de l'Amérique méridionale, bêtes douces et courageuses qui sont fort estimées. On comptait aussi dans la troupe à quatre pattes une demi-douzaine de « couaggas » domestiques, sortes d'ânes à jambes fines, à formes rebondies, dont le braiment rappelle l'aboiement du chien. Ces couaggas devaient servir pendant les expéditions partielles nécessitées par les opérations géodésiques, et transporter les instruments et ustensiles là où les lourds chariots n'auraient pu s'aventurer.

Par exception, le bushman montait avec une grâce et une adresse remarquables un animal magnifique qui excitait l'admiration de sir John Murray, fort connaisseur. C'était un zèbre dont le pelage, rayé de bandes brunes transversales, était d'une incomparable beauté. Ce zèbre mesurait quatre pieds au garrot, sept pieds de la bouche à la queue. Défiant, ombrageux par nature, il n'eût pas souffert d'autre cavalier que Mokoum, qui l'avait asservi à son usage.

Quelques chiens de cette espèce à demi sauvage, improprement désignés quelquefois sous le nom de « hyènes chasseresses », couraient sur les flancs de la caravane. Ils rappelaient par leurs formes et leurs longues oreilles le braque européen.

Digitized by Google

Tel était l'ensemble de cette caravane, qui allait s'enfoncer dans les déserts de l'Afrique. Les bœufs s'avançaient tranquillement, guidés par le « jambox » de leurs conducteurs, qui les piquait au flanc, et c'était un spectacle curieux que celui de cette troupe se développant au long des collines dans son ordre de marche.

Où se dirigeait l'expédition après avoir quitté Lattakou?

« Allons droit devant nous, » avait dit le colonel Everest.

En effet, en ce moment, le colonel et Mathieu Strux ne pouvaient suivre une direction déterminée. Ce qu'ils cherchaient avant de commencer leurs opérations trigonométriques, c'était une vaste plaine, régulièrement nivelée, afin d'y établir la base du premier de ces triangles, dont le réseau devait couvrir la région australe de l'Afrique sur une étendue de plusieurs degrés.

Le colonel Everest expliqua au bushman ce dont il s'agissait. Avec l'aplomb d'un savant auquel toute cette langue scientifique est familière, le colonel parla au chasseur triangles, angles adjacents, base, mesure de méridienne, distances zénithales, etc. Le bushman le laissa dire pendant quelques instants; puis l'interrompant dans un mouvement d'impatience:

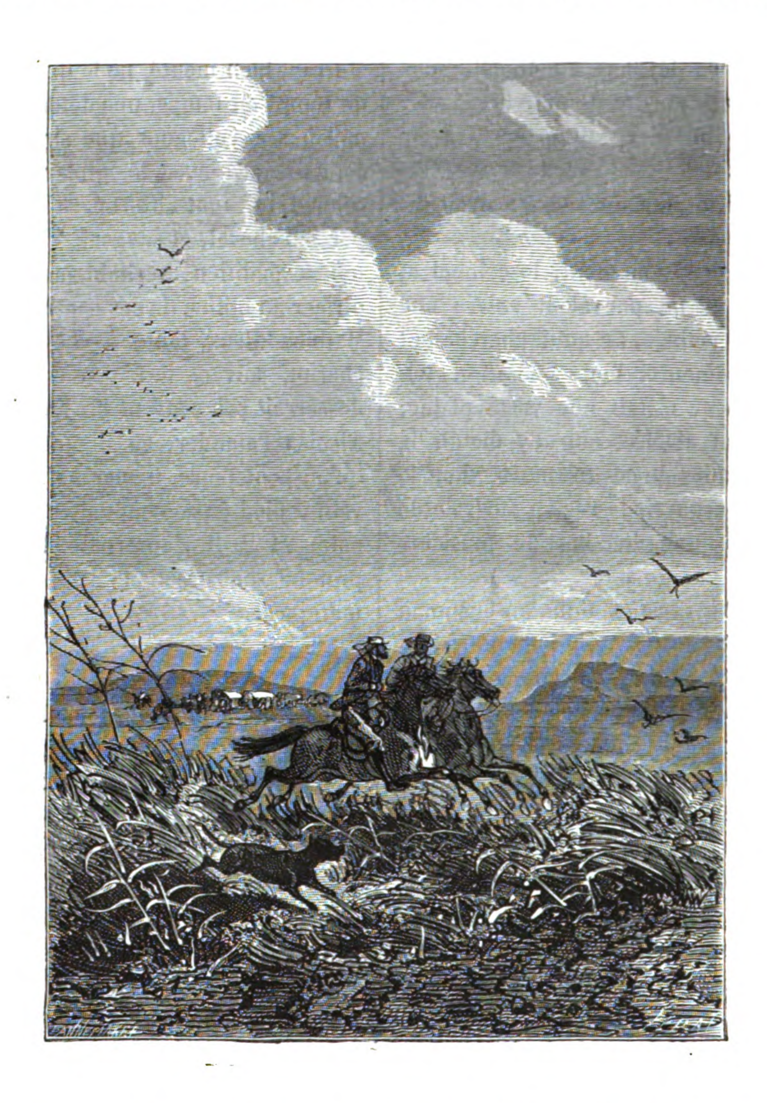
« Colonel, repondit-il, je n'entends rien à vos angles, à vos bases, à vos méridiennes. Je ne comprends même en aucune façon ce que vous allez faire dans le désert africain. Mais, après tout, cela vous regarde. Qu'est-ce que vous me demandez? une belle et vaste plaine, bien droite, bien régulière? Eh bien, on va vous chercher cela. »

Et sur l'ordre de Mokoum, la caravane, qui venait de dépasser les collines de Lattakou, redescendit vers le sud-ouest. Cette direction la ramenait un peu plus au sud de la bourgade, c'est-à-dire vers cette région de la plaine arrosée par le Kuruman. Le bushman espérait trouver au niveau de cet affluent une plaine favorable aux projets du colonel.

Le chasseur prit, dès ce jour, l'habitude de se tenir en tête de la caravane. Sir John Murray, bien monté, ne le quittait pas, et, de temps en temps, une détonation apprenait à ses collègues que sir John faisait connaissance avec le gibier africain. Le colonel, lui, tout absorbé, se laissait mener par son cheval, et songeait à l'avenir d'une telle expédition, véritablement difficile à diriger au milieu de ces contrées sauvages. Mathieu Strux, tantôt à cheval, tantôt en chariot, suivant la nature du terrain, ne desserrait pas souvent les lèvres. Quant à Nicolas Palander, aussi mauvais cavalier qu'on peut l'être, il marchait le plus souvent à pied ou se confinait dans son véhicule, et là il s'absorbait dans les plus profondes abstractions des hautes mathématiques.

Si, pendant la nuit, William Emery et Michel Zorn occupaient leur chariot particulier, du moins le jour les réunissait pendant la marche de la caravane. Ces deux jeunes gens se liaient chaque jour d'une plus étroite amitié que les incidents du voyage devaient cimenter encore. D'une étape à l'autre, ils chevauchaient ensemble, causant et discutant. Souvent ils s'éloignaient, tantôt s'écartant sur les flancs de l'expédition, tantôt la devançant de quelques milles, lorsque la plaine s'étendait à perte de vue devant leurs regards. Ils étaient libres alors, et comme perdus au milieu de cette sauvage nature. Comme ils causaient de tout, la science exceptée! Comme ils oubliaient les chiffres et les problèmes, les calculs et les observations! Ce n'étaient plus des astronomes, des contemplateurs de la voûte constellée, mais bien deux échappés de collége, heureux de traverser les forêts épaisses, de courir les

plaines infinies, de respirer ce grand air tout chargé de pénétrantes senteurs. Ils riaient, oui, ils riaient comme de simples mortels, et non comme des gens graves, qui font leur société habituelle des comètes et autres sphéroïdes. S'ils ne riaient jamais de la science, ils souriaient quelquefois en songeant à ces austères savants



qui ne sont pas de ce monde. Aucune méchanceté en tout ceci, d'ailleurs. C'étaient deux excellentes natures, expansives, aimables, dévouées, qui contrastaient singulièrement avec leurs chefs, plutôt roidis que roides, le colonel Everest et Mathieu Strux.

Et précisément ces deux savants étaient souvent l'objet de leurs remarques. William Emery, par son ami Michel Zorn, apprenait à les connaître.

« Oui, dit ce jour-là Michel Zorn, je les ai bien observés pendant notre travervée à bord de l'*Augusta*, et, je suis malheureusement forcé d'en convenir, ces deux hommes sont jaloux l'un de l'autre. Si le

colonel Everest semble commander en chef notre expédition, mon cher William, Mathieu Strux n'en est pas moins son égal. Le gouvernement russe a établi nettement sa position. Nos deux chefs sont aussi impérieux l'un que l'autre. En outre, je vous le répète, il y a entre eux jalousie de savants, la pire de toutes les jalousies.

— Et celle qui a le moins raison d'être, répondit William Emery, car tout se tient dans le champ des découvertes, et chacun de nous tire profit des efforts de tous. Mais si vos remarques sont justes, et j'ai lieu de croire qu'elles le sont, mon cher Zorn, c'est une circonstance fâcheuse pour notre expédition. Il nous faut, en effet, une entente absolue pour qu'une opération aussi délicate réussisse.

— Sans doute, répondit Michel Zorn, et je crains bien que cette entente n'existe pas. Jugez un peu de notre désarroi, si chaque détail de l'opération, le choix de la base, la méthode de calculs, l'emplacement des stations, la vérification des chiffres, amène chaque fois une discussion nouvelle! Ou je me trompe fort, ou je prévois bien des chicanes, quand il s'agira de collationner nos doubles registres, et d'y porter des observations qui nous auront permis d'apprécier jusqu'à des quatre-cent-millièmes de toise[1].

— Vous m'effrayez, mon cher Zorn, répondit William Emery. Il serait pénible, en effet, de s'être aventuré si loin et d'échouer faute de concorde dans une entreprise de ce genre. Dieu veuille que vos craintes ne se réalisent pas.

— Je le souhaite, William, répondit le jeune astronome russe; mais, je vous le répète, pendant la traversée, j'ai assisté à certaines discussions de méthodes scientifiques qui prouvent un entêtement inqualifiable chez le colonel Everest et son rival. Au fond, j'y sentais une misérable jalousie.

— Mais ces deux messieurs ne se quittent pas, fit observer William Emery. On ne les surprendrait pas l'un sans l'autre. Ils sont inséparables, plus inséparables que nous-mêmes.

— Oui, répondit Michel Zorn, ils ne se quittent pas, tant que le jour dure, mais ils n'échangent pas dix paroles. Ils se surveillent, ils s'épient. Si l'un ne parvient pas à annihiler l'autre, nous opérerons dans des conditions vraiment déplorables.

— Et selon vous, demanda William avec une certaine hésitation, auquel de ces deux savants souhaiteriez-vous...?

— Mon cher William, répondit Michel Zorn avec une grande franchise, j'accepterai loyalement pour chef celui des deux qui saura s'imposer comme tel. Dans cette question scientifique, je n'apporte aucun préjugé, aucun amour-propre national. Mathieu Strux et le colonel Everest sont deux hommes remarquables. Ils se valent tous deux. L'Angleterre et la Russie doivent profiter également du résultat de leurs travaux. Il importe donc peu que ces travaux soient dirigés par un Anglais ou par un Russe. N'êtes-vous pas de mon avis?

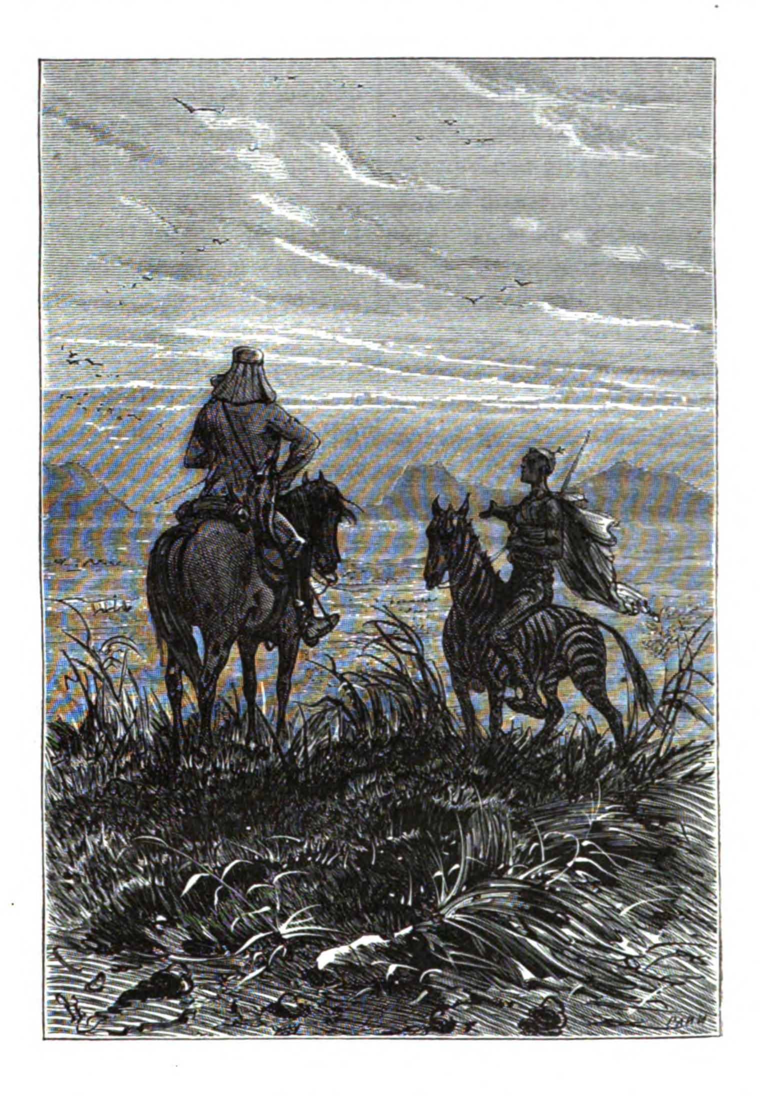
— Absolument, mon cher Zorn, répondit William Emery. Ne nous laissons donc point distraire par des préjugés absurdes, et dans la limite de nos moyens employons tous deux nos efforts au bien commun. Peut-être nous sera-t-il possible de détourner les coups que se porteront les deux adversaires. D'ailleurs votre compatriote, Nicolas Palander...

— Lui! répondit en riant Michel Zorn, il ne verra rien, il n'entendra rien, il ne comprendra rien. Il calculerait pour le compte de Théodoros, pourvu qu'il calculât. Il n'est ni Russe, ni Anglais, ni Prussien, ni Chinois! Ce n'est pas même un habitant du globe sublunaire. Il est Nicolas Palander, voilà tout.

1. Des deux-centièmes de millimètre.

Digitized by Google

— Je n'en dirai pas autant de mon compatriote, sir John Murray, répondit William Emery. Son Honneur est un personnage très-anglais, mais c'est aussi un chasseur déterminé, et il se lancera plus facilement sur les traces d'une girafe ou d'un éléphant que dans une discussion de méthodes scientifiques. Ne comptons donc



que sur nous-mêmes, mon cher Zorn, pour amortir le contact incessant de nos chefs. Il est inutile d'ajouter que, quoi qu'il arrive, nous serons toujours franchement et loyalement unis.

— Toujours, quoi qu'il arrive! » répondit Michel Zorn, tendant la main à son ami William.

Cependant la caravane, guidée par le bushman, continuait à descendre vers les régions du sud-ouest. Pendant la journée du 4 mars, à midi, elle atteignit la base de ces longues collines boisées qu'elle suivait depuis Lattakou. Le chasseur ne s'était pas trompé; il avait conduit l'expédition vers la plaine. Mais cette plaine,

Digitized by Google

encore ondulée, ne pouvait se prêter aux premiers travaux de la triangulation. La marche en avant ne fut donc pas interrompue. Mokoum reprit la tête des cavaliers et des chariots, tandis que sir John Murray, William Emery et Michel Zorn poussaient une pointe en avant.

Vers la fin de la journée, toute la troupe atteignit une de ces stations occupées par les fermiers nomades, ces « boërs » que la richesse des pâturages fixe pour quelques mois en certains lieux. Le colonel Everest et ses compagnons furent hospitalièrement accueillis par ce colon, un Hollandais, chef d'une nombreuse famille, qui, en retour de ses services, ne voulut accepter aucune espèce de dédommagement. Ce fermier était un de ces hommes courageux, sobres et travailleurs, dont le faible capital, intelligemment employé à l'élevage des bœufs, des vaches et des chèvres, se change bientôt en une fortune. Quand le pâturage est épuisé, le fermier, comme un patriarche des anciens jours, cherche une source nouvelle, des prairies grasses, et reconstitue son campement dans d'autres conditions plus favorables.

Ce fermier indiqua très à propos au colonel Everest une large plaine, située à une distance de quinze milles, vaste étendue de terrain plat qui devait parfaitement convenir à des opérations géodésiques.

Le lendemain 5 mars, la caravane partit dès l'aube. On marcha toute la matinée. Aucun incident n'aurait varié la monotonie de cette promenade, si John Murray n'eût abattu d'une balle, à douze cents mètres, un curieux animal, à museau de bœuf, à longue queue blanche, et dont le front était armé de cornes pointues. C'était un gnou, un bœuf sauvage, qui fit entendre en tombant un gémissement sourd.

Le bushman fut émerveillé de voir la bête, frappée avec une telle précision malgré la distance, tomber morte du coup. Cet animal, haut de cinq pieds environ, fournit à l'ordinaire une notable quantité de chair excellente, si bien que les gnous furent spécialement recommandés aux chasseurs de la caravane.

Vers midi, l'emplacement désigné par le fermier était atteint. C'était une prairie sans limite vers le nord, et dont le sol ne présentait aucune dénivellation. On ne pouvait imaginer un terrain plus favorable à la mesure d'une base. Aussi, le bushman, après avoir examiné l'endroit, revint vers le colonel Everest, et lui dit :

« La plaine demandée, colonel. »

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LE RUCHER DE KLIGENTHAL

SOUVENIR D'ENFANCE

III.

La jolie maisonnette que c'était là ! Je vois encore sa façade coquette où grimpaient des festons de vigne mêlés de chèvrefeuilles, les fenêtres encadrées de volets verts, la porte d'entrée un peu basse, surmontée d'un écriteau de bois, où se lisait, peinte en lettres rouges, cette inscription : *Monsieur Martin apiculteur.* A la

maison attenait un jardin entouré de palissades et rempli de belles fleurs odorantes, telles que des roses, des giroflées, des œillets, du réséda; bref, un vrai garde-manger d'abeilles. Et là-dessus un gai soleil qui semblait fait tout exprès pour animer de son sourire toutes ces charmantes fleurs épanouies!

Mon père agita la sonnette de la grille. Comme nous étions émus à ce moment-là! L'heure était donc venue où les promesses de la journée allaient se traduire en belle et bonne réalité.

La porte s'ouvrit bientôt, et M. Martin parut sur le seuil. Tenez, je crois qu'avec un peu de mémoire je pourrai vous dessiner son portrait, comme si je le voyais encore. C'était un gros petit homme, à l'air franc et réjoui, avec de petits yeux, pleins de malice, qui brillaient étonnamment derrière ses lunettes. Ce qui nous frappa, nous autres enfants, c'est qu'il nous embrassa, tous les quatre, l'un après l'autre, et cela si naturellement, avec tant d'effusion et de véritable bonté, que Valentine lui pardonna de grand cœur de n'avoir point coupé sa barbe qui piquait un peu fort, je l'avoue. Je dois ajouter, du reste, que mon père et lui se serrèrent cordialement la main en gens qui s'estiment et se connaissent depuis longtemps.

« Monsieur Martin, dit mon père, je vous amène des enfants très-sages et très-curieux en même temps, qui s'attendent à beaucoup de plaisir. J'espère que vos petites pensionnaires sont visibles aujourd'hui?

— Impossible de choisir une meilleure journée, répondit M. Martin. Mes abeilles sont toutes à la maison, et vous verrez comme elles travaillent bien lorsqu'il fait beau temps. »

C'est alors que nous comprîmes quelle surprise notre père nous avait réservée. Mais n'importe, lorsque nous vîmes que le bon M. Martin allait nous conduire auprès des ruches, une véritable anxiété s'empara de nous. Chacun sait que les abeilles sont de singulières petites bêtes qui ne peuvent pas souffrir les visites. Valentine ne se tenait pas de crainte.

« Oh! mon papa! dit-elle en tirant le pan de son habit, allons-nous-en, je t'en supplie! J'ai peur d'être piquée! »

Il paraît que l'oreille de M. Martin était très-fine, car il se retourna aussitôt, et de sa bonne voix rieuse:

« Rassurez-vous, mademoiselle Valentine, dit-il, mes abeilles sont de bonnes petites personnes bien élevées qui ne piquent jamais sans ma permission.

— Oui, mes chers enfants, ajouta notre père, les abeilles de M. Martin sont apprivoisées, tout comme ton petit chat, Valentine, qui fait la patte de velours lorsque tu le caresses. Pourvu que vous restiez bien tranquilles, mes enfants, elles ne vous feront aucun mal. »

Nous avions tant de confiance dans la parole du père, qu'aucun de nous n'éleva la plus petite objection. Des abeilles apprivoisées, voilà qui vaut véritablement la peine d'être vu... des abeilles qui connaissent les gens, et qui ne piquent que lorsqu'on leur en donne la permission!

L'aspect des ruches n'était pas fait pour décourager notre curiosité. Figurez-vous de grandes cloches en verre, construites de telle façon que du dehors on pouvait voir aisément ce qui se passait à l'intérieur. Vite, nous nous approchons, sur l'invitation de M. Martin, et nous appliquons l'œil contre les parois transparentes de ces singulières habitations. Le bon M. Martin ne se pressait pas pour commencer ses explications, car il voulait nous laisser tout entiers à la première surprise, et le fait est que c'était merveille de voir quelle animation et quelle activité régnaient dans la ruche. Une foule innombrable d'abeilles

Digitized by Google

allaient et venaient çà et là : à leur mine affairée, à leur allure rapide, on voyait que ces braves bêtes n'avaient pas de temps à perdre, et que chacune d'elles était chargée d'un travail important. Les unes grimpaient le long des parois du verre, les autres s'empressaient autour des gâteaux de miel; il y en avait qui portaient dans leur bouche de petits morceaux de cire, d'autres qui arrivaient en bourdonnant, les cuisses chargées de cette belle poussière jaune qui tombe l'été du calice des fleurs et que les savants appellent du *pollen*. Toutefois, le nombre de ces abeilles était si prodigieux, elles tournoyaient avec tant de rapidité dans l'espace étroit de la ruche, qu'il nous fallut bien cinq minutes pour nous orienter au milieu de cet apparent désordre. Mais voilà que tout à coup Frédéric se dresse sur la pointe des pieds, et, l'œil brillant, comme quelqu'un qui vient de faire une grande découverte :

« Oh! mon papa... mon papa !... s'écrie-t-il, je viens d'en voir une qui est toute rouge !... pour sûr, je l'ai vue !

— Et en voilà une bleue ! s'écrie Valentine.

— Une rouge ! une verte! une jaune ! »

Nous avions crié tous à la fois, tant notre surprise était grande.

Le bon M. Martin dut attendre quelques minutes avant que nos exclamations lui permissent de placer un mot.

« Ceci, mes enfants, dit-il enfin, m'amène à vous expliquer la première partie du curieux spectacle auquel vous allez assister. Vous pensez bien qu'il n'y a dans la nature ni abeilles bleues, ni vertes, ni jaunes, ni rouges... C'est moi, leur maître, qui les ai peintes ainsi, et bien contre leur gré, je vous assure, car il n'y a rien qui chagrine ces pauvres insectes du bon Dieu comme de porter d'autres ornements que ceux qu'ils tiennent de la nature. Voilà, soit dit en passant, un trait qui les distingue de bien des hommes, qui aiment à se parer de galons, de plumets et de panaches de toutes les couleurs.

« Cependant il faut que vous sachiez qu'à ces différences près, toute ruche d'abeilles est en petit l'image du monde où vous vivez. A chacun sa besogne dans le monde, mes enfants, à chacun son métier et sa part de travail. Rien que pour construire une pauvre petite maison de village, voyez combien de braves gens mettent la main à l'œuvre! Il y a d'abord l'architecte qui dessine les plans, puis les maçons qui assemblent les briques et construisent les murs; les couvreurs qui s'occupent du toit, les serruriers des portes et les vitriers des fenêtres, sans compter une infinité d'autres ouvriers dont votre papa vous dira le nom et la qualité. Mais comme on rirait, n'est-ce pas, et comme la maison irait de travers, si, tout à coup, le serrurier s'avisait de se mettre à construire les murs, ou si le maçon avait la prétention de se connaître en serrures ! C'est que la grande loi des sociétés est, en effet, que chacun puisse avoir la besogne qui lui convient, de telle sorte que tout individu contribue, pour sa part, à l'œuvre commune. Vous-mêmes, mes enfants, vous êtes les ouvriers de l'œuvre à venir, et si M. Henri s'applique dès aujourd'hui à ses thèmes latins, ainsi que M. Georges et M. Frédéric à leurs versions, c'est pour que, plus tard, ils soient à même de faire des hommes instruits et de bonne volonté qui joueront eux aussi, s'il plaît à Dieu, leur rôle en ce monde.

« Eh bien, toutes ces vérités, toutes sans exception, trouvent leur confirmation et leur exemple dans les travaux de mes chères abeilles, et c'est pour cela que votre père, en vous amenant à moi, a voulu non-seulement amuser vos yeux, mais encore fortifier et développer votre jeune esprit. Ah! si les oisifs qui passent

Digitized by Google

la vie à ne rien faire venaient seulement passer une heure ou deux à *Kligenthal,* je vous réponds qu'à moins d'être des endurcis de dernier ordre, ils ne pourraient manquer de rougir de leur paresse. Tout comme nos couvreurs, nos serruriers, nos maçons, nos architectes de tout à l'heure, les abeilles vivent en société et groupent leurs efforts dans un but commun. Les unes font de la cire, ce sont les *cirières,* et elles ne font rien que cela. Les autres apportent le miel et élèvent les petits : ce sont les *nourrices.* Il y a encore les *ébaucheuses* qui jettent les fondations de l'édifice, et les *finisseuses* qui, en véritables artistes, se bornent à mettre la patte au tout dernier travail. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai dû peindre les unes en bleu, les autres en rouge, en vert ou en jaune. C'est afin de pouvoir les reconnaître et les observer commodément dans leur tâche spéciale. La chose est si facile ainsi que, dès à présent, mes petits amis, pourvu que vous y prêtiez un peu d'attention et de bonne volonté, vous pourrez suivre, du commencement jusqu'à la fin, la construction d'un de ces gâteaux de cire, qui sont de vraies merveilles d'art, de petits chefs-d'œuvre, dignes de l'admiration, non-seulement des enfants comme vous, mais encore des grandes personnes de toute condition et même des savants. »

C'est ainsi que parla M. Martin. Ceux qui jugent les enfants incapables d'écouter sérieusement des histoires sérieuses auraient bien dû nous voir en ce moment. Le beau soleil, les allées du jardin, le retour à la maison, notre goûter lui-même, nous avions tout oublié pour ne plus regarder que ces étonnantes maisons de verre et cet excellent maître qui nous racontait de si belles choses avec tant de complaisance et de bonté. Aussi, quand il nous fit signe de le suivre auprès de la deuxième ruche, ce fut à qui arriverait le premier.

« Tiens! s'écria Frédéric, en voilà qui dorment maintenant!

— Mais non, répondit Marguerite, tu vois bien qu'elles sont éveillées, puisqu'elles remuent... Je crois plutôt qu'elles se reposent, les bonnes petites bêtes, ajouta-t-elle : c'est bien naturel après avoir tant travaillé. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces abeilles paraissaient très-fatiguées. Les verrez-vous comme je les vois, si je vous dis qu'elles s'étaient toutes accrochées les unes aux autres de façon à former comme une véritable grappe qui pendait du sommet de la ruche? Nous étions très-intrigués de savoir à quoi tendait cette immobilité presque parfaite, d'autant plus qu'après quelques minutes d'observation, nous avions aperçu distinctement de petites lamelles blanches qui bordaient, comme des festons de dentelle, les anneaux de leur joli corps rayé de jaune.

« Ces lamelles blanches sont de la cire, nous dit alors M. Martin, et si mes abeilles ont l'air de se reposer, il n'en est rien pourtant. Ces ouvrières infatigables trouvent le moyen de travailler, même dans leurs instants de repos. En ce moment, elles fabriquent de la cire; mais leur tâche doit être tout près de sa fin, car il y a bien douze heures qu'elles sont dans cet état. Ouvrez les yeux, mes enfants, nous arrivons juste à point pour voir le plus curieux de l'affaire. »

Ce dernier avertissement était inutile; nos yeux étaient déjà si grands ouverts qu'il nous eût été bien difficile de les ouvrir davantage. Toutes les provisions de curiosité que trois petits garçons et une petite fille avaient pu mettre de côté pendant deux jours étaient en ce moment au service de M. Martin.

Tout à coup, comme il finissait de parler, une abeille se détacha du groupe de ses voisines, et s'en vint s'installer dans

Digitized by Google

un des coins de la ruche, juste sous nos yeux. C'était une de ces abeilles peintes en rouge, dont M. Martin venait de nous parler, de sorte que nous pouvions la suivre sans peine, jusque dans ses moindres mouvements. Ses allures étaient bien faites d'ailleurs pour attirer et piquer notre attention. Rappelez-vous une de ces heures de récréation où la grande cour du collége est encombrée d'écoliers remuants, si bien qu'il est très-difficile de trouver l'espace nécessaire pour organiser une pauvre petite partie de billes de rien du tout. Personne ne veut céder la place. « Ote-toi donc de là, Jules! dit l'un. — Léon, tu prends toute la place! » dit l'autre. Et Jules, et Léon, et vingt autres ne consentent à se déranger qu'après cinq ou six sommations aussi peu respectueuses les unes que les autres. Vous avouerez même que l'on est parfois obligé de jouer des coudes pour obtenir justice. La pauvre abeille en était là. Toute la place était prise. On voyait bien qu'elle grillait d'envie de trouver assez d'espace pour se mouvoir à son aise; mais la foule était si serrée autour d'elle qu'il lui fallait jouer des ailes et des pattes pour se frayer son chemin. Je me figure aisément que si elle avait pu parler elle n'aurait pas manqué de dire : « Mais faites-moi donc de la place, mesdames; comment voulez-vous que j'arrive, si vous vous mettez au beau milieu de mon chemin? »

Heureusement, dans le monde des abeilles comme dans le monde des écoliers, il ne s'agit que de vouloir pour arriver au but. Après bien des efforts, après bien des coups de patte, distribués à droite et à gauche, la voilà qui parvient à dénicher un tout petit coin de terrain libre. En en clin d'œil elle eut tiré de dessous ses pattes un petit morceau de cire qu'elle porta rapidement à sa bouche. Alors nous vîmes distinctement un long fil délié, semblable à un bec, que l'abeille dardait en tous sens autour du morceau de cire, de manière à l'aplatir, à le redresser, à le pétrir, comme un boulanger eût fait d'un morceau de pâte.

« Mademoiselle Valentine, dit M. Martin, vous qui avez de bons yeux, dites-moi, que pensez-vous que fasse en ce moment cette bonne petite travailleuse que vous voyez là? »

Valentine, ainsi questionnée à brûle-pourpoint, devint rouge jusqu'au blanc des yeux. C'était la première fois de sa vie, pour sûr, que la pauvre petite se voyait consultée sur un événement de si haute importance.

« Je crois, dit-elle enfin, très-embarrassée, que l'abeille lèche la cire avec sa langue. Est-ce que les abeilles mangent donc la cire, dis, mon papa?

— Ta, ta, ta! s'écria Frédéric en lui coupant la parole, à quoi cela lui servirait-il de lécher cette cire qui n'est pas bonne à manger du tout! Tu n'as pas bien regardé, Valentine, sans quoi tu aurais vu qu'elle était en train de faire son nid. Regarde donc : la voilà qui creuse son trou dans la cire!

— Frédéric a raison, reprit M. Martin en souriant, et Mlle Valentine n'a pas tort. Il est très-vrai que l'abeille lèche la cire avec sa langue, et cette langue même s'appelle, par parenthèse, une *trompe*, lorsque l'on parle en terme de science. Mais il est vrai aussi que le bloc de cire, ainsi préparé, deviendra le premier nid, la première cellule du gâteau de miel. Vous venez, mes enfants, d'assister à la fondation d'une ville. Ce petit morceau de cire en est comme la première pierre : tour à tour, successivement, les matériaux s'ajouteront les uns aux autres, jusqu'à ce que, maison par maison, cellule par cellule, la ville entière soit construite.

— Tiens! m'écriai-je étourdiment, mon

thème de ce matin parlait justement de la fondation de Rome par Romulus et par Rémus! »

M. Martin se mit à rire.

« De là à une ville d'abeilles, dit-il, il y a loin sans doute; mais n'importe. Cette petite bête est, en effet, le Romulus de sa ruche; c'est pourquoi les éleveurs d'abeilles, qui la connaissent bien, l'ont appelée d'un nom que vous n'oublierez plus maintenant; on la nomme *la fondatrice*. Tout à l'heure, quand elle aura terminé sa besogne, vous la verrez s'effacer modestement dans les rangs de ses compagnes, et tout sera dit. L'orgueil est un travers inconnu des abeilles; chacune accomplit sa tâche, à son tour, sans qu'il y ait jamais besoin de récompense ou de punition. »

Ici, ce fut au tour de M. Georges de baisser la tête; mais, comme aucun de nous n'avait la conscience très-nette, il se rassura bien vite, et parut se persuader aisément que la leçon n'était point faite pour lui.

Tout se passa comme M. Martin l'avait prédit. Moins d'un quart d'heure après, la première cellule était achevée. C'est un dur travail que celui-là, si l'on vient à songer que ces petits orfévres infatigables n'ont pour tout outil de travail que leur bouche et leurs pattes. Aussi nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir que la tâche de chaque abeille n'était pas de longue durée. Dès que la fatigue se faisait sentir, l'ouvrière laissait là son travail, sachant bien qu'une autre viendrait prendre sa place.

« Suivez-la, nous dit M. Martin, et vous verrez qu'elle va sortir par la porte de la ruche pour prendre son vol dans le jardin et s'amuser à son aise, joyeuse comme on l'est après avoir rempli son devoir. Voilà comment les choses vont en ce monde : après le travail le plaisir. Ceux-là seuls méritent de connaître la joie des vacances qui ont acquis par le travail le droit au repos. Quand je vous disais, mes enfants, que vous retrouveriez votre propre histoire dans le monde de mes abeilles! »

Après cela, bien des merveilles encore méritaient d'être vues. Lorsque le bloc de cire, ainsi préparé par les premières travailleuses, eut pris certaine figure, un nouveau groupe d'abeilles entra sur la scène. Celles-là, nous dit M. Martin, étaient les *finisseuses*, des sculpteurs très-habiles, les Benvenuto Cellini de l'endroit, qui se chargeaient de polir l'ébauche commencée, de rogner un petit morceau de cire par-ci, un autre petit morceau par-là, jusqu'à ce qu'enfin le gâteau entier eût acquis cette perfection de formes, cette régularité miraculeuse que les plus grands architectes eux-mêmes ne se lassent pas d'admirer.

Et comme M. Martin nous expliquait tous ces détails :

« Oh! mon papa, dit Valentine, comme je voudrais voir maintenant un gâteau... tout entier fini! »

M. Martin l'entendit. Cet excellent homme avait décidément réponse à tout. Il se baissa un peu, ouvrit un des tiroirs qui étaient au-dessous de la ruche, et en sortit un beau rayon de cire desséché dont le miel avait été enlevé.

La jolie chose qu'un gâteau ainsi préparé! Après les explications de tout à l'heure rien n'était plus facile que de comprendre ce qu'il avait fallu de temps et de patience à ces pauvres abeilles pour construire un édifice parfait. Ces petites cellules qui sont toutes de la même dimension, ces niches si régulièrement creusées dans la cire et dont les parois sont minces comme du verre, tout cela nous étonnait et nous remplissait d'admiration. Et pourtant nous avions mangé du miel bien souvent sans même soupçonner les trésors de patience qu'il avait exigé des abeilles

Digitized by Google

qui l'avaient fabriqué, trésors dont notre gourmandise faisait son profit avec tant d'indifférence!

« Ah! si Henriette était là! soupira Valentine, elle qui aime tant le miel, quel plaisir elle aurait à voir tout cela! Vous me donnerez un de ces gâteaux, quand elle viendra, n'est-ce pas, monsieur Martin?

— Un et même deux, répondit-il, c'est le signe d'un bon cœur de penser aux amis absents.

— Il y a quelque chose de bien plus simple, interrompit Frédéric avec sa vivacité habituelle...

— Quoi donc, maître Frédéric? demanda mon père.

— Eh bien, ce serait de revenir ici avec eux. Voilà qui serait amusant pour leur arrivée!

— C'est cela! c'est cela! » cria Georges; et vous pensez bien que ma voix ne tarda pas à s'unir à la sienne.

Pendant que nous parlions ainsi, M. Martin et mon père échangeaient silencieusement un sourire. Quand des juges aussi bienveillants sourient, on peut être sûr que la cause est gagnée. Nous nous promettions bien d'ailleurs de remettre, dès le lendemain, la question sur le tapis : évidemment l'idée de Frédéric était si naturelle qu'elle était venue toute seule à l'esprit de mon père, et s'il avait souri sans répondre, c'est de se voir si rapidement deviné.

Vous croyez peut-être maintenant que notre visite touchait à sa fin. Tel était bien l'avis de notre père qui craignait que notre curiosité ne se fût lassée à la vue de tant d'objets nouveaux; mais ni Georges, ni Frédéric, ni Valentine, personne enfin ne voulut entendre de cette oreille-là. Ce n'est pas tout d'admirer l'extérieur d'une maison pour connaître les habitudes de ses locataires : il y a bien aussi quelque intérêt à étudier les détails du ménage et de la vie intérieure. Et la reine qui est comme la bonne-maman de la ruche? Et les larves qui sont les petits-enfants des abeilles? Certes, tout cela valait la peine d'être vu. Qui sait d'ailleurs si les abeilles n'étaient pas, au fond, beaucoup moins aimables qu'elles n'en avaient l'air? De petites bêtes qui ne voyagent jamais sans emporter avec elles, en guise de sabre, un aiguillon terriblement pointu, devaient parfois éprouver la tentation de s'en servir. Voilà ce que nous brûlions d'apprendre, et nos supplications furent si pressantes, que le bon M. Martin se hâta d'intercéder auprès de notre père pour obtenir quelques minutes encore.

Notre père ne consentit pas d'abord à se laisser convaincre. « Il se faisait tard... la route était longue... on nous attendait à la maison... Les marches, le soir, dans la montagne, ne valent rien à la santé des petits enfants... » Bref, une foule de raisons excellentes dont notre impatience seule nous empêchait d'apprécier la justesse.

« Bah! dit enfin M. Martin, puisque vous connaissez la route, vous en serez quittes pour marcher un peu plus vite, voilà tout. Laissez-moi montrer à ces enfants comme on se conduit dans mon petit royaume. Je vous ai dit que la ruche était en petit l'image du monde; mais c'est en réalité l'image d'un monde excellent. Ils verront qu'avec une bonne-maman comme reine l'obéissance est un devoir facile. »

Ce dernier argument l'emporta. Mon père décida qu'il nous accordait cinq minutes, montre en main, pas une de plus, pas une de moins.

Cinq minutes c'était bien peu. Heureusement mon père oublia de tirer sa montre, et personne ne s'avisa de l'en avertir. Je crois bien, par exemple, que

Digitized by Google

cet oubli était volontaire, et qu'en parlant comme il l'avait fait tout à l'heure, il avait simplement voulu prévenir M. Martin que le temps pressait. Toujours est-il que nous la vîmes enfin cette fameuse reine, la mère des abeilles, sans laquelle la ruche ne peut vivre, car c'est elle qui pond les œufs, et l'on peut dire que toute larve qui naît est un des enfants de sa nombreuse famille. M. Martin nous expliqua comment les abeilles suivent cette bonne mère partout où il lui plaît de conduire son petit monde, si bien que pour peupler une ruche il suffit d'y mettre une reine; aussitôt l'essaim entier y pénètre à sa suite.

« Les petits enfants ne doivent jamais, jamais quitter leur maman, observa sentencieusement Valentine, qui avait paru prêter la plus vive attention à ce récit.

— Allons, dit gaiement M. Martin, je vois que mes leçons ont été comprises, et je parie, mademoiselle Valentine, que, grâce à votre réponse, votre papa ne regrettera pas trop ses cinq minutes. »

Le père ne répondit pas, mais je vis bien qu'il était satisfait de la réponse de Valentine.

« Ah çà, dit tout à coup Frédéric, vos abeilles ne se battent donc jamais, monsieur Martin? »

Tout le monde se mit à rire à cette question, car l'on savait que maître Frédéric était un batailleur de premier ordre. Il n'y avait guère que le cousin Jules qui pût lui rendre des points sur ce chapitre.

« Non, monsieur Frédéric, les abeilles ne se battent jamais entre elles, et c'est ce qui les distingue des hommes en général, et des petits garçons en particulier. Mais il ne faut pas s'y fier malgré cela : les plus honnêtes gens n'aiment pas qu'on fourre le nez de trop près dans leurs affaires, et les abeilles, entre autres, ont cette prétention de demeurer maîtresses chez elles. Vous allez me dire qu'il faudait être bien sot et bien indiscret pour aller se fourvoyer, de gaieté de cœur, dans un guêpier pareil? Sans doute, mais il y a des animaux comme cela. Croiriez-vous que les limaces, par exemple, sont pour mes abeilles un sujet constant d'ennui? Au lieu de rester tranquillement à manger leur salade, ce qui ne ferait du tort qu'au jardinier, ces longues bêtes inintelligentes s'avisent très-souvent d'un tour de promenade dans mes ruches. Elles n'ont point de peine à entrer : la porte est ouverte à tout le monde; mais sortir est une autre affaire. Je vous assure qu'elles ne demanderaient pas mieux que de se sauver au plus tôt. Le châtiment n'est pas long : en quelques secondes justice est faite. Les abeilles n'y vont pas par quatre chemins, et leur aiguillon ne pardonne pas.

— Eh bien, c'est bien fait! s'écria Valentine. Je n'aime pas les limaces, moi, ce sont de vilaines bêtes.

— C'est bien fait!... c'est bien fait!... grommela M. Martin, voilà qui est trop tôt dit, mademoiselle Valentine. Outre que le procédé est un peu expéditif, tuer son ennemi n'est pas tout plaisir. Il est plus difficile de se débarrasser d'un mort que d'un vivant. Le corps d'une limace est bien gros comparé à celui d'une abeille, et, par-dessus le marché, ces animaux laissent échapper, en mourant, une espèce de liqueur qui les colle, pour ainsi dire, à l'endroit où ils se sont attachés. Comment s'en débarrasser maintenant. En été surtout une limace abandonnée aurait bientôt fait d'empoisonner la ruche; et, si le nez des abeilles n'est pas très-apparent, il n'en est pas moins susceptible pour cela. Toute la colonie s'assemble donc autour du corps de la limace, chaque ouvrière se met à l'œuvre. Ne pouvant congédier l'ennemi, elles lui bâtissent un cercueil. Seulement la cire est trop précieuse pour être gaspillée à cet usage. Les abeilles emploient une autre

Digitized by Google

substance dont le nom est un peu savant pour vos jeunes oreilles : on l'appelle du *propolis*. Ce propolis est tout simplement une sorte de glu résineuse qui, dans les temps ordinaires, sert à consolider les travaux de la ruche. Vite à l'œuvre ! Il s'agit d'un travail d'utilité générale, il n'y a pas de temps à perdre ! Bientôt la limace entière est comme embaumée dans cette résine. Et tenez, voici un de ces mausolées qui durera aussi longtemps que la ruche. »

Ce que M. Martin nous montrait était un monticule, de forme allongée, de couleur grisâtre, dans lequel on pouvait encore distinguer les contours grossiers d'une limace embaumée. Cette fois Frédéric lui-même fut obligé de confesser que les abeilles avaient la rancune un peu vive.

« Et cela n'est pas tout, continua M. Martin. Mes colimaçons se mêlent aussi parfois de commettre les mêmes sottises que leurs cousines germaines mesdemoiselles les limaces. Les abeilles ne se gênent pas pour leur infliger un traitement analogue. Naturellement le colimaçon blessé se réfugie dans sa maison. Peine perdue ! les abeilles, qui sont très-malicieuses, ne s'amusent pas à dépenser plus de propolis qu'il n'en faut : vite elles se mettent à boucher l'entrée de la coquille, et voilà notre escargot prisonnier chez lui. C'est une façon comme une autre d'enterrer les gens. Qu'en dites-vous, monsieur Frédéric ? voilà des batailleuses qui s'entendent au métier de la guerre ! J'ajouterai qu'elles ne mériteraient aucune pitié, si, en somme, elles ne défendaient pas leur bien, leur propriété, leur vraie petite patrie. Et maintenant, mes chers enfants, je m'aperçois que nos cinq minutes sont bel et bien écoulées depuis pas mal de temps, et que l'heure est venue de passer à un autre genre d'exercice. »

PROSPER CHAZEL.

La fin prochainement.

DÉLICATESSE

Quand mon ami est malheureux, je vais le trouver ; quand il est heureux, je l'attends.

PETIET.

*

Un des plus célèbres chirurgiens de Paris, Blandin, avait concouru dans sa jeunesse pour une place de professeur à la faculté de médecine. Au nombre de ses concurrents se trouvait un jeune homme habile, et qui paraissait balancer le mérite du docteur Blandin. Par malheur pour ce jeune homme, il était sans fortune et n'avait pas de quoi faire imprimer sa thèse, ce qui était une des conditions du concours. Ce candidat retiré, le champ restait libre au docteur Blandin. Mais le jeune concurrent reçut d'une main inconnue la somme nécessaire pour pourvoir aux frais de son examen. Ce n'est que par hasard qu'on a découvert, après la mort de Blandin, que c'était lui-même qui, plus favorisé par la fortune que son concurrent, avait ainsi prêté son aide à cet émule redoutable.

DUMOUCHEL.


Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



IV

Aussi Fanchette a bien gagné de pouvoir se reposer un peu.

Mais ce n'est pas pour ne rien faire. Tout en se reposant, elle cherche une bonne idée pour empêcher le lait de fuir et d'être si lourd à porter. Elle croit l'avoir trouvée.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

ou

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



V

Fanchette a repris sa route. En tenant la boîte au lait par-dessous avec ses deux mains et en fermant bien le couvercle par-dessus avec son menton, il n'y a pas de danger qu'il sorte une seule goutte de lait. C'est un très-bon moyen. Si par hasard il y a des petits trous sous la boîte, il seront bien attrapés. Avec ses doigts, Fanchette les bouchera.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



VI

Seulement, avec ce bon moyen, Fanchette ne peut pas voir à ses pieds. Une pierre l'a fait trébucher et la boîte lui échappe. Quel malheur! Bien sûr tout le lait va se répandre. Qu'est-ce que dira tante Rose? La pauvre Fanchette n'est pas contente.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD MAUSSADE

ré mi fa sol la
mi fa sol la si
fa sol la si ut
sol la si ut ré
la si ut ré mi
si ut ré mi fa
ut ré mi fa sol!

C'est Adrienne qui vocalisait ainsi, en tournant dans la chambre avec des airs de valse, tandis qu'Édouard, couché sur une table, le nez sur son cahier, griffonnait son devoir.

C'était un soir d'avril; le soleil couchant jetait, par la fenêtre ouverte, ses derniers rayons dans la chambre; les moineaux pépiaient dans les lierres d'un mur voisin, et les serins d'Adrienne chantaient aussi à cœur-joie.

« As-tu bientôt fini de miauler? dit Édouard à sa sœur.

— Oh! vraiment, Édouard! s'écria la petite fille en cessant ses roucoulements.

— Eh bien quoi? *vraiment, Édouard!* si tu crois que ça m'aide à faire du latin, d'entendre hurler à mes oreilles.

— Il n'y a ici de hurleur que vous, monsieur l'impoli! Est-ce ma faute si vos devoirs vous ennuient?

— Ce ne sont pas mes devoirs qui m'ennuient, c'est toi! »

L'entrée de la maman coupa la parole au petit garçon qui se remit à écrire. Seulement, au bout de cinq minutes, ayant senti un frôlement contre sa chaise, il s'écria, dans le ton où grincent les gonds des vieilles portes :

« Tu me fais remuer!

— Quand ce serait vrai, comment peux-tu le dire d'un pareil ton? » dit la maman, car c'était elle qui se penchait sur le cahier d'Édouard.

Tout confus, il baissa la tête en murmurant :

« Pardon, maman, je croyais que c'était Adrienne.

— Et quand c'eût été Adrienne?...

— Moi, je suis bien contente de cela, dit la petite fille, parce que tu vois, maman, de quel ton monsieur me parle toujours à présent. Monsieur ne peut plus rien supporter... parce que monsieur est insupportable, ajouta-t-elle à demi-voix, de manière cependant à être entendue d'Édouard, qui lui lança un regard furieux.

— Il est certain, dit la maman, que tu es de fort mauvaise humeur depuis quelque temps, mon pauvre Édouard. Or je ne vois pas que personne ici soit méchant pour toi. Le mal est donc en toi-même. Serais-tu malade? »

Édouard eut bien de la peine à répondre un *non* poli.

« Alors, qu'as-tu donc?

— Mais rien, répondit-il, » ce qui est la réponse ordinaire de ceux qui ne veulent pas ou ne savent pas dire ce qu'ils ont.

Cependant, son humeur resta la même. Il n'avait plus un seul mot aimable pour personne, mais souvent, au contraire, des paroles grossières ou piquantes. Devant ses parents, il se contenait un peu; mais on voyait que ce n'était pas sans peine. Il riait parfois, — les enfants ne sauraient vivre sans cela, — mais il ne souriait plus de ce frais sourire qui est l'épanouissement d'un être heureux, et qui éclairait habituellement sa figure, quand

il vivait auprès de sa mère. Non, il baissait la tête d'un air sombre, et son front, ce front de huit ans où brillait comme du soleil autrefois, était maintenant plein d'ombre. C'était surtout à l'heure de partir pour le collége qu'il devenait tout à fait insupportable. Sous prétexte de n'être pas en retard, il bousculait tout sur son passage, grognait, grinçait, gémissait, frappait des pieds et accablait sa sœur et la bonne de paroles désagréables. Mariette, indignée, déclara qu'elle ne rendrait plus aucun service à un enfant malhonnête, et elle tint parole, si bien qu'Édouard fut obligé, pressé ou non, de cirer ses souliers, de faire son lit, de mettre son couvert. Adrienne cessa presque de lui parler, et enfin, après s'être plaint sans raison, Édouard en vint à avoir réellement sujet de se plaindre. Il était malheureux; on ne l'aimait plus. Quand, le sac sur le dos, les mains dans ses poches, l'air refrogné, il partait en grommelant, et que la porte s'était refermée sur lui, on respirait plus à l'aise. On était tout content d'en être débarrassé.

La maman seule regardait Édouard d'un air triste et doux, plein de pitié, et l'observait dans l'espoir de démêler la cause de cette méchante humeur :

« Je ne sais pas ce qu'a ce pauvre Édouard, dit-elle un jour que le petit grincheux avait été encore plus désagréable qu'à l'ordinaire.

— Ce qu'il a, répondit Adrienne; depuis que ce pauvre enfant va au collége, il se croit un personnage; c'est ce qui le rend grognon et ridicule comme cela. »

Les enfants ne sont point indulgents les uns pour les autres. Pourquoi? ce devrait être tout le contraire. Mais enfin, c'est trop souvent comme cela, et je livre le fait à vos réflexions.

« Tu crois donc, dit la maman, qu'on est méchant par plaisir de l'être, et sans aucun autre motif que sa propre volonté?

— Mais... répondit Adrienne, oui... je pensais... »

Et elle resta les yeux fixés sur ce problème, auquel elle n'avait pas encore réfléchi.

« Crois-tu donc que ce soit bien agréable d'être méchant?

— Oh non! Du moins, je ne voudrais pas l'être.

— La grande punition des méchants, c'est de n'être pas aimés. Mais il y en a d'autres. Ainsi, l'homme affecté d'un vice ou d'un défaut en souffre tout le premier en lui-même. L'injustice, l'envie, la colère, tous ces états de l'esprit sont des maladies, car l'esprit aussi a les siennes. Il est bien facile de voir que ton frère n'est pas heureux : la bienveillance, la gaieté sont les marques de la santé morale, de même que la fraîcheur et l'éclat du visage sont les indices d'une bonne santé physique. Aussi la mauvaise humeur est-elle le symptôme d'un malaise intérieur. Quand tu avais l'autre jour cette névralgie, on ne pouvait te toucher la joue sans te faire pousser une plainte. Édouard en ce moment a mal à l'esprit; on ne peut lui toucher sans qu'il crie.

— Hum! dit Adrienne. Ce serait commode tout de même pour les méchants, de dire simplement qu'ils sont malades.

— Mais non, puisque en réalité ils le sont. Est-il commode de souffrir? Ne vois-tu pas qu'ils sont au contraire les plus malheureux de tous les malades, puisque, au lieu d'être soignés et choyés comme les autres, ils sont rebutés, blâmés et détestés?

— Mais alors, ils ne mériteraient pas d'être punis?

— Peut-être vaudrait-il mieux les soigner, car par là on arriverait presque toujours à les guérir, tandis que le châtiment pur et simple a le plus souvent pour

Digitized by Google

effet d'irriter le mal. Si tu avais la fièvre et que pour cela on te donnât force coups de poing, trouverais-tu le traitement convenable? »

Comme la maman achevait de parler ainsi, Édouard rentra. Cette fois, sans bruit, et il alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la chambre.

« Ne viens-tu pas te chauffer un peu, Édouard? » dit la maman ; car les soirées étaient fraîches, et le feu n'était pas encore éteint dans la cheminée.

« Merci! » répondit le petit garçon.

Le ton rauque dont il dit ce mot parut malhonnête à Adrienne; mais la maman, elle, ne s'y trompa pas; elle se leva, marcha vers Édouard, et, passant la main sur son visage, elle la retira mouillée. Édouard pleurait.

« Qu'as-tu donc, mon pauvre enfant? fit-elle en l'attirant dans ses bras, puis sur ses genoux. »

Il résista d'abord un peu, puis, sous cette douce pression, il ouvrit les bras aussi, en entoura le cou de cette mère chérie, et se mit à sangloter sur son sein.

« Je le savais bien, reprit-elle, que tu avais du chagrin. Mais quel est-il? De quoi pleures-tu? »

Il fut longtemps, bien longtemps à pouvoir le dire, et ce ne fut qu'après avoir fait promettre à sa maman qu'elle n'en parlerait à personne!... personne!... car il y avait de l'effroi dans cette douleur. Enfin, par une série de confidences entrecoupées, elle apprit les détails suivants:

En allant au collége, Édouard croyait y trouver des enfants tels que ses camarades de la ville, et disposés comme eux à jouer tout simplement avec lui. Il ignorait que les enfants en troupe ont certaines qualités et certains défauts, et qu'en vertu d'une tradition fâcheuse des colléges, — que l'on cherche à faire disparaître, mais qu'entretient malgré tout la malice de quelques vauriens, — le pauvre « nouveau » est sujet à mille épreuves et avanies.

Déjà, dans la classe, on avait, comme par mégarde, tiré son siége; on lui avait poussé le coude, ce qui avait fait surgir, au milieu de ses pattes de mouche, un pic de l'Himalaya. Comme on sortait pour aller en récréation, un des *grands*, de la première division, en passant près d'Édouard, lui allongea un coup de pied qui fit pousser un cri au pauvre garçon.

« Ne criez pas si fort, monsieur, lui dit alors le mauvais plaisant; vous ne m'avez pas fait grand mal; mais au moins, une autre fois, prenez garde.

— Vous l'avez fait exprès! s'écria Édouard indigné. »

Et la douleur qu'il éprouvait, aussi bien du coup de pied que de l'offense, amena des larmes dans ses yeux.

« Tiens! il pleurniche! oh! oh! qu'il est drôle! »

Et l'on fit cercle autour d'Édouard.

« Quel est cet animal aquatique? demandait l'un.

— C'est un des dauphins de la place de la Concorde qu'on a placé ici pour son éducation. Il ne peut pas s'empêcher de verser de l'eau.

— A-t-il des écailles? dit un de ces polissons, en pinçant Édouard par derrière. »

Édouard, furieux, se retourna et lui lança un coup de poing. La riposte vint de plusieurs côtés à la fois, et seul contre tous, Édouard ne pouvait manquer d'avoir le dessous. Il avait déjà reçu quelques dures bourrades, quand un maître d'étude vint l'arracher à ses persécuteurs. Le pauvre enfant, si mal accueilli, se retira dans un coin de la cour, où il se mit à verser des larmes amères. Qu'avait-il fait? Pourquoi lui voulaient-ils du mal? Ah! qu'il se repentait de s'être fait envoyer

au collége! Pourquoi n'avait-il pas mieux travaillé à la maison?

L'après-midi, il ne fut guère plus tranquille. On ne l'attaqua pas ouvertement; mais on passait près de lui en disant très-haut :

« As-tu vu le nouveau, toi?

— Ne m'en parle pas. J'en ai les yeux tout bêtes.

— N'est-ce pas qu'il a une drôle de boule?

— Il ressemble à un veau de deux jours.

— Oui, il beugle pas mal.

— Vous vous trompez, vous autres; c'est l'agneau de la fable; il tette encore sa mère.

— En effet, il tient de La Fontaine. »

Et mille sottises de ce genre.

Édouard souffrait beaucoup de se voir ainsi un objet de risée. Aussi fut-il ému de reconnaissance quand un élève de la première division, un *grand* de douze ans, dit, en s'approchant de lui :

« Laissez donc, vous autres. Vous n'êtes que des méchants. Que vous a fait ce garçon? Est-ce pour l'habituer que vous le tourmentez comme ça? — Donnez moi le bras, poursuivit-il en s'adressant à Édouard, et je vous réponds qu'ils vont vous laisser tranquille. »

Et tandis qu'ils marchaient ensemble dans la cour, suivis à distance par une petite bande, d'où partaient des rires étouffés :

« Oui, moi je n'aime pas voir molester les gens comme ça. Riez, vous autres, riez tant que vous voudrez; oui, je dis que c'est indigne. Moi, je trouve qu'au contraire on devrait bien accueillir les *nouveaux* et les mettre au fait de tout ce qu'ils doivent savoir. Ainsi, tenez, mon cher, quand le maître vous a interrogé pendant la classe, vous n'avez pas répondu de manière à lui faire plaisir. C'est un homme qui a ses manies, mais du reste un charmant homme, et si instruit! Par exemple, il veut qu'on lui donne son nom; il exige cela. Et il veut encore qu'on l'appelle *maître* et non pas *monsieur*. *Maître*, c'est comme cela qu'on parle en Sorbonne, tandis que *monsieur* est bon pour les épiciers. Ainsi donc, tout à l'heure, quand il vous demandera, comme il fait généralement aux *nouveaux* : — Quel fut le premier roi de Rome? ou toute autre chose, répondez d'un air amiable : Maître Aliboron, ce fut Romulus, qu'on disait fils d'une louve, etc. Vous savez cela, je pense? — Riez, riez, messieurs, ce garçon-là a plus d'esprit que vous tous, et c'est moi qui le protége. De même encore, jeune homme, si vous désirez être dans les bonnes grâces du portier, ce qui est fort utile et avantageux, ne manquez pas, dès ce soir même, de lui aller acheter des *culottes de peau*. C'est une pâtisserie qu'il fait, qui est délicieuse, et dont il est fier. — Ah çà, voyons, dit-il en se retournant vers le groupe d'où partaient des fusées d'éclats de rire, sapristi, vous commencez à m'échauffer les oreilles, à la fin, et je vas taper!

— Eh quoi! interrompit la maman, tu ne savais pas que *maître Aliboron* est le nom de l'âne dans La Fontaine? Voilà ce que c'est que de fuir les livres, d'être ignorant!

— Je trouvais bien ce nom drôle; mais le *grand* avait l'air bon, et je le croyais. »

La cloche ayant sonné pour la rentrée en classe, Édouard avait quitté son nouvel ami en lui donnant une chaude poignée de main, et, pénétré de ses leçons et sans faire attention que les autres élèves ne parlaient pas ainsi au professeur, il n'avait pas manqué, lorsqu'il fut interrogé, de répondre, comme on le lui avait recommandé : Maître Aliboron...

Toute la classe partit d'un immense

éclat de rire, et le professeur, fronçant les sourcils, et d'un air terrible, s'écria :

« Que signifie cette bêtise, monsieur? Venez ici ! »

Édouard, épouvanté, arriva au pied de l'estrade, et là, pressé par les interrogations fulgurantes du professeur, avoua tout et désigna le coupable. Celui-ci fut mis au cachot et toute la classe au *pensum*.

Après cette leçon, Édouard se garda bien, comme on pense, d'aller demander au portier, qui était un vieux soldat, des *culottes de peau* en pâtisserie. Mais l'aventure ne finit pas là. Pour avoir nommé celui qui, sous apparence de bonté et de compassion, l'avait si cruellement trahi, Édouard fut appelé « mouchard » et traité en pestiféré. Chaque élève eut à cœur de venger sur lui le *pensum* qu'il avait reçu, et c'étaient ces taquineries sourdes, incessantes, qui, désolant ce pauvre enfant, avaient altéré son humeur et l'avaient rendu si maussade. Ce soir-là même, houspillé dans la rue par deux élèves qui habitaient le voisinage, il n'avait pu retenir ses larmes, ne voyant pas de fin à cette persécution.

« Nous allons y chercher remède, dit la maman, et nous consulterons ton papa. »

En attendant, elle pressait doucement contre elle son enfant, essuyait ses yeux, l'embrassait, et Édouard déjà oubliait ses maux.

Sa mère, jugeant qu'il avait besoin de repos, le retint, prétendant qu'il avait de la fièvre, deux jours à la maison. Puis il retourna au collége, fortifié des recommandations paternelles.

« Tâche d'être moins sensible à ces taquineries, lui avait dit son papa. Quand on verra qu'il n'est pas facile de te tourmenter, on te laissera tranquille. »

Édouard suivit ce conseil; puis il vint d'autres *nouveaux*, qui le firent ancien à son tour, et il finit bientôt par avoir droit de cité au collége, et même par faire partie d'un groupe de bons camarades, au milieu duquel il se sentait comme en famille. Quand il en fut là, et qu'il eut repris sa gaieté, sa maman lui fit un jour cette observation :

« Mais pourquoi, au lieu de nous confier tes peines, étais-tu si grognon et si maussade avec nous? Ce n'était pas notre faute, et de cette manière tu te procurais de notre côté de nouveaux ennuis, quand nous aurions pu t'aider et te consoler. Tu vois bien que la rudesse appelle la rudesse, et qu'il faut être aimable pour être aimé.

— Oui, dit Édouard, je le vois; mais je voudrais bien savoir quelle punition madame la Justice des choses a donnée à ces méchants qui se plaisaient à me faire souffrir?

— C'est vrai; car ici le cachot et le pensum ne sont que punitions arbitraires et factices. Eh bien! je ne sais ce qui a pu leur arriver immédiatement de désagréable; mais je suis certaine qu'ayant de mauvaises dispositions dans leur cœur, ils ne sont point heureux en eux-mêmes, ni avec ceux qui les entourent; assurément, cette humeur méchante, dont ils t'ont rendu victime, doit leur occasionner des désagréments. Et je sais aussi que le plus grand malheur qu'ils pourraient avoir serait de ne pas être suffisamment avertis, de ne pas comprendre leur tort et de garder en eux cette horrible maladie de l'injustice et de la méchanceté, qui les rendrait odieux à tout le monde et bien malheureux, puisqu'ils n'auraient pas d'amis. »

LUCIE B.

Digitized by Google

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LE CRÉDIT.

La conversation se prolongeant, le père Dupont eut l'occasion de dire qu'il n'aimait pas vendre à crédit au consommateur, et que si le crédit était souvent utile, nécessaire même, au producteur, il était nuisible, pernicieux au consommateur.

Les enfants avaient bien compris ce que voulait dire : vendre à crédit (donner la marchandise de suite et attendre le payement), mais ils ne voyaient pas pourquoi le crédit serait utile aux uns et nuisible aux autres. Philippe ayant demandé des explications, l'instituteur se chargea de les donner.

« Vous vous rappelez, dit-il, que nous avons supposé un boulanger qui achète de la farine contre un billet.

— Oui, oui, fut la réponse unanime.

— Le billet, poursuit l'instituteur, n'est pas de l'argent, c'est seulement la promesse écrite d'en donner; quelquefois, en achetant, on se borne à promettre verbalement, car un honnête homme, ayant de l'argent, paye, qu'il ait ou non souscrit un billet.

Faire crédit (croire que l'emprunteur voudra et pourra payer) est une affaire de confiance.

Maintenant, supposons que le meunier n'a pas confiance et ne lui vend pas la farine à crédit, que fera le boulanger?

PHILIPPE. — Il ira chez un autre.

L'INSTITUTEUR. — Et si tous les meuniers répondent de même?

PIERRE. — Il n'aura pas de farine et ne fera pas de pain.

L'INSTITUTEUR. — Et s'il ne fait pas de pain, il ne gagne pas sa vie. Le crédit lui est donc utile pour travailler et faire vivre sa famille. Sans la farine le boulanger se croise les bras, son four est inoccupé.

JEAN. — Et nous n'avons pas de pain à manger.

L'INSTITUTEUR. — C'est très-juste, le consommateur en souffrirait, puisqu'il y aurait moins de pain. Mais ce n'est pas tout. Si le meunier ne vend pas la farine à crédit, et qu'il n'ait pas d'occasion de la vendre au comptant, qu'en fera-t-il?

PHILIPPE. — Il n'en fera rien.

LE PÈRE DUPONT. — Et avec le temps la farine se gâtera.

L'INSTITUTEUR. — Il en moudra moins. Pourquoi acheter du blé dont il n'aura pas l'emploi, et se donner la peine de le moudre, sachant que sa peine sera perdue?

LE PÈRE DUPONT. — Et s'il avait acheté le blé à crédit, sans pouvoir vendre la farine, comment payerait-il? Et si le cultivateur ne voulait pas vendre son blé à crédit?

L'INSTITUTEUR. — Sans aucun doute, il vaudrait mieux que le producteur pût toujours acheter et vendre au comptant, mais cela n'étant pas, on se contente de faire crédit, avec prudence bien entendu. Alors, voici comment les choses peuvent se passer : le cultivateur vend du blé au meunier et reçoit un billet, qu'il garde jusqu'à l'échéance; quelquefois aussi il peut le passer à un banquier contre de l'argent comptant, ou le céder au marchand de bestiaux, si celui-ci connaît le meunier. Le meunier de son côté moudra le blé et vendra la farine au boulanger contre un billet; enfin le boulanger fera du pain et le vendra au consommateur.

Supposons que le consommateur paye comptant, comme il le doit, le boulanger aura l'argent nécessaire pour payer le meunier, qui pourra payer le cultivateur.

Et si le cultivateur a passé le billet au marchand de bestiaux, celui-ci sera payé directement par le meunier, de sorte que l'argent du consommateur aura finalement tout payé.

JEAN. — Puisque tout est fait pour le consommateur, il faut bien qu'il paye tout.

L'INSTITUTEUR. — C'est très-juste. Nous avons vu que le crédit facilite la production, en confiant les matières premières à ceux qui sont en état de les travailler. Dans notre exemple, c'est comme si le meunier disait au cultivateur : Je vais moudre vos grains, le boulanger me payera ma peine; le boulanger dit ensuite : Je vais cuire du pain, le consommateur nous payera tous. Je demanderai maintenant pourquoi le consommateur doit payer comptant ?

PIERRE. — Pour que les producteurs puissent être payés à leur tour.

LE PÈRE DUPONT. — Ce n'est pas tout. Le consommateur qui achète à crédit est sujet à s'endetter, car il n'emprunte pas pour produire, mais pour consommer; ce qu'on a consommé n'existe plus.

L'INSTITUTEUR. — C'est cela : le seul crédit utile est celui qui a pour but la production; tout autre est un malheur ou une faute.

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

LE CHEMIN GLISSANT

PAR P.-J. STAHL ET MARCO WOVCZOK

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH

X.

Un jour qu'ils étaient dans le jardin, près du petit lac, la mignonne cousine s'amusant avec sa poupée et avec M. Pouff, lui songeant toujours à ce qu'il ne pouvait oublier, on vint leur dire que Jacques venait d'arriver, et bientôt, en effet, Jacques parut en personne à l'autre bout du jardin.

La petite cousine, accourue à la nouvelle, se para de son air digne et sérieux, celui qu'elle revêtait comme un costume d'apparat pour les grandes réceptions; mais Henri se troubla et demeura comme pétrifié. Il n'avait pas revu Jacques depuis le jour funeste... et il ne savait comment le recevoir, tant son cœur battait, tant sa conscience criait.

« M'as-tu donc oublié, Henri, ne me reconnais-tu pas, ai-je donc tant changé? demanda Jacques en s'approchant et en lui tendant la main.

— Mais pas du tout! répondit Henri, tu es toujours le même, pas du tout! Je suis très-content de te voir. »

Et sentant qu'il avait, malgré lui, l'air contraint et embarrassé :

« Eh bien! ajouta-t-il en essayant de prendre un ton plus dégagé, comment cela va-t-il? Qu'as-tu fait de bon, Jacques, depuis que je ne t'ai vu? Quant à moi, je vais à merveille, mon cher... ami... »

Ce mot *ami*, c'est à peine s'il osa l'articuler. Quelque chose lui disait qu'il n'était plus digne de l'amitié d'un garçon aussi honnête que Jacques. Ayant levé les yeux après cette réponse, son regard rencontra alors le regard loyal de Jacques, et son trouble fut tel qu'il ne trouva rien à ajouter.

« Mademoiselle est sans doute ta petite cousine? » lui demanda Jacques en regardant avec bienveillance la petite personne emprisonnée dans sa dignité comme un

Digitized by Google

chevalier du moyen âge dans sa cotte de mailles.

« Oui, c'est ma petite cousine Julie, » répondit Henri.

Malgré cette dignité dont elle se para et qui l'étouffait un peu, quand Jacques s'adressant à elle avec son bon sourire lui demanda avec une gravité comique des nouvelles de mademoiselle sa poupée, la petite cousine ne put réprimer à son tour un demi-sourire qui soudain se changea en un rire franc et joyeux. Elle présenta alors sa poupée à Jacques en disant :

« J'ai l'honneur de présenter l'aimable Mlle Mimi au savant monsieur Jacques, Mlle Mimi se trouve très-honorée de lui faire sa révérence. »

Et, prenant sa poupée, elle lui fit de son mieux imiter une révérence de grande cérémonie.

M. Jacques répondit par un salut profond, et ayant jeté un regard d'intérêt sur Mlle Mimi :

« Ah! dit-il, que lui est-il donc arrivé à Mlle Mimi? Serait-elle souffrante ? »

La vérité est qu'elle était dans un état pitoyable, la pauvre Mimi. La petite cousine s'était avisée de lui faire prendre un bain dans l'eau glacée du lac, et le bain ne semblait pas lui avoir réussi ; sa figure de cire avait été saisie par le froid sans doute et l'éclat de son teint était fort altéré, il était même à craindre qu'elle ne retrouvât jamais la fraîcheur incomparable qui jusque-là avait fait d'elle une des plus brillantes personnes qu'on pût voir.

Mlle Julie ayant expliqué les causes du malaise de sa poupée à M. Jacques :

« Ce bain a été une grande imprudence, dit Jacques, les personnes en cire ne sont pas faites pour être trempées dans l'eau, et j'ai grand peur que Mlle Mimi ne se ressente toujours de ce bain intempestif.

— Je le crains aussi, dit d'un air pénétré Mlle Julie. L'intention seule était bonne, mais, par le fait, je reconnais que cette baignade a été une grande sottise. »

Jacques dit poliment que le mot sottise était un peu rude, mais la petite cousine n'en voulut pas démordre.

Jacques proposa de coucher Mlle Mimi sur la mousse sous le grand rosier, et de la couvrir avec un mouchoir pour la préserver des rayons trop ardents du soleil qui, du trop grand froid la faisant passer à une chaleur trop vive, auraient pu aggraver sa position. La petite cousine approuva l'idée de Jacques, et Mlle Mimi fut voilée d'un mouchoir et mise à l'ombre du rosier.

Les soins que Jacques et la petite cousine donnèrent ensemble à cette pauvre Mimi les rapprochèrent insensiblement et avancèrent considérablement le progrès de leur amitié. Henri vit la petite cousine s'attacher à chaque pas de Jacques, lui tendre les mains pour sauter et grimper, lui confier son espérance relativement à l'apparition probable d'un certain gâteau à la crème, au dîner, et finalement il l'entendit lui faire part de ses remarques sur le peu de valeur qu'avaient à ses yeux les livres sans images. En un mot, il vit la petite cousine traiter Jacques comme un ancien ami, et quoique la petite cousine l'invitât à chaque instant à venir se joindre à eux, quoique Jacques l'y conviât aussi très-amicalement, il ne put se défendre d'un sentiment d'amertume ; bientôt, refusant de jouer avec ses deux amis, il s'éloigna dans le taillis sous prétexte d'une grande fatigue.

Là, caché derrière les arbres, il les regardait à la dérobée d'un œil d'envie, jouant et causant sans lui, comme un frère et une sœur l'eussent pu faire.

Ce sentiment d'amertume était souverainement injuste, il le comprenait très-bien, mais son cœur était si malade qu'il eut beau se raisonner et se dire que, s'il se trouvait isolé, c'était par sa

Digitized by Google

seule faute, que lui seul en était coupable, que sa bouderie était d'un ingrat, ce raisonnement ne parvint pas à le soulager.

Quelque temps se passa. La petite cou-



sine vint plus d'une fois le taquiner et puis l'embrasser, mais au lieu de l'accueillir, il la pria de ne pas s'occuper de lui. Jacques s'approcha plusieurs fois à son tour en lui adressant des paroles affectueuses. Il ne sut que lui répondre et n'en devint que plus confus et plus froid. Enfin, profitant d'un moment où on ne faisait pas attention à lui, il se glissa furtivement entre les arbres et se cacha dans

Digitized by Google

un fourré d'où il pût continuer de tout voir, mais sans qu'il pût lui-même être vu ou entendu.

Tout près de sa cachette se trouvait un pavillon tapissé de jasmin de Virginie et de lierre, et de l'autre ce petit lac où Mlle Mimi avait pris, bien malgré elle, un bain froid.

Il vit bientôt Jacques entrer dans le pavillon, y apporter ses livres, se placer devant une table rustique, pencher la tête sur sa main, comme c'était son habitude, et s'adonner à la lecture avec un visible plaisir. Un rayon de soleil, en pénétrant entre les branches entrelacées du jasmin qui formaient comme un réseau mouvant sur la croisée, éclairait doucement la tête pensive de Jacques. Ah! la belle et loyale tête! si calme et si sereine!

Henri n'en pouvait détacher ses yeux. Il regarda profondément celui qu'il avait tant aimé, jusqu'à ce que le voile de ses larmes lui eût troublé la vue.

« J'ai été comme Jacques, se disait-il. Sur mon visage, dans mes yeux aussi on devait pouvoir lire autrefois la pureté de mon cœur. Ah! pourquoi ce temps est-il si loin, si loin de moi! »

XI.

Henri entendit alors la voix de la petite cousine et la vit accourir; elle appelait Jacques, elle l'appelait aussi, lui. Il se garda de répondre à son appel, mais Jacques répondit, et aussitôt la petite cousine s'élança dans le pavillon, en fit le tour comme une petite hirondelle, puis se plaça près de Jacques en lui demandant la permission de regarder les images dans ses livres.

« Mais ce ne sont pas des livres à images, dit Jacques.

— Qu'y a-t-il donc? demanda la petite cousine, que peut-il y avoir de beau dans un livre quand il n'y a pas d'images? Dans le *Magasin d'Éducation* il y en a beaucoup, beaucoup.

— Dans le *Magasin d'Éducation*, dit Jacques, il y a en effet beaucoup de belles images bien faites pour plaire aux petites filles, mais à côté des images il y a de bons textes charmants et utiles à lire pour tout le monde. Est-ce que par hasard Mlle Julie ne saurait lire encore que les images? »

Mlle Julie rougit un peu, sentant bien qu'il y avait une leçon méritée dans les paroles de son ami Jacques et ne répondit pas. Pour ne pas l'embarrasser davantage, le bon Jacques reprit :

« Le livre que je lis contient l'histoire des peuples.

— Eh bien! je veux lire avec toi ces histoires des peuples, dit vivement la petite cousine.

— Bon! je vais donc te conter quelque chose de ce que j'ai lu tout à l'heure. »

Et Jacques commença à lui raconter ce que Henri reconnut bientôt pour être un épisode de l'une des guerres des républiques de la Grèce.

Jacques aimait l'histoire, donc il en parlait bien, car il y mêlait un peu de son cœur et de sa précoce raison ; mais la petite cousine ne sembla pas très-charmée du récit de Jacques. Elle l'arrêta en s'écriant :

« Mais ce ne sont pas les histoires des peuples, Jacques! ce sont des histoires qui ne racontent que des batailles. Oh! que c'est vilain, les batailles! Ne m'en dis plus, je n'aime pas que les hommes se soient tués, comme on dit dans ton livre que cela est arrivé. Les soldats me plaisent quand ils passent dans les rues avec leurs musiciens en tête, et qu'ils vont à la promenade ou à la revue avec leurs panaches; mais si je devais penser qu'ils partent pour la guerre, cela me ferait tant de

chagrin que pour ne pas les voir je fermerais plutôt les yeux. Raconte-moi plutôt les histoires des peuples comme tu me l'avais promis. Voyons, après cette bataille, tout le monde devint sage, n'est-ce pas? Que fit-on? on s'embrassa?...



— Sans doute, reprit Jacques, la guerre est une calamité pour les peuples qui ne parviennent pas à s'en garantir. Cependant, il faut que je te dise la vérité avant tout, n'est-ce pas? Eh bien! après cette bataille, il y en eut bien d'autres et de plus sanglantes!

— Oh! je n'en veux pas! s'écria la petite cousine. Non! je n'en veux pas! Je veux les histoires des peuples qui ne font

Digitized by Google

pas la guerre. Je ne veux pas qu'il y ait une seule bataille dans tout ce que tu me raconteras. »

Ce fut en vain que Jacques chercha à prouver à la petite cousine que la guerre, si cruelle qu'elle soit, est quelquefois nécessaire, qu'en tout cas ce qui a été ne peut pas se défaire et qu'il ne dépendait pas de lui d'empêcher que les batailles passées n'eussent été livrées à toutes les époques de l'histoire; elle n'en voulut rien croire et s'en alla jouer sur la pelouse, fort mécontente, en disant à Jacques qu'elle n'aimait pas tous les *méchants hommes* qui avaient passé leur vie à se battre et à battre les autres jusqu'à les faire mourir.

En sortant du pavillon, la petite cousine passa si près de la cachette de son cousin Henri, qu'il put voir sa jolie figure assombrie encore par l'impression des récits de batailles que lui avait faits Jacques, mais il la vit, après une gambade, se rasséréner si subitement que le changement n'est pas plus prompt quand sur l'azur du ciel un rayon de lumière éclaire tout à coup un nuage transparent! Deux minutes après, la petite cousine était déjà tout à fait remise et son aimable petite figure apparaissait sur les divers points de la pelouse comme une fleur ailée allant porter aux fleurs de la terre ses caresses et ses compliments. Bientôt on entendit sa voix perlée chanter : « Les fleurs valent mieux que les soldats, elles ne se battent pas, elles ne se massacrent pas. J'aime les fleurs qui jamais ne se font la guerre et fleurissent en paix dans les champs. »

Cette improvisation répétée mille et mille fois sur tous les tons, avec roulades et trilles, finit par faire sortir Jacques du pavillon. Henri le vit, son livre à la main, s'enfoncer dans le plus épais du jardin pour n'être plus troublé dans sa lecture.

Tandis que la petite cousine chantait toujours avec la même persévérance sa chanson des fleurs *fleurissant en paix dans les champs*, Henri se tenait caché, le cœur de plus en plus malade. Mais à la fin, n'y pouvant plus tenir, il sortit de sa retraite, entra dans le pavillon désert en ce moment, et trouvant sur la table quelques livres laissés par Jacques, il se mit à les feuilleter, croyant que cela le distrairait peut-être aussi. Mais non! impossible de lire! Chaque trait de courage, de vaillance, de probité, d'énergie ou de force morale était comme un reproche pour lui, et chaque fait honteux, au contraire, lui semblait rejaillir directement sur lui-même et s'appliquer à sa situation.

Désespéré, il rejeta les livres, et, se penchant à la fenêtre, il respira le parfum suave du jasmin, espérant que la douce odeur embaumerait un peu son chagrin. Mais la petite cousine était toujours partout à la fois; elle l'aperçut et accourut joyeusement, un bouquet de marguerites à la main.

« Te voilà donc enfin, Henri! Où étais-tu? dans quelle tanière t'étais-tu donc retiré, grand ours? »

Et d'un bond elle se trouva dans le pavillon, tout près de Henri, et grimpant gaiement sur un banc qui était près de la table:

« Que faisais-tu là? J'espère bien que tu ne lisais pas les vilains livres de Jacques qui ne parlent que de batailles. Oh, fi! il ne faut pas les lire, non, il ne faut pas les lire. »

Et la petite cousine tapait avec ses mains rosées sur les livres épars autour d'eux.

« Pourtant, petite cousine, tu seras obligée de les lire un jour, si tu veux apprendre l'histoire.

— Oh! que non! répondit la petite cousine. J'apprendrai de belles choses et non pas de vilaines! »

Et la petite cousine prit un air déterminé qui montrait assez qu'elle était capable de livrer une bataille, elle aussi, pour prouver son aversion pour la guerre.

Digitized by Google

Entre les livres épars sur la table se trouvait un livre magnifique ; c'était évidemment un cadeau qu'on avait dû faire à Jacques, car son nom était gravé sur la reliure, et une inscription disait en outre qu'il devait garder ce livre en mémoire d'un ami qui l'avait beaucoup aimé. Henri se rappela avoir vu plusieurs fois ce livre dans les mains de Jacques qui semblait y tenir beaucoup.

Une pensée lui traversa l'esprit, une pensée si méchante, qu'il en eut peur lui-même.

« Ce beau livre-là, c'est le livre que Jacques lisait! s'écria la petite cousine. Le livre des batailles!

— C'est donc décidément un vilain livre, petite cousine? dit Henri d'une voix sourde. — Il ne savait pas trop ce qu'il disait, il avait le vertige. — N'est-ce pas? répéta-t-il encore en feuilletant le livre, c'est un livre dangereux et pervers.

— Je crois bien, c'est à cette page que tu ouvres qu'est ce général qui conduit toujours à la guerre, dit la petite cousine en posant la main sur une page.

— Oui, petite cousine, c'est en effet à cette page. »

Et il ajouta à voix basse :

« Que ferais-tu de ce méchant général, petite cousine, si tu le tenais?...

— Oh! répondit la petite cousine courroucée, je le mettrais en pénitence. Je le châtierais.

— Mais comment?

— Que ferais-tu, toi, Henri?

— Je ne le sais pas plus que toi, répondit Henri; cependant il me semble qu'on pourrait mettre une bonne tache d'encre sur le récit de ses exploits et, du coup, les effacer pour toujours. »

En parlant ainsi, d'une voix presque éteinte, presque inintelligible, Henri était devenu pâle comme un mort.

Il se repentit aussitôt, mais déjà il était trop tard, oui, déjà ses paroles avaient porté coup. Tout en parlant, il avait jeté un regard sur l'encrier qui se trouvait sur la table à côté du livre de Jacques, et des yeux perçants de la petite cousine avaient jailli des éclairs de malice. La phrase de Henri n'était pas achevée que la petite cousine avait enfoncé deux doigts de sa main rose dans le vaste encrier, et avait badigeonné de noir avec un rire fou la page satinée du beau livre en s'écriant :

« J'ai vaincu les batailles, j'ai détruit leur général! j'ai effacé la fameuse victoire!

— Petite cousine! s'écria Henri, qu'as-tu fait? ah! petite cousine! combien Jacques sera affligé! Jacques va pleurer!

— Mais non, répondit la petite cousine tranquillement, Jacques est trop sage pour pleurer sur le sort de ce méchant général. Jacques saura comprendre qu'il fallait le punir et qu'il n'a que ce qu'il mérite. »

Et tout en parlant en juge implacable et pénétré de la justice de ses arrêts, la petite cousine promenait soigneusement ses doigts noircis sur quelques autres pages et y laissait des sillons d'encre, des taches rondes ou ovales et d'autres arabesques du même genre.

Henri, en voyant ce dégât, revint à lui. Il saisit les petites mains innocentes de Julie et s'écria avec désespoir :

« Ah! petite cousine! Ah! quel mal tu vas faire à Jacques! »

Mais il était clair que la petite étourdie ne voyait pas de mal du tout dans ce qu'elle avait fait, car elle riait toujours de son bon et franc rire, et elle s'applaudissait de ce qu'elle croyait avoir été une très, très-bonne idée, tandis que son cousin restait comme anéanti. Cependant, la gracieuse tête de la cousine comprenait bien quand elle prenait le temps de réfléchir, et ses grands yeux finissaient par voir juste lorsqu'ils se donnaient la peine d'examiner le fond des choses. Elle com-

Digitized by Google

mençait donc à comprendre qu'elle avait cédé à un mouvement par trop irréfléchi et à se rendre compte du tort qu'elle avait fait au beau et cher livre de Jacques, et, à mesure qu'elle comprenait, la consternation se répandait sur sa figure mobile;



ses joues pâlissaient, ses regards s'obscurcissaient de pleurs, et ses petites mains couvertes d'encre ressemblaient à de petits insectes noirs, tant elles commençaient à se crisper et à s'agiter au bout de ses jolis bras. Il s'en suivit qu'au moment où Jacques rentrait, la petite cousine, l'ayant aperçu, jeta un grand cri et éclata en sanglots. P.-J. Stahl et Marco Wovczok.

La suite prochainement.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE.

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE VII.

UNE BASE DE TRIANGLE.

L'opération géodésique qu'allait entreprendre la commission était, on le sait, un travail de triangulation ayant pour but la mesure d'un arc du méridien. Or, la mesure d'un ou de plusieurs degrés, directement, au moyen de règles métalliques posées bout à bout, serait un travail absolument impraticable, au point de vue de l'exactitude mathématique. Aucun terrain, d'ailleurs, en aucun point du globe, ne serait assez uni sur un espace de plusieurs centaines de lieues, pour se prêter efficacement à l'exécution d'une opération si délicate. Fort heureusement, on peut procéder d'une façon plus rigoureuse, en partageant tout le terrain que doit traverser la ligne du méridien en un certain nombre de triangles « aériens », dont la détermination est relativement peu difficile.

Ces triangles s'obtiennent en visant, au moyen d'instruments précis, le théodolite ou le cercle répétiteur, des signaux naturels ou artificiels, tels que clochers, tours, réverbères, poteaux. A chaque signal aboutit un triangle, dont les angles sont donnés par les instruments susdits avec une précision mathématique. En effet, un objet quelconque, — un clocher le jour, un réverbère la nuit, — peuvent être relevés avec une exactitude parfaite par un bon observateur qui les vise au moyen d'une lunette dont le champ est divisé par des fils d'un réticule. On obtient ainsi des tri-

Digitized by Google

angles, dont les côtés mesurent souvent plusieurs milles de longueur. C'est de cette façon qu'Arago a joint la côte de Valence en Espagne aux îles Baléares par un immense triangle dont l'un des côtés a quatre-vingt-deux mille cinq cent cinquante-cinq toises de longueur[1].

Or, d'après un principe de géométrie, un triangle quelconque est entièrement « connu », quand on connaît un de ses côtés et deux de ses angles, car on peut conclure immédiatement la valeur du troisième angle et la longueur des deux autres côtés. Donc en prenant pour base d'un nouveau triangle un côté des triangles déjà formés, et en mesurant les angles adjacents à cette base, on établira ainsi de nouveaux triangles qui seront successivement menés jusqu'à la limite de l'arc à mesurer. On a donc, par cette méthode, les longueurs de toutes les droites comprises dans le réseau de triangles, et par une série de calculs trigonométriques, on peut facilement déterminer la grandeur de l'arc du méridien qui traverse le réseau entre les deux stations terminales.

Il vient d'être dit qu'un triangle est entièrement connu quand on connaît un de ses côtés et deux de ses angles. Or, ses angles on peut les obtenir exactement au moyen du théodolite ou du cercle répétiteur. Mais ce premier côté, — base de tout le système, — il faut d'abord « le mesurer directement sur le sol, » avec une précision extraordinaire, et c'est là le travail le plus délicat de toute triangulation.

Lorsque Delambre et Méchain mesurèrent la méridienne de France depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone, ils prirent pour base de leur triangulation une direction rectiligne sur la route qui va de Melun à Lieusaint, dans le département de Seine-et-Marne. Cette base avait douze mille cent cinquante mètres, et il ne fallut pas moins de quarante-cinq jours pour la mesurer. Quels moyens ces savants employèrent-ils pour obtenir une exactitude mathématique, c'est ce qu'apprendra l'opération du colonel Everest et de Mathieu Strux, qui agirent comme avaient agi les deux astronomes français. On verra jusqu'à quel point la précision devait être portée.

Ce fut pendant cette journée du 5 mars que les premiers travaux géodésiques commencèrent, au grand étonnement des Bochjesmen, qui n'y pouvaient rien comprendre. Mesurer la terre avec des règles longues de six pieds, placées bout à bout, cela paraissait au chasseur une plaisanterie de savants. En tout cas, il avait rempli son devoir. On lui avait demandé une plaine bien unie, et il avait fourni la plaine.

L'emplacement était bien choisi, en effet, pour la mesure directe d'une base. La plaine, revêtue d'un petit gazon sec et ras, s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon suivant un plan nettement nivelé. Certainement les opérateurs de la route de Melun n'avaient pas été si favorisés. En arrière ondulait une ligne de collines qui formait l'extrême limite sud du désert de Kalahari. Au nord, l'infini. Vers l'est mouraient en pentes douces les versants de ces hauteurs qui composaient le plateau de Lattakou.

A l'ouest, la plaine, s'abaissant encore, devenait marécageuse, et s'imbibait d'une eau stagnante qui alimentait les affluents du Kuruman.

« Je pense, colonel Everest, dit Mathieu Strux, après avoir observé cette nappe herbeuse, je pense que lorsque notre base sera établie, nous pourrons fixer ici même le point terminal de la méridienne.

— Je penserai comme vous, monsieur Strux, répondit le colonel Everest, dès que nous aurons déterminé la longitude exacte

1. Soit 160 kilomètres ou 40 lieues.

de ce point. Il faut, en effet, reconnaître, en le reportant sur la carte, si cet arc de méridien ne rencontre pas sur son parcours des obstacles infranchissables qui pourraient arrêter l'opération géodésique.

— Je ne le crois pas, répondit l'astronome russe.

— Nous le verrons bien, répondit l'astronome anglais. Mesurons d'abord la base en cet endroit, puisqu'il se prête à cette opération, et nous déciderons ensuite s'il conviendra de la relier par une série de triangles auxiliaires au réseau des triangles que devra traverser l'arc du méridien. »

Cela décidé, on résolut de procéder sans retard à la mesure de la base. L'opération devait être longue, car les membres de la commission anglo-russe voulaient l'accomplir avec une exactitude rigoureuse. Il s'agissait de vaincre en précision les mesures géodésiques faites en France sur la base de Melun, mesures si parfaites cependant, qu'une nouvelle base, mesurée plus tard près de Perpignan, à l'extrémité sud de la triangulation, et destinée à la vérification des calculs exigés par tous les triangles, n'indiqua qu'une différence de onze pouces sur une distance de trois cent trente mille toises[1], entre la mesure directement obtenue et la mesure seulement calculée.

Les ordres pour le campement furent alors donnés, et une sorte de village bochjesman, une espèce de kraal, s'improvisa dans la plaine. Les chariots furent disposés comme des maisons véritables, et la bourgade se divisa en quartier anglais et en quartier russe au-dessus desquels flottaient les pavillons nationaux. Au centre s'étendait une place commune. Au delà de la ligne circulaire des chariots paissaient les chevaux et les buffles, sous la garde de leurs conducteurs, et pendant la nuit, on les faisait rentrer dans l'enceinte formée par les chariots, afin de les soustraire à la rapacité des fauves qui sont très-communs dans l'intérieur de l'Afrique australe.

Ce fut Mokoum qui se chargea d'organiser les chasses destinées au ravitaillement de la bourgade. Sir John Murray dont la présence n'était pas indispensable pour la mesure de la base, s'occupa plus spécialement du service des vivres. Il importait, en effet, de ménager les viandes conservées, et de fournir quotidiennement à la caravane un ordinaire de venaison fraîche. Grâce à l'habileté de Mokoum, à sa pratique constante et à l'adresse de ses compagnons, le gibier ne manqua pas. Les plaines et les collines furent battues dans un rayon de plusieurs milles autour du campement, et retentirent à toute heure des détonations des armes européennes.

Le 6 mars, les opérations géodésiques commencèrent. Les deux plus jeunes savants de la commission furent chargés des travaux préliminaires.

« En route, mon camarade, dit joyeusement Michel Zorn à William Emery, et que le Dieu de la précision nous soit en aide ! »

La première opération consista à tracer sur le terrain, dans sa partie la plus plate et la plus unie, une direction rectiligne. La disposition du sol donna à cette droite l'orientation du sud-est au nord-ouest. Son rectilisme fut obtenu au moyen de piquets plantés en terre à une courte distance l'un de l'autre, et qui formèrent autant de jalons. Michel Zorn, muni d'une lunette à réticule, vérifiait la pose de ces jalons et la reconnaissait exacte, lorsque le fil vertical du réticule partageait toutes leurs images focales en deux parties égales.

Cette direction rectiligne fut ainsi relevée pendant neuf milles environ, longueur présumée que les astronomes comptaient donner à leur base. Chaque piquet avait

1. Soit 175 lieues.

été muni à son sommet d'une mire qui devait faciliter le placement des règles métalliques. Ce travail demanda quelques jours pour être mené à bonne fin. Les deux jeunes gens l'accomplirent avec une scrupuleuse exactitude.

Il s'agissait alors de poser bout à bout les règles destinées à mesurer directement la base du premier triangle, opération qui peut paraître fort simple, mais qui demande, au contraire, des précautions infinies, et de laquelle dépend en grande partie le succès d'une triangulation.

Voici quelles furent les dispositions prises pour le placement des règles en question, qui vont être décrites plus bas.

Pendant la matinée du 10 mars, des socles en bois furent établis sur le sol, suivant la direction rectiligne déjà relevée. Ces socles, au nombre de douze, reposaient par leur partie inférieure sur trois vis de fer, dont le jeu n'était que de quelques pouces, qui les empêchaient de glisser et les maintenaient par leur adhérence dans une position invariable.

Sur ces socles, on disposa de petites pièces de bois parfaitement dressées, qui devaient supporter les règles, et les contenir dans de petites montures. Ces montures en fixaient la direction, sans gêner leur dilatation qui devait varier suivant la température et dont il importait de tenir compte dans l'opération.

Lorsque les douze socles eurent été fixés et recouverts des pièces de bois, le colonel Everest et Mathieu Strux s'occupèrent de la pose si délicate des règles, opération à laquelle prirent part les deux jeunes gens. Quant à Nicolas Palander, le crayon à la main, il était prêt à noter sur un double registre les chiffres qui lui seraient transmis.

Les règles employées étaient au nombre de six, et d'une longueur déterminée d'avance avec une précision absolue. Elles avaient été comparées à l'ancienne toise française, généralement adoptée pour les mesures géodésiques.

Ces règles étaient longues de deux toises, larges de six lignes, sur une épaisseur d'une ligne. Le métal employé dans leur fabrication avait été le platine, métal inaltérable à l'air dans les circonstances habituelles, et complétement inoxydable, soit à froid, soit à chaud. Mais ces règles de platine devaient subir un allongement ou une diminution dont il fallait tenir compte, sous l'action variable de la température. On avait donc imaginé de les pourvoir chacune de leur propre thermomètre, — thermomètre métallique fondé sur la propriété qu'ont les métaux de se modifier inégalement sous l'influence de la chaleur. C'est pourquoi chacune de ces règles était recouverte d'une autre règle en cuivre, un peu inférieure en longueur. Un vernier[1], disposé à l'extrémité de la règle de cuivre, indiquait exactement l'allongement relatif de ladite règle, ce qui permettait de déduire l'allongement absolu du platine. De plus, les variations du vernier avaient été calculées de telle sorte, que l'on pouvait évaluer une dilatation, si petite qu'elle fût, dans la règle de platine. On comprend donc avec quelle précision il était permis d'opérer. Ce vernier était, d'ailleurs, muni d'un microscope qui permettait d'estimer des quarts de cent-millième de toise.

Les règles furent donc disposées sur les pièces de bois, bout à bout mais sans se toucher, car il fallait éviter le choc, si léger qu'il fût, qui eût résulté d'un contact immédiat. Le colonel Everest et Mathieu Strux placèrent eux-mêmes la première règle sur la pièce de bois, dans la direction de la base. A cent toises de là, envi-

1. Appareil qui sert à fractionner l'intervalle entre les points de division d'une ligne droite ou d'un arc de cercle.

ron, au-dessus du premier piquet, on avait établi une mire, et comme les règles étaient armées de deux pointes verticales de fer implantées sur l'axe même, il devenait facile de les placer exactement dans la direction voulue. En effet, Emery et Zorn s'étant portés en arrière, et se couchant sur le sol, examinèrent si les deux



pointes de fer se projetaient bien sur le milieu de la mire. Cela fait, la bonne direction de la règle était assurée.

« Maintenant, dit le colonel Everest, il faut déterminer d'une façon précise le point de départ de notre opération, en portant un fil à plomb tangent à l'extrémité de la première règle. Aucune montagne n'exercera d'action sensible sur ce fil[1], et de cette façon, il marquera exactement sur le sol l'extrémité de la base.

1. La présence d'une montagne peut en effet, par son attraction, dévier la direction d'un fil, et ce fut précisément le voisinage des Alpes qui produisit une différence assez notable entre la longueur observée et la longueur mesurée de l'arc qui fut calculé entre Andrate et Mondovi.

Digitized by Google

— Oui, répondit Mathieu Strux, à la condition, cependant, que nous tenions compte de la demi-épaisseur du fil au point de contact.

— Je l'entends bien ainsi, » répondit le colonel Everest.

Le point de départ fixé d'une façon précise, le travail continua. Mais il ne suffisait pas que la règle fût placée exactement dans la direction rectiligne de la base, il fallait encore tenir compte de son inclinaison par rapport à l'horizon.

« Nous n'avons pas la prétention, je pense, dit le colonel Everest, de placer cette règle dans une position parfaitement horizontale?

— Non, répondit Mathieu Strux, il suffira de relever avec un niveau l'angle que chaque règle fera avec l'horizon, et nous pourrons ainsi réduire la longueur mesurée avec la longueur véritable. »

Les deux savants étant d'accord, on procéda au relèvement au moyen d'un niveau spécialement construit à cet effet, formé d'une alidade mobile autour d'une charnière placée au sommet d'une équerre en bois. Un vernier indiquait l'inclinaison par la coïncidence de ses divisions avec celles d'une règle fixe portant un arc de dix degrés, divisé de cinq minutes en cinq minutes.

Le niveau fut appliqué sur la règle et le résultat fut reconnu. Au moment où Nicolas Palander allait l'inscrire sur son registre, après qu'il eut été contrôlé par les deux savants, Mathieu Strux demanda que le niveau fût retourné bout à bout de manière à lire la différence des deux arcs. Cette différence devenait alors le double de l'inclinaison cherchée, et le travail se trouvait alors contrôlé. Le conseil de l'astronome russe fut suivi depuis lors dans toutes les opérations de ce genre.

A ce moment, deux points importants étaient observés : la direction de la règle par rapport à la base, et l'angle qu'elle formait par rapport à l'horizon. Les chiffres résultant de cette observation furent consignés sur deux registres différents, et signés en marge par les membres de la commission anglo-russe.

Restaient deux observations non moins importantes à noter pour terminer le travail relatif à la première règle : d'abord sa variation thermométrique, puis l'évaluation exacte de la longueur mesurée par elle.

Pour la variation thermométrique, elle fut facilement indiquée par la comparaison des différences de longueur entre la règle de platine et la règle de cuivre. Le microscope, successivement observé par Mathieu Strux et le colonel Everest, donna le chiffre absolu de la variation de la règle de platine, variation qui fut inscrite sur le double registre, de manière à être réduite plus tard à la température de 16 degrés centigrades. Lorsque Nicolas Palander eut porté les chiffres obtenus, ces chiffres furent immédiatement collationnés par tous.

Il s'agissait alors de noter la longueur réellement mesurée. Pour obtenir ce résultat, il était nécessaire de placer la seconde règle sur la pièce de bois, à la suite de la première règle, en laissant un petit intervalle entre elles. Cette seconde règle fut disposée comme l'avait été la précédente, après qu'on eut scrupuleusement vérifié si les quatre pointes de fer étaient bien alignées avec le milieu de la mire.

Il ne restait donc plus qu'à mesurer l'intervalle laissé entre les deux règles. A l'extrémité de la première, et dans la partie que ne recouvrait point la règle de cuivre, se trouvait une petite languette de platine qui glissait à léger frottement entre deux coulisses. Le colonel Everest poussa cette languette, de manière à ce qu'elle vînt toucher la seconde règle. Comme ladite languette était divisée en dix-millièmes de

Digitized by Google

toises, et qu'un vernier inscrit sur une des coulisses et muni de son microscope donnait des cent-millièmes, on put évaluer avec une certitude mathématique l'intervalle laissé à dessein entre les deux règles. Le chiffre fut aussitôt porté sur le double registre et immédiatement collationné.

Une autre précaution fut encore prise, sur l'avis de Michel Zorn, pour obtenir une évaluation plus rigoureuse. La règle de cuivre recouvrait la règle de platine. Il pouvait donc arriver que, sous l'influence des rayons solaires, le platine abrité s'échauffât plus lentement que le cuivre. Afin d'obvier à cette différence dans la variation thermométrique, on recouvrit les règles d'un petit toit élevé de quelques pouces, de manière à ne pas gêner les diverses observations. Seulement, quand, le soir ou le matin, les rayons solaires, obliquement dirigés, pénétraient sous le toit jusqu'aux règles, on tendait une toile du côté du soleil, de manière à en arrêter les rayons.

Telles furent les opérations qui furent conduites avec cette patience et cette minutie pendant plus d'un mois. Lorsque les quatre règles avaient été consécutivement posées et vérifiées au quadruple point de vue de la direction, de l'inclinaison, de la dilatation et de la longueur effective, on recommençait le travail avec la même régularité, en reportant les socles, les tréteaux et la première règle à la suite de la quatrième. Ces manœuvres exigeaient beaucoup de temps, malgré l'habileté des opérateurs. Ils ne mesuraient pas plus de deux cent vingt à deux cent trente toises par jour, et encore, par certains temps défavorables, lorsque le vent était trop violent et pouvait compromettre l'immobilité des appareils, on suspendait l'opération.

Chaque jour, lorsque le soir arrivait, environ trois quarts d'heure avant que le défaut de lumière eût rendu impossible la lecture des verniers, les savants suspendaient leur travail, et prenaient les précautions suivantes, afin de la recommencer le lendemain matin. La règle portant le numéro 1 était présentée d'une façon provisoire, et l'on marquait sur le sol le point où elle devait aboutir. A ce point, on faisait un trou, dans lequel était enfoncé un pieu sur lequel une plaque de plomb était attachée. On replaçait alors la règle numéro 1 dans sa position définitive, après en avoir observé l'inclinaison, la variation thermométrique et la direction ; on notait l'allongement mesuré par la règle numéro 4; puis au moyen d'un fil à plomb tangent à l'extrémité antérieure de la règle numéro 1, on faisait une marque sur la plaque du piquet. Sur ce point, deux lignes se coupant à angle droit, l'une dans le sens de la base, l'autre dans le sens de la perpendiculaire, étaient tracées avec soin. Puis, la plaque de plomb ayant été recouverte d'une calotte de bois, le trou était rebouché et le pieu enterré jusqu'au lendemain. De la sorte, un accident quelconque pouvait déranger les appareils pendant la nuit, sans qu'il fût nécessaire de recommencer l'opération entièrement.

Le lendemain, la plaque était découverte, on replaçait la première règle dans la même position que la veille, au moyen du fil à plomb, dont la pointe devait tomber exactement sur le point tracé par les deux lignes.

Telle fut la série des opérations qui furent poursuivies pendant trente-huit jours sur cette plaine si favorablement nivelée. Tous les chiffres furent écrits en double, vérifiés, collationnés, approuvés par tous les membres de la commission.

Peu de discussions se produisirent entre le colonel Everest et son collègue russe. Quelques chiffres, lus au vernier, et qui

Digitized by Google

accusaient des quatre cent-millièmes de toise, donnèrent lieu parfois à un échange de paroles aigres-douces. Mais la majorité étant appelée à se prononcer, son opinion faisait loi, et il fallait se courber devant elle.

Une seule question amena entre les deux rivaux des reparties plus que vives, qui nécessitèrent l'intervention de sir John Murray. Ce fut la question de la longueur à donner à la base du premier triangle. Il était certain que plus cette base serait longue, plus l'angle formant le sommet du premier triangle serait facile à mesurer puisqu'il serait plus ouvert. Cependant, cette longueur ne pouvait se prolonger indéfiniment. Le colonel Everest proposait une base longue de six mille toises, à peu près égale à la base directement mesurée sur la route de Melun. Mathieu Strux voulait prolonger cette mesure jusqu'à dix mille toises, puisque le terrain s'y prêtait.

Sur cette question, le colonel Everest se montra intraitable. Mathieu Strux semblait également décidé à ne pas céder. Après les arguments plus ou moins plausibles, les personnalités furent engagées. La question de nationalité menaça de surgir à un certain moment. Ce n'étaient plus deux savants, c'étaient un Anglais et un Russe en présence l'un de l'autre. Fort heureusement, ce débat fut arrêté par suite d'un mauvais temps qui dura quelques jours; les esprits se calmèrent et il fut décidé à la majorité que la mesure de la base serait définitivement arrêtée à huit mille mètres environ, ce qui partagea le différend par moitié.

Bref, l'opération fut menée à bien et conduite avec une extrême précision. Quant à la rigueur mathématique, on devait la contrôler plus tard, en mesurant une nouvelle base à l'extrémité septentrionale de la méridienne.

En somme, cette base, directement mesurée, donna comme résultat huit mille trente-sept toises et soixante-quinze centièmes, et sur elle allait s'appuyer la série des triangles dont le réseau devait couvrir l'Afrique australe sur un espace de plusieurs degrés.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LE RUCHER DE KLIGENTHAL

SOUVENIR D'ENFANCE

IV.

Hélas! M. Martin ne disait que trop vrai. Le soleil commençait à s'abaisser derrière l'horizon, et nous avions deux bonnes lieues de montagne devant nous pour le retour. Nous nous apprêtions donc à reprendre tristement l'allée qui conduit à la porte de sortie, quand, à notre grande surprise, M. Martin hocha la tête en souriant et nous fit signe de prendre l'allée du fond, c'est-à-dire une direction tout opposée; puis, prenant le bras de mon père :

— Deux minutes, dit-il, cinq au plus, et nous revenons. En attendant, mes chers petits, toute l'allée est à vous. N'allez pas dépasser cet enclos, par exemple! Il est

Digitized by Google

absolument nécessaire que vous preniez patience pendant tout le temps que durera notre absence. Si les fleurs vous tentent, ne vous gênez pas, mais aucune indiscrétion, n'est-ce pas? Il s'agit de ne pas franchir la limite et d'être bien sages jusqu'au bout. »

En disant ces mots, il s'éloigna rapidement en emmenant mon père avec lui.

Faut-il vous dire que, pendant ce singulier discours, aucun de nous n'avait songé à interrompre? La surprise nous fermait littéralement la bouche. Nos lèvres étaient si hermétiquement closes qu'aucun son n'aurait pu en sortir. Qu'allait-il se passer? Pourquoi mon père qui, tout à l'heure, regardait si obtinément sa montre avait-il si complaisamment consenti à ce nouveau retard? C'était donc la journée des surprises. Mais quelle surprise pouvait nous attendre, après celles auxquelles nous avions déjà assisté?

Telles étaient les questions qui se pressaient confusément dans nos têtes. Et dire que Valentine, notre devineuse de rébus, ne trouvait pas une réponse! Et penser qu'il nous fallait attendre un quart d'heure, davantage peut-être, sans rien savoir! On sait ce que ce mot de cinq minutes veut dire; n'en avions-nous pas eu la preuve tout à l'heure? à prendre les paroles de ce genre à la lettre, n'aurions-nous pas dû être en route depuis une éternité?

Toutefois, en dépit de notre impatience, la consigne fut scrupuleusement respectée! Frédéric qui, en sa qualité de Benjamin, n'était pas le plus obéissant de la bande, n'eut pas même l'idée d'aller jeter un coup d'œil furtif au fond du jardin. Dame, c'est qu'à tout prendre, nous devinions bien qu'il devait y avoir quelque profit au bout de l'affaire, et bien sots les petits écervelés qui, pour l'absurde satisfaction d'un coup de tête, s'en vont de propos délibéré gâter tout leur plaisir.

Tandis que nous réfléchissions de la sorte sur les cinq minutes annoncées, deux s'étaient déjà envolées. Tout à coup, le bruit lointain d'un roulement de voiture sur la grande route vint nous arracher à nos rêveries. Valentine releva tristement la tête :

« La diligence de Kligenthal! dit-elle, quel malheur que Henriette et Jules ne soient pas encore arrivés! Avec eux, du moins, nous aurions eu le temps moins long; ils savent tant de jolis jeux. »

De telles paroles n'étaient pas faites pour diminuer notre ennui. Quelques instants encore se passèrent ainsi.

« Crois-tu qu'il y ait déjà un quart d'heure? demanda Georges au bout de ce silence.

— Vingt minutes au moins, répondit Frédéric...

— Chut! s'écria Valentine, n'entendez-vous rien? »

Chacun prêta l'oreille. Ce que Valentine avait entendu, ce que nous entendions à notre tour, c'était un bruit de voix au fond du jardin. Seulement, était-ce une illusion de notre esprit, nous croyions distinguer dans ce murmure confus des voix fraiches qui ne ressemblaient en rien à celle de mon père ou de M. Martin.

Notre indécision ne fut pas longue. A peine avions-nous eu le temps de nous communiquer cette découverte, que des appels joyeux retentirent soudain :

« Valentine! Henri! Georges! Frédéric!... »

Et au bout de l'allée apparurent deux visages souriants, deux petits personnages bien connus qui, en nous apercevant, se mirent à courir bien vite pour nous épargner la moitié du chemin.

La scène qui suivit n'a pas besoin d'être décrite. Dans les premières minutes, notre mère qui était arrivée elle aussi, mon

Digitized by Google

père, M. Martin, ne parvinrent pas à placer un mot. On n'entendait que le bruit d'exclamations entrecoupées de baisers sonores. Henriette et Jules étaient obligés de se tourner de tous les côtés pour satisfaire tout notre petit monde à la fois. Cependant, comme tout finit en ce monde, il vint un moment où notre joie voulut bien se calmer un peu, et les explications nécessaires purent se produire.

Mais à quoi bon insister là-dessus? Vous avez déjà deviné l'aimable complot auquel M. Martin, prévenu la veille, s'était obligeamment prêté. Si mon père avait tiré sa montre à plusieurs reprises, c'était par crainte de manquer la diligence; si, plus tard, M. Martin avait disparu inopinément, c'est que l'heure était venue. Si enfin, le secret de la surprise avait été si bien gardé, c'est que la voiture ne devait arriver que le soir et que la journée, passée à attendre un bonheur si impatiemment désiré, nous eût paru interminable. De cette façon-là, les heures s'étaient envolées comme un rêve, et au lieu d'un plaisir, nous en avions eu deux.

Une dernière satisfaction, et des plus légitimes assurément, nous était réservée. Je veux parler du goûter auquel nos voyageurs avaient tous les droits. La table avait été dressée dans la gloriette. Le brave Jean s'occupait d'y mettre la dernière main. Elle était couverte de tout ce que l'appétit complaisant de jeunes estomacs peut désirer de mieux approprié à la circonstance: des fruits superbes; du beurre jaune comme de l'or étendu sur une feuille de vigne; le pain blanc coupé en tartines tout à côté; un peu plus loin une pyramide de fraises et une belle jatte de crème douce pour les délicats. Est-il besoin d'ajouter que M. Martin n'avait pas oublié de joindre au menu un gâteau de miel sorti tout frais de la ruche? Je ne me souviens pas d'en avoir mangé de meilleur. Peut-être bien aussi que nous étions un peu fiers de songer que de petits savants comme nous étaient dignes maintenant de savourer ce miel magnifique en toute connaissance de cause.

Si je vous disais que, tout en ayant très-bien déjeuné le matin, tout en sachant que le dîner nous attendait au retour, nous fîmes mauvaise mine à ce goûter si discrètement préparé, vous ne me croiriez pas. Quand il s'agit de ce genre d'exercices, de petits hommes, dont le plus âgé n'a pas quinze ans, ont toujours une provision de bonne volonté en réserve. Quant à Jules et à Henriette, le chemin de fer et la dlligence n'avoient pas laissé que de leur ouvrir l'appétit. Chacun donc, à commencer par Valentine, mangea comme quatre; les fruits, le beurre, l'échafaudage de tartines, la pyramide de fraises furent tour à tour mis au pillage: un vrai massacre des innocents. Et quels rires éclatants, quelle gaieté franche, épanouie, comme après l'intéressante leçon de tout à l'heure, le légitime plaisir de nous détendre l'esprit, de goûter à pleine bouche de toutes ces bonnes choses allumait nos joues et faisait briller nos yeux! La gourmandise est un péché qui ne doit pas être glorifié; mais ce n'est pas être gourmand que de manger à sa faim sous le regard paternel.

Quelle fête que ce goûter! Et comme les confidences, et comme les questions allaient leur train! Cependant, quand les assiettes furent vides, quand Jules, le plus intrépide mangeur de fruits que j'aie jamais connu, eut avalé la dernière des fraises, il fallut bien songer au départ. Le dernier délai était écoulé. Chacun de nous embrassa M. Martin qui nous rendit scrupuleusement baiser pour baiser, malgré les confitures et le miel qui, je dois l'avouer, avant d'entrer dans notre bouche, s'étaient un peu égarés dans les environs. Nos

Digitized by Google

parents lui promirent de revenir et d'amener nos petits amis. Puis la porte du jardin se referma sur nous. Et maintenant, en avant les grandes cannes et les petites jambes.

V.

Il ne s'agissait plus de courir aux papillons, ni de débusquer ces beaux lézards d'un vert d'émeraude, qui, sur les approches du midi, viennent se chauffer paresseusement au soleil dans le creux des pierres. Voilà déjà que la rosée perlait en gouttes brillantes à la pointe des herbes, et toutes ces bêtes frileuses avaient regagné leurs lits de feuilles sèches. Un vent frais soufflait au travers des branches; l'ombre allongée des grands rochers couverts de mousse envahissait le chemin, et, tout au loin, par delà les dernières montagnes, le soleil s'abîmait lentement dans les nuages teintés de pourpre et d'or.

Mais c'est un plaisir aussi que de marcher d'un bon pas, la nuit, dans la montagne, quand les premières étoiles s'allument et que les vers luisants, blottis dans les touffes d'herbe humide, jettent çà et là leur petite lumière bleue le long du chemin. La forêt sombre s'étend à droite et à gauche : on aperçoit de grands trous noirs entre les rangées des arbres dont l'écorce blanche ou grise reluit comme de l'acier poli, et l'on est heureux d'avoir peur, et de n'en rien laisser paraître, et de se serrer contre le père, tout en faisant les braves, et de répéter à chaque instant : « Es-tu bien sûr de la route, mon papa?... Il n'y a plus qu'une heure, dis?... Est-ce que nous arriverons bientôt à la maison?... »

Peu à peu cependant la vue finit par s'habituer à l'obscurité, et ces craintes vagues disparaissent. Nous étions nombreux d'ailleurs, tous bons marcheurs, et de se mettre à plusieurs, cela raccourcit singulièrement les distances. Ma mère, Valentine et Henriette avaient pris les devants. J'avais pris le bras de Jules; Georges et Frédéric se pressaient sur nos talons, dans cet étroit chemin de montagne, et j'avais bravement entrepris de lui raconter tout ce que nous avions vu dans cette bienheureuse journée. Il paraît que mes explications sur les abeilles ne déplurent pas à mon père, car lorsque j'eus fini, il éleva la voix à son tour et chacun fit silence pour l'écouter.

Je n'ai pas oublié ce que notre père nous dit à ce sujet. La morale des papas est comme le catéchisme des petits enfants. On aurait beau vivre un siècle; ces souvenirs ne s'effacent jamais, et, plus tard, quand vient l'expérience, on est heureux de retrouver, dans les leçons de la vie, la confirmation de ces premiers enseignements.

« Vous vous êtes tous bien amusés, nous dit notre père, et c'est déjà quelque chose que de s'amuser honnêtement un jour de vacances. Les plaisirs permis sont comme les fables de La Fontaine ou de Florian : il y a toujours une bonne morale au bout de l'histoire. Ce que M. Martin vous a montré, mes enfants, est en grande partie la vie elle-même, dans ce qu'elle a d'instructif et de touchant. Si vous entendez un jour comparer à une ruche d'abeilles le monde des braves gens qui travaillent, vous ne rirez pas, comme font tant d'ignorants; la comparaison, pour être un peu vieille, n'en est que plus vraie. Une abeille isolée n'est qu'un chétif insecte, bien fragile, bien misérable, qui ferait à peine le déjeuner d'une hirondelle. Que deviendrait-elle, en effet, si son instinct ne lui avait appris l'union qui est le secret de la force? Une abeille n'est rien; mais qu'une autre abeille vienne à son secours ; puis, qu'il en vienne dix, qu'il en vienne cent, qu'il en vienne mille, et voilà toute une ruche, une véritable république qui s'établit, n'im-

porte où, dans le creux d'un chêne, dans les fissures d'une roche, et qui vit, et qui prospère, et qui se suffit à elle seule. Eh bien, l'homme isolé est, en proportion, plus faible encore qu'une abeille. Il n'a presque rien pour se défendre; il n'a que son intelligence qui lui apprend aussi à chercher l'appui de ses semblables, à former des familles et des sociétés. Dès les temps les plus reculés du monde il en a été ainsi : les premiers hommes se sont unis; ils ont élevé quelques maisons d'abord; mais bientôt ces maisons, ajoutées les unes aux autres, ont fait des villes, et les sociétés de ces hommes se sont appelées des peuples.

« Tout ceci est un peu sérieux pour vous, mes chéris, je le sais bien; et voilà mon Georges qui ouvre de grands yeux comme si on lui parlait de la Chine ou du Japon. Il ne sait pas, mon petit Georges, combien de fois ces principes lui ont été utiles. Pas plus tard qu'hier, qu'est-ce qui s'est passé dans le jardin, au pied de la terrasse, entre midi et deux heures, c'est-à-dire au beau milieu de la récréation? Mlle Valentine n'avait pas été adroite, contre son habitude, et, au lieu de rattraper son volant sur sa raquette, elle l'avait envoyé se promener sur la terrasse. Rien de plus simple que de le ravoir, ce volant perdu : il suffisait d'aller prévenir le jardinier qui serait arrivé avec son échelle; mais cela eût pris du temps, et l'on était pressé. C'est alors que Georges a appelé son grand frère Henri, lequel s'est tenu tout droit contre le mur, pour que mon petit diable pût grimper comme un chat sur son dos, et atteindre avec sa main l'endroit où s'était égaré le volant. Est-ce vrai cela, maître Georges?

— Oui, mon papa,... murmura Georges, confus d'avoir été surpris.

— Ne rougis pas, mon petit homme, reprit mon père. J'aime à voir les enfants se tirer d'affaire tout seuls. Dans votre langue, mes chéris, on appelle cela : faire *la courte échelle.* Sans son frère Henri, Georges aurait eu beau tendre ses mains vers le volant, le volant ne fût pas descendu jusqu'à lui. Il en est de même dans le monde : on arrive à tout par ce procédé de la courte échelle. C'est en se rendant service mutuellement que les hommes deviennent véritablement forts. »

Comme mon père disait ces mots, nous tournions l'angle du chemin, et, tout à coup, nous aperçûmes, entre les arbres, une lumière qui tremblotait sur un fond gris. Ce fond gris était notre chère maison et cette lumière la lueur de la lampe qui brûlait tous les soirs dans la salle à manger.

Ah! la bonne journée, et comme, dès le lendemain, nous nous remîmes au travail pour mériter encore une visite à ce beau rucher du Kligenthal!

Prosper Chazel.

FIN DU RUCHER DE KLIGENTHAL.

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LE CAPITAL.

Un dimanche, un groupe de voisins et de voisines étaient assis à l'ombre d'un gros noyer, et les enfants écoutèrent la conversation avec interêt. On racontait l'histoire de plusieurs habitants de la localité et des environs qui avaient été pauvres dans

Digitized by Google

leur enfance et qui, avec le temps et à force d'économies, ont acquis l'aisance et même la richesse.

On venait justement d'apprendre que Charles, le fils du menuisier, avait acheté une petite maison et un champ assez grand pour 5,000 francs. Il avait payé 3,000 fr. comptant et pris des termes pour le reste. C'est qu'il gagnait 3 fr. 50 par jour et n'en dépensait que 2.

On disait que s'il continuait à être aussi économe, il se ferait une fortune.

Les enfants étaient tous disposés à devenir riches.

« Vous n'avez qu'à travailler et à économiser, c'est-à-dire à ne pas trop dépenser, leur dit le père Dupont.

— Économiser surtout, ajouta l'instituteur. Quelque durement qu'on travaille, si l'on dépense au jour le jour tout ce que l'on gagne, on n'aura jamais de capital. C'est par le travail qu'on fait venir l'argent, mais c'est par l'économie qu'on le garde et qu'on grossit le tas.

— Le capital c'est de l'argent? demanda Paul.

— Certainement! s'écrièrent plusieurs assistants à la fois.

— Pas toujours, » reprit l'instituteur.

Et comme on croyait qu'il plaisantait : « Voyons, dit-il, j'ai là une pièce de 5 francs. C'est bien de l'argent, cela, n'est-ce pas?

— Oui! oui!

— Eh bien ! si, avec cet argent, j'achète du pain pour ma consommation, ce n'est pas un capital; si au contraire j'achète un livre pour faire la classe, j'ai acheté un instrument de travail — le livre, c'est ma bêche, mon marteau, mon rabot — et comme les instruments de travail font partie du capital, les 5 francs employés pour acheter le livre sont du capital. L'argent qu'on dépense pour la satisfaction de ses besoins n'est pas du capital, mais du revenu. »

Ce que venait de dire l'instituteur embarrassa un peu l'auditoire.

Il dut commencer par démontrer que l'argent ne sert à rien par lui-même, qu'on ne le mange pas, qu'on ne peut pas écrire, scier, coudre, labourer la terre avec une pièce de monnaie, et que l'argent n'est utile que comme moyen d'acheter ce dont on a besoin. L'argent représente donc tantôt du pain, tantôt un instrument, tantôt autre chose.

Après avoir rappelé ces vérités connues de tout le monde, il continua, s'adressant à un tisserand : « Vous faites de la toile, voisin Bonhomme. Que vous faut-il pour cela?

LE VOISIN BONHOMME. — Un métier et du fil.

L'INSTITUTEUR. — Ainsi, vos mains, votre travail ne suffisent pas; il vous faut absolument du fil, qui est votre matière première, et un métier, qui est votre instrument ou votre machine. Et bien, votre métier, votre fil, le local dans lequel se trouve votre métier, ainsi que les provisions qu'il vous faut pour attendre le payement forment votre capital. C'est avec cela que vous produisez, que vous faites de la toile. Tout ce qui, en dehors de votre travail, est nécessaire pour produire, est du capital.

PIERRE. — La charrue, les bœufs, les moutons sont-ils du capital aussi?

L'INSTITUTEUR. — Sans doute. Supposons un jeune homme qui commence à gagner de l'argent, et mettons qu'il économise 1 franc par jour. Au bout de cent jours, il aura 100 fr. Est-ce un capital? je n'en sais rien encore, cela dépendra de l'emploi qu'il en fera. Jusqu'à présent, et tant que l'argent est dans son tiroir, ce n'est qu'un moyen d'achat. Il peut se décider à dépenser l'argent pour son agrément; dans ce cas ce n'était pas un capital; mais s'il le place à la caisse d'épargne et en tire 3 fr.

Digitized by Google

par an, c'est un capital, car il produit un revenu. Si, ensuite, il y ajoute d'autres économies et arrive à se procurer, pour son argent, un métier et du fil, il aura transformé son capital argent en un capital industriel, qui est, soit dit en passant, bien plus productif.

« Ainsi c'est l'épargne qui fait le capital. Économiser, c'est se priver, mais celui qui se prive ramasse quelque chose. Petit à petit, l'oiseau fait son nid, et les petits ruisseaux font les grandes rivières. Il n'est pas nécessaire de gagner beaucoup pour économiser, on peut souvent économiser en gagnant peu : il s'agit seulement de dépenser moins qu'on ne gagne. »

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

LETTRE DE Mme ROLAND A SA FILLE

AVANT DE MOURIR

« Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir et de t'écrire encore. SOUVIENS-TOI DE TA MÈRE. Ce peu de mots renferme tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs, et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être. Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles nos bonnes actions. Il n'y a que ces moyens non plus de supporter les maux de la vie, et les vicissitudes du sort. Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls; et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement. Sois digne de tes parents; ils te laissent de grands exemples; et si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

« Adieu, enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments ! Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon sein. Adieu. »

DÉLICATESSE

Le célèbre poëte anglais Thomson était détenu pour dettes. Quin se rend à sa prison, et quoiqu'il le connût à peine, il lui demanda à dîner sans cérémonie, en faisant apporter un splendide repas. Lorsque le dîner est terminé, Quin s'adressant au poëte, lui dit : « Il est temps de régler nos comptes, monsieur Thomson. Je ne puis évaluer à moins de cent livres sterling le plaisir que j'ai éprouvé à lire vos ouvrages, et je veux absolument acquitter ma dette. » A ces mots, il jette sur la table un billet de banque de cette valeur, et s'enfuit sans attendre la réponse.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



VII

Heureusement le couvercle avait été si bien fermé par le menton de Fanchette qu'il ne s'est pas détaché, il n'y a pas du tout de lait répandu. Fanchette est consolée, mais c'est égal, il faut trouver un moyen encore bien meilleur pour porter la boîte, et Fanchette ne l'a pas encore trouvé.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



VIII

Peut-être que le plus sûr serait de ne plus porter la boîte au lait que par son anse. Pour le lait, c'est très-bon, car de cette façon-là il ne fait plus de bruit en clapotant dans la boîte, et il n'en saute plus des gouttes à travers le couvercle. Mais pour Fanchette c'est bien incommode. Je ne sais pas si elle pourra aller loin avec cette méthode-là.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par **Froment** — Texte par **Stahl**



IX

Arrivée au bois Dufraigne, Fanchette a bien été obligée de se reposer encore. Elle s'est assise au pied d'un bon arbre, et tout en se reposant elle mesure au juste avec son doigt ce qui s'est perdu de lait depuis la ferme. C'est très-bien, il ne s'en est presque pas perdu. Fanchette est rassurée. Je ne suis pas tout à fait aussi tranquille que Fanchette sur les tentations auxquelles peut l'exposer ce mesurage.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD TAQUIN

C'est une charmante chose que le dessin. On se promène dans la campagne, en buvant le bon air, en se pénétrant des grandes harmonies, et l'on jette de temps en temps les yeux tout autour de soi. Et tout à coup l'on s'arrête : Oh! que cela est beau! Comme ces prairies fuient doucement là-bas sous les peupliers! Comme, à l'horizon, ces bois relèvent admirablement la plaine et se noient dans les teintes bleues! Et cette maisonnette avec son toit d'écailles rouges, d'où sort une fumée qui monte tout droit se mêler aux nuages floconneux du ciel azuré! Et ce clocher, dont l'ardoise brille au soleil! Et ces vaches, qui marquettent de blanc, de noir et de rouge le vert des prairies! Et là-bas, cet attelage qu'entoure une vapeur : sueurs du travail, haleine de la terre entr'ouverte par la charrue!...

Combien toutes ces choses, ainsi groupées, ont de charme! Le bon endroit pour les voir! Un pas encore, ce serait moins beau. C'est ici le point de vue, où tout se présente avec plus de grâce, comme un bouquet bien fait donne aux mêmes fleurs un éclat nouveau. Quel dommage de partir! Et cependant, il le faut. On a beau remplir ses yeux de ce paysage, le souvenir est fugitif; bientôt il s'effacera. Mais on a dans sa poche un crayon et du papier, et, si l'on ne peut revenir avec des couleurs, les contours fixés, les clairs et les ombres aideront la mémoire et feront tout revivre, grâce à l'imagination qui y versera le soleil, la couleur et la beauté.

Le dessin donne aussi la joie de fixer les traits chéris des parents, des amis; mais cela, c'est plus difficile. On y parvient toutefois avec du travail et en faisant des portraits moins compliqués, tels que celui du moineau qui vient becqueter sur la fenêtre, de l'arbre qui montre là-bas sa tête ronde entre deux toits, ou de cette maison à pignon, sculptée, traversée de raies noires en bois, toute branlante, et qui va bientôt fléchir sur ses jambes, la pauvre vieille, et faire place à une maison neuve, semblable à toutes les autres maisons. Celle-ci a vu bien des choses passées, bien des êtres humains disparus, et elle en a gardé l'empreinte; c'est un vieux témoin qui nous raconte la vie des siècles précédents et les habitudes de nos ancêtres. Avant qu'elle ne tombe pour toujours, prenons son image; elle vivra dans cet album, et avec elle ce coin de nos souvenirs d'enfance, de ce temps où nous vivons enfants près de notre mère, qui lui aussi passera, et auquel nous rêverons un jour.

Et c'est là, justement, ce que faisait Adrienne, le portrait de la vieille maison, quand Édouard entra dans la salle à manger, où la petite fille dessinait sur une table placée près de la fenêtre. C'était un jeudi, Édouard allait de chambre en chambre, le nez en l'air, et l'on eût dit qu'il cherchait à mal faire, tant il avait l'air flâneur et conquérant.

Nous avons vu combien ce pauvre enfant avait eu de mal au collège, par les taquineries de ses camarades. Eh bien! croiriez-vous que ce mauvais exemple, dont il avait souffert, il l'imitait, au lieu de le fuir? Il était, lui aussi, devenu taquin.

Certes, cela n'avait pas le sens com-

man, puisqu'il avait si bien vu par lui-même, tout d'abord, combien ce défaut était désagréable et indigne. Mais c'est une terrible chose que l'exemple; il faut vraiment de la force pour y résister, et les enfants n'ont pas beaucoup de force ni de raison. C'est pourquoi ils ont tant besoin de l'aide et des conseils de leur papa et de leur maman.

Édouard donc se pencha sur le dessin d'Adrienne, et en voyant la vieille maison dont la tête se reconnaissait déjà très-bien avec sa grande lucarne à poulie, au lieu de respecter le travail de sa sœur, il ne songea qu'à satisfaire ses goûts de taquinerie, et, au moment où Adrienne, levant les yeux sur son modèle, écartait sa main, il enleva la feuille de papier et se mit à courir dans la chambre, en l'élevant au bout de son bras, comme un trophée de conquête.

« Rends-moi mon dessin! s'écria la petite fille en courant après son frère. Méchant! rends-le-moi! »

Mais Édouard n'en courait que plus fort de tous côtés, échappant à la poursuite de sa sœur derrière une chaise d'abord, puis derrière la table; et vous savez que derrière une table ronde, il n'est pas facile d'attraper quelqu'un.

En effet, après avoir longtemps couru tout autour et après nombre de feintes vaines à droite et à gauche, Adrienne vit bien qu'elle n'en viendrait pas à bout, et, usant d'industrie, elle poussa la table qui roula au bout de la chambre, le long du mur. Édouard alors se vit sur le point d'être pris, car il n'avait plus de refuge.

Il se jeta sous la table, et, comme Adrienne l'y suivait, il monta dessus.

Mais Adrienne eut le temps de saisir le dessin qui, retenu de l'autre côté par Édouard, se déchira en deux, juste au milieu du pignon.

Pour le coup, Adrienne fut en colère. Elle lança dans les jambes de son frère un grand coup de poing. Et comme Édouard voulut le lui rendre, elle se déroba sous la table. Édouard, en la poursuivant, perdit l'équilibre et alla rouler contre le marbre de la cheminée, où il eût bien pu se fendre la tête si ce n'eût été son épaule qui, heureusement, reçut le choc.

Attirée par tout ce vacarme, la maman entra au moment où Édouard, moitié pleurard et moitié furieux, se relevait, frottant son épaule, en criant à Adrienne : « Tu me le payeras! » Tandis que la petite fille, non moins animée, s'écriait de son côté : « Méchant gamin! je ne te pardonnerai jamais ça! »

Sous le regard sévère de leur maman, ils baissèrent tous deux la tête avec confusion.

Puis, Adrienne se mit à raconter l'incident jusqu'au moment où Édouard avait déchiré le dessin. Mais pourquoi s'arrêta-t-elle à cet endroit et ne parla-t-elle pas du coup de poing qu'elle avait donné de si bon cœur? Adrienne, pourtant, n'était pas menteuse; mais que la vraie franchise, la franchise complète, est une vertu rare!

Édouard, au reste, s'empressa de compléter le récit :

« Et c'est alors que mademoiselle m'a adjugé un grand coup de poing! »

Il se frotta les tibias, comme si la douleur durait encore.

« Et monsieur a voulu me le rendre avec tant de rage, qu'il s'est précipité la tête la première et a fait le plongeon!... »

Enfants!... à cette image pittoresque, ils éclatèrent de rire tous les deux.

La maman, elle, ne rit pas; car elle était chagrine de voir ses enfants se quereller et jusqu'à se battre!

« Adrienne, dit-elle, s'adressant d'abord à sa fille, ton frère a eu tort de te taquiner; son jeu était désagréable, mais enfin

Digitized by Google

c'était un jeu. C'est toi qui as frappé la première. Si ton frère n'était pas tombé, vous vous seriez donc jetés l'un sur l'autre et battus comme des bêtes fauves? Et tu es l'aînée, Adrienne! »

La petite baissa la tête en rougissant, et des larmes de regret vinrent à ses yeux; car elle vit sa faute en ce moment.

« Toi, Édouard, quel triste plaisir cherches-tu dans l'ennui des autres? La taquinerie peut être une excitation à la gaieté, quand elle est spirituelle, légère, et sait s'arrêter à temps; mais maniée par un esprit lourd ou par un enfant dépourvu de tact et de mesure, elle devient un perpétuel agacement, un fléau. Cela excite à la fin l'impatience, puis la colère. On voulait jouer et l'on se fâche, on voulait rire et l'on finit par pleurer. »

Édouard, en effet, avait les yeux pleins de larmes; car son épaule lui faisait très-mal. Il était aussi fâché d'être grondé par sa maman. Elle reprit :

« C'est depuis que tu vas au collége que tu as cette mauvaise habitude. Il faudrait t'en défaire, mon enfant. Pour moi, si cela durait, je serais forcée de vous séparer ici, ta sœur et toi; car je ne veux pas de batailles dans ma maison. Mais je te préviens que ce défaut a frappé d'autres personnes; je sais que tes petits camarades s'en plaignent et que leurs mamans ne sont pas du tout contentes de toi. L'autre jour tu as failli faire tomber Étienne du haut de l'escalier en le poussant sottement; tu as fait pleurer Gilbert en le rendant un objet de risée par un plumet que tu lui avais attaché au dos. Si tu voulais un peu réfléchir, tu verrais qu'en menaçant ainsi la tranquillité et la sécurité des autres tu ne peux pas te rendre agréable, et qu'on saura bien te faire sentir que tu ne l'es pas. »

Édouard baissa la tête, n'ayant rien à objecter à tout cela; mais il n'y fit pas, à ce qu'il semble, grande attention, puisque, un instant après, il s'attirait de la part de Mariette une épithète fâcheuse, en ébranlant, au moment de son départ pour le collége, la sonnette de la maison, sans autre but que de causer à cette brave fille un dérangement inutile. Étrange plaisir que d'exciter contre soi des sentiments d'humeur et de faire dire qu'on est insupportable!

Pourtant Édouard avait bien senti que ce que lui disait sa mère était juste. Mais cela n'était guère entré plus avant que le tuyau de l'oreille. Il attendait, pour comprendre tout à fait, que de beaux et bons faits, bien concluants et patents comme des soufflets sur la face, vinssent lui prouver ce qu'on gagne à se rendre importun aux gens.

Nous sommes tous un peu comme cela, il faut bien le dire; les grands eux-mêmes aussi bien que les petits. La leçon, même quand notre esprit l'approuve, suffit rarement; il faut encore la preuve — qui malheureusement est dure parfois.

Un jour qu'Édouard rentrait à la maison, revenant du collége, il remarqua sur le trottoir un monsieur qui venait en face de lui, une grosse canne à la main, et qui portait de plus un nez... un nez vraiment extraordinaire, gros, gras, large, rouge, et sur le bout duquel deux ou trois boutons, placés à l'avant-garde, prenaient l'air insolent de pierrots perchés sur un mur, un nez insensé, enfin... Mais, après tout, ce monsieur ne l'avait pas fait exprès; il n'y avait probablement pas de sa faute, et il en devait être le plus gêné.

« M'sieur! cria Édouard d'un ton perçant, au moment où l'homme au nez venait de le dépasser, m'sieur! m'sieur! »

Le monsieur se retourna, pensant peut-être que le feu venait de prendre à sa redingote, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Mais il ne vit rien que

Digitized by Google

la petite figure moqueuse d'Édouard qui, sous ce nez étrange, et de la même petite voix perçante, lui demandait :

« M'sieur, je vous en prie, où est-ce que vous avez fait l'emplette de c'nez-là? »

En achevant cette phrase impertinente, Édouard filait déjà sur le trottoir; mais il n'en était qu'à sa première enjambée, quand il sentit au bas des reins un choc si rude qu'il en perdit la respiration, et ce ne fut que l'horrible douleur produite par un second coup qui lui donna la force de détaler en jetant un cri. En même temps la grosse voix du monsieur retentit à ses oreilles :

« Voilà comment on traite les polissons! »

Arrivé à la maison, plus mort que vif, Édouard faillit tomber au seuil de cet asile, tant il souffrait de marcher. Pour comble de honte et de peine, il fallut bien avouer son mal et en déclarer la cause; il fallut faire venir le médecin. L'aventure enfin, connue de plusieurs personnes et en particulier de Mariette, dont Édouard s'était fait une ennemie, transpira de plus d'un côté, et tous ceux qui trouvaient ce petit garçon agaçant avec ses taquineries, la répétèrent en disant :

« Ce n'est pas mal fait! »

En sorte qu'Édouard en reçut plus de ridicule que n'en peut donner le plus vilain nez. Certes, le monsieur s'était montré brutal et méchant de frapper si fort; mais ceux à qui Édouard avait inspiré aussi de la colère, excusaient cet emportement en disant que laideur n'est pas vice et que c'était assurément à force de reprocher son nez à ce monsieur qu'on lui avait rendu le caractère irritable et la main à la fois leste et lourde.

Il y avait trois jours qu'Édouard s'était attiré cette leçon, et il se levait à peine, quand on reçut une invitation pour une partie de campagne projetée depuis longtemps et qui devait avoir lieu chez la maman d'un des camarades d'Édouard, dans une petite propriété qu'elle avait au bord de la Marne. On devait aller cueillir là les premières violettes et primevères. Édouard y pensait bien souvent et s'en faisait fête. Et c'était pour le lendemain dimanche! Et il ne pouvait y aller! Non-seulement il était incapable de sortir, mais lui-même il ne l'aurait pas voulu; car moulu et souffrant comme il l'était, il n'aurait pu courir le long des haies, à la recherche des jolies fleurs; il n'aurait pu partager les jeux de ses camarades et n'eût été que l'objet de leurs railleries. Il se mit à fondre en larmes.

Son oncle entra en ce moment.

« Qu'a donc Édouard? Est-ce qu'il souffre encore tant de sa bastonnade?

— Non, mon oncle, dit Adrienne, heureusement il va mieux. Mais il ne peut encore marcher sans douleur, et justement c'est pour demain la partie de campagne remise depuis si longtemps. Ce pauvre Édouard ne peut pas en être. C'est comme une fatalité!

— Ce n'est pas une fatalité, dit l'oncle, mais une chose faite avec intention. Je sais par le petit Paul que Mme Lemaire retardait cette partie, parce qu'elle s'ennuyait d'être obligée d'y inviter Édouard par égard pour ses parents. Depuis qu'Édouard a failli faire rompre le cou au fils de cette dame par une sotte taquinerie, et que son neveu, le pauvre petit Robert, se plaint d'être sans cesse houspillé par le même Édouard, Mme Lemaire craint la compagnie de cet aimable garçon pour ses enfants, et ceux-ci n'y tiennent pas davantage. En apprenant son indisposition, il est évident qu'on en a voulu profiter et qu'on s'est hâté de fixer la fête à demain. Quant à toi, Adrienne, tu y seras la très-bien venue, et si ta maman n'y veut pas venir, je me charge de t'y conduire.

— J'y serais allée pour Adrienne, répondit la maman; car son père est occupé demain, et elle ne doit pas être privée de ce plaisir. Mais puisque tu veux bien l'y conduire, je resterai près d'Édouard. »

Pauvre Édouard! un sanglot lui échappa, et il se jeta sur le sein de sa mère. Oh! comme il la serra fort de ses deux bras! Malheureux, puni, tandis que les autres le rejetaient impitoyablement pour ses fautes, elle était toujours là, elle, indulgente et bonne, l'avertissant du danger à temps; mais quand il y tombait, pour ne l'avoir pas écoutée, ne songeant qu'à le relever et à panser ses blessures.

Sans doute Adrienne eut la même pensée, car en entendant les sanglots de son frère, elle se leva, émue, et vint, elle aussi, jeter les bras autour du cou de sa mère; puis, embrassant Édouard, lui dit:

« Moi aussi, je resterai avec toi, et nous jouerons ensemble. »

Pour l'oncle, il fut mécontent.

« Édouard n'a que ce qu'il mérite, dit-il. Pourquoi le plaignez-vous? »

Il engagea fort Adrienne à ne point se priver de la fête, et comme la petite persista dans sa résolution, il partit en disant :

« Je trouve que vous le gâtez beaucoup.

— Est-ce vrai, maman? dit alors tout bas Édouard qui avait écouté avec attention ce colloque dont il faisait les frais. Est-ce vrai que vous me gâtez?

— Non, répondit la maman, je ne le crois pas. Je ne le crois pas, précisément à cause de ce que dit ton oncle : parce que tu as ce que tu mérites, parce que la justice des choses te punit. Dès lors nous qui t'aimons, pourquoi ajouterions-nous à ta punition? Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de te plaindre et même de t'aider par notre affection à supporter cette épreuve. L'amour, et surtout l'amour maternel, n'est pas la sévère justice. Lui aussi doit guérir et non pas corrompre; mais il opère par d'autres moyens. Ce n'est plus le scalpel ou le fer rouge du châtiment, mais le baume qui pénètre, adoucit et vivifie, comme, après le soc de la charrue, la rosée pénètre et féconde la terre. »

LUCIE B.

La suite prochainement.

LE CHEMIN GLISSANT

PAR P.-J. STAHL ET MARCO WOVCZOK

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH

XII.

Jacques ne vit d'abord que l'affliction de la petite cousine, et l'air abattu et malheureux de son ami Henri. Il fit tous ses efforts pour les calmer, et tout en les questionnant sur ce qui avait pu les mettre dans un tel désespoir, il les conjurait de prendre courage et leur demandait s'il ne pouvait pas leur être bon à quelque chose.

Les peines de Jacques ne furent pas perdues avec la petite cousine; la tête appuyée sur l'épaule de son grand ami, elle

Digitized by Google

commençait à se rassurer. Mais rien ne pouvait consoler Henri, car rien ne pouvait le justifier à ses propres yeux.

« Je t'assure, Jacques, dit la petite cousine, moitié pleurant encore, moitié riant déjà, je t'assure... que je ne pensais pas que... en abîmant le général, cela gâterait tout le livre.

Ce ne fut qu'alors que Jacques aperçut son beau livre taché, perdu complétement. Son émotion fut telle que ses lèvres blémirent instantanément :

« Ah ! ce livre, s'écria-t-il, ce cher livre! Tous les autres plutôt que celui-là ! C'était le seul souvenir qui me restât de mon pauvre ami Paul. »

La petite cousine, voyant cette grande douleur de Jacques, se mit à sangloter plus amèrement que jamais. Les larmes l'inondèrent et elle soupirait tant, et elle gémissait tant, la petite cousine! Et elle cachait avec tant de honte sa figure affligée dans ses mains encore couvertes d'encre, que Jacques, touché de son repentir, surmonta sa propre douleur pour consoler celle qui la lui avait causée. J'ajouterai que dans sa bonté, ayant mouillé son mouchoir dans une carafe, il entreprit la tâche difficile de débarbouiller le visage de la pauvre Julie, qui, de rose, était devenu aussi noir que ses mains.

Pour ce qui est de Henri, que lui restait-il à faire? Il ne pouvait conserver d'illusion, lui, il savait trop que le vrai coupable, une fois encore, c'était lui. Il se sauva dans sa retraite du petit bois, et là comme toujours il pleura de ces larmes stériles qui ne soulagent pas et n'effacent rien.

Il entendit Jacques qui l'appelait, il ne répondit pas. Il vit la petite cousine encore éplorée, mais déjà pétulante, passer et repasser sans le voir tout près de ce qu'elle avait appelé sa tanière. Il l'entendit crier à son tour pour venir en aide à Jacques :

« Henri ! viens, viens, c'est fini. Le trop bon Jacques m'a pardonné ! »

Et faisant sa plus grosse voix, elle s'écriait :

« Où es-tu? Puisque je n'ai plus de chagrin, il faut que tu reviennes. »

Elle n'avait même pas compris, la pauvre petite, que les paroles perfides de son cousin l'avaient seules poussée à commettre sa faute.

Henri ne se montra pas; la petite cousine disparut, tout rentra dans le calme, et il resta dans sa cachette tout seul, isolé et misérable, chargé d'une faute horrible de plus.

XIII.

Il commençait à s'assoupir comme quand on a la fièvre, lorsqu'un léger frôlement comme celui d'une robe traversant un buisson le réveilla. Il lui parut entendre aussi le souffle précipité d'une personne qui se hâterait, et dont un fardeau embarrassant pour ses forces rendrait la marche difficile. Rendu attentif par l'étrangeté de ce bruit, il écarta un peu le feuillage et il aperçut la petite cousine elle-même, qui, toute rouge et tout essoufflée, portait à grand peine dans ses bras un grand livre. Dans ce grand livre, il n'eut pas de peine à reconnaître un magnifique ouvrage, l'*Histoire des Voyages*, ornée de très-belles gravures, qui lui appartenait après avoir appartenu à son père. Quelle pouvait être l'intention de Julie sur ce livre précieux qu'il n'avait jamais voulu laisser à sa disposition ? Où le portait-elle?

Il ne tarda pas à le comprendre.

La petite cousine arriva péniblement au bord du petit lac, et là s'arrêtant, elle jeta des regards inquiets autour d'elle comme le ferait une personne qui ne tiendrait pas à être surprise au milieu d'une mauvaise action.

Digitized by Google

Grand Dieu! comme elle était changée la figure de la petite cousine! C'était à la prendre pour une autre, tant l'expression de ses traits la rendait méconnaissable. Sans doute, c'était bien les mêmes yeux, la même petite bouche, le même nez, mais comme tout cela était contracté, crispé! Au lieu de la grâce étourdie qui



faisait de ce gentil visage quelque chose de si agréable à voir, il s'y lisait comme une pensée méchante, volontairement méchante, qui en altérait tout le caractère et allait jusqu'à l'enlaidir.

Quant à la petite cousine, voyant ou croyant voir qu'elle était en sûreté, qu'aucun regard n'était sur elle, elle prit le beau livre par les deux battants de la reliure et le suspendit au-dessus de l'eau...

Digitized by Google

Il n'y avait pas à se méprendre à un pareil geste; Henri ne put retenir un cri. Mais au même instant apparut derrière la petite cousine la figure de Jacques. D'un geste rapide, il avait saisi tout à la fois et le livre et la petite cousine, l'une portant l'autre, et s'était éloigné du lac avec son double fardeau.

« Qu'allais-tu faire, Julie? demanda Jacques d'une voix sévère à la petite cousine toute confuse, quand il l'eût remise à terre. »

La petite cousine était trop interdite pour répondre; ses joues étaient devenues cramoisies, et ses yeux tout ronds comme ceux d'un petit chat surpris en flagrant délit.

« Qu'allais-tu faire? répéta Jacques.

— Oh! Jacques, répondit enfin la petite cousine, j'ai voulu... j'ai voulu faire nager le gros livre, j'ai voulu voir s'il irait bien sur l'eau avec ses deux battants... »

Dès qu'elle s'était trouvée en présence de Jacques, la figure de la petite cousine était redevenue elle-même. Henri retrouva sur ses traits ce petit air de repentir sincère qu'il lui avait vu tant de fois quand après avoir fait une petite folie elle promettait d'être sage.

« Tu voulais donc faire de la peine à Henri, reprit Jacques, en gâtant son beau livre. Est-ce que cela n'était pas assez d'avoir gâté le mien?

— Oh Jacques! reprit la petite cousine, oh Jacques! »

Et il semblait qu'elle ne trouvât rien de mieux à dire. Mais bientôt elle ajouta :

« Henri n'aurait peut-être pas eu de chagrin si son livre avait su nager. Il n'en avait pas eu d'abord quand j'avais mis de l'encre sur les images de bataille.

— Voyons, Julie, dit Jacques, parlons raison. »

Et s'asseyant sur un banc de gazon, il prit la petite cousine sur ses genoux et lui expliqua avec beaucoup de calme et de netteté qu'elle essayait en vain de se tromper sur la nature de l'action qu'elle allait commettre.

« Tu savais bien, lui dit-il, que tu faisais mal, car tu te cachais. On ne se cache pas pour bien faire. »

La petite cousine était consternée de voir que Jacques eût pu lire si bien dans sa pensée, qu'il savait évidemment mieux qu'elle-même tout ce qui s'y était passé.

Jacques voyant de grosses larmes tomber silencieusement des yeux de la petite cousine, l'embrassa. Il voulait bien la reprendre, la remettre dans la bonne voie, lui montrer où était le mal, mais non lui ôter tout courage et la désespérer.

Ce qui touchait le plus la petite cousine quand Jacques lui parlait et même la grondait, c'était l'accent de bonté avec lequel il le faisait. Une réprimande plus dure eût moins profondément peut-être pénétré dans son cœur.

« Julie, dit encore Jacques, après lui avoir démontré bien clairement sa faute, il faut que tu me promettes solennellement de te défier de tes caprices et de résister à l'avenir à ceux de tes penchants qui te poussent à mal faire. »

La petite cousine fit d'un voix très-émue la promesse que lui demandait Jacques.

« Sais-tu, lui dit Jacques, ce que j'ai lu quelque part un jour?

— Dis-le moi, Jacques, et je le saurai, » répondit humblement la petite cousine.

Et ayant embrassé la main de Jacques qui se trouvait tout près de ses lèvres, elle s'apprêta à l'écouter avec recueillement.

« J'ai lu, ma chère Julie, poursuivit Jacques, qu'à l'entrée de la vie deux chemins se présentent à nous, celui qui mène au bien et celui qui mène au mal. Le chemin du bien, au début surtout, est quelquefois rude et âpre, c'est celui du devoir. Il monte un peu, mais il conduit sûrement

Digitized by Google

au but qui est de s'élever, de vivre en paix avec sa propre conscience, et de ne faire à personne ce qu'on ne voudrait pas qu'il vous fût fait. L'autre, le mauvais, est plus large, il semble plus facile de s'y engager, car il va en descendant, mais on n'y a pas plus tôt mis le pied qu'on s'aperçoit qu'il est glissant et de plus bordé de précipices. Or, tu sais, quand on glisse, il est aussi difficile d'avancer que de reculer, et l'on est à chaque pas en danger de tomber. Il faut donc avoir grand souci de ne pas prendre le mauvais chemin pour le bon, car dès la première glissade, il se peut, bien qu'on le veuille, qu'on ne puisse pas se retenir, et alors, sais-tu ce qui arrive? on roule, et de chute en chute on tombe brisé jusqu'au fond de l'abîme.

— Il faut me retenir, mon Jacques! s'écria la petite cousine en l'entourant de ses deux bras. Je ne veux pas rouler, moi, je ne veux pas tomber brisée jusqu'au fond de l'abîme.

— Il faut, reprit Jacques, n'avoir besoin du secours de personne, il faut avoir du courage, de la volonté, car quelquefois on est seul et il faut alors savoir se retenir à temps soi-même.

— Mais tu seras toujours là, Jacques, n'est-ce pas? demanda la petite cousine d'un ton suppliant, tu ne m'abandonneras jamais.

— Je ne puis pas toujours être là, dit Jacques, mais quand je n'y serais pas, ne serais-tu pas contente de te sentir courageuse, courageuse toute seule et sans aide, ce qui est bien plus méritoire.

— Mais oui! s'écria la petite cousine en se redressant, mais oui! Je serai courageuse toute seule! Que faut-il faire pour cela, Jacques?

— Il faut savoir se vaincre, dit Jacques. Écoute-moi bien : Quand tu sentiras que tu es sur le point de faire quelque chose de méchant, il faut que tu te dises : Non, je ne le ferai pas! Et il faut rester ferme et ne pas le faire. Alors, le mauvais caprice est vaincu, et tu es une personne courageuse, pour qui les honnêtes gens peuvent avoir de l'estime et de l'amitié.

— Oh oui! oh oui, Jacques! dit la petite cousine avec effusion, il sera vaincu, mon caprice, et je serai courageuse! »

Sur ces paroles de la petite cousine, Jacques l'emporta dans ses bras vers la maison. Et tous les deux, contents et heureux l'un par l'autre, par le bien même qu'ils venaient de se faire, ils disparurent.

XIV.

SAVOIR SE VAINCRE!!!

Ce mot retentit jusqu'au plus profond du cœur du malheureux Henri.

« Je ne l'ai pas su! s'écriait-il, je ne l'ai pas su! Il est trop tard! trop tard pour le savoir jamais! »

Ah! qu'ils sont à plaindre, fussent-ils cent fois coupables, ceux que le chemin glissant a séduits!

Rentré seul à la maison, Henri osa à peine aller souhaiter le bonsoir à sa mère. Les regards de cette chère maman se fixaient si souvent sur lui avec inquiétude qu'il tremblait qu'elle ne devinât son secret. Pour tromper ceux qui l'entouraient, que de peines! et la pire de toutes c'est qu'il était obligé, du moment où il n'avait pas la force de confesser ses fautes, de se donner l'air content et loyal.

Jacques passa encore quelque temps dans la maison de Henri. La petite cousine n'oublia pas la promesse qu'elle avait faite à Jacques : souvent elle passait comme une flèche, toute rayonnante, toute triomphante, cherchant et appelant son ami Jacques et lui criant : « *Vaincu*, Jacques, j'ai *vaincu* encore un caprice! » Et Jacques

Digitized by Google

de sourire à la petite cousine et de l'approuver du regard.

Mais jamais, jamais, jamais la petite cousine ne s'arrêta pour dire à Henri « J'ai VAINCU! » quoique bien souvent il se mît exprès sur son passage. Mais elle ne s'y



trompait pas, un instinct secret lui disait qu'un tel mot ne pouvait s'adresser à Henri! Une fois pourtant dans un instant de distraction, elle se tourna vers Henri comme pour lui dire : « J'ai encore vaincu mon caprice. » — et déjà il se sentait rougir de honte, — mais la petite cousine se ravisa et se contenta de lui dire :

« Laisse-moi passer, Henri, je croyais parler à Jacques. »

Jacques partit. Henri resta seul avec la petite cousine, et alors il vit — avec quel effroi et avec quel serrement de cœur, Dieu le sait! — il vit que sa présence seule devenait nuisible et fatale pour la pauvre enfant. Oui! rien que sa présence! rien que de se trouver avec lui, dans la même chambre, rien que de respirer le même air, était funeste pour la petite cousine! Il semblait qu'à défaut de ses paroles, ses seuls regards eussent le pouvoir de lui apprendre le mal. Ainsi, un soir que Henri ne disait mot, ses regards, errant dans l'appartement, s'arrêtèrent sur le tricot de la bonne dame Anne, comme dernièrement sur l'encrier du livre noirci. C'en fut assez... La petite cousine, presque aussitôt, retira les aiguilles à tricoter de l'ouvrage commencé, et ce fut quelques jours entièrement perdus dans un travail difficile pour la vue faible et les mains tremblantes de dame Anne.

Elle ne se plaignit pas, la pauvre dame, mais une larme lui vint aux yeux à la pensée que le fils de sa sœur qui était d'une santé si faible, aurait trois jours plus tard seulement le cache-nez qui lui eût été si nécessaire.

Ce qui désespérait surtout Henri, ce fut l'air de gêne et de contrainte qu'eut bientôt devant lui la petite cousine, ce fut l'embarras de ses regards qu'elle n'osait plus lever aussi franchement que par le passé sur lui, ce fut le sourire défiant qui, à son approche, remplaça son rire enfantin si frais d'autrefois.

Bien rares devinrent les jours où la pauvre petite cousine ne fît pas quelque faute, et frappée de terreur, déchirée par le regret quand elle s'apercevait qu'elle venait de succomber, elle s'écriait :

« Ah! si Jacques était ici! Je serais bonne! »

Le souvenir de Jacques était le seul qui eût encore la vertu de rendre sage la petite cousine. Dans ses pires moments, on n'avait qu'à prononcer le nom de son ami Jacques pour que la pauvre enfant s'arrêtât de mal faire, et, tout bas, elle demandait pardon à cet ami absent.

Henri aurait donné sans hésiter son sang pour avoir le droit d'adresser à Julie de ces bonnes et douces paroles qui fortifient et dont Jacques avait le secret, mais comment eût-il pu le faire? Une bouche coupable peut-elle dire de bonnes choses avec autorité? un cœur lâche peut-il prêcher le courage?

Il souffrait tant dans la maison maternelle, cette maison témoin de ses fautes, qu'il entendit avec une sorte de joie fixer le jour de son départ pour la pension. Il se disait qu'en changeant de place, qu'en se séparant de ses proches, il se séparerait peut-être aussi de ses remords. Chaque regard de sa mère lui donnait maintenant un frisson, chaque parole affectueuse lui serrait le cœur au lieu de l'épanouir!

Tout! jusqu'aux murs de cette chère maison qui l'avait vu naître, tout semblait s'appesantir sur lui comme des montagnes de plomb.

Mais, et tout en reconnaissant la nécessité de ce départ, il éprouvait un déchirement de cœur inexprimable, à l'idée de dire pour longtemps adieu à sa mère toujours si tendre, toujours chérie, mais hélas! toujours abusée. Il se désespérait d'avoir à emporter la conscience qu'il avait récompensé par la perfidie et la lâcheté tant de soins, d'amour et de bonté!

Enfin, ce jour de départ arriva. Il était convenu que l'oncle Jean viendrait le chercher pour le conduire à la pension, et l'oncle Jean, avec son exactitude de soldat, arriva de grand matin, toujours vert, toujours dispos, ayant un propos jovial pour chacun et sifflotant entre ses dents sa marche militaire favorite, tout en demandant

Digitized by Google

pardon aux dames de cette habitude des camps.

Tout était prêt.

La mère de Henri était blanche comme un lis, son sang s'était retiré dans son cœur; elle ne disait rien à son fils, mais elle l'embrassait, le serrait dans ses bras à chaque instant. La dame Anne portait des paquets, disant à son jeune maître en guise de consolation qu'il trouverait dedans de bonnes choses; la petite cousine se tenait muette dans un coin entourée de ses joujoux épars, semblable à cette petite princesse des contes de fées qui fut un jour ensorcelée avec tout son entourage. L'oncle Jean faisait de temps en temps quelques remarques sur la beauté des sites qu'ils rencontreraient en route, sur les plaisirs du voyage et sur les avantages de l'étude et de la science.

Enfin, on se dit adieu et on se sépara. Pauvre mère chérie! Sa bouche souriait à son fils en le bénissant, et des larmes coulaient le long de ses joues amaigries. Quant à la pauvre petite cousine, au dernier moment et peut-être parce qu'elle s'était trop contenue, elle eut comme une attaque de nerfs, et au milieu de ses cris elle répétait qu'elle ne désirerait rien tant au monde que de rester auprès de Henri si à côté de lui on pouvait réussir à être sage.

De même qu'il est doux de se sentir aimé, de même c'est la pire des douleurs que de sentir qu'on n'est pas digne de l'être, et que ceux qui vous aiment cesseraient de vous aimer, s'ils savaient quel vous êtes.

P.-J. Stahl et Marco Wovczok.

La suite prochainement.

ORNITHOLOGIE

HISTOIRE DES PERROQUETS

NOUVEAU VOLUME DU MONDE DES OISEAUX, PAR A. TOUSSENEL

Nous avons été assez heureux pour avoir communication des épreuves d'un livre nouveau de M. Toussenel, qui doit paraître prochainement. Ce livre, où se retrouvent toutes les qualités du célèbre écrivain de l'*Esprit des bêtes*, est certainement appelé à faire sensation dans le monde des sciences et dans celui des lettres qui, malheureusement, vivent trop séparés d'ordinaire.

Voyageur et chasseur émérite, M. Toussenel, on le sait, a étudié les animaux sur le vif, dans leur milieu propre et dans leurs mœurs réelles. Le génie d'observation sagace et pénétrante dont il est doué lui a permis d'émettre sur leur histoire des vues aussi judicieuses qu'originales. Voilà donc un savant éminemment littéraire et un lettré éminemment instruit des faits scientifiques dont il nous entretient, en un mot un vrai naturaliste. Par son savoir incontestable il commande l'attention, par son esprit charmant il sait la fixer.

On comprendra cependant que pour notre public spécial nous n'ayons pu faire à son nouveau livre que des emprunts fragmentaires. Bien des faits sont encore controversés dans le vaste domaine des sciences naturelles. De là toute une partie de pure discussion qui serait inintelligible pour nos jeunes abonnés dans l'état présent de leurs connaissances. La partie physiologique pouvait seule les intéresser, et c'est à celle-là que nous avons dû nous borner presque exclusivement.

Digitized by Google

. . . .

Les règnes sont les grandes catégories de types dans lesquels la nature incarne les diverses formes principales de la vie. Chacune de ces catégories appartient comme population spéciale, sinon tout à fait exclusive, à chacun des grands milieux d'ici-bas, milieu des eaux, milieu des airs, du sol ou du sous-sol, etc. Elle porte un costume à elle, une sorte d'uniforme tissé d'une certaine étoffe et coupé d'une certaine façon qui la fait connaître et la nomme : cuirasse de pierre ou de corne, manteau d'écaille, de plume ou de fourrure, etc.

Des espèces homologues, pour citer des exemples, sont le manchot et le phoque, deux moules d'ébauche de la Volatilie et de la mammiférie, qui doivent avoir jailli spontanément et simultanément de la même pensée créatricè; car tous deux ont été nantis des mêmes appétits piscivores, tous deux appelés à vivre et à aimer dans le même milieu, qui est le premier roc surgi du sein des mers australes, au voisinage du pôle; et la similitude des vices de conformation organique qui ont rendu l'existence si amère aux deux malheureuses créatures, démontre assez cruellement qu'elles ont été façonnées toutes les deux de la même main inexperte. On sait que dans sa précipitation désastreuse, la nature a oublié de mettre des tarses aux jambes de l'oiseau et des plumes à ses ailes, comme aussi de tirer les membres hors du corps à la bête à poil, ce qui a réussi, hélas! à faire de ces deux moules d'essai deux parfaits culs-de-jatte que leur infirmité a livrés sans défense à la rage de leurs ennemis. Une autre parenté homologique est celle du chameau et de l'autruche, qui si fort se ressemblent de physionomie et d'allures, qu'on les a baptisés du même nom en latin. Il est clair que si le manchot et le phoque ont été créés pour peupler les déserts de glace, l'autruche et le chameau ont dû recevoir la mission analogue, mais inverse, de peupler les déserts de feu. Et remarquez que la consanguinité étroite qui est entre les deux dernières espèces n'éclate pas seulement dans la similitude de leurs goûts herbivores et de leurs tendances à se rallier à l'homme. Elle se trahit dans les moindres détails, comme par exemple dans cette excellente précaution qu'ont toujours prise les deux porteurs de s'abriter les yeux sous un garde-vue à l'épreuve du sable le plus subtil; ou bien encore dans la singulière habitude qui leur est également commune de cracher au visage des gens qui leur déplaisent. Des voyageurs qui ont fait de longues traversées à dos d'autruche affirment enfin que ce genre de navire est sujet au tangage comme le dromadaire et donne pareillement le mal de mer. Deux ordres de mammifères et de volatiles qui semblent bien nés encore de la même pensée créatrice, sont incontestablement les ruminants et les gallinacés; tous herbivores et granivores, plus ou moins amis de l'homme qui fait venir les grains; tous munis d'estomacs multiples, et susceptibles de prendre la graisse et de fournir au maître d'innombrables éléments de jouissances composées, chasses, festins, œufs et laitage. Mais la plus remarquable et la plus authentique de ces parentés homologiques est sans contredit celle qui relie la famille des singes à celle des perroquets, et qui avait frappé Blainville. Essayons de tracer l'esquisse des deux figures pour rendre leur ressemblance palpable aux doigts de la raison et faire sortir de cette digression une conclusion triomphante.

Aucune comparaison ne revient plus souvent chez les auteurs que celle du perroquet et du singe. La fréquence du retour de ce thème a sa cause dans la faci-

Digitized by Google

lité des études comparatives qu'offrent à l'observation l'un et l'autre sujets, devenus en tant de pays les hôtes de nos demeures. Presque tous les naturalistes éminents sont d'accord pour faire du singe le plus proche parent de l'homme. M. de Buffon, qui a placé l'oiseau après nous dans la chaîne du grand ordre des êtres, se trouve seul amené, par la force des choses, à destituer le singe de son grade pour le donner au perroquet.

Les deux tribus de préhenseurs-grimpeurs des deux règnes habitent la même zone, la zone des colibris et des souïs-mangas, où les arbres portent des fleurs et des fruits en toute saison. L'existence des deux familles semble enchaînée aux mêmes forêts vierges; elles mangent à la même table et s'abreuvent aux mêmes eaux. Il n'y a d'exception à la règle générale de la communauté d'habitat que pour le continent d'Australie, où les productions de tous les règnes semblent porter l'empreinte du cachet de l'ébauche et de l'anomalie. Or je ne vois rien d'étrange à ce que la grande catégorie des mammifères soit complétement désemparée de l'ordre des quadrumanes dans un milieu où la matière organique a manqué également à la puissance créatrice pour exprimer tant d'autres formes générales de la vie, le ruminant, le félin, le pachyderme, etc. Ensuite, si l'Australie n'a pas le magot, elle a l'homme, et j'estime que ce type supérieur remplace l'autre assez heureusement pour nous consoler de son absence.

Les singes se détachent de la carnivorie pour faire retour à la frugivorie; les perroquets aussi.

La main prenante du singe est le modèle le plus perfectionné de l'organe de préhension chez les bêtes à quatre pattes, puisque c'est celui qui se rapproche le plus de la main humaine; et cette main n'est plus armée, comme la griffe du chat, d'ongles tranchants et rétractiles. La main prenante du perroquet est désarmée aussi, et l'ongle mousse y a succédé de même à l'émoulu, au canaliculé. Et les deux espèces se servent de leur main innocente avec la même dextérité supérieure pour porter leurs aliments à leur bouche et pour accomplir une foule d'autres fonctions importantes interdites à la main armée.

Le singe est un des pires marcheurs que l'on connaisse, le perroquet aussi, à raison de la brièveté et de l'écartement de ses supports. Mais tous les deux sont, en revanche, les plus habiles acrobates de leur communion, et ils ont porté l'art du trapèze et de la balançoire à des hauteurs qui seront l'éternel désespoir des Blondin et des Léotard. La nature a pourvu à la facilité des évolutions pittoresques de ces bateleurs inimitables en faisant don à chaque espèce d'un grappin supplémentaire d'abordage qui double leur puissance de voltige. Au sapajou de l'Amazone, qui avait déjà une main au bout de chacun de ses quatre membres, elle en a mis une cinquième, en pivot, au bout de la queue; une main dont l'adroit gymnasiarque se sert pour s'accrocher à l'extrémité d'une branche, et se livrer à des oscillations de balancier d'une amplitude vertigineuse qui lui permettent de passer d'un arbre à l'autre et de franchir des cours d'eau d'une largeur impossible sans se mouiller les pieds. Le perroquet, qui avait ses deux ailes, ne pouvait pas recevoir en partage plus de deux mains. C'est donc au bout du bec et non plus de la queue que la nature lui a logé son instrument de suspension supplémentaire. Elle lui a taillé la mandibule supérieure en forme de crampon mobile capable de s'accrocher à tout et de lui fournir un point d'appui pour se mouvoir dans toutes les directions, de haut en bas, de gauche à droite. Il en

Digitized by Google

abuse pour tenter contre les murs de ses prisons des marches de flanc d'un effet indicible et pour parader dans les poses les plus paradoxales. Il se suspend aussi par l'extrémité des orteils à tout ce qui pendille, et pour jouer à la balançoire comme le sapajou; car il se croit intéressé d'honneur à exécuter tous les tours que son homologue réussit. Une fois qu'il avait vu un singe s'appuyer, dans sa marche, sur le dos de sa main, il éprouva immédiatement le besoin de marcher sur le dos de son bec, et il n'eut pas de cesse qu'il n'y fût parvenu.

Des voyageurs dignes de foi, qui ont beaucoup erré sous les voûtes ombreuses des forêts vierges de l'Amazone et du Rio-Negro, assurent qu'aucune autre voix de la nature après celle du tonnerre, n'ébranle aussi formidablement les échos de la solitude qu'un concert de singes *hurleurs* exécuté par d'habiles virtuoses en nombre suffisant. Ce bel amour de la musique s'explique par l'ambition ardente qu'ont toujours eue les artistes en plein vent d'arriver par l'oreille au cœur du public idolâtre, et par l'habitude qu'ils ont prise de préluder à leurs jeux par quelque symphonie héroïque où les accords de la grosse caisse et de la clarinette se marient doucement à ceux du fifre, des cymbales et du chapeau chinois. C'est évidemment un motif analogue qui a dû entraîner les aras et les cacatoës, qui avaient aussi d'admirables moyens à mettre au service de l'art, à chercher l'honneur et la gloire dans la même voie que leurs émules; je ne les blâme pas d'y avoir réussi. On conçoit parfaitement que les jeunes civilisés des deux sexes, qui sont des êtres doués de raison et qu'on retient comme on veut, s'abstiennent de faire du bruit avec les mirlitons et les pianos qu'on leur confie; mais il y aurait véritable injustice à exiger pareille sagesse de la part des pauvres bêtes qui, n'étant pas aussi heureusement douées que l'homme, se croient quasiment obligées de déployer les talents qu'elles ont reçus d'en haut. Ce n'est pas de la faute du singe hurleur ni de celle de l'ara, si leurs notes graves ou aiguës nous sont si déplaisantes, mais bien de celle de la nature curieuse, qui s'est imaginé de leur ouvrir à tous les deux, dans l'intérieur de la cavité buccale, une vraie caverne éolienne à parois dilatables, garnie d'un appareil réflecteur de sonorité, pour voir comment ça ferait.

Les singes et les perroquets ne se bornent pas malheureusement à déchirer le tympan des voyageurs par leurs affreux concerts; un autre de leurs grands bonheurs est de se ruer au pillage des récoltes du laboureur et de lui dérober le fruit de ses travaux. Et les maraudeurs des deux règnes procèdent à la dévastation par les mêmes moyens. Jamais ils n'envahissent une melonnière, un verger, un champ de maïs ou de cannes, qu'ils n'aient au préalable assuré la position par le placement de nombreuses sentinelles, lesquelles sont chargées de veiller au grain et de sonner vivement l'alarme à la moindre apparence de péril. Les choses ainsi disposées, le forfait odieux se perpètre dans l'ordre le plus parfait et dans le plus profond silence, si bien que l'infortuné propriétaire, dépouillé en deux heures du travail de six mois, n'a pas même le plus souvent la triste consolation d'exercer sa vengeance sur le râble d'un délinquant. Je dirai à ce propos que des amis que j'ai au Brésil, où ils ont souvent comparé les fumets de l'ara et du singe rôtis, m'ont certifié que le goût des deux chairs était le même, ce qui n'a rien que de très-naturel, puisqu'elles sont pétries des mêmes éléments.

A. Toussenel.

La fin prochainement.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE VIII.

LE VINGT-QUATRIÈME MÉRIDIEN.

La mesure de la base avait demandé un travail de trente-huit jours. Commencée le 6 mars, elle ne fut terminée que le 13 avril. Sans perdre un instant, les chefs de l'expédition résolurent d'entreprendre immédiatement la série des triangles.

Tout d'abord, il fallait relever la latitude du point sud auquel commencerait l'arc de méridien qu'il s'agissait de mesurer. Pareille opération devrait être renouvelée au point terminal de l'arc dans le nord, et par la différence des latitudes on devait connaître le nombre de degrés de l'arc mesuré.

Dès le 14 avril, les observations les plus précises furent faites dans le but de déterminer la latitude du lieu. Déjà, pendant les nuits précédentes, lorsque l'opération de la base était suspendue, William Emery et Michel Zorn avaient obtenu de nombreuses hauteurs d'étoiles au moyen d'un cercle répétiteur de Fortin. Ces jeunes gens avaient observé avec une précision telle, que la limite des écarts extrêmes des observations ne fut même pas de deux secondes sexagésimales, écarts dus probablement aux variétés des réfractions produites par le changement de figure des couches atmosphériques.

De ces observations si minutieusement répétées, on put déduire avec une approximation plus que suffisante la latitude du point austral de l'arc.

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Cette latitude était, en degrés décimaux, de 27.951789.

La latitude ayant été ainsi obtenue, on calcula la longitude, et le point fut reporté sur une excellente carte de l'Afrique australe, établie sur une grande échelle. Cette carte reproduisait les découvertes géographiques faites récemment dans cette



partie du continent africain, les routes des voyageurs ou naturalistes, tels que Livingstone, Anderson, Magyar, Baldwin, Vaillant, Burchell, Lichteinstein. Il s'agissait de choisir sur cette carte le méridien dont on devait mesurer un arc entre deux stations éloignées l'une de l'autre d'un nombre suffisant de degrés. On comprend, en effet, que plus l'arc mesuré sera long, plus l'influence des erreurs possibles dans la détermination des latitudes sera atténuée. Celui qui s'étend de Dunkerque à Formentera comprenait près de dix degrés du méridien de Paris, soit exactement 9° 56′.

Or, dans la triangulation anglo-russe

Digitized by Google

qui allait être entreprise, le choix du méridien devait être fait avec une extrême circonspection. Il fallait ne point se heurter à des obstacles naturels, tels que montagnes infranchissables, vastes étendues d'eau, qui eussent arrêté la marche des observateurs. Fort heureusement, cette portion de l'Afrique australe semblait se prêter merveilleusement à une opération de ce genre. Les soulèvements du sol s'y tenaient dans une proportion modeste. Les cours d'eau étaient peu nombreux et facilement praticables. On pouvait se heurter à des dangers, non à des obstacles.

Cette partie de l'Afrique australe est occupée, en effet, par le désert de Kalahari, vaste terrain qui s'étend depuis la rivière d'Orange jusqu'au lac Ngami, entre le vingtième et le vingt-neuvième parallèle méridional. Sa largeur comprend l'espace contenu entre l'Atlantique à l'ouest, et le vingt-cinquième méridien à l'est de Greenwich. C'est sur ce méridien que s'éleva, en 1849, le docteur Livingstone, en suivant la limite orientale du désert, lorsqu'il s'avança jusqu'au lac Ngami et aux chutes du Zambèse. Quant au désert lui-même, il ne mérite point ce nom à proprement parler. Ce ne sont plus les plaines du Sahara, comme on serait tenté de le croire, plaines sablonneuses, dépourvues de végétation, que leur aridité rend à peu près infranchissables. Le Kalahari produit une grande quantité de plantes; son sol est recouvert d'herbes abondantes; il possède des fourrés épais et des forêts de grands arbres; les animaux y pullulent, gibier sauvage et fauves redoutables; il est habité ou parcouru par des tribus sédentaires ou nomades de Bushmen et de Bakalaharis. Mais l'eau manque à ce désert pendant la plus grande partie de l'année, les nombreux lits de rios qui le coupent sont alors desséchés, et la sécheresse du sol est le véritable obstacle à l'exploration de cette partie de l'Afrique. Toutefois, à cette époque, la saison des pluies venait à peine de finir, et on pouvait encore compter sur d'importantes réserves d'eau stagnante, conservée dans les mares, les étangs ou les ruisseaux.

Tels furent les renseignements donnés par le chasseur Mokoum. Il connaissait le Kalahari pour l'avoir maintes fois fréquenté, soit comme chasseur pour son propre compte, soit comme guide attaché à quelque exploration géographique. Le colonel Everest et Mathieu Strux furent d'accord sur ce point, que ce vaste emplacement présentait toutes les conditions favorables à une bonne triangulation.

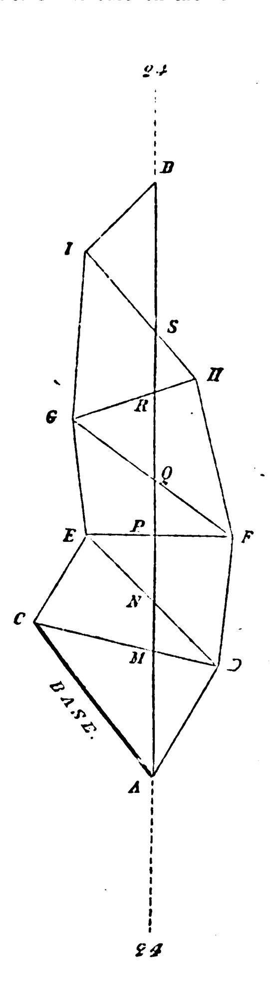
Restait à choisir le méridien sur lequel on devait mesurer un arc de plusieurs degrés. Ce méridien pourrait-il être pris à l'une des extrémités de la base, ce qui éviterait de relier cette base à un autre point du Kalahari par une série de triangles auxiliaires [1]?

1. Afin de faire mieux comprendre à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas suffisamment familiarisés avec la géométrie, ce qu'est cette opération géodésique qu'on appelle une triangulation, nous empruntons les lignes suivantes aux *Leçons nouvelles de Cosmographie* de M. H. Garcet, professeur de mathématiques au lycée Henri IV. A l'aide de la figure ci-jointe, ce curieux travail sera facilement compris :

« Soit A B l'arc du méridien dont il s'agit de trouver la longueur. On mesure avec le plus grand soin une base A C, allant de l'extrémité A du méridien à une première station C. Puis on choisit de part et d'autre de la méridienne, d'autres stations D, E, F, G, H, I, etc... de chacune desquelles on puisse voir les stations voisines, et l'on mesure au théodolite, les angles de chacun des triangles ACD, CDE, EDF, etc., qu'elles forment entre elles. Cette première opération permet de résoudre ces divers triangles : car, dans le premier on connait A C et les angles, et l'on peut calculer le côté CD; dans le deuxième, on connaît CD et les angles, et l'on peut calculer le côté DE; dans le troisième, on connaît DE et les angles, et l'on peut calculer le côté E F, et ainsi de suite. Puis on détermine en A la direction de la méridienne par le procédé ordinaire, et l'on mesure l'angle M A C que cette direction fait avec la base A C : on connait donc dans le

Cette circonstance fut soigneusement examinée, et après discussion, on reconnut que l'extrémité sud de la base pouvait servir de point de départ. Ce méridien était le vingt-quatrième à l'est de

triangle A C M le côté A C et les angles adjacents, et l'on peut *calculer* le premier tronçon A M de la méridienne. On calcule en même temps l'angle M



et le côté C M : on connaît donc dans le triangle M D N le côté D M = C D — C M et les angles adjacents, et l'on peut *calculer* le deuxième tronçon M N de la méridienne, l'angle N et le côté D N. On connaît donc dans le triangle N E P le côté E N = D E — D N, et les angles adjacents, et l'on peut *calculer* le troisième tronçon N P de la méridienne, et ainsi de suite. On comprend que l'on pourra ainsi déterminer par partie la longueur de l'arc total A B. »

Greenwich : il se prolongeait sur un espace d'au moins sept degrés, du vingtième au vingt-septième, sans rencontrer d'obstacles naturels, ou tout au moins, la carte n'en signalait aucun. Vers le nord seulement, il traversait le lac Ngami dans sa portion orientale, mais ce n'était point là un empêchement insurmontable, et Arago avait éprouvé des difficultés bien autrement grandes, lorsqu'il joignit géodésiquement la côte d'Espagne aux îles Baléares.

Il fut donc décidé que l'arc à mesurer serait pris sur le vingt-quatrième méridien, qui, prolongé en Europe, donnerait la facilité de mesurer un arc septentrional sur le territoire même de l'empire russe.

Les opérations commencèrent aussitôt, et les astronomes s'occupèrent de choisir la station à laquelle devait aboutir le sommet du premier triangle, qui aurait pour base la base mesurée directement.

La première station fut choisie vers la droite de la méridienne. C'était un arbre isolé, situé à une distance de dix milles environ, sur une extumescence du sol. Il était parfaitement visible, et de l'extrémité sud-est de la base et de son extrémité nord-ouest, points auxquels le colonel Everest fit élever deux pylones. Son sommet effilé permettait de le relever avec une extrême précision.

Les astronomes s'occupèrent d'abord de mesurer l'angle que faisait cet arbre avec l'extrémité sud-est de la base. Cet angle fut mesuré au moyen d'un cercle répétiteur de Borda, disposé pour les observations géodésiques. Les deux lunettes de l'instrument étaient placées de telle façon que leurs axes optiques fussent exactement dans le plan du cercle ; l'une visait l'extrémité nord-ouest de la base, et l'autre, l'arbre isolé choisi dans le nord-est ; elles indiquaient ainsi par leur écartement, la distance angulaire qui séparait ces deux stations. Inutile d'ajouter que

Digitized by Google

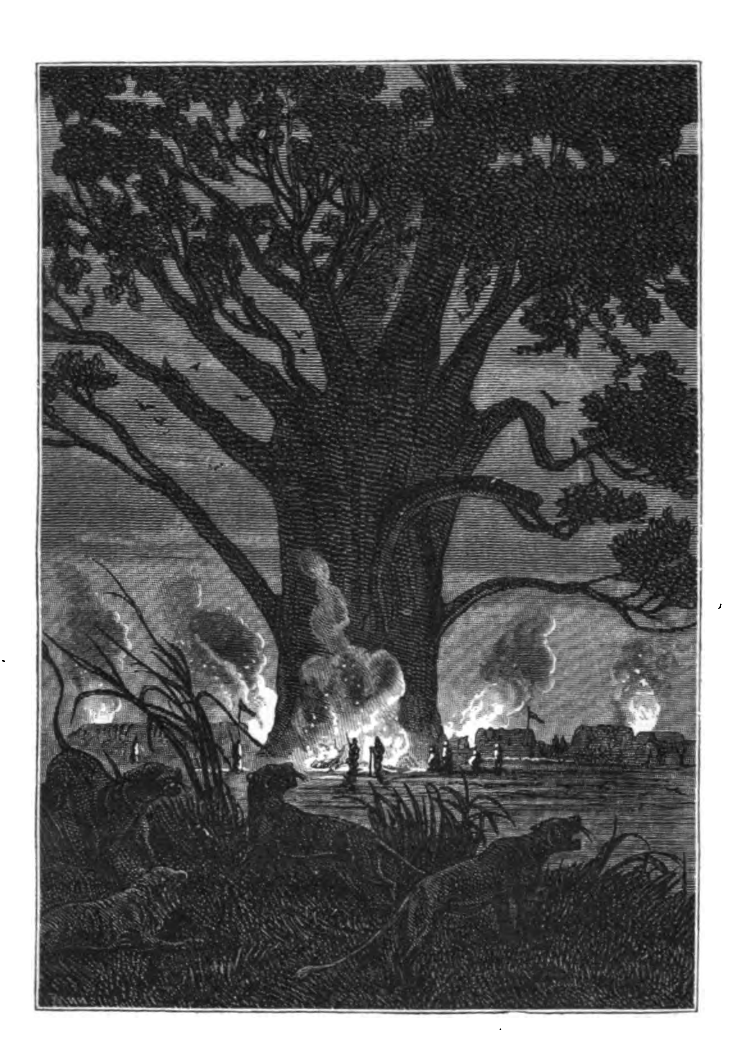
cet admirable instrument, construit avec une extrême perfection, permettait aux observateurs de diminuer autant qu'ils le voulaient les erreurs d'observation. Et en effet, par la méthode de la répétition, ces erreurs, quand les répétitions sont nombreuses, tendent à se compenser et à se détruire mutuellement. Quant aux verniers, aux niveaux, aux fils à plomb destinés à assurer la pose régulière de l'ap-



pareil, ils ne laissaient rien à désirer. La commission anglo-russe possédait quatre cercles répétiteurs. Deux devaient servir aux observations géodésiques, tels que le relèvement des angles qui devaient être mesurés; les deux autres, dont les cercles étaient placés dans une position verticale, permettaient, au moyen d'horizons artificiels, d'obtenir des distances zénithales, et par conséquent de calculer, même dans une seule nuit, la latitude d'une station avec l'approximation d'une petite fraction de seconde. En effet, dans cette grande opération de triangulation, il fallait non-seulement obtenir la valeur des angles qui formaient les triangles géodésiques, mais

aussi mesurer à de certains intervalles la hauteur méridienne des étoiles, hauteur égale à la latitude de chaque station.

Le travail fut commencé dans la journée du 14 avril. Le colonel Everest, Michel Zorn et Nicolas Palander calculèrent l'angle que l'extrémité sud-est de la base faisait avec l'arbre, tandis que Mathieu Strux,



William Emery et sir John Murray, se portant à l'extrémité nord-ouest, mesurèrent l'angle que cette extrémité faisait avec le même arbre.

Pendant ce temps, le camp était levé, les bœufs étaient attelés, et la caravane, sous la direction du bushman, se dirigeait vers la première station qui devait servir de lieu de halte. Deux caamas et leurs conducteurs, affectés au transport des instruments, accompagnaient les observateurs.

Le temps était assez clair et se prêtait à l'opération. Il avait été décidé, d'ailleurs, que si l'atmosphère venait à gêner les relèvements, les observations seraient fai-

Digitized by Google

tes pendant la nuit au moyen de réverbères ou de lampes électriques, dont la commission était munie.

Pendant cette première journée, les deux angles ayant été mesurés, le résultat des mesures fut porté sur le double registre, après avoir été soigneusement collationné. Lorsque le soir arriva, tous les astronomes étaient réunis avec la caravane autour de l'arbre qui avait servi de mire.

C'était un énorme baobab dont la circonférence mesurait plus de quatre-vingts pieds[1]. Son écorce, couleur de syénite, lui donnait un aspect particulier. Sous l'immense ramure de ce géant, peuplé d'un monde d'écureuils très-friands de ses fruits ovoïdes à pulpes blanches, toute la caravane put trouver place, et le repas fut préparé pour les Européens par le cuisinier de la chaloupe, auquel la venaison ne manqua pas. Les chasseurs de la troupe avaient battu les environs et tué un certain nombre d'antilopes. Bientôt, l'odeur des grillades fumantes emplit l'atmosphère et sollicita l'appétit des observateurs qui n'avait pas besoin d'être excité.

1. Adanson a mesuré dans l'Afrique occidentale des baobabs qui ont jusqu'à 26 mètres de circonférence.

Après ce repas réconfortant, les astronomes se retirèrent dans leur chariot spécial, tandis que Mokoum établissait des sentinelles sur la lisière du campement. De grands feux, dont les branches mortes du gigantesque baobab firent les frais, demeurèrent allumés toute la nuit, et contribuèrent à tenir à une respectueuse distance les bêtes fauves qu'attirait l'odeur de la chair saignante.

Cependant, après deux heures de sommeil, Michel Zorn et William Emery se relevèrent. Leur travail d'observateurs n'était pas terminé. Ils voulaient calculer la latitude de cette station par l'observation de hauteurs d'étoiles. Tous les deux, sans se soucier des fatigues du jour, ils s'installèrent aux lunettes de leur instrument, et tandis que le rire des hyènes et le rugissement des lions retentissait dans la sombre plaine, ils déterminèrent rigoureusement le déplacement que le zénith avait subi en passant de la première station à la seconde.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

ORNITHOLOGIE

HISTOIRE DES PERROQUETS

NOUVEAU VOLUME DU MONDE DES OISEAUX, PAR A. TOUSSENEL

Suite.

La dernière preuve de la parenté homologique du singe et du perroquet se tire de la similitude des facultés imitatives dont tous deux ont été doués relativement à l'homme. Le singe le copie dans sa marche à deux pieds, dans ses traits, dans ses gestes; l'autre dans sa parole: et M. de Blainville et ses adhérents ne sont pas les seuls esprits judicieux que la parenté physiognomonique des trois espèces ait frappés. M. de Buffon s'en est préoccupé plus sérieusement que personne, comme on en va juger par la citation ci-après, que j'extrais de son *Traité de l'histoire des oiseaux,* article *Perroquet :*

« Il est heureux pour notre intelligence

Digitized by Google

que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes, l'imitation de la parole et celle de nos gestes ; attendu que si, par une combinaison quelconque, le singe eût eu comme le perroquet la faculté de la parole, ce singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière et l'aurait séduite au point que le philosophe aurait eu grande peine à démontrer que le singe, avec tous les beaux attributs humains, n'en était pas moins une bête. »

Quand je vous disais que la question était grave ! Une question où se rencontrent des incidents de nature à rendre muette l'espèce humaine entière!! . . . .

Essayons maintenant de démontrer deux ou trois fois de plus, par un bref examen des caractères généraux de la grande famille, qu'aucun ordre naturel n'a jamais été mieux indiqué que celui des préhenseurs-grimpeurs, et qu'il n'est pas d'opération de classification plus facile que de mettre le perroquet à son rang.

Les perroquets sont des oiseaux généralement vert-jaune, lourds, massifs et criards. Il y en a aussi de bleus, de rouges et de tricolores, d'élancés et de rapides. Mais l'étoffe à fond jaune est la mieux portée, en Scansorimanie comme en Chine ; et plus de psittaciens ont été coulés dans le moule de la force que dans celui de la grâce.

Beaucoup d'espèces sont remarquables par la richesse et l'éclat de leur plumage. Seulement cette richesse semble de mauvais goût ; le coloris, quoique dépourvu de tout reflet métallique, tire l'œil ; la note attendrie manque ; l'accord parfait n'est guère plus dans les tendances de la gamme des couleurs que dans celles de la gamme des sons chez les psittaciens.

Les préhenseurs-grimpeurs volent mal et marchent mal : la trop grande brièveté de leurs ailes, de leurs jambes et de leur queue en est cause. Ces organes de locomotion, quasi réduits à leur expression la plus simple, ne sont plus en rapport avec un large coffre surmonté d'une tête énorme, ornée d'un appareil rostral pharamineux. La disgracieuseté de la démarche provient surtout du trop grand écartement des supports, lequel imprime naturellement à la masse ce mouvement de roulis qui s'observe chez le ramier et le canard. Par exception pourtant, on rencontre dans l'ordre des espèces ingambes qui disputeraient le prix de la course à la perdrix, et de fines voilières qui distanceraient sans peine l'alouette dans les airs.

Toutes les espèces de l'ordre sont zygodactyles, c'est-à-dire que chez elles les quatre doigts de la main s'attèlent deux par deux. Cette disposition des doigts consonne généralement à des pieds courts et n'est pas favorable à la marche ; exemple, le pivert.

Mais le perroquet n'en est pas moins, malgré toutes ces disgrâces, un des êtres les plus privilégiés et les plus heureux d'ici-bas, et aucune injustice ne semble lui avoir été faite que pour lui donner droit à des faveurs et à des indemnités sans fin.

Ainsi ces pieds appariés si courts, si écartés, qui prêtent si peu à la rapidité et à la grâce des allures, se prêtent, en revanche, à la locomotion dans tous les sens, en haut, en bas, à droite, à gauche. Avec un peu d'aide d'ailleurs, l'oiseau s'en peut servir pour tenter l'ascension d'un tronc vertical, à l'instar du pivert, pour arpenter la surface d'un plafond, à la façon des mouches. Ce pied est, de plus, une main douée d'une souplesse et d'une dextérité sans égales, une main habile à saisir et à porter au bec, et à faire l'office d'étau. Partant, si le principe sur lequel pivote notre méthode de classification est vrai, si l'élévation des rangs se mesure au

perfectionnement et à la complexité des fonctions des supports, le poste d'honneur de la volatilie revient de droit au préhenseur-grimpeur.

Son bec est une autre merveille qui prouve que la nature n'est pas seulement admirable dans les toutes petites choses (*in minimis*). C'est d'abord un vrai bec fait de vraie corne, et qui s'accorde parfaitement par son développement excessif, avec le crâne énorme auquel il se rapporte. Il se compose de deux mandibules presque également mobiles, presque également tranchantes, que mettent en jeu des muscles d'une puissance remarquable. L'extension du privilége de mobilité à la mandibule supérieure du bec du perroquet a réussi à faire de cet organe un instrument propre à tous les usages. C'est à la fois un pic, une tenaille, un support, une meule à broyer, etc. On peut encore s'en servir comme d'une ancre pour se haler dessus. Il y a des espèces qui marchent sur sa tranche, comme nous sur la lame d'un patin.

Ce bec est muni à l'intérieur d'une langue épaisse et charnue, sensuelle comme la nôtre et qui permet à l'oiseau gourmet de déguster la saveur de ses boissons et de ses aliments. C'est par la structure de cette langue et par celle du larynx qui fonctionne de complicité avec elle, que les savants expliquent la puissance de déchirement des cris du perroquet et la faculté remarquable que cet oiseau possède de reproduire avec tant de fidélité toutes les voix qu'il entend. M. de Buffon affirme bien, à ce sujet, « que la faculté d'imitation de la parole ou des gestes de l'homme ne donne aucune prééminence aux animaux qui en sont doués, » et l'illustre écrivain ajoute même que le perroquet « manque de mémoire et ne peut ni chanter, ni répéter des airs modulés. » Mais heureusement que les sentences de condamnation du maître de Montbard ne sont pas sans appel, et qu'il y a l'histoire d'un perroquet de Londres pour casser celle-ci. Ce perroquet légendaire eut nom Poll; il appartenait au colonel O'Kelly, qui l'avait payé deux cents livres, et il mourut plein de jours et de gloire dans l'année d'Austerlitz (les Anglais prononcent Trafalgar). Il ne me souvient plus bien si des discours touchants furent, en cette circonstance, prononcés sur sa tombe; je sais seulement que toute la presse du pays le pleura. Or Poll savait par cœur une vingtaine d'airs variés qu'il chantait à commandement et avec une sûreté d'intonation qui ravissait quiconque; et il marquait la mesure avec la régularité d'un métronome, et il s'emportait en des colères bleues quand la personne qui l'accompagnait s'avisait de chanter à côté de la note... Je ne sais pas s'il est bien permis de refuser la mémoire musicale et la faculté de répéter des airs modulés à des virtuoses de ce mérite; mais je déclare franchement que la morale de cette histoire me semble témoigner plus éloquemment en faveur de Blainville qu'en faveur de Buffon.

C'est, en effet, précisément parce qu'il était fort en anatomie comparée, que M. de Blainville avait été amené à confesser cette immense vérité déjà entrevue par les simples, à savoir que presque toujours... quand la nature augmente le volume des cerveaux, c'est pour y mettre un peu plus de cervelle. Et c'est parce que la comparaison lui avait fait voir que les psittaciens étaient de tous les oiseaux ceux chez lesquels le cerveau tenait le plus de place, qu'il en avait conclu à la supériorité de leur intelligence, partant à la nécessité de créer pour la famille un ordre de mérite à part.

Ce n'est pas tout, et jamais, j'en suis certain, l'illustre professeur n'eût réclamé

Digitized by Google

pour ses clients la justice qu'il leur a fait rendre, si préalablement il ne les en eût sus dignes par l'innocence et la pureté de leurs mœurs. C'est que les perroquets ne sont pas seulement les oiseaux les plus intelligents et les plus éducables du monde, et ceux qui se plaisent le plus dans la conversation de l'homme : ils sont en outre des modèles de toutes les vertus.

. . . .

A l'état libre, ils habitent les forêts en nombreuses compagnies, et se réunissent matin et soir pour prendre leur repas en commun et faire de grands tapages, à l'instar des parlements de France et d'Albion. Ils paraissent du reste très-heureux d'être au monde, et ils portent allégrement le poids de l'existence, puisqu'on en voit beaucoup qui dépassent la centaine, preuve d'une conduite rangée et d'une conscience saine. Les préhenseurs-grimpeurs sont presque exclusivement frugivores, baccivores, granivores. . . . .

La plupart des caractères généraux que je viens d'exposer sont parfaitement exclusifs et spéciaux à la famille des préhenseurs-grimpeurs, et tous offrent dans leur excentricité même ces signes de parenté indéniables qui forcent les classificateurs à ranger sous la même bannière ordinale toutes les espèces qui en sont marquées. J'ajoute qu'il y a si loin, si loin, des caractères typiques de l'ordre des psittaciens à ceux de tous les autres ordres, qu'il n'y a pas même, selon moi, possibilité de les confondre. J'ai essayé, je n'ai pu y réussir. J'avais d'abord songé à tenter l'amalgame avec les pics scansoripèdes, qui sont zygodactyles et grimpeurs comme les psittaciens, et porteurs d'habits rouges et verts... Par malheur, les pics n'ont pas de mains; puis ils ont le bec taillé en ciseau, et dans ce bec ils logent une langue vermiforme extensible qui ne ressemble aucunement à celle du perroquet, de sorte qu'il leur est interdit de parler et de se servir de leurs doigts en guise de fourchette. Impossible par conséquent d'apparenter des espèces que séparent de telles dissonances de régime et de mœurs. Il y avait bien encore à essayer l'alliance avec les toucans et les aracaris, qui sont zygodactyles aussi et passionnés pour les mêmes couleurs voyantes, et qui s'affublent aussi de becs extravagants. Seulement, ces becs-là sont tout bonnement de faux nez, et de faux nez en carton qui n'ont rien de commun avec les becs de corne des perroquets; et la langue qui joue entre leurs mandibules grotesques, dentées et crénelées pour rire, est une langue impossible, en plume, s'il vous plaît. Et les toucans et les aracaris ne *grimpent*, ne *saisissent* ni ne *parlent*. Ce n'est pas encore du côté de ces tribus inférieures que menaçaient la mésalliance et la confusion. D'ailleurs, le préhenseur-grimpeur procède du préhenseur-rapace et non du toucan ni du pic. . . . . . .

Or, comprenez-vous maintenant pourquoi la nature a créé l'ordre des psittaciens?

La nature a créé l'ordre des psittaciens pour faire suite à celui des rapaces.... parce qu'elle a horreur des sauts brusques... et parce qu'elle a voulu empêcher qu'une trop grande distance ne *demeurât* entre la dernière expression de la volatilie et la première de l'hominalité. Elle a créé le perroquet (le préhenseur-grimpeur à plume), comme elle a créé le singe (le préhenseur-grimpeur à poil), pour que le règne des oiseaux fût clôturé comme celui des mammifères par une espèce *frugivore désarmée* qui pût donner plus convenablement la main à l'homme, qu'une espèce *carnivore* et *armée* pour le meurtre, ayant nom l'aigle ou le tigre.

Du reste la nature, en opérant cette transition de la carnivorie à la frugivorie dans

Digitized by Google

le monde des oiseaux, a si peu déguisé ses vues, que sa marche est aussi facile à suivre en ses opérations que le sillage de la fusée volante à travers le ciel de la nuit. Car c'est bien à tort qu'on la dit cachottière et que les myopes d'esprit l'accusent de se couvrir de voiles impénétrables. Son plus grand bonheur, au contraire, est de se laisser lire par les voyants et par les simples, comme on en va juger par l'exemple présent.

Vous savez la main du rapace, cette serre armée d'ongles crochus, aux étreintes mortelles. Cette main prenante, si éminemment propice à la tuerie, mais si peu favorable à la marche et totalement impropre au grimpement, avait été jusqu'à la douzième heure le modèle le plus achevé de support qu'eût parfait la nature. Seulement, une preuve certaine que la nature n'entendait pas s'en tenir à cette forme, c'est qu'elle n'a rien eu de plus pressé que de lui faire subir une modification essentielle, au beau milieu de ses triomphes. Admirez comme elle s'y est prise pour métamorphoser l'épée *avide de sang* en une arme courtoise, animée de dispositions plus *humaines*.

La main primitive du rapace était taillée sur le patron le plus anciennement et le plus universellement adopté par toutes les espèces tétradactyles du règne. Elle portait trois doigts à l'avant contre un seul à l'arrière; et ce système, dit de l'imparidactylie, était d'uniforme chez les aigles, chez les faucons et les autres *diurnes*... Mais voici qu'à dater de l'apparition du premier des *nocturnes,* la mode a changé subitement, et que le doigt externe a manifesté de vives tendances à se reporter vers l'arrière et à stationner en chemin.

Ce n'est pas tout; voici encore que, par une coïncidence fort étrange, le jeu de l'appareil rostral a été favorisé subitement aussi d'un accroissement de prestesse analogue... C'est-à-dire que la nature conférait le privilége de la *mobilité* à la mandibule *supérieure,* jusque-là immobile, à l'heure même où elle accordait au doigt externe la faculté de *reversibilité.* Voyez se dérouler d'ici le reste de l'histoire, et regardez comment vont se passer les choses.

Et d'abord il devait fatalement arriver que ces tendances systématiques à l'extension de toutes les mobilités iraient s'accentuant toujours de plus en plus dans leur marche ascendante à travers les séries de la serripédie nocturne; puis, que les caractères d'ébauche seraient amenés par degrés à revêtir le cachet de fixité normale qui constitue le type d'ordre. Les ambitions de la main et du bec ont persévéré, en effet, et il est advenu de leur persévérance qu'un jour le doigt externe, à force de graviter vers le pouce, s'est trouvé pris et fixé à demeure dans sa sphère d'attraction, comme la chose arrive aux comètes imprudentes qui s'approchent trop près des planètes... Et comme l'imparidactylie a fait place à la zygodactylie, un changement à vue radical a eu lieu dans tous les systèmes de régime et de marche. Les mœurs se sont améliorées soudain; la main a perdu ses poignards; mais elle a gagné à cette perte toutes les souplesses, toutes les dextérités, plus l'inappréciable avantage de la locomotion omnimode. De son côté, l'appareil rostral, à force de s'enrichir d'aptitudes nouvelles, a fini par accaparer l'ubiquité fonctionnelle, la spécialité dans toutes les parties!!

La nature, ce jour-là, en était venue à ses fins; car un ordre nouveau (*novus ordo rerum*) avait surgi de la simple modification primitivement introduite par elle dans la forme des supports du préhenseur-rapace... Et l'innocente faculté de libre essor qu'elle avait accordée au doigt externe avait réussi à parfaire le moule supérieur du règne volatile : l'oiseau parleur doué

Digitized by Google

de la plus haute intelligence servie par la plus habile main... Le bipède emplumé le plus voisin de l'homme par toutes les affinités de l'esprit et de la matière était né. Ce jour-là, le strigidé avait engendré le strigops.

Le strigops! Un moule si étrange que jamais peut-être la nature n'avait encore exprimé l'ambigu par un verbe aussi saisissant. Il est de fait que jamais espèce postée au point de séparation de deux ordres, pour dire où l'un finit et où l'autre commence, n'a rempli plus consciencieusement que celle-ci son office de poteau. Le strigops a la tête chez les rapaces nocturnes et les pieds chez les psittaciens. Ce n'est déjà plus une effraie; beaucoup de savants disent que ce n'est pas encore une perruche, malgré son manteau vert et ses doigts appariés. De plus sages taisent leur opinion sur la nationalité du moule énigmatique, et je comprends leur réserve, en comptant les difficultés que la question soulève. J'excuse même volontiers l'erreur qu'ont commise les premiers naturalistes qui, trompés par les apparences, ont fait de l'oiseau une chouette et lui ont donné le nom qu'il porte, *strigops,* figure d'effraie, un quasi synonyme du teuton *heulenspiegel.* Cette erreur, en effet, est parfaitement excusable, attendu que si la robe et le manteau de l'individu à classer sont teints de la couleur en vogue chez les psittaciens, ils sont tissés de cette étoffe fournie, douce et soyeuse dont s'habillent les oiseaux de nuit, et que les zones longitudinales et les stries qui décorent cette douillette sont visiblement empruntées au dessin si connu de celles des rapaces. Et là ne s'arrêtent pas les ressemblances des deux types; car il n'est guère de traits saillants et caractéristiques de la physionomie de l'effraie qui ne se reproduisent dans celle du strigops. C'est ainsi qu'on y retrouve notamment le double disque facial de plumes sétacées encadrant un œil qui clignote, le bouquet de poils qui garnit les entournures du bec, la plaque de plumes écailleuses qui recouvre le front, etc., à quoi il convient d'ajouter que l'oiseau passe pour vivre dans un terrier et pour pousser la nuit des houloulements lugubres, ce qui rentre plus dans les habitudes des chouettes que dans celles des perroquets; et je ne dis pas tout. Mais il est déjà évident qu'une telle masse de similitudes était bien suffisante pour troubler les meilleurs esprits sur la question d'état du moule litigieux et pour les faire pencher du côté où ils sont tombés. . . . .

Mais, puisque nous possédons un principe qui ne nous permet aucun doute sur la nationalité du strigops, rendons-lui son nom véritable et baptisons-le psittacien. Psittacien, d'abord parce qu'il est zygodactyle, et ensuite parce que sa nationalité s'affirme par trois autres caractères d'une autorité presque également imposante et qui sont la couleur du manteau, l'aspect général du facies et le régime frugivorique. Demandez au premier chasseur venu qui aura tiré sur la bête ce qu'il a abattu, et il vous répondra que c'est un perroquet. Et puis il y a un abîme entre les espèces qui se nourrissent de chair vive et celles qui se nourrissent de fruits ou de légumes; et je ne comprends pas l'imprudence des naturalistes qui s'avisent de loger côte à côte, dans le même compartiment de série, deux espèces diverses d'appétits, dont l'une peut croquer l'autre.

Le strigops est un oiseau vert de la taille du cacatoës, porteur d'une physionomie triste et mélancolique. Il est natif des antipodes et compatriote de l'aptérix. C'est un des moules les plus curieux et les plus excentriques de la nature vivante. Il était parfaitement inconnu des savants

Digitized by Google

avant l'année 1845, célèbre par l'invasion de la maladie des pommes de terre, où Jules Verreaux le rapporta de la Nouvelle-Zélande pour enrichir la galerie du Muséum. On ne croit pas qu'il existe dans toutes les collections zoologiques d'Europe plus d'une demi-douzaine d'exemplaires empaillés de cette espèce rarissime, destinée à disparaître avant peu de la face de ce globe, comme le samoa, l'aptérix et le notornis. On sait peu de chose sur ses mœurs. Les mieux renseignés disent que ce perroquet nocturne, qui s'appelle *kakapa* dans la langue de son pays, habite dans un terrier qu'il creuse avec ses ongles, à l'instar des lapins, et qu'il vit de racines, à l'instar des anachorètes. Ils ajoutent que les chats d'Angleterre, récemment introduits dans la Nouvelle-Zélande, lui font une guerre cruelle. C'est encore une preuve que le strigops n'est pas parent du rapace nocturne qui n'a rien à craindre des félins.

A. TOUSSENEL.

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LES DIVERSES SORTES DE CAPITAUX

La réunion resta un moment silencieuse, méditant sur ce que venait de dire l'instituteur, mais l'un des voisins avait de la peine à admettre que le fil pouvait être du capital aussi bien que le métier, ou que le blé était du capital aussi bien que le champ et ainsi de suite.

L'instituteur répondit : D'autres ont trouvé comme vous qu'il y avait des différences entre ces diverses sortes de capitaux. Aussi en a-t-on distingué par des noms : on appelle l'un, capital fixe, l'autre, capital circulant. Prenons pour exemple le capital du tisserand, composé principalement du métier et du fil (je passe sous silence les autres objets). Le métier reste fixé dans l'atelier, il n'en bouge pas; le fil, au contraire, vient, est transformé en toile, part, et d'autre fil le remplace. Le fil, la toile, passent de main en main comme l'argent, circulent, comme on dit. Faites y bien attention, circuler veut dire ici : *changer de propriétaire.*

Le métier est donc un *capital fixe,* et le fil un *capital circulant :* (on nomme aussi quelquefois ce dernier, *fonds de roulement*).

Bien entendu, le métier n'est pas le seul capital fixe. Qui me nommera d'autres objets qu'on doit ranger parmi les capitaux fixes?

PIERRE. — L'atelier.

LOUIS. — Le champ, le pré.

PHILIPPE. — Une machine à vapeur.

L'INSTITUTEUR. — Et en général les objets qu'on ne renouvelle pas souvent ou dont on ne fait pas commerce. On compte dans le fonds de roulement, aussi bien le bœuf qu'on achète maigre pour l'engraissser et le revendre, que le fil du tisserand, le cuir du cordonnier, le drap du tailleur, le charbon pour chauffer et l'huile pour graisser la la machine, l'argent nécessaire pour payer les impôts, les loyers, le salaire des ouvriers, les gages des serviteurs, les semences et les mille dépenses imprévues.

Maintenant, je vais vous poser une question difficile. Une voiture, est-ce un capital fixe ou un capital circulant?

PLUSIEURS. — Un capital circulant.

L'INSTITUTEUR. — Vous avez jugé selon les apparences. Moi, avant de me prononcer, je commencerai par m'informer à qui elle appartient et à quoi elle sert. Si l'on me dit : Elle appartient au fabricant de

Digitized by Google

voitures, je saurai que la voiture est une marchandise, c'est-à-dire un capital circulant. La propriété en passe de main en main. Me dit-on, au contraire, que la voiture appartient au cocher, je saurai que c'est un capital fixe; c'est l'instrument de travail du cocher, c'est avec sa voiture qu'il me rend le service de me transporter, service payé par moi, bien entendu. Si, enfin, on me dit : La voiture appartient au riche propriétaire du voisinage... qui me fera connaître dans quelle catégorie de capitaux il faudra la classer?

Personne ne répondit.

L'INSTITUTEUR. — Vous êtes embarrassés, et avec raison; c'est que la voiture d'agrément n'est pas du tout un capital, car elle ne produit rien. C'est un objet de consommation. Le propriétaire de la voiture s'en sert jusqu'à ce qu'elle soit usée, c'est ce qu'on appelle aussi consommer (le mot *consommer* ne veut pas seulement dire *manger*, mais aussi utiliser).

LE PÈRE DUPONT. — C'est, en effet, le dernier acheteur qu'on appelle consommateur dans le commerce.

L'INSTITUTEUR. — Autre question maintenant. Le savoir du médecin, quelle sorte de capital est-ce?

Vous vous étonnez que le savoir soit un capital? Mais est-ce que son savoir n'est pas son instrument de travail? C'est à l'aide de son savoir qu'il vous guérit; il produit votre santé, et vous payez avec plaisir et reconnaissance le service rendu.

Le capital du médecin, de l'avocat, de l'instituteur, de l'ingénieur, est un capital intellectuel (ou aussi *immatériel*) et peut être rangé parmi les capitaux fixes, comme la plupart des instruments de travail.

LE PÈRE DUPONT. — Au fond, c'est vrai. J'envoie mon fils à l'école, je le fais étudier pendant des années et je dépense beaucoup d'argent. Mon fils, de son côté, travaille et met tous les jours de côté, dans sa mémoire, non des pièces de 5 francs, mais des brins de savoir, de la science. Au bout d'un certain temps, il est en état d'en tirer parti. Oui, je le comprends maintenant, le savoir aussi est un capital.

L'INSTITUTEUR. — L'ouvrier qui sait bien sa profession et qui est habile a aussi un capital, son habileté, car on le paye mieux qu'un ouvrier maladroit, et surtout qu'un journalier qui ne peut offrir que ses deux bras.

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

LE DENIER DE LA FRANCE

L'appel fait par le *Moniteur universel* à toutes les femmes françaises pour ouvrir une souscription nationale mérite toute sympathie. Seulement, pour qu'une telle idée soit bonne, il faut qu'elle soit excellente; pour qu'elle ne tourne pas à notre honte, il faut qu'elle ait un succès immense, et, pour emporter ce succès, il faut qu'elle devienne pratique. Or, pour la rendre pratique, que faire? Avant tout, ne pas attendre les offrandes derrière la grille du bureau d'un journal, mais aller les chercher, les arracher au sein de toutes les familles, entrer dans toutes les maisons, monter à tous les étages, frapper à toutes les bourses! Elles ne sont pas aussi vides qu'on le prétend. En voulez-vous la preuve? Voulez-vous vous convaincre que la France est assez riche pour payer, bien plus que sa gloire, sa délivrance, interrogez les marchands, les directeurs de spectacles et les agents de change; les premiers vous diront que jamais ils n'ont tant vendu, les derniers que jamais ils n'ont plus acheté, et les directeurs, que jamais ils n'ont tant gagné.

Digitized by Google

Les ressources ne manquent donc pas; mais l'argent, chez nous, a un grand défaut; sauf pour les affaires de plaisir ou d'intérêt, il n'aime pas à se déranger. Quand on l'attend, on l'attend parfois toujours. Eh bien, voilà, je crois, un moyen de le faire sortir de chez lui.

Il y a, à Paris seulement, plus de soixante-dix journaux qui ont plus de trois cent cinquante mille abonnés : c'est-à-dire que tous les matins, trois cent cinquante mille fascicules de papier se glissent sous les portes cochères, entrent dans les appartements, tombent en des centaines de milliers de mains! Je voudrais donc que chaque journal de Paris et de la France enfermât dans chacun de ses numéros, *pendant trente jours de suite,* un papier de souscription ainsi conçu : *Pour le Denier de la France.* Je voudrais que ce billet fût formulé de telle sorte, qu'il n'y eût plus qu'à ajouter : la somme, la signature, l'adresse et l'engagement de payer aux mairies, dans tel délai.

Mais cette signature, qui la fera donner? Cette somme, qui la fera inscrire? Cet engagement, qui le fera prendre? Qui? les femmes! c'est là que doit commencer leur intervention. Les femmes seules ont cette force d'initiative, cet emportement de charité, qui forcent les portefeuilles, comme l'Évangile veut qu'on emporte le ciel, violemment! Voilà leur rôle dans cette œuvre de libération. Faire appel à leur bourse est une faible ressource; en général, elles ne peuvent donner que peu, mais elles peuvent faire donner immensément. Qu'elles joignent donc à leur rôle restreint de donatrices leur rôle fécond de quêteuses!... Quêteuses, non pas au dehors et auprès des étrangers, mais à domicile, près de leurs maris, près de leurs pères, près de leurs enfants, près de leurs petits-enfants! Elles savent les secrets des coffre-forts, elles connaissent les ressources cachées, les gains dissimulés, les bénéfices extraordinaires; qu'elles usent de cette connaissance, et qu'elles en abusent! Qu'elles se rappellent la belle scène de Shakespeare, où Desdemona demande à Othello la grâce de Cassio! Elle ne lui laisse ni paix ni trêve, elle l'importune, elle le poursuit. Voilà le modèle de nos femmes françaises. *Qu'elles soient insupportables!* Si ce saint rôle de persécutrices leur coûte trop, qu'elles songent, pour reprendre courage, qu'il ne s'agit pas seulement de notre rançon monétaire, mais de notre rançon morale. Oui, je le dis comme je le pense, du plus profond de mon cœur, si l'initiative de nos femmes hâtait notre libération, nous serions relevés aux yeux du monde! Eh bien! pour accomplir une telle œuvre, elles n'ont qu'une chose à faire, se souvenir, se souvenir d'elles-mêmes! Nous les avons vues à l'œuvre pendant le premier siége de notre cher Paris, mille fois plus cher depuis qu'on l'accuse si iniquement, si cruellement! Quels miracles de dévouement n'ont pas accomplis les femmes! Quelle ardeur infatigable de charité! Quelle invention perpétuelle de dons, de souscriptions, de contributions! Elles ne laissaient pas une seule pièce de vingt francs tranquille au fond de notre bourse! Eh bien! ce que je leur demande, c'est un pendant à leur conduite du siége.

Certes, bien grand alors était le but à atteindre! Mais il y a quelque chose d'aussi beau que d'empêcher son pays de tomber, c'est de le relever de sa chute! Un tel rachat vaudrait une victoire, car il prouverait au monde que, si la guerre nous a mutilés dans nos membres et nous en a arraché deux, il y a une partie de nous-mêmes que ni la Prusse ni toutes les coalitions allemandes n'ont pu entamer, c'est le cœur!

E. Legouvé.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



X

Le doigt de Fanchette a touché un petit peu au lait en le mesurant. Fanchette suce son doigt pour l'essuyer. Il lui paraît très-bon le lait de la ferme. Cela avait donné soif à Fanchette de le porter. Porter quelque chose quand il fait si chaud, cela altère toujours, et ma crainte de tout à l'heure est réalisée. Sans son idée de mesurer son lait, Fanchette ne se serait peut-être pas aperçue qu'elle était altérée.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XI

Cela n'a pas déplu à Fanchette de mesurer son lait. Aussi veut-elle être bien sûre de ne pas s'être trompée dans son opération. C'est pourquoi elle la recommence et à plusieurs reprises, et comme chaque fois il reste au bout de son doigt une goutte de lait, il faut bien qu'elle remette chaque fois son doigt dans sa bouche, rien que pour l'essuyer encore. Elle se dit qu'une petite fille soigneuse ne peut pas garder une goutte de lait au bout de son doigt.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

UNE BONNE ACTION D'ÉDOUARD

Peut-être, en effet, c'étaient les bons baisers de sa mère et le dévouement de sa sœur qui avaient adouci le caractère d'Édouard, car pendant les jours qui suivirent il ne taquina plus du tout et se montra un bon et aimable enfant.

Un soir qu'il sortait du collége, par un temps très-sombre, tout à coup le nuage creva et la pluie tomba par torrents. On était au mois de mars, où les giboulées s'en donnent à cœur joie, semant pluie, grêle ou verglas sur les pauvres bourgeons nouveau-nés, qui ne demandent qu'à s'épanouir, et qu'elles obligent de se recroqueviller, grelottants, sous leurs écailles.

Édouard avait un petit parapluie d'alpaga anglais que sa mère lui avait donné, et comme il n'avait pas eu encore occasion de l'ouvrir, sinon par un brouillard imperceptible pour tous ceux qui n'étaient pas possesseurs de ce petit parapluie, il fut bien content de l'averse. Il ouvrit donc largement son parapluie, aussi largement que le petit parapluie voulut s'ouvrir, et, marchant là-dessous, il était heureux autant qu'on peut l'être, plus même qu'on ne peut l'être quand la pluie danse autour de vous en grosses cloches, qui rejaillissent sur vos souliers et s'éparpillent petites afin de se faufiler jusque dans vos bas. Édouard s'amusait à suivre des yeux leurs bonds, admirant leur jolie forme et leur transparence, cherchant, mais en vain, à saisir la transformation subite de la goutte en voûte aqueuse, et surtout l'évaporation de celle-ci dans l'air; et, à les voir ainsi danser et s'évanouir, il pensait à ce qu'il avait lu des sylphes, ces jolies créations de l'imagination des peuples enfants.

Mais bientôt un objet moins aérien vint frapper sa vue. C'était, devant lui, sur le trottoir, deux petites jambes grêles, dont le haut se perdait sous un bord de jupe fané, dont le bas s'enfonçait dans de vieilles bottines affectées d'une déviation de reins qui inspirait de graves inquiétudes sur l'état probable de la semelle, surtout par ce temps diluvien. La marche de ces jambes était lourde et pénible, quoique hâtée; on voyait de chaque côté de la jupe ressortir les angles d'un de ces grands paniers d'osier dont se servent les blanchisseuses, et l'on entendait le souffle d'une poitrine haletante, qui parfois devenait presque un gémissement.

Édouard, en levant son parapluie, vit de dos le reste de la personne. C'était une petite fille, tout juste assez convenablement vêtue pour ne pas sembler une mendiante, qui portait un panier beaucoup plus gros qu'elle et presque aussi grand, sous le poids duquel elle paraissait écrasée. Elle n'avait point de parapluie pour se garantir, et la garniture de son bonnet de mousseline tout trempé, ruisselait avec la pluie sur son cou.

A ce moment, une bourrasque parcourut la rue : le parapluie d'Édouard fut retourné sens dessus dessous, et la petite blanchisseuse faillit être renversée; la pluie devint une sorte de fleuve coulant à pleins flots, au travers duquel on voyait à peine. Une porte cochère se trouvait là. Édouard vit la petite blanchisseuse se jeter dans ce refuge et l'y suivit.

Tout d'abord il n'eut qu'une pensée, qu'un soin : ce fut son cher parapluie. Heureusement il n'était pas cassé! En-

suite Édouard regarda la rue. L'eau y coulait sans plus de façon que si c'eût été la rivière; il n'y avait qu'à patienter. Édouard alors reporta son attention sur sa petite compagne. Elle avait posé son panier par terre, et, tandis que l'eau dégouttait de ses vêtements, de grosses gouttes qui, celles-là, ne venaient pas des nuages, roulaient aussi sur ses joues.

« Voilà bien les petites filles, se dit Édouard, ça pleure pour un rien. »

M. Édouard oubliait en ce moment qu'un garçon de sa connaissance intime avait pleuré la veille, pour s'être pris le doigt dans une porte. Mais si l'on tenait compte de tant de détails, on ne pourrait jamais formuler un aphorisme.

Cependant, à voir cette pauvre enfant continuer de pleurer discrètement, silencieusement, et grelotter dans sa petite robe mouillée, Édouard se sentit ému de compassion. Il lui demanda :

« Pourquoi pleurez-vous? »

La poitrine de l'enfant se souleva plus douloureusement encore à cette question, et elle répondit :

« C'est que je serai grondée.

— Pourquoi ça? Qu'avez-vous fait?

— Vous voyez bien que mon panier est mouillé. Il y a en dessus des cols et des bonnets tuyautés, ça sera tout abîmé; la pratique ne voudra pas les prendre, et ma patronne dira que c'est de ma faute.

— Allons donc! est-ce que c'est vous qui avez fait tomber la pluie?

— Non ; mais c'est égal. J'ai pourtant bien mis dessus mon tablier.

— Elle est donc par trop injuste, cette femme-là! Et votre mère, est-ce qu'elle ne vous défend pas ?

— Qu'est-ce qu'elle peut faire ? Il faut bien gagner sa vie. Elle me dit toujours de prendre patience jusqu'à ce que je sache travailler.

— Hum ! » fit Édouard qui n'aimait pas l'injustice.

Il regarda encore dans la rue. La pluie tombait toujours aussi fort. Ça devenait ennuyeux. Ne sachant que faire et poussé par cette habitude qu'ont les enfants de toucher à tout, il saisit l'anse du panier de linge.

« Dieu! que c'est lourd! Et comment pouvez-vous porter ça, vous si petite? »

Les larmes de l'enfant recommencèrent.

« Oh ! oui, allez, que c'est lourd! J'en ai mal là. »

Elle mettait la main sur sa poitrine.

Il sembla à Édouard qu'il éprouvait aussi la même douleur, et une chaleur généreuse lui monta au visage.

« Oh ! mais c'est très-vilain, ça, dit-il. Si j'étais grand... »

Car il semble aux enfants que lorsqu'ils seront grands ils auront la puissance de tout accomplir, et, pour le moment, Édouard ne projetait rien de moins que d'empêcher toute injustice dans le monde et de forcer tous les méchants à la justice et à la bonté.

Ce n'est pas pour rire de cela, au moins. Oh non! Quand un enfant a ces choses dans le cœur, il est grand déjà, grand comme beaucoup d'hommes ne savent pas l'être, et, que sa volonté soit impuissante et naïve, il n'importe; elle est respectable profondément. Qu'il sache seulement la garder, cette volonté, et plus tard, s'il ne peut, assurément, changer le monde à lui seul, il se joindra du moins à ceux qui travaillent à le rendre meilleur; et il fera du bien autour de lui.

« C'est tout au plus si je pourrais le porter moi-même, » reprit Édouard en soulevant de nouveau le panier et en jetant un coup d'œil de supériorité sur sa petite compagne qu'il dépassait de la tête.

Il fit quelques pas sous le portail et remit le panier par terre, un peu essoufflé, ce que voyant la petite fille, elle dit :

Digitized by Google

« C'est que vous n'y êtes pas habitué.

— Oh! c'est égal; je le porterais très-bien. »

Ce fut en disant cela qu'Édouard conçut la bonne pensée de soulager cette pauvre enfant de son fardeau en le portant lui-même. La pluie ne tombait plus maintenant à flots; elle était devenue fine et menaçait de durer longtemps.

« Il faut que je parte, » dit la petite. Et avec un grand soupir elle se pencha pour reprendre le panier.

« C'est moi qui vais le porter, dit résolûment Édouard. Est-ce encore bien loin ?

— Oh! non, non! ça vous fatiguerait trop. Non, laissez... Oui, c'est encore loin.

— Raison de plus, reprit Édouard. »

Et, malgré les instances de la petite fille tout émue et reconnaissante, il enleva le panier et se mit à le porter dans la rue.

Elle le suivit, et, comme elle restait chargée du parapluie, elle en couvrit la tête d'Édouard. Ils marchèrent ainsi quelque temps. Édouard trouvait le panier bien lourd. Lui qui, en effet, n'était pas habitué à porter des fardeaux, à qui ses bons parents ne demandaient rien que de grandir moralement et physiquement et de s'instruire, ce qui est la vraie tâche des enfants, il se sentait écrasé sous ce faix; mais en même temps il pensait que la pauvre fillette, moins grande et moins forte que lui, l'eût été bien davantage, et il était content de l'empêcher de souffrir.

Tout à coup Édouard se vit croisé sur le trottoir par un autre garçon qu'il connaissait, car c'était aussi un externe du collége. Et ce garçon laissa échapper une exclamation en voyant Édouard ainsi chargé, et son air fut si moqueur qu'Édouard en rougit jusqu'aux oreilles.

Il avait pressé le pas, afin d'éviter tout entretien avec son camarade; mais à présent le panier lui paraissait plus lourd que jamais; il souffrait d'être regardé. Il avait honte.

Honte de quoi, s'il vous plaît? De porter un panier? — Il n'y a point de honte à cela.

De faire une bonne action, en épargnant une fatigue à un être faible? — Cela ne peut être qu'honorable. — Et puis, de porter ce panier, pourquoi cela eût-il été plus ridicule pour Édouard que pour la petite fille? — Ah! j'y suis : c'étaient les habits d'Édouard, sa veste de bonne coupe et de drap fin, son col, ses manchettes et son chapeau qui se trouvaient formalisés de l'aventure! C'était à eux d'en rougir alors, à eux seuls; et pourtant Édouard souffrait de cette sotte et mauvaise honte, au point que sa fatigue en fut augmentée et qu'il lui fallut entrer sous une autre porte, pour s'y reposer un moment.

« Oh! que je suis fâchée, dit la fillette, en le voyant couvert de rougeur et tout échauffé, que je suis fâchée de vous donner tant de peine! Maintenant, c'est bien assez. Nous ne sommes plus qu'à cinq minutes de la maison. Vous ne reprendrez plus ce panier. »

Et elle mit la main sur l'anse, avec un air d'autorité; puis, regardant Édouard, ses yeux qui, peu de temps auparavant, versaient tant de larmes, brillèrent d'un grand beau sourire, et elle lui dit :

« Oh! que vous êtes bon! »

Édouard se sentit au cœur une nouvelle force. Bon gré mal gré, il reprit le panier, et cette fois il n'avait plus honte. Je crois même même qu'il était fier. Il alla ainsi jusqu'à la maison où la petite blanchisseuse devait reporter le linge, et ne la laissa que sur le palier, où elle le remercia une dernière fois avec effusion.

Lucie B.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LE CHEMIN GLISSANT

PAR P.-J. STAHL ET MARCO WOVCZOK

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH

XV.

Le voyage se fit rapidement. L'oncle Jean fut d'une bonté sans pareille. A le voir, quand on traversait une ville, tourner et s'agiter sur une place, pour courir, bien que brûlé par le soleil, après un marchand d'oranges, afin d'offrir à Henri, très-incommodé par la chaleur, ces fruits rafraîchissants, on eût dit qu'il était à la poursuite des pommes d'or des Hespérides. Mais par exemple, comme il retroussait sa moustache, l'oncle Jean, et riait de bon cœur en grimpant les côtes avec Henri, quand la voiture, à cause de la rudesse des rampes, ne pouvait plus aller qu'au pas. On eût dit qu'il montait à l'assaut. Avec quelle satisfaction aussi il semblait regarder les vastes prairies qui s'étendaient comme des nappes d'émeraudes au bord du chemin. Quelle préoccupation maternelle pour son neveu ! Il avait pris une fois de l'avance pour aller chercher des fraises dans un petit bois qu'il savait être un peu à l'écart de la route, Comme il était heureux de les rapporter à Henri, sur une feuille dans le creux de sa main.

« Je te gâte, mon petit gaillard, lui disait-il, mais bah! une fois n'est pas coutume. C'est le métier de ta mère ce que je fais là, galopin! »

Enfin, ils arrivèrent à leur destination, et l'oncle Jean, après avoir serré les mains à son neveu avec force, retroussé sa moustache avec une vivacité inaccoutumée et essuyé furtivement une larme, l'oncle Jean partit, sifflant sa marche de bravoure sur un rhythme très-agité.

Henri, en se trouvant subitement et pour la première fois de sa vie dans une maison étrangère, entouré de visages inconnus, fut loin de ressentir le soulagement qu'il en avait espéré. Oh! les visages amis, qui donc pourrait les faire oublier, les remplacer? Est-ce que les vieux amis se refont?

Cette pension était une vaste maison et contenant de longues salles d'étude, entourée de grandes cours et d'un jardin spacieux, coupé par de larges allées de marronniers. Au milieu du vague murmure qui s'élevait de toutes les parties de la maison, Henri n'entendit rien distinctement sinon la voix du maître de l'institution qui, en passant dans le parloir, lui adressa quelques paroles de bienvenue. Il était là, accoudé sur la barre d'une fenêtre, regardant d'un œil inquiet cette vaste ruche, quand tout à coup il se fit une rumeur sourde comme si les flots de la mer s'agitaient dans l'éloignement. Bientôt la rumeur s'approcha, et au lieu des flots de la mer, ce fut un flot de jeunes têtes qu'il vit par toutes les portes ouvertes, se précipiter dans les cours, se répandre et envahir en un clin d'œil tous les espaces.

Probablement on avait quelque nouvelle de l'arrivée d'un nouveau, car il vit que tous les regards semblaient chercher quelque chose de curieux. Sa présence à la

Digitized by Google

fenêtre ne tarda pas à être signalée, et ce fut subitement une mêlée de cris, d'exclamations, d'apostrophes et de rires à son adresse. Toute cette foule vive et tapageuse



se porta sous la fenêtre, on lui tendait les mains de loin, on lui faisait des questions, on lui proposait tel jeu ou telle lutte, il crut même voir quelques gestes de menace enjouée, quelques grimaces très-drôles, mais il n'en était pas bien sûr, car il fut intimidé et comme abasourdi par l'éclat de mille yeux brillants et moqueurs et par le son de mille voix sonores et joyeuses.

Le maître s'approcha de la fenêtre à son

Digitized by Google

tour, et par signe l'invita à venir jouer avec ses nouveaux camarades. Quand il fut descendu, il le conduisit au milieu d'eux et le présenta à quelques groupes d'élèves en exprimant l'espoir qu'ils voudraient faire accueil au nouveau venu et ne pas tarder à devenir ses amis.

La connaissance est facile entre écoliers. C'eût été un souvenir agréable dans la vie de Henri que celui de cette entrée en communauté de vie avec des enfants de son âge, si dans son cœur une voix secrète ne lui eût dit: « S'ils savaient ce que tu as fait, et que tu es un ami perfide, au lieu de t'accueillir si cordialement, ils te repousseraient! Ils te croient bon et franc. L'es-tu? »

Là encore il sentit donc qu'on ne se débarrasse pas du cri de sa conscience et que partout, partout on l'entend.

Après cette première journée passée au milieu d'un monde si nouveau, lorsque toute cette maison si agitée fut rentrée dans le calme profond du sommeil, quand au bruit du jour eut succédé l'absolu silence de la nuit, quand il se vit couché dans un vaste dortoir au milieu d'autres lits blancs, où reposaient tant de petites têtes insouciantes, plongées dans leurs oreillers, il se sentit tout aussi malheureux que dans la maison maternelle et sa nuit ne fut ni moins douloureuse, ni moins tourmentée que celles qu'il avait passées dans sa chambre à la maison depuis ses fautes.

Tout près de son lit se trouvait celui d'un petit garçon si heureux, que même dans son sommeil il ne faisait que babiller. De temps en temps, on entendait même de petits éclats de rire. Sorties de sa couchette, ses mains aussi s'agitaient gaiement, comme pour applaudir à je ne sais quel épisode de ses rêves qui lui plaisait infiniment.

Longtemps Henri resta à observer ce petit dormeur si heureux, pensant qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il devait jamais posséder de biens pour avoir un quart d'heure d'un si joyeux sommeil.

XVI.

Le lendemain, en entrant dans les classes, la première personne qui vint à sa rencontre ce fut Jacques, Jacques, son ancien ami! Sa joie, en revoyant quelqu'un de son pays, fut telle qu'il se jeta dans les bras de Jacques et oublia un instant, dans cet élan spontané, toutes ses peines. Mais bientôt après il le quitta plus confus et plus abattu que jamais. Jacques, c'était un témoin de sa vie passée. Il avait eu de grands torts envers Jacques que, lui présent, il ne lui était plus permis d'oublier. Il dut comprendre alors que décidément toute joie, tant qu'il n'aurait pas expié ses fautes, se changerait pour lui en amertume, et que tout plaisir, si fugitif qu'il fût, ne servirait qu'à réveiller un remords!

Quelques jours s'écoulèrent, partagés entre l'étude et le jeu, et le jeu et l'étude furent troublés souvent par l'état pitoyable de son âme. Jacques était très-aimé de ses camarades et de ses maîtres; on pourrait dire même qu'il était en quelque sorte respecté des uns et très-estimé des autres. Bien des fois, quand une querelle s'engageait, quand une dispute s'échauffait, on prenait Jacques pour arbitre, et il n'y avait pas d'exemple qu'on eût murmuré contre ses jugements; bien des fois, les discussions, les paris, les punitions et les récompenses furent suspendus parce que Jacques était absent. Même dans les affaires pressées, on aimait mieux l'attendre que de les résoudre sans lui. Le matin à son arrivée, ou le soir à son départ, car Jacques logeait chez un vieil ami de son père et ne venait qu'en externe à la pension, il s'éle-

Digitized by Google

vait autour de Jacques un concert de démonstrations affectueuses et de sympathies!

En un mot, la situation de Jacques était d'autant plus digne d'envie, qu'elle était justifiée par sa conduite et son caractère.

Un jour que Henri était plus accablé, plus triste que de coutume, quelques élèves s'approchèrent de lui et fixant sur lui des regards penétrants, ils lui demandèrent pourquoi il semblait fuir la présence de Jacques, lorsque Jacques, au contraire, lui avait fait plus d'avances qu'il n'en avait jamais fait à un autre.

Cette question inattendue le troubla si fort, qu'il resta quelque temps sans répondre.

« Explique-toi donc, s'écria un de ses camarades de classe qui, du moment qu'il s'emportait, et cela n'était jamais long, fronçait tout de suite ses noirs sourcils, et, renversant en arrière sa tête couverte d'admirables cheveux, prenait de si fières attitudes qu'on l'avait surnommé le petit Mars.

— Je ne puis vous répondre, balbutia Henri intimidé.

— Tu ne peux pas répondre, repartit vivement le jeune descendant du dieu de la guerre, ah! tu ne peux pas. » Et s'approchant de Henri, le poing en avant : « Eh bien, dis-nous au moins pourquoi tu ne le peux pas? »

Henri plus mort que vif murmura :

« Non, jamais je ne pourrai répondre. »

Et il ajouta pour motiver son refus:

« J'ai donné ma parole de me taire. »

Le malheureux ne savait plus ce qu'il disait:

« Tu as donné ta parole! s'écria un autre élève que cette réponse frappa d'étonnement. Quoi! Jacques serait-il coupable de quelque chose de si grave que cela ne puisse pas se dire. Jacques aurait-il quelque révélation fâcheuse à redouter de toi ou de tout autre au monde? »

Le misérable cœur de Henri saisit ce prétexte comme une planche de salut, et perdant dans sa terreur tout sentiment de justice et le peu de bonne foi qui lui restait :

« Je ne puis rien révéler, dit-il d'un air hypocrite. Quand la parole est donnée, vous savez... »

Personne n'en demanda davantage, mais les élèves s'éloignèrent tout bouleversés, le petit Mars à leur tête, le petit Mars qui semblait éprouver une cruelle et inattendue déception.

Henri resta seul dans son coin, ne pouvant encore croire lui-même au nouveau crime qu'il venait de commettre. C'était donc une chute de plus dans le chemin glissant. Sa tête était en feu, tout son être palpitait et tremblait comme les branches d'un arbre secoué par un violent orage.

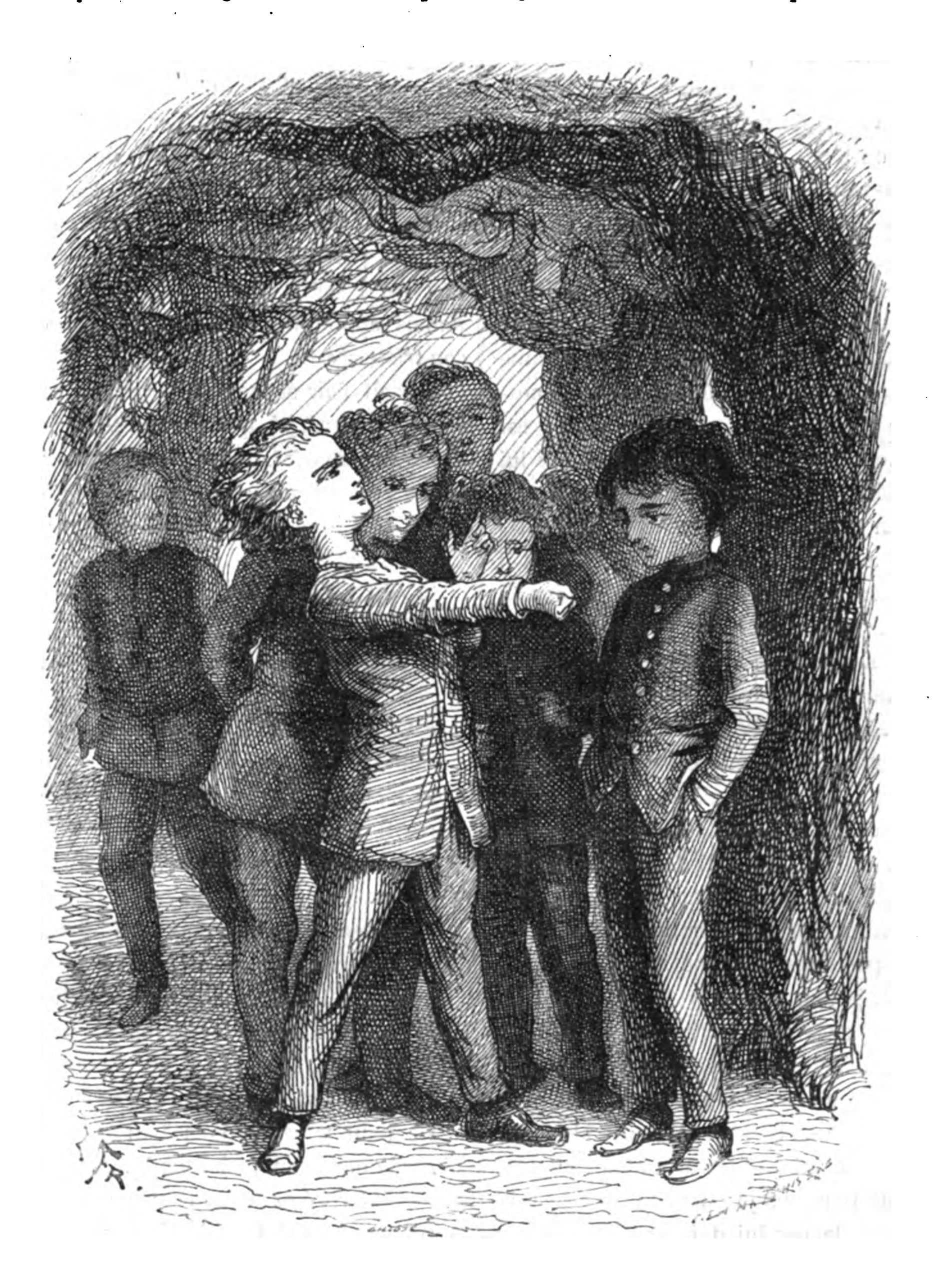
C'était justement un dimanche, et Jacques était absent. La consternation se répandit dans toutes les cours, elle fut profonde et générale. Les jeux et les rires s'arrêtèrent, même parmi les plus petits. Le nom de Jacques se répétait à voix basse au milieu des groupes consternés. Jacques, le modèle de tous, ne serait-il donc qu'un vil imposteur qui aurait surpris l'estime et l'affection qu'il ne méritait pas? Mais la puissance de la calomnie est telle, ces esprits naïfs supposaient si peu d'ailleurs l'horrible noirceur dont Henri venait de se rendre coupable, que personne n'osa protester en faveur de Jacques, qu'aucun doute ne s'éleva sur la véracité de Henri.

La nuit qui suivit la révélation de Henri, il ne fut pas le seul que l'insomnie poursuivit jusqu'au matin. Plus d'une jeune tête accablée chercha en vain le sommeil accoutumé dans les petits lits du pensionnat.

On se réveilla de très-bonne heure, et

Digitized by Google

pendant toute la matinée il régna encore dans la pension une agitation extrême, qui se changea en une immobilité silencieuse et glaciale à l'entrée de Jacques.



Jacques, qui était à mille lieues de se douter que tout pût avoir si subitement changé à son égard dans la pension, et que la popularité fondée même sur l'estime et les services rendus pût être si fragile, Jacques arrivait calme et souriant à tous comme toujours, tout prêt à écouter le récit d'un camarade étourdi ou embarrassé, et à lui rendre tous les bons offices dont il aurait besoin.

Digitized by Google

Le silence inaccoutumé qui l'accueillit étonna donc beaucoup Jacques. Il demanda avec inquiétude ce qui avait pu se passer depuis son absence, et ses regards se tournèrent de tous côtés comme s'il eût cherché sur le visage de ses amis la raison d'une répulsion aussi imprévue.

Voyant qu'on ne semblait pas disposé à lui répondre, il prit à part le fils du dieu Mars dont il connaissait la brusque franchise, et le somma de s'expliquer. Mais un maître survint, qui annonça que l'heure de la classe avait sonné ; le bouillant jeune Mars l'eût-il voulu, il eût été dans l'impossibilité de répondre. Mais la vérité est qu'il ne fut pas fâché de l'incident qui lui épargnait une tâche difficile. Henri, en rentrant en classe avec la foule de ses camarades, avait la mort dans l'âme. Était-il donc bien vrai qu'il eût pu se dégrader au point de calomnier le meilleur de ses amis pour échapper à un embarras momentané? Les paroles de Jacques à sa petite cousine, quand il lui avait fait comprendre que le chemin du mal est glissant et que de chute en chute il mène à l'abîme, lui revinrent. Il en sentit toute l'implacable justesse et se dit : « Il faudrait s'arrêter cependant ; si je ne remonte pas du côté du bien, si par un effort véhément je ne rentre pas dans la bonne route, ah! c'en est fait, je suis perdu! »

Il ne pensa plus alors qu'à une chose : échapper à ce supplice à tout prix. Mais sa résolution n'était pas généreuse, car il ne pensait qu'à se délivrer de son mal et non à défaire celui qu'il avait fait à Jacques, sa résolution, dis-je, inspirée par le seul égoïsme, le conduisit à aggraver encore sa situation.

L'heure de la récréation avait à peine sonné, qu'avant même de sortir de la classe, prenant à part quelques-uns des plus estimés parmi ses camarades, il eut l'odieux courage de leur rappeler que la confidence qu'il leur avait faite était de celles que l'honneur devait leur défendre de divulguer, qu'il leur demandait donc leur parole que Jacques ne serait averti par personne de ce qu'il avait eu la faiblesse de leur confier, qu'après avoir presque trahi Jacques à leur profit, il comptait qu'ils n'abuseraient pas de la confiance qu'il avait eue en eux pour le trahir à son tour, et qu'ils devaient comprendre en un mot qu'il serait désolé que Jacques pût jamais apprendre qu'il n'avait pas gardé son triste secret.

Il avait l'air si inquiet, il parla avec un tel air de sincérité, que personne ne mit en doute sa bonne foi. On lui promit solennellement que sa juste prière serait exaucée, et que, quoi que pût alléguer Jacques, on ne lui dirait rien.

La première parole de Jacques, quand on fut au milieu de la grande cour, fut pour renouveler sa demande d'explications.

« Vous savez mieux que nous, lui fut-il répondu, ce que nous pourrions vous dire, vous n'obtiendrez donc pas que nous parlions. Il vous est bien arrivé sans doute de réclamer la discrétion de quelqu'un dans votre vie, nous nous sommes obligés par serment à ne pas vous dire les motifs de notre conduite à votre égard. Nous tiendrons notre parole, et c'est en vain que vous vous efforceriez de nous y faire manquer.

— Mais c'est de la folie! s'écria Jacques, il ne peut y avoir dans tout cela qu'un absurde et odieux malentendu.

— Interprétez comme vous voudrez notre manière d'être, s'écria le petit Mars irrité, et se posant devant Jacques comme jamais il n'eût eu la pensée de le faire la veille, peu nous importe, tenez-vous seulement pour dit, monsieur Jacques, que nous vous prions de ne vous mêler ni à nos jeux ni à nos conversations. C'est résolu, tout

Digitized by Google

est fini à jamais entre les élèves de la pension et vous. »

Jacques devint très-pâle, mais il restait calme et ferme comme une âme qui se sait sans tache et sans souillure.

« Je ne m'abaisserai pas plus long-



temps à me défendre, dit-il avec tristesse; des juges qui condamnent un accusé sans lui dire seulement de quoi ils le supposent coupable et sans vouloir l'entendre, ne sont pas des juges; leur jugement ne saurait déshonorer qu'eux-mêmes. J'aurais le droit de vous haïr, vous qui vous conduisez en ennemis envers moi qui vous ai toujours aimés et assistés en bon camarade, je me contente de vous plaindre. Vous êtes plus

Digitized by Google

malheureux que moi, car vous avez dès à présent à vous reprocher la pire des fautes, une injustice criante! »

Cela dit, Jacques rentra à la salle d'étude sans précipitation, le regard haut. Il fit un paquet de ses livres, écrivit un mot au maître de la pension pour le remercier des bontés qu'il avait eues pour lui, et se contenta d'ajouter qu'un événement de famille le forçait de retourner le jour même chez ses parents.

Cela fait, il traversa la cour, sans embarras comme sans forfanterie. La porte lui fut ouverte par le gardien, et il disparut.

XVII.

Ce fut une stupéfaction profonde dans la pension quand on vit que Jacques était décidément parti. Était-ce une victoire ou une défaite? Chacun sentait qu'on avait tout au moins été bien précipité et bien sévère pour cet ancien camarade, mais tous n'interprétaient pas le départ si digne de Jacques en sa faveur.

« Il a payé d'audace, s'écriaient-ils; il n'a jamais manqué d'aplomb, maître Jacques! mais enfin est-ce qu'on peut croire que, s'il ne s'était pas senti coupable, il aurait si vite abandonné la partie? Sa fuite est un aveu. »

Cependant que faisait le jeune Judas que cachait l'ombre de la pension pendant que le juste exilé souffrait par sa faute? Oui, que faisait-il? — Retiré dans le dortoir pour cacher à tous sa honte et son désespoir, il se jetait à genoux, implorant du Dieu terrible, qui d'un geste peut réduire les méchants en poussière, la punition de son forfait. Pleurant, gémissant, se tordant dans les convulsions du repentir, il cherchait, sans le trouver encore, le moyen d'expier par un châtiment sans merci le nouveau crime dont il venait de se rendre coupable.

Dans l'excès de sa misère, il en vint jusqu'à essayer de se briser la tête contre les murs et se mit le front et le visage tout en sang.

Ne le voyant pas apparaître à l'heure du dîner, le petit Mars, qui l'avait cherché partout et que son absence avait étonné, finit par le découvrir couché tout de son long sur son lit et dans le plus pitoyable état.

Henri, à moitié évanoui, lui dit, pour expliquer son absence des exercices de la pension, qu'il avait fait une chute en montant l'escalier.

Le bouillant petit Mars ne fit qu'un bond jusqu'à l'infirmerie, et en ramena l'infirmière qui appliqua des compresses et des bandages sur le front de Henri.

« Il a un peu de fièvre, dit-elle au petit Mars, il faut le laisser tranquille; demain il n'y paraîtra plus. »

Le petit Mars, qui, en sa qualité de guerrier, avait eu plus d'une bosse au front, descendit dans la cour et apprit à ses camarades ce qui était arrivé à Henri. Cette explication vint à point pour colorer son absence dans un moment si solennel, et la journée se passa, puis la nuit.

Mais, le lendemain matin, l'ami des parents de Jacques, son correspondant dans la ville, vint à la pension pour savoir du directeur ce qui avait pu faire prendre à Jacques la résolution subite de quitter sa maison.

Jacques était d'ordinaire si raisonnable qu'il ne se l'expliquait pas. Il n'avait d'ailleurs pu faire parler Jacques, qui à toutes ses instances s'était contenté de répondre:

« Non, non, pardonnez-moi, mais je n'y remettrai jamais les pieds. »

Cela n'eût été rien encore, mais le pire c'était qu'une terrible complication était survenue dans la nuit. Jacques, si maître

Digitized by Google

de lui d'ordinaire, avait été pris d'un subit délire, et le médecin appelé avait annoncé qu'une fièvre dangereuse, une fièvre cérébrale, allait sans doute se déclarer. Le pauvre Jacques avait fait un effort si violent pour contenir ses impressions dans cette cruelle épreuve, que la nature prenait sa revanche.

Le directeur de la pension avait en vain interrogé tous ceux de ses élèves en qui il pouvait avoir confiance; tous avaient déclaré qu'ils ne pouvaient l'éclairer sur les motifs de la résolution de Jacques.

Henri apprit presque aussitôt tous ces détails de son nouvel ami le petit Mars. Celui-ci, après avoir été un des premiers interrogé par le directeur de la pension, n'avait rien eu de plus pressé que de monter bien vite jusqu'au dortoir pour mettre Henri au courant.

Pendant que le petit Mars parlait, les yeux de Henri peignirent la consternation la plus profonde et une sorte d'égarement. Mais le petit Mars n'avait pas achevé que Henri était habillé et debout. Animé cette fois d'une vraie résolution, le cœur plein enfin d'un généreux courage, il descendit aussitôt dans la cour, la tête encore tout emmaillotée de ses bandeaux. Il ne dit que ces mots au petit Mars qui ne comprenait rien à sa résurrection :

« J'ai fait le mal, je le réparerai. En attendant, dis à tous les élèves, de ma part, que Jacques est le plus loyal garçon de la terre, et que c'est moi qui en partant te l'ai dit. »

Avec une décision qui jusque-là lui avait toujours manqué, Henri profita d'une absence momentanée du gardien dans le vestibule de la pension, tira le verrou qui fermait la porte d'entrée et prit, rapide comme une flèche, la direction de la maison habitée par Jacques. Sonner, entrer, monter dans la chambre de Jacques, déclarer à son correspondant qu'il ne le quitterait pas tant qu'il serait en danger, tout cela fut l'affaire d'un instant. Le correspondant de Jacques était un ami de la mère de Henri. Il accepta l'offre de Henri, et lui montrant un petit cabinet à côté de la chambre du malade :

« Vous coucherez-là, lui dit-il, sur ce petit lit.

— Je veillerai, répondit Henri, je n'ai pas besoin de lit. »

Le médecin ne s'était pas trompé; pendant six semaines, Jacques fut entre la vie et la mort; pendant six semaines, Henri ne quitta pas le chevet de Jacques. Quand on lui disait : « Vous tomberez malade, » il répondait : « Pourquoi pas? Jacques l'est bien, est-ce que je ne devrais pas l'être à sa place? »

C'est tout au plus si au bout de huit jours on avait obtenu de lui qu'il prît de loin en loin quelques heures de repos. Il se multipliait, et le docteur interrogé déclara qu'il n'eût pu désirer un meilleur garde-malade pour Jacques.

Au bout de six semaines, Jacques entra en convalescence. On lui dit ce que Henri avait fait pour lui. C'était à qui lui parlerait avec enthousiasme du dévouement extraordinaire de son petit ami. C'était avec des larmes d'admiration dans les yeux qu'on lui vantait l'infatigable douceur, l'adresse extrême et la fermeté de Henri.

« Attendez, répondait Henri, ne dites pas de bien de moi à Jacques, et quant à vous, gardez-vous d'en penser. Vous ne saurez que trop tôt, quand Jacques aura la force de m'écouter, que je ne mérite aucun de vos éloges. »

Le maître de la pension, mis au courant par le petit Mars, avait envoyé très-souvent demander des nouvelles de Jacques, et un jour il était venu lui-même avec le jeune dieu de la guerre, qui avait demandé comme faveur extrême de pouvoir l'accompagner.

Digitized by Google

Ah! comme Jacques leur avait paru changé à tous les deux! Comme ses yeux brillants encore de fièvre étaient caves et ses joues amaigries! On avait dit au maître aussi bien qu'à l'élève la noble conduite de Henri, et le petit Mars, dans un élan



de bon cœur, s'était jeté à son cou pour l'embrasser.

« Ne m'embrasse pas, s'était écrié Henri en le repoussant doucement, c'est ce bon Jacques qu'il faudrait embrasser, si tu étais capable d'embrasser quelqu'un sans l'étouffer. »

Le fils de Mars regardait Henri tout en l'écoutant parler :

« Qu'est-ce que tu as, lui disait-il,

Digitized by Google

qu'est-ce que tu as, toi aussi? tu n'es plus le même *homme*, tu peux te vanter d'avoir en peu de temps changé du tout au tout; tu avais l'air d'une petite fille toujours inquiète et sombre, tu as aujourd'hui le regard d'un soldat qui a vu le feu. Dieu



me pardonne, Henri, moi qui t'aurais dédaigné, je crois qu'aujourd'hui, si nous avions une querelle, je te ferais l'honneur d'une bataille en champ clos, et que je trouverais en toi un adversaire digne de moi.

— Tu te trompes encore, cher petit Mars, répondit Henri avec douceur, mais avec assurance, non, je ne suis pas digne encore d'un adversaire tel que toi. Ton bras loyal me dédaignerait avec raison... Mais

Digitized by Google

remettons tout cela à plus tard, quand Jacques sera debout. » Et après un instant : « Quand Jacques sera debout, reprit-il avec une fermeté extraordinaire, eh bien, mon premier devoir sera de me mettre à ses genoux... et aux tiens. »

Le petit Mars n'y comprenait rien. Il était fort intrigué.

« Quel drôle de garçon! s'écria-t-il. C'est égal, je l'aime mieux comme cela que quand il était si grimaud. »

Enfin le jour, jour tant attendu, et, en dépit de son courage, tant redouté par Henri, le jour de la pleine convalescence de Jacques allait arriver. Henri avait écrit à sa mère de venir pour célébrer ce jour heureux, et l'avait suppliée d'amener avec elle non-seulement la petite cousine, mais aussi Marie, Marie qu'il la priait de vouloir bien demander à son père pour une huitaine de jours, tout au moins. Le père et la mère de Jacques étaient dans la ville depuis quelque temps déjà, et, apprenant et voyant tout ce que Henri avait été pour Jacques pendant les longs jours et les terribles nuits de sa cruelle maladie, ils s'étaient mis à l'aimer comme un fils, et souvent la mère lui disait :

« Henri, toi aussi, tu es mon enfant.

— Vous vous abusez, répondait Henri. Non, non, ne m'aimez pas, car un jour viendra, et bientôt, hélas! où vous ne m'aimerez plus.

— Quel dommage qu'il soit bizarre! disait la mère de Jacques, il est si bon.

— Si bon, disait leur hôte, dites mieux, dites que c'est un ange, car c'en est un; je n'en imagine pas dans le paradis qui puissent valoir mieux pour le dévouement que ce petit bonhomme-là. »

Dans les derniers jours, Jacques, plus fort et en état de parler, disait quelquefois à Henri :

« Mais embrasse-moi donc, tu es mon frère. Maman t'aime comme son fils.

— Plus tard, plus tard, disait Henri, plus tard peut-être, si, quand tu sauras tout, tout, tu veux m'embrasser une fois, une seule fois, ah! cher Jacques! peut-être me laisserai-je aller à accepter de toi cette grande joie d'un baiser que je n'aurai pas mérité encore, mais que du moins je n'aurai pas surpris et volé tout à fait.

— Quand je saurai tout, reprenait Jacques, mais quoi donc? »

Henri lui fermait la bouche :

« Plus tard, plus tard, » répétait-il.

Jacques quelquefois questionnait son étrange petit camarade sur l'incident qui avait amené son départ de la pension et par suite sa maladie. Henri, la tête dans ses mains, suppliait encore Jacques de se taire :

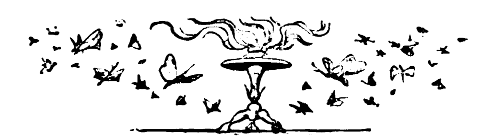
« Quand tu ne seras plus malade du tout, disait-il, plus du tout, je t'expliquerai ce mystère; seul je sais tout, mais d'en parler avant que tu sois entièrement rétabli, cela est impossible, et cela me fait, oh! cela me fait un horrible mal de t'entendre m'interroger avant l'heure où je pourrai te répondre. »

Dans ces moments-là, Henri devenait si pâle, et sa figure se contractait dans une si extraordinaire angoisse, que Jacques n'insistait plus et répondait doucement :

« Calme-toi, Henri, et pardonne-moi. J'attendrai. »

P.-J. Stahl et Marco Wovczok.

La fin prochainement.



Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE IX.

UN KRAAL.

Le lendemain, 25 avril, les opérations géodésiques furent continuées sans interruption. L'angle que faisait la station du baobab avec les deux extrémités de la base indiquées par les pylones, fut mesuré avec précision. Ce nouveau relèvement permettait de contrôler le premier triangle. Puis, cela fait, deux autres stations furent choisies à droite et à gauche de la méridienne [1], l'une formée par un monticule très-apparent qui s'élevait à six milles dans la plaine, l'autre jalonnée au moyen d'un poteau indicateur à une distance de sept milles environ.

La triangulation se poursuivit ainsi sans encombre pendant un mois. Au 15 mai, les observateurs s'étaient élevés d'un degré vers le nord, après avoir construit géodésiquement sept triangles.

Le colonel Everest et Mathieu Strux, pendant cette première série d'opérations, s'étaient rarement trouvés en rapport l'un avec l'autre. On a vu que dans la distribution du travail et pour le contrôle même des mesures, les deux savants étaient séparés. Ils opéraient quotidiennement en des stations distantes de plusieurs milles, et cette distance était une garantie contre toute dispute d'amour-propre. Le soir venu, chacun rentrait au campement et regagnait son habitation particulière. Quelques discussions, il est vrai, s'élevèrent à plusieurs

1. Stations qui correspondraient aux points F et E de la figure, page 100.

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

reprises sur le choix des stations qui devait être décidé en commun; mais elles n'amenèrent pas d'altercations sérieuses. Michel Zorn et son ami William pouvaient donc espérer, que, grâce à la séparation des deux rivaux, les opérations géodésiques se poursuivraient sans amener un éclat regrettable.

Ce 15 mai, les observateurs, ainsi que cela a été dit, s'étant élevés d'un degré depuis le point austral de la méridienne, se trouvaient sur le parallèle de Lattakou. La bourgade africaine était située à trente-cinq milles dans l'est de leur station.

Un vaste kraal avait été récemment établi en cet endroit. C'était un lieu de halte tout indiqué, et sur la proposition de sir John Murray, il fut décidé que l'expédition s'y reposerait pendant quelques jours. Michel Zorn et William Emery devaient profiter de ce temps d'arrêt pour prendre des hauteurs du soleil. Durant cette halte, Nicolas Palander s'occuperait des réductions à faire dans les mesures pour les différences de niveau des mires, de manière à ramener toutes ces mesures au niveau de la mer. Quant à sir John Murray, il voulait se délasser de ses observations scientifiques, en étudiant, à coups de fusil, la faune de cette région.

Les indigènes de l'Afrique australe appellent « kraal », une sorte de village mobile, de bourgade ambulante qui se transporte d'un pâturage à un autre. C'est un enclos, composé d'une trentaine d'habitations environ, et que peuplent plusieurs centaines d'habitants.

Le kraal, atteint par l'expédition anglo-russe, formait une importante agglomération de huttes, circulairement disposées sur les rives d'un ruisseau, affluent du Kuruman. Ces huttes, faites de nattes appliquées sur des montants en bois, nattes tissues de joncs et imperméables, ressemblaient à des ruches basses, dont l'entrée, fermée d'une peau, obligeait l'habitant ou le visiteur à ramper sur les genoux. Par cette unique ouverture sortait en tourbillons l'âcre fumée du foyer intérieur, qui devait rendre l'habitabilité de ces huttes fort problématique pour tout autre qu'un Bochjesman ou un Hottentot.

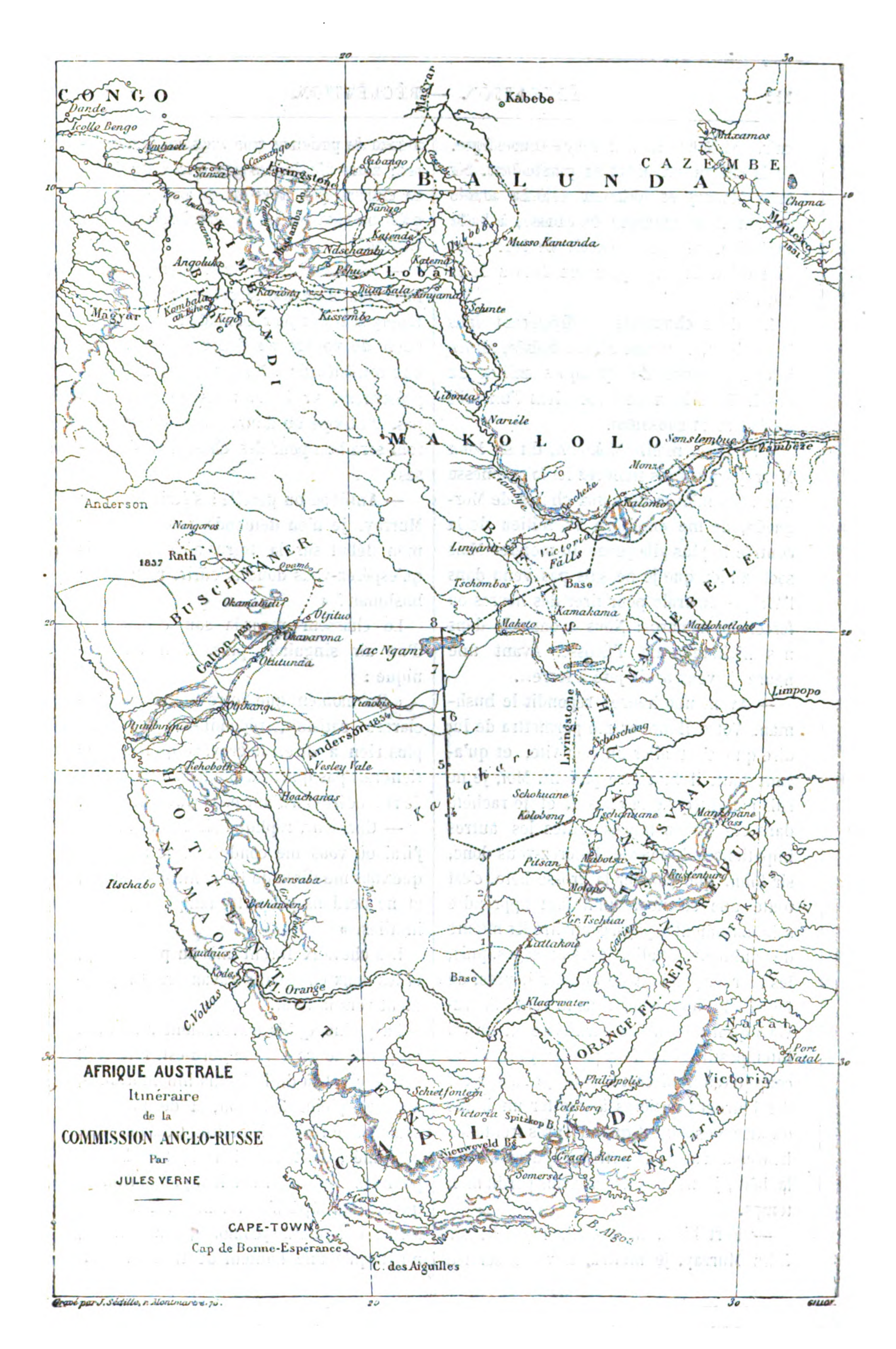
A l'arrivée de la caravane, toute cette population fut en mouvement. Les chiens, attachés à la garde de chaque cabane, aboyèrent avec fureur. Les guerriers du village, armés d'assagaies, de couteaux, de massues, et protégés sous leur bouclier de cuir, se portèrent en avant. Leur nombre pouvait être estimé à deux cents, et indiquait l'importance de ce kraal qui ne devait pas compter moins de soixante à quatre-vingts maisons; enfermées dans une haie palissadée et garnie d'agaves épineuses longues de cinq à six pieds, ces cases étaient à l'abri des animaux féroces.

Cependant, les dispositions belliqueuses des indigènes s'effacèrent promptement, dès que le chasseur Mokoum eut dit quelques mots à l'un des chefs du kraal. La caravane obtint la permission de camper près des palissades, sur les rives mêmes du ruisseau. Les Bochjesmen ne songèrent même pas à lui disputer sa part des pâturages qui s'étendaient de part et d'autre sur une distance de plusieurs milles. Les chevaux, les bœufs et autres ruminants de l'expédition pouvaient s'y nourrir abondamment sans causer aucun préjudice à la bourgade ambulante.

Aussitôt, sous les ordres et la direction du bushman, le campement fut organisé suivant la méthode habituelle. Les chariots se groupèrent circulairement, et chacun vaqua à ses propres occupations.

Sir John Murray, laissant alors ses compagnons à leurs calculs et à leurs observations scientifiques, partit, sans perdre une heure, en compagnie de Mokoum. Le chasseur anglais montait son cheval ordi-

Digitized by Google



AFRIQUE AUSTRALE
Itinéraire
de la
COMMISSION ANGLO-RUSSE
Par
JULES VERNE
CONGO
Dande
Icollo Bengo
Kabebe
CAZEMBE
BALUNDA
Livingstone
Cabango
Musso Kantanda
Lobal
Magyar
Anderson
Nangoras
Rath
1837
BUSCHMANER
Okamabuti
Otjitua
Otjikango
Lac Ngami
Calton
Otjimbingue
Rehoboth
Vesley Vale
Hoachanas
HOTTENTOTEN
Bersaba
Bethanien
Itschabo
MAKOLOLO
Sesheke
Monze
Zambeze
Victoria Falls
Linyanti
Tschombos
Base
Kamakama
Maketo
Kalomo
MATEBELE
Matlohotlohe
Limpopo
Kalahari
Livingstone
Schoschong
Schokuane
Kolobeng
TRANSVAAL
REPUBLIK
Mabotsa
Pitsan
Motopo
Rustenburg
Lattakou
Base
Kuruman
Klaarwater
ORANGE FL. REP.
Natal
Port Natal
Fl. Orange
C. Voltas
Drakensberg
Victoria
Philippolis
Colesberg
Spitzkop B.
Schietfontein
Nieuweveld Bg.
Graaf Reinet
Kafraria
Somerset
CAPLAND
Ceres
B. Algoa
CAPE-TOWN
Cap de Bonne-Espérance
C. des Aiguilles
Gravé par J. Sédille, r. Montmartre 78.
Gillot

naire, et Mokoum, son zèbre domestique. Trois chiens suivaient en gambadant. Sir John Murray et Mokoum étaient armés chacun d'une carabine de chasse, à balle explosive, ce qui dénotait de leur part l'intention de s'attaquer aux fauves de la contrée.

Les deux chasseurs se dirigèrent dans le nord-est, vers une région boisée, située à une distance de quelques milles du kraal. Tous deux chevauchaient l'un près de l'autre et causaient.

« J'espère, maître Mokoum, dit sir John Murray, que vous tiendrez ici la promesse que vous m'avez faite aux chutes de Morgheda, de me conduire au milieu de la contrée la plus giboyeuse du monde. Mais sachez bien que je ne suis pas venu dans l'Afrique australe pour tirer des lièvres ou forcer des renards. Nous avons cela dans nos highlands de l'Écosse. Avant une heure, je veux avoir jeté à terre...

— Avant une heure! répondit le bushman. Votre Honneur me permettra de lui dire que c'est aller un peu vite, et qu'avant tout, il faut être patient. Moi, je ne suis patient qu'à la chasse, et je rachète dans ces circonstances toutes les autres impatiences de ma vie. Ignorez-vous donc, sir John, que chasser la grosse bête, c'est toute une science, qu'il faut apprendre soigneusement le pays, connaître les mœurs des animaux, étudier leurs passages, puis, les tourner pendant de longues heures, de façon à les approcher sous le vent? Savez-vous qu'il ne faut se permettre ni un cri intempestif, ni un faux pas bruyant, ni un coup d'œil indiscret! Moi, je suis resté des journées entières à guetter un buffle ou un gemsbok, et quand après trente-six heures de ruses, de patience, j'avais abattu la bête, je ne croyais pas avoir perdu mon temps.

— Fort bien, mon ami, répondit sir John Murray, je mettrai à votre service autant de patience que vous en demanderez; mais n'oublions pas que cette halte ne durera que trois ou quatre jours, et qu'il ne faut perdre ni une heure ni une minute!

— C'est une considération, répondit le bushman d'un ton si calme que William Emery n'aurait pu reconnaître son compagnon de voyage au fleuve Orange, c'est une considération. Nous tuerons ce qui se présentera, sir John, nous ne choisirons pas. Antilope ou daim, gnou ou gazelle, tout sera bon pour des chasseurs si pressés!

— Antilope ou gazelle! s'écria sir John Murray, je n'en demande pas tant pour mon début sur la terre africaine. Mais qu'espérez-vous donc m'offrir, mon brave bushman? »

Le chasseur regarda son compagnon d'un air singulier, puis, d'un ton ironique :

« Du moment que Votre Honneur se déclarera satisfait, répondit-il, je n'aurai plus rien à dire. Je croyais qu'il ne me tiendrait pas quitte à moins d'une couple de rhinocéros ou d'une paire d'éléphants?...

— Chasseur, répliqua sir John Murray, j'irai où vous me conduirez. Je tuerai ce que vous me direz de tuer. Ainsi, en avant, et ne perdons pas notre temps en paroles inutiles. »

Les chevaux furent mis au petit galop, et les deux chasseurs s'avancèrent rapidement vers la forêt.

La plaine qu'ils traversaient remontait en pente douce vers le nord-est. Elle était semée çà et là de buissons innombrables, alors en pleine floraison, et desquels s'écoulait une résine visqueuse, transparente, parfumée, dont les colons font un baume pour les blessures. Par bouquets pittoresquement groupés s'élevaient des « nwanas, » sortes de figuiers-sycomores, dont le tronc, nu jusqu'à une hauteur de trente à qua-

Digitized by Google

rante pieds, supportait un vaste parasol de verdure. Dans cet épais feuillage caquetait un monde de perroquets criards, très-empressés à becqueter les figues aigrelettes du sycomore. Plus loin, c'étaient des mimosas à grappes jaunes, des « arbres d'argent » qui secouaient leurs touffes soyeuses, des aloës aux longs épis d'un



rouge vif, qu'on eût pris pour des arborescences coralligènes arrachées du fond des mers. Le sol, émaillé de charmantes amaryllis à feuillage bleuâtre, se prêtait à la marche rapide des chevaux. Moins d'une heure après avoir quitté le kraal, sir John Murray et Mokoum arrivaient à la lisière de la forêt. C'était une haute futaie d'acacias qui s'étendait sur un espace de plusieurs milles carrés. Ces arbres innombrables, confusément plantés, enchevêtraient leurs ramures, et ne laissaient pas les rayons du soleil arriver jusqu'au sol embarrassé d'épines et de longues herbes. Cependant le zèbre de Mokoum et le cheval de sir John n'hésitèrent pas à s'aven-

Digitized by Google

turer sous cette épaisse voûte et se frayèrent un chemin entre les troncs irrégulièrement espacés. Çà et là, quelques larges clairières se développaient au milieu du taillis, et les chasseurs s'y arrêtaient pour observer les fourrés environnants.

Il faut dire que cette première journée ne fut pas favorable à Son Honneur. En vain son compagnon et lui parcoururent-ils une vaste portion de la forêt. Aucun échantillon de la faune africaine ne se dérangea pour les recevoir, et sir John songea plus d'une fois à ses plaines écossaises sur lesquelles un coup de fusil ne se faisait pas attendre. Peut-être le voisinage du kraal avait-il contribué à éloigner le gibier soupçonneux. Quant à Mokoum, il ne montrait ni surprise, ni dépit. Pour lui cette chasse n'était pas une chasse, mais une course précipitée à travers la forêt.

Vers six heures du soir, il fallut songer à revenir au camp. Sir John Murray était très-vexé, sans vouloir en convenir : un chasseur émérite revenir « bredouille ! » jamais ! Il se promit donc de tirer le premier animal, quel qu'il fût, oiseau ou quadrupède, gibier ou fauve, qui passerait à portée de son fusil.

Le sort sembla le favoriser. Les deux chasseurs ne se trouvaient pas à trois milles du kraal, quand un rongeur, de cette espèce africaine désignée sous le nom de « lepus rupestris », un lièvre, en un mot, s'élança d'un buisson à cent cinquante pas de sir John. Sir John n'hésita pas, et envoya à l'inoffensif animal une balle de sa carabine.

Le bushman poussa un cri d'indignation. Une balle à un simple lièvre dont on aurait eu raison avec du « six ! » Mais le chasseur anglais tenait à son rongeur, et il courut au galop vers l'endroit où la bête avait dû tomber.

Course inutile ! De ce lièvre nulle trace ; un peu de sang sur le sol, mais pas un poil. Sir John cherchait sous les buissons, parmi les touffes d'herbe. Les chiens furetaient vainement à travers les broussailles.

« Je l'ai pourtant touché ! s'écriait sir John.

— Trop touché ! répondit tranquillement le bushman. Quand on tire un lièvre avec une balle explosive, il serait étonnant qu'on en retrouvât une parcelle ! »

Et en effet, le lièvre s'était dispersé en morceaux impalpables ! Son Honneur, absolument dépité, remonta sur son cheval, et, sans ajouter un mot, il regagna le campement.

Le lendemain, le bushman s'attendait à ce que sir John Murray lui fît de nouvelles propositions de chasse. Mais l'Anglais, très-éprouvé dans son amour-propre, évita de se rencontrer avec Mokoum. Il parut oublier tout projet cynégétique, et s'occupa de vérifier les instruments et de faire des observations. Puis, par délassement, il visita le kraal bochjesman, regardant les hommes s'exercer au maniement de l'arc, ou jouer du « gorah », sorte d'instrument composé d'un boyau tendu sur un arc, et que l'artiste met en vibration en soufflant à travers une plume d'autruche. Pendant ce temps, les femmes vaquaient aux travaux du ménage, en fumant le « matokouané », c'est-à-dire la plante malsaine du chanvre, distraction partagée par le plus grand nombre des indigènes. Suivant l'observation de certains voyageurs, cette inhalation du chanvre augmente la force physique au détriment de l'énergie morale. Et, en effet, plusieurs de ces bochjesmen paraissaient comme hébétés par l'ivresse du matokouané.

Le lendemain, 17 mai, sir John Murray, au petit jour, fut réveillé par cette simple phrase prononcée à son oreille :

« Je crois, Votre Honneur, que nous se-

Digitized by Google

rons plus heureux aujourd'hui. Mais ne tirons plus les lièvres avec des obusiers de montagnes! »

Sir John Murray ne broncha pas en entendant cette recommandation ironique, et il se déclara prêt à partir. Les deux chasseurs s'éloignèrent de quelques milles sur la gauche du campement, avant même que leurs compagnons ne fussent éveillés. Sir John portait cette fois un simple fusil, arme admirable de F. Goldwin, et véritablement plus convenable pour une simple chasse au daim ou à l'antilope, que la terrible carabine. Il est vrai que les pachydermes et les carnivores pouvaient se rencontrer par la plaine. Mais sir John avait sur le cœur « l'explosion » du lièvre, et il eût mieux aimé tirer un lion avec de la grenaille que de recommencer un pareil coup sans précédent dans les annales du sport.

Ce jour-là, ainsi que l'avait prévu Mokoum, la fortune favorisa les deux chasseurs. Ils abattirent un couple « d'harrisbucks », sortes d'antilopes noires, très-rares et difficiles à tuer. C'étaient de charmantes bêtes, hautes de quatre pieds, aux longues cornes divergentes et élégamment arrondies en forme de cimeterre. Leur muffle était aminci et comprimé latéralement, leur sabot noir, leur poil serré et doux, leurs oreilles étroites et pointues. Leur ventre et leur face, blancs comme la neige, contrastaient avec le pelage noir de leur dos, que caressait une ondoyante crinière. Des chasseurs pouvaient se montrer fiers d'un pareil coup, car l'harrisbuck a toujours été le *desideratum* des Delegorgue, des Valhberg, des Cumming, des Baldwin, et c'est aussi l'un des plus admirables spécimens de la faune australe.

Mais ce qui fit battre le cœur du chasseur anglais, ce furent certaines traces que le bushman lui montra sur la lisière d'un épais taillis, non loin d'une vaste et profonde mare, entourée de gigantesques euphorbes, et dont la surface était toute constellée des corolles bleu-ciel du lis d'eau.

« Monsieur, lui dit Mokoum, si demain, vers les premières heures du jour, Votre Honneur veut venir à l'affût en cet endroit, je lui conseillerai, cette fois, de ne point oublier sa carabine.

— Qui vous fait parler ainsi, Mokoum? demanda sir John Murray.

— Ces empreintes fraîches que vous voyez sur la terre humide.

— Quoi! ces larges traces sont des empreintes d'animaux? Mais alors les pieds qui les ont faites ont plus d'une demi-toise de circonférence!

— Cela prouve tout simplement, répondit le bushman, que l'animal qui laisse de pareilles empreintes mesure au moins neuf pieds à la hauteur de l'épaule.

— Un éléphant! s'écria sir John Murray.

— Oui, Votre Honneur, et, si je ne me trompe, un mâle adulte parvenu à toute sa croissance.

— A demain donc, bushman.

— A demain, Votre Honneur. »

Les deux chasseurs revinrent au campement, rapportant les « harrisbucks » qui avaient été chargés sur le cheval de sir John Murray. Ces belles antilopes, si rarement capturées, provoquèrent l'admiration de la caravane. Tous félicitèrent sir John, sauf peut-être le grave Mathieu Strux, qui, en fait d'animaux, ne connaissait guère que la Grande-Ourse, le Dragon, le Centaure, Pégase et autres constellations de la faune céleste.

Le lendemain, à quatre heures, les deux compagnons de chasse, immobiles sur leurs chevaux, les chiens à leur côté, attendaient au milieu d'un épais taillis l'arrivée de la troupe de pachydermes. A de

Digitized by Google

nouvelles empreintes, ils avaient reconnu que les éléphants venaient par bande se désaltérer à la mare. Tous deux étaient armés de carabines rayées à balles explosives. Ils observaient le taillis depuis une demi-heure environ, immobiles et silencieux, quand ils virent le sombre massif s'agiter à cinquante pas de la mare.

Sir John Murray avait saisi son arme, mais le bushman lui retint la main et lui fit signe de modérer son impatience.

Bientôt, de grandes ombres apparurent. On entendait les fourrés s'ouvrir sous une pression irrésistible; le bois craquait, les broussailles écrasées crépitaient sur le sol, un souffle bruyant passait à travers les ramures. C'était la troupe d'éléphants. Une demi-douzaine de ces gigantesques animaux, presque aussi gros que leurs congénères de l'Inde, s'avançaient d'un pas lent vers la mare.

Le jour qui se faisait peu à peu permit à sir John d'admirer ces puissants animaux. L'un d'eux, un mâle, de taille énorme, attira surtout son attention. Son large front convexe se développait entre de vastes oreilles qui lui pendaient jusqu'au-dessous de la poitrine. Ses dimensions colossales semblaient encore accrues par la pénombre. Cet éléphant projetait vivement sa trompe au-dessus du fourré, et frappait de ses défenses recourbées les gros troncs d'arbres qui gémissaient au choc. Peut-être l'animal pressentait-il un danger prochain.

Cependant, le bushman s'était penché à l'oreille de sir John Murray, et lui avait dit :

« Celui-là vous convient-il? »

Sir John fit un signe affirmatif.

« Bien, ajouta Mokoum, nous le séparerons du reste de la troupe. »

En ce moment, les éléphants arrivèrent au bord de la mare. Leurs pieds spongieux s'enfoncèrent dans la vase molle. Ils puisaient l'eau avec leur trompe, et cette eau, versée dans leur large gosier, produisait un glou-glou retentissant. Le grand mâle, sérieusement inquiet, regardait autour de lui et aspirait bruyamment l'air afin de saisir quelque émanation suspecte.

Soudain, le bushman fit entendre un cri particulier. Ses trois chiens aboyant aussitôt avec vigueur, s'élancèrent hors du taillis et se précipitèrent vers la troupe des pachydermes. En même temps, Mokoum, après avoir dit à son compagnon ce seul mot : « restez », enleva son zèbre, et franchit le buisson de manière à couper la retraite au grand mâle.

Ce magnifique animal, d'ailleurs, ne chercha pas à se dérober par la fuite. Sir John, le doigt sur la gachette de son fusil, l'observait. L'éléphant battait les arbres de sa trompe et remuait frénétiquement sa queue, donnant, non plus des signes d'inquiétude, mais des signes de colère. Jusqu'alors, il n'avait que senti l'ennemi.

En ce moment, il l'aperçut et fondit sur lui.

Sir John Murray était alors posté à soixante pas de l'animal. Il attendit qu'il fût arrivé à quarante pas, et le visant au flanc, il fit feu. Mais un mouvement du cheval dérangea la justesse de son tir, et la balle ne traversa que des chairs molles sans rencontrer un obstacle suffisant pour éclater.

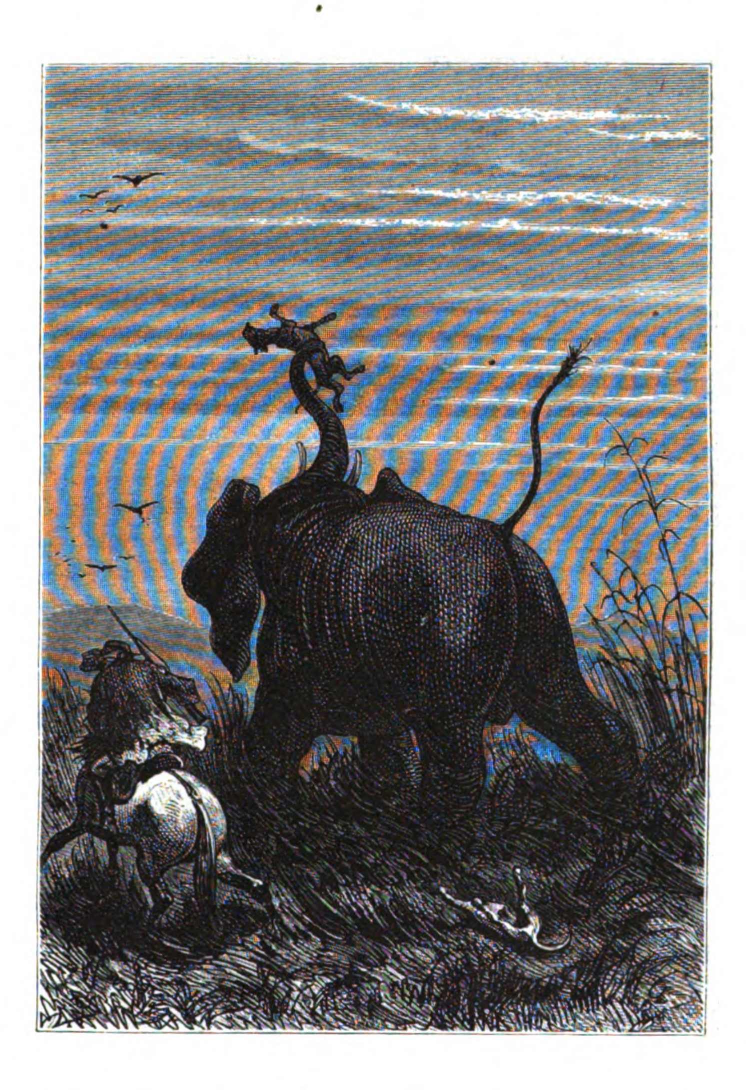
L'éléphant, furieux, précipita sa course, qui était plutôt une marche excessivement rapide qu'un galop. Mais cette marche eût suffi à distancer un cheval.

Le cheval de sir John, après s'être cabré, se jeta hors du taillis, sans que son maître pût le retenir. L'éléphant le poursuivait, dressant ses oreilles et faisant retentir sa trompe comme un appel de clairon. Le chasseur, emporté par sa monture, la serrant de ses jambes vigoureuses,

Digitized by Google

cherchait à glisser une cartouche dans le tonnerre de son fusil.

Cependant, l'éléphant gagnait sur lui. Tous deux furent bientôt sur la plaine, hors de la lisière du bois. Sir John déchirait de ses éperons les flancs de son cheval qui s'emportait. Deux des chiens, aboyant à ses jambes, fuyaient à perdre haleine.



L'éléphant n'était pas à deux longueurs en arrière. Sir John sentait son souffle bruyant, il entendait les sifflements de la trompe qui fouettait l'air. A chaque instant il s'attendait à être enlevé de sa selle par ce lasso vivant.

Tout à coup, le cheval plia de son arrière-train. La trompe, s'abattant, l'avait frappé à la croupe. L'animal poussa un hennissement de douleur et fit un écart qui le jeta de côté. Cet écart sauva sir John d'une mort certaine. L'éléphant, emporté par sa vitesse, passa au delà, mais sa trompe, balayant le sol, ramassa l'un des chiens qu'elle secoua dans l'air avec une indescriptible violence.

Digitized by Google

Sir John n'avait d'autre ressource que rentrer sous bois. L'instinct de son cheval l'y portait aussi, et bientôt il en franchissait la lisière par un prodigieux élan.

L'éléphant, maître de lui, s'était remis à sa poursuite, brandissant le malheureux chien, dont il fracassa la tête contre le tronc d'un sycomore en se précipitant



dans la forêt. Le cheval s'élança dans un épais fourré, entrelacé de lianes épineuses, et s'arrêta.

Sir John, déchiré, ensanglanté, mais n'ayant pas un instant perdu de son sang-froid, se retourna, et, épaulant avec soin sa carabine, il visa l'éléphant au défaut de l'épaule, à travers le réseau de lianes. La balle, rencontrant un os, fit explosion. L'animal chancela, et presque au même moment, un second coup de feu, tiré de la lisière du bois, l'atteignit au flanc gauche. Il tomba sur les genoux, près d'un petit étang à demi caché sous les herbes. Là, pompant l'eau avec sa trompe, il commença à arroser ses bles-

Digitized by Google

sures, en poussant des cris plaintifs.

A ce moment apparut le bushman.

« Il est à nous! il est à nous! » s'écria Mokoum.

En effet, l'énorme animal était mortellement blessé. Il poussait des gémissements plaintifs; sa respiration sifflait; sa queue ne s'agitait plus que faiblement, et sa trompe, puisant à la mare de sang formée par lui, déversait une pluie rouge sur les taillis voisins. Puis, la force lui manquant, il tomba sur les genoux, et mourut ainsi.

En ce moment, sir John Murray sortit du fourré d'épines. Il était à demi-nu. De ses vêtements de chasse, il ne restait plus que des loques. Mais il eût payé de sa propre peau son triomphe de sportsman.

« Un fameux animal, bushman! s'écria-t-il en examinant le cadavre de l'éléphant, un fameux animal, mais un peu trop lourd pour le carnier d'un chasseur!

— Bon! Votre Honneur, répondit Mokoum. Nous allons le dépecer sur place et nous n'emporterons que les morceaux de choix. Voyez de quelles magnifiques défenses la nature l'a pourvu! Elles pèsent au moins vingt-cinq livres chacune, et à cinq schellings la livre d'ivoire, cela fait une somme. »

Tout en parlant, le chasseur procédait au dépeçage de l'animal. Il coupa les défenses avec sa hache, et se contenta d'enlever les pieds et la trompe qui sont des morceaux de choix, dont il voulait régaler les membres de la commission scientifique. Cette opération lui demanda quelque temps, et son compagnon et lui ne furent pas de retour au campement avant midi.

Là, le bushman fit cuire les pieds du gigantesque animal suivant la mode africaine, en les enterrant dans un trou préalablement chauffé comme un four au moyen de charbons incandescents.

Il va sans dire que ce mets fut apprécié à sa juste valeur, même par l'indifférent Palander, et qu'il valut à sir John Murray les compliments de toute la troupe savante.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

L'INTÉRÊT DU CAPITAL.

Après un moment de réflexion, le père Dupont dit en riant : Le capital intellectuel n'a qu'un défaut, c'est qu'on ne peut pas le prêter à intérêt.

En revanche, répondit l'instituteur, on ne peut pas non plus le voler. Un sage de l'antiquité, qui était à la fois riche et savant, Bias, obligé de fuir de sa ville natale détruite par l'ennemi, s'en alla les mains vides. Des voisins lui en exprimèrent leur étonnement. « J'emporte avec moi, dit-il (faisant allusion à son savoir), cette partie de ma fortune dont aucun ennemi, ni aucun voleur ne pourra me dépouiller. »

— Qu'est-ce que prêter à intérêt? demanda Joseph.

— C'est tout simple, lui dit son père, qui était présent. Quand tu auras économisé 100 francs, et qu'au lieu d'acheter des outils et des matières premières, tu les prêteras à un autre, l'emprunteur sera heureux de te donner pour cela 5 francs d'intérêt par an. C'est comme si tu lui louais une maison; il paye un loyer de l'argent emprunté.

L'INSTITUTEUR. — Quand on loue un champ, on appelle fermage la rémunération payée au propriétaire; quand on loue une maison ou un autre objet fixe, on l'appelle loyer, et quand on loue de l'argent, ou même quelquefois des marchandises, on l'appelle intérêt.

— J'ai entendu dire, fit remarquer Robert qui avait travaillé quelque temps en ville, qu'on devrait prêter l'argent sans demander d'intérêts.

L'INSTITUTEUR. — C'est une affaire d'affection ou d'amitié. Si votre frère a perdu sa fortune et si vous lui donnez un logement dans votre maison, c'est bien fraternel de votre part; si votre ami est dans la peine et si vous venez à son aide avec une somme d'argent, en la lui prêtant sans intérêt ou même en lui en faisant cadeau, vous satisferez votre cœur, et tout le monde vous en louera. Mais ce n'est pas là faire des affaires industrielles ou commerciales, ce n'est pas là produire. Or chacun a le droit et souvent le devoir de tirer de ses capitaux, honnêtement, le meilleur parti possible.

LE PÈRE DUPONT (à son neveu Robert). — Tes amis qui sont si bons, est-ce que par hasard ils travaillent pour rien?

ROBERT. — C'est fort différent. Le travail fatigue, puis l'ouvrier a besoin du salaire pour vivre; prêter de l'argent, cela ne fatigue pas, et les capitalistes sont souvent riches.

L'INSTITUTEUR. — L'ouvrier est payé parce qu'il rend un service, et le capitaliste aussi est payé parce qu'il rend un service. Vous autres ouvriers vous ne voyez que le travail manuel, comme s'il n'y avait pas d'autre manière de rendre service aux hommes, ou de leur être utile. On peut travailler autrement que des mains, et très-rudement encore. Je vous assure que sans bêcher, ni piocher, ni coudre, ni raboter, je suis souvent bien fatigué le soir. Mais sans parler de moi, voyez par exemple le médecin, que ferait-il si l'on demandait ses services gratis.

Tenez, l'autre jour, j'étais en ville, j'avais affaire chez un riche négociant. J'ai passé par un bureau où plusieurs commis écrivaient avec ardeur, et je suis entré dans son cabinet de travail. Ce cabinet communiquait à sa chambre à coucher. La porte de communication des deux pièces n'était jamais fermée, et leur ameublement même indiquait que le travail y était permanent. Les casiers chargés de cartons, le bureau surchargé de papiers, de notes, une petite table près du lit, couverte de livres, de lettres arrivées de tous les coins du monde, disaient clairement que le négociant s'était réservé une tâche pour la nuit.

Lequel, croyez-vous, travaille le plus longtemps et le plus durement, le négociant ou un de ses commis?

LE PÈRE DUPONT. — C'est le négociant, je m'y connais.

L'INSTITUTEUR. — Sans doute. Le soir, le commis rentre chez lui, sans souci, se délasse, se couche et dort tranquillement. Le négociant continue à réfléchir sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il doit faire, sur les événements publics, et précisément le jour où je l'ai vu il avait perdu une très-forte somme; qui sait, une ou deux pertes pareilles le ruineraient peut-être.

PIERRE. — Mais, qu'est-ce qu'il produit donc, en travaillant, le négociant?

L'INSTITUTEUR. — Oh, bien des choses! Il fait que nous avons du café, du riz, des épices, que le sucre est moins cher, et bien d'autres choses encore. Et tout cela, c'est un travail de tête.

ROBERT. — Mais ceux qui travaillent de leur tête, c'est-à-dire ceux qui rendent des services par leur intelligence ou par leur savoir sont payés d'une façon ou d'une autre, tandis que l'argent ne travaille pas. Pourquoi rénumère-t-on celui qui prête

Digitized by Google

(pourquoi le capital porte-t-il des intérêts)?

L'INSTITUTEUR. — Le marteau ne travaille pas, ni l'aiguille non plus, c'est la main qui tient l'outil et c'est l'intelligence qui dirige ou doit diriger la main. Or l'argent est un instrument — ou représente les instruments qu'il permet d'acheter — c'est l'intelligence qui en règle l'emploi.

Voyez, par exemple, le négociant dont je vous parlais. Il savait que le café allait manquer, il écrit à un producteur de café (à un planteur) au Brésil, et lui en achète pour 100,000 francs. Il fait mettre ce café sur un navire pour l'amener en Europe. Un accident survient en mer et le navire aussi bien que le café sont perdus. En achetant le café et en le faisant venir, le négociant rendait un service que personne ne doit refuser de payer; ne lui est-il rien dû en outre pour compenser les chances de perte?

LE PÈRE DUPONT. — Et si le négociant n'a pas assez d'argent et que je lui en prête, c'est comme si je m'associais avec lui. On dit bien souvent, faisons cette affaire ensemble.

L'INSTITUTEUR. — C'est juste. Et lorsqu'on s'associe ainsi, on peut convenir de deux sortes de conditions. Ou le possesseur du capital demande à partager les bénéfices, et aussi les pertes; ou il dit : comme vous allez diriger l'affaire, et que je me borne à vous remettre l'argent, tandis que je m'occuperai d'autre chose, je me contente de demander 5 du 100. Puisque vous allez diriger le capital, il est juste que vous ayez (après m'avoir payé 5 °/o) tout le bénéfice; d'un autre côté, comme je ne prends pas part à la direction de l'affaire, je ne veux pas m'exposer aux pertes dont votre négligence ou votre incapacité peuvent être la cause. Ainsi voilà mon capital, que vous gagniez ou non, c'est toujours à 5 pour 100 par an.

LE PÈRE DUPONT. — Le propriétaire d'une somme de 10,000 francs, qu'il achète un champ, qu'il bâtisse une maison, qu'il établisse un commerce, ou qu'il prête ces 10,000 francs à un autre, il faut toujours que cet argent lui rapporte quelque chose, un loyer, des bénéfices ou de l'intérêt, sinon, ou bien personne n'économiserait, ou bien, ce qui serait presque aussi regrettable, chacun enfouirait l'argent économisé. Or, il est certain que sans capital on ne peut rien faire, qu'on est heureux d'avoir du crédit, de pouvoir emprunter quand on en a besoin, et qu'on le paye volontiers.

L'INSTITUTEUR. — Très-volontiers même, car le menuisier qui n'aurait pas de planches, le forgeron qui n'aurait pas de fer, comment travailleraient-ils? Le capital qu'ils empruntent, leur permet de produire des marchandises ou, comme on dit, de gagner de l'argent, et ils donnent avec reconnaissance une petite partie de leur gain en échange du prêt qui leur a permis de le réaliser. C'est un service qu'ils payent. Celui qui a rendu ce service, a dû se priver pendant un certain temps de son capital : cette privation mérite une indemnité. Demander qu'on vous prête l'argent pour rien (quand ce n'est pas un service d'ami), c'est comme si l'on demandait qu'on vous donne des souliers pour rien : tout travail et tout service méritent salaire.

L'INTÉRÊT DU CAPITAL ET LES BÉNÉFICES.

On parlait beaucoup dans le pays du chemin de fer qu'on se proposait de construire, et ceux qui avaient économisé quelque argent étaient disposés à le verser au profit de cette entreprise.

Un dimanche soir, plusieurs voisins

Digitized by Google

vinrent consulter l'instituteur; ils étaient accompagnés de leurs familles, et comme il faisait beau, on s'assit sous le tilleul.

La question qu'on posa à l'instituteur fut : « Faut-il prendre des actions ou des obligations? »

Il répondit : « Rendons-nous bien compte d'abord de la signification des mots *action* et *obligation*.

L'action est une part dans l'affaire. L'actionnaire est un associé. Il verse 100 fr. ou 1,000 francs, ou 10,000 francs dans la caisse commune ; s'il y a des bénéfices, il en a sa part; s'il n'y en a pas, il ne reçoit rien. La part de bénéfice attribuée à chaque action s'appelle *le dividende*, parce qu'on divise les bénéfices par parties égales entre toutes les actions, qui (dans la même entreprise) ont la même valeur. Elles sont toutes de 200 francs, de 500 francs, de 1,000 francs, rarement plus élevées, mais on peut posséder plusieurs actions.

L'obligation, de son côté, est la reconnaissance d'une dette. Celui qui prend une obligation de 500 francs, devient créancier de la compagnie pour cette somme, et reçoit l'intérêt convenu (4 ou 5 °/₀ par an), sans participer aux bénéfices, mais aussi sans encourir de pertes. L'intérêt de l'obligation est payé avant le dividende (le bénéfice) de l'actionnaire. L'obligataire reçoit toujours la même somme, l'actionnaire un peu plus ou un peu moins, selon les années, mais — si l'affaire est bonne — le dividende est toujours supérieur à l'intérêt.

Maintenant vous voyez clairement ce qu'est une action et ce qu'est une obligation, c'est à chacun de vous à examiner s'il aime mieux courir les chances de l'association et prendre une action, qui peut lui rapporter un gros dividende, ou s'il aime mieux se contenter d'un peu moins, mais avec la certitude que le payement s'en fera régulièrement à date fixe. »

On discuta longuement la question, chacun dit son avis sur les chances de succès du chemin de fer. Ceux qui arrivèrent à croire qu'il ferait de gros bénéfices, se décidèrent à prendre des actions, et ceux qui pensèrent que les bénéfices seraient médiocres, se bornèrent à souscrire des obligations.

Le père Dupont dit ensuite : « Il y aura beaucoup de terrassements à faire, le travail ne manquera pas dans le pays.

LE VOISIN BONNARD. — Je me demande s'il faut entreprendre des terrassements. Il y aura des lots de 1,000 mètres, peut-être de 5,000 mètres, je ne puis en faire autant à moi tout seul, il me faut des aides. Mais si je prends des ouvriers, il faut que je leur donne un salaire, peut-être 3 francs par jour, et je n'ai pas assez d'argent (pas assez de capital) pour cela. Je devrais peut-être en emprunter, mais je ne connais pas de capitaliste, je n'aurais donc pas de crédit. Il y a un moyen encore, il est vrai, je pourrais m'associer avec d'autres ouvriers. »

On trouva l'idée bonne, et l'on se mit à examiner qui pourrait bien s'associer avec le voisin Bonnard.

L'un proposa Jean-Pierre.

L'autre nomma Philippe Mathurin.

Un troisième désigna Jacques Briet.

D'autres encore furent passés en revue, mais pour chacun d'eux on jugea ou qu'il ne voudrait pas, ou qu'il ne pourrait pas.

Et pourquoi ne pourrait-il pas?

Parce que le terrassement n'est payé à l'entrepreneur qu'au bout d'un certain temps, mettons trois mois, et que ces ouvriers n'ont pas le moyen d'attendre le payement. S'ils avaient un petit capital, ils pourraient s'associer à l'entreprise, mais n'en ayant pas, il leur faut un salaire journalier.

Du reste, la plupart des ouvriers n'aiment pas s'exposer à des chances de perte,

ils préfèrent un petit gain certain à un gros bénéfice incertain.

« En résumé, dit l'instituteur, il en est du travail comme du capital, on peut s'associer de deux façons différentes : ou l'on court les chances de l'entreprise, ou participe aux bénéfices et aux pertes; ou l'on ne veut courir aucune chance, mais avoir un revenu fixe et certain, alors le capital est rémunéré par l'intérêt et le travail par le salaire. »

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

QUAND VOUS ÉCRIVEZ UNE LETTRE

CONSEILS DE L'AMIRAL COLINGWOOD A SA FILLE

« .....Si vous ne visez pas à la perfection, vous n'y arriverez jamais, au lieu que des efforts soutenus vous rendront toute chose aisée. Ne faites donc rien négligemment. Qu'il s'agisse d'une reprise à votre robe ou d'un travail d'art, tâchez également de faire de votre mieux. Quand vous écrivez une lettre, mettez-y tous vos soins, afin qu'elle soit en tous ses détails aussi parfaite qu'il dépend de vous. Allez droit au sens et cherchez pour le rendre les termes les plus simples, les plus intelligibles et les plus choisis. S'il vous est permis d'être enjouée et rieuse dans une lettre familière, abstenez-vous d'aiguiser votre esprit jusqu'à faire de la peine aux gens. Avant de coucher une pensée par écrit, examinez-la. Pesez même les mots, afin que votre langage soit toujours élégant et ne soit jamais bas. Souvenez-vous, ma chère amie, que votre lettre est la peinture de votre âme. Ceux qui n'ont dans la tête que des sottises, des impertinences et des folies, sont fort à blâmer d'aller exposer ces vilaines choses au mépris du monde ou à la pitié de leurs amis. C'est blesser les convenances que d'écrire une lettre sans soin, sans marquer la ponctuation, avec des lignes toutes de travers, pleine de grosses taches. Cela prouve une totale ignorance de ce qui est convenable ou un manque absolu d'égards pour la personne à qui on s'adresse. Vous ne réparez pas le mal en demandant pardon pour vos pattes de mouche, ou en vous en prenant à votre mauvaise plume, car vous n'aviez qu'à la tailler, ou en alléguant que vous étiez pressée, car vous n'avez point d'affaire plus importante à quoi vous puissiez mieux employer votre temps. Il me semble que je jurerais assez sûrement du caractère d'une dame par son écriture. Les faiseuses de pâtés sont toutes des péronnelles, qu'elles se l'avouent ou non, qu'on s'en aperçoive ou non, et les faiseuses de pattes de mouche ont tort de se flatter que, ne pouvant pas lire leurs lettres, nous les prendrons bénévolement pour des personnes d'esprit..... »

Qui donc a avancé cette affirmation téméraire que les marins écrivent mal?


Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT
OU
LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XII

En se remettant en route, Fanchette a repris la première manière. C'est la plus facile, et elle a fait sans accident un grand bout de chemin. Seulement, comme cela, le lait saute toujours un peu à travers le couvercle et s'égoutte à chaque fois qu'il saute. C'est la faute de la boîte; décidément elle est trop pleine.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT
OU
LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XIII

Tout bien réfléchi, il vaut mieux en ôter un peu. Fanchette se rassoit un moment. Elle a trouvé encore une bonne place à l'ombre sous un bel arbre. Elle a une très-bonne nouvelle idée. Elle va vider dans le couvercle une petite goutte de lait, celle qui est en trop dans la boîte. Ce couvercle-là est précisément fait comme une soucoupe, et de cette façon le reste du lait ne pourra pas s'écouler si facilement à travers. Bien sûr il ne pourra plus sauter assez haut.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

LA RÉCOMPENSE

On dînait de bonne heure chez Édouard. Aussi, quand il arriva, on était à table depuis longtemps. Sa mère le regarda d'un air de reproche et lui dit :

« Pourquoi venir si tard, Édouard ? »

Et son père ajouta d'un ton narquois, en lui montrant un plat vide :

« *Tarde venientibus ossa.* »

Édouard avait une bonne excuse à donner. Pourquoi ne la donna-t-il point ? Il se mit à table sans rien dire, fort de sa bonne conscience ; mais la vertu elle-même n'a pas le droit d'être rogue. Édouard l'était. Il trouvait mauvais qu'on le soupçonnât ; aussi gardait-il le silence de l'orgueil blessé. Tout simplement, c'était une sottise ; enfin les enfants ne sont pas parfaits.

Quand Édouard eut mangé d'un plat, il chercha des yeux le second ; mais il n'y avait plus rien sur la table qu'un peu de dessert.

« Tant pis pour les retardataires, dit le papa cette fois en bon français.

— C'est ça ! s'écria le petit garçon vivement piqué et triomphant de l'injustice dont il se voyait l'objet, c'est ça ! Voilà la justice ! On vous dit d'être bon, obligeant, aimable, et puis, quand ça vous arrive de l'être, par hasard, crac ! on vous met au pain sec. »

Adrienne éclata de rire. Mais le papa prit un air sérieux.

« Voilà une réplique bien peu polie, Édouard. Il me semble que tu pourrais prendre la peine de t'expliquer avec nous plus clairement. »

Édouard baissa les yeux, et, tout simplement alors, raconta l'histoire de la petite blanchisseuse. Il rencontra en terminant le regard de sa mère et baissa les yeux de nouveau ; mais cette fois avec une émotion pleine de douceur, car il voyait sa maman contente de lui.

Après le dîner, notre collégien eut à faire un devoir pour le lendemain, puis il alla se coucher. Au moment de s'endormir, quand il eut reçu le baiser de sa mère, ce soir-là plus tendre que de coutume, il se rappela ce qu'il avait fait dans la journée et se sentit tout content. Et tandis que ses yeux s'alanguissaient et que ses idées se détachaient les unes des autres et s'éparpillaient, comme les grains d'un collier rompu, il voyait devant lui, vaguement, la maigrelette figure de la petite blanchisseuse, éclairée de ce regard doux et reconnaissant qu'elle avait attaché sur lui ; et peu à peu la figure disparut et il ne resta que l'œil animé de ce regard qui grandit, grandit et devint comme un soleil à la chaleur duquel Édouard voyait en rêve de belles fleurs et de beaux fruits naître autour de lui et former des bosquets délicieux et parfumés, où les oiseaux chantaient et où sa maman l'embrassait en disant : — Sois bon, tu seras heureux.

Le lendemain étant un jeudi, Édouard eut son après-midi de vacance. Ces jours-là, surtout quand il tombait des giboulées et qu'on ne pouvait sortir, Édouard était jaseur comme un merle. Il venait s'asseoir près de sa maman, et alors c'étaient des questions en masse ; puis venaient les confidences ; là, tranquille, entourant son genou de ses deux bras et se balançant un

Digitized by Google

peu, ou bien le menton dans sa main, regardant sa maman dont les doigts légers volaient sur l'ouvrage, tandis que son front grave, son doux sourire et son oreille attentive se penchaient vers son enfant, Édouard trouvait le temps de réfléchir; mille idées lui arrivaient dans la tête; il voyait en lui-même et disait ce qu'il y voyait. Et souvent, à la fin, on se lançait dans des imaginations, des fantaisies interminables et au bout desquelles, parfois, on se trouvait avoir fait le tour du monde et même bien des excursions dans les mondes que ne mentionne pas la géographie. Toujours, après ces conversations, Édouard se sentait plus fort, et il lui semblait qu'il avait grandi.

Ce jeudi-là, Édouard, après un silence, dit tout à coup :

« Je voudrais savoir si madame la justice des choses, qui s'entend si bien à distribuer des taloches et des coups de canne à ceux qui font mal, s'occupe au moins de récompenser? Car enfin il me semble que punir ça doit être la moitié seulement de son ouvrage. »

La maman sourit.

« A quel propos me demandes-tu cela? »

Édouard devint tout rouge. Il pensait à son aventure de la veille, au service qu'il avait rendu à la petite blanchisseuse.

« Tu veux savoir ce qu'on gagne à soulager les faibles de leurs fardeaux, n'est-ce pas? »

Ce fut encore le silence d'Édouard qui répondit.

« Oh! il n'y a pas pour cela une récompense, il y en a plusieurs. Seulement, elles ne sont pas de la nature des taloches et des coups de canne; en général elles ne se pèsent ni ne se touchent, étant d'ordre supérieur. C'est pourquoi les gens qui ne connaissent que ce qui se voit et se touche, demandent souvent où elles sont. Et on les entend répéter qu'*à rendre service, on n'oblige que des ingrats*. Ne pourrait-on pas leur répondre : Ce n'était donc pas pour obliger, ce que vous faisiez; mais pour en recevoir un avantage? Vous n'avez donc pas fait une action d'amour ou de bonté, mais un marché? Dans cet ordre de choses, les services qu'échangent les hommes en société ont une valeur tarifée, et, par exemple, le service que tu as rendu hier à cette petite fille vaut 50 centimes à peu près, puisqu'un portefaix l'eût fait pour ce prix.

— Mais je ne l'ai pas fait pour gagner de l'argent, dit Édouard mortifié.

— Pourquoi l'as-tu fait?

— Parce que j'avais de la peine de la voir chargée plus que ses forces.

— C'est cela. Tu as éprouvé une souffrance, très-noble d'ailleurs, et tu as voulu la faire cesser. Tu as satisfait ton sentiment. Et c'est pour cela que tu voudrais une récompense. »

Édouard baissa la tête.

« Tu as si bien senti que ces choses-là sont au-dessus d'un payement quelconque, d'une rémunération positive que, lorsque j'ai compris ta pensée tout à l'heure et que j'ai rapporté ta question à ton aventure d'hier, tu as rougi.

— C'est vrai! dit Édouard en rougissant de nouveau.

— Cherche un peu ce que signifie ta confusion.

— C'est que j'ai senti qu'on ne doit pas se vanter d'une bonne action ni en attendre de récompense.

— Mais pourquoi cela? »

Édouard fut embarrassé pour le dire.

« Parce que la récompense est dans la bonne action même. Parce qu'elle est un bonheur pour celui qui la fait, encore plus que pour celui qui la reçoit. Et puis, en même temps, c'est une force, c'est une grandeur. Allez donc récompenser les gens d'être forts, d'être grands et d'être heureux!

Digitized by Google

— Pourtant, objecta Édouard, il y en a beaucoup alors qui diront : Ce n'est pas la peine d'être bon ; et même je l'ai entendu dire.

— Soit. Leur punition sera de ne pas l'être. Car c'est un malheur d'être réduit à la vie abaissée de l'animal, de l'égoïste. Ne comprends-tu pas que le principal bonheur de l'homme est de jouir d'une vie plus large et plus élevée? Tiens, au concert, l'autre jour, tu te souviens combien ta sœur et toi avez admiré ce pianiste qui jouait de si belles choses. Que disiez-vous en sortant?

— Nous disions : comme il est heureux! Oui, et j'aurais bien voulu lui ressembler.

— Eh bien! mon enfant, dit la maman, en embrassant Édouard, la bonté est la plus grande, la plus belle et la première des puissances. Crois-le et tâche d'être bon.

— Mais, reprit-elle un instant après, si la pratique du bien n'emporte pas, du moins le plus souvent, de récompenses immédiates et palpables, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait pas. Et d'abord, rappelle-toi l'état de ton cœur en revenant à la maison, après avoir soulagé cette pauvre enfant.

— Oh! oui, j'étais tout réjoui intérieurement, et malgré ma fatigue je me sentais léger.

— Et depuis, toutes les fois que tu y as pensé?

— J'ai toujours éprouvé un grand plaisir.

— C'est déjà beaucoup, tu le vois, pour un acte si simple. Mais il y a encore autre chose : tu as aussi laissé dans le cœur de cette enfant un bon sentiment, et, si ce n'est pas à toi qu'elle le rend, ce sera à d'autres. Quelquefois nos bonnes actions nous procurent le plus grand des biens : un ami. Ainsi n'y a-t-il point d'exemple d'un être bon et bienfaisant qui ne soit aimé. Mais, quoi qu'il arrive, et dussions-nous ne jamais revoir ceux à qui nous avons pu être utiles, un bienfait porte toujours ses fruits quelque part. C'est un germe jeté en terre, qui produit et fructifie. Or tu comprends bien que nous sommes tous intéressés à semer de bons germes et non de mauvais, c'est-à-dire à rendre la société humaine douce, fraternelle, heureuse, au lieu d'y répandre le trouble, la haine, le malheur. »

Édouard acquiesça de la tête ; mais à la manière des enfants à qui l'on vient de dire coup sur coup trois ou quatre phrases sérieuses.

La maman savait bien que pour ces petits cerveaux ennemis de l'abstraction il faut des choses qui parlent aux yeux ; aussi alla-t-elle chercher deux objets qu'elle posa sur la table, près d'Édouard. C'étaient une coupe et un flacon de curaçao, liqueur d'oranges qu'Édouard aimait beaucoup. Et tandis que le petit garçon, alléché, regardait en souriant, ne sachant trop ce que cela voulait dire, la maman laissa tomber dans la coupe pleine d'eau une goutte de liqueur.

« Si ce n'est qu'une goutte! » dit Édouard en voyant qu'elle s'arrêtait.

Mais la maman en fit successivement tomber d'autres, tant enfin que cela devint un breuvage très-bon, comme put s'en convaincre le petit friand, qui l'avala tout d'un trait dès que sa maman l'eut approché de ses lèvres.

« Et si, au lieu de curaçao, j'avais mis du fiel ou du vinaigre? demanda-t-elle.

— Parbleu ! ça aurait été fort mauvais.

— Tu vois quel avantage nous avons à laisser tomber de bonnes gouttes dans le vase où nous buvons tous ; car j'ai voulu par cette coupe te représenter la vie. Si au lieu de gouttes douces et parfumées, c'est-à-dire de bonnes actions qui rendent la la vie agréable, heureuse, nous en jetons

d'aigres ou d'empoisonnées, la vie nous devient amère. Les hommes, en général, ne comprennent pas combien ils sont forcément liés les uns aux autres, et c'est pour cela qu'ils jettent dans la vie tant de gouttes de fiel qu'ils croient n'être que pour autrui, mais qui reviennent un jour ou l'autre remplir d'amertume leur propre bouche.

— Eh bien! dit Édouard après un instant de réflexion, je ne trouve pas cela très-juste, moi, que tout le monde boive à la même tasse, les bons et les méchants. »

Comme sa maman se levait en ce moment, il la retint par sa robe, afin d'avoir une réponse. Mais elle se dégagea en souriant.

« Il y aurait trop à dire là-dessus. Ce sera pour plus tard. »

Et elle se rendit à la cuisine, pour s'occuper du dîner.

Après le dîner, quand on se rassembla autour de la cheminée, la maman attira Édouard sur ses genoux et lui dit:

« Crois-tu que si l'enfant, la pauvre apprentie qu'on charge d'un travail au-dessus de ses forces, qu'on gronde et malmène, si elle devient mauvaise, de méchante humeur, négligente, menteuse, si elle est enfin malfaisante à l'égard des autres comme on l'a été pour elle, crois-tu qu'elle n'ait pas d'excuses, et que la faute n'en soit pas à d'autres plus qu'à elle-même?

— Est-ce qu'il y a bien d'autres petites filles malheureuses comme celle que j'ai rencontrée? demanda Édouard.

— Beaucoup, et beaucoup aussi de petits garçons. La plupart des enfants sont privés d'instruction, de tendresse et de bon exemple. C'est une grande injustice et un grand malheur. Eh bien! nous qui sommes à l'abri de ce mal, c'est parce que nous ne faisons pas tout notre possible pour l'empêcher que nous méritons d'en partager, en bien des cas, la peine. Sais-tu, mon enfant, à quoi j'ai pensé? Il faut tâcher de retrouver cette petite fille et de lui procurer un apprentissage, où elle soit doucement enseignée et bien élevée.

— Oh! maman, que tu es bonne! » s'écria Édouard enchanté.

Le plan fut bientôt fait. On irait dans la maison où Édouard avait porté le panier, demander l'adresse de la blanchisseuse; on aurait de celle-ci l'adresse de la petite fille et de sa mère, et, si elles y consentaient, la petite, proprement vêtue par les soins d'Adrienne et de sa maman, entrerait dans l'une des écoles fondées par Élisa Lemonnier.

Les deux enfants étaient tout heureux.

« Quel bonheur de lui faire une robe! disait Adrienne. »

Et elle cherchait dans sa toilette les objets qu'elle pourrait donner.

« Combien coûte-t-elle, cette école? demanda Édouard.

— 12 francs par mois.

— Oh! c'est beaucoup. Et comment feras-tu, maman, toi qui disais l'autre jour que tu n'avais pas d'argent quand je t'ai demandé ce joli buvard?

— Je n'en avais pas, en effet, pour une fantaisie; mais pour un devoir sérieux j'en trouverai. Nous ferons des économies sur notre toilette et sur nos plaisirs. »

Ce bon projet réussit. La petite fille fut placée à l'école professionnelle où, tout en recevant une bonne instruction primaire, elle fit l'apprentissage d'un état lucratif. Elle et sa mère en étaient heureuses. Souvent aussi Édouard pensait qu'il était la cause ou du moins l'occasion de ce bonheur, et il en éprouvait une joie profonde. Et quand il désirait une emplette que sa mère lui refusait en disant: « Non, il faut songer aux 12 francs de notre école, » son regret ne durait guère, et son sacrifice était joyeux.

Digitized by Google

« C'est une goutte parfumée de plus que nous avons jetée dans la coupe, n'est-ce pas, maman? disait-il parfois.

— Oui, mon fils, et tout près du bord où se posent nos lèvres, dans notre vie même. »

ÉDOUARD CRUEL.

Ce jour-là, Édouard n'était pas revenu seul du collége; il s'était laissé entraîner par un groupe de ses camarades, et il revenait du lycée Condorcet à Montmartre, par la plaine de Monceaux.

Il s'agissait de lancer un cerf-volant.

Le vent était frais; il soufflait du nord; mais pas assez bas pour bien servir le projet de nos écoliers; le cerf-volant avait peine à s'enlever. Il flottait un peu, montait un instant sous un souffle favorable, mais trop court; s'abaissait, se relevait, ballottait de ci et de là, mais en gagnant de plus en plus du côté de la terre où il finissait par s'abattre piteusement, les ailes basses et la queue traînante. C'était désespérant.

Et pourtant le vent balayait là-haut les nuages et les faisait filer si vite, si vite! — Ah! s'il avait soufflé dans la plaine Monceaux comme dans la plaine bleue! Que c'eût été beau!

Mais voilà! cela n'était pas ainsi, et nos garçons étaient fort désappointés.

« Toute la difficulté consiste à faire monter le cerf-volant jusqu'à la zone où le vent règne, » disait un fort en physique.

Mon Dieu oui, ce n'était pas autre chose. Ce n'était bien que cela; mais c'était tout; car le cerf-volant n'y montait pas.

La contrariété de ces messieurs était vive, ils étaient de fort mauvaise humeur.

Ils lançaient de nouveau le cerf-volant, quand un chien qui passait par là, le nez à terre et semblant quêter pâture, voyant cette chose, à lui inconnue, qui se balançait au-dessus du sol, se mit à aboyer de toutes ses forces.

Les petits garçons n'y firent pas d'abord grande attention; mais quand le cerf-volant s'abattit, le chien, aboyant toujours, courut sus, et l'eût déchiré sans doute, si toute la bande ne l'eût chassé avec de grands cris.

C'était un jeune chien, évidemment. Sa voix était claire et mal formée, et sa physionomie avait ce caractère naïf, et ses mouvements cette vivacité maladroite qui appartiennent à l'enfance. Voyant jouer ces petits garçons, il voulait jouer aussi.

Effrayé par leurs menaces et atteint d'un coup de pied, il s'éloigna en criant; mais bientôt voyant le cerf-volant s'élever encore, et cette chose décidément lui paraissant suspecte ou provoquante, il se mit de nouveau à japper en courant après.

« Veux-tu nous laisser tranquilles, vilaine bête! » lui cria Édouard.

Et, comme à cette parole il joignait un geste agressif contre l'animal, celui-ci se posa sur la défensive, en grondant et montrant une rangée de dents blanches et pointues. Édouard recula. Le chien avança. Édouard eut peur et se mit à courir vers ses camarades. Le chien courut après lui en aboyant, mais sans lui faire de mal. Toutefois, Édouard fut très-mécontent d'avoir eu peur, d'autant plus que ses camarades se moquaient de lui.

A ce moment, le cerf-volant s'abattait une dixième fois. Le chien, déjà excité, fondit dessus, comme fait un jeune chat sur la boule de papier qu'on lui tend au

Digitized by Google

bout d'un fil, et, fourrant tout au travers ses pattes et ses crocs, en un instant n'en fit qu'un lambeau.

Jamais forfait détestable ne souleva un plus formidable chœur de cris de fureur et d'indignation. La colère a soif de vengeance. D'un même mouvement, la plupart des écoliers se saisirent des pierres qui se trouvaient autour d'eux et les lancèrent contre le chien qu'ils atteignirent, car la pauvre bête ne s'attendait pas à cette agression. Poussant des hurlements douloureux, il prit la fuite; mais toute la bande, Édouard comme les autres, armés de nouveaux projectiles, courut après lui, et bientôt, sous une grosse pierre lancée par le plus grand, le jeune chien s'abattit en poussant un hurlement lamentable.

Édouard sentit quelque chose lui serrer la gorge, et une impression douloureuse à l'estomac, et pourtant, comme les autres, il continua de courir, et comme les autres il lâcha sa pierre, et cette pierre, justement, alla frapper à la tête la pauvre bête terrassée, qui eut un mouvement convulsif accompagné d'un faible gémissement. Ce gémissement, Édouard le sentit pénétrer en lui comme si c'eût été une lame aiguë qui lui passait du cerveau dans la gorge, puis au cœur. Entraîné par sa course, il était arrivé tout près du chien. La malheureuse bête était là gisante dans une flaque de sang, le ventre écrasé, la tête fendue, et tout ce corps, pantelant de souffrance, était parcouru de temps à autre par les convulsions de la mort.

« Il faut l'achever! » s'écria d'une voix cruelle et triomphante un des écoliers, celui qui avait jeté la grosse pierre et qui en tout temps distribuait le plus volontiers autour de lui des chiquenaudes ou des coups de poing.

Cette parole fit frémir Édouard.

« Non! non! dit-il, non! »

Et deux ou trois autres avec lui. Mais un autre reprit :

« Il n'en peut pas revenir. Mieux vaut pour lui que ça finisse tout de suite. »

En même temps il ramassa une nouvelle pierre; la plupart en firent autant.

En voyant ses bourreaux arriver sur lui, le pauvre animal fit un dernier effort tout instinctif pour leur échapper : sa tête ensanglantée s'agita, une de ses pattes se tendit; mais il ne put que pousser un dernier gémissement. Son œil désespéré, qui semblait en appeler à des êtres plus humains, se fixa un instant sur Édouard, puis se convulsa sous la nouvelle grêle de pierres qui l'assaillit. Peu de temps après, l'œil était devenu vitreux. La mort avait terminé cette agonie.

Édouard suivit ses camarades. Il avait la tête étourdie, les jambes tremblantes et ne disait rien. S'il avait été capable d'observer, il aurait vu que les autres étaient à peu près de même, excepté le garçon brutal, que nous avons vu le plus acharné au meurtre du pauvre chien, et qui, riant d'un rire affecté toutefois, disait :

« Ah! ah! nous la lui avons fait payer belle! »

Puis un autre qui voulait se mettre à la hauteur de cet esprit fort, mais y parvenait mal.

A ces exceptions près, la petite bande, partie alerte et rieuse, revenait morne, la tête basse, les mains dans les poches, et tous ceux qui connaissent un peu les enfants auraient vu, rien qu'en les regardant passer, que ces garçons-là venaient de mal faire. Un à un, ils se détachèrent du groupe sans se serrer la main et sans se dire bonsoir, et bientôt Édouard se trouva seul sur le chemin encore assez long qu'il avait à faire pour rentrer chez lui.

Seul, avec le souvenir de l'action qu'il

Digitized by Google

avait faite! Oh! comme il était triste! Comme sa tête se penchait sur sa poitrine!... Il voulut combattre cette impression, regarder de droite et de gauche, siffler, se distraire... il ne pouvait pas. Il voyait toujours la scène horrible, il entendait toujours les cris de la malheureuse créature dont ils avaient arraché la vie; il avait toujours dans les yeux cet œil mourant qui lui reprochait sa cruauté... Jamais il ne s'était senti si coupable et si malheureux; et puis il pensait avec terreur qu'il allait paraître devant sa mère. Que lui répondrait-il, quand elle l'interrogerait?

Il arrivait tard, en effet, bien tard, et quand sa mère le lui dit, d'un regard triste et d'une voix sévère, Édouard, en balbutiant, avoua qu'il était allé essayer un cerf-volant dans la plaine de Monceaux... et n'avoua rien de plus. Il sentait que l'action odieuse qu'il avait commise exciterait un mouvement d'horreur dans l'âme de sa mère, et il ne trouvait pas le courage... Oh! non! Il lui semblait que sa mère ne l'aimerait plus!...

Édouard se trompait. Les mères aiment toujours. Elles peuvent souffrir beaucoup de cet amour. L'enfant peut leur en faire une douleur ou une joie. Mais voilà tout.

Il se coucha, bien triste. Et d'abord il crut qu'il ne pourrait pas dormir. Mais on s'endort toujours à neuf ans, en quelque situation que l'on soit, comme n'importe où l'on se trouve. Seulement le sommeil n'est pas toujours complet. Pour cela, il faudrait qu'il fût le repos de toutes nos forces et de toutes nos facultés; mais celles qui ont été excitées outre mesure se refusent à ce repos et remplissent le cerveau du souvenir des objets qui les ont frappées, avec une incohérence toutefois qu'explique l'absence des autres facultés, celles qui ont pris le sage parti de dormir. Ainsi donc, Édouard, à peine assoupi, se trouva n'avoir changé que de scène ou plutôt de vision; mais sa préoccupation resta la même.

Il se vit d'abord dans une grande plaine couverte de pierres, où soufflait un vent qui le glaçait jusqu'aux os, et il marchait vite, le plus vite possible, en songeant que ses parents l'attendaient et en voyant la nuit s'avancer; mais plus il allait, plus la plaine devenait pierreuse, si bien qu'à la fin ce furent des tas amoncelés qu'il fallait gravir, et ce n'était pas chose facile; car tantôt ces pierres fuyaient sous les pieds en aboyant, tantôt elles mordaient les jambes d'Édouard avec de longs crocs blancs aiguisées, dont elles étaient toutes dentelées, et enfin, quand avec des peines infinies Édouard était parvenu à gravir un de ces tas, il s'écroulait tout à coup, et un autre tas se présentait qu'il fallait gravir encore. Cela dura longtemps, et il était bien las.

A la fin, pourtant, les tas de pierres s'aplanirent et Édouard se trouva dans un jardin où il savait que devait être sa mère. Il y marcha quelque temps; mais voilà qu'à l'entrée d'une allée, par où il devait passer, il vit un chien couché, un jeune chien au poil jaunâtre, ensanglanté, mourant, et il eût fallu le toucher presque en passant. Édouard recula et voulut changer de chemin, car il se trouvait dans un carrefour; mais à l'entrée de tous les chemins qu'il voulut prendre, c'était la même chose: le chien mourant était toujours là. L'épouvante, le chagrin serraient le cœur d'Édouard. Il se trouvait emprisonné dans cet affreux carrefour, loin de sa mère dont il entendait au loin, derrière des bocages, la voix l'appeler. Non sans une horrible répugnance, il essaya donc de franchir l'obstacle; mais au moment où il leva le pied pour passer, les pattes du chien s'allongèrent en grossissant d'une manière formidable et de-

Digitized by Google

vinrent une infranchissable barrière. Et il en fut de même à l'entrée de tous les chemins. Édouard, désespéré, se retira au milieu du carrefour et se prit à pleurer.

« Qu'avez-vous, mon enfant? » lui dit un vieux monsieur en lui mettant la patte sur l'épaule; car ce vieux monsieur, qui avait habit, cravate et chapeau de soie, était cependant un chien.

« Je voudrais passer, lui dit Édouard, et vous seriez bien bon de me conduire auprès de ma mère.

— Je vais vous y conduire, mon enfant; ne pleurez plus, » dit le vieux monsieur.

Et il prit le bras d'Édouard, qui le suivit.

Mais en chemin le vieux monsieur, ou si vous voulez le vieux chien, se trouva être encore le chien jaune, le pauvre jeune chien tué par Édouard et ses camarades, lequel en casquette et en veste d'écolier, disait à Édouard :

« Pourquoi m'avoir tué? Que t'avais-je fait?

— J'en suis bien fâché, va, répondit Édouard en pleurant.

— Je le crois, car les plus malheureux ce sont les méchants. Tu m'as fait bien du mal; mais tu souffriras encore plus que tu ne m'as fait souffrir. Tiens, voilà ta punition. »

Ils étaient arrivés à l'entrée d'une grotte remplie de chiens morts, aux yeux vitreux, autour desquels rampaient et s'entrelaçaient d'affreux reptiles.

« C'est là que désormais tu vas habiter, dit le jeune chien,

— Oh! non! non! cria Édouard, je ne veux pas.

— Il le faut. C'est la justice qui l'ordonne. »

Et d'une patte cassée qui pendait au bout de sa manche et qui pourtant se trouva douée d'une force irrésistible, le chien, poussant Édouard, l'envoya tomber dans l'horrible grotte, sur un des cadavres, dont le contact produisit dans tout son être un épouvantable choc.

« Mais tu es malade! mon pauvre enfant, » dit une voix bien chère.

Et c'était une main douce et tiède qui pressait la main d'Édouard, et ce fut dans le sein de sa mère qu'il se réfugia tout éperdu, tout souffrant encore de l'affreuse étreinte.

« Emmène-moi, maman, partons! sortons de cette grotte! vite!

— Il n'y a pas de grotte ici, cher enfant. Vois, tu rêves encore; tu es dans ton petit lit et dans les bras de ta mère, et là tu n'as rien à craindre, mon Édouard. Ouvre les yeux. Réveille-toi bien. »

Et de bons baisers entrecoupaient ces paroles.

Ce furent ces baisers qui réveillèrent tout à fait Édouard, car ils allèrent jusqu'au fond trouver sa conscience qui lui dit : — Ce n'est pas toi qu'on embrasse, Édouard. Ce n'est pas l'Édouard d'hier et d'aujourd'hui, le bourreau du pauvre chien, mais l'Édouard innocent que tu étais avant cette méchante action. Les baisers de ta mère ne t'appartiennent plus.

Il fondit en larmes alors, et avec des sanglots, des paroles entrecoupées, il confia tout à sa mère et la vit pleurer aussi.

« Malheureux enfant! » dit-elle.

Ce fut tout; elle ne lui fit pas d'autre reproche. Et elle le soigna, lui donnant à boire et lui mettant de l'eau sur le front; car il avait la fièvre. Mais comme elle était triste, sa pauvre maman! Et cette tristesse et ce silence accablaient Édouard plus que des reproches; car il voyait bien que sa mère, malgré la peine qu'elle éprouvait de le voir malade, ne pouvait rien dire pour le consoler, et qu'elle éprouvait plus de peine encore de le savoir si méchant.

Digitized by Google

Elle passa toute la nuit près de lui, tenant sa main dans la sienne et le défendant en quelque sorte contre les fantômes de ses rêves, quand il retombait par moments dans le sommeil.

Pendant un de ces réveils pleins d'agitation :

« Maman, demanda-t-il, qu'est-ce que la justice des choses me fera?

— Ne la sens-tu pas en toi, mon fils? lui répondit-elle. C'est par elle que tu souffres en ce moment. »

Édouard sentit que c'était la vérité; et alors il se demanda à lui-même si ce tourment durerait longtemps. Et sa raison lui répondit :

« Aussi longtemps que le souvenir.

— Hélas donc, toujours? Ah! oui, la punition est sévère! »

Et sa raison reprit :

« Que peux-tu faire pour rendre la vie au pauvre chien et pour effacer ta cruauté? »

Rien, hélas! il ne pouvait rien! N'était-il donc pas juste que le souvenir, c'est-à-dire le remords, fût éternel, puisque l'action était irréparable?

Et cependant, comme la mort clôt la souffrance, le temps atténue le souvenir. C'est le résultat et le bénéfice de notre faiblesse. Après cette nuit cruelle, Édouard peu à peu se remit d'une impression si poignante. Il redevint même étourdi, gai, léger, selon son âge. Toutefois ce remords resta dans sa mémoire et fut toujours douloureux. Il le garda même quand il fut devenu homme; car le mal est le mal, n'importe à qui on le fait, et Édouard ne fut jamais de l'avis de ceux qui considèrent comme un tort de peu d'importance la cruauté envers les animaux. Il sentait que si nous devons respecter l'humanité dans nos semblables, nous devons respecter aussi dans dans les animaux ce qui nous est commun avec eux, c'est-à-dire la sensibilité physique, sans compter d'autres sensibilités qui, à divers degrés, les rapprochent de nous.

Lucie B.

La suite prochainement.

LE CHEMIN GLISSANT

PAR P.-J. STAHL ET MARCO WOVCZOK

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH

XVIII.

« Ta mère est là, Julie est là, Marie est là, dans le jardin, » vint dire un jour le correspondant de Jacques à Henri.

Par extraordinaire, Henri reposait dans un fauteuil. Les veilles, la fatigue, et plus encore les émotions qu'il avait refoulées, avaient fini par le jeter dans une sorte de langueur contre laquelle ses nerfs seuls et son énergie morale parvenaient à réagir. Mais à cette nouvelle : « Ta mère est là, » bien qu'il l'attendît tous les jours, à cette nouvelle, il fondit en larmes. C'étaient les premières larmes qu'il eût versées depuis qu'il faisait son métier de garde-malade. Il faut croire que ces larmes étaient déjà moins amères que celles que si souvent nous l'avons vu répandre, car elles semblèrent le soulager. Les autres, celles d'autrefois, lui brûlaient les yeux.

« Laissez-moi pleurer, dit-il, pleurer

encore un peu. Je crois presque que l'on peut pleurer de plaisir. »

Bientôt il fut dans le jardin. Ah! quelle rencontre, quelle joie pour sa mère, qu'elle était fière de son Henri qui s'était montré si bon, si dévoué pour ce Jacques qu'elle aimait depuis longtemps déjà, mais qu'elle sentait qu'elle. aimait davantage encore depuis que, à cause de lui, elle avait entendu dire à tous tant de bien de son fils!

Henri la repoussait doucement :

« Attends, mère, disait-il, attends, mère chérie. — Attends, dit-il à l'impétueuse petite cousine qui déclarait que, puisqu'il était le sauveur de son Jacques, elle allait bien sûr le manger. — Attends, dit-il enfin à la douce Marie. Ah! pauvre Marie, tu ne sais pas ce que tu vas apprendre, mais, quand tu le sauras, tu comprendras trop que je t'aie dit : Attends! »

L'heure voulue par Henri était enfin venue. Toutes les personnes convoquées par lui étaient rassemblées dans le rond-point du jardin, à l'ombre des arbres séculaires. C'était par un temps béni. On eût dit que le plus doux et le plus brillant jour de l'année avait voulu luire à point pour aider Henri dans sa tâche cruelle. Et Jacques convalescent, mieux que convalescent, Jacques guéri, bien qu'un peu faible encore, mais souriant, était là, dans un fauteuil bien garni d'oreillers; tous les gens de la maison y étaient aussi. Henri avait dit :

« C'est devant tous que je veux parler, et je vous demande en grâce à tous de vouloir bien m'écouter jusqu'au bout. »

Qu'allait-il dire? Sa mère, Jacques, Marie, tous se le demandaient avec inquiétude et curiosité. Que pouvait-il avoir à dire de si grave, le bon et aimable Henri, et qui exigeât tant de témoins et tant de solennité.

Le dieu Mars, lui-même, convoqué pour la circonstance, le dieu Mars assistait, à cheval sur un banc, à cette mémorable séance, bouillant d'impatience et se demandant à part lui si Henri n'était pas, qu'on nous passe le mot, c'était un de ses mots favoris, si Henri n'était pas « *toqué!* »

Oui, qu'allait dire Henri à tous ses amis réunis?

Il allait dire, le Henri métamorphosé, il allait dire sa vie depuis deux ans, ses fautes, ses méfaits, ses crimes. Il allait raconter, sans en rien omettre, avec la fidélité de l'historien le plus implacable, le plus vengeur, la longue histoire que vous venez de lire.

Sa voix tremblante au début se raffermit bientôt; une suprême mais généreuse émotion l'animait.

Il dit tout, — tout, — ce fut une confession générale. Sa mère, la douce Marie, la petite cousine, Jacques lui-même, je dois le dire, ne l'écoutèrent pas toujours sans frémir. Ah dame! c'est que Henri ne faisait rien pour adoucir les ombres noires du tableau; bien au contraire, il les chargeait avec une telle véhémence et sa voix pénétrante redisait avec une telle énergie ce qui s'était passé dans son cœur misérable pendant ces deux horribles années, que les assistants pâlissaient parfois rien qu'à l'écouter, et que le visage de quelques-uns fut plus d'une fois mouillé de larmes de pitié.

Henri avait fait promettre qu'on ne l'interromprait pas jusqu'à ce qu'il eût dit : « J'ai fini. »

Quand son lamentable récit fut achevé, il se leva :

« J'ai avoué mes fautes, dit-il, mais je ne les ai pas expiées, et je ne mériterai votre pardon à tous, et je prétends ne le recevoir de personne, pas même de ma mère, que quand, pendant de longues années, j'aurai prouvé que, si loin qu'on ait été sur le *chemin glissant*, si l'on a la volonté d'en

Digitized by Google

sortir et le ferme propos de redevenir digne de ceux que l'on a aimés, on en sort.

« Vous l'avez vu, j'ai été, je suis encore peut-être un enfant faible, lâche et égoïste, un ami perfide, un fils trompeur, indigne de la tendresse de sa mère.



— Ah! pauvre Henri! murmura la mère de Henri à moitié défaillante.

— Vous l'avez vu, reprit Henri, ce ne sera pas trop d'une vie tout entière de courage et de dévouement pour racheter les crimes de ma lâcheté passée. Je demande à ma mère, au nom de tous ceux que j'ai trahis, offensés, trompés indignement, qui ont souffert à ma place, je lui demande de me permettre de prendre une carrière dont

chaque heure exige un effort et me rapproche des qualités qui me manquent le plus. Je veux être marin. Il faut que je quitte tout ce qui m'est cher, que j'affronte le vent et la tempête, que je partage la rude vie de nos pauvres matelots, que je parte comme mousse en un mot, pour être assuré que, quand je reviendrai, ce ne sera plus la main d'un être indigne du nom d'homme qui s'offrira à la vôtre, mais celle d'un garçon enfin corrigé, et du cœur à la tête renouvelé. »

La mère de Henri poussa un cri d'effroi à cette prière de Henri.

Henri plia le genou devant elle :

« Mère, dit-il, permets à ton fils de se réhabiliter et de devenir enfin ce qu'il n'était plus, un honnête homme. Mère, sois forte à ton tour, sois forte après avoir été trop faible peut-être. Qui sait si ta bonté dont j'ai tant abusé n'a pas été pour quelque chose daus mes vices. Permets-moi donc de m'être rude à moi-même pendant que le mal n'est pas irréparable.

— Il a raison, dit Jacques. »

Et, allant à Henri, il lui serra la main et lui dit :

« Aujourd'hui, tu es un brave garçon, Henri.

— Il a raison, dit le dieu Mars.

— Il a raison, dit le père de Marie.

— Il a raison, dit l'oncle, qui pendant tout le récit de Henri avait oublié de siffler sa marche favorite, il a fait des sottises, qu'il les répare.

— Oh! mon cher Henri, dit Marie en se jetant dans ses bras, tu as raison. Tu sais bien que je te pardonne, moi, mais je sens bien qu'il faut en plus que tu en puisses venir à te pardonner à toi-même.

— Quant à moi, dit la petite cousine qu'on n'interrogeait pas, j'aime beaucoup aller en bateau, je comprends que Henri veuille aller sur les grands navires, et dès que Henri sera amiral, s'il veut me faire faire un voyage sur le petit lac, cela me fera bien plaisir. »

Quant aux fautes de Henri, elle n'en dit que ce mot :

« Henri a été bien méchant, c'est vrai, mais moi aussi je ne suis pas toujours bonne; il faut oublier le mal pour ne plus voir que le bien. »

Henri avait raison, en effet, et la petite cousine en disant qu'il faut oublier le mal n'aurait pas eu tort tout à fait si elle avait ajouté : « Lorsque l'auteur de ce mal a tout fait pour le réparer. »

Où elle eut presque raison tout à fait, c'est en disant : « Quand Henri sera amiral... » car, mes enfants, et voilà à quoi sert le courage après la faiblesse, le courage moral qui seul peut tout réparer, car son cousin, après avoir conquis tous ses grades par la continuité de sa bonne conduite, par son application, par ses études et par quelques actions d'éclat qui le mirent peu à peu en première ligne dans l'estime de tous, son cousin est aujourd'hui, non pas encore amiral, mais déjà capitaine de vaisseau, et en passe de monter aux plus hauts grades. S'il n'est pas parvenu à faire entrer son vaisseau cuirassé dans le petit lac où la petite cousine avait voulu noyer son livre d'*Histoires des voyages*, c'est que son vaisseau est beaucoup trop grand. Du reste, la petite cousine, à l'heure où vous lisez cette histoire, ne pense plus au petit lac, je le suppose; elle est, depuis longtemps déjà, la femme de son cher ami Jacques, qui est devenu, lui, un des plus grands écrivains de la France, — un historien, s'il vous plaît. — Par exemple, sa femme lui recommande encore et plus que jamais de ne pas trop appuyer dans ses histoires sur les batailles, et je crois bien qu'il ne faut pas l'en blâmer. Cette trop grande part faite au récit des combats a poussé plus d'une folle nation, plus d'un prince ambitieux à la conquête de la gloire militaire;

Digitized by Google

cette gloire si belle pour celui qui la mérite en défendant son pays, je la trouve exécrable sitôt que c'est en dévastant le pays des autres qu'on court à sa recherche.

Quant à la douce Marie, c'est elle qui navigue sur le vaisseau du capitaine Henri; c'est une faveur qui d'ordinaire n'est accordée qu'à la femme même de l'amiral. Le dieu Mars est gouverneur de quelque chose dans une de nos colonies, colonel ou général; il est resté fort lié avec le capitaine Henri. Ils ont même fait campagne ensemble plusieurs fois. La mère de Henri s'est presque réconciliée avec les dangers de l'Océan, elle parle tempêtes sans pâlir, surtout quand elle sait que son fils n'est pas à bord.

Le pauvre oncle qui avait amené Henri à la pension a sifflé longtemps encore sa marche favorite. Il y a quelques années, hélas, qu'il ne la siffle plus, mais il la sifflait encore avec la bonne humeur d'une âme tranquille peu d'instants avant de rendre sa bonne âme à Dieu. Son dernier mot a été :

« J'en étais bien sûr que ce petit Henri finirait par bien tourner. Quand on a du cœur, il y a toujours de la ressource ; mais ma pauvre sœur l'avait élevé comme une femmelette, pour avoir peur de tout. Heureusement, il en a réchappé. »

J'allais oublier de vous dire comment cette histoire avait fini par arriver à la connaissance du public.

Tout de suite après sa confession, Henri, d'accord avec son oncle, avait décidé que deux cents copies autographiées en seraient faites — et adressées :

1° A toutes les amies de Marie, qui, ayant assisté à la fête de Noël, avaient méconnu, par sa faute, l'angélique petite créature ;

2° A chacune des grandes personnes qui se trouvaient ce jour-là dans la maison ;

3° A tous les élèves et à tous les maîtres de la pension qu'il quittait et qui avaient connu sa calomnie.

Ce n'est que plus tard qu'une édition faite par un libraire a rendu tout à fait publique l'histoire du *Chemin glissant.*

Loin de s'opposer à ce qu'elle se répandît, Henri, déjà enseigne à bord d'un vaisseau dans ce temps-là, avait jugé avec beaucoup de raison que le récit de ses fautes et des chagrins qui en avaient été la conséquence, du mal qu'elles avaient fait à d'autres et à lui-même, pourrait être d'un utile exemple à plus d'un enfant tenté de s'engager sur le *chemin glissant.*

P.-J. Stahl et Marko Wovczok.

FIN DU CHEMIN GLISSANT.

LES HIVERS RIGOUREUX DE 358 A 1871

Il n'a jamais été fait de travail plus complet que celui que nous reproduisons ci-après, d'après des documents très-précis, énumérant les époques exactes des froids les plus rigoureux en Europe depuis la fin du IIIe siècle. Dans la narration qui suit, nous nous bornerons à signaler les grands hivers qui ont régné en France, en nous contentant de citer toutefois ceux qui, dans l'Europe entière, ont atteint un maximum d'intensité extraordinaire.

Les renseignements remontent à l'année 358. La description faite par l'empereur Julien du froid de Paris, qu'il nomme sa

Digitized by Google

chère Lutèce, rappelle le froid de la Sibérie.

En 359, les glaces couvrent complétement le Pont-Euxin, ainsi que le Bosphore de Thrace. En 508, les rivières de l'Angleterre sont gelées pendant deux mois. En 558, la mer Noire est couverte de glaces pendant vingt jours. En 763, froid excessif en Orient; la mer Noire gèle à une profondeur de 30 coudées.

En 821, les principales rivières de l'Europe, l'Elbe, le Danube, la Seine, sont prises par les glaces pendant un mois. En 874, on traverse le Bosphore sur un plancher de glace. Froids excessifs en Italie et en France pendant les années 991, 1044, 1067, 1124, 1225. En 1323, la Méditerranée est entièrement couverte de glace. Hiver très-rigoureux en France en 1325. En 1405, froid extraordinairement rigoureux. Tamerlan fait son expédition en Chine, et le froid est tel, qu'il perd hommes, chevaux, chameaux, etc.

En 1407, froid excessif en France. En 1408, *le grand hiver!* toute l'Europe est désolée. Les loups se ruent, dans le Nord, sur les habitations.

En 1420, Paris est atteint d'un froid tel, que la mortalité dépeuple cette capitale ; les animaux carnassiers viennent dévorer les cadavres. Froid d'une intensité inouïe en France et dans toute l'Europe en 1433 et 1434.

La gelée commença à Paris le 13 décembre et se prolongea jusqu'en février. La neige tomba pendant quarante jours sans interruption, la nuit comme le jour.

Froid excessif en France et en Allemagne en 1458, 1468 et 1469. Durant cette dernière année, on coupait le vin avec la hache et on le vendait au poids.

En 1570, en France, en Allemagne et en Angleterre le froid dura trois mois entiers. En Provence et dans le Languedoc, les arbres fruitiers furent anéantis. En 1595, nouveaux froids excessifs à Paris.

En 1607, hiver rigoureux à Paris, du 21 décembre à la fin de février. Les approvisionnements de la capitale étaient devenus si rares, que la charge de cotrets se vendait trente-cinq sous. Les troupeaux furent gelés dans les étables. La Seine fut saisie par la glace à une telle profondeur, qu'on put la traverser en chariot. En 1683, hiver long, froid et très-âpre en France, notamment dans la Touraine. Le tiers des habitants des campagnes voisines de Tours mourut de faim et de misère. La gelée dura treize semaines.

En 1709, année de deuil et de misère ! le froid atteint l'Europe entière. A Paris, les denrées alimentaires deviennent hors de prix. A Versailles, on sert du pain d'avoine sur la table des princes, et l'impossibilité de conserver l'eau et le vin à l'état fluide fit interrompre, dans un grand nombre de provinces, la célébration de la messe.

En 1735, le thermomètre descend à 67 degrés dans la Tartarie chinoise.

En 1740, hiver hors ligne en Russie. On construit à Saint-Pétersbourg un palais de glace de 51 pieds de longueur sur 17 de largeur, avec des blocs pris dans la Newa. On façonna autour de ce palais six canons de glace avec leurs affûts et leurs roues, et deux mortiers à bombes. Les canons étaient de six livres de balles; on les chargea d'un quarteron de poudre, et un boulet de fer lancé par une de ces pièces perça une planche épaisse de deux pouces, à soixante pas de distance. Le canon n'éclata pas, quoique n'ayant que quatre pouces d'épaisseur.

En 1768, plusieurs voyageurs périssent en France sur les grandes routes. A Paris, on brise plusieurs cloches en les sonnant. Nouveaux froids excessifs en 1774 et en 1776.

Nous arrivons à l'hiver légendaire de

Digitized by Google

1788, cité, il y a quelques jours, par M. Alphand dans une séance du conseil municipal. C'est le 30 novembre que se déclarent les intempéries, et subitement le thermomètre descend au-dessous de 18 degrés Réaumur. A Versailles, le froid avait débuté quelques jours auparavant. Le grand canal avait douze pouces d'épaisseur de glace. Les amateurs de glissades s'en donnaient à qui mieux mieux. Louis XVI encourageait les patineurs par sa présence, quand un accident arrivé à un jeune homme, Joseph Chrétien, fit interdire cet amusement.

Froid rigoureux en 1789, en 1794 et 1799 en France et en Europe.

En 1812, hiver à jamais mémorable par les désastres de l'armée française en Russie.

En 1820, hiver désastreux pour toute la France. Le thermomètre descendit en Provence au-dessous de 12 degrés; la neige tomba en abondance à Florence et à Rome.

1830, 1840 sont encore présents au souvenir de tous. Qui ne se rappelle les rigueurs du froid au 15 décembre de cette dernière année, jour de la translation des cendres de l'empereur?

Enfin 1871.

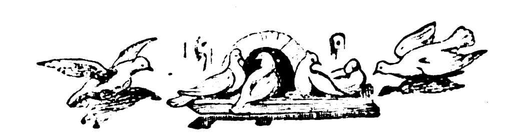
DÉLICATESSE

Marceau était de Chartres et commandait un bataillon des volontaires de son département. Il faisait partie de la garni son de Verdun lors de la reddition de cette place, à laquelle il s'opposa en vain. Il y perdit ses équipages, ses chevaux, son argent.

« Que voulez-vous qu'on vous rende? lui dit un représentant du peuple.

— Un sabre pour venger notre défaite.»

En 1815, le général Gilly était proscrit et sa tête mise à prix; il se réfugia, déguisé en paysan, chez un fermier des Cévennes; il tut son véritable nom; mais il déclara qu'il était proscrit. Au bout de quinze jours, le fils du fermier alla à la foire d'Arles, où il entendit annoncer la récompense promise à celui qui prendrait Gilly, mort ou vif. Ce fils rentra chez lui, et raconta, devant le général, qu'il ne connaissait pas, ce qu'il avait entendu publier. Gilly, tout ému, lui dit: « Je connais ce général Gilly, et je sais où le trouver; partons, et nous partagerons la récompense. » Gilly parlait ainsi pour éprouver ses hôtes. « Misérable! lui répondit le jeune homme, vous êtes proscrit; mon père vous donne l'hospitalité, et c'est vous qui nous proposez d'arrêter votre compagnon d'infortune! » Il allait achever sa sublime réponse, lorsque le général s'élança dans ses bras, et se fit connaître.



Le Directeu -Gérant, J. HETZEL

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE X.

LE RAPIDE.

Pendant leur séjour au kraal des Bochjesmen, le colonel Everest et Mathieu Strux étaient restés absolument étrangers l'un à l'autre. Les observations de latitude avaient été faites sans leur concours. N'étant point obligés de se voir « scientifiquement, » ils ne s'étaient point vus. La veille du départ, le colonel Everest avait tout simplement envoyé sa carte « P. P.C., » à l'astronome russe, et avait reçu la carte de Mathieu Strux avec la même formule.

Le 19 mai, toute la caravane leva le camp et reprit sa route vers le nord. Les angles adjacents à la base du huitième triangle, dont le sommet était formé sur la gauche de la méridienne, par un piton judicieusement choisi à une distance de six milles, avaient été mesurés. Il ne s'agissait donc plus que d'atteindre cette nouvelle station, afin de reprendre les opérations géodésiques.

Du 19 au 29 mai, la contrée fut rattachée à la méridienne par deux triangles nouveaux. Toutes les précautions avaient été prises dans le but d'obtenir une précision mathématique. L'opération marchait à souhait, et jusqu'alors les difficultés n'avaient pas été grandes. Le temps était resté favorable aux observations de jour, et le sol ne présentait aucun obstacle insurmontable. Peut-être même, par sa planité, ne se prêtait-il pas absolument aux mesures des angles. C'était comme un désert de verdure, coupé de ruisseaux

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

qui coulaient entre des rangées de « karrée-hout, » sorte d'arbres qui; par la disposition de leur feuillage, ressemblent au saule, et dont les Bochjesmen emploient les branches à la fabrication de leurs arcs. Ce terrain, semé de fragments de roches décomposées, mêlé d'argile, de sable et de parcelles ferrugineuses, offrait en certains endroits des symptômes d'une grande aridité. Là, toute trace d'humidité disparaissait, et la flore ne se composait plus que de certaines plantes mucilagineuses qui résistent à la plus extrême sécheresse. Mais, pendant des milles entiers, cette région ne présentait aucune extumescence qui pût être choisie pour station naturelle. Il fallait alors élever soit des poteaux indicateurs, soit des pylônes hauts de dix à douze mètres, qui pussent servir de mire. De là une perte de temps plus ou moins considérable, qui retardait la marche de la triangulation. L'observation faite, il fallait alors démonter le pylone et le reporter à quelques milles de là, afin d'y former le sommet d'un nouveau triangle. Mais, en somme, cette manœuvre se faisait sans difficulté. L'équipage de la *Queen and Tzar,* préposé à ce genre de travail, s'acquittait lestement de sa tâche. Ces gens, bien instruits, opéraient rapidement, et il n'y aurait eu qu'à les louer de leur adresse, si des questions d'amour-propre national n'eussent souvent semé la discorde entre eux.

En effet, cette impardonnable jalousie qui divisait leurs chefs, le colonel Everest et Mathieu Strux, excitait parfois ces marins les uns contre les autres. Michel Zorn et William Emery employaient toute leur sagesse, toute leur prudence à combattre ces tendances fâcheuses; mais ils n'y réussissaient pas toujours. De là des discussions qui, de la part de gens à demi-grossiers, pouvaient dégénérer en agressions déplorables. Le colonel et le savant russe intervenaient alors, mais de manière à envenimer les choses, chacun d'eux prenant invariablement parti pour ses nationaux, et les soutenant quand même, de quelque côté que fussent les torts. Des subordonnés, la discussion montait ainsi jusqu'aux supérieurs et s'accroissait « proportionnellement aux masses, » disait Michel Zorn. Deux mois après le départ de Lattakou, il n'y avait plus que les deux jeunes gens qui eussent conservé entre eux le bon accord si nécessaire à la réussite de l'entreprise. Sir John Murray et Nicolas Palander, eux-mêmes, si absorbés qu'ils fussent, celui-ci par ses calculs, celui-là par ses aventures de chasse, commençaient à se mêler à ces discussions intestines. Bref, un certain jour, la dispute fut assez vive pour que Mathieu Strux crût devoir dire au colonel Everest :

« Prenez-le de moins haut, Monsieur, avec des astronomes qui appartiennent à cet observatoire de Poulkowa, dont la puissante lunette a permis de reconnaître que le disque d'Uranus est parfaitement circulaire ! »

A quoi le colonel Everest répondit qu'on avait le droit de le prendre de plus haut encore, quand on avait l'honneur d'appartenir à l'observatoire de Cambridge, dont la puissante lunette avait permis de classer parmi les nébuleuses irrégulières la nébuleuse d'Andromède !

Puis, Mathieu Strux ayant poussé les personnalités jusqu'à dire que la lunette de Poulkowa, avec son objectif de quatorze pouces, rendait visibles les étoiles de treizième grandeur, le colonel Everest répliqua vertement que l'objectif de la lunette de Cambridge mesurait quatorze pouces tout comme la sienne, et que, dans la nuit du 31 janvier 1862, elle avait enfin découvert le mystérieux satellite qui cause les perturbations de Sirius !

Quand des savants en arrivent à se dire

Digitized by Google

de telles personnalités, on comprend bien qu'aucun rapprochement n'est plus possible. Il était donc à craindre que l'avenir de la triangulation ne fût bientôt compromis par cette incurable rivalité.

Très-heureusement, jusqu'ici du moins, les discussions n'avaient touché qu'à des systèmes ou à des faits géodésiques. Quelquefois les mesures relevées au théodolite ou au moyen du cercle répétiteur étaient débattues, mais, loin de les troubler, ce débat ne faisait au contraire qu'en déterminer plus rigoureusement l'exactitude. Quant au choix des stations, il n'avait donné lieu jusqu'ici à aucun désaccord.

Le 30 mai, le temps, jusque-là clair et par conséquent favorable aux observations, changea presque subitement. En toute autre région, on eût prédit à coup sûr quelque orage, accompagné de pluies torrentielles. Le ciel se couvrit de nuages d'un mauvais aspect. Quelques éclairs sans tonnerre apparurent un instant dans la masse des vapeurs. Mais la condensation ne se fit pas entre les couches supérieures de l'air, et le sol, alors très-sec, ne reçut pas une goutte d'eau. Seulement, le ciel demeura embrumé pendant quelques jours. Ce brouillard intempestif ne pouvait que gêner les opérations. Les points de mire n'étaient plus visibles à un mille de distance.

Cependant, la commission anglo-russe ne voulant pas perdre de temps, résolut d'établir des signaux de feu, afin d'opérer pendant la nuit. Seulement, sur le conseil du bushman, on dut prendre quelques précautions dans l'intérêt des observateurs. Et en effet, pendant la nuit, les bêtes fauves, attirées par l'éclat des lampes électriques, se rangeaient par troupes autour des stations. Les opérateurs entendaient alors les cris glapissants des chacals et le rauque ricanement des hyènes, qui rappelle le rire particulier des nègres ivres.

Pendant ces premières observations nocturnes, au centre d'un cercle bruyant d'animaux redoutables, parmi lesquels un rugissement formidable annonçait parfois la présence du lion, les astronomes se sentirent un peu distraits de leur travail. Les mesures furent moins rapidement conduites, sinon moins exactement. Ces yeux enflammés, fixés sur eux et perçant l'ombre épaisse, gênaient un peu les savants. Dans de telles conditions, prendre les distances au zénith des réverbères et leurs distances angulaires, demandait un extrême sang-froid et une imperturbable possession de soi-même. Mais ces qualités ne manquèrent pas aux membres de la commission. Après quelques jours, ils avaient repris toute leur présence d'esprit, et opéraient au milieu des fauves aussi nettement que s'ils eussent été dans les tranquilles salles des observatoires. D'ailleurs, à chaque station, on adjoignait quelques chasseurs armés de fusils, et un certain nombre d'hyènes trop audacieuses tombèrent alors sous les balles européennes. Inutile d'ajouter que sir John Murray trouvait « adorable » cette manière de conduire une triangulation. Pendant que son œil était fixé à l'oculaire des lunettes, sa main tenait son Goldwing, et il fit plus d'une fois le coup de feu entre deux observations zénithales.

Les opérations géodésiques ne furent donc pas interrompues par l'inclémence du temps. Leur précision n'en souffrit en aucune façon, et la mesure de la méridienne continua régulièrement à s'avancer vers le nord.

Aucun incident digne d'être relaté ne marqua la suite des travaux géodésiques depuis le 30 mai jusqu'au 17 juin. De nouveaux triangles furent établis au moyen de stations artificielles. Et avant la fin du mois, si quelque obstacle naturel n'arrêtait pas la marche des opérateurs, le colo-

Digitized by Google

nel Everest et Mathieu Strux comptaient bien avoir mesuré un nouveau degré du vingt-quatrième méridien.

Le 17 juin, un cours d'eau assez large, affluent du fleuve Orange, coupa la route. Les membres de la commission scientifique n'étaient pas embarrassés de le traverser de leur personne. Ils possédaient un canot de caoutchouc, précisément destiné à franchir les fleuves ou les lacs de moyenne grandeur. Mais les chariots et le matériel de la caravane ne pouvaient passer ainsi. Il fallait chercher un gué soit en amont, soit en aval du cours d'eau.

Il fut donc décidé, malgré l'opinion de Mathieu Strux, que les Européens, munis de leurs instruments, traverseraient le fleuve, tandis que la caravane, sous la conduite de Mokoum, irait à quelques milles au-dessous prendre un passage guéable que le chasseur prétendait connaître.

Cet affluent de l'Orange mesurait en cet endroit un demi-mille de largeur. Son rapide courant, brisé çà et là par des têtes de rocs et des troncs d'arbres engagés dans la vase, offrait donc un certain danger pour une frêle embarcation. Mathieu Strux avait présenté quelques observations à cet égard. Mais ne voulant pas paraître reculer devant un péril que ses compagnons allaient braver, il se rangea à l'opinion commune.

Seul, Nicolas Palander dut accompagner le reste de l'expédition dans son détour vers le bas cours du fleuve. Non que le digne calculateur eût conçu la moindre crainte! Il était trop absorbé pour soupçonner un danger quelconque. Mais sa présence n'était pas indispensable à la conduite des opérations, et il pouvait sans inconvénient quitter ses compagnons pendant un jour ou deux. D'ailleurs, l'embarcation, fort petite, ne pouvait contenir qu'un nombre limité de passagers. Or il valait mieux ne faire qu'une traversée de ce rapide, et transporter d'une seule fois les hommes, les instruments et quelques vivres sur la rive droite. Des marins expérimentés étaient nécessaires pour diriger le canot de caoutchouc, et Nicolas Palander céda sa place à l'un des Anglais du *Queen and Tzar,* beaucoup plus utile en cette circonstance que l'honorable astronome d'Helsingfors.

Un rendez-vous ayant été convenu au nord du rapide, la caravane commença à descendre la rive gauche sous la direction du chasseur. Bientôt les derniers chariots eurent disparu dans l'éloignement, et le colonel Everest, Mathieu Strux, Emery, Zorn, sir John Murray, deux matelots et un bochjesman fort entendu en matière de navigation fluviale, restèrent sur la rive du Nosoub.

Tel était le nom donné par les indigènes à ce cours d'eau très-accru, en ce moment, par les ruisseaux tributaires formés pendant la dernière saison des pluies.

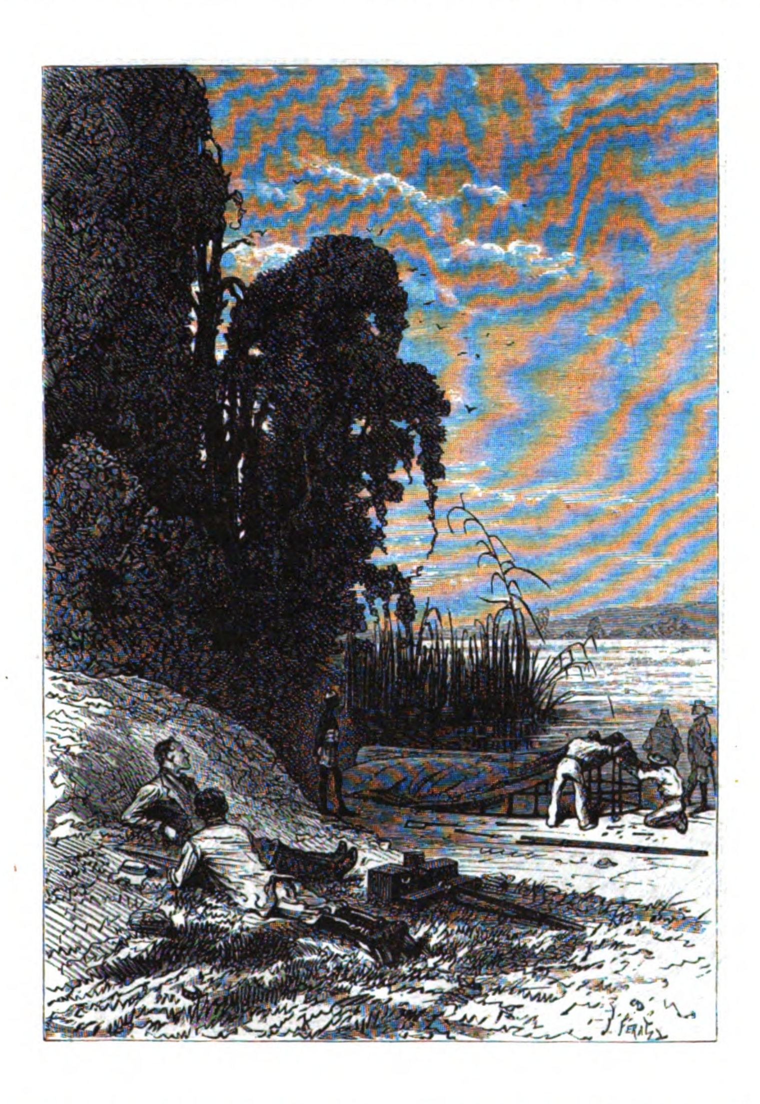
« Une fort jolie rivière, dit Michel Zorn à son ami William, tandis que les marins préparaient l'embarcation destinée à les transporter sur l'autre rive.

— Fort jolie, mais difficile à traverser, répondit William Emery. Ces rapides, ce sont des cours d'eau qui ont peu de temps à vivre et qui jouissent de la vie! Dans quelques semaines, avec la saison sèche, il ne restera peut-être pas de quoi désaltérer une caravane dans le lit de cette rivière, et maintenant, c'est un torrent presque infranchissable. Il se hâte de couler et tarira vite. Telle est, mon cher compagnon, la loi de la nature physique et morale. Mais nous n'avons pas de temps à perdre en propos philosophiques. Voici le canot préparé, et je ne suis pas fâché de voir comment il se comportera sur ce rapide. »

En quelques minutes, l'embarcation de caoutchouc, développée et fixée sur son

Digitized by Google

armature intérieure, avait été lancée à la rivière. Elle attendait les voyageurs au bas d'une berge coupée en pente douce dans un massif de granit rose. En cet endroit, grâce à un remous produit par une pointe avancée de la rive, l'eau tranquille baignait sans murmure les roseaux entremêlés de plantes sarmenteuses. L'embarquement s'opéra donc facilement. Les instruments furent déposés dans le fond du canot, sur une couche d'herbages, afin de n'éprouver aucun choc. Les passagers prirent place de manière à ne point gêner le mouvement des deux rames confiées aux matelots. Le bochjesman se mit à l'arrière et prit la barre.



Cet indigène était le « foreloper » de la caravane, c'est-à-dire l'homme qui ouvre la marche. » Le chasseur l'avait donné comme un habile homme, ayant une grande pratique des rapides africains. Cet indigène savait quelques mots d'anglais, et il recommanda aux passagers de garder un profond silence pendant la traversée du Nosoub.

Digitized by Google

L'amarre qui retenait le canot à la rive fut détachée, et les avirons l'eurent bientôt poussé en dehors du remous. Il commença à sentir l'influence du courant qui, une centaine de yards plus loin, se transformait en rapide. Les ordres donnés aux deux matelots par le foreloper étaient exécutés avec précision. Tantôt il fallait



lever les rames afin d'éviter quelque souche à demi-immergée sous les eaux, tantôt forcer au contraire quelque tourbillon formé par un contre-courant. Puis, quand l'entraînement de la rivière devenait trop fort, on laissait courir en maintenant la légère embarcation dans le fil des eaux. L'indigène, la barre en main, l'œil fixe, la tête immobile, parait ainsi à tous les dangers de la traversée. Les Européens observaient avec une vague inquiétude cette situation nouvelle. Ils se sentaient emportés avec une irrésistible puissance par ce courant tumultueux. Le colonel Everest et Mathieu Strux se regardaient l'un l'autre sans desserrer les lèvres. Sir

Digitized by Google

John Murray, son inséparable rifle entre les jambes, examinait les nombreux oiseaux dont l'aile effleurait la surface du Nosoub. Les deux jeunes astronomes admiraient sans préoccupation et sans réserve les rives qui fuyaient déjà avec une vertigineuse vitesse.

Bientôt la frêle embarcation eut atteint le véritable rapide qu'il s'agissait de couper obliquement, afin de regagner vers la berge opposée des eaux plus tranquilles. Les matelots, sur un mot du bochjesman, appuyèrent plus vigoureusement sur leurs avirons. Mais, en dépit de leurs efforts, le canot, irrésistiblement entraîné, reprit une direction parallèle aux rives et glissa vers l'aval. La barre n'avait plus d'action sur lui ; les rames ne pouvaient même plus le redresser. La situation devenait fort périlleuse, car le heurt d'un roc ou d'un tronc eût infailliblement renversé le canot.

Les passagers sentirent le danger, mais pas un d'eux ne prononça une parole.

Le foreloper s'était levé à demi. Il observait la direction suivie par l'embarcation dont il ne pouvait enrayer la vitesse sur des eaux qui, ayant précisément la même rapidité qu'elle, rendaient nulle l'action du gouvernail. A deux cents yards du canot, une sorte d'îlot, dangereuse agrégation de pierres et d'arbres, se dressait hors du lit de la rivière. Il était impossible de l'éviter. En quelques instants, le canot devait l'atteindre et s'y déchirer immanquablement.

En effet, un choc eut lieu presque aussitôt, mais moins rude qu'on ne l'eût supposé. L'embarcation s'inclina ; quelques pintes d'eau y entrèrent. Cependant, les passagers purent se maintenir à leur place. Ils regardèrent devant eux... Le roc noir qu'ils avaient heurté se déplaçait et s'agitait au milieu du bourdonnement des eaux.

Ce roc, c'était un monstrueux hippopotame que le courant avait entraîné jusqu'à l'îlot, et qui n'osait s'aventurer dans le rapide afin de gagner l'une ou l'autre rive. En se sentant heurté par l'embarcation, il releva la tête, et la secouant horizontalement, il regarda autour de lui avec ses petits yeux hébétés. L'énorme pachyderme, long de dix pieds, à la peau dure, brune et dépourvue de poils, la gueule ouverte, montrait des incisives supérieures et des canines extrêmement développées. Presque aussitôt, il se précipita sur l'embarcation qu'il mordit avec rage et que ses dents menaçaient de lacérer.

Mais sir John Murray était là. Son sang-froid ne l'abandonna pas. Il épaula tranquillement son fusil et frappa d'une balle l'animal près de l'oreille. L'hippopotame ne lâcha pas prise et secoua le canot comme un chien fait d'un lièvre. Le rifle, immédiatement rechargé, blessa de nouveau l'animal à la tête. Le coup fut mortel, car toute cette masse charnue coula immédiatement après avoir, dans un dernier effort d'agonie, repoussé le canot au large de l'îlot.

Avant que les passagers eussent pu se reconnaître, l'embarcation, prise de travers, tournoyant comme une toupie, reprenait obliquement la direction du rapide. Un coude brusque de la rivière, à quelques centaines de yards au-dessous, brisait alors le courant du Nosoub. Le canot y fut porté en vingt secondes. Un choc violent l'arrêta, et les passagers, sains et saufs, s'élancèrent sur la berge, après avoir été entraînés pendant un espace de deux milles, en aval de leur point d'embarquement.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.



LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD COMPATISSANT.

Ce qui avait aussi beaucoup relevé l'esprit d'Édouard, c'était un mot de sa mère :

« Il y a en effet des actes, avait-elle dit, que nous ne pouvons réparer vis-à-vis de ceux qui en ont été victimes; mais alors c'est à d'autres que nous devons transporter cette réparation. On peut toujours racheter une faute en faisant du bien. »

Dès lors le cœur d'Édouard s'était tendu vers l'espérance de trouver du bien à faire. Mais lequel? Un enfant dispose de si peu de force et de pouvoir !

Il revenait un jour plein de cette pensée, et vaguement son regard cherchait dans la rue quelque petite blanchisseuse écrasée sous le poids de quelque panier, quand, au détour d'une rue, son oreille fut saisie par un hurlement plaintif, et il vit un chien blanc et noir de moyenne taille, que le balai d'une épicière venait de souiller de boue en le frappant, tandis qu'il allongeait le museau — avec réserve et timidité pourtant — vers une boîte de biscuits placée au seuil de la boutique, sur un sac de haricots.

« Pauvre bête ! » murmura le petit garçon dont le cœur était devenu sensible à la misère, et surtout, je crois, à celle des chiens.

Comme s'il eût deviné cette compatissance, l'animal attacha sur Édouard ce long regard des chiens affligés ou en détresse, qui cherche sympathie ou secours.

« C'est qu'il a faim, » se dit Édouard.

Et tout joyeux de cette occasion de rendre service à un individu de l'espèce canine, il se hâta de chercher dans sa poche, y trouva deux sous et reçut de l'épicière pour cette somme quatre biscuits. Pendant cette emplette, le chien qui se tenait à l'écart sur le trottoir, allongea tout à coup la tête et fit entendre un de ces hurlements prolongés, douloureux, funèbres, qui ont des rapports d'intonation avec le cri de l'orfraie et dont on dit : Crier au perdu.

« Chien ! chien ! fit Édouard appelant à lui l'animal et lui tendant les biscuits dont il venait d'entrer en possession, tiens, ma pauvre bête !

— Ah ! il est à vous, observa l'épicière qui était restée sur le seuil de sa boutique. Je croyais que c'était un chien perdu; car voilà bien une heure qu'il est dans la rue et il a déjà pas mal ramassé de coups de pied, parce qu'il veut suivre tout le monde.

— Pauvre bête ! » répéta l'enfant, appelant de nouveau le chien qui, rendu craintif par les mauvais traitements, n'osait approcher.

La vue des biscuits l'emporta à la fin sur la défiance; il vint, avala d'un trait, se lécha le museau et reçut avec reconnaissance les caresses d'Édouard.

« Ah ! ah ! te voilà content, maintenant. Tu vois, je ne voulais pas te faire de mal, pauvre petit. Là ! allons, adieu ! »

Et le petit garçon prenant congé de son protégé par une dernière tape d'amitié, se releva et continua son chemin.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il sentit quelque chose lui mordiller les talons, et se retournant, vit le chien qui le suivait et qui, rencontrant son regard, se mit à le flatter de la queue et à le saluer d'un aboiement amical.

« C'est bon, c'est bon, lui dit Édouard,

Digitized by Google

mais à présent va chercher ton maître, va ! »

Et il lui fit signe de la main de s'en aller.

Le chien parut attristé. Il s'assit gravement sur son derrière, attacha sur Édouard un regard mélancolique et ne bougea pas.

Édouard reprit sa marche; mais bientôt retournant la tête, il vit le chien qui le suivait encore et qui s'arrêta en même temps que lui. Cela le toucha; mais il ne se sentait pas autorisé à conduire cet animal à la maison; il essaya donc, une fois encore, de le renvoyer. Mais alors le pauvre chien se courba par terre et regarda Édouard en poussant un hurlement doux et plaintif, qui semblait dire :

« Que veux-tu que je devienne, si tu m'abandonnes? Tu le vois, je suis égaré, perdu; j'ai faim et froid ; pas d'autre lit que la boue. Et de plus, exposé à tous les dangers de la méchanceté publique. Ne sais-tu pas ce qui peut arriver à de pauvres chiens comme moi? »

Cela saisit d'émotion le cœur d'Édouard, et il réfléchissait, indécis, quand un gamin qui passait, en voyant ce chien crotté, malheureux, trouva bon d'ajouter à sa détresse et lui lança un bâton qui alla en tournoyant frapper rudement la pauvre bête.

C'était un de ces pauvres enfants sans doute qui, élevés par des personnes brutales, n'ont jamais été amenés à réfléchir sur leurs actes et ont entendu rarement des paroles de justice et de bonté.

« Méchant! » lui cria Édouard, oubliant que lui-même, bien mieux élevé pourtant, avait été une fois plus méchant encore.

Et il s'élança vers le chien en l'appelant d'une voix douce. Le gamin fit la nique à Édouard et passa. Mais le chien, redevenu défiant, fuyait maintenant même Édouard; seulement, comme il ne courait que sur trois pattes, levant en l'air la quatrième qui avait été atteinte par le bâton, cela rendait sa fuite peu agile, et bientôt, un peu rassuré par la voix affectueuse d'Édouard, il se laissa approcher, non sans un reste de crainte, car il se courba devant le petit garçon d'un air doux et suppliant, en tremblant de tous ses membres.

Maintenant Édouard était résolu à ne point abandonner cette pauvre bête, et voyant sa patte déjà enflée, il le prit dans ses bras et le porta, non sans fatigue, jusqu'à la maison où, grâce à cet expédient, ils arrivèrent également crottés.

« Eh! bon Dieu! qué que c'est que vous nous apportez là? » s'écria Mariette qui ouvrait la porte, en voyant ce groupe s'introduire dans le corridor.

La maman traversait en ce moment, et elle allait faire la même question, quand elle rencontra le regard ému et suppliant d'Édouard; et comprenant quel sentiment avait porté son fils à prendre soin du pauvre animal, elle se tut et le laissa entrer avec son chien dans la salle à manger, sans en demander davantage.

Édouard posa le chien sur le tapis du foyer, et là, devant Adrienne accourue qui le pressait de questions et sa maman silencieuse, mais dont le regard était si doux, il raconta sa rencontre et les malheurs de son protégé. Le chien, tout boueux et tout grelotant, comme s'il eût compris pendant ce récit qu'il était question de lui, cessait de temps en temps de lécher sa patte meurtrie pour lever la tête et regarder tout le monde d'un air touchant qui disait : — Il a raison; vous voyez combien je suis malheureux.

« Nous allons le guérir, dit la maman; mais ensuite il faudra tâcher de le placer quelque part, car il nous serait difficile de le garder. Un chien à la ville cela coûte beaucoup, et ne serait-ce que l'impôt...

— J'ai 10 francs dans ma bourse! s'écria Édouard.

Digitized by Google

— Eh bien!... alors... nous verrons. »

C'était presque la permission désirée. Édouard embrassa bien fort sa bonne maman.

« C'est égal, dit Adrienne en regardant le chien avec une petite moue dédaigneuse, il aurait dû s'arranger pour être plus beau.

— Sans doute, répondit Édouard piqué, — car son chien désormais faisait partie de lui-même, — il aurait fallu à mademoiselle une petite levrette hargneuse et pimbêche ou un griffon blanc aux yeux chassieux. Et puis, ajouta-t-il vivement, on ne choisit pas les malheureux, on les recueille comme ils sont.

— A la bonne heure! dit la petite fille étonnée qui ne put qu'admirer cette bonne parole; je vois que monsieur Édouard devient moraliste, et il fait bien. »

Car souvent Adrienne avait eu à défendre les animaux des taquineries de son frère, et elle ignorait l'incident qui avait changé à ce sujet le cœur d'Édouard.

Celui-ci, aidé des conseils de sa maman, se mit à débarbouiller le pauvre chien, à entourer sa patte de linges imbibés d'arnica et enfin à lui donner à souper, après quoi Édouard alla se débarbouiller lui-même. Touché de tant de bons soins, le chien se passionna pour son nouveau maître et ne voulut plus le quitter, si bien qu'il fallut — Édouard ne s'y opposa pas, au contraire, — qu'il fallut le laisser coucher dans la chambre d'Édouard. La descente de lit lui fut assignée pour couchette par la maman qui les laissa ensemble. Mais une descente de lit, et surtout celle-là qui était si mince, n'était-ce pas bien dur pour un malade? C'est ce que pensait Édouard, et cette pensée le tourmenta au point qu'il ralluma sa bougie. Le chien aussitôt releva la tête.

« En effet, il ne dort pas, se dit Édouard. Tu souffres, n'est-ce pas, ma pauvre bête? Viens ici. »

Il montrait le pied de son lit et l'édredon moelleux qui le garnissait. Le chien ne se le fit pas répéter; ses trois pattes se tirèrent de l'escalade assez heureusement, et ce fut dans ces positions respectives qu'ils s'endormirent tous les deux.

Cette nuit-là encore Édouard rêva; il rêva de nouveau du pauvre chien jaune qui avait été sa victime. Il revit la scène du meurtre dans toutes ses péripéties; il en ressentait l'horreur; chaque pierre qui frappait le pauvre animal le faisait frémir, et enfin — car sa mémoire implacable le forçait à agir dans ce rêve comme il avait agi dans la réalité — quand lui-même lançant à son tour sa pierre, il vit le chien frappé par elle à la tête s'affaisser avec un dernier hurlement plaintif, il se réveilla crispé, frémissant, et dans ce moment de trouble et de confusion, qui est le passage du rêve au réel, la dernière intonation de ce cri frappa son oreille; car c'était lui-même qui, sous l'empire de ce cauchemar, poussait des cris inarticulés. Mais tout aussitôt il sentit une langue douce qui lui caressait la joue; des sons presque semblables à ceux de la compassion humaine lui disaient sans paroles : — Je souffre avec toi, pour toi! Les pattes du chien qu'il avait sauvé la veille et si fraternellement abrité, étaient passées autour de son cou.

« Ah! s'écria Édouard qui, n'ayant pas encore bien retrouvé ses sens, confondit un peu le mort et le vivant; ah! merci! tu me pardonnes! »

Après de longues délibérations en famille et même un débat assez vif entre Adrienne et Édouard, le chien fut nommé Apis, parce qu'il était blanc, tacheté de brun. Un Égyptien d'autrefois n'eût sans doute pas été content; mais Édouard trouvait la chose parfaite. Du reste, Adrienne s'était trompée dans son jugement sur la beauté du protégé de son frère; car *Apis*,

Digitized by Google

une fois guéri et remis sur ses quatre pattes, se trouva être un joli jeune chien de chasse de la race des chiens couchants. Il devait grandir encore, et, bien soigné et bien élevé, devenait plus beau tous les jours. Tout le monde de la maison l'aimait et il aimait tout le monde. Mais son affection pour Édouard était de beaucoup la plus vive. Il se rappelait certainement d'avoir été recueilli par lui, et de son côté Édouard aimait son chien, non-seulement parce que Apis était bon et gentil, mais parce que Édouard, non sans raison, sentait que sa bonne action envers celui-ci avait un peu racheté la mauvaise action commise contre l'autre. Désormais Édouard fut bon et secourable pour les pauvres animaux que les hommes trop souvent traitent comme des jouets ou des instruments insensibles; et il répondait aux sots qui, parfois, l'en raillaient :

« S'ils ne sont pas nos frères par la pensée, ils le sont par la souffrance. Et la plupart en outre savent aimer. »

Depuis le meurtre du pauvre chien, Édouard avait aussi une préoccupation. Elle était relative au grand garçon qui avait le plus excité la bande à ce meurtre, et qui, lui, n'avait jamais paru en éprouver le moindre remords et continuait à l'occasion d'être cruel envers les animaux.

« Car, se disait-il avec logique, s'il n'a pas de peine en lui-même, il n'est pas puni, et pourtant c'est le plus méchant. »

Tourmenté de ce doute, il prit un jour le parti de s'en ouvrir à sa mère.

« Aimes-tu ce garçon ? lui demanda-t-elle.

— Oh ! non, au contraire. J'ai presque de la répulsion pour lui.

— Et les autres, l'aiment-ils?

— Pas davantage; mais ils le craignent, et à cause de cela beaucoup lui obéissent et font comme lui.

— Tant pis pour eux ; ils portent en ceci la peine de leur lâcheté; mais parce qu'on fait ce qu'il veut, est-il heureux pour cela?

— Dame, je ne sais pas, dit Édouard en rêvant. D'un côté, c'est agréable... »

Tous les enfants rêvent de commander, parce que dans certaines éducations on les soumet peut-être trop à l'obéissance. La maman reprit :

« Et si l'on n'avait pas peur d'en recevoir du mal de ce méchant, on ne ferait rien pour lui, n'est-ce pas?

— Oh ! bien sûr.

— Et pareil avantage te semble un bonheur?

— Oh! non.

— Tu vois donc bien qu'il n'est pas heureux, même dans l'avantage qu'il possède et qui tient sans doute à une certaine audace qu'il y a en lui, et qui serait après tout une qualité susceptible d'être mieux employée. Tu reconnais qu'il vaut bien mieux être aimé que d'être craint. Maintenant, à supposer que le mal qu'il fait ne le tourmente pas du tout dans son cœur, ce que nous ne pouvons affirmer, si cela était, c'est que le malheureux n'aurait pas de conscience. Il serait exempt par là, en effet, des douleurs que tu as souffertes. Eh bien! crois-tu que ce soit là un bonheur?

— Non, répondit Édouard avec un frémissement qui était une dénégation bien plus énergique encore.

— Bien. Pourquoi cela? Tu as des jambes et elles t'ont servi souvent à te jeter par terre. Est-ce un mal que d'avoir des jambes?

— Non certainement, c'est un bien, dit Édouard avec une parfaite conviction.

— Tu as un cerveau, et il te sert quelquefois à faire des sottises ou encore des rêves pénibles. Est-ce fâcheux d'avoir un cerveau?

— Certainement non, répondit l'enfant.

Digitized by Google

— Tu es en possession de la vie, et la vie a ses peines. Voudrais-tu mourir?

— Pas du tout, mère, tu le sais bien. Pourquoi me demandes-tu tant de choses?

— Si l'on te proposait une belle ascension de montagnes, l'accepterais-tu?

— Je crois bien! s'écria Édouard qui ne rêvait que d'une excursion pareille.

— Mais il y a souvent du danger, sûrement de la fatigue.

— Sans doute, on n'a rien sans peine. C'est là le plaisir.

— Tu viens de dire toi-même le mot du vrai en toute chose de la vie morale ou matérielle. Oui, tout plaisir est joint à un travail; tout bien renferme un mal possible, toute faculté nous rend capables à la fois de souffrance et de jouissance. Mais le seul mal irréparable et profond, le seul complet, c'est d'être privé de ces facultés qui sont la force et la splendeur de la vie ou plutôt la vie elle-même en puissance. Tu aimes bien mieux avoir une conscience et souffrir quand tu fais mal, et tu as raison, parce que par elle tu sens, tu connais, tu vis, et que tu jouis aussi quand tu fais bien. Car le dernier des malheurs pour l'être humain, c'est d'être fermé à certaines impressions, c'est d'être incapable de certaines souffrances, et par conséquent des joies qui y correspondent. La vie est le bien par excellence. Tout ce qui l'abaisse et la restreint est un mal, tout ce qui l'élève et l'étend est un bien. Être insensible de cœur, c'est être plus d'à moitié mort. Nous ne pouvons savoir ce que la vie réserve à ce pauvre garçon qui ne souffre pas de faire souffrir. Il est pourtant probable qu'un jour ou l'autre ceux qu'il blesse, irrite ou moleste, se retourneront contre lui, et leur vengeance peut être cruelle. Mais ce dont nous sommes sûrs dès à présent, c'est qu'il est fort à plaindre d'être privé de cette faculté si belle et si vaste, la sensibilité, comme de cette faculté si haute, la conscience. C'est toucher de bien près à l'animalité, c'est être homme le moins possible, et cette abjection n'est-elle pas à elle seule un immense malheur? »

Édouard comprit cela. Désormais la brutalité de son camarade lui inspira une pitié profonde, et il n'eût voulu pour rien au monde lui ressembler.

Lucie B.

La suite prochainement.

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LES DIVERSES FORMES DU SALAIRE.

Le père Dupont, après un moment de silence, s'adressant au voisin Bonnard : « Nous pourrions peut-être nous associer pour l'entreprise du terrassement, j'en parlerai à mon cousin, et s'il consent à se joindre à nous, nous aurons assez de capitaux. La question est de savoir comment vous voulez faire exécuter le travail?

LE VOISIN BONNARD. — Le plus souvent on s'entend avec des ouvriers et on leur offre un salaire fixe, tant par jour, mettons 3 francs, et l'on paye à la fin de la semaine, ou de la quinzaine, selon l'usage.

L'INSTITUTEUR. — Il y a malheureusement

des ouvriers qui ne travaillent pas avec zèle, de sorte qu'il ne se fait pas assez de besogne dans une journée.

LE VOISIN BONNARD. — C'est vrai. Aussi préférerais-je le travail à la tâche (ou à la pièce). J'offrirai *tant* par mètre courant, quelquefois *tant* par mètre cube, et je payerai chacun selon la quantité de travail livré. Cela est plus avantageux.

LE PÈRE DUPONT. — Sans doute. Seulement, si le travail à la journée est un peu plus lent, il est aussi généralement mieux fait, tandis que le travail à la tâche est souvent bâclé.

L'INSTITUTEUR. — Les ingénieurs du chemin de fer examinent les terrassements, et ne les acceptent que s'ils sont bien faits.

LE VOISIN BONNARD. — Mais moi-même je ne considère pas la tâche comme remplie, si le travail n'est pas bien fait. En tout cas, le travail à la tâché est plus rapide que le travail à la journée, on peut s'engager à livrer à jour fixe.

PHILIPPE. —Les ingénieurs, sont-ils rétribués à la journée ou à la tâche.

L'INSTITUTEUR. — C'est selon. Il est tel ingénieur chez lequel on vient demander le plan d'une usine, le tracé d'un canal ou un projet quelconque; il fait son travail, reçoit sa rémunération (on dit quelquefois ses honoraires), et tout est dit. Cet ingénieur est à ses pièces, ou à la tâche. D'autres sont payés à l'année (reçoivent un traitement), c'est comme s'ils étaient payés à la journée. Un traitement de 3,600 frans par an est l'équivalent d'un salaire de 10 francs par jour.

JOSEPH. — Et le médecin.

L'INSTITUTEUR. — Le médecin civil est généralement payé à la tâche, tant par visite (honoraires); le médecin militaire est a la journée, puisqu'il a un traitement.

LE PÈRE DUPONT. — Quand on demande une *rémunération fixe et certaine*, elle ne peut être qu'à la journée ou à la tâche (à la pièce).

PHILIPPE. — Il y a donc des rémunérations qui ne sont pas fixes et certaines.

L'INSTITUTEUR. — Il y a encore quelques professions où l'ouvrier reçoit une part du produit. Par exemple, dans les pêches en mer; mais le marin (l'ouvrier pêcheur) ne trouve pas cette combinaison avantageuse. Il y a trop de mauvaises chances. Il y a aussi le métayage; le cultivateur-métayer partage le produit avec le propriétaire, celui-ci fournissant la ferme, celui-là le travail. Il existe encore d'autres combinaisons semblables.

PIERRE. — Par exemple, les moissonneurs ont une gerbe sur dix ou douze, je crois.

L'INSTITUTEUR. — Il n'y a pas là de produit bien incertain, ni de mauvaise chance. Le blé à couper est dans les champs, il y en a peu ou beaucoup, mais on en voit la quantité, on peut en estimer la valeur; s'il y en a peu, il faut aussi moins de travail. C'est donc un travail à la pièce (à la tâche) qu'on fait, on reçoit tant par cent gerbes récoltées. Seulement, au lieu de recevoir le salaire en argent, on le reçoit en nature.

LE PÈRE DUPONT. C'est un usage qui se perd. Autrefois l'argent était rare, et l'on payait le plus possible en nature. C'était presque toujours un salaire proportionnel à la besogne faite (à la tâche).

L'INSTITUTEUR. — Quelle que soit la forme du salaire, le prix du travail est toujours convenu et accepté des deux côtés.

LE PÈRE DUPONT. — C'est une des raisons pourquoi les salaires sont tantôt un peu plus élevés, tantôt un peu plus bas que le patron ou les ouvriers ne le désireraient. Si le travail est pressé et que les ouvriers soient rares, les salaires s'élèvent; quand les ouvriers manquent de travail, ils acceptent un salaire moindre.

L'INSTITUTEUR. — C'est vrai, mais les

Digitized by Google

salaires exceptionnels (trop bas ou trop élevés) ne durent pas. Quand les salaires sont trop élevés, le patron ne trouve pas à vendre ses produits, qui sont trop chers; quand les salaires sont trop bas, les ouvriers n'ont pas de quoi vivre et cherchent autant qu'ils peuvent d'autres occupations.

LES COALITIONS. — LES GRÈVES.

Philippe ne pouvait pas comprendre que les salaires pussent être tantôt élevés, tantôt bas; il trouvait cela injuste, soit envers le patron, soit envers les ouvriers, et ne put s'empêcher d'en faire le remarque.

L'INSTITUTEUR. — Voyons, Philippe, quand les toupies sont rares, est-ce qu'elles ne valent pas deux, trois ou quatre billes de plus que lorsqu'elles sont communes, et que tout le monde en a?

PHILIPPE. — Mais ce n'est pas la même chose.

L'INSTITUTEUR. — Sans doute, une toupie n'est pas du travail, nous parlons du prix du travail et non du prix de la toupie. Mais supposons que chez un cordonnier qui n'a de travail que pour deux ouvriers, il s'en présente un troisième; que dira le patron?

PHILIPPE. — Il dira : je n'ai pas besoin de vous en ce moment; j'ai mon monde.

L'INSTITUTEUR. — Je suppose maintenant que l'ouvrier cordonnier ait été chez un grand nombre de patrons, qui tous avaient leurs ateliers au complet; que fera l'ouvrier sans travail?

Philippe hésitant à répondre, le père Dupont ajouta: Que fera-t-il pour ne pas mourir de faim?

PIERRE. — Il s'offrira pour faire un autre travail.

LE PÈRE DUPONT. — Et pouvoir! Il se fera bijoutier, ou médecin, n'est-ce pas?

Les enfants se mirent à rire, et l'instituteur expliqua en ces termes la plaisanterie du père Dupont. L'ouvrier qui est empêché d'exercer sa propre profession, ou son métier, ne peut faire immédiatement qu'un travail très-simple, qu'on n'a pas besoin d'apprendre. Or, les travaux simples, que tout le monde sait faire, sont peu payés. De plus, les travaux auxquels on n'est pas habitué sont particulièrement fatigants. Enfin on perd du temps à chercher ce travail, qu'on ne sait où trouver. Par ces raisons, l'ouvrier aime mieux dire à un patron de sa profession : donnez-moi du travail, je vous le ferai à meilleur marché, du moins pour le moment.

ROBERT. — Le patron ne devrait pas profiter de la misère de l'ouvrier.

LE PÈRE DUPONT. — C'est-à-dire qu'il devra répondre à l'ouvrier : mon brave garçon, je ne peux pas vous payer votre travail à son prix ordinaire, par conséquent mourez de faim.

L'INSTITUTEUR. — Le patron ne profite pas de la misère de l'ouvrier — ce serait trop mal de sa part; — tout au contraire, il lui rend service, quelquefois à ses dépens, en lui donnant du travail même à prix réduit, *lorsqu'il dispose déjà de tous les bras qu'il peut occuper régulièrement*.

ROBERT. — Comment cela?

L'INSTITUTEUR. — Voici comment. Nous parlions du cordonnier, continuons cet exemple. Il vend des souliers, mettons pour 12 francs la paire. Sur ces 12 francs, il y a tant pour le cuir, tant pour l'ouvrier, tant pour les autres dépenses, le reste est du bénéfice. Maintenant, il va sans dire que le cordonnier fabrique autant de souliers qu'il en peut vendre;

supposons qu'il puisse en vendre 1,000 paires. Vient un ouvrier qui lui dit : je veux vous en faire encore. Le cordonnier répond : mais je ne puis les vendre ; je fabrique déjà les 1,000 paires que je puis placer. L'ouvrier réplique : j'ai besoin de travail pour vivre, je travaillerai à meilleur marché. Alors le cordonnier se dit : j'offrirai ces souliers supplémentaires à prix réduit, je trouverai peut-être des acheteurs supplémentaires ; et il accepte la proposition.

LE PÈRE DUPONT. — Il engage une partie de son capital (le cuir, le salaire qu'il débourse), et s'il ne parvient pas à vendre les souliers, son capital ne lui rapporte rien : il en perd les intérêts.

LE VOISIN BONNARD. — J'ai toujours vu que lorsqu'il y a beaucoup de travail, le salaire monte, et qu'il baisse quand il y en a peu ; ni la coalition ni la grève n'y peuvent rien.

JEAN. — Qu'est-ce que la coalition et la grève ?

LE VOISIN BONNARD. — Il y a coalition quand un certain nombre d'ouvriers d'une même profession s'entendent pour demander une augmentation de salaire, et il y a grève, quand ils refusent de travailler à d'autres conditions que les leurs. C'est la cessation effective du travail qu'on appelle *grève*.

ROBERT. — C'est notre droit.

LE PÈRE DUPONT. — Sans doute. C'est votre droit, mais ce n'est pas toujours votre avantage. Le plus souvent, l'ouvrier est obligé de céder après avoir fait grève pendant quelques semaines ou quelques mois. En attendant il ne gagne rien et mange ses économies, s'il en a. Et s'il obtient une petite augmentation, elle est chèrement achetée et il ne la garde pas toujours.

L'INSTITUTEUR. — Il ne faut pas oublier que le patron ne travaille pas pour le plaisir de travailler, mais pour la vente. L'acheteur ou le consommateur, de son côté, n'achète pas pour faire plaisir au vendeur, mais parce qu'il désire se procurer la marchandise offerte. Seulement, il la prendra à tel prix, et la refusera à tel autre. S'il ne consent pas à payer un prix, le vendeur pourra rarement l'y contraindre, mais le consommateur arrive presque toujours à forcer le vendeur à baisser ses prix. Par conséquent, le patron ne pouvant pas élever à volonté le prix de la marchandise, il ne peut pas toujours non plus augmenter les salaires.

LE VOISIN BONNARD. — Il aimera mieux fermer boutique que de travailler à perte.

ROBERT. — Mais si l'ouvrier ne gagne pas assez pour vivre ?

LE VOISIN BONNARD. — Tous les ouvriers n'ont pas des salaires suffisants, cela est vrai ; mais souvent aussi des paresseux ne travaillent pas sous le prétexte de ne pas gagner assez.

LE PÈRE DUPONT. — Et les dépenses inutiles donc ?

L'INSTITUTEUR. — Il faut savoir vivre avec économie. Si l'on peut, on change de profession. En tout cas, c'est seulement au progrès dans la quantité et la qualité du travail fourni qu'on devra une amélioration sérieuse et durable.

MAURICE BLOCK

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT
OU
LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XIV

Le lait est une chose trop bonne pour qu'on la perde.

Fanchette boit la petite goutte qu'elle avait versée dans le couvercle. Mais quand elle aura bu elle verra bien que la goutte était si petite que cela ne suffisait pas pour faire de la différence dans la boîte. Elle commence à penser qu'elle ne ferait peut-être pas mal d'en ôter encore davantage, sans quoi cela déborderait encore en marchant.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XV

Comme dans le couvercle il n'est pas facile de juger ce qu'on verse, Fanchette boit à même de la boîte. Elle a très-soin seulement de regarder en même temps pour être sûre de s'arrêter quand ce sera assez. S'il ne faut pas que le lait déborde, il ne faut pas non plus que tante Rose se fâche. Mais tante Rose ne se fâcherait peut-être pas. Elle doit savoir qu'il est nécessaire que Fanchette boive un petit peu de lait quand il fait si chaud.

Digitized by Google



LE NID DE PINSONS

Dans un joli jardin qui entourait une vieille maison au sommet d'une haute colline habitaient deux petits oiseaux. — Ils y menaient une vie des plus heureuses, car rien ne leur manquait pour la satisfaction de leurs désirs. Tout autour d'eux, ils avaient des arbres grands et petits, des arbres verts, des arbrisseaux à fleurs parmi lesquels de grands houx aux feuilles luisantes, couverts de baies d'un rouge vif.

Dans ce jardin les oiseaux étaient si bien nourris et si bien soignés que les fruits des houx restaient intacts sur les branches tout l'hiver et tout l'été.

Il s'y trouvait aussi des rosiers suffisamment grands et épais pour offrir un abri convenable aux nids d'oiseaux comme ceux dont nous parlons; car c'étaient de tout petits oiseaux, des pinsons, rien de plus que des pinsons.

Malgré cela, pour je ne sais quelle raison, aucun de ces arbres ou arbrisseaux, si gracieux, si fleuris et si bien abrités qu'ils fussent, ne plaisait à ces oiseaux capricieux pour y bâtir leurs nids.

Ils avaient choisi de préférence un endroit chaud et bien caché au milieu d'un prunier mis en espalier contre le mur de la vieille maison de laquelle dépendait le jardin. Ils étaient là tout près des fenêtres d'où leurs bons amis de la maison pouvaient les voir et leur donner à manger à leur volonté. Sans doute ils trouvaient plus commode de s'en tenir aux bonnes petites miettes de pain et aux graines qu'on leur distribuait ainsi, que de voler au loin à la recherche de leur nourriture.

Le père s'appelait « Brillant » ; c'était un joli petit animal avec un œil charmant d'un bleu gris, un corsage couleur de

marron d'Inde, une belle poitrine rouge, une longue queue et des ailes noires, vertes, blanches et jaunes.

Sa femme s'appelait « Mab », comme la reine des fées; elle-même avait l'air d'une petite fée, tant elle se montrait vive, joyeuse, active et habile. Il n'était rien qu'elle ne sût faire avec son petit bec et ses petites griffes. Elle était beaucoup plus adroite et plus industrieuse que bien des enfants de ma connaissance, qui, malgré deux mains et dix doigts, tous destinés à leur rendre service, ne sont pas capables de travailler la moitié autant que ce petit oiseau sans mains!

Mab était très-jolie, mais pas de la même façon que son beau mari; elle n'avait pas les brillantes couleurs de celui-ci; sa robe à elle était tout simplement brune, relevée d'un peu de vert olive et de blanc aux ailes; une mise tout à fait convenable pour une personne activement occupée des soins de son ménage. Mab avait bien raison; elle avait tant à faire! on avait beau la regarder, en quelque moment que ce fût, on ne la voyait jamais oisive; pourtant elle n'apparaissait jamais que propre, élégante et bien lissée : pas une plume de travers, pas un grain de poussière sur son fin plumage.

Du reste cette importante question de l'emplacement du nid n'avait pas été décidée sans donner lieu à une petite discussion entre les deux époux.

« Mab, » avait dit Brillant à sa petite femme par une belle matinée de juin, je crois qu'il est grand temps de penser à construire un autre nid. Notre première famille est déjà grande, elle n'a plus du tout besoin de nous et l'été passe vite; cherchons donc à droite et à gauche et voyons où nous aimerions à nous installer. Nous avons eu fort à faire pour élever notre première nichée; la saison était encore peu avancée et nos bons amis de la grande maison se trouvant absents, nous ne pouvions recevoir d'eux aucun secours. A présent qu'ils sont revenus, nous aurons toujours du grain en abondance. Nous ne manquerons pas d'insectes non plus; ces jolis rosiers en sont pleins; de sorte que cette fois-ci nous n'aurons aucune peine à élever nos enfants. Ils viendront tous à merveille et nous les verrons bientôt aussi forts et aussi joyeux que nous-mêmes.

— C'est vrai, Brillant, répondit Mab, je pense comme vous qu'il est bien temps de nous faire un autre nid. Si nous ne nous mettons promptement à l'œuvre, les nuits deviendront froides, les rosées d'automne, la pluie et les grands vents arriveront et nous n'amènerons jamais à bien nos chers petits. Ainsi je suis toute prête. Cette fois-ci, il faudrait placer notre nid dans ce beau mur couvert de lierre, qui est tourné au levant. Le soleil ne pourra nous y gêner, ni la pluie nous y atteindre sous l'épais feuillage qui le tapisse. Vous voyez cet olivier de Bohême qui le domine; c'est de là que vous m'enverrez vos jolies chansons pour me désennuyer pendant que je serai retenue à ma couvée. N'est-il pas vrai que ce sera charmant?

— Non, non, Mab, s'écria Brillant, nous n'irons certainement pas nous loger dans ce mur; il n'y a que des moineaux qui aillent se fourrer ainsi sous les lierres, et ce sont des oiseaux si grossiers, si mal élevés! Jamais je ne consentirai à vous laisser vivre près d'eux. Querelleurs et pillards comme ils sont et beaucoup plus forts que nous en outre, ils ne manqueraient pas de mettre obstacle à la construction de notre nid en nous volant notre mousse ou notre laine. Je suis plutôt d'avis de nous établir dans ce beau berceau tout couvert de roses en fleur, et si délicieusement embaumé par leur parfum. Pendant tout le temps que vous passerez sur le nid, je me tiendrai parmi leurs

feuilles pour vous récréer par mes chansons.

— Eh bien, moi ,je ne veux pas de ce berceau de roses, dit Mab d'un air résolu; vous avez oublié que nous y avons fait notre nid l'année passée, et qu'une horrible créature, avec une fourrure bien lisse toute rayée de noir et de gris, avec une longue queue, une tête toute ronde, de gros yeux verts, de longues moustaches blanches, et des griffes terribles (vous l'avez, je crois, appelée un chat), s'y glissa traîtreusement un jour; je n'eus que le temps de m'échapper au moment où il s'abattait sur notre nid et jetait à terre nos pauvres œufs si jolis. Si vous voulez avoir un nid à cette place, Brillant, il faudra que vous le fassiez vous-même; quant à moi je n'y retournerai certainement pas après un si horrible événement, et je m'étonne que vous-même ayez pu en avoir l'idée.

— Bien, bien, Mab, dit Brillant en redressant sa petite huppe sur le haut de sa tête et en prenant un air de condescendance, ce sera comme il vous plaira. Il n'y a pas de raison pour que ce malheur qui nous est arrivé une fois se renouvelle. S'il fallait s'effrayer d'avance de tous les accidents possibles, on ne vivrait pas. Je suis plus brave que cela, Dieu merci; mais enfin comme c'est vous qui aurez à rester dans le nid, nous ne le construirons que dans un endroit qui vous plaira.

« Voyons, que dites-vous de ce joli prunier sous les fenêtres de nos bons amis? Là, vous les verriez de votre nid chaque fois qu'ils sortiraient et il vous serait facile de descendre pour chercher à manger et de retourner à nos œufs avant qu'ils eussent le temps de se refroidir. Cet if qui en est tout près me servirait pour m'y percher. Je serais tout à portée pour que vous m'y entendiez chanter. Quand vous descendriez, je descendrais aussi afin de vous aider; puis, lorsque nos enfants commenceront à voler, nous pourrons, sans trop les fatiguer, les mener chercher leur nourriture.

— Oui, oui, Brillant, dit Mab, en reprenant toute sa gaieté, le prunier est juste ce qu'il nous faut. Il n'y a pas de place meilleure dans tout le jardin; comment n'y avais-je pas pensé? »

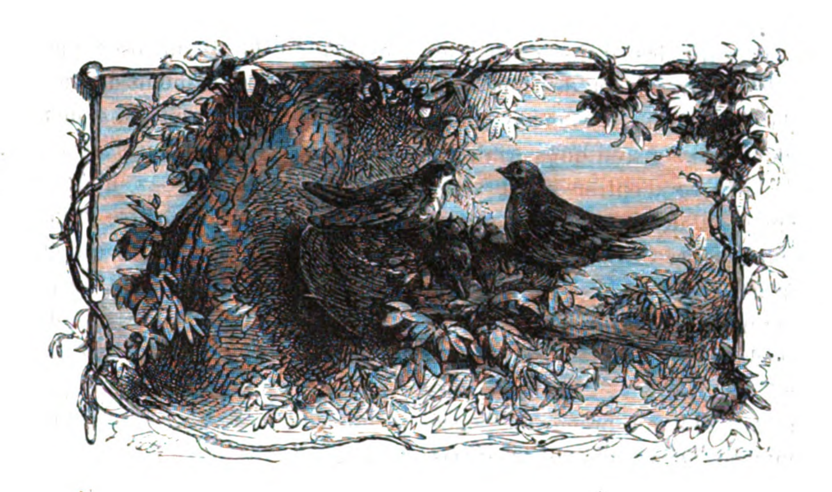
Là-dessus elle s'envola pour s'occuper à réunir dans le prunier les objets nécessaires à la construction de son nid. Avec quel cœur elle y travailla, et quelle chose ravissante ce fut que ce nid! Une gracieuse petite corbeille d'une rondeur parfaite, solidement assise à la fourche de deux grosses branches; au dehors un entre-croisement de joncs et de menus brins d'herbes d'un travail aussi fin que celui du plus joli panier à ouvrage et recouverts encore de mousse et de lichens qui le dissimulaient au regard; au dedans, un lit moelleux de plumes, de duvets et de touffes soyeuses de poils blancs et jaunes.

Cette dernière matière avait dû être fournie par un bel épagneul appelé « Lubin », qui habitait aussi dans la vieille maison, courait le jour à travers le jardin, ou dormait au soleil sur le gazon. Les petits oiseaux n'avaient pas peur de venir tout près de lui; le brave animal, ils le savaient bien, ne leur eût pas fait le moindre mal pour rien au monde. C'était pour eux un véritable ami et Mab n'en avait que plus de plaisir à mettre en œuvre ce poil si doux et si chaud qu'il semait dans le jardin. Cette couche si soigneusement rembourrée était soutenue par un réseau de longs crins de cheval artistement tissés. D'où provenaient ces crins? probablement de la queue et de la crinière de deux chevaux qui paissaient d'habitude dans un champ voisin; de bonnes et paisibles bêtes aussi qui certainement n'avaient pas mieux demandé que de fournir à Mab ces

Digitized by Google

matériaux sans lesquels elle aurait eu beaucoup à chercher et à s'ingénier.

Le nid achévé, Brillant vint le voir; il le trouva très-joli, très-bien conditionné, puis il sauta dedans, déclara qu'il était bien doux, bien chaud et exprima la plus vive satisfaction du choix qu'ils avaient fait de l'emplacement. Mab partageait son avis sur tous les points. Bientôt elle déposa dans ce merveilleux nid trois jolis petits œufs d'un vert pâle, tachetés de rouge et de blanc. Puis, commençant à couver, elle



s'établit sur son nid, où elle passa bien des jours et bien des nuits à attendre l'éclosion de ses petits pinsonnets. Brillant s'était fixé sur l'if, où du matin au soir il épuisait son répertoire pour charmer l'attente de sa petite compagne. Mais l'un et l'autre tenaient l'œil au guet, toujours prêts à déscendre pour demander du grain chaque fois qu'ils voyaient s'approcher leurs bons amis.

Enfin, un jour Mab fut dans la joie, l'un des œufs s'était fendillé, une petite tête s'agitait pour sortir de la coquille; les autres œufs ne tardèrent pas à se briser aussi et trois petits pinsonnets firent leur apparition dans le nid : de drôles de créatures, ayant seulement au lieu de plumes quelques poils clair-semés sur leurs petits corps grêles et ridés et de larges becs jaunes piaillant d'une voix aiguë. Ils étaient affreusement laids, c'est certain; mais, aux yeux de leurs parents, c'étaient bien les plus jolis petits oiseaux qu'eût jamais éclairés la lumière du jour.

Bientôt cependant les plumes commencèrent à leur pousser, leurs corps prirent de la chair et de la vie; au lieu de rester toujours endormis, si ce n'est à l'heure des repas, ils avançaient de temps en temps la tête au bord du nid pour regarder autour d'eux; puis ils s'entretenaient ensemble des choses merveilleuses qu'ils verraient quand ils pourraient quitter leur maison pour s'en aller de côté et d'autre.

Un jour ils eurent une grande frayeur; ils virent un homme qu'ils n'avaient jamais aperçu auparavant, mettre une échelle contre le prunier; cet étranger portait un grand tas de filets sur son épaule, il en recouvrit complétement l'arbre, et les petits oiseaux se dirent l'un à l'autre en chuchotant : « Qu'est-ce que cela! à présent nous ne pourrons plus jamais sortir d'ici; nous voilà enfermés dans ce

Digitized by Google

cruel filet, nos parents ne pourront plus revenir jusqu'a nous, et nous allons tous mourir de faim. »

Ils ne savaient pas que cet homme, rempli de bienveillance, n'avait eu contre eux aucune mauvaise intention, bien au contraire : tout en recouvrant le prunier pour en garantir les fruits contre les atteintes des moineaux et des autres oiseaux pillards, il avait eu soin de laisser dans le filet un grand trou qui permît au père et à la mère d'entrer et de sortir commodément et de continuer à prendre soin de leurs petits. Ceux-ci ne pouvaient se douter de cela; aussi étaient-ils au désespoir et ne cessaient-ils de se lamenter.

Enfin Jack, qui était l'aîné, leur dit : « Pleurer ne sert à rien; tachons de dormir, cela nous aidera à prendre patience. Nos parents ne nous abandonneront pas, ils regarderont, ils chercheront et ils finiront bien par trouver un passage pour revenir auprès de nous. Nous n'avons jamais fait de mal à personne; pourquoi aurait-on voulu nous en faire? »

A ce moment même qu'aperçurent-ils tout à coup? leur mère qui arrivait vers eux à tire-d'aile. Elle se posa sur le filet, regarda d'un côté, puis d'un autre, et, ayant vu le trou, y entra aussi droit qu'une flèche, monta jusqu'au nid et se mit à distribuer la nourriture à toute sa famille. Elle n'oublia pas ensuite de rassurer ses petits en leur disant que ce filet n'avait rien de redoutable et que ce n'était que pour leur bien qu'on l'avait mis là. Pour sa part, elle était bien un peu inquiète, mais elle ne craignait nullement de s'exposer pour ses petits. Elle était fort adroite, comme nous l'avons dit, et, quoiqu'elle eût quelque difficulté en volant à trouver l'ouverture soit à l'entrée, soit à la sortie, elle sut éviter de se prendre dans le filet. Bref, rien de fâcheux ne lui arriva. Elle ne s'agita point, elle ne s'effaroucha point; elle fit seulement grande attention pour franchir l'ouverture tant dans un sens que dans l'autre, jusqu'à ce que l'habitude lui eût rendu la chose des plus faciles.

Quand Brillant à son tour vint pour donner à manger aux petits, comme il était très-brave (au moins à ce qu'il disait), on devait supposer que le filet ne l'étonnerait pas le moins du monde et qu'il entrerait et sortirait sans même y faire attention. Il n'en fut pas ainsi; jamais on ne vit de pinson plus troublé et plus effaré; il volait de côté et d'autre, criant et appelant, et les petits affamés qui étaient dans le nid purent croire qu'il ne parviendrait jamais à entrer. En effet il fallut que Mab vînt lui montrer comment il devait s'y prendre. Ce ne fut pas sans peine qu'elle vint à bout de l'amener à l'intérieur du filet.

Pour ressortir ce fut encore pis; Mab était repartie à la picorée. Impossible au pauvre Brillant de retrouver tout seul son chemin. Après quelques tentatives infructueuses, il perdit tout à fait la tête et finit par tomber dans le filet. En se débattant, il s'entortilla dans les mailles et se serait à coup sûr étranglé si ses bons amis de la vieille maison, témoins de sa chute, ne fussent venus à son secours. Il en fut quitte pour quelques plumes éraflées, mais sa frayeur avait été si grande que, de toute cette journée, il n'approcha plus du nid et en abandonna tout le soin à sa bonne petite femme.

Le lendemain matin, il était un peu remis. Conduit par Mab, il entra dans le filet et en ressortit deux ou trois fois. Les pinsonnets avaient grandi; la petite mère n'était plus assez forte pour parvenir toute seule à satisfaire leur appétit croissant. C'est ce qu'elle fit comprendre à son mari. Celui-ci en tomba d'accord, mais craignant que l'acident de la veille ne se renouvelât, il dit à Mab qu'il valait mieux que les

Digitized by Google

petits descendissent du nid et vinssent eux-mêmes au dehors, leurs ailes étant maintenant assez fortes pour les soutenir. Les petits oiseaux en effet avaient déjà manifesté l'envie de suivre leurs parents en se posant au bord du nid quand ils les voyaient partir; aussi Mab ne repoussa-t-elle pas la proposition.

« Seulement, dit-elle, ils ne peuvent pas être prêts de si bonne heure, il faut attendre jusqu'à cette après-midi; alors, s'il fait tout à fait beau, peut-être sera-t-il bon de les faire sortir. »

L'après-midi arriva brillante et pure; il faisait si beau et si chaud qu'après avoir dîné, les petits oiseaux furent invités à quitter leur nid et à descendre dans le joli chèvrefeuille où leurs parents allaient les attendre.

Ce fut une scène des plus émouvantes, et dont nos lecteurs pourront se faire une idée en se rappelant les premiers pas de leurs petits frères et de leurs petites sœurs, s'ils sont assez heureux pour en avoir.

Jack, l'aîné, se risqua le premier; il n'était pas poltron; grimpant sur le bord du nid, il déploie ses ailes, prend son élan, et paf! le voilà tombé dans le filet, mais il se raccroche aussitôt à une petite branche, et guidé par Mab, qui était accourue à son aide, il arrive sans autre encombre au chèvrefeuille.

De là, soutenu par ses parents, il fut conduit immédiatement sur un hêtre tout voisin, où on le laissa se reposer pendant qu'on allait chercher les deux autres petits.

Celui qui suivit fut le petit Dick; il était plus craintif que son frère et tout d'abord il demanda la permission de rester encore sur le prunier pendant quelque temps avant de s'aventurer loin de sa première habitation si chérie (car les oiseaux aiment leurs nids autant que les enfants aiment leur berceau). Cependant sa mère persistant à l'appeler, il se décida à descendre, et en sautillant de branche en branche, il arriva à l'ouverture du filet, d'où, par un effort désespéré, il vola ou plutôt se laissa tomber sur un buisson de roses! Il fut si effrayé de cette chute qu'il fallut bien du temps avant que Brillant et Mab pussent le décider à se confier de nouveau à ses ailes; à la fin, il partit et rejoignit son frère Jack sur le hêtre.

Il ne restait plus qu'un enfant dans le nid. Pauvre petite May, elle s'y sentit bien seule quand ses deux frères l'eurent quittée; car ses parents, occupés auprès d'eux, ne revenaient pas. Elle se tenait donc tristement tapie et se disait à elle-même tout effarée : « Comme ce nid est triste maintenant que Dick et Jack ne sont plus là! Mes parents, je le sais bien, ne peuvent pas m'avoir oubliée! mais c'est bien long de les attendre; je veux voir si je ne trouverais pas mon chemin toute seule. »

Là-dessus, elle sauta hors du nid et se percha sur une branche d'où elle pouvait découvrir tout le jardin; là, elle s'arrêta et regarda toute joyeuse d'abord les fleurs, les arbres, et les grandes pelouses vertes qui s'étendaient devant elle, puis au-dessus de sa tête, le ciel bleu, bien beau, mais bien éloigné aussi. Cette contemplation finit par lui donner le vertige et elle eut envie de retourner à son nid, pensant d'ailleurs qu'elle n'aurait pas dû le quitter sans la permission de ses parents.

Mais quoiqu'il fût tout près d'elle, il lui fut impossible de le retrouver. La voilà voletant de côté et d'autre à travers le prunier; tout à coup, elle perdit pied et tomba bien bas, bien bas (du moins il le lui semblait) dans le filet. Par bonheur, les bons amis qui l'avaient suivie attentivement des yeux, étaient là tout prêts pour la recevoir et la rendre à ses parents, accourus l'un et l'autre dès qu'ils avaient entendu ses cris. Ils essayèrent de l'emmener avec eux rejoindre ses frères; mais la

Digitized by Google

pauvre May était trop fatiguée pour aller si loin; force leur fut, après qu'elle se fut un peu reposée sur le gazon, de la mettre à dormir sous un buisson voisin et de l'y laisser passer la nuit.

Le lendemain, aussitôt que le jour parut et avant qu'elle eût le temps de s'inquiéter, ils vinrent la voir, et quelques minutes plus tard, elle était près de ses frères. Si la réunion fut joyeuse, il n'y a pas à en douter. Depuis lors nous n'avons pas appris qu'il fût rien survenu de fâcheux à toute la petite famille.

Brillant, ainsi qu'il se l'était promis, n'a pas oublié de venir la présenter à ses amis de la vieille maison qui lui ont fait le plus cordial accueil. Il est donc probable qu'au printemps prochain les pinsons ne manqueront pas de faire encore leurs nids dans ce charmant jardin; mais, sans doute aussi, ils se souviendront trop bien du filet et de toute la peine qu'il leur a causée pour bâtir encore dans le prunier.

Et à présent que nous avons fini l'histoire du *Nid de Pinsons*, voyons combien de leçons elle peut nous fournir.

« Des leçons vraiment! s'écrient quelques-uns d'entre vous, quelles leçons peuvent nous donner ces petits oiseaux et leur nid? N'en savons-nous pas beaucoup plus qu'eux?

— C'est ce qui n'est pas bien sûr, mes petits amis, vous savez probablement tous lire, écrire et travailler, vous savez certainement rire, parler et jouer; nos petits oiseaux ne savent faire aucune de ces choses, ils ne savent pas même jouer comme les agneaux, mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut tirer de leur histoire bien des enseignements, pour peu qu'on prenne la peine de les chercher.

« En premier lieu elle nous montre qu'il faut faire chaque chose en son temps. Avez-vous jamais vu un nid d'oiseau en hiver? je ne le pense pas; les oiseaux savent qu'ils doivent bâtir leurs nids en été et ils ne songent jamais à s'en occuper auparavant.

« Ensuite nous pouvons apprendre des oiseaux l'ordre et l'activité. Qui a jamais vu un nid de pinsons malpropre et mal tenu? Quelles peines ne se donnent pas ces petits êtres pour l'organiser si bien! D'abord ils choisissent un emplacement aussi sûr que possible, puis ils commencent leur construction en lui donnant des fondations solides, et ils ne cessent d'y travailler jusqu'à ce qu'ils en aient fait le chef-d'œuvre que nous vous avons décrit précédemment, si commode, si charmant, si bien approprié, qu'on souhaiterait d'être soi-même un oiseau pour pouvoir y demeurer. Aussi y ont-ils mis tout le temps nécessaire, et ils n'ont été contents que lorsqu'ils n'ont plus vu rien à y ajouter pour l'amener à perfection. Quelle bonne chose ne serait-ce pas si nous-mêmes nous n'étions jamais satisfaits de ce que nous faisons avant que ce fût aussi bien que possible!

« Nous pouvons aussi apprendre des oiseaux la patience et la gaieté. En été, naturellement, ils sont heureux; il est charmant alors de les entendre chanter au long du jour, se réjouissant du soleil ou des ondées rafraîchissantes; mais, même en hiver, quand ils ont faim et froid, on ne les voit jamais boudeurs ou mécontents. Qui pourrait en douter en regardant les petits rouges-gorges sautiller sur la neige et faire entendre leur joli gazouillement du milieu des arbustes dépouillés? Enfin quelle tendre affection les oiseaux n'ont-ils pas pour leurs petits? Quiconque les a observés dans la saison des nids, a pu voir quel pénible travail c'est pour la mère et pour le père de repaître tous ces petits becs affamés qui sont sans cesse à réclamer de la nourriture. Quelle attention il leur faut, quelle vigilance ils déploient pour arriver

à les satisfaire, et quelle joie aussi ils en éprouvent! Enfin, quand ils les ont élevés, quelle peine ils se donnent encore pour leur enseigner à voler et à pourvoir eux-mêmes à leurs besoins!



« Voilà ce qu'on apprend en étudiant les mœurs des petits oiseaux. Que nos lecteurs en apprennent aussi à les aimer et à être bons pour eux; qu'ils les secourent, leur donnent des miettes de pain et du grain dans la mauvaise saison; qu'ils se gardent de jamais prendre leurs nids ou seulement même de toucher à leurs œufs et d'approcher d'un nid quand la mère s'y trouve, de peur de l'effrayer et de lui faire abandonner sa maison et sa famille.

« Nous espérons qu'aucun de ceux qui liront ceci n'aura jamais pris de nids d'oiseaux; mais si cela est arrivé à quelqu'un d'entre eux, nous le prions instamment de ne point recommencer. Il n'est pas interdit cependant aux enfants de chercher à découvrir des nids d'oiseaux; mais qu'ils se bornent à les regarder et à les observer à quelque distance. Le plaisir qu'ils éprouveront à en voir les jeunes habitants croître et s'élever en toute sécurité et plus tard à les entendre chanter joyeusement en volant sur les arbres, les fera s'étonner qu'on ait jamais pu en prendre aucun à dérober à ces petites créatures ou leurs œufs ou leurs petits, privant ainsi la campagne et les jardins d'un de leurs plus gracieux ornements. Les bois et les champs seraient si tristes sans toutes ces voix allègres qui s'éveillent avec le jour pour s'élever vers le ciel et rendre grâce de ses bienfaits au Créateur de toutes choses! Ainsi qu'il a été dit : « Les arbres et les fleurs, le vert gazon, les ruisseaux dans leurs cours, les papillons aux ailes diaprées, tout semble parler de sa grandeur; mais aux oiseaux seuls a été donnée une voix pour chanter toutes ses louanges.»

Imité de l'anglais.

HISTOIRE D'UNE POMME

I.

Oui, l'histoire d'une pomme.

Et pourquoi pas? Faut-il être un grand conquérant, un ravageur de pays, un massacreur d'hommes pour avoir son histoire? Le plus humble brin d'herbe n'a-t-il pas la sienne, qu'il serait charmant de connaître si l'on pouvait être assez subtil, assez délicat, que dis-je? assez savant et assez pé-

nétrant pour la bien observer et la bien écrire? Je ne suis qu'une pomme, une pomme bourgeoise, mais fraîche et vermeille et d'assez belle venue en somme; et, sans vouloir remonter à la pomme d'Ève ou à celles du jardin des Hespérides qui étaient tout en or, dit-on, ce qui n'est pas déjà si enviable pour une pomme, mon sentiment est que ma place dans ce monde est assez bonne, du moment où j'ai assez de bon sens pour m'en contenter. Je ne dirai pas même que je fusse une Reinette grise, non. — Les Reinettes sont des précieuses, que je ne veux pas déprécier, mais chacun sait qu'elles ne deviennent bonnes qu'en se ratatinant. Je suis, moi, une simple pomme normande, assez joufflue pour n'avoir rien à envier à personne. C'est à Guillaume le Conquérant que mes ancêtres durent de s'acclimater dans la Grande-Bretagne, et ce que Guillaume le Conquérant a pu faire de pis aux vaincus, plus d'un Anglais ne s'en soucie guère, je gage, aujourd'hui, quand il peut se donner la joie de contempler un beau pommier normand en fleurs implanté et vivant comme chez lui, sur son sol.

Est-ce assez beau, un beau pommier? Quel orfévre, même parmi ceux du bon vieux temps où tous les bijoux étaient des fleurs, quel orfévre a jamais fait une plus parfaite œuvre d'art, un bijou plus riche, plus opulent et plus ravissant pour la vue que ce roi des vergers, couronné de ses milliers de fleurs au printemps?

Je ne suis donc pas jalouse et ne changerais pas ma lisse pelure contre la robe de velours de la pêche, ma voisine. Elles sont bien jolies, les pêches, et très-fondantes, dit-on; c'est un fruit noble, je le veux bien, tant mieux pour elles. Cela ne les empêche pas, qu'on me permette de le dire en passant, d'avoir un bien vilain et bien grossier noyau pour père. J'aime mieux descendre de nos jolis pepins noirs.

Je suis née dans un beau jardin et non sur le bord d'une route poudreuse; je ne sais ce que c'est que la poussière, ni que la boue; tout autour de moi est vert et plaisant. — J'ai donc bien débuté dans la vie, j'ai trois ou quatre mille sœurs, un énorme et pittoresque pommier pour père et pour mère, et le soleil donne en plein sur chacune de nous. De quoi pourrais-je me plaindre, s'il vous plaît? J'ai entendu des hommes assez sages pour faire cette prière : « Seigneur, ne me donnez ni pauvreté ni richesse »; voilà une prière qui doit plaire au seigneur. Cette prière est la mienne.

Il y a peu de choses aussi délicieuses, parmi les objets agréables qui entourent les hommes dans ce beau monde, qu'un grand enclos bien planté au printemps, quand l'air doux se charge des parfums de ses fleurs. Je le remarquai pour la première fois dans une radieuse matinée d'avril en écoutant la conversation de Reginald, l'aîné des fils de mon maître, aspirant de marine à un âge où d'autres ne sont encore que des enfants. Il s'était couché sous notre vieil arbre noueux qui le protégeait de ses branches brunes et raboteuses; sa sœur Alice était assise à côté de lui; et pendant qu'ils causaient une brise légère faisait pleuvoir comme de la neige les tendres pétales de quelques fleurs tardives sur le visage des deux enfants.

Il était ravi, mon ami Reginald, et s'extasiait sur la magnificence de celles de nos branches qui, plus tardives que les autres, étaient encore fleuries.

« C'est aussi beau que tout ce qu'on peut voir en allant bien loin, disait-il à la jeune fille, et les merveilles des plus beaux et des plus célèbres sites au delà des mers lointaines sont autre chose, mais ne sont pas plus admirables que ce que nous avons sous les yeux.

Digitized by Google

« La douceur des parfums de notre beau pommier, Alice, me fait songer aux îles des épices. Notre odorat nous avertit dès l'aube que nous devions approcher de terre; et je me rappelle, tant mon nez a bonne mémoire, que je pensai tout de suite à notre pommier, à notre maison, à ce banc de gazon, à toi, à vous tous. Soudain je revis tout, et non-seulement notre immense verger, mais en quelque sorte tout notre comté de Sussex, à commencer par la forêt de Saint-Léonard, notre voisine. »

Mon maître avait cinq enfants, et ce fut au milieu d'eux, pendant qu'ils jouaient dans le verger, que je fis le plus d'observations sur les hommes et leurs mœurs.

J'avais plaisir à les entendre rire dans les premiers jours où les primevères et les marguerites étaient rares, et commençaient à pointer çà et là, parmi la fraîche verdure des gazons. Ils se les disputaient presque; trois ou quatre des enfants se précipitaient pour arriver les premiers, jusqu'à en perdre la respiration. Ils tombaient en paquet les uns sur les autres, dans leur empressement à cueillir la première violette ou le premier crocus!

Puis, quand le soleil produisit en abondance sa douce famille de fleurs, quand le gazon se garnit de primevères aussi nombreuses que les étoiles du ciel, et quand je m'attendais à voir les enfants dix fois plus ravis, je vis ces singulières créatures les fouler aux pieds sans s'en apercevoir, ou, si pour occuper leur paresse ils en cueillaient une brassée, tout à coup ils s'en fatiguaient, les jetaient par terre et les laissaient se flétrir avec indifférence. Je me sentais triste et ce spectacle éveillait en moi des regrets pleins de sympathies; — non que je ne fusse assez sensée pour savoir que comme toute chose les fleurs doivent fatalement se faner, mais parce qu'il me paraissait cruel qu'on les jetât sans en avoir rien fait, pas même un bouquet, pas même une couronne d'un jour.

II.

La famille de mon maître se groupait autour de sa femme, la bonne et aimable mère de ces cinq enfants, et l'amie de tout le monde. L'aîné des fils s'était fait marin, un peu contre le gré de son père, mais parce qu'il était en grande faveur auprès de son oncle, le frère de mon maître, qui était amiral et n'avait pas d'enfants.

On avait trouvé ce parti avantageux pour ce jeune garçon, et j'entendis bien des gens dire que cela avait été rude pour ma maîtresse de se séparer de son fils; mais comme il s'appelait Reginald de par son oncle, il n'y avait pas à réclamer; d'autant plus que l'enfant lui-même semblait aimer la mer.

C'était mon préféré, et il est assez curieux que moi, naturellement d'habitude si sédentaire, j'aimasse de prédilection un être qui déjà avait vu tant de choses et navigué si loin. Je crois qu'il arrive ainsi quelquefois que l'affection naît de contrastes; mais il est vrai qu'outre sa qualité de voyageur, il était d'une nature bonne et joyeuse.

Alice et Marguerite, ses sœurs, étaient de gentilles et agréables filles, elles étaient jumelles; elles se ressemblaient beaucoup au physique, mais au moral elles avaient des goûts complétement opposés : Alice était très-posée, Marguerite d'humeur très-vive.

Après elles venait Frank, le petit fermier, comme elles l'appelaient. Il n'avait que six ans, mais il était si fort, si hardi, si indépendant que vous l'auriez cru plus âgé. Il y avait plaisir à le voir courir avec sa blouse de toile de Hollande tant que le jour durait, dans le verger ou dans les champs, tantôt conduisant les oies dans la

Digitized by Google

prairie, tantôt regardant donner à manger aux bestiaux, allant faire boire les chevaux, grimpant sur les hauts barreaux des portes ou montant sur les bêtes de labour qui revenaient du travail. Alice seule avait le pouvoir de le décider à prendre son livre et son ardoise; il lui fallait jouer pendant une heure pour l'amener à faire son devoir. Personne n'était patiente comme elle avec Frank.

Bertha, la plus jeune des cinq, était une petite fille blonde dont tous raffolaient. Le reste de la famille se composait de la vieille nourrice Hinton, de Stéphan le petit domestique et de la cuisinière, sans les gronderies revêches de laquelle notre intérieur eût été bien tranquille.

Comme le verger touchait d'un côté au jardin et que le passage de la cour à la ferme le traversait en droite ligne, je les voyais tous beaucoup. La nourrice et les enfants passaient presque toute la journée au milieu de nous; ils avaient dans un coin un pavillon que mon maître avait fait construire pour eux et garni de bancs et d'une table; en face étaient des ruches abritées du vent du nord.

Je m'imagine que j'ai vécu autant de la vraie vie de campagne que pomme vivante. Je dois cependant avouer que, même au temps de ma première fraîcheur, le bruit et le mouvement qui m'entouraient pendant le jour allaient au delà de mes forces. C'était d'abord la voix criarde de la cuisinière quand elle appelait le petit vacher au point du jour, puis le bruit de la pompe dont elle remuait le levier jusqu'à le faire sortir de ses gonds, puis la volaille que ses appels retentissants mettaient en révolution, les chiens qu'elle déchaînait, Stéphan qu'elle grondait avec une aigreur qui me faisait trembler sur ma branche. Quoique ma maîtresse déclarât que c'était la meilleure cuisinière qu'elle eût jamais possédée, je souhaitais souvent qu'elle fût bien loin, car elle était trop bruyante.

Bientôt les abeilles commençaient à bourdonner, à courir à leur travail — quels insectes d'une activité fatigante ! — après eux les oiseaux se mettaient incessamment à sauter de branche en branche, à roucouler, à becqueter; j'admirais souvent leurs mouvements sans trêve et je ne puis comprendre la joie qu'ils pouvaient y prendre. Cependant quand ils commençaient à bâtir leurs nids, j'avais grand plaisir à les regarder. Sur la plus haute branche, juste au-dessus de ma tête, un couple de pinsons établirent les fondations d'une petite demeure rustique qui, pour la solidité, la propreté, la chaleur et la beauté, surpassait les nids de tous les autres oiseaux; ils entrelaçaient avec tant d'art la laine avec de la mousse, des lichens gris et des hépatiques qu'ils avaient adroitement recueillis sur notre arbre, qu'on avait peine à distinguer le nid, tant par sa couleur il ressemblait à l'écorce de notre pommier.

Ils étaient heureux que la nature leur eût ainsi appris à se cacher, car j'ai le chagrin d'avouer que le passe-temps favori de Stephan, le petit domestique, et du petit vacher était de faire la chasse aux nids d'oiseaux, et qu'à leur exemple Reginald et Frank en faisaient autant; toutefois, ces enfants mieux élevés se bornaient à grimper dans l'arbre pour regarder les pauvres oisillons effrayés; ces visites les troublaient.

Rien ne peut exprimer la terreur de mes amis les pinsons quand Reginald aidait maître Frank à escalader nos branches pour contempler la nichée qui ouvrait sottement le bec pour leur demander sa nourriture. Ce n'était pas chose aisée que d'empêcher Frank d'agacer du doigt les petites créatures déplumées, tandis que les pauvres parents voletaient et tournaient au-dessus d'elles avec des cris de détresse. A la fin l'enfant descendait; les parents calmaient

la nichée en lui apportant de vraies becquées, et tout rentrait dans le repos.

Je ne pouvais, à cette occasion, m'empêcher de voir que mon immobilité avait quelques avantages. J'ai été certainement très-choquée de voir des chiens donner la chasse à Mlle Ribs, la chatte de la maison, si bien que quand la pauvre bête s'était d'un bond refugiée au milieu de nos feuilles, je la sentais trembler et frémir de terreur aussi longtemps que ses ennemis montaient la garde et aboyaient en bas; et encore quand un autre jour Mlle Ribs, faisant aux autres ce qu'elle n'aimait pas qu'on lui fit, se mit à son tour à pourchasser cruellement une souris qui vivait dans la haie voisine. Mais quelle ne fut pas mon horreur quand plus tard j'aperçus la jolie Mlle Ribs déchirer un merle avec une férocité singulière, et grogner en le dévorant, de manière à me faire trembler jusqu'au fond de mon être.

Je sais bien que les oiseaux aussi ont des penchants destructeurs, les rouges-gorges particulièrement; mais ils sont moins cruels et se contentent d'obéir à une loi de leur nature.

Malgré tout je remerciais Dieu de m'avoir douée de la faculté de vivre de l'air du temps et de ne m'avoir pas fait naître carnivore. Mais tout n'est-il donc que contradiction ici-bas? je me surprenais à bénir ces instincts lorsque je voyais les poules se nourrir de chenilles, si nuisibles à nos feuilles et aux choux nos voisins.

Je pris la liberté d'exposer à mes amis les yorks de primeurs les avantages considérables de nos tranquilles destinées, car j'étais peinée de les entendre gémir de la monotonie et de la platitude de cette vie; plantés en bonne terre bien labourée, sarclés avec soin, pourquoi se plaignaient-ils avec tant d'ingratitude?

Je voyais dans la mauvaise humeur la source de tous les maux, et je me pris à la regarder comme une maladie envahissante qui se montrait sous cent formes différentes. Près d'un chou bien nourri, le sauvageon était plein d'aigreur, parce qu'on ne faisait pas attention à lui, parce qu'on le laissait pousser à sa guise dans la haie, sans que la bêche remuât le sol à ses pieds, quoique ses fleurs épanouies fussent belles et abondantes.

J'aurais eu mauvaise grâce à lui dire la vraie raison de cette négligence causée par l'âpreté de son fruit qu'on ne pouvait utiliser; une pareille remarque n'aurait pu qu'augmenter son aigreur. Je m'efforçais d'entretenir la paix autour de nous, et surtout en moi-même l'esprit de contentement. Nous sommes tous bons à quelque chose, et je représentai au sauvageon que ce n'était pas un sort méprisable que de réjouir la vue, que d'ajouter à la beauté de ce précieux univers, que d'abriter les oiseaux du ciel; de plus, son fruit, tout rude et âpre qu'il paraisse, ne donnait-il pas autant de nourriture et de joie dans sa saison au joyeux écureuil de la forêt, à la svelte souris et aux autres petites bêtes que les ananas si chers et si renommés en fournissent aux riches?

Voilà une longue digression que je prie mes amis de me pardonner; mes habitudes sédentaires me portent à la méditation ; quoique le corps tienne à la branche, l'imagination vagabonde.

Je n'ai pas énuméré la moitié des bruits qui troublaient mon repos; les sottes paroles que la nourrice chantait à Mlle Bertha étaient assez ennuyeuses. Il paraît que c'est l'usage, mais je ne saurais dire quelle joie cela pouvait donner à l'enfant.

Le soir, quand la cuisinière avait fini son tapage en trayant, pompant de l'eau, donnant à manger à la volaille et grondant Stéphan, je me sentais revivre, car alors les fraîches rosées commençaient à tomber et mes heures les plus heureuses approchaient;

je ne sentais plus la langueur, née de la chaleur du soleil et du tumulte de la vie et du travail. La nourrice reconduisait les enfants, la cuisinière allait souper dans sa cuisine, les garçons sifflaient sur la route, les coqs et les poules se préparaient lentement au repos, grimpant un à un sur leurs perchoirs, et se mettaient à dormir non sans cris et sans querelles; la vache dans sa stalle meuglait doucement en regardant le veau qu'elle avait quitté pendant tout le jour, et j'entendais le sabot du cheval de labour qui, fatigué, s'agitait péniblement et frappait la mangeoire dans son étable. Ces bruits étouffés, joints à la tranquillité croissante de la nuit, me portaient au sommeil.

Les marguerites et les clochettes étaient fermées. Il me semblait, quand la lune ronde se levait, que les hommes nous abandonnaient la jouissance absolue du monde; toutes les odeurs suaves des arbres verts, des pins, des plantes et des fleurs se répandaient plus richement et la plus délicieuse de toutes, celle de la fleur de mai, si bien nommée, qui se plait à égayer le cottage et à orner le parc.

C'étaient là de bien heureux jours de joie enfantine pour nous tous dans nos espèces différentes; les cerises aux fleurs pâles, les blondes poires, les grosses nèfles ouvraient toutes leurs pétales au clair de lune, l'air était si calme qu'on entendait la chute de la feuille la plus légère ou le bruit inarticulé des pinsons qui rêvaient dans leur nid.

Par ces belles soirées mon maître et ma maîtresse, avec les plus âgés des enfants, se promenaient quelquefois sur le tard, mais ils troublaient à peine ce silence que j'aimais tant; fatigués du travail ou des jeux de la journée et calmés par l'heure, ils erraient longuement, regardant les étoiles, et parlant du ciel — cet autre monde bien loin au delà des astres, où iraient ceux qui quittaient cette terre et où tous espéraient se retrouver.

Je pensais, quand ils regagnaient la maison, qu'ils avaient l'air plus sages et meilleurs pour avoir songé à ce monde lointain; laissée à moi-même, je méditais sur ce que je leur avais entendu dire; et pendant que la lune brillait doucement sur la rosée, je m'étonnais que les hommes rêvassent un monde plus charmant que le nôtre! Ces heures de calme m'étaient douces et profitables.

Je passai une très-bonne saison. Nous eûmes après des jours pluvieux, quelques gelées du matin assez fortes pour nous saisir désagréablement, et faire tomber plusieurs d'entre nous avant le temps. Quelques averses de grêle nous assaillirent avec rudesse. Je fus peinée de voir les Reinettes dorées souffrir beaucoup pendant ces heures d'épreuves, tandis que nous restions en bon état.

Peu d'événements avaient signalé l'été. Notre croissance s'opérait graduellement. La famille était en visite chez l'amiral; sa femme, lady Jemima, qui n'avait pas d'enfants, trouvait la campagne triste, et elle s'arrangeait tous les ans pour que mon maître et ma maîtresse passassent avec elle la plus grande partie du beau temps.

Enfin tous revinrent, parce que quand l'automne arrive il y a beaucoup à faire dans les vergers. J'étais heureuse de revoir les enfants courir au milieu de nous. Notre vieil arbre avait perdu depuis longtemps toutes ses fleurs, mais il était alors chargé de fruits superbes, et quoique le temps fût charmant, les matinées de brume agréables et suivies de journées de soleil radieuses, parfois mon cœur se sentait triste quand je regardais la multitude de fruits, mes semblables, suspendus à de faibles branches et que je pensais à notre sort probable.

L'heure devait bientôt venir où je serais

arrachée de l'arbre paternel pour subir la destinée commune à toutes les pommes ici-bas. Je sentais cela profondément, malgré les couleurs foncées de ma joue bien lisse; car cette beauté traîtresse ne pourrait-elle pas bientôt tenter la main de l'homme, et hâter l'heure fatale que je redoutais tant?

Miss Campbell.
Imité de l'anglais par P.-J. Stahl.

La suite prochainement.

LE CAFÉ

Le fameux poison lent qui prolongea jusqu'à quatre-vingt-quatre ans l'existence de Voltaire, la graine que Soliman-Aga, ambassadeur turc, mit à la mode à Paris en 1669, le fruit apporté en France par Jean Thévenot en 1656, le café, pour tout dire, figure dans les nouveaux impôts pour une part considérable et mérite une place dans l'historique des objets d'alimentation publique.

Le kilogramme de café est frappé du droit énorme de 1 fr. 50 c. d'entrée. Il ne payait jusqu'à ce jour que 1 fr.

Le café est originaire de la haute Éthiopie.

Dès l'année 1500, le café était en usage comme boisson sur les bords de toute la mer Rouge. Les Pèlerins de Médine et de la Mecque l'avaient fait connaître dans la plupart des pays musulmans.

En 1690, il fut planté à Java et à Batavia, et transporté dans les serres en Hollande.

Le premier plan de café importé en France fut un rejeton de moka que le bourgmestre-régent d'Amsterdam envoya à Louis XIV en 1714. On buvait du café à Versailles depuis très-longtemps, et le roi, qui aimait passionnément cette liqueur, tint à honneur de voir acclimaté en France l'arbuste qui fournissait le grain. Aussi ordonna-t-il que le plant fut confié aux soins des praticiens du jardin des plantes de Paris, qui firent réussir plusieurs caféiers.

On transporta en 1723 des plants de caféiers à la Martinique, avec un soin tel, que le lieutenant de roi qui en était chargé partagea avec ces arbustes la petite portion d'eau qui lui était attribuée pendant une longue traversée. Dans les années suivantes, de jeunes plants furent envoyés à Saint-Domingue, à la Guadeloupe, à Cayenne, à l'île Bourbon. Dans cette île, on découvrit à la même époque, dans les montagnes, des caféiers sauvages presque semblables aux plants de moka.

En 1554, les cafés publics étaient ouverts à Constantinople; on n'y consommait que du café. En 1550, un juif nommé Jacob établit à Londres un café public, à l'enseigne de *l'Ange d'Oxford.*

En 1656, Jean Thévenot apporte le café à Paris. Le premier café public de France est ouvert à Marseille par un Vénitien, en 1664. En 1669, l'embassadeur turc Soliman-Aga, met le café à la mode à Paris. En 1672, un Arménien établit à la foire Saint-Germain un café portatif, puis on vend dans les rues le café tout préparé, et sur tous les points le public boit pour trois ou quatre sous une petite tasse de café noir, liqueur épaisse, bourbeuse, pareille à une infusion de suie.

A la fin du dix-septième siècle, les cafés s'ouvrent à Paris, et la province se hâte d'imiter la capitale.

La liqueur du café est devenue une liqueur populaire, indispensable.

Son usage ne peut qu'être justifié. C'est un excitant très-salutaire pris à dose modérée. La consommation du café peut être évaluée pour toute l'Europe à 300 millions de kilogrammes par année.

Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

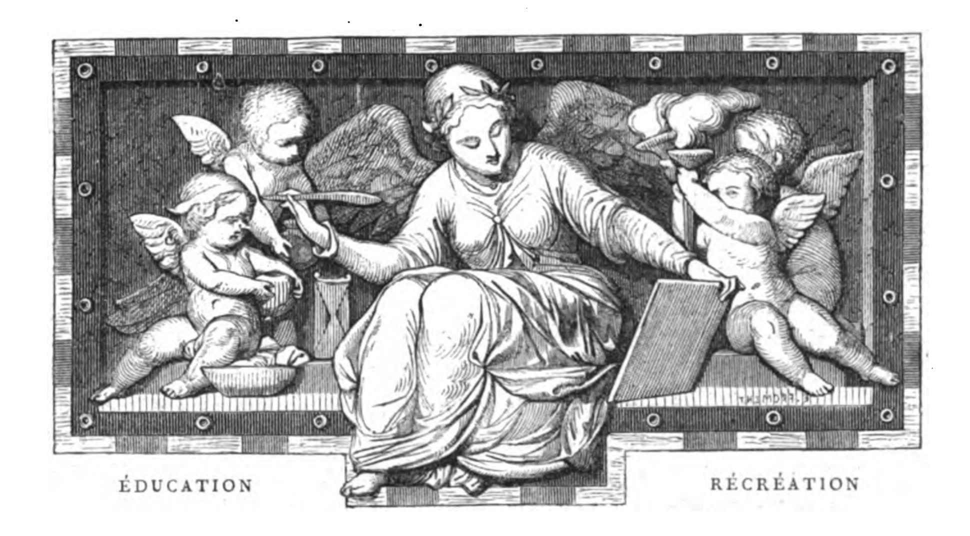
DESSIN PAR DELDUC



LE BONHEUR A LA MAISON

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE XI.

OU L'ON RETROUVE NICOLAS PALANDER.

Les travaux géodésiques furent repris. Deux stations successivement adoptées, jointes à la station dernière, située en deçà du fleuve, servirent à la formation d'un nouveau triangle. Cette opération se fit sans difficulté. Cependant, les astronomes durent se défier des serpents qui infestaient cette région. C'étaient des « mambas » fort venimeux, longs de dix à douze pieds, et dont la morsure eût été mortelle.

Quatre jours après le passage du rapide du Nosoub, le 21 juin, les opérateurs se trouvaient au milieu d'un pays boisé. Mais les taillis qui le couvraient, formés d'arbres médiocres, ne gênèrent pas le travail de la triangulation. A tous les points de l'horizon, des éminences bien distinctes, et que séparaient une distance de plusieurs milles, se prêtaient à l'établissement des pylones et des réverbères. Cette contrée, vaste dépression de terrain sensiblement abaissée au-dessous du nivellement général, était, par cela même, humide et fertile. William Emery y reconnut par milliers le figuier de la Hottentotie, dont les fruits aigrelets sont très-goûtés des Bochjesmen. Les plaines, largement étendues entre les taillis, répandaient un suave parfum dû à la présence d'une infinité de racines bulbeuses, assez semblables aux plantes du colchique. Un fruit jaune, long de deux à trois pouces, surmontait ces racines et parfumait l'air de

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

ses odorantes émanations. C'était le « kucumakranti » de l'Afrique australe, dont les petits indigènes se montrent particulièrement friands. En cette région, où les eaux environnantes affluaient par des pentes insensibles, reparurent aussi les champs de coloquintes et d'interminables bordures de ces menthes dont la transplantation a si parfaitement réussi en Angleterre.

Quoique fertile et propice à de grands développements agricoles, cette région extra-tropicale paraissait peu fréquentée des tribus nomades. On n'y voyait aucune trace d'indigènes. Pas un kraal, pas même un feu de campement. Cependant, les eaux n'y manquaient pas et formaient en maint endroit des ruisseaux, des mares, quelques lagons assez importants et deux ou trois rivières à cours rapide qui devaient affluer aux divers tributaires de l'Orange.

Ce jour-là, les savants organisèrent une halte avec l'intention d'attendre la caravane. Les délais fixés par le chasseur allaient expirer, et s'il ne s'était pas trompé dans ses calculs, il devait arriver ce jour même, après avoir franchi le passage guéable, sur les bas cours du Nosoub.

Cependant, la journée s'écoula. Aucun Bochjesman ne parut. L'expédition avait-elle rencontré quelque obstacle qui l'empêchait de rejoindre? Sir John Murray pensa que le Nosoub n'étant pas guéable à cette époque où les réserves d'eau sont encore abondantes, le chasseur avait dû aller chercher plus au sud un gué praticable. Cette raison était plausible, en effet. Les pluies avaient été très-abondantes pendant la dernière saison et devaient provoquer des crues inaccoutumées.

Les astronomes attendaient. Mais quand la journée du 22 juin se fut également achevée sans qu'aucun des hommes de Mokoum eût paru, le colonel Everest se montra fort inquiet. Il ne pouvait continuer sa marche au nord, quand le matériel de l'expédition lui manquait. Or, ce retard, s'il se prolongeait, pouvait compromettre le succès des opérations.

Mathieu Strux, à cette occasion, fit observer que son opinion avait été d'accompagner la caravane, après avoir relié géodésiquement la dernière station en deçà du fleuve, avec les deux stations situées au delà; que si son avis eût été suivi, l'expédition ne se trouverait pas dans l'embarras; que si le sort de la triangulation était compromis par ce retard, la responsabilité en remonterait à ceux qui avaient cru devoir..., etc... Qu'en tout cas, les Russes..., etc.

Le colonel Everest, on le pense bien, protesta contre ces insinuations de son collègue, rappelant que la décision avait été prise en commun; mais sir John Murray intervint, et demanda que cette discussion, parfaitement oiseuse, d'ailleurs, fût immédiatement close. Ce qui était fait était fait, et toutes les récriminations du monde ne changeraient rien à la situation. Il fut dit seulement que si le lendemain la caravane bochjesmane n'avait pas rallié les Européens, William Emery et Michel Zorn, qui s'étaient offerts, iraient à sa recherche en descendant vers le sud-ouest sous la conduite du foreloper. Pendant leur absence, le colonel Everest et ses collègues demeureraient au campement et attendraient leur retour pour prendre une détermination.

Ceci convenu, les deux rivaux se tinrent à l'écart l'un de l'autre pendant le reste de la journée. Sir John Murray occupa son temps en battant les taillis voisins. Mais le gibier de poil lui fit défaut. Quant aux volatiles, il ne fut pas très-heureux au point de vue comestible. En revanche, le naturaliste dont est souvent doublé un chasseur, eut lieu d'être satisfait. Deux

remarquables espèces tombèrent sous le plomb de son fusil. Il rapporta un beau francolin long de treize pouces, court de tarse, gris foncé au dos, rouge de pattes et de bec, dont les élégantes rémiges se nuançaient de couleur brune; remarquable échantillon de la famille des tétraonidés, dont la perdrix est le type. L'autre oiseau, que sir John avait abattu par un remarquable coup d'adresse, appartenait à l'ordre des rapaces. C'était une espèce de faucon particulier à l'Afrique australe, dont la gorge est rouge, la queue blanche, et que l'on cite justement pour la beauté de ses formes. Le foreloper dépouilla adroitement ces deux oiseaux, de manière à ce que leur peau pût être conservée intacte.

Les premières heures du 23 juin s'étaient déjà écoulées. La caravane n'avait pas encore été signalée, et les deux jeunes gens allaient se mettre en route, quand des aboiements éloignés suspendirent leur départ. Bientôt, au tournant d'un taillis d'aloës situé sur la gauche du campement, le chasseur Mokoum apparut sur son zèbre lancé à toute vitesse.

Le bushman avait devancé la caravane et s'approchait rapidement des Européens.

« Arrivez donc, brave chasseur, s'écria joyeusement sir John Murray. Véritablement, nous désespérions de vous! Savez-vous que je ne me serais jamais consolé de ne pas vous avoir revu ! Il semble que le gibier me fuit quand vous n'êtes pas à mon côté. Venez donc que nous fêtions votre retour par un bon verre de notre usquebaugh d'Écosse! »

A ces bienveillantes et amicales paroles de l'honorable sir John, Mokoum ne répondit pas. Il dévisageait chacun des Européens. Il les comptait les uns après les autres. Une vive anxiété se peignait sur son visage.

Le colonel Everest s'en aperçut aussitôt, et allant au chasseur qui venait de mettre pied à terre :

« Qui cherchez-vous, Mokoum? lui demanda-t-il.

— Monsieur Palander, répondit le bushman.

— N'a-t-il pas suivi votre caravane? N'est-il pas avec vous? reprit le colonel Everest.

— Il n'y est plus! répondit Mokoum. J'espérais le retrouver à votre campement! Il s'est égaré! »

Sur ces derniers mots du bushman, Mathieu Strux s'était rapidement avancé :

« Nicolas Palander perdu! s'écria-t-il, un savant confié à vos soins, un astronome dont vous répondiez et que vous ne ramenez pas! Savez-vous bien, chasseur, que vous êtes responsable de sa personne, et qu'il ne suffit pas de dire : Monsieur Nicolas Palander est perdu! »

Ces paroles de l'astronome russe échauffèrent les oreilles du chasseur qui, n'étant point en chasse, n'avait aucune raison d'être patient.

« Eh! eh! monsieur l'astrologue de toutes les Russies, répondit-il d'une voix irritée, est-ce que vous n'allez pas mesurer vos paroles? Est-ce que je suis chargé de garder votre compagnon qui ne sait pas se garder lui-même! Vous vous en prenez à moi, et vous avez tort, entendez-vous? Si M. Palander s'est perdu, c'est par sa faute! Vingt fois, je l'ai surpris, toujours absorbé dans ses chiffres et s'éloignant de notre caravane. Vingt fois, je l'ai averti et ramené. Mais avant-hier, à la tombée de la nuit, il a disparu, et malgré mes recherches, je n'ai pu le retrouver. Soyez plus habile, si vous le pouvez, et puisque vous savez si bien manœuvrer votre lunette, mettez votre œil au bout, et tâchez de découvrir votre compagnon! »

Le bushman aurait sans doute continué

Digitized by Google

sur ce ton, à la grande colère de Mathieu Strux qui, la bouche ouverte, ne pouvait placer un mot, si John Murray n'eût calmé l'irascible chasseur. Fort heureusement pour le savant russe, la discussion entre le bushman et lui s'arrêta. Mais Mathieu Strux, par une insinuation sans fondement, se rabattit sur le colonel Everest qui ne s'y attendait pas.

« En tout cas, dit d'un ton sec l'astronome de Poulkowa, je n'entends pas abandonner mon malheureux compagnon dans ce désert. En ce qui me regarde, j'emploierai tous mes efforts à le retrouver. Si c'était sir John Murray ou M. William Emery, dont la disparition eût été ainsi constatée, le colonel Everest, j'imagine, n'hésiterait pas à suspendre les opérations géodésiques pour porter secours à ses compatriotes. Or, je ne vois pas pourquoi on ferait moins pour un savant russe que pour un savant anglais! »

Le colonel Everest, ainsi interpellé, ne put garder son calme habituel.

« Monsieur Mathieu Strux, s'écria-t-il les bras croisés, le regard fixé sur les yeux de son adversaire, est-ce un parti pris chez vous de m'insulter gratuitement? Pour qui nous prenez-vous, nous autres Anglais? Vous avons-nous donné le droit de douter de nos sentiments dans une question d'humanité? Qui vous fait supposer que nous n'irons pas au secours de ce maladroit calculateur...

— Monsieur..., riposta le Russe sur ce qualificatif appliqué à Nicolas Palander.

— Oui! maladroit, reprit le colonel Everest, en articulant toutes les syllabes de son épithète, et pour retourner contre vous ce que vous avanciez si légèrement tout à l'heure, j'ajouterai qu'au cas où nos opérations manqueraient par ce fait, la responsabilité en remonterait aux Russes et non aux Anglais!

— Colonel, s'écria Mathieu Strux, dont les yeux lançaient des éclairs, vos paroles...

— Mes paroles sont toutes pesées, monsieur, et cela dit, nous entendons qu'à compter de ce moment jusqu'au moment où nous aurons retrouvé votre calculateur, toute opération soit suspendue. Êtes-vous prêt à partir?

— J'étais prêt avant même que vous n'eussiez prononcé une seule parole! » répondit aigrement Mathieu Strux.

Sur ce, les deux adversaires regagnèrent chacun son chariot, car la caravane venait d'arriver.

Sir John Murray qui accompagnait le colonel Everest ne put s'empêcher de lui dire :

« Il est encore heureux que ce maladroit n'ait pas égaré avec lui le double registre des mesures.

— C'est à quoi je pensais, » répondit simplement le colonel.

Les deux Anglais interrogèrent alors le chasseur Mokoum. Le chasseur leur apprit que Nicolas Palander avait disparu depuis deux jours; qu'on l'avait vu pour la dernière fois sur le flanc de la caravane à la distance de douze milles du campement; que lui, Mokoum, aussitôt la disparition du savant, s'était mis à sa recherche, ce qui avait retardé son arrivée; que, ne le trouvant pas, il avait voulu voir si, par hasard, ce « calculateur » n'aurait pas rejoint ses compagnons au nord du Nosoub. Or, puisqu'il n'en était rien, il proposait de diriger les recherches vers le nord-est, dans la partie boisée du pays, ajoutant qu'il n'y avait pas une heure à perdre si l'on voulait retrouver vivant le sieur Nicolas Palander.

En effet, il fallait se hâter. Depuis deux jours, le savant russe errait à l'aventure dans une région que les fauves parcouraient fréquemment. Ce n'était point un homme à se tirer d'affaires, ayant toujours

Digitized by Google

vécu dans le domaine des chiffres et non dans le monde réel. Où tout autre eût trouvé une nourriture quelconque, le pauvre homme mourrait inévitablement d'inanition. Il importait donc de le secourir au plus tôt.

A une heure, le colonel Everest, Mathieu Strux, sir John Murray et les deux jeunes astronomes quittaient le campement, guidés par le chasseur. Tous montaient de rapides chevaux, même le savant russe qui se cramponnait à sa monture d'une façon grotesque, et maugréait entre ses dents contre l'infortuné Palander qui lui valait une telle corvée. Ses compagnons, gens graves et « comme il faut », voulurent bien ne pas remarquer les attitudes divertissantes que l'astronome de Poulkowa prenait sur son cheval, bête vive et très-sensible de la bouche.

Avant de quitter le campement, Mokoum avait prié le foreloper de lui prêter son chien, animal fin et intelligent, habile fureteur, très-apprécié du bushman. Ce chien, ayant flairé un chapeau appartenant à Nicolas Palander, s'élança dans la direction du nord-est, tandis que son maître l'excitait par un sifflement particulier. La petite troupe suivit aussitôt l'animal et disparut bientôt sur la lisière d'un épais taillis.

Pendant toute cette journée, le colonel Everest et ses compagnons suivirent les allées et venues du chien. Cette bête sagace avait parfaitement compris ce qu'on lui demandait; mais les traces du savant égaré lui manquaient encore, et aucune piste ne pouvait être suivie, ni régulièrement ni sûrement. Le chien, cherchant à reconnaître les émanations du sol, allait en avant, mais revenait bientôt sans être tombé sur une trace certaine.

De leur côté, les savants ne négligeaient aucun moyen de signaler leur présence dans cette région déserte. Ils appelaient, ils tiraient des coups de fusil, espérant se faire entendre de Nicolas Palander, si distrait ou absorbé qu'il fût. Les environs du campement avaient été ainsi parcourus dans un rayon de cinq milles, quand le soir arriva et suspendit les recherches. On devait les reprendre le lendemain, dès le petit jour.

Pendant la nuit, les Européens s'abritèrent sous un bouquet d'arbres, devant un feu de bois que le bushman entretint soigneusement. Quelques hurlements de bêtes fauves furent entendus. La présence d'animaux féroces n'était pas faite pour les rassurer à l'endroit de Nicolas Palander. Ce malheureux, exténué, affamé, transi par cette nuit froide, exposé aux attaques des hyènes qui abondent dans toute cette partie de l'Afrique, pouvait-on conserver quelque espoir de le sauver! C'était la préoccupation de tous. Les collègues de l'infortuné passèrent ainsi de longues heures à discuter, à former des projets, à chercher des moyens d'arriver jusqu'à lui. Les Anglais montrèrent, dans cette circonstance, un dévouement dont Mathieu Strux lui-même dut être touché, quoi qu'il en eût. Mort ou vif, il fut décidé que l'on retrouverait le savant russe, dussent les opérations trigonométriques être indéfiniment ajournées.

Enfin, après une nuit dont les heures valaient des siècles, le jour parut. Les chevaux furent harnachés rapidement, et les recherches reprises dans un rayon plus étendu. Le chien avait pris les devants, et la petite troupe se maintenait sur ses traces.

En s'avançant vers le nord-est, le colonel Everest et ses compagnons parcoururent une région fort humide. Les cours d'eau, sans importance, il est vrai, se multipliaient. On les passait aisément à gué, en se garant des crocodiles, dont sir John Murray vit alors les premiers échan-

Digitized by Google

tillons. C'étaient des reptiles de grande taille, dont quelques-uns mesuraient de vingt-cinq à trente pieds de longueur, animaux redoutables par leur voracité, et difficiles à fuir sur les eaux des lacs ou des fleuves. Le bushman, ne voulant pas perdre de temps à combattre ces sauriens, les évitait par quelque détour, et retenait sir John, toujours préparé à leur envoyer une balle. Lorsqu'un de ces monstres se montrait entre les hautes herbes, les chevaux, prenant le galop, se dérobaient facilement à sa poursuite. Au milieu des larges étangs créés par le trop-plein des rios, on les voyait par douzaines, la tête au-dessus de l'eau, dévorant quelque proie à la manière des chiens, et happant par petites bouchées avec leurs formidables mâchoires.

Cependant, la petite troupe, sans grand espoir, continuait ses recherches, tantôt sous d'épais taillis difficiles à fouiller, tantôt en plaines, au milieu de l'inextricable lacis des cours d'eau, interrogeant le sol, relevant les plus insignifiantes empreintes; ici, une branche brisée à hauteur d'homme, là, une touffe d'herbe récemment foulée, plus loin, une marque à demi-effacée et dont l'origine était déjà méconnaissable. Rien ne pouvait mettre ces chercheurs sur la trace de l'infortuné Palander.

En ce moment, ils s'étaient avancés d'une dizaine de milles dans le nord du dernier campement, et sur l'avis du chasseur, ils allaient se rabattre vers le sud-ouest, quand le chien donna subitement des signes d'agitation. Il aboyait, remuant sa queue frénétiquement. Il s'écartait de quelques pas, le nez sur le sol, chassant du souffle les herbes sèches du sentier. Puis il revenait à la même place, attiré par quelque émanation particulière.

« Colonel, s'écria alors le bushman, notre chien a senti quelque chose. Ah! l'intelligente bête! Il est tombé sur les traces du gibier, — pardon, du savant que nous chassons. Laissons-le faire! laissons-le faire!

— Oui! répéta sir John Murray après son ami le chasseur, il est sur la voie. Entendez ces petits jappements! On dirait qu'il se parle à lui-même, qu'il cherche à se faire une opinion. Je donnerai cinquante livres d'un tel animal, s'il nous conduit à l'endroit où s'est gîté Nicolas Palander. »

Mathieu Strux ne releva pas la manière dont on parlait de son compatriote. L'important était, avant tout, de le retrouver. Chacun se tint donc prêt à s'élancer sur les traces du chien, dès que celui-ci aurait assuré sa voie.

Cela ne tarda guère, et après un jappement sonore, l'animal, bondissant au-dessus d'un hallier, disparut dans la profondeur du taillis.

Les chevaux ne pouvaient le suivre à travers cette forêt inextricable. Force fut au colonel Everest et à ses compagnons de tourner le bois, en se guidant sur les aboiements éloignés du chien. Un certain espoir les excitait alors. Il n'était pas douteux que l'animal ne fût sur les traces du savant égaré, et s'il ne perdait pas cette piste, il devait arriver droit à son but.

Une seule question se présentait alors: Nicolas Palander était-il mort ou vivant?

Il était onze heures du matin. Pendant vingt minutes environ, les aboiements sur lesquels se guidaient les chercheurs ne se firent plus entendre. Était-ce l'éloignement, ou le chien était-il alors dérouté? Le bushman et sir John, qui tenaient les devants, furent fort inquiets. Ils ne savaient plus dans quelle direction entraîner leurs compagnons, quand les aboiements retentirent de nouveau, à un demi-mille environ dans le sud-ouest, mais en dehors

Digitized by Google

de la forêt. Aussitôt les chevaux, vivement éperonnés, de se diriger de ce côté.

En quelques bonds, la troupe fut arrivée sur une portion très-marécageuse du sol. On entendait distinctement le chien, mais on ne pouvait l'apercevoir. Des roseaux, hauts de douze à quinze pieds, hérissaient le terrain.



Les cavaliers durent mettre pied à terre, et après avoir attaché leurs chevaux à un arbre, ils se glissèrent à travers les roseaux, en se guidant sur les aboiements du chien.

Bientôt ils eurent dépassé ce réseau très-serré et fort impropre à la marche. Un vaste espace, couvert d'eau et de plantes aquatiques, s'offrit à leurs regards. Dans la plus grande dépression du sol, un lagon, large et long d'un demi-mille, étendait ses eaux brunâtres.

Le chien, arrêté sur les bords vaseux du lagon, aboyait avec fureur.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écria le bushman.

En effet, à l'extrémité d'une sorte de presqu'île, assis sur une souche, immobile, à trois cents pas de distance, Nicolas Palander était là, ne voyant rien, n'entendant rien, un crayon à la main, un carnet placé sur ses genoux, calculant sans doute!

Ses compagnons ne purent retenir un cri. Le savant russe était guetté, à vingt



pas au plus, par une bande de crocodiles, la tête hors de l'eau, dont il ne soupçonnait même pas la présence. Ces voraces animaux avançaient peu à peu, et pouvaient l'enlever en un clin d'œil.

« Hâtons-nous ! dit le chasseur à voix basse, je ne sais ce que ces crocodiles attendent pour se jeter sur lui !

— Ils attendent peut-être qu'il soit faisandé ! » ne put s'empêcher de répondre sir John, faisant allusion à ce fait généralement observé par les indigènes, que ces reptiles ne se repaissent jamais de viande fraîche.

Le bushman et sir John recommandèrent à leurs compagnons de les attendre en cet

Digitized by Google

endroit; et ils tournèrent le lagon de manière à gagner l'isthme étroit qui devait les conduire près de Nicolas Palander.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas, quand les crocodiles, quittant les profondeurs de l'eau, commencèrent à ramper sur le sol, marchant droit à leur proie.

Le savant ne voyait rien. Ses yeux ne quittaient pas son carnet. Sa main traçait encore des chiffres.

« Du coup d'œil, du sang-froid, ou il est perdu ! » murmura le chasseur à l'oreille de sir John.

Tous deux, alors, mirent genoux à terre, et visant les reptiles les plus rapprochés, ils firent feu. Une double détonation retentit. Deux des monstres, l'épine dorsale brisée, culbutèrent dans l'eau, et le reste de la bande disparut en un instant sous la surface du lac.

Au bruit des armes à feu, Nicolas Palander avait enfin relevé la tête. Il reconnut ses compagnons, et courant vers eux, en agitant son carnet :

« J'ai trouvé! j'ai trouvé! s'écriait-il.

— Et qu'avez-vous trouvé, monsieur Palander? lui demanda sir John..

— Une erreur de décimale dans le cent troisième logarithme de la table de James Wolston! »

En effet, il avait trouvé cette erreur, le digne homme ! Il avait découvert une erreur de logarithme! Il avait droit à la prime de cent livres promise par l'éditeur James Wolston! Et, depuis quatre jours qu'il errait dans ces solitudes, voilà à quoi avait passé son temps le célèbre astronome de l'observatoire d'Helsingfors ! André-Marie Ampère, le savant le plus distrait du monde, n'eût pas mieux fait.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

L'ASSOCIATION OU LA COOPÉRATION

ROBERT. — Vous ne croyez-donc pas à la coopération.

L'INSTITUTEUR. — Je ne *crois* qu'en matière de religion; pour tout le reste, mon ami, je désire *savoir*, j'observe les faits, je recueille des expériences.

Par exemple, quand je veux savoir s'il est vrai qu'on se brûle en touchant le feu, j'en approche le doigt; si je veux savoir s'il vaut mieux planter des pommes de terre entières ou des morceaux, je plante des uns et des autres et je compare les produits.

De même pour la coopération. C'est d'après les résultats que je jugerai.

PIERRE. — Qu'est-ce que la coopération?

L'INSTITUTEUR. — La coopération est un mot anglais qui veut dire association. Il est des personnes qui recommandent la coopération. Elles pensent que des ouvriers, en s'associant entre eux, au lieu d'aller chez un patron, gagneraient davantage et seraient tous heureux.

LE PÈRE DUPONT. — Si la pluie et le beau temps ne viennent pas à point, la coopération fera-t-elle croître et mûrir les fruits? Et si la guerre venait, la coopération empêcherait-elle la maison de brûler ?

ROBERT. — Oh, je sais que vous êtes contre la coopération.

LE PÈRE DUPONT. — Et toi-même es-tu pour? Tu ne fais qu'en parler, mais tu n'entres pas dans une société coopérative. Il y a beaucoup de gens qui recommandent ainsi aux autres ce qu'ils ne veulent pas faire eux-mêmes.

ROBERT. — C'est que je n'ai pas besoin de m'en mettre.

L'INSTITUTEUR. — Je suis de ceux qui suivent volontiers le précepte de l'Évangile : examinez tout et choisissez ce qu'il y a de mieux. Aussi ne voulais-je pas parler de la coopération avant qu'on ait fait bien des essais. Il en est peu qui aient réussi, et beaucoup ont échoué. Peut-être est-ce néanmoins trop tôt pour en juger; mais si vous le voulez, je vous dirai quelles ont été mes réflexions à ce sujet?

TOUS. — Oui, oui, dites.

L'INSTITUTEUR. — D'abord, ai-je pensé, on ne s'associe que pour les choses qu'on ne peut pas faire seul. Si je peux faire seul un travail qui me rapportera 5 fr., je ne m'associerai pas avec un autre pour partager avec lui.

On ne s'associe donc que lorsque l'on ne peut pas faire autrement : soit parce que l'on n'est pas assez riche, soit parce qu'on n'est pas assez fort ou assez habile pour faire l'affaire ou le travail à soi tout seul.

On n'aime pas avoir des intérêts en commun, les associés étant comme les maîtres les uns des autres.

Puis, quand on s'associe, souvent chacun veut diriger, on ne s'entend pas toujours; or il faut que quelqu'un dirige, et celui qui dirige doit à la fois savoir fabriquer et savoir vendre.

Enfin, dans ces associations, on veut établir l'égalité des salaires, ce qui est une injustice. Il faut que chacun soit payé en raison de son travail.

PIERRE. — C'est comme si l'on donnait le même prix pour une grosse vache et pour une petite.

LE VOISIN BONNARD. — Quand les affaires vont mal pour tout le monde, elles vont mal aussi pour une société coopérative.

LE PÈRE DUPONT. — Mais si le patron peut souvent attendre des temps meilleurs et occuper ses ouvriers, les sociétés coopératives seront bientôt gênées.

LE VOISIN BONHOMME. — Et on ne leur payera pas les marchandises plus cher.

L'INSTITUTEUR. — Vous voyez, mon cher Robert, nos voisins ne pensent pas que les associations coopératives puissent à coup sûr faire le bonheur du genre humain. Il n'existe pas, et il n'existera jamais d'institution qui rendra tout le monde heureux. Il faut, dans ce monde, que chacun devienne l'artisan de son bonheur, et il y a pour cela une recette infaillible : prenez une bonne dose de *travail*, mêlez-y la quantité nécessaire d'*économie*, et usez-en tous les jours. Voilà le moyen le plus certain d'arriver à une bonne position.

LES MACHINES.

ROBERT. — Je reconnais volontiers que le travail et l'économie sont, pour l'individu, des moyens d'avancement; ils peuvent procurer l'aisance, quelquefois même la richesse. Mais le travail et l'économie ne sont utiles qu'à l'individu et à sa famille, la société (l'ensemble des individus ou des familles) n'en profite pas. Admettez-vous qu'il y ait des moyens d'être utile à toute la société humaine à la fois?

L'INSTITUTEUR. — Si tous les individus étaient laborieux et économes, et que tous

devinssent sages et riches, je voudrais bien savoir où il y aurait encore des paresseux, des prodigues, des pauvres! Si chacun fait le bien, personne ne fait le mal; que chacun s'occupe de son propre avancement, et tout le monde fera des progrès. Tout le monde, c'est la société.

Mais si j'insiste plus particulièrement sur les qualités que l'individu doit acquérir, je ne conteste pas que certains événements, certains faits, certaines circonstances, ne pussent, d'un coup, faire du bien ou du mal à la société tout entière.

Par exemple, la guerre est un mal dont la société tout entière souffre à la fois, l'invention de la machine à vapeur, au contraire, est un bienfait, dont la société ne sera jamais assez reconnaisante. Toute machine est une cause de progrès social.

PHILIPPE. — Comment cela?

L'INSTITUTEUR. — Je vais l'expliquer par un exemple. Autrefois, il y a bien longtemps de cela, on cassait le grain dans un mortier et on le tamisait pour avoir la farine.

PIERRE. — Cela devait être bien long et bien pénible.

L'INSTITUTEUR. — Sans doute. Dans chaque ménage, il fallait qu'une personne écrasât le blé pendant quelques heures par jour. Or, que fait-on maintenant?

JEAN. — On porte le grain au moulin.

L'INSTITUTEUR. — Et souvent un seul meunier suffit pour moudre tout le grain du village.

PHILIPPE. — J'ai vu travailler le meunier. Il remplit de grains une sorte d'entonnoir (la trémie). Le grain tombe peu à peu sur les meules, la meule supérieure l'entraîne, l'écrase et le verse dans le blutoir.

JEAN. — Qu'est-ce que le blutoir?

PHILIPPE. — C'est un tamis sous forme de sac ou de boyau renfermé dans un coffre (la case). La machine bat constamment le blutoir, la farine en sort et s'amasse dans le coffre, tandis que le son ou les issues vont tomber dans une autre caisse. Le moulin est mû par l'eau, dont le poids sur les volants de sa roue suffit à le faire tourner, et quand tout le grain est moulu, c'est-à-dire que la trémie est vide, elle fait tinter une sonnette qui avertit le meunier de venir la remplir de nouveau.

JEAN. — C'est admirable!

L'INSTITUTEUR. — Oui, c'est admirable! La machine fait la plus grande partie de la besogne, et certes, la partie la plus pénible; de plus, elle fait vite et elle fait bien.

JEAN. — Cela fait trois mérites à la fois.

LE PÈRE DUPONT. — Il y a des machines qui font autant de travail que cent ouvriers; il paraît même que certaines machines font la besogne de cinq cents à mille hommes.

ROBERT. — Autrefois nous avons cru que les machines nous enlèveraient le travail, à nous autres ouvriers, mais maintenant l'expérience a démontré que les machines, loin de nous nuire, nous sont très-avantageuses.

LE VOISIN BONNARD. — Comment peut-on expliquer cela?

ROBERT. — C'est que les machines font diminuer le prix des marchandises; on en vend davantage, la fabrication augmente, et le nombre des ouvriers occupés s'accroît forcément.

L'INSTITUTEUR. — C'est clair. Autrefois, pour avoir un livre, il fallait le copier à la main. On y travaillait quelquefois trois mois, et dans ce cas, le livre coûtait le salaire de trois mois. Mettons que ce fût 500 francs. Aujourd'hui, à l'aide de l'imprimerie, pour 500 francs de salaires, on a peut-être 500 volumes pareils. Peu de personnes pouvaient acheter des volumes dont la copie seule (sans compter les accessoires, papier, relieur, bénéfice du libraire)

Digitized by Google

coûtait 500 francs, tandis que des centaines de mille individus peuvent acheter un volume de 1 fr. Les livres devenus à bon marché, on en a fait beaucoup, et celui qui en avait dix autrefois en possède des milliers aujourd'hui, grâce à l'imprimerie. Grâce à l'imprimerie aussi, où il y avait autrefois *un* copiste, on trouve maintenant des centaines de typographes.

LE PÈRE DUPONT. — Un coutelier qui fait cinq couteaux par jour et les vend 1 franc pièce fait de mauvaises journées. S'il trouve le moyen d'en fabriquer dix et de les vendre 75 c. pièce, ses journées sont meilleures, bien qu'il ait réduit le prix des couteaux au profit des consommateurs. Enfin, si, à l'aide d'une machine, il en fournissait cent par jour et les vendait à 25 centimes pièce, il s'enrichirait — et mériterait de s'enrichir — car il serait parvenu à procurer des couteaux aux personnes qui ne pourraient pas dépenser plus de 25 centimes pour cet utile instrument.

L'INSTITUTEUR. — On appelle cela : mettre les couteaux à la portée de toutes les bourses. Celui qui pourrait faire des souliers à 1 franc ferait disparaître tous les sabots et les pieds nus. Et si l'on pouvait fournir un paletot pour 2 francs.....

LE VOISIN BONNARD. — Produire à bon marché un objet utile, tout en gagnant de l'argent, c'est vraiment rendre un service à la société. C'est un véritable bienfait.

L'INSTITUTEUR. — Ainsi, les machines délivrent les hommes des travaux les plus pénibles; elles multiplient les produits, en font baisser les prix, et les mettent à la portée des personnes les moins riches. Elles font même des travaux que seules elles sont assez puissantes à réaliser. Qu'on pense seulement aux locomotives! Mais il n'est pas que les grandes machines qui rendent des services importants; une petite machine et même un simple instrument peuvent être très-utiles et contribuer à notre bien-être.

En un mot, une société est d'autant plus riche qu'elle dispose d'un plus grand nombre, d'une plus grande quantité de produits; par conséquent, tout ce qui contribue à augmenter les produits, accroît le bien être.

LE PÈRE DUPONT. — Malheureusement la machine peut faire souffrir pendant un moment les gens auxquels elle fait concurrence, mais bientôt on trouve moyen de se tirer d'affaires.

L'INSTITUTEUR. — Il faut venir en aide à ceux qui souffrent, afin d'adoucir les transitions à une situation meilleure.

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

DÉVOUEMENT

Plusieurs maçons se trouvaient sur un échafaudage mal assuré. Le dangereux plancher, surchargé de matériaux et de bois, se brise, entraîne dans sa chute les travailleurs, excepté deux qui eurent le temps de se cramponner à une poutre à moitié brisée. Les deux malheureux sentaient leur appui fléchir.

« Jean, dit l'un d'eux, nous sommes trop de deux, un seul pourrait attendre du secours!... — C'est vrai, Pierre; qui se dévouera? —J'ai quatre enfants, murmura le premier.—Alors, adieu, Pierre ! » reprit le second, et il se laissa tomber en jetant un regard résigné vers le ciel. Les passants qui ramassèrent le corps mutilé de Jean ne surent que plus tard le dévouement sublime de ce pauvre ouvrier.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XVI

En reste-t-il assez? Fanchette ne s'est peut-être pas arrêtée à temps... La tante Rose verra peut-être qu'il en manque un peu. Fanchette va reprendre sa route. Mais elle a une inquiétude. Elle s'avoue qu'elle a, sans le faire exprès, bu plus de gouttes de lait qu'elle ne voulait. Comme c'est difficile de bien mesurer les choses et de s'arrêter à temps.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XVII

Fanchette s'est remise en route, et la voilà déjà près de la fontaine de la Barre. La vue de l'eau lui a fait venir l'idée d'en mettre un peu dans son lait, pas beaucoup, mais assez pour que la pauvre tante Rose n'ait pas de chagrin en voyant qu'il en manque. C'est très-facile. Fanchette y puise avec beaucoup, beaucoup de précaution!

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XVIII.

L'eau est entrée extrêmement vite. Tiens! il est entré en même temps que l'eau des petites bêtes noires, des petits poissons dans la boîte. Comme ils remuent. Ils nagent très-bien ces petits poissons-là. Fanchette voudrait bien les ôter, mais ils sont trop vifs, et s'échappent si vite entre les doigts de Fanchette qu'elle ne peut pas parvenir à en prendre un seul.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

LES ÉTOURDERIES D'ÉDOUARD

« Mon cahier! mon cahier! Qui est-ce qui m'a pris mon cahier? »

Ainsi s'écriait Édouard un lundi matin, à l'heure de partir pour le collége, après avoir à la hâte achevé de déjeuner, car il était déjà en retard. C'est qu'il avait fait la veille une grande course et s'était réveillé fort alourdi. Oh! comme il eût voulu rester dans son petit lit, à rêver, rien qu'un moment, à ce bois de Meudon, aux rameaux humides, aux mousses reverdies, aux violettes et aux primevères écloses, aux bourgeons épanouis qui s'étalaient en panaches avec un petit air de triomphe, tandis que tout ensemble, à l'entour, bois, prés et vallons, avait un grand air de fête!

Mais non, hélas! Il fallait se lever en hâte, reprendre son *de viris* et aller respirer l'air sec, peu vivifiant et pas du tout aromatique de la classe.

« Édouard! Édouard! allons vite! il est sept heures. »

Édouard s'était donc levé, maugréant, agacé, trouvant que les lundis ne valaient pas les dimanches, que la vie était pleine de changements brusques, mal imaginés, enfin dans une humeur philosophique assez âpre. Et maintenant, pour comble, il ne trouvait pas son cahier, le cahier de sa version, de sa version de samedi soir qu'il lui fallait absolument remettre au professeur ce matin même! Et l'aiguille de la pendule marchait! Et la cervelle du petit garçon galopait! Et il remplissait la salle à manger de ses doléances, de ses accusations, de ses cris!

De ses accusations! Et contre qui?

Contre M. *On*. Ce monsieur que vous connaissez sûrement pour l'avoir souvent accusé vous-mêmes; celui qui fait toutes les bévues dont l'auteur n'est pas reconnu, toutes les sottises anonymes.

« Je l'avais mis là samedi soir; je me le rappelle très-bien. C'est très-extraordinaire! Il faut qu'*on* me l'ait pris! Ah! si je savais!... »

Et M. Édouard promenait de Mariette à Adrienne des yeux foudroyants.

Mariette, sans y prendre garde seulement, avec un sang-froid qui équivalait à un haussement d'épaules, s'occupait de desservir le déjeuner. Adrienne, qui d'abord avait bien voulu aider Édouard dans sa recherche, s'irrita de telles insinuations.

« *On* vous l'a pris, monsieur! Et qui donc, s'il vous plaît? *On* s'occupe bien vraiment de vos versions et de vos cahiers, et la chose vaut la peine qu'on s'en empare! Il ne faut pas accuser les autres, parce qu'on est étourdi.

— Je te dis que je l'avais mis là; je le sais bien, moi! Et comme je ne l'ai pas ôté!...

— Que veux-tu qu'on en ait fait?

— Est-ce que je sais? Il y a des gens qui se mêlent de toucher à tout. »

Et le regard foudroyant, cette fois, s'appuyait directement sur Mariette.

« Oh! monsieur Édouard, dites donc, si c'est moi que vous voulez dire, faut pas vous gêner. Je ne toucherai plus à rien de vos affaires, ni à votre chambre, ni à votre couvert, ni à vos souliers.

— Je parle de mes cahiers, je ne parle pas d'autre chose, vous le savez bien, » répondit Édouard d'un ton superbe, quoiqu'il fût, au dedans, peu rassuré, car la proposition lui semblait menaçante.

Digitized by Google

Il jeta un nouveau coup d'œil sur la pendule : huit heures vingt minutes! Il ne pouvait plus arriver à l'heure, bien sûr. Et alors la réprimande, le pensum. O rage! ô malheur! Il frappa du pied; s'il eût osé, il eût bien cassé quelque chose.

« Mon cahier! mon cahier! » répétait-il. Et s'il ne cria pas, comme Richard III : Mon royaume pour un cahier! c'est non-seulement parce qu'il n'avait pas de royaume, mais parce qu'il n'avait pas lu Shakespeare. Le sentiment néanmoins était le même.

Il se mit à parcourir la salle à manger tout éperdu, rouge, le front humide de sueur, bouleversant d'une main fébrile des objets déjà dix fois retournés, et chaque fois qu'il regardait la pendule et qu'il voyait cette odieuse petite aiguille, cette aiguille sans cœur, marquer une minute de plus, son sang bouillonnait avec plus de force, il devenait vraiment furibond de colère, et pour cette raison qu'il avait perdu son cahier, il aurait de bon cœur battu *quelqu'un,* car ce devait être la faute de *quelqu'un.*

Les choses en étaient là quand la maman entra dans la salle à manger et dit, d'un ton froid qui fit quelque peu l'effet d'une douche sur l'effervescence d'Édouard :

« Je trouve, mon enfant, que tu fais beaucoup de bruit. »

Puis, regardant aussi la pendule, elle ajoutait :

« Évidemment tu as manqué l'heure. Tu seras puni.

— Je le serai encore bien plus si je n'ai pas mon cahier! » s'écria Édouard qui, n'osant plus, devant sa maman, s'en prendre à personne, saisit à deux mains ses cheveux, par un geste que révèlent tous les désespoirs.

La maman parcourut du regard la salle à manger, alla soulever sur les meubles quelques objets, et s'étant assurée que le cahier n'était là nulle part, demanda à visiter le sac d'Édouard.

Cette idée contenait un soupçon grave : supposer Édouard capable d'une pareille étourderie!... Aussi la repoussa-t-il avec indignation comme un outrage.

« Dans mon sac!... dans mon sac!... Ah bien! par exemple! C'est moi qui l'ai fait, mon sac, et apparemment je sais bien...

— Sans doute, dit la maman; mais puisque nous avons cherché partout ailleurs et qu'il n'y est pas, il ne reste plus qu'à voir ici. Laisse-moi faire.

— C'est impossible! allons donc!... Si tu veux me faire perdre mon temps tout à fait, je ne puis pas t'en empêcher, mais... Oh! quelle idée! quelle idée!... Quand je te dis que c'est impossible!... »

Si impossible, qu'au milieu des dénégations, des indignations, des haussements d'épaules même — car l'impatience n'est pas polie — du petit garçon, la maman découvrit, parmi les autres cahiers et les livres dont le sac d'Édouard était rempli, un cahier portant en gros caractères, au milieu d'un écusson formé de capricieuses arabesques, d'aigles et d'étendards, et flanqué à droite et à gauche de deux sénateurs romains :

« Cahier de versions, à moi Édouard, habitant de la cité de Lutèce, commencé le 7e jour des calendes du mois de Janus, l'an de Rome, etc. »

Et je vous laisse à penser si Édouard se trouva confus, s'il eut quelque chose à répondre au ricanement que fit entendre Mariette, aux exclamations moqueuses d'Adrienne, et si, le sac une fois rebouclé et mis sur ses épaules, il fila tête basse, à grands pas, vers le collége où l'attendait le pensum que son étourderie avait mérité. Car il est fâcheux assurément d'avoir tant crié contre les autres, quand on était seul coupable, et d'avoir pris toute une

Digitized by Google

maison à témoin d'un tour qu'on s'est joué à soi-même.

A vrai dire — car il ne faut pas tout mettre sur le dos des enfants — il n'est guère de gens, grands ou petits, à qui ne soit arrivée cette aventure, dont la confusion est d'autant plus grande que l'on a fait plus de tapage et lancé plus de soupçons. Aussi faut-il conseiller à ceux qui cherchent d'être patients. L'ennui de chercher est le salaire de l'étourderie ou du désordre; mais ce besoin d'accuser les autres plutôt que soi, vient de l'opinion intime qu'on a de sa propre infaillibilité, — ce qui est bien amusant, avouons-le, pour les accusés, quand le fait lui-même, tranchant le débat, vient souffleter l'arrogant coupable.

Tous les enfants, à fort peu d'exceptions près, sont plus ou moins étourdis. Édouard le fut pendant quelque temps plus que tous les autres. A quoi cela tenait-il? Je ne sais, sinon que les enfants ont comme cela parfois des sortes de crises qui s'emparent d'eux ou des manies dont ils s'emparent, et qu'ils défendent plus ou moins de temps, avec plus ou moins de ténacité et de vaillance, contre les remontrances et les punitions, les désagréments et les accidents que ces manies ou ces défauts leur procurent. Voici quelques-unes des mésaventures d'Édouard à ce propos. Les conséquences des étourderies sont en général comiques plutôt que terribles. — Pas toujours, cependant.

Je ne vous parlerai ni des bosses à la tête, ni des culbutes sur la glace, ni des encriers renversés, ni des mouchoirs perdus, ni des objets cassés ou endommagés; ces détails sont ordinaires. Cependant il faut dire que les parents d'Édouard, tenant avec raison à leur mobilier, avaient établi, comme frein à cette fureur dévastatrice, que toutes les fois qu'un dégât sérieux aurait été commis, cela emporterait de plein droit la suppression de la pièce de 50 centimes qui était allouée par semaine à Édouard. Il y eut des mois malheureux, où le budget de notre écolier resta complétement nul. En revanche, l'article *dépenses* du budget de sa maman se grossissait de réparations ou d'achats. C'était donc bien juste. Encore la pièce de 50 centimes n'y suffisait-elle certainement pas.

Mariette avait assez à faire sans les commissions. La maman ne sortait pas tous les jours; on préférait prendre les provisions de ménage chez un épicier qui demeurait loin, mais dont les prix étaient plus avantageux et les denrées de meilleure qualité. Édouard passait devant ce magasin tous les jours en revenant du collége. De toutes ces circonstances, il résultait qu'Édouard était souvent chargé de commissions, dont il s'acquittait rarement bien, prenant une chose pour une autre ou parfois oubliant le tout. Par exemple un jour qu'on attendait pour le déjeuner une boîte de sardines, Édouard entre et pose sur la table un flacon de cornichons.

« Comment, Édouard! s'écrie la maman.

— Tu ne m'avais pas demandé des cornichons?

— Pas du tout; des sardines.

— Ah! bien, j'ai entendu...

— Ça rime si bien! dit Adrienne.

— C'est ce qui s'appelle n'être bon à rien, » dit le papa qui aimait les sardines et avait l'habitude d'en manger à son déjeuner.

Il ajouta :

« Eh bien! qu'on serve à cet intelligent garçon un cornichon à manger avec son pain. Il apprendra peut-être par cette expérience à distinguer les végétaux des poissons.

— Se tromper n'est pas un crime, objecta Édouard très-piqué.

— Non, reprit le papa, ce n'est pas un

crime, mais c'est un défaut très-désagréable dans une famille où chacun a son utilité à remplir, et ce défaut témoigne d'une insouciance pour le bien commun, dont on ne peut savoir bon gré à celui qui s'en rend coupable. Comme tu es assez intelligent pour distinguer les pois des lentilles et le sucre de l'amidon, il est certain que c'est la bonne volonté qui se trouve ici en défaut. Si on te rendait la pareille et qu'on oubliât, par exemple, de te préparer ton chocolat le matin ou les vêtements dont tu as besoin, que dirais-tu? Ce serait pourtant la même chose. Pourquoi serions-nous plus obligés envers toi que tu ne l'es envers nous? »

Édouard ne répondit rien, ce qui est la manière de convenir qu'on a tort, généralement préférée; mais, bien qu'il reconnût la vérité des observations de son papa, elles ne le corrigèrent point, et l'impression n'en dura que deux ou trois jours, au bout desquels il oublia complétement une recommandation de sa mère qui lui avait dit le matin :

« Nous manquons de sucre, Édouard. En attendant que l'épicier m'envoie la provision que je lui ai demandée, ce qui peut tarder, pense bien à nous en apporter une livre pour le déjeuner. »

Au déjeuner, quand on servit le café, Mariette posa sur la table le sucrier presque vide.

« Ah! le sucre, Édouard! »

Édouard se frappa le front et baissa la tête, pantomime connue.

« Toujours la même insuffisance, dit la maman ; c'est vraiment fâcheux, Édouard. »

En regardant dans le sucrier, elle y trouva encore trois morceaux de sucre assez gros.

« Ma foi! Mme la Justice est fée aujourd'hui, » dit le papa, qui distribua immédiatement les trois morceaux de sucre entre la maman, Adrienne et lui.

Édouard n'aimait pas le café sans sucre. Il baissa la tête un peu plus bas, très-mortifié, mais la releva tout à coup sur cette exclamation de son père :

« Ah! par exemple! non, je m'y oppose! cela n'est pas raisonnable. »

Qu'y avait-il donc? — Un petit morceau de sucre sur la soucoupe d'Édouard, c'est-à-dire la moitié de celui de la maman.

« Pauvre chère maman!

— Eh bien! mais, répondit-elle, je n'ai pas été étourdie, moi. Pourquoi donc serais-je punie? »

Édouard se leva vite de sa chaise; et comme il l'embrassa de bon cœur cette bonne mère qui se trouvait punie par les privations de son fils! Alors il dit, comme il le pensait :

« Maman, puisque tu ne veux pas que je sois puni, il faut que ton café ait assez de sucre. »

Et jetant le morceau dans la tasse de sa mère, il avala d'un trait le breuvage amer de sa petite tasse. Le papa sourit; la maman, l'œil humide, donna un nouveau baiser, et ce jour-là, vraiment, ce fut Édouard qui eut le dernier mot avec Mme la Justice des choses.

Mais elle prit bien sa revanche.

Édouard avait une grand'maman, chez laquelle on allait dîner le dimanche, et où l'on mangeait toujours, au dessert, du gâteau et des bonbons.

Chez cette grand'maman, il y avait aussi un beau perroquet, un *ara,* sur un grand perchoir, dans le salon; et ce perroquet connaissait très-bien Édouard, au point qu'il s'écriait toujours en l'apercevant :

« Petit brigand! veux-tu bien finir! »

Phrase qu'il avait apprise à l'entendre répéter à la grand'mère pendant l'enfance d'Édouard.

Un dimanche, Édouard et le perroquet se trouvaient seuls au salon. La promenade avait été fort courte ce jour-là, parce

qu'il faisait mauvais temps, et notre garçon se sentait dans les jambes des besoins de gymnastique. En regardant le perroquet monter et descendre les étages de son perchoir à l'aide de son bec et de ses pattes, Édouard fut pris du désir d'en faire autant.

Pourquoi pas? Le perchoir était si grand, si solide! il manquait peut-être un peu de base, mais l'invention pouvait y suppléer. Édouard posa donc sur la base du perchoir le garde-feu de la cheminée qui était très-lourd, puis deux gros tabourets, et encore un écran et une chancelière. De l'échelon le plus haut, l'ara contemplait ces préparatifs d'un air sérieux et défiant; et quand Édouard commença l'ascension de son perchoir, on eût dit qu'il comprenait les lois de l'équilibre mieux que ce petit écolier, car son inquiétude devint très-vive, et se réfugiant sur la pointe extrême, il se mit à crier de toutes ses forces :

« Veux-tu finir! petit brigand! veux-tu finir! »

Édouard ne tint compte de ces avertissements et continua de monter. Quand sa tête dépassa le perchoir, le perroquet, éperdu, monta sur cette tête, et cramponné de toute la force de ses pattes aux cheveux d'Édouard :

« Petit brigand! veux-tu finir!

— Finis plutôt toi-même! criait Édouard. Tu me fais mal, vilaine bête! »

Et il secouait la tête pour faire envoler le perroquet, mais ne réussissait qu'à se faire tirer horriblement les cheveux.

Comme il se démenait ainsi et qu'il était arrivé à dépasser de tout le buste le haut du perchoir, le poids de son corps l'emporta, et le perchoir, Édouard et le perroquet allèrent s'abattre pêle-mêle sur le parquet, avec un grand bruit, auquel se joignirent les sons stridents du garde-feu de cuivre lancé en l'air, la retombée, mais bruyante, des deux tabourets, la chute d'une pincette qui s'abattit de peur, le bris d'une tasse posée sur la table ronde qui sauta de compagnie, et par-dessus tout les cris perçants de l'ara.

A cet effroyable tapage, tous les habitants de l'étage inférieur montèrent effrayés, demandant la cause de ce tremblement et si le toit s'était effondré. Il en vint même de toute la maison.

Je vous laisse à imaginer le mécontentement de la grand'mère. Elle pria ce soir-là M. Édouard de dîner tout seul de potage et de pain sec, dans un cabinet sans perchoir et même sans meubles, où il dut passer toute la soirée, car la grand'maman ne connaissait pas la justice des choses et tenait à remplir elle-même ce rôle.

Il faut croire que le perroquet partageait sur ce point les sentiments de sa maîtresse, car après cette aventure, la première fois qu'Édouard vint lui parler et voulut jouer avec lui comme autrefois, Jacquot lui saisit le doigt et le mordit jusqu'au sang. Et, comme les perroquets ont la vie très-longue, il paraît que leur rancune est durable en proportion; car des années se passèrent, pendant lesquelles Édouard eut en Jacquot un ennemi irréconciliable et s'entendit traiter de *petit brigand.* Ce fut seulement quand les allures pétulantes et prime-sautières de l'enfance eurent fait place à des mouvements paisibles et réfléchis, ce fut alors seulement qu'Édouard rentra en grâce et fut admis, comme les autres membres de la famille, à la faveur toute particulière de pouvoir gratter Jacquot se prêtant à cet exercice le cou tendu et les ailes amicalement éployées.

Qui de vous croirait après cela qu'Édouard pût tenter une autre ascension peu de jours après, dans des conditions presque aussi fâcheuses?

Qui? — Après tout, quelqu'un peut-être; pour moi, qui depuis longtemps ne suis plus enfant et qui ai la manie de vouloir que les leçons servent à quelque chose, ça ne laisse pas de paraître surprenant. Il faut que les étourdis — à ce qu'il me semble — aient des éclipses totales de mémoire ou qu'ils comptent étrangement sur d'heureux hasards. Voici le fait :

Le cabinet du papa d'Édouard était, du haut en bas, tout rempli de livres. Du lecteur aux derniers rayons de cette abondante bibliothèque, la communication se faisait par une échelle. Cette échelle se trouvait en réparation. Or le rayon d'en haut supportait certains albums de gravures qu'Édouard aimait beaucoup à feuilleter; il fallait attendre; les impatients ne le savent pas. Puis notre écolier aimait fort à suppléer par lui-même aux moyens qui lui manquaient et à se prouver qu'il avait l'esprit inventif. Sans doute il n'est pas mal de chercher à vaincre les obstacles, mais il est bon que le but soit utile et les moyens réfléchis.

Édouard plaça d'abord deux chaises l'une sur l'autre; c'était loin d'être assez haut; il en mit trois. Sur la troisième chaise, un escabeau. Mais ce n'était pas assez encore. Pour qu'Édouard pût choisir à l'aise, il fallait que sa tête touchât au plafond, et l'étage était élevé. Sur l'escabeau, Édouard plaça un pouf. Restait à hisser sur le pouf le dernier objet, c'est-à-dire Édouard lui-même. C'est ce qu'il s'efforça de faire avec précaution. Mais, dans cette escalade, le poids de son corps attirant l'édifice d'un seul côté, déplaça un des pieds de la deuxième chaise. Tout croula juste au moment où le grimpeur mettait le genou sur l'escabeau. Et, le lendemain, quand Édouard passa sur l'escalier, la tête entourée de linges, car il s'était entamé le front, sa consolation fut d'entendre dire aux voisins irrités de tout le tapage que faisait ce petit garçon :

« Ça lui est bien dû! »

Édouard n'acceptait pas ce jugement. Il trouvait de son côté les *grands* ridicules et injustes d'avoir *horreur du mouvement* et de ne vouloir bouger, et prétendait que ces gens-là, si on les écoutait, empêcheraient volontiers la terre de tourner, le vent de souffler et les enfants de courir. Et il ajoutait d'un ton capable :

« Ils ne savent pas la physique, apparemment. C'est le mouvement qui est la vie. C'est le mouvement qui fait tout.

— Soit, répondait sa maman; mais le mouvement harmonique et non pas le mouvement désordonné. Le mouvement fait tout, en effet, même le mal, et le mal c'est le mouvement des gens qui ne savent pas ce qu'ils font.

— Au moins les étourdis ne font pas le mal exprès.

— Ils n'en sont pas moins fort désagréables, car il est rare qu'un étourdi n'ait pas pour victimes ceux qui l'entourent. Ces désagréments incessants fatiguent la patience des gens, et c'est pourquoi, je l'avoue, les étourdis s'attirent peut-être plus de récriminations et d'antipathie que leur intention ne le mérite. Mais peut-être aussi que s'ils craignaient davantage de gêner et de déplaire, ils seraient moins étourdis. »

Cette remarque de la maman que l'étourderie fait des victimes autour d'elle, la pauvre Minette entre autres eût pu l'affirmer; Minette, une belle chatte blanche, rouge et noire qu'après Apis Édouard aimait tendrement. Si Apis avait le privilége d'accompagner son maître à la promenade et de partager ses jeux bruyants, c'est Minette qui partageait ses études. Elle était familière, plus que bien des gens, avec les dictionnaires grecs et latins sur lesquels elle faisait souvent un

Digitized by Google

somme; et quand la version n'allait pas, quand Salluste n'était pas clair, qu'Édouard se grattait l'oreille ou se dépitait jusqu'à envoyer au diable Jugurtha, roi de Numidie, Minette, couchée sur les genoux de son maître, faisait entendre un ron-ron amical et consolateur; Édouard, en caressant le poil soyeux de sa favorite, se calmait un peu, et bientôt après retrouvait le fil du discours. C'est que pour le cerveau de l'enfant qui étudie, une minute de distraction est souvent un réconfort.

Eh bien! apparemment, dans la pensée d'Édouard, Minette en vint à faire partie intégrante des thèmes, versions, grammaire et dictionnaires latins; car un beau matin de dimanche, après un devoir fait à la hâte — car il s'agissait de partir pour la campagne — elle fut déposée, pêle-mêle avec tout ce bagage, dans le placard où Édouard serrait ses livres et ses cahiers. Fort douce de caractère et même un peu langoureuse, Minette ne fit point de résistance et ne protesta même pas. Elle bâilla, s'étira, se repelotonna sur un des cahiers, et toutefois fut assez surprise quand Édouard referma sur elle la porte du placard. Mais comme elle avait pleine confiance dans les intentions de son jeune maître à son égard, elle ne fut pas inquiète et attendit en dormant qu'il cessât cette médiocre plaisanterie et vînt lui rendre la liberté.

Pauvre Minette! On était au matin d'une vacance de deux jours, et toute la famille partait pour la campagne, d'où elle ne devait revenir que le lendemain au soir!

Édouard, lui qui déclarait si lestement que l'étourderie n'est qu'une peccadille, qu'en aurait-il pensé à la place de Minette, pendant ces quarante-huit heures de jeûne et de prison? Je crois pouvoir l'assurer sans hésitation, le mot de crime eût à peine paru suffisant à son indignation et à sa fureur.

Il est moins facile de conjecturer les réflexions de Minette. Ce n'est pourtant pas s'avancer trop que de dire qu'elles furent amères. La pauvre bête, au bout de quelques heures, ayant épuisé toute patience, miaula, gratta de ses ongles les portes fermées, jura même, malgré sa douceur et sa bonne éducation, tout cela inutilement, puisque la maison était déserte. Le jour, la nuit, puis un autre jour s'écoulèrent ainsi. Minette se mourait de faim et de peur, car la prévision de la mort semble appartenir à l'animal aussi bien qu'à l'homme. Le soir du second jour enfin, la famille rentra. Mais il était fort tard; on était fatigué par ces deux joyeuses journées de courses champêtres; on ne songeait qu'à se coucher et personne n'entra dans la salle à manger. Quelqu'un ensuite se rappela bien avoir entendu un miaulement faible et comme lointain et des grattements; mais croyant Minette en liberté, on n'y fit pas attention.

Ce ne fut donc que le surlendemain au matin, quand Édouard vint prendre ses cahiers, au moment d'aller au collège, qu'ouvrant le placard, il en vit sortir Minette, le poil en désordre, toute défigurée, et qui sautant hors de sa prison, fila d'un air effaré sans lui dire bonjour. Car elle se rappelait, Minette, qui l'avait ainsi renfermée, et ne sachant pas sans doute que les étourdis font le mal sans y songer, elle croyait à la méchanceté d'Édouard et ne l'aimait plus. Et certes elle n'aurait jamais imaginé que c'est elle qui allait être accusée par Édouard et que tête humaine pouvait être si mal organisée. Car veuillez deviner, je vous prie, sans m'obliger à vous le dépeindre, l'état du placard après ce séjour forcé de Minette pendant quarante-huit heures... Mais était-ce la faute de Minette ou celle d'Édouard? Et cependant, je vous le répète, ce fut Édouard qui s'emporta :

Digitized by Google

« Maudite bête! horrible bête! je ne l'aime plus! je la déteste! Qu'elle vienne sur mes genoux, maintenant, je la recevrai! Oh! mes cahiers! grands dieux! mes pauvres cahiers! »

La maman accourut à ces cris, et quand le lamentable état des choses fut devant ses yeux :

« Voilà qui est bien étonnant, dit-elle; Minette n'est pas chatte à agir ainsi, à moins de force majeure. Depuis combien de temps était-elle dans ce placard? La porte en était fermée?

— Oui.

— Es-tu venu ici hier soir?

— Non, je n'ai pas touché à ce placard depuis dimanche matin.

— Et c'est Minette que tu accuses! quand évidemment c'est toi qui as imposé à cette pauvre bête ces deux jours de famine et de prison! Tu ne peux t'en prendre qu'à ton étourderie de ce qui est arrivé. Comment vas-tu faire? Je ne sais; car tu ne peux présenter de tels cahiers à tes professeurs; pour moi, je vais chercher la pauvre Minette et lui donner à manger. »

Minette se rétablit; mais aucun remède ne put rendre les cahiers présentables. Édouard y perdit beaucoup de bonnes notes et y gagna plusieurs pensums.

Ceci est encore peu de chose en comparaison d'un voyage que fit Édouard à l'insu de ses parents, et, qui mieux est, à son propre insu.

La famille allait passer le dimanche à Saint-Germain où elle était attendue pour déjeuner. On devait partir à neuf heures et l'on arriva fort en retard. A peine le papa put-il obtenir des billets au guichet qui se fermait; la vapeur sifflait; on se précipita dans la gare en courant, Édouard naturellement tenant la tête. Et il avait si peur de ne pas partir qu'il se jeta dans le premier wagon qu'il trouva ouvert, sans s'occuper de savoir si ses parents le suivaient.

Selon l'usage adopté généralement et qui a bien, je crois, sa raison d'être, ce sont les enfants qui suivent leurs parents; mais Édouard avait changé cela. Il avait pris l'habitude, malgré les observations de son papa et de sa maman, de se faire le grand maître des cérémonies de tout départ. C'était lui, le matin, qui criait l'heure, chaque minute, aux oreilles de sa maman, déjà bien assez occupée; c'était lui qui brouillait et changeait de place les objets destinés à être emportés; qui fermait les armoires avant qu'on eût pris dedans ce qu'il fallait; qui exaltait Apis, par l'idée d'une promenade, jusqu'à des bonds et des hurlements; qui remplissait enfin toute la maison d'assez de bruit, de cris, de gambades et de désordre, pour faire perdre la tête à tout le monde. Il faut dire que l'idée d'un départ, et surtout en chemin de fer, le surexcitait à l'extrême. Son rêve eût été d'avoir un wagon pour lui seul et sa famille; mais c'était difficile à réaliser; il y avait partout des fâcheux qui s'étaient emparés des places à l'avance, comme si elles leur appartenaient. Au moins fallait-il trouver le wagon le moins encombré de paquets et de voyageurs, un wagon qui eût au moins un coin vide, le coin nécessaire à Édouard pour surveiller la marche du train et pour bien voir la campagne. Édouard s'était donc chargé de ce choix; car son papa et sa maman, beaucoup moins difficiles, étaient capables de prendre le premier wagon venu, pourvu qu'il y eût quatre places. Il allait donc devant, ardent, empressé, ouvrant dix portières, enfin son choix fait, réclamant à grands gestes et avec des appels désespérés l'obéissance de ses parents à le suivre. Ceux-ci lui avaient souvent représenté l'inconvenance de cette conduite; mais Édouard

ne se retenait guère, à chaque occasion nouvelle, de recommencer sa pantomime; et ses parents, tant pour ne pas le rendre plus longtemps ridicule en public que pour ne pas le contrarier en si petite chose, consentaient presque toujours à monter dans le wagon qu'il avait choisi.

Ce jour-là, Édouard n'avait pas de coin, et il se tenait donc au milieu, très-mécontent, attendant que son papa, sa maman et Adrienne vinssent prendre les trois places qui restaient, comme il leur en avait fait signe. Mais ils ne venaient pas. Au bout d'une minute ou deux, Édouard mit la tête à la portière pour les appeler de nouveau; mais sur le quai il n'y avait plus personne.

Ah!!! ils étaient montés dans un autre wagon!

C'était un acte de révolte contre l'autorité d'Édouard en matière de voyage; ou bien peut-être n'avaient-ils pas vu ses signes; car lui-même, dans sa précipitation, ne s'était pas assuré du fait. Édouard pensa qu'il serait grondé, et, tout à la fois inquiet, mécontent et mortifié, il allait descendre pour se mettre à la recherche des siens, quand l'employé ferma la portière en disant brusquement :

« On ne descend plus! »

Presque aussitôt le train partit.

On passa les voûtes, les maisons filèrent de droite et de gauche, on franchit la gare de Batignolles, et puis vinrent les fortifications. Maintenant, du milieu de la banquette où se trouvait Édouard, il n'apercevait plus, par les fenêtres de droite et de gauche, que les derniers plans de l'horizon.

« C'est bien agréable! grommelait notre bonhomme. Être en chemin de fer pour ne rien voir! »

A la station d'Asnières, il descendit pour tâcher de rejoindre ses parents; mais il eut beau regarder dans une douzaine de voitures, il ne les vit pas, et bientôt les injonctions de l'employé l'obligèrent de regagner sa place.

Après tout, on arriverait bientôt à Saint-Germain. Édouard n'en était pas moins surpris du peu d'empressement que mettaient ses parents à le chercher de leur côté; ils étaient donc bien mécontents? Cela le rendit triste. Il voulut compter les stations; mais il ne se les rappelait pas bien, et il ne lui restait dans la tête que les noms de Rueil où il avait fait une fois une promenade en bateau, et du Vésinet où il avait couru dans les bois. Chaque fois que l'on criait le nom d'une station, il écoutait; mais Rueil ni le Vésinet ne venaient point.

Fatigué de les attendre, Édouard se mit à penser à autre chose. Et le train roulait, et la plaine et le ciel se déroulaient sans fin à l'horizon de chaque fenêtre, et les stations succédaient aux stations.

Bon Dieu! Édouard n'eût jamais cru qu'il y avait si loin de Paris à Saint-Germain! Comme le temps est long quand on est tout seul et privé d'un coin!

Mais le train s'arrête. C'est peut-être Saint-Germain? Cependant non, pas encore; on n'a point passé le tunnel.

« Mantes! Mantes! vingt-cinq minutes d'arrêt!

— Vingt-cinq minutes d'arrêt! s'écrie tout haut Édouard, dont l'indignation ne peut plus se contenir. Qu'est-ce que c'est maintenant que cette invention? Il n'y a donc plus moyen d'arriver à Saint-Germain? »

Pourquoi, s'il vous plaît, le monsieur d'en face lui rit-il au nez comme cela? Et pourquoi ces deux petites filles — qui, elles, ont des coins! — se sont-elles retournées en le regardant d'un air étonné? Est-ce qu'on ne peut plus maintenant exprimer son opinion?... De pareils retards!... C'est insensé!...

Digitized by Google

Édouard se hâte de descendre. Il va enfin retrouver ses parents. Mais — chose étrange! — tout le monde est descendu, et pourtant ils n'y sont pas!...

Inquiet, éperdu, Édouard s'en va regarder dans chaque voiture. Personne!

Il entend alors un employé, près de lui, répondre à quelqu'un :

« L'express part à midi trente!

— L'express!... Pour Paris, Monsieur ?

— Non, pour Rouen. »

Et l'employé s'éloigne.

La géographie d'Édouard n'y est plus; sa tête se brouille. Tout à coup il se sent frapper sur l'épaule. C'est le monsieur qui a ri, son voisin d'en face.

« Mon petit ami, vous me paraissez fourvoyé. »

Fourvoyé, mon *petit* ami, et cet air moqueur!... Ce monsieur est décidément désagréable. Édouard n'aime pas qu'on se moque de lui; et puis, quand il a une idée en tête, ah! dame, il ne la change pas facilement. Aussi répond-il d'un ton superbe :

« Je ne suis pas fourvoyé du tout, et je sais très-bien ce que je fais. »

Et il tourne le dos au monsieur; mais pas si vite qu'il ne s'entende dire :

« C'est beau de prendre des airs capables; mais il faudrait pour cela n'avoir pas la tête d'un étourneau et ne pas s'embarquer pour le Havre quand on veut aller à Saint-Germain.

— Le Havre!... »

Édouard est pétrifié. Il se retourne, voit la figure moqueuse du monsieur qui hausse les épaules, pique une tête dans la foule, s'y cache, et bientôt après va s'appuyer le long du mur de la gare où il fond en larmes.

Perdu! si loin de Paris! ses parents inquiets! Pas d'argent! rien que sa pièce de dix sous, et un billet pour Saint-Germain à présenter au contrôleur de sortie!... Oh! malheur! malheur!...

Cette fois, Édouard s'accuse vivement lui-même et maudit son étourderie dont la peine retombe sur lui. Il pense avec honte que son aventure va faire événement dans la gare, que les uns vont le plaindre et les autres le railler. Aussi attendit-il que toute la foule des voyageurs se fût écoulée, et encore ne pouvait-il se décider à se présenter aux employés, quand l'un d'eux, voyant ce petit garçon dans un coin, tout piteux, s'approcha de lui.

« C'est-il vous qui prenez le train du Havre pour aller à Saint-Germain? demanda-t-il; car il avait été prévenu par le monsieur, compagnon de voyage d'Édouard. Eh bien! vous en faites de belles! Vous n'avez donc ni père ni mère, que vous courez comme cela tout seul? »

Le ton de cet employé n'était pas moins moqueur et était certainement plus rude que celui du monsieur qui avait averti Édouard; mais cette fois Édouard ne se fâcha pas, tant il était confus et sentait le besoin d'appui. Il dut comparaître devant le chef de gare qui télégraphia aussitôt à Saint-Germain et à Paris, et ne se fit fauté auparavant d'adresser à l'étourdi une verte semonce.

« Ainsi, monsieur, vous venez à Mantes avec un billet pour Saint-Germain? C'est 4 fr. 85 que vous devez pour le prix de votre place. »

Le front baissé, rougissant, Édouard dut répondre qu'il n'avait que 50 centimes.

« Fort bien, monsieur. Alors, savez-vous ce que fait la compagnie aux gens qui prennent ses wagons sans les payer? Elle les fait mettre en prison.

— Je ne l'ai pas fait exprès, dit Édouard dont les larmes recommencèrent à couler.

— Oh! sans doute. C'est là ce que disent tous les délinquants. Vous ne voulez pas aller en prison, je le vois bien.

Digitized by Google

Alors, monsieur, on va vous donner un billet de retour pour Paris, et c'est à vos parents que vous aurez à rendre compte de votre conduite. »

Bientôt après, en effet, Édouard reprenait le train pour Paris, où le recevait, à son arrivée gare Saint-Lazare, son père mécontent. Édouard avait eu son salaire d'ennui personnel; mais il avait en outre gâté la journée de plaisir de la famille.

Après cette aventure, Édouard commença décidément à se dire que si l'étourderie n'était pas un crime, elle était du moins un défaut capable de causer de grands désagréments, tant à soi-même qu'aux autres qui, d'ailleurs, s'arrangent toujours pour vous le rendre. On le vit devenir plus attentif et plus réfléchi. Cependant il n'est pas facile de se corriger tout d'un coup; et s'il faut pour cela une bonne volonté soutenue, il y faut encore du temps et de l'habitude. Édouard ne fut entièrement corrigé — autant qu'un enfant peut l'être — de l'étourderie qu'après une scène dont l'impression fut terrible et décisive.

C'était pendant les vacances. Édouard et sa famille étaient allés passer un mois en Bourgogne, chez des amis. Il y avait là un certain nombre de visiteurs rassemblés : mamans et papas, jeunes gens, enfants. On faisait des chasses et des courses joyeuses aux environs. La campagne était belle, les bois épais, les champs infinis. Oh! c'étaient de bien bonnes vacances!

Il y avait deux ânes pour les enfants, et souvent Édouard en montait un qu'il faisait courir!... Il tomba plus d'une fois, quand maître Aliboron (Édouard savait maintenant le nom littéraire de ce personnage, comédien ordinaire de Sa Majesté humaine au théâtre classique des vieux contes et fabliaux), quand maître Aliboron, las de son cavalier, levait en l'air sa croupe et ses quatre pieds. Mais les ânes sont si peu hauts, l'herbe des prairies était si épaisse que la chose ne tirait pas à conséquence et qu'on ne se relevait que plus animé par cet incident.

Édouard était trop jeune pour qu'on lui confiât un fusil; mais il n'en allait pas moins à la chasse, tantôt sur les talons des chasseurs, tantôt s'écartant de çà, de là, courant, volant, franchissant les haies et les fossés, effarouchant les oiseaux, poursuivant les lièvres et les lapins à la course, remplissant enfin, ainsi que le déclarait l'aîné de ses cousins, à défaut du rôle de chasseur, celui d'un chien mal dressé. Quoique peu satisfait de cette plaisanterie, Édouard ne s'en fâchait pas. Il tenait à conserver ces attributions, tout inférieures qu'elles fussent, et regrettant vivement de ne point avoir une arme à feu en sa possession, il se rapprochait du moins le plus possible de ce bonheur.

Toucher ces armes, en examiner chaque détail, était un des grands plaisirs, une des curiosités d'Édouard; et quand les jeunes gens, au retour de la chasse, avaient suspendu leurs fusils au mur, soigneusement déchargés, Édouard souvent se glissait dans le cabinet, s'emparait d'un de ces fusils, en armait le chien et en faisait jouer la détente. Une fois, son oncle le surprit dans cette occupation et lui ôta l'arme des mains.

« Tu peux la gâter, dit-il, et puis il pourrait t'arriver un accident.

— Oh! mon oncle, je sais très-bien... et puis ils sont déchargés.

— Ils doivent l'être; mais les étourdis ne sont pas rares en ce monde, et la preuve, c'est que chaque année, à l'époque de la chasse, il arrive une vingtaine d'accidents de ce genre, et ce sont toujours des armes qu'on croyait déchargées et qui ne l'étaient pas. Il ne faut pas toucher à ça, mon garçon. Ce ne sont pas des joujoux. »

Digitized by Google

Édouard fut très-mortifié de ce qu'on ne le croyait bon qu'à toucher des joujoux, et ne se rendit point aux observations de son oncle. Si bien qu'un jour, étant dans le cabinet des armes avec sa sœur et d'autres enfants, il reprit un des fusils et l'arma.

« Ne touche pas à cela, Édouard! s'écria Adrienne.

— Poltronne! Les petites filles, ça a peur de tout.

— C'est que tu ne sais pas t'en servir. Il peut arriver malheur.

— Je ne sais pas m'en servir! Ah! tu crois! Tiens, voilà comme on met en joue et comme on... »

Il n'avait pas achevé que le coup partait et qu'Adrienne s'affaissait sur le plancher. Le malheureux enfant faillit perdre la tête. L'arme tomba de ses mains; pâle comme un mort, il se jeta sur sa sœur, l'étreignit de ses bras et s'évanouit.

Quand Édouard revint à lui, faible et n'ayant pas encore le souvenir net de ce qui s'était passé, il se vit sur son lit et, debout près de lui, tenant sa main dans la sienne, Adrienne tout en pleurs. En voyant son frère ouvrir les yeux et la regarder, elle se pencha sur lui et le couvrit de baisers.

« Oh! mon cher Édouard, tu vois, je ne suis pas blessée, je ne suis pas morte, je n'ai rien! C'est moi-même qui me suis jetée par terre quand j'ai vu le canon du fusil dirigé sur moi, et le plomb n'a frappé que le mur, qui est tout criblé par exemple! Tu verras. Mais ta petite sœur n'a rien, mon cher Loulou, et il ne faut pas être malade! »

Édouard alors se rappela tout et frémit. Il embrassa Adrienne en sanglotant.

L'affreuse peur qu'il avait eue avait tellement ébranlé ses nerfs, qu'il fut souffrant pendant plusieurs jours. Mais, à partir de cet incident, on n'eut presque plus d'étourderies à lui reprocher. De plus, sa sœur et lui vécurent en meilleur accord; et quand ce souvenir traversait leur esprit, ils s'embrassaient, car ils avaient senti, dans cette occasion, qu'ils s'aimaient bien.

LUCIE B.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE POMME

III.

Un soir, par une nuit claire où la lune du chasseur brillait dans tout son éclat, je pendais pensive sous ma branche. J'entendis un pas furtif, puis des voix qui chuchotaient derrière la haie; tout à coup un homme de mauvaise mine, suivi de deux garçons força le passage à l'endroit où la haie était le moins épaisse. Ils portaient un sac et une échelle: jugez de mon horreur lorsque je les vis dépouiller à la hâte les arbres voisins et remplir leur sac de pommes!

Un de ces sauvages me fit frémir: il mordait avec le sang-froid du criminel le plus endurci dans une superbe Reinette dorée avec ses larges dents blanches qui brillaient au clair de lune. En un instant le beau fruit avait disparu. J'étais terrifiée. Quoi! c'est ainsi que meurent les pommes, et notre tour va venir. Les yeux de ces ravisseurs passaient en revue nos nobles rangées, et la main détestable du voleur touchait déjà le tronc de notre vieil arbre, quand j'entendis la voix de Reginald rappelant les chiens et accourant bravement à la rescousse; pour cette fois nous étions sauvées!

L'homme saisit son sac, et suivi des deux

garçons, s'élança par la brèche en abandonnant l'échelle; mon maître fit feu deux fois; mais les voleurs étaient déjà loin.

La maison au bruit s'éveilla. Chacun accourut. On vit bientôt que toutes les Reinettes dorées, les favorites de mon maître, avaient disparu. Il en était plus désolé que de raison, puisque nous lui restions. Mais il en est toujours ainsi; il pensait plus à ce qu'il avait perdu qu'à ce qui lui était conservé.

On ordonna au pauvre Stéphan de monter la garde autour du verger, et quand le calme fut rétabli, que les chiens, après avoir donné la chasse aux voleurs, furent rentrés au chenil, j'entendis les pas mesurés de notre sentinelle craquer dans le gazon gelé jusqu'au moment où le jour mit fin à sa faction.

Cette alerte avança la cueillette des pommes, — la récolte, comme disent les Normands.

Pendant les quelques jours suivants le verger présenta une scène très-animée: hommes, femmes, enfants, avec des paniers, travaillaient avec entrain. On dépouillait arbre par arbre de sa riche moisson. Reginald et Frank, aussi rouges que moi, étaient les plus ardents à l'ouvrage; le premier, habitué à escalader les mâts, était toujours plus tôt que les autres au sommet de l'arbre, et je vis alors la bonté de son cœur. Parmi les ouvrières il y avait une pauvre femme dont l'enfant avait été cruellement brûlé. Réginald glissa dans sa main sa demi-guinée d'or, présent de l'amiral, et avec l'aide d'Alice il obtint de leur mère de l'établir avec un tabouret et un panier pour vendre des pommes dans la rue.

Au milieu de ce récit douloureux se placent naturellement mes inquiétudes sur moi-même. Je sentais approcher la crise de ma destinée; bientôt, trop tôt on arriva jusqu'à moi; les enfants étaient en tête et des plus affairés. Reginald, triomphant, fut promptement sur ma branche, c'était la plus haute.

Ils dépouillaient activement notre arbre paternel, et malgré l'angoisse d'une séparation prochaine, je me disais que mieux valait que les mains connues de ceux que j'aimais me détachassent doucement de la branche que d'avoir été rudement arrachée par l'ignoble main d'un maraudeur, comme les malheureuses Reinettes dorées mes voisines. Un grand cri coupa brusquement le cours de ces réflexions et toute pensée égoïste.

Hélas! le pauvre Frank, avec sa témérité ordinaire, avait, sans qu'on le vît, grimpé sur une branche trop fragile pendant que ses sœurs remplissaient les paniers; il avait aperçu le nid désert de mes vieux amis les pinsons et, en s'élançant pour tâcher de voir ce qu'il pouvait contenir, il avait perdu son point d'appui, était tombé sur la tête et s'était ouvert le front sur l'échelle placée au pied de l'arbre. Ma maîtresse l'avait vu tomber, et en une seconde elle accourut.

Je n'oublierai jamais l'expression pleine d'angoisses qui passa sur ses traits quand elle releva l'enfant évanoui, ses blonds cheveux teints de sang, ses yeux fermés, les bras pendants. Faisant effort sur elle-même, elle pria les petites filles effarées de rester où elles étaient sans faire de bruit, et, avec l'aide de Reginald et de la nourrice, porta Frank dans la maison.

Marie, au bout de quelques instants, ne put supporter une plus longue attente, et courut après eux; les ouvriers étaient rentrés dans la cour; quel changement autour de nous, et comme tout était morne!

La pauvre petite Alice, étendue sur le gazon, le visage enseveli dans ses mains, sanglotait comme si son cœur allait se rompre; la prière de sa mère l'avait clouée à sa place. Quand ses yeux inquiets virent

Digitized by Google

la porte se refermer sur le triste cortége, et son cher Frank devenu invisible, elle se roula en murmurant: « Il est tué, il va mourir; pourquoi ai-je quitté sa main? O! Frank, cher petit Frank, criait-elle en apercevant son chapeau de paille qu'il avait perdu en tombant; c'est ma faute! que vais-je devenir? »

Il était presque nuit noire, quand j'entendis un pas rapide; c'était Reginald qui cherchait la pauvre Alice. Il apportait à la chère petite la nouvelle que Frank n'était pas aussi dangereusement blessé qu'on avait pu d'abord le craindre. On avait oublié Alice au milieu de la bagarre, et elle était restée sous l'arbre pour ne pas désobéir à sa mère.

« Viens, remets-toi, Alice, lui dit-il, Frank va bien mieux maintenant.

— Vois-tu, Reginald, j'ai cru que Frank s'était tué. Je ne pouvais remuer; et quand le cheval du docteur a trotté si vite dans le sentier, je me suis dit que bien sûr c'était pour lui faire une opération affreuse. Qu'a-t-il fait à notre Frank? dis-moi tout; ne fais pas attention si je tremble ou si je pleure, je ne puis pas m'en empêcher.

— Alice, dit Reginald; le docteur trouve que la coupure à la tête ne signifie rien; mais, ajouta-t-il gravement, il faut bien que tu le saches, le pauvre Frank a le bras cassé. »

A ces mots, à bout d'efforts lui-même, il s'appuya contre l'arbre et fondit en larmes.

Alice lui prit la main et l'attira vers lui pour qu'elle pût l'embrasser; ils pleurèrent longtemps ensemble, mais craignant qu'on ne s'inquiétât de leur absence, ils rentrèrent à la maison.

Frank avait bien supporté l'opération et était calme; le temps devait faire le reste.

L'épreuve était rude pour le petit garçon. Je ne pus m'empêcher de remarquer comment dans une famille qui s'aime, lorsque l'un souffre, tous souffrent avec lui. On ferma les volets de la chambre des enfants, la nourrice ne chanta pas ce soir-là pour endormir Mlle Bertha; tous les visages étaient inquiets, la grondeuse cuisinière elle-même resta tranquille et ne fit de bruit qu'en avertissant tous les autres de n'en pas faire.

Les chiens couchaient leurs oreilles et semblaient chercher Frank, car nous l'aimions tous en dépit de ses tours; il avait bon cœur, aurait donné ce qu'il aimait le mieux, s'il avait pensé faire plaisir, et ne pouvait voir personne dans la peine. Je l'ai vu ôter du chemin des colimaçons imprudents de peur qu'on ne marchât sur eux; il devait beaucoup de ce bon sentiment à sa mère et à ce dicton de sa nourrice: « Il est facile d'ôter la vie à un pauvre insecte; un bébé en est capable; mais qui peut la lui rendre? »

IV.

Cette nuit fut la plus mauvaise de toutes les miennes. Quand je vis Reginald et Alice regagner lentement la maison, et l'obscurité se faire autour de mon panier, mon cœur se glaça et mon courage faiblit; mais avec le matin revinrent des idées plus riantes, la cuisinière et Stephan sortirent; j'eus la joie de leur entendre dire que Frank allait bien, il avait dormi et ne souffrait pas. Ils soulevèrent bientôt le panier où je reposais et me portèrent dans la maison, cette maison dont j'avais toujours vu les murs depuis que j'étais suspendue à ma branche.

Tout me paraissait étrange et merveilleux. On me porta au fruitier, on me prit avec soin, on me mit sur une planche bien propre avec beaucoup de mes compagnes, et je me tins pour heureuse d'avoir beaucoup de jour et d'air.

Le fruitier était tout à fait central, très-près du parloir, de la chambre d'étude et de la cuisine, et pas loin de la chambre d'enfants; ce qui me donnait l'occasion, rare pour une pomme, d'observer les mœurs et les habitudes des hommes.

Après nous avoir rangées avec beaucoup d'ordre et de régularité, la cuisinière, que j'aimais presque alors pour m'avoir introduite dans le monde civilisé, ferma la porte à double tour et me laissa me remettre du tumulte de ces dernières journées.

En regardant autour de moi, après un court intervalle de repos, je me trouvai très-contente d'être du moins dans un fruitier propre et bien tenu. Je regardais comme un bonheur relatif d'avoir échappé au sac sordide des voleurs.

Je reconnaissais partout la main soigneuse de ma bonne maîtresse, connue pour son ordre.

Des files de jarres, des files de pots de gelée, des bonbons, garnissaient les blanches tablettes. J'avais devant moi une variété sans nombre d'autres choses, telles que riz, chocolat, thé, pains de sucre d'une éclatante blancheur, et une foule d'objets que je ne puis décrire et que les enfants des hommes tiennent pour nécessaires à leur nourriture et à leur bien-être. Là encore je ne pus m'empêcher de remarquer que la nature fait acheter au genre humain les priviléges de l'activité et du mouvement en attachant à son existence la condition du travail, tandis qu'elle nourrit de ses mains les plantes, ses enfants les plus favorisés, avec de fraîches rosées et des averses bienfaisantes.

Ce ne fut que dans l'intimité de cette bonne famille que je compris entièrement que la condition humaine n'était pas exempte de soucis. J'ai vu maintes fois ma maîtresse entrer, le visage chargé de préoccupations, donner ses ordres pour l'approvisionnement et la préparation des aliments du jour et de la semaine, le dîner de son mari, le déjeuner des enfants, le souper des domestiques, et les vivres à distribuer aux pauvres, qu'elle n'oubliait jamais; quant à la préparation des mets à mariner, à frire, à bouillir, à rôtir, quant au lavage des assiettes, au récurage des pôts dans la cuisine voisine, cela n'avait pas de fin et je vis combien j'avais jugé trop vite en blâmant la grondeuse cuisinière pour la vivacité condamnable de son humeur. Je me croyais une pomme très-patiente; mais j'avoue que je n'aurais pas supporté sans irritation la moitié de ses disgrâces, et la chaleur du feu, et ses responsabilités si nombreuses.

Notre office avait le mobilier réglementaire, balances et poids, pelles à sucre, pince et scie à sucre, un mortier et son pilon, un moulin à café, des cuillers de bois, des pelotes de fil et de ficelle, du vinaigre, de l'huile, des sauces en flacon. Dans un coin il y avait une pharmacie garnie de remèdes simples destinés par notre maîtresse aux pauvres de son entourage quand ils tombaient malades. Trois tiroirs profonds étaient remplis de vêtements chauds pour les indigents, ouvrage des dames pendant le loisir de leurs soirées. Ils étaient confiés à mes petites amies Marie et Alice, depuis qu'elles étaient d'âge à mériter ce rôle. Ma maîtresse avait vu que le désir de vêtir les pauvres faisait travailler très-proprement les petites filles, et, à mon sens, c'était une gentille et très-excusable vanité que celle avec laquelle Marie déployait la layette qu'elle avait exécutée pendant les longs soirs d'hiver et se réjouissait à l'idée d'habiller quelque petit enfant du travail de ses mains.

Une autre peine attachée à l'état d'homme — c'est la nécessité de se vêtir; il faut croire qne c'est une des plus compliquées de leurs épreuves, car souvent l'esprit des femmes, des enfants et même

Digitized by Google

des hommes se jette dans des inventions bizarres et fantastiques à ce propos.

J'ai eu plus d'une fois envie de rire, quand, du haut de ma tablette, j'entendais la nourrice exposer à ma maîtresse ce qu'elle croyait nécessaire « pour que les jeunes demoiselles fussent comme elles devaient être. » Son caprice se portait particulièrement sur des nœuds de ruban et des fleurs artificielles composées, autant



que j'ai pu le savoir, avec des chiffons de couleur, du papier, du fil de fer et de la gomme; j'avais peine à ne pas rire en entendant appeler cela des fleurs. Je crois que ma maîtresse était bien de mon avis et n'encourageait pas beaucoup la nourrice sur ce point.

La vérité est que celle-ci souhaitait ardemment que sa maîtresse se mît aussi bien que Lady Jemima, et de son côté elle n'eût pas été fâchée d'avoir des toilettes plus belles que miss Parsons, la fille de chambre de la femme de l'amiral. Cette rivalité de chiffons troublait la cervelle de ces deux femmes. Il fallait voir quelle affaire d'État c'était pour elles que le retour à certaines époques du vieux juif Bob, un malin colporteur, quand arrivé dans le pays, il ne manquait pas de venir les tenter par le déballage séduisant de ses plus voyantes étoffes. Le *moi* est mauvais.

J'eus le plaisir de suivre la convalescence

Digitized by Google

de mon petit ami Frank, et je fus aussi témoin de la patience infatigable et de l'affection d'Alice pour lui, de sa douceur à tout supporter, de ses efforts pour lui plaire quand l'irritation de son mal rendait cela plus difficile. Marie l'amusait quand il allait mieux, il préférait Alice quand il était plus souffrant. Elle savait « débrouiller la pensée, expliquer ce que l'œil demandait », comme disait un livre que j'entendis lire aux enfants par ma maîtresse. Il était bien changé.

On s'étonnait de voir cet enfant qui, d'ordinaire, ne voulait jamais s'asseoir, étendu maintenant sur le canapé, immobile, sa petite figure pâle mais douce, son bras bandé et immobile à son côté, tournant vers la fenêtre des regards fixes quand un rouge-gorge ou quelque oiseau de passage frappait au carreau, et lui rappelait ce monde extérieur qu'il aimait tant. Et qui mieux que moi qui avais vécu sur une branche pouvait le comprendre? Aussi me disais-je : « Toi, cher enfant, tu reverras ces bois charmants, tu sentiras encore la brise soulever les boucles sur ton jeune front, sous la large et glorieuse voûte céleste, mais pour moi ces heures bénies ne reviendront plus. »

Je ne murmurais pas cependant, je m'efforçais d'être satisfaite de mon sort.

Je m'attarde à ce temps encore heureux auquel je dois les progrès de mon cœur et de mon intelligence. Il était vraiment doux de faire partie de cette bonne et simple famille; ils trouvaient tant de bonheur à vivre pour les autres, à penser aux autres, à aimer les autres plus et mieux qu'eux-mêmes, qu'avec eux j'appris cette grande leçon qu'être utile est le but principal de notre existence. Mais il faut poursuivre.

Miss Campbell.

Imité de l'anglais par P.-J. Stahl.

La suite prochainement.

JOURNAL ET CORRESPONDANCE D'ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

Recueillie par Mme H. C... 1 beau vol. in-18. 3 fr., — par la poste, 3 fr. 50. — J. Hetzel, 18, rue Jacob

La périodicité du *Magasin d'Éducation* qui ne paraît que de quinzaine en quinzaine, nous a mis forcément en retard pour signaler à nos lecteurs la publication du *Journal* et de la *Correspondance d'André-Marie Ampère.*

Nous donnerons à nos lecteurs des extraits de ce livre touchant qu'il est impossible de louer autant qu'il le mérite. Disons pour aujourd'hui qu'il aura un succès au moins égal à celui des *Récits d'une sœur,* et qu'il le mérite.

Des livres de ce genre sont l'honneur du cœur humain, nous ajouterons du cœur humain dans sa signification française. Dans aucun autre terrain que le sol français, en effet, une œuvre, une fleur de ce genre ne pouvait naître.

Il s'agit de la correspondance intime de l'illustre savant, jeune encore, de ses premières années, de son entrée dans les choses de la vie et de la science. C'est l'homme de génie naïf à ses débuts, c'est l'âme d'un grand homme mise à nu dans ses notes quotidiennes, dans des lettres d'une adorable naïveté signées soit de lui, soit de sa fiancée, soit de sa femme, soit de sa charmante belle-sœur. Rien n'est plus frais et rien n'est plus élevé. Les joies sont d'un enfant, les douleurs d'un sage et d'un chrétien dans ces pages exquises.

Une main pieuse a recueilli ces souvenirs et les a mis au jour, contre toute prévision. Mais un éminent critique, M. Éd. Scherer, l'a dit : c'eût été un crime « de réserver à quelques lecteurs privilégiés un livre qui fait honneur à la nature humaine et d'où s'exhale un si aimable parfum. » Le journal d'Ampère, sa vie, ses émotions, ses douleurs mêmes, dans un temps troublé comme le nôtre, sont pour l'esprit et le cœur comme un souffle embaumé après la tempête. Voilà un livre que la France peut montrer avec orgueil à ses rivaux, à ses vainqueurs. L'analogue ne se retrouve dans aucune autre littérature. P.-J. Stahl.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker

CHAPITRE XII.

UNE STATION AU GOUT DE SIR JOHN.

Enfin, le calculateur russe était retrouvé. Lorsqu'on lui demanda comment il avait vécu pendant ces quatre jours, il ne put le dire. Avait-il eu conscience des dangers qu'il courait ainsi, ce n'était pas probable. Quand on lui raconta l'incident des crocodiles, il ne voulut pas y croire et prit la chose pour une plaisanterie. Avait-il eu faim? Pas davantage. Il s'était nourri de chiffres, et si bien nourri, qu'il avait relevé cette erreur dans sa table de logarithmes!

En présence de ses collègues, Mathieu Strux, par amour-propre national, ne voulut faire aucun reproche à Nicolas Palander; mais, dans le particulier, on est fondé à croire que l'astronome russe reçut une verte semonce de son chef, et qu'il fut invité à ne plus se laisser entraîner par ses études logarithmiques.

Les opérations furent immédiatement reprises. Pendant quelques jours, les travaux marchèrent convenablement. Un temps clair et net favorisait les observations, soit dans la mesure angulaire des stations, soit dans les distances zénithales. De nouveaux triangles furent ajoutés au réseau, et leurs angles sévèrement déterminés par des observations multiples.

Le 28 juin, les astronomes avaient obtenu géodésiquement la base de leur quinzième triangle. Suivant leur estime, ce triangle devait comprendre le tronçon de la méridienne qui s'étendait entre le

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

deuxième et le troisième degré. Pour l'achever, il restait à mesurer les deux angles adjacents en visant une sation située à son sommet.

Là, une difficulté physique se présenta. Le pays, couvert de taillis à perte de vue, ne se prêtait point à l'établissement des signaux. Sa pente générale, assez accusée du sud au nord, rendait difficile, non la pose, mais la visibilité des pylones.

Un seul point pouvait servir à l'établissement d'un réverbère, mais à une grande distance. C'était le haut d'une montagne de douze à treize cents pieds, qui s'élevait à trente milles environ vers le nord-ouest. Dans ces conditions, les côtés de ce quinzième triangle auraient donc des longueurs dépassant vingt mille toises, longueurs qui furent portées quelquefois au quadruple dans diverses mesures trigonométriques, mais que les membres de la commission anglo-russe n'avaient pas encore atteintes [1].

Après mûre discussion, les astronomes décidèrent l'établissement d'un réverbère électrique sur cette hauteur, et ils résolurent de faire halte jusqu'au moment où le signal serait posé. Le colonel Everest, William Emery et Michel Zorn, accompagnés de trois matelots et de deux bochjesmen dirigés par le foreloper, furent désignés pour se rendre à la nouvelle station, afin d'établir la mire lumineuse destinée à une opération de nuit. La distance était trop grande, en effet, pour que l'on se hasardât à observer de jour avec une certitude suffisante.

La petite troupe, munie de ses instruments et de ses appareils portés à dos de mulets, et pourvue de vivres, partit dans la matinée du 28 juin. Le colonel Everest ne comptait arriver que le lendemain à la base de la montagne, et pour peu que l'ascension présentât quelques difficultés, le réverbère ne pouvait être établi au plus tôt que dans la nuit du 29 au 30. Les observateurs, demeurés au campement, ne devaient donc pas chercher avant trente-six heures au moins le sommet lumineux de leur quinzième triangle.

Pendant l'absence du colonel Everest, Mathieu Strux et Nicolas Palander se livrèrent à leurs occupations habituelles. Sir John Murray et le bushman battirent les alentours du campement, et tuèrent quelques pièces appartenant à l'espèce des antilopes, si variée dans les régions de l'Afrique australe.

Sir John ajouta même à ses exploits cynégétiques le « forcement » d'une girafe, bel animal, rare dans les contrées du nord, mais commun au milieu des plaines du sud. La chasse de la girafe est regardée comme « un beau sport » par les connaisseurs. Sir John et le bushman tombèrent sur un troupeau de vingt individus, très-farouches, qu'ils ne purent approcher à plus de cinq cents yards. Cependant, une girafe femelle s'étant détachée de la bande, les deux chasseurs résolurent de la forcer. L'animal prit la fuite au petit trot, se laissant gagner volontairement; mais quand les chevaux de sir John et du bushman se furent sensiblement rapprochés, la girafe, tordant sa queue, se prit à fuir avec une excessive rapidité. Il fallut la poursuivre pendant plus de deux milles. Enfin une balle, qui lui fut envoyée au défaut de l'épaule par le rifle de sir John, la jeta sur le flanc. C'était un magnifique échantillon de l'espèce, « cheval par le cou, bœuf par les pieds et les jambes, chameau par la tête, » disaient les Romains, et dont le pelage rougeâtre était tacheté de blanc. Ce singulier ruminant ne mesurait pas moins de

1. Dans la mesure de la méridienne de France poussée jusqu'à Formentera, Arago, à Desierto à Campvey, dans son 15e triangle, a mesuré un côté de 160,904 mètres, de la côte d'Espagne à l'île d'Iviza.

Digitized by Google

onze pieds de hauteur depuis la naissance du sabot jusqu'à l'extrémité de ses petites cornes, revêtues de peau et de poils.

Pendant la nuit suivante, les deux astronomes russes prirent quelques bonnes hauteurs d'étoiles, qui leur servirent à déterminer la latitude du campement.

La journée du 29 juin s'écoula sans incidents. On attendit la nuit prochaine avec une certaine impatience pour fixer le sommet du quinzième triangle. La nuit vint, une nuit sans lune, sans étoiles, mais sèche, et que ne salissait aucun brouillard, nuit très-propice, par conséquent, pour le relèvement d'une mire éloignée.

Toutes les dispositions préliminaires avaient été prises, et la lunette du cercle répétiteur, braquée pendant le jour sur le sommet de la montagne, devait rapidement viser le réverbère électrique, au cas où l'éloignement l'eût rendu invisible à la simple vue.

Donc pendant toute la nuit du 29 au 30, Mathieu Strux, Nicolas Palander et sir John Murray se relayèrent devant l'oculaire de l'instrument... mais le sommet de la montagne demeura inaperçu, et pas une lumière ne brilla à sa pointe extrême.

Les observateurs en conclurent que l'ascension avait présenté des difficultés sérieuses, et que le colonel Everest n'avait pu atteindre le sommet du cône avant la fin du jour. Ils remirent donc leur observation à la nuit suivante, ne doutant pas que l'appareil lumineux n'eût été installé pendant la journée.

Mais quelle fut leur surprise, quand, ce 30 juin, vers deux heures de l'après-midi, le colonel Everest et ses compagnons, dont rien ne faisait présager le retour, reparurent au campement.

Sir John s'élança au-devant de ses collègues.

« Vous, colonel, s'écria-t-il.

— Nous-mêmes, sir John.

— La montagne est-elle donc inaccessible?

— Très-accessible, au contraire, répondit le colonel Everest, mais bien gardée, je vous en réponds. Aussi venons-nous chercher du renfort.

— Quoi! des indigènes?

— Oui, des indigènes à quatre pattes et à crinière noire, qui ont dévoré un de nos chevaux! »

En quelques mots, le colonel raconta à ses collègues son voyage qui s'était parfaitement effectué jusqu'à la base de la montagne. Cette montagne, on le reconnut alors, n'était franchissable que par un contre-fort du sud-ouest. Or, précisément, dans l'unique défilé qui aboutit à ce contre-fort, une troupe de lions avait établi son « kraal », suivant l'expression du foreloper. Vainement le colonel Everest essaya de déloger ces formidables animaux; insuffisamment armé, il dut battre en retraite, après avoir perdu un cheval auquel un magnifique lion avait cassé les reins d'un coup de patte.

Un tel récit ne pouvait qu'enflammer sir John Murray et le bushman. Cette « montagne des Lions » était une station à conquérir, station absolument nécessaire, d'ailleurs, à la continuation des travaux géodésiques. L'occasion de se mesurer contre les plus redoutables individus de la race féline était trop belle pour n'en point profiter, et l'expédition fut immédiatement organisée.

Tous les savants européens, sans en excepter le pacifique Palander, voulaient y prendre part; mais il était indispensable que quelques-uns demeurassent au campement pour la mesure des angles adjacents à la base du nouveau triangle. Le colonel Everest, comprenant que sa présence était nécessaire au contrôle de l'opération, se résigna à rester en compagnie

des deux astronomes russes. D'autre part, il n'y avait aucun motif qui pût retenir sir John Murray. Le détachement, destiné à forcer les abords de la montagne, se composa donc de sir John, de William Emery et de Michel Zorn, aux instances desquels leurs chefs avaient dû se rendre, puis du bushman qui n'eût cédé sa place à personne, et enfin de trois indigènes dont Mokoum connaissait le courage et le sang-froid.

Après avoir serré la main à leurs collègues, les trois Européens, vers quatre heures du soir, quittèrent le campement et s'enfoncèrent sous le taillis, dans la direction de la montagne. Ils poussèrent rapidement leurs chevaux, et à neuf heures du soir ils avaient franchi la distance de trente milles.

Arrivés à deux milles du mont, ils mirent pied à terre et organisèrent leur couchée pour la nuit. Aucun feu ne fut allumé, car Mokoum ne voulait pas attirer l'attention des animaux qu'il désirait combattre au grand jour, ni provoquer une attaque nocturne.

Pendant cette nuit, les rugissements retentirent presque incessamment. C'est pendant l'obscurité, en effet, que ces redoutables carnassiers abandonnent leur tanière et se mettent en quête de nourriture. Aucun des chasseurs ne dormit, même une heure, et le bushman profita de cette insomnie pour leur donner quelques conseils que son expérience rendait précieux :

« Messieurs, leur dit-il d'un ton parfaitement calme, si le colonel Everest ne s'est pas trompé, nous aurons affaire demain à une bande de lions à crinière noire. Ces bêtes-là appartiennent donc à l'espèce la plus féroce et la plus dangereuse. Nous aurons soin de bien nous tenir. Je vous recommande d'éviter le premier bond de ces animaux, qui peuvent franchir d'un saut de seize à vingt pas. Leur premier coup manqué, il est rare qu'ils redoublent. J'en parle par expérience. Comme ils rentrent à leur tanière à la reprise du jour, c'est là que nous les attaquerons. Mais ils se défendront, et se défendront bien. Je vous dirai qu'au matin, les lions, bien repus, sont moins féroces et peut-être moins braves; c'est une question d'estomac. C'est aussi une question de lieu, car ils sont plus timides dans les régions où l'homme les harcelle sans cesse. Mais ici, en pays sauvage, ils auront toutes les férocités de la sauvagerie. Je vous recommanderai aussi, messieurs, de bien évaluer vos distances avant de tirer. Laissez l'animal s'approcher, ne faites feu qu'à coup sûr, et visez au défaut de l'épaule. J'ajouterai que nous laisserons nos chevaux en arrière. Ces animaux s'effrayent en présence du lion et compromettent la sûreté de leur cavalier. C'est à pied que nous combattrons, et je compte que le sang-froid ne vous fera pas défaut. »

Les compagnons du bushman avaient écouté silencieusement la recommandation du chasseur. Mokoum était redevenu l'homme patient des chasses. Il savait que l'affaire serait grave. Si, en effet, le lion ne se jette pas ordinairement sur l'homme qui passe sans le provoquer, sa fureur est, du moins, portée au plus haut point dès qu'il se sent attaqué. C'est alors une bête terrible, à laquelle la nature a donné la souplesse pour bondir, la force pour briser, la colère qui la rend formidable. Aussi le bushman recommanda-t-il aux Européens de garder leur sang-froid, et surtout à sir John, qui se laissait parfois emporter par son audace.

« Tirez un lion, lui dit-il, comme vous tireriez un perdreau, sans plus d'émotion. Tout est là! »

Tout est là, en effet. Mais qui peut répondre, quand il n'est pas aguerri par

Digitized by Google

l'habitude, de conserver son sang-froid en présence d'un lion?

A quatre heures du matin, les chasseurs, après avoir solidement attaché leurs chevaux au milieu d'un épais taillis, quittèrent le lieu de halte. Le jour ne se faisait pas encore. Quelques nuances rougeâtres flottaient dans les brumes de l'est. L'obscurité était profonde.

Le bushman recommanda à ses compagnons de visiter leurs armes. Sir John Murray et lui, armés chacun d'une carabine se chargeant par la culasse, n'eurent qu'à glisser dans le tonnerre la cartouche à culot de cuivre, et à essayer si le chasse-cartouche fonctionnait bien. Michel Zorn et William Emery, porteurs de rifles rayés, renouvelèrent les amorces que l'humidité de la nuit pouvait avoir endommagées. Quant aux trois indigènes, ils étaient munis d'arcs d'aloës qu'ils maniaient avec une grande adresse. Plus d'un lion, en effet, était déjà tombé sous leurs flèches.

Les six chasseurs, formant un groupe compacte, se dirigèrent vers le défilé dont les deux jeunes savants avaient la veille reconnu les abords. Ils ne prononçaient pas une parole et se glissaient entre les troncs de la futaie, comme les Peaux-Rouges sous les broussailles de leurs forêts.

Bientôt, la petite troupe fut arrivée à l'étroite gorge qui formait l'amorce du défilé. A ce point commençait ce boyau, creusé entre deux murailles de granit, qui conduisait aux premières pentes du contre-fort. C'était dans ce boyau, à mi-route environ, sur une portion élargie par un éboulement, que se trouvait la tanière occupée par la bande des lions.

Le bushman prit alors les dispositions suivantes : Sir John Murray, un des indigènes et lui, devaient s'avancer seuls en se glissant sur les arêtes supérieures du défilé. Ils espéraient arriver ainsi près de la tanière, et comptaient en déloger les redoutables fauves, de manière à les chasser vers l'extrémité inférieure du défilé. Là, les deux jeunes Européens et les deux Bochjesmen, postés à l'affût, devaient recevoir les fuyards à coups d'arcs et de fusils.

L'endroit se prêtait excellemment à cette manœuvre. Là s'élevait un énorme sycomore qui dominait tout le taillis environnant, et dont les multiples fourches offraient un poste sûr que les lions ne sauraient atteindre. On sait, en effet, que ces animaux n'ont pas reçu, comme leurs congénères de la race féline, le don de grimper aux arbres. Des chasseurs, ainsi placés à une certaine hauteur, pouvaient esquiver leurs bonds et les tirer dans des conditions favorables.

La manœuvre périlleuse devait donc être exécutée par Mokoum, sir John et l'un des indigènes. Sur l'observation qu'en fit William Emery, le chasseur répondit qu'il ne pouvait en être autrement, et il insista pour qu'aucune modification ne fût apportée à son plan. Les jeunes gens se rendirent à ses raisons.

Le jour commençait alors à poindre. L'extrême sommet de la montagne s'allumait comme une torche sous la projection des rayons solaires. Le bushman, après avoir vu ses quatre compagnons s'installer sur les branches du sycomore, donna le signal du départ. Sir John, le Bochjesman et lui, rampèrent bientôt le long d'une sente capricieusement contournée sur la paroi de droite du défilé.

Ces trois audacieux chasseurs s'avancèrent ainsi pendant une cinquantaine de pas, s'arrêtant parfois et observant l'étroit boyau qu'ils remontaient. Le bushman ne doutait pas que les lions, après leur excursion nocturne, ne fussent rentrés à leur gîte, soit pour y dévorer leur proie, soit pour y prendre du repos. Peut-être même

Digitized by Google

pourrait-il les surprendre endormis, et en finir rapidement avec eux.

Un quart d'heure après avoir franchi l'entrée du défilé, Mokoum et ses deux compagnons arrivèrent devant la tanière, à l'éboulement qui leur avait été indiqué par Michel Zorn. Là, ils se tapirent sur le sol et examinèrent le gîte.



C'était une excavation assez large, dont on ne pouvait en ce moment estimer la profondeur. Des débris d'animaux, des monceaux d'ossements en masquaient l'entrée. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était la retraite des lions signalée par le colonel Everest.

Mais en ce moment, contrairement à l'opinion du chasseur, la caverne semblait déserte. Mokoum, le fusil armé, se laissa glisser jusqu'au sol, et, rampant sur les genoux, il parvint à l'entrée de la tanière.

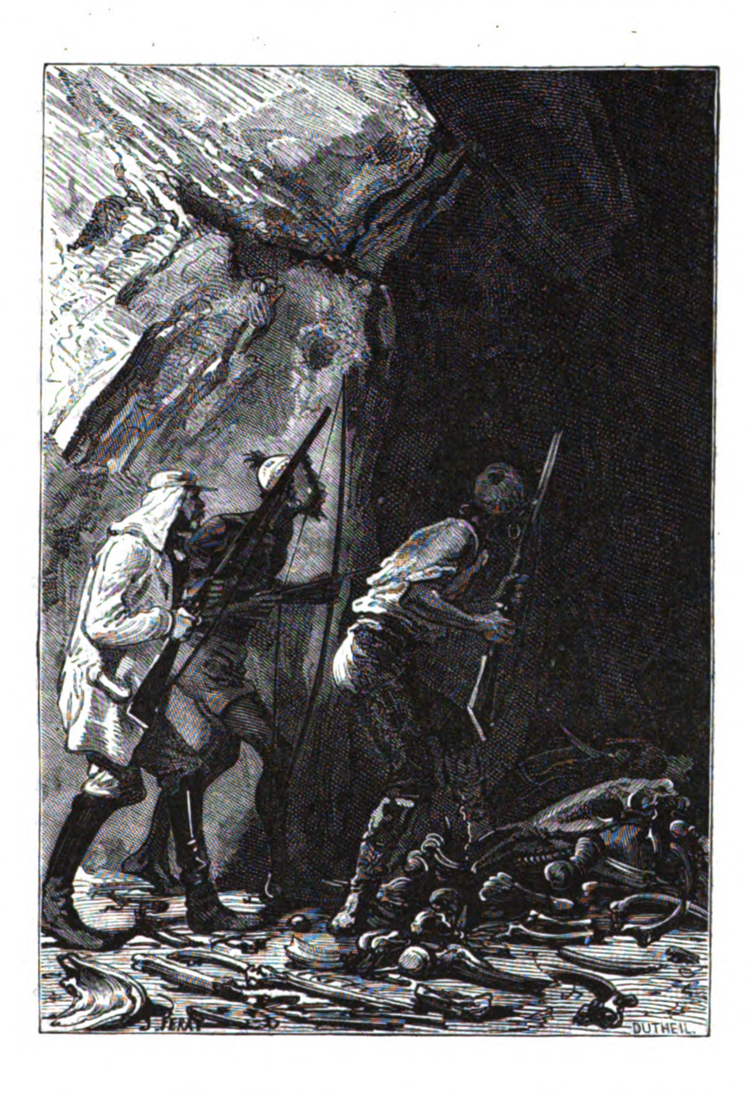
Un seul regard, rapidement jeté à l'intérieur, lui montra qu'elle était vide.

Cette circonstance, sur laquelle il ne comptait pas, lui fit immédiatement modi-

Digitized by Google

fier son plan. Ses deux compagnons, appelés par lui, le rejoignirent en un instant.

« Sir John, dit le chasseur, notre gibier n'est pas rentré au gîte, mais il ne peut tarder à paraître. J'imagine que nous ferons bien de nous installer à sa place. Mieux vaut être assiégés qu'assiégeants avec des lurons pareils, surtout quand la



place a une armée de secours à ses portes. Qu'en pense Votre Honneur ?

— Je pense comme vous, bushman, répondit sir John Murray. Je suis sous vos ordres et je vous obéis. »

Mokoum, sir John et l'indigène pénétrèrent dans la tanière. C'était une grotte profonde, semée d'ossements et de chairs sanglantes. Après avoir reconnu qu'elle était absolument vide, les chasseurs se hâtèrent d'en barricader l'entrée au moyen de grosses pierres qu'ils roulèrent non sans peine et qu'ils accumulèrent les unes sur les autres. Les intervalles laissés entre ces pierres furent bouchés avec des branchages et des broussailles sèches dont la

Digitized by Google

portion ravinée du défilé était couverte.

Ce travail ne demanda que quelques minutes, car l'entrée de la grotte était relativement étroite. Puis les chasseurs se portèrent derrière leur barricade percée de meurtrières, et ils attendirent.

Leur attente ne fut pas de longue durée. Vers cinq heures et quart, un lion et deux lionnes parurent à cent pas de la tanière. C'étaient des animaux de grande taille. Le lion, secouant sa crinière noire et balayant le sol de sa redoutable queue, portait entre ses dents une antilope tout entière, qu'il secouait comme un chat eût fait d'une souris. Ce lourd gibier ne pesait pas à sa gueule puissante, et sa tête, quoique pesamment chargée, remuait avec une aisance parfaite. Les deux lionnes, à robe jaune, l'accompagnaient en gambadant.

Sir John, — Son Honneur l'a avoué depuis, — sentit son cœur battre violemment. Son œil s'ouvrit démesurément, son front se rida, et il ressentit une sorte de peur convulsive à laquelle se mêlaient de l'étonnement et de l'angoisse; mais cela ne dura pas, et il redevint promptement maître de lui. Quant à ses deux compagnons, ils étaient aussi calmes que d'habitude.

Cependant le lion et les deux lionnes avaient senti le danger. A la vue de leur tanière barricadée, ils s'arrêtèrent. Moins de soixante pas les en séparaient. Le mâle poussa un rugissement rauque, et, suivi des deux lionnes, il se jeta dans un hallier sur la droite, un peu au-dessous de l'endroit où les chasseurs s'étaient arrêtés d'abord. On voyait distinctement ces redoutables bêtes à travers les branches, leurs flancs jaunes, leurs oreilles dressées, leurs yeux brillants.

« Les perdreaux sont là, murmura sir John à l'oreille du bushman. A chacun le sien.

— Non, répondit Mokoum à voix basse, la nichée n'est pas complète, et la détonation effrayerait les autres.

— Bochjesman, êtes-vous sûr de votre flèche à cette distance?

— Oui, Mokoum, répondit l'indigène.

— Eh bien, au flanc gauche du mâle, et crevez-lui le cœur! »

Le Bochjesman tendit son arc et visa avec une grande attention à travers les broussailles. La flèche partit en sifflant. Un rugissement éclata. Le lion fit un bond et retomba à trente pas de la caverne. Là, il resta sans mouvement, et l'on put voir ses dents acérées qui se détachaient sur ses babines rouges de sang.

« Bien, Bochjesman! » dit le chasseur.

En ce moment les lionnes, quittant le hallier, se précipitèrent sur le corps du lion. A leurs formidables rugissements, deux autres lions, dont un vieux mâle à griffes jaunes, suivi d'une troisième lionne, apparurent au tournant du défilé. Sous l'influence d'une effroyable fureur, leur crinière noire, se hérissant, les faisait paraître gigantesques. Ils semblaient avoir acquis le double de leur volume ordinaire. Ils bondissaient en poussant des rugissements d'une incroyable intensité.

« Aux carabines, maintenant, s'écria le bushman, et tirons-les au vol, puisqu'ils ne veulent pas se poser! »

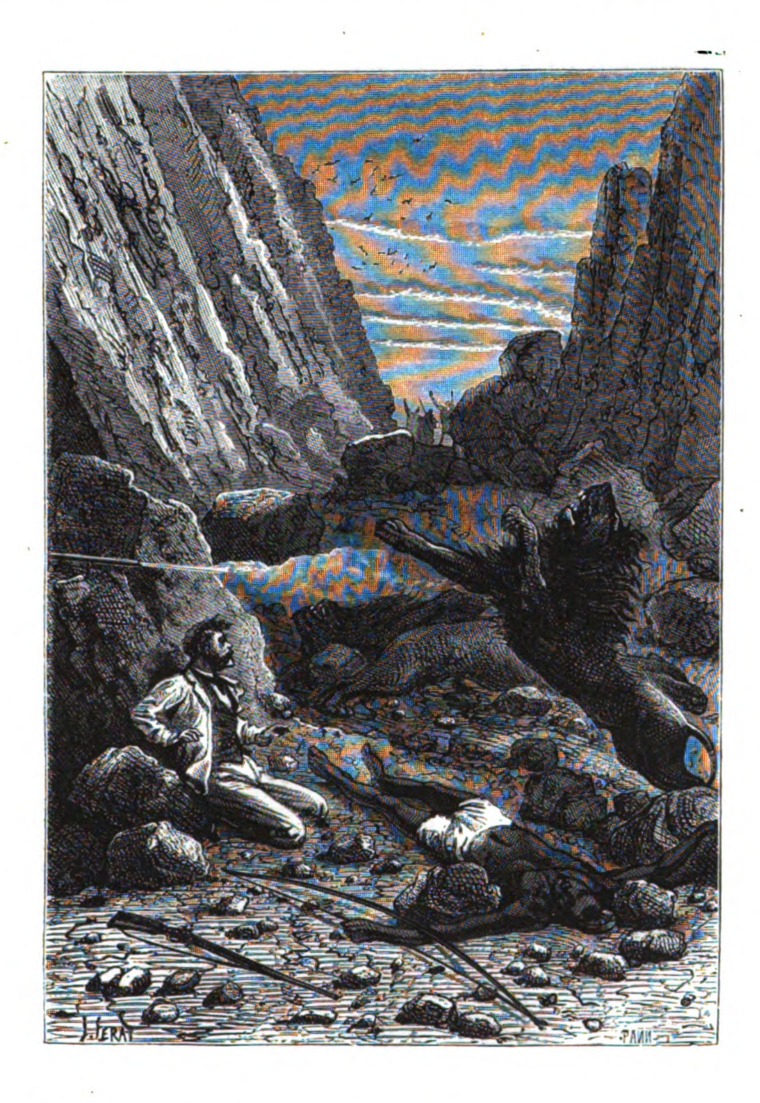
Deux détonations éclatèrent. L'un des lions, frappé par la balle explosible du bushman, à la naissance des reins, tomba foudroyé. L'autre lion, visé par sir John, une patte cassée, se précipita vers la barricade. Les lionnes furieuses l'avaient suivi. Ces terribles animaux voulaient forcer l'entrée de la caverne, et ne pouvaient manquer de réussir si une balle ne les arrêtait pas.

Le bushman, sir John et l'indigène s'étaient retirés au fond de la tanière. Les fusils avaient été rapidement rechargés. Un ou deux coups heureux, et les fauves

Digitized by Google

allaient peut-être tomber inanimés, quand une circonstance imprévue vint rendre terrible la situation des trois chasseurs.

Tout d'un coup une épaisse fumée remplit la caverne. Une des bourres, tombée au milieu des broussailles sèches, les avait enflammées. Bientôt une nappe de flammes, développée par le vent, fut tendue entre les hommes et les animaux. Les lions reculèrent. Les chasseurs ne pouvaient plus demeurer dans leur gîte sans s'exposer à être étouffés en quelques instants.



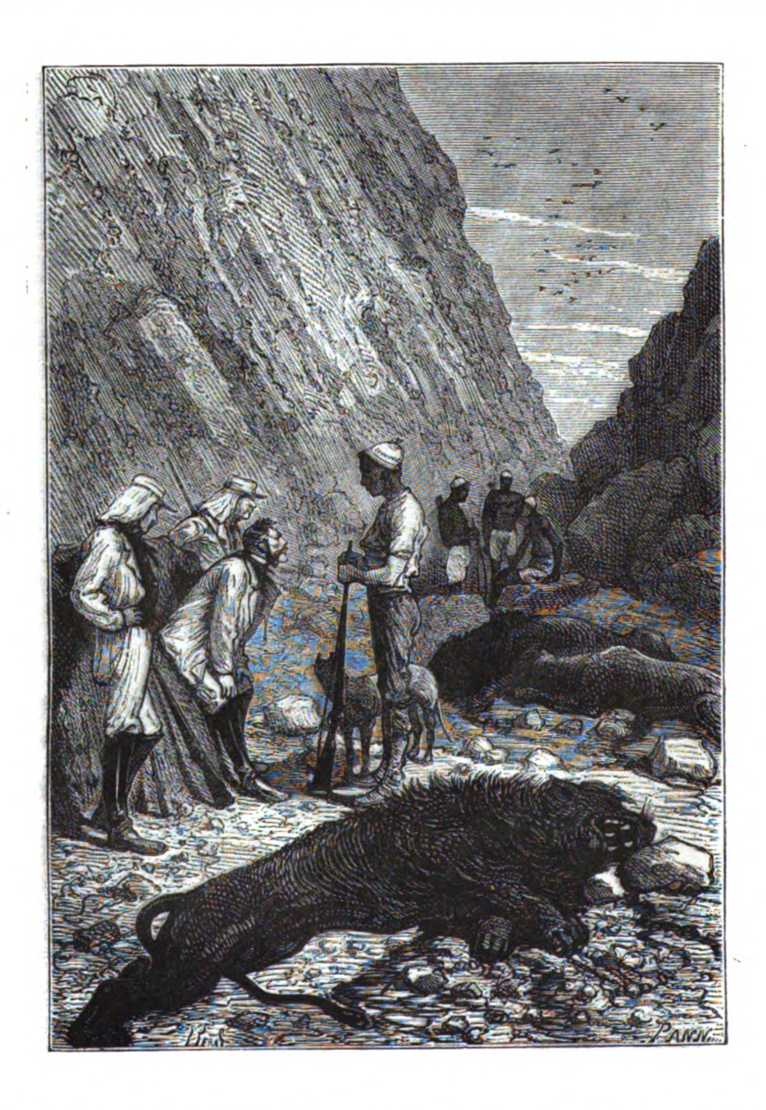
C'était une position terrible. Il n'y avait pas à hésiter.

« Au dehors ! au dehors ! » s'écria le bushman qui suffoquait déjà.

Aussitôt les broussailles furent écartées avec la crosse des fusils, les pierres de la barricade furent repoussées, et les trois chasseurs, à demi-étouffés, se précipitèrent au dehors au milieu du tourbillon de fumée.

L'indigène et sir John avaient à peine eu le temps de se reconnaître que tous deux étaient renversés, l'Africain d'un

coup de tête, l'Anglais d'un coup de queue des lionnes encore valides. L'indigène, frappé en pleine poitrine, resta sans mouvement sur le sol. Sir John crut avoir la jambe cassée, et tomba sur les genoux. Mais au moment où l'animal revenait sur lui, une balle du bushman l'arrêta net, et, rencontrant un os, éclata dans son corps.



En ce moment, Michel Zorn, William Emery et les deux Bochjesmen, apparaissant au détour du défilé, vinrent fort à propos prendre part au combat. Deux lions et une lionne avaient succombé aux mortelles atteintes des balles et des flèches. Mais les survivants, les deux autres lionnes et le mâle, dont la patte avait été brisée par le coup de feu de sir John, étaient encore redoutables. Cependant les rifles rayés, manœuvrés par une main sûre, faisaient en ce moment leur office. Une seconde lionne tomba, frappée de deux balles à la tête et au flanc. Le lion blessé et la troisième lionne, faisant alors un bond prodigieux et passant par-dessus la

Digitized by Google

tête des jeunes gens, disparurent au tournant du défilé, salués une dernière fois de deux balles et de deux flèches.

Un hurrah triomphant fut poussé par sir John. Les lions étaient vaincus. Quatre cadavres gisaient sur le sol.

On s'empressa près de sir John Murray. Avec l'aide de ses amis, il put se relever. Sa jambe, fort heureusement, n'était pas cassée. Quant à l'indigène que le coup de tête avait renversé, il revint à lui après quelques instants, n'ayant été qu'étourdi par cette violente poussée. Une heure plus tard, la petite troupe avait regagné le taillis où les chevaux étaient attachés, sans avoir revu le couple fugitif.

« Eh bien! dit alors Mokoum à sir John, Votre Honneur est-il satisfait de nos perdreaux d'Afrique?

— Enchanté, répondit sir John en frottant sa jambe contusionnée, enchanté! Mais quelle queue ils ont, mon digne bushman, quelle queue! »

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD IMPORTANT

Au retour des vacances, Édouard avait dix ans passés. Il avait fort grandi. Ce n'était pas un homme, toutefois; mais il avait cette malheureuse prétention de l'être, qui est le défaut d'un assez grand nombre d'enfants, et qui les pousse à se priver des joies de leur âge, sans pouvoir, quoi qu'ils fassent, goûter celles de l'âge qu'ils n'ont pas encore.

Déjà, au collége, Édouard avait contracté, dans une certaine mesure, ce travers. Pendant les vacances, vivant journellement dans la société de jeunes gens de seize, dix-huit et vingt ans, qui, bien prématurément, fumaient, chassaient et se piquaient eux aussi d'être déjà tout à fait des hommes, le pauvre Édouard s'était mis à mépriser ce doux âge de dix ans si frais, si rose, si charmant, si bon à vivre, qu'il avait le bonheur de posséder, et dont vous devriez, enfants, si vous saviez ce qu'il vaut, savourer toutes les heures, en les retenant, le plus longtemps possible près de vous. Dix ans, c'est l'âge où l'intelligence devient grande en restant naïve, où le cœur de l'enfant commence à sentir qu'après avoir été beaucoup aimé, il doit aimer à son tour; c'est l'heure où monte le soleil dans le ciel rose, après les vagues et flottantes brumes du matin; l'âge où l'on possède encore un berceau, ou du moins un petit lit, bordé chaque soir par la main d'une mère, et tout parfumé de ses baisers, tandis que déjà la science et l'humanité, penchées de l'autre côté sur le jeune enfant des hommes, lui ouvrent d'éblouissants horizons. C'est la quiétude et l'aspiration unies, un rendez-vous d'aubes, un entrelacement de rayons.

« Trop de latin, » pensait Édouard. C'est vrai; mais à seize ans, il y en a plus encore; à trente, il y a bien autre chose. Oui, je vous l'assure, quand on a ses dix ans, il faut les garder, en jouir, et ne point perdre cette année précieuse qui ne dure — remarquez-le bien — que trois

cent soixante-cinq jours, et qu'on ne reverra plus jamais ensuite, tandis que celles qui viennent, quoi de plus simple que de les laisser venir?

Notre pauvre Édouard méprisait donc ses dix ans. Lui qui autrefois se souciait trop peu de sa mise, et qu'il fallait rappeler sur l'escalier parce qu'il s'en allait en pantoufles et s'en serait allé aussi bien en bonnet de nuit, il ne prenait plus maintenant le temps de déjeuner, parce qu'il passait un quart d'heure à faire son nœud de cravate et à pommader ses cheveux. Il portait une canne qu'un de ses cousins lui avait donnée, et un lorgnon qu'il avait obtenu de sa tante, et avec cette canne et ce lorgnon, il s'imaginait avoir un pied de plus. Il marchait la tête haute, la casquette un peu sur l'oreille, regardait les gens obliquement, ne pouvant les regarder de haut, passait la main dans ses cheveux, ne pouvant friser sa moustache, affirmait du ton tranchant, dégagé, de l'homme qui sait tout, prenait enfin des airs importants à faire mourir de rire ceux qui n'en auraient pas été impatientés.

Ayant découvert un vieil éperon dans le bas d'un placard, il se l'attacha au pied pour avoir l'air d'un sportsman. Les démêlés qu'il eut, grâce à cet éperon, avec les jambes d'autrui, les robes de sa sœur et de sa mère, furent nombreux, et les peines qu'il dut prendre pour sauvegarder le bas de ses propres jambes furent inimaginables. Il acceptait pourtant ces ennuis sans hésiter; car l'espèce humaine a cela de remarquable que le moindre mal non volontaire, fût-il utile, lui fait jeter les hauts cris, tandis qu'elle sue sang et eau de très-bon cœur pour ses sottises.

Cependant l'éperon d'Édouard ayant un jour déchiré la jambe et les bas d'une dame amie de sa mère, celle-ci dut prier le sportsman de ne plus paraître au salon avec les insignes de son grade. Quelque temps après, Édouard lui-même s'y étant embarrassé les pieds, tomba sur le trottoir, d'où il se releva le front ensanglanté. Cela le découragea pourtant, et, considérant qu'un éperon sans cheval n'a pas une utilité précise, il le déposa dans son armoire, jusqu'au temps où il retrouverait maître Aliboron, sinon plus noble coursier.

Un autre des agréments que, dans cette nouvelle disposition d'esprit, Édouard avait donnés à sa personne, était, il faut bien dire le vilain mot, de cracher fréquemment. Car, ayant observé que beaucoup de grandes personnes ont cette fâcheuse et malpropre habitude, il en avait conclu qu'elle était inhérente à la qualité d'homme fait, ignorant qu'elle provient ou du cigare, ou de l'intempérance, ou de la mauvaise santé, et certainement est chose dégoûtante et laide. Édouard crachait donc sans en avoir besoin et avec un air d'importance risible à voir.

On s'est demandé plus d'une fois pourquoi l'imitation s'attache surtout aux défauts des gens et des choses? Par exemple, pourquoi Édouard voulant se faire homme trop tôt, ne s'appliquait-il pas, au lieu de singer les infirmités ou les ridicules des grandes personnes, à devenir réfléchi comme son papa, spirituel comme tel des amis de la maison, ou savant comme tel autre?

Ah! c'est que ces choses-là sont trop difficiles pour les singes! Il faudrait, pour les acquérir, devenir vraiment homme, c'est-à-dire prendre les années nécessaires à l'acquisition de ces précieuses qualités, tandis qu'on peut reproduire immédiatement une manie ou un défaut. Ajoutons à ceci que l'imitation étant déjà une sottise, la sottise, naturellement, va mieux qu'autre chose aux imitateurs.

Maintenant Édouard refusait de jouer

Digitized by Google

avec ses amis d'autrefois, parce qu'ils n'avaient que sept et huit ans, eux, ces bons petits camarades, avec lesquels il avait tant couru, tant ri, eux qui l'aimaient tant, l'ingrat Édouard, et ne demandaient pas mieux pourtant que de l'écouter avec une sorte de déférence. Il dédaignait même ceux de son âge, et ne songeait qu'à se faufiler parmi les adolescents de quinze à dix-huit ans, qui l'acceptaient par grâce, en faisaient leur serviteur ou leur jouet, et avec lesquels — il ne l'eût jamais avoué, mais moi je puis vous le dire — il s'ennuyait. Est-il permis de se mystifier à ce point soi-même, quand notre indignation est si vive contre les mystifications qui nous viennent de la part d'autrui?

Ce sacrifice des franches gaietés de l'enfance et ces ennuis auxquels se soumettait Édouard, lui procuraient-ils au moins en échange l'importance qu'il ambitionnait?

Eh non! Toute prétention non justifiée est un ridicule; or, à l'égard du ridicule tout le monde a de bons yeux. On se moquait donc d'Édouard, bien loin de le prendre pour un homme. Plusieurs fois, au salon ou dans la rue, il vit sur les visages de ceux qui le regardaient passer des sourires ironiques et inquiétants. Les gamins, qui ne se gênent pas, l'interpellaient d'un titre moqueur :

« Eh! mylord l'empêtré! »

Ou bien :

« Monsieur a oublié ce matin de mettre ses favoris! »

Ou simplement le pied de nez que tout gamin bien inspiré croit devoir au ridicule qui passe. Édouard eut aussi les bons avis de sa mère, que cette manie chagrinait. Tout cela ne fit que le rendre plus circonspect, sans le corriger. C'est-à-dire qu'il veilla plus sur lui-même et dissimula mieux ses prétentions, mais sans les abandonner.

C'est une triste chose que de voir un enfant renoncer aux plaisirs de son âge et à la bonne et simple nature pour se pétrifier dans un rôle factice et ennuyeux; mais encore cela peut emporter de plus graves conséquences. Car c'est esprit de mensonge que d'affecter un rôle qui n'est pas le sien. C'est rompre avec la spontanéité du caractère, avec la franchise de l'attitude et de la parole. Et cette rupture-là peut aller bien loin. Ainsi en arriva-t-il, hélas! pour Édouard.

LUCIE B.

La suite prochainement.

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LA CONCURRENCE.

Un jeune homme du pays, Louis Rabuton, tailleur de profession, était revenu de son tour de France. Il avait établi un atelier et s'était mis à travailler, et bien que son travail fût meilleur que celui de l'ancien tailleur, le père Bourgoint, il réduisit le prix de la façon.

Le père Bourgoint alla de maison en maison se plaindre de la concurrence, disant que Louis Rabuton cousait à la mécanique, que la couture n'était pas solide, et autres choses pareilles.

Mais il n'eut pas de succès. On alla voir la machine à coudre, Louis Rabuton la fit marcher avec le pied, comme un rouet ou un tour, montra la couture, prouva qu'elle était solide, bien que rapidement faite.

Digitized by Google

On parla alors beaucoup de la concurrence, et du bien et du mal qu'elle pouvait faire, et l'on tomba d'accord pour dire que le mal est bien faible en comparaison du bien.

« Le père Bourgoint, dit l'un, n'a qu'à acheter une machine à coudre.

— Est-ce que nous aurons toujours des vêtements chers, pour plaire au père Bourgoint! s'écria un autre.

— Le vrai progrès, c'est le bon marché sans diminution dans le travail.

— La concurrence est utile, répondit l'instituteur, lorsqu'on le consulta. Tenez, vous rappelez-vous combien le sucre a coûté lorsqu'il n'y avait qu'un épicier dans le village?

PHILIPPE. — Un franc la livre ou le demi-kilog.

L'INSTITUTEUR. — Et maintenant?

PHILIPPE. — Seize sous, quatre-vingts centimes.

L'INSTITUTEUR. — Or l'épicier ne paye que treize sous, le transport coûte un sou, cela fait quatorze.

LE PÈRE DUPONT. — Le voisin Sorin nous faisait payer trop cher, lorsqu'il prenait un franc par demi-kilog.

L'INSTITUTEUR. — Peut-être que non. Voyez, si vous étiez le seul consommateur de sucre dans le village, et que vous voulussiez envoyer chercher un kilog. de sucre en ville, vous donneriez 3 francs pour le chercher, et comme — en supposant que vous obteniez le kilog. à 1 fr. 30, — cela vous ferait 4 fr. 30 le kilog. ou quarante-trois sous la livre. Si vous en achetiez davantage, 10 kilog., par exemple, il n'y aurait toujours que 3 francs à donner au messager, et le sucre vous reviendrait à 2 francs 60 au lieu de 4 fr. 30.

Eh bien, M. Sorin doit vivre de son commerce, et pour vivre il était peut-être obligé de vendre le sucre à 1 fr. Vient un concurrent qui se contente d'un bénéfice moindre, il faut que M. Sorin en fasse autant, sinona il perd sa clientèle. Du reste, le nouveau venu a peut-être un moyen de faire venir la marchandise à moindres frais.

LE VOISIN BONNARD. — La concurrence fait diminuer les prix, et tout le monde en profite.

ROBERT. — Mais le marchand y perd.

L'INSTITUTEUR. — Ce n'est pas sûr. Depuis que le sucre est moins cher on en consomme davantage, et M. Sorin a peut-être retrouvé l'ancien chiffre de ses bénéfices.

LE PÈRE DUPONT. — Je ne crois pas que le sucre lui rapporte autant qu'avant l'arrivée du concurrent, mais il vend maintenant encore de la ferronnerie, des couteaux, des bèches, des marteaux et en somme, il gagne plus qu'autrefois.

L'INSTITUTEUR. — Si la concurrence n'était pas venue, il aurait continué comme auparavant, mais la concurrence stimule les gens, et nous en profitons, car nous trouvons maintenant tout près de nous les outils que nous étions obligés d'aller chercher en ville.

PHILIPPE. — Et le nouvel épicier vend des livres, et se charge des commissions en ville.

L'INSTITUTEUR. — Nous cherchons toujours à nous procurer au moindre prix possible les objets dont nous avons besoin, le fabricant et le marchand savent cela, et font tous les efforts possibles pour produire à meilleur marché. Celui qui vend le moins cher attire les acheteurs, gagne de l'argent et se trouve ainsi récompensé de ses efforts, tout en rendant service au public.

Toutefois, il est juste d'ajouter qu'on paye plus cher pour obtenir une meilleure marchandise, mais c'est comme si l'on achetait à meilleur marché, car la marchandise durera plus longtemps. »

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.


Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XIX

C'est très-désagréable, quoique ce soit bien amusant à regarder. Pourquoi sont-ils venus dans la boîte tous ces petits poissons-là? Ils aiment donc le lait, eux aussi. Les poissons sont peut-être gourmands, comme certaines petites filles. Que faire? Et puis Fanchette s'aperçoit que le lait de tante Rose est devenu très-transparent. Il n'est plus si blanc ni si épais. Il y a trop d'eau dans la boîte!!!

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XX

Fanchette a commencé par être bien embarrassée, et même elle s'est dit que si la ferme de Breuil n'était pas si loin, il vaudrait mieux y retourner pour demander du nouveau lait à la fermière, car décidément l'eau est toute mêlée avec le lait, et les petits poissons noirs ne veulent pas s'en aller de la boîte. Mais par bonheur Fanchette a aperçu dans un buisson des petites boules blanches; elle va en cueillir beaucoup.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL[1]



XXI

Elle va les écraser dans son lait pour le faire redevenir blanc.
Cela fera très-bien, très-bien. On ne pourra plus s'apercevoir de rien. Le lait sera comme il était, et puis encore, et c'est bien là le meilleur, ça servira toujours à cacher ces vilains petits poissons noirs. Fanchette voit bien qu'ils ne sont pas contents. A la seconde boule ils se sont déjà tous cachés au fond de la boîte.
C'est absolument comme s'il n'y en avait jamais eu.

Digitized by Google

JOURNAL ET CORRESPONDANCE

D'ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

1 volume in-18 : 3 fr.; par la poste, 3 fr. 50. — Chez J. Hetzel, 18, rue Jacob. Paris.

Je n'aurai pas l'impertinence d'expliquer ce que fut Ampère : Arago l'a exprimé d'un mot lorsqu'il a déclaré qu'on dirait un jour *les lois d'Ampère*, comme on dit *les lois de Kepler*. Je n'ajouterai même pas que le savant illustre fut en même temps l'un des esprits les plus universels dont on ait conservé le souvenir, embrassant dans sa curiosité tous les sujets sur lesquels s'est portée l'intelligence humaine. C'est de l'homme privé que je veux uniquement parler aujourd'hui, et à cet égard même je n'ai pas la prétention de surprendre le public. On nous a déjà mis dans la confidence de la jeunesse d'Ampère, de cette vie partagée entre la tendresse et l'étude, qu'il mena jusqu'au moment où il vint à Paris, et commença de se faire un nom. Il y avait là comme une gracieuse idylle révélée en quelques pages discrètes. Mais voici qu'une bonne fortune nous arrive. Le temps, qui permet tout, a permis que le voile fût tout à fait levé, ce voile qui ne cachait d'ailleurs rien que d'honorable et de charmant. Une amitié dévouée a recueilli le journal d'Ampère et sa correspondance de jeunesse.

André Ampère était né près de Lyon, en 1775. Il était de cette génération dont s'honore Lyon, et à laquelle appartenaient les Gérando, les Ballanche, les Camille Jordan. André avait dix-huit ans lorsque son père paya sur l'échafaud la part qu'il avait prise à l'insurrection de Lyon. Ce père avait l'âme héroïque : la lettre qu'il écrivit à sa femme, la veille de sa mort, est sublime de simplicité et de calme. Il y réglait ses affaires, y parlait de ses enfants : « Quant à mon fils, disait-il, il n'y a rien que je n'attende de lui. » André comprit ce qu'il perdait dans la personne de son père, et fut longtemps comme accablé de sa douleur. « Le choc qu'il reçut fut si violent, son ébranlement si profond, que, pendant toute une année, cette puissante intelligence sembla disparaître ou dormir. Un jour, elle se réveilla en s'intéressant aux fleurs. De cette contemplation à la poésie, la pente était facile. Bientôt il s'enivra des plus beaux vers d'Homère, d'Horace, de Virgile et du Tasse. »

C'est vers cette époque qu'il rencontra Julie. La famille Ampère possédait un petit domaine à Polémieux, aux environs de Lyon ; près de Polémieux se trouve le petit village de Saint-Germain où demeurait, pendant l'été, la famille Carron : le père, la mère et quatre enfants, dont deux filles non mariées. L'aînée des deux s'appelait Julie. Une chanson d'André, intitulée les *Cheveux d'or*, nous prouve qu'elle était blonde; André a ainsi achevé son portrait : « On voit dans ses yeux bleus la sérénité d'une âme angélique, un sourire anime tous ses traits, les grâces composent tous ses mouvements, la candeur brille sur son front et colore ses joues d'une légère teinte de rose. » Ajoutons qu'André avait une tante établie avec sa fille à Saint-Germain, qu'en allant de Lyon à Polémieux il

devait s'arrêter quelquefois chez cette tante, dans tous les cas lui faire de temps à autre des visites, et qu'ainsi il aura bien du malheur s'il ne rencontre pas un jour Mlle Julie Carron.

Nous sommes à la fin de l'année 1795. André a vingt ans. L'étendue de son savoir fait déjà de lui une sorte de prodige. « Depuis longtemps, il est aussi fort en géométrie, en mathématiques, qu'il le sera jamais. Devenu helléniste, latiniste, poëte, il fait des tragédies, ébauche des poëmes sur les sciences naturelles, sur la morale de la vie, une épopée sur Christophe Colomb ; il rime des chansons, des madrigaux; range, classe sa flore. Il étudie la chimie, la physique, la mécanique, le blason, la philosophie. » Il a même composé un traité sur la musique, et écrit des lettres sur ce sujet dans un petit journal du temps. Il est installé à Lyon, rue Mercière, gagnant sa vie à donner des leçons, lisant Lavoisier avec des camarades avides de science comme lui, se levant à quatre heures afin de trouver du temps pour ses travaux particuliers. Au milieu de tout cela, un vague malaise, le cœur va parler. On a conservé une feuille volante où on lit un souvenir de ces temps-là : « Élevé dans une solitude presque entière, l'étude et la lecture, qui avaient fait longtemps mes plus chères délices, me laissaient tomber dans une apathie que je n'avais jamais ressentie. Un jour que je me promenais après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire... »

Là s'arrête le manuscrit; André, évidemment, avait voulu faire le récit de sa première rencontre avec celle qui devait être sa femme, avec Julie; il n'avait pas poursuivi son dessein, mais la page inachevée est restée comme la préface d'un autre manuscrit, journal intime, dont les pages, toutes barbouillées d'x et d'y, nous révèlent l'histoire naïve des sentiments d'André jusqu'au jour où il devint le fiancé de Mlle Carron.

Le journal commence en 1796.

Dimanche, 10 avril. — Je l'ai vue pour la première fois.

Samedi, 10 août. — Je suis allé chez elle; on m'y a prêté les *Novelle morali*, de Soave.

Samedi, 3 septembre. — Je suis allé rendre les *Novelle;* on m'a donné à choisir dans la bibliothèque; j'ai pris Madame Deshoulières. Je suis resté un moment seul avec elle.

Dimanche, 4 septembre. — J'ai accompagné les deux sœurs après la messe; je rapporterai le premier tome de Bernardin. Elle me dit qu'elle serait seule, sa mère et sa sœur sortant mercredi.

Vendredi, 9 septembre. — J'y allai et ne trouvai qu'Élise.

Le pauvre André fut attrapé : c'est Julie qui était sortie avec sa mère, et Élise, sa sœur, qui était restée. On remarquera le rôle que jouent, dès le premier jour, les livres à emprunter et à rendre : chaque volume devient ainsi un prétexte pour faire visite à la famille Carron. On voit aussi quelles étaient les lectures d'André, et avec quelle voracité il dévorait tout ce qui se présentait. Tout lui était bon, Racine et Mme de Sévigné, Gresset et la *Princesse de Clèves, Roland le Furieux* et *Gonzalve de Cordoue,* les *Nuits* de Young et les romans de Richardson. Mais je reprends les extraits du journal; nous sommes en septembre, cinq mois après la première entrevue :

Vendredi, 16 septembre. — Je fus rendre le premier volume de Bernardin, et je fis la conversation avec elle et Jenny ; je promis des comédies pour le lendemain.

Samedi, 17. — Je les portai et commençai à ouvrir mon cœur.

Dimanche, 18. — Je vis Julie jouer aux dames après la messe.

Lundi, 19. — J'achevai de m'expliquer, j'en

rapportai de faibles espérances, et la défense d'y revenir avant le retour de sa mère.

Mme Carron revient, André s'ouvre à elle : ses affaires n'en sont pas beaucoup plus avancées pour cela. On ne lui ôte pas toute espérance, mais Julie ne veut pas quitter ses parents, André n'a point de position : on reste ainsi en suspens. Les visites cependant continuent comme par le passé, et peu à peu le jeune homme devient plus familier dans la maison, plus hardi dans ses aveux et ses avances. Outre les livres qu'il emprunte, il y a un parapluie prêté, perdu, oublié, qui donne lieu à bien des allées et venues. Et puis, on cherche à se rendre utile, clouant une tapisserie, suspendant un thermomètre, raccommodant un couteau. La poésie, enfin, se met de la partie : on hasarde des bouts-rimés, des pièces de vers; Julie elle-même s'essaye et fait une fable. Et que sera-ce quand on en viendra aux petits jeux et aux pénitences? Mais quoi! les deux jeunes gens n'ont déjà plus rien à s'apprendre, et les circonstances seules s'opposent à leur union. Je continue, en abrégeant :

Samedi, 24 septembre. — Je rapportai le tome IVe de la *Dunciade* et un parapluie.

Lundi, 26. — Je *la* trouvai seule dans le jardin *sans oser lui parler.*

Vendredi, 30. — Je portai Racine; je m'ouvris à sa mère, que je trouvai dans la salle à mesurer de la toile.

3 octobre. — J'y allai. Je glissai encore quelques mots à sa mère. Je rapportai le premier volume de Sévigné.

Jeudi, 6. — Je me trouvai seul avec elle *sans oser lui parler;* on me donna les premiers bouts-rimés.

Lundi, 10. — Je les portai remplis, et les lui mis adroitement dans la main.

Samedi, 15. — Je portai une lettre, mais elle était allée à Lyon.

Mardi, 18. — Je m'ouvris entièrement à la mère, qui ne parut pas vouloir m'ôter toute espérance.

...*Lundi, 31.* — Grande compagnie, occasion du jardin manquée, tapisserie; j'avais rendu le septième volume de Sévigné, j'oubliai le huitième et mon parapluie.

Mercredi, 2 novembre. — Je fus chercher mon parapluie. Promenades et jeux.

...*Mercredi, 9.* — Je reparlai. Julie me dit de revenir *moins souvent.*

Samedi, 12. — Mme Carron était sortie, je dis quelques mots à Julie, *qui me rembourra bien* et partit; Élise (la sœur de Julie) me dit de passer l'hiver sans plus parler.

Mercredi, 16. — La mère me dit : « Il y a longtemps qu'on ne vous a vu. » Élise me parla froidement. Julie m'apporta avec grâce les *Lettres provinciales.*

Vendredi, 9 décembre. — Dix heures du matin : elle m'ouvrit la porte, en bonnet de nuit, et me parla un moment tête à tête dans la cuisine.

André se tient pour averti, cherche à faire de son mieux; il n'ira plus chez Mme Carron que deux fois par semaine : hélas! c'est encore trop souvent, et l'on va de nouveau le rappeler à l'ordre. Mais André est inventif; il imaginera de donner des leçons, au frère d'abord, aux sœurs ensuite; il deviendra maître d'arithmétique, d'italien. Pour le moment, au commencement de la nouvelle année (1797), Julie est à Lyon :

Dimanche, 8 janvier. — Je fus voir sa mère et sa sœur, je m'accusai et je m'excusai.

Jeudi, 12. — Élise était encore seule, mais ayant parlé de la chanson de Mlle Lebœuf, j'en profitai pour lui donner la mienne (une chanson sur les *Cheveux d'or,* de Mlle Carron), ce qui fait que nous causâmes longtemps de Julie.

...*Vendredi, 27.* — Enfin, elle était arrivée de Lyon : sa mère ne vint pas tout de suite.

Samedi, 28. — Sa mère m'appela un moment dans son cabinet, et là, me dit de ne plus venir si souvent, et mille autres choses *désespérantes.*

André là-dessus reste près de quinze jours sans aller à Saint-Germain. Puis les choses reprennent leur train, le printemps

arrive, on se tient en plein air; André fait des lectures à haute voix.

Vendredi, 24 mars. — Mlle Lebœuf vint tandis que je lisais la tragédie de *Louis XVI;* nous fûmes dans le verger. Élise s'assit sur le banc, Julie sur une chaise que je lui portai.

Samedi, 15. — Je lus l'*Intrigante* et me fis maladroitement répéter qu'il fallait s'en aller; Julie ayant dit que Mme Sarcey venait, je restai encore plus maladroitement.

Samedi, 22. — Je donnai une leçon d'italien de vive voix, une de division sur le papier; nous fûmes le soir dans les jardins.

Voici pourtant un progrès : André obtient que les deux familles entrent en relation.

Mercredi, 26 avril. — Je fus rendre Larochefoucauld; je ne trouvai que Mme Carron, et lui demandai la permission d'amener maman. Je ne reçus qu'une réponse vague, mais assez satisfaisante. Julie, Élise, ma tante et ma cousine vinrent goûter; je servis le vin blanc, je bus dans un verre qu'elle avait rincé.

C'est égal, les mères vont se parler et les choses avanceront plus rapidement. On sent tout de suite la nuance, les jeunes gens sont maintenant des *accordés*.

Vendredi, 9 juin. — Je fus m'asseoir près de Julie, où je restai jusqu'à la fin .. Je mangeai une cerise qu'elle avait laissée tomber. A la promenade, je lui donnai deux fois la main pour franchir un hausse-pied; sa mère me fit sur le banc une place entre elle et Julie. En revenant, je lui dis qu'il y avait longtemps que je n'avais passé de jour si heureux: elle me parla toujours avec beaucoup de grâce et de bonté.

...*Samedi, 24.* — Nous fûmes voir l'éclipse à Saint-Germain. Je m'assis auprès d'elle. Pendant ce temps-là, Mme Carron s'expliquait avec maman. Le temps ne se découvrit qu'à 6 heures 10 minutes, après le milieu de l'éclipse, mais j'en observai exactement la fin à 6 heures 35 minutes, comme je l'avais calculé à ma montre et à celle de M. Périsse, avec la lunette de M. Rapt.

Le passage est caractéristique: les jeunes gens sont assis à côté l'un de l'autre, les mamans sont en train de prendre la décision tant désirée, mais André Ampère tient sa montre à la main, il suit l'éclipse et il veut en déterminer exactement les phases!

A la même date, une jolie scène d'idylle. Les deux famillles avaient fait connaissance, Mme Ampère avait été plusieurs fois chez Mme Carron; ces dames s'étaient expliquées sur les projets de leurs enfants; mais Mme Carron et ses filles n'étaient pas encore venues à Polémieux chez la mère d'André. Le jour de cette visite arrive enfin, époque décisive, et dont André a inscrit la date en grosses lettres dans son journal.

Lundi, 3 juillet. — Elles vinrent enfin nous voir à trois heures trois quarts. Nous fûmes dans l'allée, où je montai sur le grand cerisier, d'où je jetai des cerises à Julie; Élise, ma sœur, tout le monde vint ensuite. Je cédai ma place à François, qui nous baissa des branches où nous cueillions nous-mêmes, ce qui amusa beaucoup Julie. Elle s'assit sur une planche, à terre, avec ma sœur et Élise, et je me mis sur l'herbe à côté d'elle. Nous fûmes tous les quatre au grand jardin, où elle accepta un lis de ma main. Nous allâmes ensuite voir le ruisseau; je lui donnai la main pour sauter le petit mur, et les deux mains pour le remonter; je restai à côté d'elle au bord du ruisseau.

Je continue mes extraits, mais, de plus en plus, en choisissant; non pas que la monotonie soit à craindre, mais, au contraire, pour échapper à la tentation de tout donner.

Jeudi, 27. — Je leur donnai à chacune une leçon d'italien. Julie ne voulut pas rester seule avec moi pendant la sienne, et sortit pour s'asseoir sur le banc où était sa sœur.

Jeudi, 26 octobre. —J'y portai un petit panier de châtaignes. Je trouvai en arrivant les deux mères à table. Mme Carron me dit d'aller dans le

verger où *elles* étaient; je n'y trouvai que Julie qui parut aussi embarrassée que moi... Je voulus retourner un moment au verger, où elle était allée étendre du linge, mais elle m'évita avec encore plus d'empressement que la première fois.

Mercredi, 1er novembre. — Nous allâmes dans le verger, où j'aidai à laver la lessive; en badinant, à la suite d'une plaisanterie d'Élise, Julie me donna un charmant coup de poing sur le bras. Nous goutâmes avec des châtaignes et nous revînmes fort tard.

Vendredi, 1er décembre. — Seul avec Mme Carron, j'ouvris mon cœur. Elle me dit plusieurs choses consolantes : qu'elle laissait à maman le soin de décider la fortune qui était nécessaire à mes projets, que quand on possédait l'estime d'une personne et qu'on la méritait, c'était beaucoup. En partant, elle ajouta : « Monsieur Ampère, quel jour reviendrez-vous? » Je répondis : « Dimanche. »

Jeudi, 7. — Le soir, Julie me conseilla différentes choses pour mon ajustement, qui marquaient un peu d'intérêt.

Quelques jours après, Julie lui reprocha de s'être fait couper les cheveux trop court. C'est ainsi que, de bonne heure, elle fut obligée de prendre en main le soin de sa toilette. Mais ce sera bien pire quand ils seront mariés : Ampère a été le plus distrait des hommes, et naturellement sa mise s'en est toujours ressentie.

C'est vers le 28 janvier que s'interrompt le Journal d'Ampère; non qu'il ne l'ait poussé plus loin; mais les dernières feuilles ont été coupées ou perdues. L'année 1798 se passa probablement comme celles dont nous venons de lire l'histoire, On attendait toujours qu'Ampère eût une position, qu'il pût assurer à sa femme des moyens d'existence, et l'honnête garçon ne parvenait pas à rien trouver qui lui convînt. Cependant Mme Carron, devenue veuve cette même année, avait fini par accepter les assiduités d'Ampère, et même, un peu plus tard, par lui accorder la main de celle-ci. C'est du moins sur le pied de *fiancés* que nous les voyons s'écrire au commencement de 1799. Ampère est à Lyon, avec la rougeole, mais il se console en écrivant à Julie, avec la permission de Mme Carron.

La réponse de Julie à ses lettres est charmante, avec son calme apparent et son ton de badinage :

Nous voyons avec plaisir, monsieur, que votre maladie ne fait pas errer votre imagination sur des choses tristes. Le talisman composé avec le plus de soin (Ampère avait réclamé une lettre, comme un talisman capable de produire la patience) ne pourrait rien ajouter à la magie qui vous environne: tout paraît animé autour de vous; le coin de la cheminée, qui d'ordinaire pour un malade est un endroit fort maussade, vous fait rêver gracieusement. Continuez, monsieur, à faire des châteaux agréables; et en suivant les conseils de prudence que vos amis vous donnent, vous pourrez vraisemblablement jouir bientôt du plaisir de la campagne.

Cette correspondance est du mois de mars; quatre mois après, le 6 août 1799, le mariage se fit enfin. Ballanche était du repas de noce, et chanta le bonheur de son ami dans un épithalame en prose. Les deux époux allèrent vivre à Lyon, dans le petit appartement d'Ampère, rue Mercière. André donnait des leçons de mathématiques. Voilà donc l'idylle terminée, terminée comme toutes les idylles, par le mariage et le bonheur. Hélas! le bonheur fut court, et il nous reste à lire un second chapitre de cette histoire, chapitre bien différent du premier, un récit de maladie, de douleurs, et, enfin, d'éternelle séparation.

Ed. Scherer.

La fin prochainement.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UNE POMME

V.

Une protégée de Reginald, la veuve Jones, vint à la maison peu avant cette époque que les hommes appellent Noël; elle était très-pauvre, ayant trois enfants, dont l'un était boiteux et infirme. Nos enfants l'amenèrent à l'office pour lui donner ce dont elle avait le plus besoin.

Je me rappelle la scène comme si elle s'était passée hier; dans le tumulte de l'entrée de Reginald plein d'entrain et de gaieté, je faillis être meurtrie par un lourd paquet de clefs que Marie jeta étourdiment au milieu de nous; mais elle avait la tête si pleine de Noël et de la veuve Jones, qu'elle ne pouvait penser à autre chose.

Reginald avait apporté deux corbeilles. Je vis qu'on allait bientôt les remplir. La nourrice Hinton était là avec le bon petit Frank dans ses bras; il avait demandé la permission de mettre, lui aussi, quelque chose dans le panier de la veuve, dès qu'il avait su qu'elle avait chez elle un enfant boiteux et malade. Bertha trottinait dans le fruitier autour de la nourrice, sans bien comprendre encore ce qui se passait, et s'amusait à ramasser avec soin les grains de raisin et les miettes de sucre et de riz tombées par terre.

Thé, sucre, chocolat, riz, savon et chandelles étaient proprement rangés dans un des paniers, et on permettait à Frank d'y mettre un pot de gelée pour l'enfant malade; la petite Bertha de son côté avait un paquet de biscuits à ajouter au panier. Elle le retint quelque temps serré contre elle et n'avait l'air qu'à demi décidée à s'en séparer. Le sacrifice évidemment lui coûtait un peu. Elle aimait beaucoup les biscuits, M[lle] Bertha. Alice arrangea l'affaire en lui en donnant un dans la main, un à Frank et un morceau à la chatte, et elle délivra ainsi les biscuits des griffes des petites mains potelées qui semblaient avoir besoin d'un grand effort pour s'en dessaisir.

Le paquet de vêtements était presque au complet. Que de fois tombe sur nous un coup violent, au moment où nous y pensons le moins! Un autre panier attendait, prêt à recevoir son chargement: je tremble en le racontant. Reginald, mon favori, commença à remplir cette fatale corbeille, non de thé inerte, de café passif ou de riz insipide, mais de pommes! Les rangées prises l'une après l'autre sur la planche y étaient empilées; j'attendais mon sort dans une inquiétude haletante. Comme la joie de ces enfants me paraissait cruelle! Quoi, le moment serait venu où j'aurais à affronter les épreuves d'un monde inconnu!

Ma chère maîtresse m'avait appris le devoir de la résignation et de la patience, et quand elle parut un instant à la porte, son tranquille regard ne fut pas perdu pour moi; je repris mon calme, et je résolus, quoi qu'il pût arriver, de me soumettre à mon sort.

Je fixai sur son aimable visage un regard que je croyais le dernier, pendant qu'elle mettait un peu d'argent dans la main de la veuve; je regardai Frank, Marie, Alice, la bonne nourrice Hinton. Je me pressai contre la main chérie de Reginald, qui ne se doutait guère de mes sensations tandis qu'il me confinait dans la paille et l'obscurité du panier destiné à la veuve Jones!

Hélas! le couvercle se referma sur moi, et je crois en vérité que pendant quelques

Digitized by Google

instants je perdis toute conscience de mon être, tant avait été brusque le coup qui changeait ma joie passée en douleur.

La première chose qui me ranima fut de sentir poser rudement sur la table de cuisine le panier où j'étais enfermée, puis d'entendre la voix si reconnaissable de la cuisinière recommandant à Mme Jones de me porter avec mes compagnes chez l'amiral, où je compris qu'il se passerait de grandes choses pour Noël, et où probablement on lui donnerait de nous un bon prix, car on aurait besoin de tartes et de puddings aux pommes par douzaines.

Je ne pus réprimer le tremblement naturel qui me secoua à ces paroles si légèrement prononcées; je sentis ma pelure se crisper! Les deux filles de la veuve se chauffaient et attendaient au coin du grand feu de la cuisine; elles prirent très-joyeusement une part du chargement que mes généreux amis avaient remis à leur mère et nous partîmes pour ma future demeure. Je supportai avec plus de calme que je ne l'aurais pensé cette séparation, quoiqu'il fût bien dur de quitter la maison qui m'avait vue naître.

Les petites filles de la veuve se nommaient Jeanne et Suzanne. Mme Jones était, comme on dit, au-dessus de sa position; elle avait reçu assez d'éducation pour la préserver de beaucoup des vices qu'engendre souvent l'extrême misère. Suzanne, qui me portait, était une petite fille d'apparence délicate; ses petits bras décharnés et sa taille maigre se montraient grelottants dans des vêtements fanés et usés qui étaient trop courts pour elle, son visage pâle et ses yeux creusés dénonçaient une mauvaise et chétive nourriture; c'était cependant un enfant qu'on regardait avec intérêt, tant son air trahissait de douce résignation.

Il était impossible de dire au juste l'âge de ces enfants, car la souffrance et les privations donnent aux jeunes visages et à leur expression une précocité douloureuse; leur croissance s'arrête et ils semblent à la fois jeunes et vieux. Jeanne, plus forte et plus fraîche, semblait beaucoup plus en état que sa sœur d'affronter la rude route de la vie; pourtant, des engelures la faisaient boiter, elle tâchait de réchauffer une de ses pauvres mains rougie par le froid sous son tablier en lambeaux; sa figure était ouverte et gaie, elle parlait volontiers et s'extasiait sur toutes les bonnes choses qu'elles rapportaient.

La veuve s'arrêta sur la route pour acheter du chauffage, et je ne pus m'empêcher de comparer la petite mesure de maigre charbon et le petit fagot qu'elle payait si cher, au charbon riche et aux grosses bûches qui remplissaient l'âtre de mon dernier maître. Elle s'arrêta une dernière fois chez un vannier pour voir une pauvre jeune fille aveugle nommée Rachel, qui était sa cousine. Elle lui dit le secours inespéré qui venait de lui être donné par mes anciens maîtres et l'avertir que Jeanne viendrait le soir la chercher pour souper.

Nous arrivâmes enfin devant une maison de pauvre apparence; un escalier noir et raboteux conduisait à un palier étroit, et nous entrions dans la chambre basse d'un logement mal carrelé.

C'était là que demeurait la pauvre veuve Jones.

Les carreaux des fenêtres avaient été enfoncés par les derniers grands vents, et réparés en plusieurs endroits avec du papier brun et de vieux manuscrits; un rideau, en guise de cloison, divisait la chambre en deux; une petite cheminée, en rapport avec le combustible, occupait un des côtés, mais n'avait évidemment pas vu de feu ce jour-là. Dans un coin un grabat, dans l'autre un buffet nu; puis une chaise ou deux et quelques tasses. La pauvreté, le froid, la faim se révé-

Digitized by Google

laient autour de moi; cependant tout était propre et rangé, et la misérable couchette de paille où Johnny, le pauvre boiteux, était étendu, était particulièrement propre.

« Couché, mon enfant? » demanda la mère inquiète; « j'espère que tu n'es pas malade?...

— Non, mère, je n'ai rien, seulement j'ai un peu faim; je me suis couché à la nuit tombante parce que j'étais gelé et parce que je ne voyais plus pour lire; tu as été bien longtemps absente. As-tu de quoi payer le loyer, dis? la propriétaire est venue, et elle a tant crié pour avoir son argent qu'elle m'a fait bien peur.

— Rassure-toi, mon enfant, tout va bien. Johnny, veux-tu savoir toutes les bonnes nouvelles? Je rapporte assez d'argent pour le loyer, pour du feu, pour de la nourriture, et tu n'auras plus besoin de te coucher pour avoir chaud. Remercie ton père qui est dans le ciel, oh! comment le remercier assez? » dit la veuve.

Pendant ce temps, Suzanne avait apporté de la lumière, et Jeanne faisait du feu; la veuve remplit la bouilloire, tira le rideau pour intercepter le vent de la porte mal close, ferma le volet grossier, et étala ses trésors : des vêtements et des provisions, le combustible et l'argent.

Le pauvre Johnny regardait; tout ce qu'il voyait et entendait lui paraissait trop bon pour être vrai. Ses yeux se remplirent de larmes, et brisé, affaibli par l'émotion, il éclata en sanglots; sa mère le recoucha tendrement, mais il s'attacha à elle, le bras autour de son cou.

« Mère, mère, j'avais tant prié pour qu'il nous vînt quelque secours, quelque soulagement; était-ce mal? Était-ce de la faiblesse? C'était plus pour toi que pour nous, car aujourd'hui je sentais que tu ne pourrais pas supporter plus longtemps la misère. Tu as été si longtemps absente, et la femme qui est venue était si en colère, que j'avais perdu courage. J'en étais venu — ah! c'était bien mal! — à penser qu'il vaudrait mieux être tous morts et dans un autre monde.

— Tais-toi, Johnny, il ne faut jamais douter de Dieu. Ne pense à rien qu'à retrouver tes forces et à te bien porter, et Dieu aidant tout ira mieux à l'avenir. »

Suzanne avait fait chauffer un peu du bon bouillon que lui avait donné, sans que je l'eusse remarqué, la bonne cuisinière; le pain était coupé, et la veuve servit Johnny. Elle avait peine à parler; les yeux attachés sur ce visage fatigué, elle sentait combien l'enfant avait trouvé le temps long depuis qu'elle avait fermé la porte sur lui, après lui avoir laissé tout ce qu'elle avait, quelques tristes pommes de terre froides, et peu d'espoir.

Je commençai à entrevoir pourquoi les enfants des hommes s'attachent tant à cet autre monde dont je les entendais souvent parler. Ma première maîtresse ramenait toujours la pensée d'une vie meilleure à l'esprit de ses enfants, au milieu même de leurs joies, pour qu'ils ne fussent pas trop épris de ce bel univers, et je trouvais cela très-sage; mais quand je vis ce misérable infirme s'attacher à cette même espérance, cela me parut non-seulement sage, mais nécessaire : c'était la seule solution de ce qui me semblait si difficile à comprendre : « comment le pauvre, quelquefois si rudement éprouvé, pouvait patiemment supporter la vie. »

VI.

Chose étrange à dire, ce fut dans cette demeure où tout manquait, sous ces poutres noires et enfumées, où je vis tout d'abord la maladie, la gêne et la misère, que pour la première fois j'enviai le genre humain.

Digitized by Google

Là je compris, pour la première fois, combien est glorieuse cette espérance de l'immortalité, puisqu'elle illuminait d'un éclat divin ces murailles nues et rendait la veuve abandonnée et son pauvre enfant infirme supérieurs à de tels maux.

Ranimés par la chaleur et les aliments, la bonne veuve et ses enfants commencèrent à combiner leur plan. Tout d'abord Suzanne descendit chez la propriétaire avec le loyer de la quinzaine; j'avais été tout émue de les voir compter et recompter les schellings si peu nombreux dont ils allaient se séparer. Quel prix acquiert l'argent pour le pauvre! la perte d'un schelling serait pour lui tout un désastre.

Quand Suzanne fut remontée, la veuve plia èt rangea son châle, puis elle permit aux enfants de mettre leurs robes neuves pour s'assurer qu'elles allaient bien, et la bonne mère put se rendre compte avec une joie bien légitime que ces vêtements modestes suffisaient à donner à ses chères filles tout à fait bon air.

Ensuite on prépara la table à thé; la bouilloire chantait joyeusement sur le feu, et Jeanne courut chercher sa cousine Rachel, la jeune aveugle. On hissa Johnny sur sa chaise et Suzanne lui offrit le pot de gelée de Frank et les livres envoyés par ma maîtresse, sous la promesse qu'il ne lirait pas avant d'avoir fini son souper. Johnny, tremblant de joie, promit tout ce qu'elle voulut; mais dès qu'il tint ces livres, ces trésors, il oublia promesses et chagrins et obtint bientôt la permission de se plonger dans ce monde de l'intelligence qui est ouvert à tous également.

Pendant ce temps la veuve ne restait pas oisive, elle distribuait peu à peu tout ce qu'elle avait reçu.

Jeanne rentra avec la cousine Rachel. La pauvre aveugle pouvait avoir environ vingt ans; elle vivait porte à porte avec le vannier chez lequel elle travaillait. Rachel était merveilleusement gaie et satisfaite, quoiqu'elle ne pût voir la lumière du jour, la beauté de la nature, ni les visages de ceux qu'elle aimait tant.

Ce soir, comme d'ordinaire, elle avait apporté son ouvrage. Elle tricotait très-vite, et de plus elle avait sa provision d'osier pour ses paniers. Jamais je ne vis personne plus heureuse.

Après le souper la veuve se mit au travail; Suzanne lavait les tasses et la théière de terre noire vernie; Jeanne apprenait à faire des paniers, et Rachel qui le lui montrait, bien qu'aveugle, jugeait et en quelque sorte voyait tout de suite à l'aide de ses doigts les fautes de Jeanne qui n'en était du reste qu'à ses débuts dans cet apprentissage.

Johnny leur fit la lecture de l'émouvante histoire du *Nouveau Robinson suisse* remis au courant de la science d'après une très-bonne édition française revue par M. Jean Macé, qui avait rendu ainsi une vie nouvelle à cet excellent ouvrage; mais la veuve Jones était trop économe de chandelle pour permettre plus de deux heures de ce divertissement; elle piqua ingénieusement une épingle juste dans le milieu de la chandelle, pour marquer la part de lumière qu'on pourrait consommer pendant la soirée. C'était une espèce de réveil muet. Johnny regardait de temps en temps les progrès, et quand l'épingle tomba de la chandelle fondue, il soupira, mais ferma le livre. La veuve alors fit accepter à la cousine Rachel une part de ce qu'elle avait si soigneusement empaqueté, et se prépara à la reconduire.

La pauvre veuve se donnait ainsi un peu de ce bonheur que ma bonne maîtresse avait éprouvé le matin même en l'obligeant, et à un plus haut degré peut-être; car ma maîtresse donnait aux autres une part de sa richesse, la veuve une part de sa pauvreté. Mais la chaîne de la cha-

Digitized by Google

rité a beaucoup d'anneaux. Je m'aperçus avec plaisir que le plus grand luxe du riche, le pouvoir de faire le bien, n'est pas refusé au plus pauvre!

Le lit de Johnny était prêt, on déploya aussi les matelas sur lesquels la veuve couchait avec ses deux filles, et qui le soir remplissaient presque toute la chambre. En rentrant, la veuve vit ses enfants agenouillés et faisant leur prière. Je contemplais leurs larmes de joie et de reconnaissance dans leurs yeux levés vers le ciel, à la lueur tremblante du feu, et je me disais combien douloureuses au contraire devaient avoir été leurs prières et leurs supplications de la veille, quand tout leur manquait.

On coucha Johnny, ses livres chéris à son côté, pour qu'ils fussent sous sa main à son réveil; les petites filles se mirent contre leur mère, et bientôt s'endormirent chaudement sous l'épaisse couverture donnée par la nourrice Hinton.

La veuve fut longtemps avant de fermer les yeux. Elle réfléchissait sur les bénédictions de cette journée du 8 décembre, tandis que le vent d'hiver gémissait, hurlait et secouait la fenêtre comme eût pu le faire un ennemi acharné mais heureusement impuissant de la pauvre maison chancelante.

Les enfants avaient mangé, ils étaient enfin bien couverts; la faim qui ronge, le froid et le vent, ces redoutables ennemis, ne pouvaient les atteindre cette nuit. Avec quelle ferveur la pauvre mère bénissait ma chère maîtresse, et remerciait son Créateur! Elle s'endormit à la fin, et tout demeura tranquille.

Alors je commençai à regarder autour de moi. Je me rappelais la maison de mon maître baignée de soleil, les belles fenêtres, les papiers gais à l'œil, les grilles reluisantes, et les couvre-pieds de soie ouatée et les édredons rebondis, plus riches, mais non plus propices au sommeil que les bonnes couvertures sous lesquelles dormaient ces pauvres gens; les tapis épais plus doux aux pieds que les lits eux-mêmes où ceux-ci reposaient me revenaient cependant à la mémoire, et j'eus peur d'avoir été moi-même un peu gâtée par le luxe dont j'avais eu ma part.

Je me sentais comme un peu figée dans l'atmosphère qui m'entourait; le plancher mal joint et raboteux paraissait à peine de force à porter les meubles délabrés.

Je ne pouvais voir sans attendrissement Johnny si profondément endormi, son petit oiseau pendu près de la tête de son lit, dans sa mauvaise cage, à côté d'une rangée de livres. Le rosier de Suzanne et un géranium à fleurs rouges dans cette humble demeure avaient l'air d'objets précieux. Quelle différence avec les rameaux touffus qui encadraient la fenêtre de ma maîtresse! Cependant quelque chose pouvait fleurir là, et ces pauvres enfants avaient aussi leurs joies. Je me sentais heureuse qu'une des plantes mes sœurs pût contribuer pour son humble part à réjouir leur pauvreté.

Cette rose s'était épanouie dans une sainte pensée; mettre quelque chose qui ressemble à une fête dans un lieu désolé ne saurait être inutile; peut-être avait-elle aidé à empêcher l'espoir de mourir dans leurs cœurs.

En songeant à tout ce que j'avais vu dans cette chambre, je me sentis bientôt honteuse de mon impatience dans mes propres épreuves. Le jour tardif vint avec une clarté morne, mais le travail frappe de bonne heure à la porte de l'ouvrière et devance l'aurore.

La veuve Jones se leva, balaya la chambre; bientôt les filles s'habillèrent, lavèrent quelques vêtements, et préparèrent le potage de gruau d'avoine pour leur déjeuner, bien avant le réveil de Johnny. On l'habilla tendrement et soi-

Digitized by Google

gneusement, et on l'installa dans sa chaise.

Après un déjeuner rapide, elles se mirent toutes au travail ; la veuve déploya sa table qui se couvrit bientôt des choses que les jeunes filles s'appliquèrent à confectionner; je vis qu'elles faisaient des jupes pour mes vieilles connaissances Marie et Alice, et une belle toilette pour la femme de l'amiral, lady Jemima. Je me sentis un peu plus d'indulgence pour l'amour de la nourrice à l'endroit des robes et des rubans, puisqu'ils donnaient du travail à la veuve et à ses orphelins.

Johnny avait appris à fabriquer des paniers en paille et à sculpter le bois et l'ivoire ; aussi ne manquait-il pas d'ouvrage; ils avaient tous heureusement beaucoup de besogne à finir avant la veille de Noël.

A deux heures Jeanne alla chercher du pain et un peu de lait en guise de dîner ; le repas fut court, il fallait travailler pendant que le jour durait.

Suzanne et Jeanne cousaient sans perdre un instant, si bien que je commençais à croire qu'elles étaient incrustées dans leurs chaises de bois; elles se donnaient à peine le temps d'avaler le pain indispensable. Lorsque j'étais sur ma branche dans le verger, j'étais moins immobile que ces pauvres travailleuses assises là huit heures de suite, jusqu'à la chute du jour. Jeanne deux ou trois fois regarda si l'obscurité viendrait à leur secours; et pourtant c'étaient les courtes journées de décembre.

La nuit vint enfin, — elles se levèrent roides et brisées, mais elles remuèrent avec joie leurs membres qui avaient besoin de se détendre ; toutefois comme le travail les réclamait et que la nécessité faisait loi, au bout de quelques minutes, on alluma la chandelle — celle de la nuit précédente.

Johnny avait fait comme ses sœurs; mais plus faible, il était si las qu'il dut se reposer. On lui permit de lire ; il avait fini un superbe panier; la vie sédentaire lui avait donné l'adresse de la main, aussi faisait-il bien tout ce qui demande du soin et de la patience. Il avait vu une fois un panier rapporté de Brighton par ma maîtresse — un panier-ruche ; il l'avait imité si bien que ma maîtresse lui avait promis d'en placer une douzaine. Ainsi encouragé il travaillait avec ardeur pour les terminer ; de plus il voulait en faire deux plus jolis encore pour mes amies Alice et Marie, en forme de boîtes de Noël.

Pour moi, en voyant ce travail incessant, j'avais l'égoïsme et la sottise de bénir le sort d'avoir fait de moi une pomme bien tranquille, incapable de travailler.

VII.

A coup sûr, me disais-je, tant j'étais impuissante à rien comprendre encore aux joies secrètes du labeur accompli, à coup sûr l'homme est son propre ennemi ; il ne suit pas la loi de la nature. Dans sa bonté elle voulait suspendre le travail quand la nuit amène le repos; mais voyez-le, il a inventé vingt sortes différentes de lumières artificielles afin sans doute de pouvoir prolonger sa peine et son supplice. J'oubliais que ces inventions utiles, outre qu'elles doublent les jouissances de l'homme, l'aident encore bien plus souvent à achever, à remplir les devoirs qui lui incombent et à tirer parti des facultés que Dieu lui a dévolues et qui marquent sa supériorité.

Je perdais patience. L'heure du souper me soulagea beaucoup plus que les pauvres filles, quand la veuve Jones prit la poêle à frire, et, sur un feu clair, coupa en tranches quelques pommes de terre assaisonnées de quelques menues herbes. Pendant que ce mélange criait et remuait dans la poêle, il exhalait un parfum qui

Digitized by Google

leur donna faim à tous. Je dois bien l'avouer, ils semblaient gais et heureux devant ce mets servi dans un plat raccommodé par le plombier à l'aide de gros fils de fer.

J'avais remarqué parfois chez mon maître la mauvaise humeur de l'amiral lorsque, par grand hasard, le dîner n'était pas à son goût, ou le gibier cuit à point. Ses sourcils se fronçaient; Zoé, sa chienne, le regardait alors avec sympathie, et mon aimable maîtresse, qui se donnait tant de peine, cependant, pour que la table fût abondamment et bien garnie, paraissait gênée et chagrine; elle rougissait à la pensée du déplaisir de l'amiral. Moi, qui avais bu sans y songer la rosée du ciel et m'étais nourrie de la pluie, je m'étonnais que les hommes pensassent tant à leur nourriture. Je ne savais pas alors la différence que l'habitude d'un trop grand bien-être peut mettre entre un dîner et un autre dîner. Et en effet, où est-elle la vraie différence, est-ce dans la façon où le mets est accommodé? J'ai bien vu chez la veuve Jones que l'appétit seul fait les bons repas.

Je me souvenais aussi d'avoir vu le bon amiral arpenter de long en large le vieux verger assez longtemps pour fatiguer sa chienne Zoé, pendant que, montre en main, il s'agitait avec colère parce que le dîner n'était pas prêt à la minute voulue. Ces épisodes du passé me revinrent vivement à la mémoire devant la reconnaissance et la joie de ces êtres surmenés mangeant si gaiement leur maigre repas.

Quand à la fin ils remercièrent Dieu de le leur avoir donné, à eux qui la veille encore étaient sur le point de manquer de tout, il y avait une vrai gratitude dans leur prière. C'est que la demande du pain quotidien a un sérieux terrible sur les lèvres du pauvre qui, peut-être, ne saura où trouver ce pain du lendemain.

Mes nouveaux amis ne manquaient pas entre eux de la politesse de gens bien élevés; ils pressaient leur mère de manger ce qui était le plus appétissant, et plaçaient sur son assiette la pomme de terre la plus farineuse. C'était à qui déclarerait qu'il en avait assez; la bonne mère finit par la donner à Johnny; il la partagea avec son oiseau, qui jamais n'était oublié.

Je voyais avec peine que le travail allait recommencer. C'était la soirée du samedi, et les préparatifs pour le repos du dimanche s'ajoutaient à la tâche journalière. Il fallait ranger les vêtements, tout nettoyer et remettre en place; pas de coin où l'on ne pourchassât la poussière. La cage même était raclée et sablée, si bien que l'oiseau effarouché ne savait où se percher sur son bâton.

Les enfants durent faire leur toilette à fond, comme disait la veuve Jones; cette opération était très-saine, mais rude. Quand leur mère les eut bien essuyés avec une serviette très-blanche mais un peu rude, leurs figures brillèrent presque comme la mienne. La veuve répétait son adage favori : « La propreté du corps est la sœur de la propreté de l'âme. »

Le dimanche fut un grand jour de repos pour moi, aussi bien que pour la veuve Jones et ses enfants. Comme tout avait été mis en ordre la veille, il y avait peu à faire ce matin là. Les jeunes filles avaient une tenue propre et décente; leur mère leur donna un morceau de pain et les envoya à l'école de M. Neville; puis elle s'assit auprès de Johnny qui lui faisait la lecture. Ils s'entretinrent de choses graves et surtout de ce monde meilleur où « ceux qui étaient fatigués se reposaient. »

La veuve, après avoir établi Johnny près de sa table, et mis l'oiseau près de lui, pour qu'il lui tînt compagnie, le pot de fleur dans le rayon de sa vue sur l'appui de la fenêtre, se prépara à aller à l'église où elle devait retrouver ses filles. Elle

Digitized by Google

l'avertit en outre que comme elle irait chez l'amiral, elle serait assez longuement absente. Je soupirai à la pensée qu'elle verrait la demeure de mes bons amis et mon verger bien-aimé. Elle sortit après avoir fermé sur elle la porte disloquée.

Lorsqu'elle fut partie, moi qui avais prêché la résignation, — moi qui avais sermonné les autres, je me demandai, dans un soulèvement subit de méchante



humeur, pourquoi on m'avait arrachée de ma belle demeure, pour me jeter dans l'étroite obscurité d'un panier? Un sot orgueil s'agitait en moi.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais en proie à ces mauvaises pensées, quand mon attention fut éveillée par l'oiseau qui brisait son grain et redisait son petit cri en sautant sur son petit perchoir. La joie de ce pauvre chardonneret m'exaspéra; mais bientôt en examinant le tableau placé devant moi, je rougis de mes mauvais sentiments. Un rayon de soleil glissant par la fenêtre brillait à travers les feuilles du rosier et égayait sa pâle fleur. Le pauvre Johnny plus pâle qu'elle, les yeux sur ce rayon, se baignait dans sa lumière et semblait se perdre dans la contemplation des atomes qui jouaient dans le rayon furtif.

De temps en temps il sortait de son extase pour donner une graine de chènevis

à son oiseau ; la joyeuse petite bête la prenait docilement de ses doigts attentifs, et bientôt son gazouillement remerciait son maître de sa bonté. Boiteux, infirme, affligé à l'âge où l'activité et le mouvement semblent la loi de la jeunesse, que devait penser cet enfant? N'enviait-il pas peut-être la vivacité de cet oiseau ? Non, tout dans son attitude était paix joyeuse et sainte tranquillité.

Je sentis le reproche contenu dans cet exemple. J'espère que jamais murmure ne s'élèvera plus en moi; je croirai toujours que j'ai été créée pour quelque fin utile, et je serai contente d'accomplir, quelle qu'elle doive être, mon humble destinée. J'aurais souhaité que Johnny sût toute l'importance de la leçon de patience qu'il me donnait. Ceux qui sont très-éprouvés trouveraient un grand plaisir dans cette pensée que leur vie seule est déjà un enseignement.

Dans le courant de la journée M. Neville vint et je découvris que c'était lui qui avait appris à Johnny à élever son âme au-dessus des choses de ce monde, M. Neville l'interrogea sur ses occupations, fit l'éloge de ses paniers et l'encouragea surtout à poursuivre la sculpture sur bois. Il lui promit qu'il lui apporterait les outils nécessaires à cet art, et aussi des bois rares, comme le cèdre et le sandal, pour faire des coupe-papier, des cadres et autres objets de ce genre qui seraient d'une vente facile.

Je vis une lueur d'espérance passer sur la figure de l'enfant,

« Ainsi, monsieur, vous croyez que je suis bon à quelque chose? s'écria-t-il ; vous pensez que je ne resterai pas oisif, inutile à ma mère, que je pourrai un jour cesser d'être une charge douloureuse pour elle?

— Rien dans la création n'est inutile, mon enfant. Comment voulez-vous qu'un petit homme plein de cœur et de courage comme vous ne soit bon à rien. Ne sentez-vous pas que, par le bien que vous pourrez faire à votre mère et à vos sœurs, Dieu vous prouve qu'il vous aime et que son œil ne vous quitte pas. »

Après ces paroles, M. Neville partit, et je commençai à croire qu'il n'y a place si petite où quelque rayon de soleil ne puisse pénétrer pour la réjouir, comme celui qui réjouissait aujourd'hui cette pauvre demeure.

Le soir vint, la veuve et ses filles rentrèrent avec Rachel. Leurs plaisirs étaient calmes et paisibles; pour ceux qui travaillent rudement pendant six jours, le repos en lui-même, alors même qu'il ne peut être occupé par un plaisir, est une joie dont ceux qui n'ont jamais senti la fatigue du travail de toute une semaine ont peine à comprendre la douceur.

La cousine Rachel avait la faculté, remarquable chez une aveugle, de retenir merveilleusement ce qu'elle avait une fois entendu. Elle répétait à Johnny presque mot pour mot ce qu'elle avait écouté à l'église; la précieuse semence des saintes paroles tombait dans de bons cœurs. Lui, à son tour, par ses lectures, lui fournissait des pensées pour sa semaine, de quoi occuper son esprit tout en tressant ses paniers ou en tricotant les gros bas gris qu'elle savait pouvoir vendre. Elle gagnait sept ou huit schellings par semaine et répétait souvent avec une honnête fierté qu'il était bien agréable pour une femme aveugle d'être aussi indépendante.

La pauvre Rachel, avec ses yeux fermés, semblait devoir être la plus asservie de toutes les créatures humaines. Eh bien, l'indépendance était son rêve, et par son travail elle le réalisait. La réjouissance de ce jour était le thé, qu'on ne servait que dans les grandes occasions.

Miss Campbell.

Imité de l'anglais par P.-J. Stahl.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

DESSIN PAR DE BOISSIEUX



LA LEÇON DE BOTANIQUE

Le Directeur-Gérant, J. HETZEL

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker

CHAPITRE XIII.

AVEC L'AIDE DU FEU.

Cependant le colonel Everest et ses collègues attendaient au campement, avec une impatience bien naturelle, le résultat du combat engagé au pied de la montagne.

Si les chasseurs réussissaient, la mire lumineuse devait apparaître dans la nuit. On conçoit l'inquiétude dans laquelle les savants passèrent cette journée. Leurs instruments étaient prêts. Ils les avaient braqués sur le sommet du mont, de manière à embrasser dans le champ des lunettes une lueur si faible qu'elle fût! Mais cette lueur se montrerait-elle?

Le colonel Everest et Mathieu Strux ne purent goûter un instant de repos. Seul, Nicolas Palander, toujours absorbé, oubliait dans ses calculs qu'un danger quelconque menaçait ses collègues. Qu'on ne l'accuse pas d'égoïsme original! — On pouvait dire de lui ce que l'on disait du mathématicien Bouvard : « Il ne cessera de calculer que lorsqu'il cessera de vivre. » Et même, peut-être, Nicolas Palander ne cessera-t-il de vivre que parce qu'il cessera de calculer!

Il faut dire, cependant, qu'au milieu de leurs inquiétudes, les deux savants anglais et russe songèrent au moins autant à l'accomplissement de leurs opérations géodésiques qu'aux dangers courus par leurs amis. Ces dangers, ils les eussent bravés eux-mêmes, n'oubliant point qu'ils appartenaient à la science militante. Mais le ré-

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

sultat les préoccupait. Un obstacle physique, s'il n'était surmonté, pouvait arrêter définitivement leurs travaux, ou du moins les retarder. L'anxiété des deux astronomes, pendant cette interminable journée, se comprendra donc facilement.

Enfin la nuit vint. Le colonel Everest et Mathieu Strux, devant observer chacun pendant une demi-heure, se postèrent tour à tour devant l'oculaire de la lunette. Au milieu de cette obscurité, ils ne prononcèrent pas une parole et se relayaient avec une exactitude chronométrique. C'était à qui apercevrait le premier ce signal si impatiemment attendu.

Les heures s'écoulèrent. Minuit passa. Rien n'avait encore apparu sur ce sombre piton.

Enfin, à deux heures trois quarts, le colonel Everest, se relevant froidement, dit ce simple mot :

« Le signal ! »

Le hasard l'avait favorisé, au grand dépit de son collègue russe, qui dut constater lui-même l'apparition du réverbère. Mais Mathieu Strux, se contenant, ne prononça pas un seul mot.

Le relèvement fut alors pris avec de méticuleuses précautions, et, après des observations souvent réitérées, l'angle mesuré donna 73° 58′ 42″ 413. On voit que cette mesure était obtenue jusqu'aux millièmes de seconde, c'est-à-dire avec une exactitude pour ainsi dire absolue.

Le lendemain, 2 juillet, le camp fut levé dès l'aube. Le colonel Everest voulait rejoindre ses compagnons le plus tôt possible. Il avait hâte de savoir si cette conquête de la montagne n'avait pas été trop chèrement achetée. Les chariots se mirent en route sous la conduite du forloper, et, à midi, tous les membres de la commission scientifique étaient réunis. Pas un d'eux, on le sait, ne manquait à l'appel. Les incidents divers de combat contre les lions furent racontés et les vainqueurs très-chaudement félicités.

Pendant cette matinée, sir John Murray, Michel Zorn et William Emery avaient mesuré du haut de la montagne la distance angulaire d'une nouvelle station située à quelques milles dans l'ouest de la méridienne. Les opérations pouvaient donc continuer sans retard. Les astronomes, ayant également pris la hauteur zénithale de quelques étoiles, calculèrent la latitude du piton, d'où Nicolas Palander conclut qu'une seconde portion de l'arc méridien, équivalente à un degré, avait été obtenue par les dernières mesures trigonométriques. C'étaient donc, en somme, deux degrés déduits depuis la base pour une série de quinze triangles.

Les travaux furent immédiatement poursuivis. Ils s'accomplissaient dans des conditions satisfaisantes, et l'on devait espérer qu'aucun obstacle physique ne s'opposerait à leur entier achèvement. Pendant cinq semaines, le ciel se montra propice aux observations. La contrée, un peu accidentée, se prêtait à l'établissement des mires. Sous la direction du bushman, les campements s'organisaient régulièrement. Les vivres ne manquaient pas. Les chasseurs de la caravane, sir John en tête, ravitaillaient sans cesse l'expédition. L'honorable Anglais n'en était plus à compter les variétés d'antilopes ou les buffles qui tombaient sous ses balles. Tout marchait au mieux. La santé générale était satisfaisante. L'eau ne s'était pas encore raréfiée dans les plis de terrain. Enfin, les discussions entre le colonel Everest et Mathieu Strux semblaient se modérer, au grand plaisir de leurs compagnons. Chacun rivalisait de zèle, et l'on pouvait déjà prévoir le succès définitif de l'entreprise, quand une difficulté locale vint gêner momentanément les observations et raviver les rivalités nationales.

Digitized by Google

C'était le 11 août. Depuis la veille, la caravane parcourait un pays boisé, dont les forêts et les taillis se succédaient de mille en mille. Ce matin-là, les chariots s'arrêtèrent devant une immense agrégation de hautes futaies, dont les limites devaient s'étendre bien au delà de l'horizon. Rien de plus imposant que ces masses de verdure qui formaient comme un rideau de cent pieds tendu au-dessus du sol. Aucune description ne donnerait une idée exacte de ces beaux arbres qui composaient une forêt africaine. Là s'entremêlaient les essences les plus diverses, le « gounda », le « mosokoso », le « moukomdou », bois recherché pour les constructions navales, les ébéniers à gros troncs dont l'écorce recouvre une chair absolument noire, le « bauhinia » aux fibres de fer, des « buchneras » aux fleurs couleur d'orange, de magnifiques « roodeblatts », au tronc blanchâtre et couronné de feuillage cramoisi d'un effet indescriptible, des gaïacs par milliers dont quelques-uns mesuraient jusqu'à quinze pieds de tour. De ce massif profond sortait un murmure, à la fois émouvant et grandiose, qui rappelait le bruit du ressac sur une côte sablonneuse. C'était le vent qui, passant au travers de cette puissante ramure, venait expirer sur la lisière de la forêt géante.

A une question qui lui fut alors posée par le colonel Everest, le chasseur répondit :

« C'est la forêt de Rovouma !

— Quelle est sa largeur de l'est à l'ouest ?

— Quarante-cinq milles.

— Et sa profondeur du sud au nord ?

— Dix milles environ.

— Et comment passerons-nous au travers de cette masse épaisse d'arbres ?

— Nous ne passerons pas au travers, répondit Mokoum. Il n'y a pas de sentier praticable. Nous n'avons qu'une ressource : tourner la forêt soit par l'est soit par l'ouest. »

Les chefs de l'expédition, quand ils eurent entendu les réponses si précises du bushman, se trouvèrent fort embarrassés. On ne pouvait évidemment disposer des points de mire dans cette forêt qui occupait un terrain absolument plane. Quant à la tourner, c'est-à-dire à s'écarter de vingt à vingt-cinq milles d'un côté ou de l'autre de la méridienne, c'était singulièrement accroître les travaux de la triangulation, et ajouter peut-être une dizaine de triangles auxiliaires à la série trigonométrique.

Une difficulté réelle, un obstacle naturel surgissait donc. La question était importante et difficile à résoudre. Dès que le campement eut été établi à l'ombre de magnifiques bouquets d'arbres distants d'un demi-mille de la lisière même de la forêt, les astronomes furent convoqués en conseil, dans le but de prendre une décision. La question de trianguler à travers l'immense massif d'arbres fut aussitôt écartée. Il était évident qu'on ne pouvait opérer dans de pareilles conditions. Restait donc la proposition de tourner l'obstacle, soit par la gauche, soit par la droite, l'écart étant à peu près le même de chaque côté, puisque la méridienne attaquait la forêt par son milieu.

Les membres de la commission anglo-russe conclurent donc à ce que l'infranchissable barrière fût tournée. Que ce fût par l'est ou par l'ouest, peu importait. Or, il arriva précisément que sur cette question futile, une discussion violente s'éleva entre le colonel Everest et Mathieu Strux. Les deux rivaux, qui s'étaient contenus depuis quelque temps, retrouvèrent là toute leur ancienne animosité, qui passa seulement de l'état latent à l'état sensible, et finit par dégénérer en une altercation grave. En vain, leurs collègues tentèrent de s'interposer. Les deux chefs ne voulurent

rien entendre. L'un, l'Anglais, tenait pour la droite, direction qui rapprochait l'expédition de la route suivie par David Livingstone, lors de son premier voyage aux chutes de Zambèse, et c'était au moins une raison, car ce pays, plus connu et plus fréquenté, pouvait offrir certains avantages. Quant au Russe, il opinait pour la gauche, mais évidemment pour contrecarrer l'opinion du colonel. Si le colonel eût opté pour la gauche, il aurait tenu pour la droite.

La querelle alla fort loin, et l'on pouvait prévoir le moment où une scission se produirait entre les membres de la commission.

Michel Zorn et William Emery, sir John Murray et Nicolas Palander n'y pouvant rien, quittèrent la conférence, et laissèrent les deux chefs aux prises. Tel était leur entêtement que l'on devait tout craindre, même que les travaux, interrompus en ce point, se continuassent par deux séries de triangles obliques.

La journée se passa sans amener aucun rapprochement entre les deux opinions opposées.

Le lendemain, 12 août, sir John, prévoyant que les entêtés ne s'accorderaient pas encore, alla trouver le bushman, et lui proposa de battre les environs. Pendant ce temps, les deux astronomes arriveraient peut-être à s'entendre. En tout cas, un morceau de venaison fraîche ne serait pas à dédaigner.

Mokoum, toujours prêt, siffla son chien Top, et les deux chasseurs, battant le taillis, fouillant la lisière du bois, s'aventurèrent, moitié causant, moitié quêtant, à quelques milles du campement.

Tout naturellement, la conversation roula sur l'incident qui empêchait la continuation des travaux géodésiques.

« J'imagine, dit le bushman, que nous voilà campés pour quelque temps sur la lisière de la forêt de Ravouma. Nos deux chefs ne sont point près de céder l'un à l'autre. Que Votre Honneur me permette cette comparaison, mais l'un tire à droite et l'autre à gauche, comme des bœufs qui ne s'entendent pas, et de cette façon, la machine ne peut marcher.

— C'est une circonstance fâcheuse, répondit sir John Murray, et je crains bien que cet entêtement n'amène une séparation complète. N'étaient les intérêts de la science, cette rivalité d'astronomes me laisserait assez indifférent, brave Mokoum. Les giboyeuses contrées de l'Afrique ont de quoi me distraire, et jusqu'au moment où les deux rivaux seront tombés d'accord, je courrai la campagne, mon fusil à la main.

— Mais cette fois, Votre Honneur pense-t-il qu'ils s'accordent sur ce point? Pour mon compte, je ne l'espère pas, et comme je vous le disais, notre halte peut se prolonger indéfiniment.

— Je le crains, Mokoum, répondit sir John. Nos deux chefs se disputent sur une question malheureusement futile, et qu'on ne peut résoudre scientifiquement. Ils ont tous les deux raison et tous les deux tort. Le colonel Everest a catégoriquement déclaré qu'il ne céderait pas. Mathieu Strux a juré qu'il résisterait aux prétentions du colonel, et ces deux savants, qui se seraient sans doute rendus devant un argument scientifique, ne consentiront jamais à faire quelque concession sur une pure question d'amour-propre. Il est vraiment regrettable, dans l'intérêt de nos travaux, que cette forêt soit coupée par le parcours de la méridienne!

— Au diable les forêts! répliqua le bushman, quand il s'agit d'opérations pareilles! Mais aussi, quelle idée ont-ils, ces savants, de mesurer la longueur ou largeur de la terre? En seront-ils plus avancés quand ils l'auront calculée ainsi par pieds

Digitized by Google

et par pouces? Pour mon compte, Votre Honneur, j'aime mieux ignorer toutes ces choses! J'aime mieux croire immense, infini, ce globe que j'habite, et j'estime que c'est le rapetisser que d'en connaître les dimensions exactes! Non, sir John, je vivrais cent ans que je n'admettrais jamais l'utilité de vos opérations! »

Sir John ne put s'empêcher de sourire. Souvent cette thèse avait été débattue entre le chasseur et lui, et cet ignorant enfant de la nature, ce libre coureur des bois et des plaines, cet intrépide traqueur de bêtes fauves, ne pouvait évidemment comprendre l'intérêt scientifique attaché à une triangulation. Quelquefois, sir John l'avait pressé à cet égard, mais le bushman lui répondait par des arguments empreints d'une véritable philosophie naturelle, qu'il présentait avec une sorte d'éloquence sauvage, et dont lui, moitié savant, moitié chasseur, il appréciait tout le charme.

En causant ainsi, sir John et Mokoum poursuivaient le petit gibier de la plaine, des lièvres de roches, des « giosciures », une espèce nouvelle de rongeurs reconnue par Ogilly sous le nom de « graphycerus elegans », quelques pluviers au cri aigu, et des compagnies de perdrix dont le plumage est brun, jaune et noir. Mais on peut dire que sir John faisait seul les frais de cette chasse. Le bushman tirait peu. Il semblait préoccupé de cette rivalité des deux astronomes, qui devait nécessairement compromettre le succès de l'expédition. L'incident « de la forêt » le tracassait certainement plus qu'il ne tracassait sir John lui-même. Le gibier, si varié qu'il fût, ne provoquait de sa part qu'une vague attention. Grave indice chez un tel chasseur.

En effet, une idée, fort indécise d'abord, travaillait l'esprit du bushman, et peu à peu, cette idée prit une forme plus nette dans son cerveau. Sir John l'entendait se parler à lui-même, s'interroger, se répondre. Il le voyait, le fusil au repos, inattentif à toutes les avances du gibier de plume ou de poil, rester immobile, et tout aussi absorbé que l'eût été Nicolas Palander lui-même à la recherche d'une erreur de logarithme. Mais sir John respecta cette disposition d'esprit, et ne voulut point arracher son compagnon à une préoccupation si grave.

Deux ou trois fois, pendant cette journée Mokoum s'approcha de sir John, et lui dit :

« Ainsi, Votre Honneur pense que le colonel Everest et Mathieu Strux ne parviendront pas à se mettre d'accord? »

A cette question, sir John répondait invariablement que l'accord lui paraissait difficile, et qu'une scission entre les Anglais et les Russes était à craindre.

Une dernière fois, vers le soir, à quelques milles en avant du campement, Mokoum posa la même question et reçut la même réponse. Mais alors il ajouta :

« Eh bien, que votre Honneur se tranquillise, j'ai trouvé le moyen de donner raison à la fois à nos deux savants!

— Vraiment, mon digne chasseur? répondit sir John assez surpris.

— Oui! je le répète, sir John. Avant demain, le colonel Everest et M. Strux n'auront plus aucun sujet de se disputer, si le vent est favorable.

— Que vous voulez-vous dire, Mokoum?

— Je m'entends, sir John.

— Eh bien, faites cela, Mokoum. Vous aurez bien mérité de l'Europe savante, et votre nom sera consigné aux annales de la science!

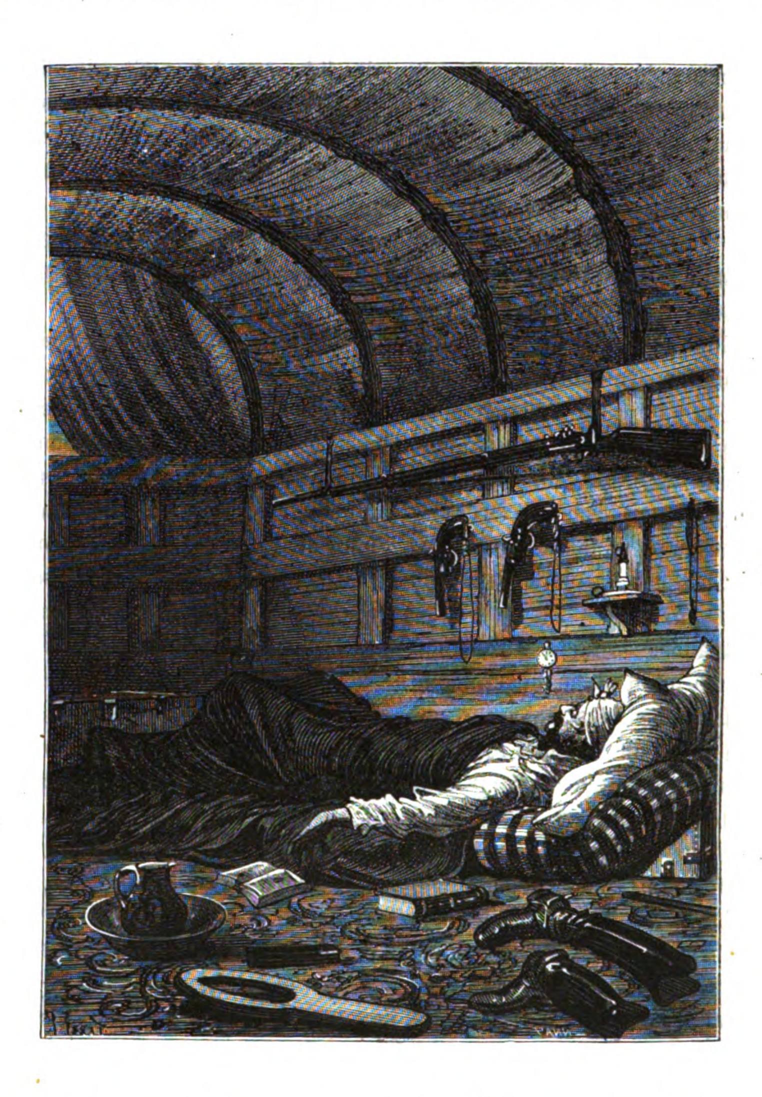
— C'est beaucoup d'honneur pour moi, sir John, » répondit le bushman, et, sans doute, ruminant son projet, il n'ajouta plus un mot.

Sir John respecta ce mutisme et ne

Digitized by Google

demanda aucune explication au bushman. Mais véritablement, il ne pouvait deviner par quel moyen son compagnon prétendait accorder les deux entêtés qui compromettaient si ridiculement le succès de l'entreprise.

Les chasseurs rentrèrent au campement vers cinq heures du soir. La question



n'avait pas fait un pas, et même la situation respective du Russe et de l'Anglais s'était envenimée. L'intervention, souvent répétée, de Michel Zorn et de William Emery n'avait amené aucun résultat. Des interpellations personnelles, échangées à plusieurs reprises entre les deux rivaux, des insinuations regrettables, formulées de part et d'autres, rendaient maintenant tout rapprochement impossible. On pouvait même craindre que la querelle, ainsi montée de ton, n'allât jusqu'à une provocation. L'avenir de la triangulation était donc jusqu'à un certain point compromis, à moins que chacun de ces savants ne la continuât isolément et pour son propre

Digitized by Google

compte. Mais dans ce cas, une séparation immédiate s'en fut suivie, et cette perspective attristait surtout les deux jeunes gens, si habitués l'un à l'autre, si intimement liés par une sympathie réciproque.

Sir John comprit ce qui se passait en eux. Il devina bien la cause de leur tristesse. Peut-être eût-il pu les rassurer en



leur rapportant les paroles du bushman; mais, quelque confiance qu'il eût en ce dernier, il ne voulait pas causer une fausse joie à ses jeunes amis, et il résolut d'attendre jusqu'au lendemain l'accomplissement des promesses du chasseur.

Celui-ci, pendant la soirée, ne changea rien à ses occupations habituelles. Il organisa la garde du campement ainsi qu'il avait l'habitude de le faire. Il surveilla la disposition des chariots, et prit toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité de la caravane.

Sir John dut croire que le chasseur avait oublié sa promesse. Avant d'aller prendre quelque repos, il voulut au moins tâter le

Digitized by Google

colonel Everest sur le compte de l'astronome russe. Le colonel se montra inébranlable, entier dans ses droits, ajoutant qu'au cas où Mathieu Strux ne se rendrait pas, les Anglais et les Russes se sépareraient, attendu « qu'il est des choses que l'on ne peut supporter, même de la part d'un collègue. »

Là-dessus, sir John Murray, très-inquiet, alla se coucher, et très-fatigué de sa journée de chasse, il ne tarda pas à s'endormir.

Vers onze heures du soir, il fut subitement réveillé. Une agitation insolite s'était emparée des indigènes. Ils allaient et venaient au milieu du camp.

Sir John se leva aussitôt, et trouva tous ses compagnons sur pied.

La forêt était en feu.

Quel spectacle ! Dans cette nuit obscure, sur le fond noir du ciel, le rideau de flamme semblait s'élever jusqu'au zénith. En un instant, l'incendie s'était développé sur une largeur de plusieurs milles.

Sir John Murray regarda Mokoum, qui se tenait près de lui, immobile. Mais Mokoum ne répondit pas à son regard. Sir John avait compris. Le feu allait frayer un chemin aux savants à travers cette forêt plusieurs fois séculaire.

Le vent, soufflant du Sud, favorisait les projets du bushman. L'air se précipitant comme s'il fut sorti des flancs d'un ventilateur, activait l'incendie et saturait d'oxygène ce brasier ardent. Il avivait les flammes, il arrachait des brandons, des branches ignescentes, des charbons incandescents, et il les portait au loin, dans les taillis épais qui devenaient aussitôt de nouveaux centres d'embrasement. Le théâtre du feu s'élargissait et se creusait de plus en plus. Une chaleur intense se développait jusqu'au campement. Le bois mort, entassé sous les sombres ramures, petillait. Au milieu des nappes de flammes, quelques éclats plus vifs produisaient soudain des épanouissements de lumière. C'étaient les arbres résineux qui s'allumaient comme des torches. De là, de véritables arquebusades, des petillements, des crépitations distinctes, suivant la nature des essences forestières, puis des détonations produites par de vieux troncs de bois de fer qui éclataient comme des bombes. Le ciel reflétait cet embrasement gigantesque. Les nuages, d'un rouge ardent, semblaient prendre feu comme si l'incendie se fût propagé jusque dans les hauteurs du firmament. Des gerbes d'étincelles constellaient la voûte noire au milieu des tourbillons d'une épaisse fumée.

Puis, des hurlements, des ricanements, des beuglements d'animaux, se firent entendre sur tous les côtés de la forêt incendiée. Des ombres passaient, des troupes effarées, filant en toute direction, de grands spectres sombres que leurs rugissements formidables trahissaient dans la bande des fuyards. Une insurmontable épouvante entraînait ces hyènes, ces buffles, ces lions, ces éléphants, jusqu'aux dernières limites du sombre horizon.

L'incendie dura toute la nuit, et le jour suivant, et l'autre nuit encore. Et quand reparut le matin du 14 août, un vaste espace, dévoré par le feu, rendait la forêt praticable sur une largeur de plusieurs milles. La voie était frayée à la méridienne, et cette fois, l'avenir de la triangulation venait d'être sauvé par l'acte audacieux du chasseur Mokoum.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)



Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

MENTEUR!

Oh! le vilain mot que celui-là! De tous ceux qui expriment de mauvaises choses, je crois qu'il est le pire.

En effet, il n'est pas de fautes que ne rachète la sincérité du repentir, la bonne foi, la bonne volonté de celui qui dit aux autres — et se dit surtout à lui-même : Oui, c'est vrai, j'ai mal fait. J'ai agi sous l'empire d'un aveuglement, d'une sottise ou d'une passion; mais je reconnais mon tort, et n'agirai plus de même.

Comment ne pas pardonner à celui qui parle et pense ainsi?

Mais le menteur, celui qui précisément a perdu cette grande qualité d'être sincère; qui a fait de la parole, c'est-à-dire du moyen de s'entendre, le moyen de tromper, comment savoir s'il se repent? comment désormais le croire quand il parle?

On ne sait; il ne fournit plus de garanties. Il a rompu le pacte qu'une langue commune établit entre les hommes. On était convenu tous ensemble que *oui* veut dire : cela est, et que *non* veut dire : cela n'est pas. Et lui, le menteur, il a dit *oui* pour ce qui n'existe pas, *non* pour ce qui est. Il n'y a donc plus moyen de s'entendre avec lui, et on aurait le droit de lui dire : — Vous n'acceptez pas le contrat fait entre nous; vous nous donnez la nuit à la place du jour, vous nous faites l'erreur à la place de la vérité, vous n'êtes pas des nôtres; laissez-nous!

Cette époque de la vie d'Édouard est bien triste, et je voudrais n'avoir pas à la raconter. Nous nous sommes attachés à lui, parce que nous avons trouvé en lui notre semblable, par moments, notre pareil; pour l'avoir senti en plus d'une circonstance notre frère, il est devenu notre ami. Il avait ses défauts; mais nous ne sommes pas parfaits non plus, et notre conscience nous a plus d'une fois soufflé à l'oreille que nous nous sommes trompés comme lui bien souvent, et que nous n'avons pas toujours mis peut-être autant d'empressement à le reconnaître. Mais voici qui devient plus grave; car, heureusement, nous n'avons pas tous été menteurs, et beaucoup d'entre vous, peut-être, n'aimeront plus Édouard.

Il y a même encore autre chose, qui paraît étrange au premier abord : c'est que les menteurs eux-mêmes vont refuser leur estime à Édouard, et se sentir moins d'amitié pour lui.

Oui, cela semble bizarre; mais c'est ainsi. Il ne faut pas croire qu'on aime chez les autres les défauts qu'on a. Pas du tout! nous sommes tous d'avis que le bien, le vrai, le bon, sont choses désirables, excellentes, et nous les demandons aux autres et nous voulons qu'on nous les donne, même quand nous ne les donnons pas.

Si Édouard devint menteur, ce fut à cause de ce sot travers qu'il avait pris, de vouloir paraître, avant l'âge, un homme. Un défaut en entraîne toujours d'autres. C'est comme une horrible famille : ceux-ci pères, les autres fils; les uns frères, et ceux-là cousins.

Il y avait dans la division d'Édouard au collége, ceux qu'on appelait les *grands*. C'étaient des élèves plus âgés que les autres, qui, soit insuffisance naturelle, soit paresse, avaient dû redoubler leurs classes une fois ou deux fois. Ces garçons-là, ne pouvant être fiers de leurs succès, l'étaient,

faute de mieux, de leur taille, et vis-à vis des *petits,* faisaient les hommes.

Les petits étaient bien bons de prendre cela au sérieux, Ils n'avaient qu'à objecter à ces prétentions que l'on n'est *grand* que par la sagesse et l'intelligence; mais eux aussi avaient leur coin de sottise sur ce point, et quelques poils follets au menton, un étui à cigares dans la poche, composaient à ces faux grands un prestige étonnant; c'en était assez pour que les *petits* se disputassent l'honneur d'être de leurs intimes et de prendre part à leurs entretiens. Édouard était un de ces élus et en était fier.

Donc, une après-midi, pendant la récréation, les *grands* rassemblèrent dans un coin de la cour leurs fidèles, et le plus grand de tous prit la parole : on vit tout de suite qu'il s'agissait de quelque chose de très-important; car l'orateur assumait un air profond qu'augmentait la pose de sa casquette penchée sur l'oreille; de plus, mettant la main dans sa poche, il en retira une cigarette qu'il roula négligemment entre ses doigts, et qui devait ajouter à son discours toute l'autorité que prêtait autrefois le sceptre à la main du roi; enfin il toussa, cracha, d'un air délibéré mit la main gauche dans son gilet et dit :

« Messieurs !... Nous avons résolu de fonder un club !... »

Ce furent des exclamations d'étonnement, des murmures respectueux.

« Un club !... Est-ce possible ! Quoi, un vrai club...

— Un club qui s'appellera : club de la Nouvelle-Basoche. Que tous ceux d'entre vous qui ne portent plus le bourrelet de l'enfance et qui ont perdu le goût du biberon lèvent la main. »

Toutes les mains se levèrent, et cependant on ne savait pas encore bien pourquoi.

« Oui, ça va ! ça va ! » disaient les uns, mais d'une voix timide.

L'enthousiasme était évidemment tempéré par l'ignorance. L'orateur s'en aperçut et reprit :

« Club, comme vous le savez ou ne le savez pas, est un mot anglais qui signifie réunion. Ça se prononce *cleub* parmi les gens comme il faut. C'est donc une réunion de gens qui s'associent pour causer, avoir des journaux, des cigares, des grogs, et tuer le temps. »

On applaudit. Tuer le temps ! Pauvres petits fous ! Le temps, la richesse des hommes — et surtout peut-être des enfants ! — le tuer, n'est-ce pas tuer la vie, c'est-à-dire en faire une chose morte, insignifiante, au lieu de tout ce que peut donner de biens, de connaissances, de forces, de joies le bon emploi du temps ? Tuer le temps, n'est pas autre chose que se tuer soi-même.

« Mais comment faire, demanda Édouard, pour...

— Nous avons tout prévu, *jeune homme,* dit un autre *grand.* Nous avons une salle au café de la Pintade, rue d'Amsterdam. On met à notre disposition tous les journaux de l'établissement. On nous apportera des cigares, ainsi que les consommations demandées sur délibération du conseil. Nous fondons en outre un journal, le journal de la *Nouvelle-Basoche,* où chacun pourra produire ses idées, s'il en a. Ce journal, d'abord manuscrit, sera imprimé quand on aura réuni les capitaux nécessaires. Les réunions auront lieu le jeudi et le samedi. Chaque membre est tenu de payer une cotisation de 1 fr. 50 par mois.

— Cette somme est très-minime, ajouta le premier orateur ; mais nous n'avons pas voulu exclure ceux que la lésinerie de leurs parents réduit à avoir le gousset presque vide. Seulement, ceux qui doubleront cette somme et qui pourront ajouter de temps en temps des extras à la consommation, seront déclarés fondateurs du

club et porteront sa décoration à leur boutonnière. »

Tout cela, hélas! parut superbe et fut acclamé.

Quelques-uns, cependant, se demandaient avec inquiétude où ils prendraient de l'argent. Édouard se dit avec beaucoup de contentement que ses 50 centimes par semaine lui permettaient de payer la cotisation; mais alors il regretta de ne pouvoir être fondateur et se promit de faire tous ses efforts pour être décoré. Un autre sujet d'inquiétude plus grave pour lui fut de savoir comment il pourrait s'y prendre pour assister aux séances du club; car il savait bien que ses parents ne le lui permettraient pas.

Il le savait, et il s'engageait ainsi! Il était donc, dès ce moment, décidé à leur cacher sa conduite! Cela déjà était un grave mensonge! — Oui, mais ne pas être membre du club! Pour rien au monde Édouard n'y eût renoncé.

A cette objection : — Comment feronsnous vis-à-vis de nos parents? — les *grands* haussèrent les épaules.

« On invente des raisons, parbleu! Vos cervelles sont-elles si pauvres qu'elles n'aient pas quelques *trucs* à leur service? On a de l'imagination ou on n'en a pas. »

Ainsi, le mensonge devenait la condition nécessaire de la réalisation de ce beau projet!

Édouard l'avait déjà senti; mais quand ce fut dit, il en fut pourtant saisi davantage. Tromper ses parents! mentir à sa mère, elle qui se fiait à lui! Il en eut froid au cœur. Et pourtant il ne refusa pas de faire partie du club. Il ne dit pas : — Non, ce serait mal; je n'en serai pas. — Sa conscience protestait en lui; mais il refusa de lui donner une voix pour se faire entendre.

Pourquoi ne le fit-il pas? Parce qu'il avait peur d'être seul de son avis. Mais il savait très-bien que les conseils donnés par ce garçon, d'un air si moqueur et d'un ton si décisif, c'était le mal; et que la protestation de sa conscience au dedans de lui-même, c'était le bien. Et pourtant, c'était lui qui se sentait honteux et qui eût rougi de ne pas consentir à mal faire.

C'est bien étrange, n'est-ce pas? Comment le bien peut-il avoir honte devant le mal? Le vrai courage, l'honneur véritable, consistent à agir selon ce qu'on croit juste, fût-on seul de son avis. Mais en se croyant seul, Édouard se trompait sans doute. Il y avait certainement dans ce groupe d'autres enfants qui souffraient comme lui de l'idée de commettre une si grande faute, et qui, s'il avait parlé, eussent dit comme lui; mais qui manquèrent aussi de courage. La lâcheté est une duperie souvent.

Donc, afin d'être membre d'un club saugrenu, et de peur d'être raillé par ses camarades, Édouard résolut de mentir et de tromper ses parents; et son embarras tout d'abord fut grand, car il ne l'avait point fait encore.

Le club fut inauguré un jeudi, à la sortie du collége. Ils se trouvèrent là une vingtaine, dans un cabinet sombre et malpropre, où ils se touchaient les coudes; on leur servit des cigares, quelques gâteaux, du punch et sept ou huit journaux petits ou grands, illustrés ou non, politiques ou littéraires, bêtes ou spirituels, honnêtes ou non, le tout pêle-mêle. — Ah! c'était superbe! Et les cigares donc! Et le punch!...

Et pourtant c'était bien mauvais, le cigare; et le punch, c'était bien fort!... Édouard eut peine à ne pas tousser après qu'il en eût goûté, et devint tout rouge.

Peu à peu l'atmosphère de la chambre s'emplit d'épais nuages et d'épaisses exhalaisons. Cela prenait à la gorge. Ah! quelle fête!...

Les grands fumaient presque bien, parce que, déjà, ils en avaient l'habitude; les

Digitized by Google

petits, comme Édouard, étaient pâles et se sentaient mal au cœur.

« Ah ça, les mioches, dit le président (tout club a son président), pas de bêtises! N'allez pas être malades. Ça éventerait la mèche. Je vous vois d'ici dans vos familles : — Qu'est-ce que tu as, mon chéri? D'où ça te vient-il? Il faut me le dire, pour que je te soigne comme il faut. — Et le mioche, qui a peur, se met à beugler et dit tout, et voilà que la Nouvelle-Basoche est flambée à son aurore. Donc, assez de cigares pour le moment. On recommencera la prochaine fois, et ça ira mieux. Mais, avant de nous séparer, il faudra nous lier par un serment, il faudra jurer.

— Oui! oui! dirent les autres, il faut jurer. »

Jurer quoi? — Édouard devenait triste. Malgré tout, il ne trouvait pas tant de plaisir à être dans un club qu'il l'avait espéré. Fumer, en vérité, cela était détestable! Le punch, c'était joli; mais ce n'était pas bon; ça brûlait. Ah! mais cependant, en somme, être membre d'un club, c'est beau! c'est grand! Si les détails étaient désagréables, l'ensemble, du moins... — A propos, comment Édouard, pour cette inauguration, n'a-t-il pas pensé à mettre son éperon? C'est fâcheux. Il réparera cet oubli une autre fois. Après tout, si les petits font triste mine pour commencer, les grands, en revanche, sont superbes! Ils fument si bien! Ils ont l'air si important, si dédaigneux, si fat! Ils ont si bien l'air de personnages comme cela, se promenant, le cigare à la bouche, de long en large, en se donnant le bras, et causant politique, tout en s'arrêtant de temps en temps pour lancer un jet de salive ou vider le fond d'un verre!... Oui, rien qu'à regarder ces nobles confrères, on se sent grandi. Ah! mais ce mal de cœur, comme c'est désagréable! Et encore, sous ce malaise, un autre plus grand, un malaise moral, un tourment, une inquiétude, que chaque minute accroît, en réveillant la pensée de ses parents qui attendent, s'étonnant de ne pas voir arriver Édouard, de ses parents auxquels il va falloir mentir!...

Oh! comment se fait-il que l'image de sa maman, jusque-là si douce pour Édouard, lui soit devenue importune? Il souffrait de la voir, cette figure, et il eût bien voulu en détourner les yeux; mais il ne pouvait; car il la voyait par les yeux de sa pensée, et ceux-là ne se ferment pas à volonté, et pour eux la figure douce et triste restait visible au milieu de l'épaisse fumée, et ne s'effaçait point.

Cette impression devint à la fin si pénible, qu'Édouard se leva pour s'en aller. Beaucoup de ses camarades l'imitèrent; mais on ne les laissa point partir qu'ils n'eussent juré — sur le poignard, comme les conjurés d'autrefois, ce poignard était un simple couteau qu'un des grands tira de sa poche — qu'ils ne révéleraient à aucun prix, et pour aucune raison que ce fût, l'existence du club de la Nouvelle-Basoche, qui passait de la sorte à l'état de société secrète. Et ce, sous peine d'être considéré comme traître, lâche et félon, et de s'exposer à toutes les vengeances qu'il plairait aux conjurés d'infliger aux coupables.

Quand Édouard se trouva seul dans la rue, sous le double poids de sa faute et de son coupable serment, il se sentit décidément très-malheureux. Maintenant, il avait peur de rentrer à la maison; peur du regard de sa mère; peur de se trahir par son mensonge, et honte de mentir. En outre, il avait mal à la tête, et se trouvait tout étourdi.

Comment donc, n'était-ce pas pour se donner un plaisir et se faire honneur qu'Édouard avait voulu être d'un club? Et, dès le début, cela lui causait tant de honte et tant d'ennui!...

Avec un peu plus de réflexion et de bon

Digitized by Google

vouloir, Édouard aurait conclu de là que mal faire ne peut jamais rendre heureux. Mais toutes ses pensées étaient absorbées par l'idée du moment, devenu pour lui terrible, où il allait se retrouver en présence de ses parents.

Au seuil, le courage lui manqua; il eut la bonne pensée d'avouer la vérité. Mais... il venait de jurer de ne rien dire... Non, il ne pouvait rien avouer; il fallait mentir, il le crut du moins.

Enfin, le voici rentré.

« Eh bien, Édouard, quoi! un retard d'une heure et demie! Qu'y a-t-il donc? J'étais bien inquiète, mon enfant. »

Oui, elle avait été inquiète, la chère maman: Du premier coup d'œil cela se voyait, à l'expression de son visage; elle avait souffert dans sa tendresse, pendant qu'Édouard...

Édouard avait baissé les yeux.

« On nous fait une leçon de plus de géométrie à cause des examens, dit-il rapidement.

— Et cela ne t'a pas charmé, semble-t-il, car tu as l'air tout mécontent.

— Oh! j'ai bien mal à la tête.

— Pauvre enfant! »

Et, sans plus d'explications, la maman d'Édouard se mit à l'embrasser et à le soigner tendrement. Comment aurait-elle pu soupçonner que son fils lui faisait un mensonge, elle qui s'était fait son amie plutôt que son maître? N'avait-elle pas, entre elle et lui, remplacé l'autorité par la confiance, le conseil et l'amour? Il est vrai qu'elle n'aurait permis à aucun prix qu'Édouard fît partie de cette absurde *Nouvelle-Basoche*, et que pour l'empêcher elle aurait, s'il l'eût fallu, employé l'autorité. Mais enfin, pourquoi cela? — Pour préserver son enfant de dangers réels: le danger des mauvaises compagnies, des mauvais journaux, des liqueurs malfaisantes et du poison appelé tabac. L'enfance n'est pas l'âge adulte. Comme il faut absolument empêcher le petit enfant, qui ne connaît pas le péril, de se jeter dans l'eau ou dans le feu, de même, tant que le jeune être humain n'a pas atteint tout son développement, toute sa raison, il faut le préserver, malgré lui-même au besoin, de ce qui peut l'affaiblir et le corrompre. C'est le devoir absolu des parents, et quand ils sont bons, doux et confiants, comme les parents d'Édouard, un enfant doit croire que ce qu'ils lui interdisent est vraiment nuisible et mauvais.

Ce premier mensonge fut nécessairement pour Édouard le point de départ de beaucoup d'autres. A dater de ce moment, il quitta la vie qu'il avait menée jusque-là, mêlée, comme toute vie humaine et même enfantine, de joies et de chagrins, de moments agréables ou pénibles, mais au moins pure par sa franchise, pleine de cette aimable et grande sécurité dont jouit un enfant sous l'œil de sa mère, — ce que, nous autres hommes, nous appellerions du bonheur, — il la quittait pour une vie de dissimulation, bien fatigante et bien triste, agitée d'inquiétudes, et sous le coup de cette terreur d'une découverte possible, qui est le châtiment constant des coupables. Maintenant, il ne vivait plus à deux, avec sa mère, dans cet échange de pensées et de sentiments qui est, pour l'enfant comme pour l'homme, la vraie vie, celle qui fait grandir; il ne vivait plus à trois, à quatre, dans le doux commerce de la famille; il était seul, hélas! tout seul, avec sa conscience troublée, aux prises avec des difficultés renaissantes et d'éternelles craintes.

Car, il ne faut pas croire qu'il soit facile de mentir. D'abord, un mensonge ne va pas tout seul. Un fait en engendre un autre, et vient d'un fait antérieur; rien d'isolé n'existe. Or, le mensonge ne pouvant pas s'adapter à la vérité, il faut in-

venter aussi d'autres faits qui l'accompagnent, le rendent vraisemblable; c'est tout un édifice à bâtir, où chaque pierre en appelle une autre, où le premier étage en nécessite un second, et le second un troisième. Tant et si bien, que le frêle édifice, trop chargé, branle, puis un beau jour croule sous le moindre vent. Il n'est pas aisé, dans ce monde rempli de réalités, de trouver une place vide pour le mensonge. Le moindre petit fait vivant et réel qui accroche cette bulle d'air la crève. Aussi, les menteurs ont beau être retors et inventifs, et employer à mal plus d'imagination qu'il n'en faudrait pour découvrir de belles vérités, ils arrivent toujours à être en défaut; pas un qui ne soit reconnu pour ce qu'il est, et par conséquent privé de l'estime et de la confiance de ses semblables. Quand ils en sont là, ils continuent à mentir, par habitude; mais ils ne trompent plus personne, et sont complétement méprisés.

Pendant longtemps la confiance qu'Édouard avait acquise par sa franchise précédente empêcha qu'on se défiât de lui, et fit croire aisément ses mensonges. Ce fut pour lui un grand malheur; car il vécut ainsi plus longtemps dans un état si nuisible au caractère, que c'est difficilement qu'il se relève, et si fatal à la réputation, que la plupart des gens refusent à jamais toute estime à celui qui les a une fois trompés.

Le prétexte qu'il avait donné pour expliquer sa première absence lui servit tous les jeudis à rentrer une heure plus tard. Son papa n'était pas à la maison à cette heure-là. Sa maman le croyait, et comme aucun enfant de leur connaissance intime n'allait au lycée, elle n'eut point occasion de découvrir que le supplément de leçon allégué par Édouard n'avait pas lieu. Quant au club du samedi, Édouard n'y passait qu'une demi-heure, et trouvait alors chaque fois quelque mensonge nouveau pour excuser son retard. Tantôt c'était un encombrement de voitures, un incident dont il avait été témoin, un camarade rencontré, un livre oublié. Une fois habitué à mentir, bientôt il se mit à broder ses inventions de mille détails, destinés à leur donner plus de vraisemblance. Ainsi fit-il du conte d'une bouquetière, dont la petite voiture s'était renversée, qu'il avait aidée complaisamment à ramasser ses fleurs, à dépêtrer les roses d'avec les chrysanthèmes et les jasmins d'avec les dahlias, et qui lui avait remis une rose pour sa mère. Cette rose qu'il apportait, en effet, lui avait coûté 20 centimes.

Combien de fois la pauvre maman d'Édouard lui demanda-t-elle en souriant, à l'aspect d'une bouquetière : — Est-ce celle-là ?

Une mère qui a confiance en son fils n'est pas facile à désabuser. Son illusion lui est si chère qu'elle ne veut pas la perdre et qu'elle repousse tous les doutes qui peuvent se présenter. La vérité même en pareil cas serait traitée par elle de mensonge. Mais les autres sont plus clairvoyants.

Édouard, ayant pris l'habitude du mensonge, s'en fit bientôt un jeu vis-à-vis de tout le monde. Il mentit vis-à-vis de ses jeunes amis, vis-à-vis de leurs parents, quand il y avait à justifier quelque incartade; il mentit de même à Mariette, pour de petits méfaits domestiques, et se fit mépriser de cette bonne fille qui, elle probe et loyale, détestait les menteurs. Enfin, deux ou trois affaires de ce genre qu'il eut avec le concierge firent sa réputation dans tout le quartier. Bientôt il fut signalé comme un mauvais sujet; on évita sa compagnie; les parents de ses jeunes amis le traitèrent avec froideur et cessèrent de l'inviter autant que ce fut possible, sans rompre avec son père et sa

mère, qu'on estimait, qu'on plaignait, et qui, seuls à ignorer la conduite de leur fils, passaient aux yeux du monde pour des parents faibles et aveugles, incapables de voir les défauts de leur enfant.

Il n'y eut pas jusqu'à Adrienne elle-même qui, un jour emportée par l'évidence, traita son frère de menteur. Elle en fut sévèrement reprise par sa maman :

« C'est la plus grave insulte qu'on puisse faire, dit cette pauvre mère, tout émue, et tu l'adresses à ton frère ! Cela est très-mal ! Édouard, j'en suis sûre, est incapable de la mériter et tu lui donnes le droit de t'en vouloir. »

Adrienne n'était pas convaincue, elle se tut cependant pour ne pas affliger sa mère. Mais quelle situation pour Édouard ! Se voir l'objet d'une estime si pure, si touchante, et ne point la mériter ! — C'est la plus grave insulte ! disait sa mère ; c'est donc la plus grande faute ! Oh ! quelle honte ! quel malheur ! que d'être forcé de se mépriser soi-même !

Édouard haïssait maintenant ce club, cause de sa perte, ce club où il s'ennuyait ; il eût bien voulu y renoncer ; il l'essaya, et s'abstint deux fois d'y assister. Mais ses camarades l'accusèrent d'avoir peur ; quelques-uns le menacèrent, craignant qu'il ne les trahît. Il céda, par suite de la même faiblesse qui l'avait engagé déjà presque malgré lui dans ces tristes et malsaines cachotteries. C'est cela pourtant qui n'était pas *homme*. Agir, non par sa propre volonté, mais par celle des autres ; céder à ce qu'on sait être mal ; n'oser soutenir ce qu'on croit bien, ce n'est pas même *puéril ;* car un enfant même qui a du cœur ne fait pas cela. C'est le contraire de la force et de l'honneur, c'est lâcheté.

Un ami du père d'Édouard donna un grand dîner de famille ; il y eut, faute de place, une grande et une petite table. La petite table, mise dans une chambre à côté, fut, il va sans dire, très-gaie ; si gaie même qu'entre deux convives la chose alla jusqu'aux larmes, et même jusqu'à l'échange de quelques bourrades, fort intempestives en pareille fête. Accouru au bruit, avec deux ou trois mamans, le maître de la maison se fit, en qualité de juge, expliquer l'affaire. Dix voix s'élevèrent, tous les témoins voulant parler à la fois ; mais M. C..., procédant avec ordre, provoqua l'un après l'autre tous les témoignages. Quand vint le tour d'Édouard :

« Oh ! vous, Édouard, dit-il, vous pouvez vous taire. On sait que vous ne dites pas la vérité. »

Quel affront ! Édouard en rougit et en pleura ; mais personne ne prit son parti et personne ne vint le consoler. Il eût voulu quitter cette maison, cette fête, où désormais il ne pouvait que souffrir ; mais il eût fallu instruire ses parents de l'insulte qu'il venait de recevoir, et c'eût été se dénoncer à eux lui-même. Il resta donc et ne put, au milieu de la gaieté générale, que dévorer sa honte et son amertume.

Et ce n'était que le commencement ! A partir de ce jour, quand ses camarades avaient à se plaindre de lui le moins du monde, ils lui jetaient à la face l'épithète odieuse de menteur, — *la plus grave insulte,* — avait dit elle-même la mère d'Édouard.

Voilà donc ce malheureux enfant, méprisé de tous ceux qui le connaissent, obligé d'accepter des affronts mérités, et flétri d'une réputation qui passe de l'enfant à l'homme ; car il n'y a rien de plus susceptible que la confiance. Une fois ébranlée, elle est toujours prête à se refuser, et la moindre apparence contraire porte à douter de la parole de celui qui a déjà menti.

LUCIE B.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XXII

Fanchette est très-surprise et pas satisfaite du tout. D'abord cela a eu l'air de réussir. Mais ces boules écrasées ne veulent pas fondre comme du sucre, et pourtant tout le monde sait que le sucre fond toujours dans le lait. Il faut attendre ; cela ne fond peut-être pas si vite. Fanchette, après avoir attendu, a regardé. Ça ne fond pas, et de plus les petites bêtes se sont remises à nager sur le lait. Qu'est-ce qu'on pourrait donc bien y mettre pour tout rarranger?

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXIII

Ah! il y a des marguerites dans le pré. Des feuilles de marguerite, c'est très-blanc, c'est absolument de la couleur du lait. Il faut essayer. Fanchette a grimpé sur un des barreaux de la barrière qui sépare le chemin du pré. Elle va cueillir beaucoup, beaucoup de marguerites, elle ôtera leurs feuilles et elle les mettra dans la boîte.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL.



XXIV

C'est fait. Le lait est couvert de feuilles de marguerites.

C'est tout blanc. Si Fanchette ne savait pas que ce blanc-là c'est aussi des feuilles, elle ne pourrait pas le deviner. Et, ce qui vaut encore mieux que tout, on ne voit plus les bêtes. Il ne reste plus rien à faire à Fanchette que de secouer sa boîte pour que le mélange se fasse, tout à fait bien.

Digitized by Google

JOURNAL ET CORRESPONDANCE

D'ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

Suite et fin.

Nous avons vu Ampère parvenir au comble de ses vœux; après trois ans d'incertitude, d'attente, d'amour patient, il a enfin obtenu la main de Julie. Le grand obstacle n'était point dans le cœur de la jeune fille, ni dans les dispositions de sa famille; mais Ampère n'avait pas de profession, et il ne pouvait guère entrer en ménage sans en avoir une. Aussi le choix d'une carrière qui lui convînt était-il devenu un grand sujet de préoccupation pour ceux qui s'intéressaient au jeune homme. Il est curieux d'entendre aujourd'hui tous ces avis. Ampère avait eu un moment l'idée de se charger de l'éducation du fils de M. Périsse, un neveu de Julie, mais on reconnut bien vite combien peu il était propre au rôle de Mentor. D'autres fois on lui parle de commerce, on lui fait l'éloge de l'état d'agent de change! Le jeune homme, lui, est depuis longtemps fixé: il veut être professeur, et il le sera; seulement, il faut qu'il se fasse connaître. En attendant, il est marié, il demeure à Lyon dans le plus modeste des appartements, et il gagne sa vie à donner des leçons de mathématiques. Ainsi se passe l'hiver. Au printemps, Julie suit sa mère à la campagne, à Saint-Germain, et Ampère va l'y retrouver une fois par semaine. Les voilà donc déjà séparés. Les pauvres jeunes gens le seront bientôt encore plus: Julie donna naissance à un fils (Jean-Jacques Ampère, l'aimable littérateur), et ne se remit jamais tout à fait; elle alla, au contraire, languissant toujours davantage, minée par quelque mal organique, pouvant à peine marcher; et, pour comble, soignée par des charlatans qui lui faisaient prendre « des cloportes et de la racine de persil dans de l'eau de poulet. » Julie revint à Lyon dans l'automne de 1801, mais cette réunion ne dura pas longtemps. Deux ou trois mois après, Ampère fut nommé professeur de physique à l'École centrale de l'Ain, et dut aller demeurer à Bourg, où sa femme malade ne put le suivre. De là, de cet éloignement forcé, une correspondance journalière, qui forme la seconde moitié du volume où je puise ces détails. Ampère achève de s'y montrer tel que nous l'avons vu dans son journal intime, gauche, mobile, passionné, âpre à l'étude, rempli de projets. Son mérite, en même temps, commence à percer. Il y a vraiment de l'intérêt à pénétrer ainsi dans la vie secrète du naïf grand homme.

Pourquoi, écrit-il à Julie, tout au commencement de la séparation dont on vient de voir les causes, pourquoi tous mes jours ne s'écoulent-ils pas auprès de toi? Si je suis méchant quelquefois, c'est que je reste trop longtemps sans respirer l'air de douceur et de bonté que tu exhales.

La place à l'école centrale de Bourg devait mener Ampère à quelque chose de mieux; autrement, il n'aurait pas gagné au change. Ses émoluments s'élevaient à peine à 2,000 francs; si bien qu'il était obligé de donner des leçons particulières pour gagner de quoi soutenir son ménage, des leçons qui se payaient neuf francs par mois, quelquefois douze! Il est vrai que

sa pension ne lui coûtait pas cher. Il avait trouvé moyen de déjeuner pour deux sous et de souper pour six. « J'ai fait un arrangement avec la Perrin, écrit-il, par lequel, à compter d'aujourd'hui, elle me fournira tous les jours à déjeuner pour trois francs par mois. » Et un peu plus loin : « Je me trouve bien de mes soupers, sans pouvoir concevoir comment la Perrin peut s'en tirer à six francs par mois. » Il est vrai que Julie lui envoyait quelquefois un saucisson ou un fromage pour compléter ses repas.

Julie est pleine de sollicitude pour son mari. Elle craint qu'il ne pousse l'économie trop loin : « Dis-moi bien comment tu te portes, lui écrit-elle, comment tu es nourri; ne mens sur rien. » Elle a peur surtout de ses distractions bien connues. Le tableau, à cet égard, est complet, et l'on retrouve Ampère, dans les lettres de sa femme, à peu près tel que la légende l'a représenté plus tard. « Je ne pouvais, dit Julie, me souffrir dans la maison vide de toi, ne te voyant plus venir me demander tantôt ton chapeau, tantôt ta cravate, etc., etc., et ne pouvant te gronder de chercher si bien ce qui est ordinairement sous tes yeux. » C'est bien pire, maintenant : Ampère est professeur de chimie, il a un laboratoire, et l'on devine s'il est adroit dans ses expériences. « Prends garde à ta chimie, lui écrit sa femme ; tes bas bleus sont perdus avec ce maudit acide qui brûle tout. » Le bon Ampère est quelquefois bien embarrassé; il est venu des inspecteurs à Bourg, et il s'agit de faire figure devant eux :

Je te prie de m'envoyer un pantalon neuf, pour que je puisse paraître devant MM. Delambre et Villars. Je ne sais comment faire; ma jolie culotte sent encore la térébenthine, et ayant voulu mettre mon pantalon aujourd'hui pour aller à la Société d'émulation, j'ai vu le trou que Barrat croyait avoir raccommodé devenir plus grand qu'il n'avait jamais été, et découvrir la pièce d'une autre étoffe qu'il a mise dessous.

Passe encore si les habits eussent seuls porté les traces du laboratoire; mais les mains d'Ampère étaient toujours brûlées, noircies.

Tout en brûlant ses culottes et en se salissant les mains, Ampère apprenait, pensait toujours, et son génie d'inventeur allait enfin se manifester. Nous assistons à l'éclosion de son premier travail, les *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.*

Il y a sept ans, ma Julie, je m'étais proposé un problème de mon invention que je n'avais pu résoudre directement, mais dont j'avais découvert par hasard une solution dont je connaissais la justesse sans pouvoir la démontrer. Cela me revenait souvent dans l'esprit; j'ai cherché vingt fois sans succès cette solution directe. Depuis quelques jours, mon idée me suivait partout; enfin, je ne sais comment, je viens de la trouver avec une foule de considérations curieuses et nouvelles sur la théorie des probabilités. Comme je crois qu'il y aura peu de mathématiciens en France qui puissent résoudre ce problème en moins de temps, je ne doute pas que sa publication dans une brochure d'une vingtaine de pages ne me soit un bon moyen de parvenir à une chaire de mathématiques. Ce petit ouvrage d'algèbre pure, où l'on n'a besoin d'aucune figure, sera rédigé après-demain; je le relirai et le corrigerai jusqu'à la semaine prochaine... Je te l'enverrai par Pochon avec le gilet à carreaux, les gros bas de laine et les six louis dont je t'ai parlé.

Pochon était le messager de Bourg à Lyon; il faisait le chemin en dix heures, sauf l'hiver où il s'embourbait quelquefois sur la grande route. André et Julie lui confiaient tout, instruments de physique, produits chimiques, saucissons, pots de raisiné, des vêtements, et parfois de l'argent caché dans la poche d'un gilet ou d'une culotte, des manuscrits, comme nous ve-

Digitized by Google

nons de le voir; tout enfin jusqu'aux lettres. Un mémoire sur les problèmes de la mécanique fut égaré dans l'un des voyages de Pochon, et pendant huit jours tenu pour perdu.

Ampère revient souvent sur ses travaux et une brochure qu'il projetait.

Au sujet de mon livre, je vais te dire le mot de l'énigme : non-seulement le commencement n'est pas fait, mais je ne savais comment démontrer une formule de mon invention dont j'avais besoin pour la dernière conséquence de mon mémoire. Je cherchais inutilement cette démonstration depuis plusieurs jours, et cela me dégoûtait du travail; je viens de la trouver cette nuit, à deux heures. Je t'écris à neuf heures du matin, et l'ouvrage sera absolument fini à midi. J'aurai une semaine entière pour le relire et le corriger. Tu le recevras certainement mercredi prochain avec mon beau pantalon. J'ai fait le compte de mes nippes, tout y est, excepté un mouchoir qui sera resté dans quelque poche d'habit.

On voit, vers la même époque, Ampère tourner son attention sur l'électricité. Le gouvernement consulaire venait de proposer un prix pour les découvertes relatives à cette branche de la physique. Sa femme est la première à lui en écrire : « Qué penses-tu, dit-elle, de ce que dit Bonaparte pour le galvanisme? » Ampère répond : « C'est un prix de 60,000 francs proposé par Bonaparte, que je tâcherai de gagner quand j'en aurai le temps. C'est précisément le sujet que je traitais dans l'ouvrage sur la physique que j'ai commencé d'imprimer; mais il faut le perfectionner et confirmer ma théorie par de nouvelles expériences. » Et quelques mois plus tard, mais sans s'expliquer sur la nature de ses études : « J'ai fait ce matin une nouvelle découverte, supérieure à celles que j'avais faites jusqu'à présent, oh! oui, bien au-dessus. Si elle me conduisait au but que j'en attends, je serais immortalisé. »

Au milieu de ces études, de ces succès, la correspondance des deux époux continue d'être très-tendre, romanesque même, au moins du côté d'Ampère; il a un fond de mélancolie et de poésie.

Ce matin, je suis allé hors la ville chercher un endroit champêtre pour relire les lettres où ma Julie a peint les sentiments qu'elle éprouvait après mon départ. Ces sentiments et ces lettres sont tout ce qui me reste de mon ancien bonheur.

... Je viens de faire la revue de mes petits trésors : j'ai relu trois anciennes lettres de ma Julie, j'ai pesé toutes les paroles de celle qui a décidé de mon sort.

Voici maintenant un récit d'aventures et de mésaventures, un de ces voyages à pied dont on se rappelle avec tant de plaisir les petites misères, une fois qu'on est séché et reposé.

Me voici mieux disposé aujourd'hui à te faire le récit de mes petites aventures; tout fut bien jusqu'à Trévoux, où je dînai chez M. Billiond avec lui, sa femme, son frère et son clerc. Mme Billiond est fort jeune; ses traits réguliers, mais durs; il y a quelque chose de singulier dans ses sourcils, qui semblent révéler je ne sais quoi d'*atroce;* on ne peut en soutenir la vue : sans cette expression farouche, elle pourrait passer pour jolie. Son beau-frère m'en a fait l'éloge, et je regarde ce qu'il m'en a dit comme bien contraire à l'opinion de Lavater.

Je me décidai, à cause du mauvais état des chemins de traverse, à suivre la route de Châtillon, tant que je pourrais aller. On me parla alors d'une carriole; je courus à l'auberge où on la prend, elle était partie : pour trente sols j'aurais épargné mes pieds et mes souliers. J'eus de la pluie jusqu'à Villeneuve; je voulais y coucher à la belle étoile; mais voyant le temps s'éclaircir, je continuai ma route. La boue de Bresse passait toujours par-dessus les quartiers de mes chaussures; j'arrivai à huit heures à Châtillon, où je n'eus que les premières gouttes d'une pluie à verse : si elle était venue plus tôt, le parapluie que m'avait prêté Billiond aurait été bientôt percé.

Me sentant le lendemain un peu refait, je voulus passer au Chapuis pour y voir M. et

Mme Dussablon. Cela allonge d'une bonne demi-heure; j'espérais m'y reposer, et y déjeuner. Mais arrivé là, à sept heures du matin, on me dit qu'étant un peu fatigués, monsieur et madame ne se lèveraient qu'à neuf heures. Sur-le-champ, je fus rejoindre le grand chemin à Neuville, où j'achetai une demi-livre de pain que je mangeai en marchant avec un morceau de saucisson. Ayant encore à faire près de trois lieues pour arriver à Bourg, je me sentis si las, si las, que je me couchai au pied d'un arbre sans savoir quel parti prendre. Les cinq lieues faites la veille dans la boue m'avaient coupé les jambes, comme on dit ici. Incapable de continuer, j'attendais sur la route, quand voici venir une carriole; j'approche, c'était Cardon, Grippière, etc., qui justement revenaient de Sondron. Je montai auprès d'eux, et comme ils ne voulurent pas que j'entrasse dans les frais, je m'en tirai pour quinze sous d'étrennes au conducteur. Rentré à midi, j'ai dormi jusqu'à deux heures, et donné ma leçon à quatre.

Ampère, on le voit, est habituellement d'assez bonne humeur, même dans cette solitude, cette sorte de veuvage que les circonstances lui ont imposé avant le temps. Mais il a aussi des moments de découragement et de vagues aspirations. « L'état de mon esprit est singulier, écrit-il; je suis comme un homme qui se noierait et qui chercherait inutilement une branche pour s'accrocher. Les idées de Dieu, d'éternité, dominaient parmi celles qui flottaient dans mon imagination. » Il ne faut pas se représenter Ampère comme un pur savant, loin de là; mais, au contraire, comme une âme passionnée, ardente, mystique même; Ballanche, qui le connaissait bien, disait de lui qu'il avait un brasier dans le cœur.

Julie, elle, est beaucoup plus calme et modérée; elle représente la raison du ménage, on pourrait dire : la prose. Elle appelle quelquefois Ampère « son fils, » par une espèce de jeu convenu et de tendresse protectrice, et, en effet, il semble qu'elle soit la maman; ramenant en toutes choses son étourdi de mari à la sagesse et à la réalité. Ainsi, elle ne goûte que médiocrement les promenades sentimentales d'André, et redoute ses distractions :

Je te trouve bien pastoral d'aller lire mes lettres dans les prés : j'ai peur que tu ne les sèmes en chemin, et que tout ce que je t'adresse ne tombe sous les yeux des premiers venus. Si je te connaissais plus soigneux, combien je te confierais de jolies choses! Tu saurais que je t'aime bien, que j'ai grande envie de te revoir, que tous les soirs j'aurais mille choses à te conter qui restent là, et qui me font soupirer; enfin tu saurais que lorsqu'on a tant fait que de prendre un mari, on l'aime trop pour en être séparée, et que cette absence m'ennuie.

D'autres fois, Julie donne des conseils à son mari, le reprend au besoin, ne craint point de s'accuser elle-même. La lettre suivante ne donne-t-elle pas une haute idée de la raison et du cœur de cette femme?

Pourquoi t'imaginer que le temps que tu as sacrifié à tes affaires a pu gâter ton séjour ici ? N'avons-nous pas eu de bons moments ensemble, quand je te donnais le bras, ou bien en courant avec le petit sous les arbres de Bellecour ? Tout cela, n'était-ce pas des jouissances? Tu les a bien comprises, et ta lettre, qui vient de me faire pleurer, n'est pas écrite par un cœur insensible; je l'aime bien, cette lettre, elle m'a peint ton âme, et ton âme est ce que j'aime le plus en toi; elle n'est pas ordinaire : elle sacrifierait tout au bonheur de ton amie; mais ta mère, tu dois aussi l'aimer bien tendrement; tu l'aimes! mais pas comme il faut aimer une mère. Tu ne m'as pas dit un mot de gronderie lorsque je te parlais d'elle un certain soir que j'avais l'esprit monté; j'aurais voulu que tu m'eusses fait sentir que j'avais tort, et que ce ne soit pas moi qui m'en fusse aperçue la première. Je suis injuste lorsque j'ai de l'ennui; cette pauvre mère en a eu, et en a tant encore!!! Mon bon ami, mon André, écris lui donc toutes les tendresses que tu sens pour elle. Le grand bonheur qu'un cœur maternel puisse éprouver est de retrouver dans celui de ses enfants une partie de ses propres sentiments, de ceux qui l'ont animée dans tous les soins qu'elle leur a prodigués.

Digitized by Google

Mais il faut abréger. Aussi bien, nous approchons de la fin. La maladie de Julie faisait des progrès; la pauvre femme ne se levait plus guère, se sentait vieille avant le temps. Elle unissait son mari et son enfant dans la même espèce de sollicitude.

Je vous regarde tous les deux comme mes fils, écrit-elle, car les maux m'ont vieillie et m'ont laissé le loisir de faire des réflexions qui ont mûri ma raison. Ainsi, quoique nos âges se rapprochent, crois bien que ta femme a dix ans de plus que toi; cela peut être pris dans tous les sens, car la fraîcheur, l'activité, la gaieté, les grâces de la jeunesse, tout est disparu; mon cœur est le même, il t'aime toujours, et cela te suffit, n'est-ce pas, mon bon André; je t'embrasse à cette pensée, et tu me réponds de même.

Ampère était venu passer les vacances de 1802 près de sa femme, à Saint-Germain et à Polémieux. Il espérait toujours une place au lycée de Lyon, mais les lycées ne s'organisaient pas, et, au mois de novembre, il fallut retourner à Bourg reprendre ses leçons à l'École centrale. Cependant il était sur le point de toucher au but, et au mois d'avril suivant arriva la nomination si désirée. « Je vais vivre auprès de ma Julie pour toujours, s'écrie-t-il, quel bonheur! » Hélas! c'est à ce moment-là même, c'est lorsqu'il se voit au comble de ses vœux, que la solide et parfaite amie va lui être enlevée. Ils sont réunis, mais pour se dire l'éternel adieu. André a repris son journal, il y note les douleurs de ces derniers jours, et le réveil des sentiments religieux qui lui étaient naturels.

17 avril, dimanche de Quasimodo. Je reviens de Bourg pour ne plus quitter ma Julie.

21 mai, samedi. Promenade dans le jardin. Julie bien malade.

28, veille de la Pentecôte. Je parlai pour la première fois à M. Lambert un instant dans son confessionnal.

6 juin. Absolution.

7, mardi, Saint-Robert. Ce jour a décidé du reste de ma vie. (Ampère veut dire sans doute qu'il a eu ce jour-là des lumières inattendues, pris des résolutions de réforme morale.)

5, mardi. Première leçon au lycée de Lyon.

9, samedi. Le matin, Julie bien malade; je priai M. Mollet de me remplacer au lycée.

13, mercredi. A neuf heures du matin :

Multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

O mon Dieu, peut-être écouterez-vous encore la voix de vos miséricordes!

Ainsi finit ce rêve d'un moment, ces jours d'affection pure et de bonheur domestique. Ampère était réservé aux joies de la découverte scientifique ; son nom était destiné à devenir illustre entre tous, mais il n'oublia jamais les souvenirs de sa jeunesse. En 1816, au milieu de sa brillante carrière, il écrivait à Ballanche : « Oh! je n'aurais jamais dû venir à Paris! Pourquoi ne suis-je pas resté toute ma vie professeur de chimie à Bourg ou à Lyon? Je n'ai jamais été heureux que pendant ce temps si court; là, avec elle, je serais devenu un grand homme. Mais il n'est plus temps! » Ampère se trompait; ses grandes découvertes sont de 1820.

ED. SCHERER.

Aux citations contenues dans ce travail littéraire sur le *Journal et la correspondance d'Ampère,* de l'éminent critique du *Temps,* travail que nous avons été, bien à regret, obligé de mutiler en plus d'un point pour n'en garder que ce qui pouvait convenir à nos jeunes lecteurs, nous ajouterons une page admirable écrite par Ampère quinze mois après la mort de sa femme; cette page ne faisait pas encore partie du recueil analysé par M. Scherer quand il l'a eu entre les mains.

Le sentiment religieux, le sentiment

chrétien qui respire dans chacun des mots de cette page est pour toucher profondément tous les cœurs, à quelque religion qu'on appartienne. C'est le cri du naufragé resté longtemps seul devant sa souffrance comme dans une île déserte, et dont l'âme enfin s'est tournée vers Dieu. La fermeté et l'élévation de cette page rappelle les plus beaux passages de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

P.-J. Stahl.

« Septembre 1805.

« Défie-toi de ton esprit; il t'a si souvent trompé! Comment pourrais-tu encore compter sur lui ? Quand tu t'efforçais de devenir philosophe, tu sentais déjà combien est vain cet esprit qui consiste en une certaine facilité à produire des pensées brillantes. Aujourd'hui que tu aspires à devenir chrétien, ne sens-tu pas qu'il n'y a de bon esprit que celui qui vient de Dieu ? L'esprit qui nous éloigne de Dieu, l'esprit qui nous détourne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement.

« L'esprit n'est fait que pour nous conduire à la vérité et au souverain bien.

« Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu! Qui foule aux pieds la vaine sagesse pour posséder celle de Dieu méprise l'esprit autant que le monde l'estime. — Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité.

« La doctrine du monde est une doctrine de perdition. — Il faut devenir simple, humble, et entièrement détaché avec les hommes; il faut devenir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

« La figure de ce monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. — Mais la vérité de Dieu demeure éternellement; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. — Mon Dieu! que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie, toutes ces vastes conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repaît si avidement? En vérité, *rien,* que de pures vanités.

« Étudie cependant, mais sans aucun empressement.

« Que la chaleur déjà à demi éteinte de ton âme te serve à des objets moins frivoles. — Ne la consume pas à de semblables vanités.

« Prends garde de ne te pas laisser préoccuper par les sciences comme ces jours passés.

« Travaille en esprit d'oraison. — Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille. Que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste.

« N'écris que d'une main. — De l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père. — Sans cette précaution, tu te briserais infailliblement la tête contre quelque pierre. — Que je me souvienne toujours de ce que dit saint Paul: « Usez « de ce monde comme n'en usant pas. » Que mon âme, à partir d'aujourd'hui, reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ.

« Bénissez-moi, mon Dieu. »

André-Marie Ampère.

Digitized by Google

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LE MONOPOLE.

LE PÈRE DUPONT. — La concurrence est en effet une bonne chose, mais elle n'est pas toujours possible.

ROBERT. — Sans doute, quand vous êtes le seul à posséder une mine de charbon de terre, et qu'il n'y en a plus à cent lieues à la ronde, vous en avez le monopole, vous êtes le seul à vendre du charbon de terre.

LE PÈRE DUPONT. — Je n'ai pas besoin d'avoir une mine pour avoir un monopole : s'il n'y a de place ici que pour un seul menuisier, si un second ne devait pas trouver de quoi vivre en travaillant à côté de moi, j'aurais, en fait, c'est-à-dire tout naturellement, le monopole de la menuiserie dans le village.

JEAN. — Le monopole est le contraire de la concurrence, n'est-il pas vrai?

L'INSTITUTEUR. — Parfaitement.

JEAN. — Mais alors le monopole est une mauvaise chose, puisque la concurrence est une bonne chose?

LE PÈRE DUPONT. — Le monopole est bon pour celui qui en jouit, parce qu'il peut élever les prix.

ROBERT. — Mais le monopole n'est pas bon pour les consommateurs, car ce sont eux qui payent les hauts prix.

L'INSTITUTEUR. — Il y a des monopoles de fait, comme lorsqu'il n'y a qu'un seul médecin dans le canton ; ou lorsqu'il y en a deux, et que tout le monde n'a confiance que dans l'un d'eux. Puis il y a des monopoles naturels, comme posséder un grand talent pour la peinture, pour la musique, ou être un grand orateur, ou même un très-habile tailleur, ébéniste, relieur, que sais-je... nous n'avons qu'à admirer ces monopoles naturels, et à payer... tant pis pour ceux qui sont envieux ou jaloux.

Ce n'est presque jamais de ces monopoles là dont on se plaint, mais des monopoles créés par la loi; or, de nos jours, la loi n'accorde plus de monopole dans un intérêt privé. Si de nos jours un particulier semble encore jouir d'un monopole légal, ou comme on dit aussi d'un privilége, en y regardant de près, on verra toujours que c'est dans un intérêt public qu'il a été accordé, et pour un temps limité.

ROBERT. — Je voudrais bien en connaître un exemple.

L'INSTITUTEUR. — Nous en trouvons un dans la ville voisine. Cette ville n'étant pas assez riche pour bâtir un pont sur la rivière, il s'est présenté un particulier qui a offert de construire un pont, à la condition : 1° Qu'on promettrait de ne pas en construire un second d'ici à 25 ans; 2° Qu'on l'autorisât à percevoir quelques centimes de toute personne traversant le pont.

Comme on avait besoin du pont, on accepta le marché avec empressement. C'est un privilége accordé dans un intérêt public.

LE PÈRE DUPONT. — Il en est de même pour la compagnie du gaz; la compagnie disait, si vous admettez une concurrence, je n'entreprendrai pas l'éclairage, car je ne gagnerais pas assez pour la peine que je me donnerais.

L'INSTITUTEUR. — Seulement, en pareil cas, la ville établit un contre-poids au monopole, et l'empêche de nuire : 1° en fixant le prix du gaz, et 2° en stipulant que la compagnie devra introduire les perfectionnements trouvés ailleurs.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le monopole doit être l'exception, Il en est seulement deux ou trois qu'on approuve généralement, qui me les dira?

ROBERT. — Il y a d'abord le tabac et la poudre à feu.

LE PÈRE DUPONT. — Et puis la poste et le télégraphe.

L'INSTITUTEUR. — Très-bien. Ces monopoles sont exploités par l'État dans un intérêt public.

LE PÈRE DUPONT. — Je pense que dans le cas où un particulier jouit d'un monopole de fait, comme lorsqu'il y a un seul cordonnier dans un endroit, il y a une ressource.

ROBERT. — Laquelle?

LE PÈRE DUPONT. — S'il élève trop les prix, on se fournit dans une localité voisine.

L'INSTITUTEUR. — Souvent, en effet, ces sortes de monopoles sont facilement vaincus par le consommateur : il n'a qu'à ne pas se soumettre aux exigences exagérées du producteur. »

CONSOMMATION.

Un jour, en classe, on venait de lire un passage où se trouvait le mot consommation, puis les mots consommer et consommateur, Jean, qui n'en avait pas bien compris la signification demanda : « Qu'est-ce que consommer?

PHILIPPE. — Je le sais : consommer, c'est manger.

L'INSTITUTEUR. — Cette application n'est juste que lorsqu'il s'agit de denrée alimentaire, de pain, de viande. Pour le vin, on devrait dire : consommer c'est boire. Mais comment consommera-t-on un habit?

PHILIPPE. — Puisqu'on ne peut pas le manger, on ne peut pas le consommer?

L'INSTITUTEUR. — Sans doute, on ne mange pas les habits, mais qu'en fait-on?

PIERRE. — On les porte.

L'INSTITUTEUR. — Ne peut-on pas dire qu'on consomme un habit, si on le porte jusqu'à ce qu'il soit usé?

PHILIPPE. — Je n'ai jamais entendu dire cela.

L'INSTITUTEUR. — On ne dit pas non plus habituellement qu'on consomme une maison. On trouverait que c'est une manière singulière ou drôle de s'exprimer; toutefois, si quelqu'un s'en servait, qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire?

JACQUES (après un moment de réflexion). — Qu'on l'habite.

L'INSTITUTEUR. — Très-bien. Consommer une maison, cela ne peut vouloir dire qu'une chose : qu'on l'habite; et la maison n'est entièrement consommée que lorsque...?

PHILIPPE. — Il faut la reconstruire.

L'INSTITUTEUR. — Et comment consomme-t-on la musique?

PIERRE. — En l'écoutant.

L'INSTITUTEUR. — Et le livre?

JACQUES. — En le lisant.

L'INSTITUTEUR. — La denrée alimentaire est faite pour être mangée, l'habit pour être porté, la maison pour être habitée, la musique pour être écoutée, le livre pour être lu; consommer un objet c'est donc... qui me dira le mot?

PIERRE. — En faire usage.

JACQUES. — L'utiliser.

L'INSTITUTEUR. — Oui, consommer, c'est utiliser; c'est faire d'un objet l'usage ou l'emploi auquel il est destiné.

Dites-moi maintenant : coudre un habit, est-ce le consommer?

JACQUES. — Oh non, coudre un habit, ce n'est pas l'utiliser, c'est le produire.

L'INSTITUTEUR. — Ce n'est donc pas le tailleur qui consomme l'habit?

Digitized by Google

PIERRE. — Il consomme le drap, les aiguilles et le fil avec lesquels il le coud, ou le produit.

L'INSTITUTEUR. — En effet, les objets fabriqués, tant qu'ils sont encore chez le fabricant ou le marchand, sont des produits, ou des marchandises. Ces objets n'entrent en consommation que chez le dernier acheteur. Quand un objet cesse d'être en vente, on dit souvent qu'il est consommé.

Je voudrais bien savoir si le drap acheté par le tailleur est consommé.

PHILIPPE. — Pour le marchand de drap, oui, mais pas pour le tailleur.

L'INSTITUTEUR. — Le tailleur achète le drap comme matière première (vous vous rappelez ce que cela veut dire), il le travaille, c'est-à-dire le transforme en habit. Le drap a été utilisé.

Peut-on transformer tous les produits?

JACQUES. — On ne peut pas tranformer l'habit.

PIERRE. — Ni la maison.

L'INSTITUTEUR. — Vous comprendrez maintenant qu'il y a : 1° des consommations utiles (quand on fait usage d'un objet); 2° des consommations reproductives (matières premières, rentes et autres placements) : et 3° des consommations stériles, quand on détruit des objets sans les utiliser ni les transformer.

Quand on parle de consommer sans autre explication, cela veut toujours dire utiliser. »

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE POMME

VIII.

J'étais tout à fait convertie à cette humble vie lorsque dans la soirée du mercredi, — je suis bien sûre que c'était un mercredi, — je bondis brusquement en entendant les Jones dire qu'ils allaient bientôt être forcés de vendre leur panier de pommes! Pour le coup, je tombai en faiblesse.

« Quoi ! pensais-je, en est-il toujours ainsi dans cette vie? A peine sommes-nous habitués à une condition, à peine avons-nous triomphé des épreuves qu'elle comportait, et il faut courir à travers les difficultés d'une vie encore nouvelle. »

Je me contins cependant, car je n'étais pas restée une semaine près de la couchette de Johnny sans apprendre un peu la résignation.

Ce jour-là même, une voix amie frappa mon oreille. Qui était-ce sinon la chère vieille nourrice Hinton, et mieux encore, avec elle Reginald! Je sentis mon cœur battre à la vue de sa figure brune; il entrait bruyamment pour voir Johnny dont M. Neville lui avait parlé. C'était un aimable tableau que celui que formaient ces deux enfants, si bons chacun à leur façon. Reginald apportait à Johnny comme cadeau de Noël une petite pièce de monnaie dorée. C'étaient 10 shellings en or, juste le prix des outils dont le petit sculpteur avait besoin et après lesquels je l'avais souvent entendu soupirer, comme vers une chose irréalisable.

Johnny, ravi, offrit à son tour à Reginald un coupe-papier en bois de cèdre, sur le

manche duquel il avait gravé un vaisseau et une ancre, et les deux jolis paniers qu'il avait faits pour les jeunes demoiselles. Mme Hinton s'en chargea, ainsi que d'un gentil berceau pour la poupée de la petite Bertha.

Reginald était de ceux, plus rares qu'on ne croit, qui savent remercier et apprécient plus encore l'intention que le don. Il loua avec une grâce expansive l'œuvre des mains de Johnny. Le bon petit Johnny était enchanté de voir ses petits travaux plaire à Reginald.

Les deux garçons se firent force amitiés, pendant que Mrs Jones montrait son ouvrage à la nourrice, qui, après avoir très-minutieusement examiné les deux robes, déclara que le travail était bien fait, et c'était beaucoup, car je l'ai rarement entendue louer sans restriction une couture ou un repassage soumis à son inspection. La nourrice promit d'autres travaux, des chemises pour maître Reginald qui allait reprendre la mer. Elle recommanda de porter chez l'amiral la toilette de lady Jemima.

« Vous ferez bien aussi de prendre les pommes que ma maîtresse vous a données, ajouta-t-elle ; j'ai parlé de vous en bons termes à Mrs Parsons, la femme de charge du château, elle vous en donnera un bon prix ; et elle aura raison, ce n'est pas partout qu'elle se procurerait des pommes pareilles. Je n'en ai jamais vu de meilleures ; elle en a besoin pour son dessert de Noël ; n'oubliez pas d'y aller de bonne heure, car tout est toujours sens dessus dessous chez l'amiral. Combien je préfère notre maison tranquille à toutes leurs belles demeures, malgré les robes de soie de la femme de charge dès le matin. »

Après ce discours, et avec un air de contentement un peu forcé dans sa prétendue préférence pour la simplicité, elle prit son paquet et se remit en route, Reginald la suivit bientôt.

C'était donc vrai, une nouvelle aventure, un nouveau changement me menaçait encore !

Le lendemain après le déjeuner, les jeunes filles se mirent à l'ouvrage ; Johnny très-heureux sculptait avec ses nouveaux outils qui lui facilitaient beaucoup son travail. La veuve nous prit alors sur la planche, nous frotta avec un linge propre, pour nous donner bonne mine, nous replaça dans le panier, s'habilla de son mieux, mit sur un de ses bras, dans une serviette, la belle toilette de lady Jemima et sur l'autre notre panier, et ayant dit adieu à ses enfants elle s'achemina vers la demeure de l'amiral. Je soupirai quand je sentis que je quittais ce toit paisible, et surtout le résigné Johnny ; néanmoins, j'avais eu la consolation de voir dans les regards ranimés des petites filles que les bontés si bien justifiées de ma maîtresse apportaient dans cette demeure la santé et la force.

Je reconnus la route, nous passâmes près de l'église et de l'école si bien tenue ; je jetai à la dérobée un coup d'œil sur le verger, défeuillé, mais toujours chéri. Je vis les touffes de roses de Chine épanouies sous la fenêtre de ma maîtresse, et ma mémoire me retraça toutes ces chères formes si familières. Mon bon maître dans sa large veste, son long gilet et ses guêtres sur ses souliers à clous ; mon aimable maîtresse, les garçons, les filles, Mlle Ribs ; — où étiez-vous tous au moment où passèrent devant cette porte si bien connue les pauvres pommes, qui avaient mûri au milieu de vous ?

Je crus un moment avoir entendu dans le lointain la voix de la cuisinière qui grondait rudement Stéphan ; mais c'était l'ouvrage de mon imagination surexcitée par mes souvenirs.

Digitized by Google

Nous atteignîmes bientôt la loge de l'amiral; je sentais la pauvre veuve Jones trembler si fort que le panier sautait, quand elle demanda timidement la permission d'aller avec les pommes jusqu'au château. Une voix lui répondit durement :

« On n'a que faire de pommes ici, bonne femme, il est inutile d'y en apporter. »

Ces paroles impliquaient tant de mépris pour les pommes que j'en fus émue. On



devrait être au-dessus d'impertinences pareilles, et pourtant je les aurais relevées si j'en avais été libre. La pauvre veuve Jones connaissait mieux le monde ; elle n'insista pas pour ses pommes auprès du concierge, elle ne tourna pas sur ses talons avec un mouvement de colère, comme j'aurais fait à sa place, mais sur son observation qu'elle apportait une toilette pour lady Jemima, la porte s'ouvrit devant nous.

En entrant, je pensai involontairement aux contes de fées que j'avais entendu lire par Reginald et Alice, car à peine délivrées du dragon qui veillait à la porte, nous rencontrâmes un monstre, l'énorme chien de l'amiral, qui se mit à sentir et à flairer la veuve de façon à l'effrayer beaucoup. Satisfait sans doute de son examen et convaincu qu'il n'y avait pas de trahison à craindre, il se permit d'approcher son museau du panier qui me portait moi et ma fortune. Je sentis avec terreur son haleine passer sur nous. Par bonheur les

pommes n'entraient pas dans son régime; nous étions sauvées.

Un griffon d'Allemagne fit mine à son tour d'attaquer les jambes de la veuve, et à sa suite arriva jusqu'à Joé, la grosse chienne épagneule, grognant et jappant fièrement; mais comme elle était asthmatique et corpulente, elle lâcha bientôt prise.

La veuve gravit le perron qui conduisait au vestibule, heureuse d'échapper à toutes ces bêtes, quand un grand laquais, qui flânait dans le vestibule en lisant un journal, s'interrompit pour lui demander ce qu'elle voulait, et d'un air important lui fit signe de descendre.

« Par la porte de derrière, allez par la porte de derrière, s'il vous plaît, ma chère; des personnes comme vous n'ont que faire ici, entendez-vous? Cherchez bien vite, en faisant le tour, la porte de la cuisine; ce n'est pas ici la place des vagabonds!

— A quel propos, monsieur, chassez-vous ainsi d'honnêtes gens? » cria une voix de tonnerre, que je reconnus promptement pour celle de l'amiral, entré, sans qu'on l'entendît, dans le vestibule. « Je croyais que vous étiez là pour les introduire et non pour les renvoyer. Vous auriez dû conduire poliment madame jusqu'où elle désire aller, monsieur! Je voudrais vous avoir à mon bord, monsieur, pour refaire votre éducation.

« Eh bien, madame, ajouta le vieil amiral tout échauffé, ne faites pas attention à ce polichinelle; je vais vous conduire moi-même... oui, oui, je comprends, la toilette de lady Jemima, c'est très-bien; vous nous êtes recommandée par mon frère Charles; je sais tout cela, vous avez un fils boiteux. J'achèterai, ou du moins Mrs Parsons achètera vos pommes, mais c'est mon affaire de les payer et d'ajouter à leur prix de quoi fêter Noël. »

« Quant à vous, drôle, ne vous avisez plus de renvoyer ainsi des gens honorables, entendez-vous? »

L'amiral fit le grand tour pour conduire la veuve à l'autre porte; après quoi, jouant en l'air avec son lourd bâton de promenade, et ayant sifflé tous ses chiens, il continua sa promenade avant que la veuve trouvât le temps de le remercier de la guinée qu'il lui avait mise, au dernier moment, dans la main.

M. James, le grand laquais, ne parut pas attacher d'importance à la semonce qu'il avait reçue. Évidemment il était habitué à la vivacité d'un vieux gentleman excentrique; mais il se plia aux désirs de l'amiral jusqu'à guider complaisamment la veuve par le plus long passage voûté que j'aie jamais vu, et nous introduisit enfin dans la chambre de la femme de charge, le cabinet d'État de Mrs Parsons; après quoi je ne doute pas qu'il ne soit retourné fort tranquillement à son journal dans le vestibule.

Le bon amiral, très-distingué dans son corps (il avait commandé un vaisseau à la bataille du Nil et à Trafalgar), s'était marié tard. Sa femme, lady Jemima, était en rapport d'âge avec lui, par conséquent elle n'était plus très-jeune. C'était une personne d'une intelligence médiocre, mais elle était bonne et bien élevée. J'ai souvent entendu dire que sans un bon cœur il est difficile d'être vraiment bien élevé, et cela doit être vrai. Lady Jemima, n'ayant pas d'enfants, s'était, pour occuper son désœuvrement, mise à avoir une santé délicate. Elle trouvait que se soigner soi-même valait mieux que de ne rien faire, — cela remplissait ses journées pendant que l'amiral était à la mer; cela lui donnait occasion d'aller à Bath ou sur la côte, et la dispensait des choses qu'elle n'aimait pas, sans s'opposer toutefois à ce qu'elle prît part aux plaisirs qui s'offraient à elle.

Elle s'établit donc, en toute complai-

Digitized by Google

sance, dans cette position de femme délicate. Un peu indolente et reconnue maladive, elle abandonna le soin entier de la maison, de sa toilette et de sa famille à Mrs Parsons. Celle-ci, à la fois femme de charge, femme de chambre et cuisinière, comme Hécate, de la Fable, remplissait un triple rôle. Elle gouvernait, en avait conscience et le montrait. Aussi n'était-elle pas tout à fait dans son assiette — ou pour mieux dire n'y était-elle pas du tout, quand il lui fallait obéir. C'était la redoutable présence de cette grande autorité que la pauvre veuve Jones, un peu tremblante, affrontait en ce moment. Mrs Parsons menait tout le monde, excepté l'amiral, dont les voyages fréquents rompaient le joug, et la forçaient de recommencer son travail quand il revenait d'une traversée.

Miss CAMPBELL.

Imité de l'anglais par P.-J. STAHL.

La suite prochainement.

DÉLICATESSE

Le peintre Prud'hon, et Serres, le physiologiste, tous deux sans autre fortune que leurs talents, s'ôtèrent, dans un concours, le prix à eux-mêmes, et travaillèrent pour un concurrent. Prud'hon envoya ainsi à Rome un rival qui, sans lui, n'eût pu continuer ses études[1]. Serres, au concours de médecine, en 1813, ayant parmi ses camarades un pauvre Anglais interné, qui ne recevait rien de chez lui, et mourait de faim, imagina de concourir pour lui, réussit contre lui-même, et le fit ainsi placer élève à l'Hôtel-Dieu.

MICHELET.

L'Académie française avait satisfait l'unique ambition de Brifaut. Quelques années plus tard, la révolution de juillet 1830 le frappait au cœur. Il fit voir, en cette occasion, que l'aménité des manières n'exclut pas la fermeté de l'âme. La royauté nouvelle lui avait offert une pension équivalant à celle qu'il tenait du roi Charles X; voici la réponse : « Honoré des bienfaits du roi déchu, je me vois dans l'impossibilité d'en recevoir d'autres. Je ne puis ni ne veux déplacer ma reconnaissance. Puisque le gouvernement est généreux, j'espère qu'il me pardonnera d'être fidèle. » Noble refus, noblement exprimé. On aime à sentir un caractère sous le talent, un homme sous l'écrivain.

JULES SANDEAU.

1. Ce trait touchant, emprunté à la vie de Prud'hon, nous offre l'occasion de signaler à nos lecteurs un excellent et très-bel ouvrage in-8° que vient de publier M. Charles Clément à la librairie Didier. Ce beau livre est le plus complet qui ait paru sur la vie et l'œuvre de Prud'hon. Il appartenait au savant critique d'art, à qui nous devons la vie de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de Raphaël, œuvre devenue classique en son genre, de rendre cet hommage à cet illustre peintre. Le volume dont nous parlons est orné de trente remarquables fac-simile des principales œuvres de Prud'hon dus au procédé tout nouveau de reproduction dont M. Aroza est l'inventeur.

Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

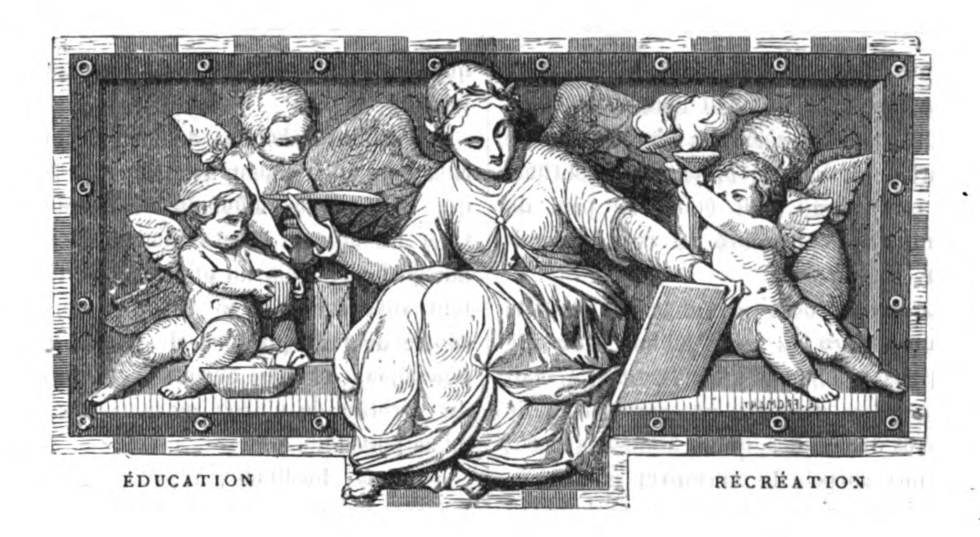
DESSIN PAR A. DE SAINT-AUBIN.



Minet aimerait mieux boire tout seul.

Le Directeur-Gérant, J. HETZEL.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER

CHAPITRE XIV.

UNE DÉCLARATION DE GUERRE.

Le travail fut repris le jour même. Tout prétexte de discussion avait disparu. Le colonel Everest et Mathieu Strux ne se pardonnèrent pas, mais ils reprirent ensemble le cours des opérations géodésiques.

Sur la gauche de cette large trouée, pratiquée par l'incendie, s'élevait un monticule très-visible, à une distance de cinq milles environ. Son point culminant pouvait être pris pour mire et servir de sommet au nouveau triangle. L'angle qu'il faisait avec la dernière station fut donc mesuré, et, le lendemain, toute la caravane se porta en avant à travers la forêt incendiée.

C'était une route macadamisée de charbons. Le sol était encore brûlant; des souches fumaient çà et là, et il s'élevait une buée chaude toute imprégnée de vapeurs. En maint endroit, des cadavres carbonisés, appartenant à des animaux surpris dans leur retraite, et que la fuite n'avait pu soustraire aux fureurs du feu. Des fumées noires, qui tourbillonnaient à de certaines places, indiquaient encore l'existence de foyers partiels. On pouvait même croire que l'incendie n'était pas éteint, et que sous l'action du vent, reprenant bientôt avec une nouvelle force, il achèverait de dévorer la forêt tout entière.

C'est pourquoi la commission scientifique pressa sa marche en avant. La caravane, prise dans un cercle de feu, eût été perdue. Elle avait hâte de traverser ce

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

théâtre de l'incendie dont les derniers plans latéraux brûlaient encore. Mokoum excita donc le zèle des conducteurs de chariot, et, vers le milieu de la journée, un campement était établi au pied du monticule déjà relevé au cercle répétiteur.

La masse rocheuse qui terminait cette extumescence du sol semblait avoir été disposée par la main de l'homme. C'était comme un dolmen, un assemblage de pierres druidiques, qu'un archéologue eût été fort surpris de rencontrer en cet endroit. Un énorme grès conique dominait tout l'ensemble, et terminait ce monument primitif qui devait être un autel africain.

Les deux jeunes astronomes et sir John Murray voulurent visiter cette bizarre construction. Par une des pentes du monticule, ils s'élevèrent jusqu'au plateau supérieur. Le bushman les accompagnait.

Les visiteurs n'étaient plus qu'à vingt pas du dolmen, quand un homme jusqu'alors abrité derrière l'une des pierres de la base, apparut un instant; puis, descendant le monticule et roulant pour ainsi dire sur lui-même, il se déroba rapidement sous un épais taillis que le feu avait respecté.

Le bushman ne vit cet homme qu'un instant, mais cet instant lui suffit à le reconnaître.

« Un Makololo ! » s'écria-t-il, et il se précipita sur les traces du fugitif.

Sir John Murray, entraîné par ses instincts, suivit son ami le chasseur. Tous les deux battirent le bois sans apercevoir l'indigène. Celui-ci avait gagné la forêt dont il connaissait les moindres sentiers, et le plus habile dépisteur n'aurait pu le rejoindre.

Le colonel Everest, dès qu'il fut instruit de l'incident, manda le bushman et l'interrogea à ce sujet. Quel était cet indigène ? que faisait-il en cet endroit ? Pourquoi, lui, s'était-il jeté sur les traces du fugitif ?

« C'est un Makololo, colonel, répondit Mokoum, un indigène des tribus du Nord qui hantent les affluents du Zambèse. C'est un ennemi, non-seulement de nos Bochjesmen, mais un pillard redouté de tout voyageur qui se hasarde dans le centre de l'Afrique australe. Cet homme nous épiait, et nous aurons peut-être lieu de regretter de n'avoir pu nous emparer de sa personne.

— Mais, bushman, reprit le colonel Everest, qu'avons-nous à redouter d'une bande de ces voleurs? Ne sommes-nous pas en nombre suffisant pour résister ?

— En ce moment, oui, répliqua le bushman, mais ces tribus pillardes se rencontrent plus fréquemment dans le Nord, et là, il est difficile de leur échapper. Si ce Makololo est un espion, — ce qui ne me semble pas douteux, — il ne manquera pas de jeter quelques centaines de pillards sur notre route, et quand ils y seront, colonel, je ne donnerai pas un farthing de tous vos triangles ! »

Le colonel Everest fut très-contrarié de cette rencontre. Il savait que le bushman n'était point homme à exagérer le danger, et qu'il fallait tenir compte de ses observations. Les intentions de l'indigène ne pouvaient être que suspectes. Son apparition subite, sa fuite immédiate démontraient qu'il venait d'être pris en flagrant délit d'espionnage. Il paraissait donc impossible que la présence de la commission anglo-russe ne fut pas promptement dénoncée aux tribus du Nord. En tout cas, le mal était alors sans remède. On résolut seulement d'éclairer avec plus de sévérité la marche de la caravane, et les travaux de la triangulation furent continués.

Au 17 août, un troisième degré de la méridienne avait été obtenu. De bonnes observations de latitude déterminèrent

Digitized by Google

exactement le point atteint. Les astronomes avaient alors mesuré trois degrés de l'arc, qui avaient nécessité la formation de vingt-deux triangles depuis le point extrême de la base australe.

Vérification faite de la carte, on reconnut que la bourgade de Kolobeng n'était située qu'à une centaine de milles dans le nord-est de la méridienne. Les astronomes, réunis en conseil, résolurent d'aller prendre quelques jours de repos en ce village, dans lequel ils pourraient sans doute recueillir quelques nouvelles d'Europe. Depuis près de six mois, ils avaient quitté les bords de la rivière d'Orange, et, perdus dans ces solitudes de l'Afrique australe, ils étaient sans communication avec le monde civilisé. A Kolobeng, bourgade assez importante, station principale de missionnaires, ils parviendraient peut-être à renouer le lien civil brisé entre l'Europe et eux. En cet endroit, la caravane se referait aussi de ses fatigues et les approvisionnements pourraient être en partie renouvelés.

L'inébranlable pierre qui avait servi de mire lors de la dernière observation, fut prise comme point d'arrêt de cette première partie du travail géodésique. A ce jalon fixe devaient recommencer les observations subséquentes. Sa situation en latitude fut rigoureusement déterminée. Le colonel Everest, assuré de ce repère, donna le signal du départ, et toute la caravane se dirigea vers Kolobeng.

Les Européens arrivèrent à cette bourgade le 22 août, après un voyage dépourvu de tout incident. Kolobeng n'est qu'un amas de cases indigènes, dominé par l'établissement des missionnaires. Ce village, également nommé Litoubarouba sur certaines cartes, s'appelait autrefois Lepelolé. C'est là que le docteur David Livingstone s'installa pendant plusieurs mois, en l'année 1843, et qu'il se familiarisa avec les habitudes de ces Béchuanas, plus spécialement désignés sous le nom de Bakouins dans cette partie de l'Afrique australe.

Les missionnaires reçurent très-hospitalièrement les membres de la commission scientifique. Ils mirent à leur disposition toutes les ressources du pays. Là se voyait encore la maison de Livingstone, telle qu'elle était lorsque le chasseur Baldving la visita, c'est-à-dire ruinée et saccagée, car les Boërs ne la respectèrent pas dans leur incursion de 1852.

Les astronomes, dès qu'ils eurent été installés dans la maison des révérends, s'enquirent des nouvelles d'Europe. Le père principal ne put satisfaire leur curiosité. Aucun courrier, depuis six mois, n'était parvenu à la Mission. Mais, sous peu de jours, on attendait un indigène, porteur de journaux et de dépêches, dont la présence lui avait été signalée depuis quelque temps sur les rives du haut Zambèse. Dans son opinion, l'arrivée de ce courrier ne pouvait être retardée de plus d'une semaine. C'était précisément le laps de temps que les astronomes voulaient consacrer au repos, et, cette semaine, ils la passèrent tous en complet « farniente », dont Nicolas Palander profita pour revoir tous ses calculs.

Quant au farouche Mathieu Strux, il fréquenta peu ses collègues anglais et se tint à l'écart. William Emery et Michel Zorn employèrent utilement leur temps en promenades aux environs de Kolobeng. La plus franche amitié les liait l'un à l'autre, ces deux jeunes gens, et ils ne croyaient pas qu'aucun événement pût jamais briser cette intimité, fondée sur l'étroite sympathie de l'esprit et du cœur.

Le 30 août, le messager, si impatiemment attendu, arriva. C'était un indigène de Kilmiane, ville située sur l'une des embouchures du Zambèse. Un navire marchand, de l'île Maurice, faisant le commerce de la gomme et de l'ivoire, avait

Digitized by Google

atterri sur cette partie de la côte orientale dans les premiers jours de juillet, et déposé les dépêches dont il était porteur pour les missionnaires de Kolobeng. Ces dépêches avaient donc plus de deux mois de date, car le messager indigène n'avait pas employé moins de quatre semaines à remonter le cours du Zambèse.

Ce jour-là, un incident se produisit qui doit être raconté avec détails, car ses conséquences menacèrent gravement l'avenir de l'expédition scientifique.

Le père principal de la Mission, aussitôt l'arrivée du messager, remit au colonel Everest une liasse de journaux européens. La plupart de ces numéros provenaient de la collection du *Times*, du *Daily News* et du *Journal des Débats*. Les nouvelles qu'ils contenaient avaient, dans la circonstance, une importance toute spéciale, comme on en pourra juger.

Les membres de la commission étaient réunis dans la principale salle de la Mission. Le colonel Everest, après avoir détaché la liasse de journaux, prit un numéro du *Daily News* du 13 mai 1854, afin d'en faire la lecture à ses collègues.

Mais à peine eut-il lu le titre du premier article de ce journal, que sa physionomie changea soudain, son front se plissa, et le numéro du journal trembla dans sa main. Après quelques instants, le colonel Everest parvint à se maîtriser, et il reprit son calme habituel.

Sir John Murray se leva alors, et s'adressant au colonel Everest :

« Que vous a donc appris ce journal? lui demanda-t-il.

— Des nouvelles graves, messieurs, répondit le colonel Everest, des nouvelles très-graves, que je vais vous communiquer! »

Le colonel tenait toujours dans sa main le numéro du *Daily News*. Ses collègues, le regard fixé sur lui, ne pouvaient se méprendre à son attitude. Ils attendaient impatiemment qu'il prît la parole.

Le colonel se leva. Au grand étonnement de tous, et principalement de celui qui était l'objet de cette démarche, il s'avança vers Mathieu Strux, et lui dit :

« Avant de communiquer les nouvelles contenues dans ce journal, monsieur, je désirerais vous faire une observation.

— Je suis prêt à vous entendre, » répondit l'astronome russe.

Le colonel Everest, d'un ton grave, lui dit alors :

« Jusqu'ici, monsieur Strux, des rivalités plus personnelles que scientifiques nous ont séparés, et ont rendu difficile notre collaboration à l'œuvre que nous avons entreprise dans un intérêt commun. Je crois qu'il faut attribuer cet état de choses uniquement à cette circonstance que nous étions placés tous les deux à la tête de cette expédition. Cette situation créait entre nous un antagonisme incessant. A toute entreprise, quelle qu'elle soit, il ne faut qu'un chef. N'est-ce pas votre avis? »

Mathieu Strux inclina la tête en signe d'assentiment.

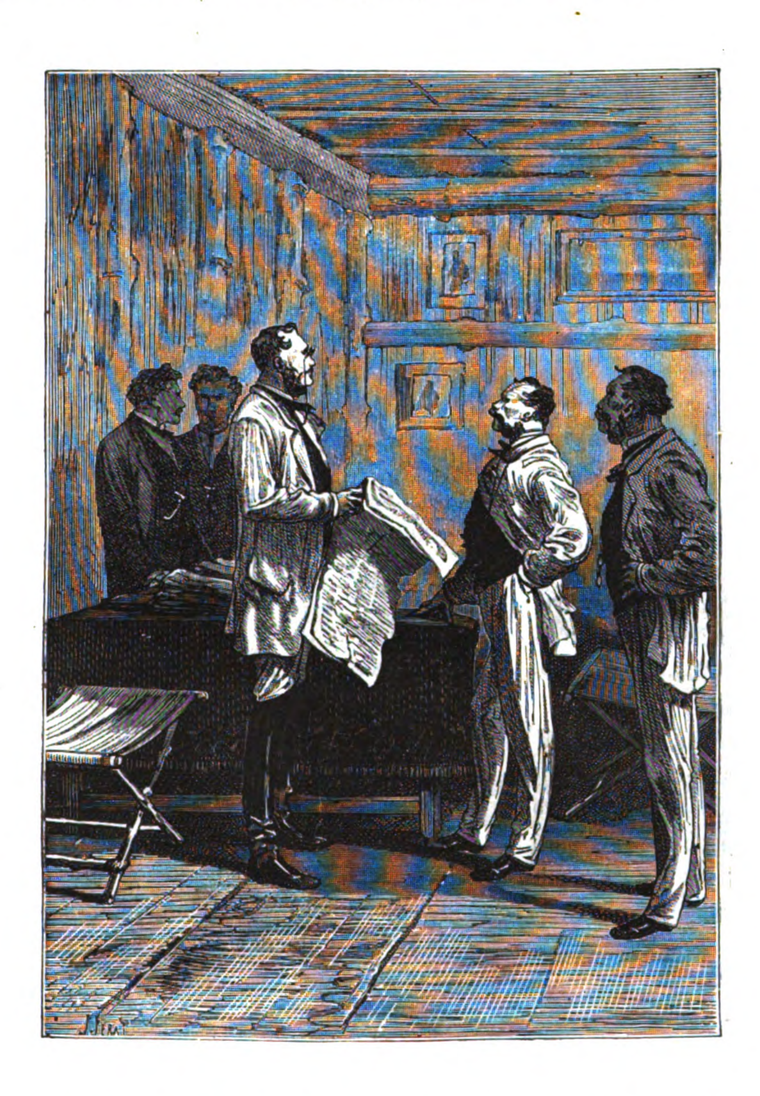
« Monsieur Strux, reprit le colonel, par suite de circonstances nouvelles, cette situation, pénible pour tous deux, va changer. Mais auparavant, permettez-moi de vous le dire, monsieur, j'ai pour vous une estime profonde, l'estime que mérite la place que vous occupez dans le monde savant. Je vous prie donc de croire à mes regrets de tout ce qui s'est passé entre nous. »

Ces paroles furent prononcées par le colonel Everest avec une grande dignité, et même avec une fierté singulière. On ne sentait aucun abaissement dans ces excuses volontaires noblement exprimées.

Ni Mathieu Strux, ni ses collègues, ne savaient où voulait en venir le colonel

Digitized by Google

Everest. Ils ne pouvaient deviner le mobile qui le faisait agir. Peut-être même, l'astronome russe, n'ayant pas pour se prononcer ainsi, les mêmes raisons que son collègue, était-il moins disposé à oublier son ressentiment personnel. Cependant, il surmonta son antipathie, et il répondit en ces termes :



« Colonel, je pense comme vous que nos rivalités, dont je ne veux point rechercher l'origine, ne doivent, en aucun cas, nuire à l'œuvre scientifique dont nous sommes chargés. J'éprouve également pour vous l'estime que méritent vos talents, et, autant qu'il dépendra de moi, je ferai en sorte qu'à l'avenir ma personnalité s'efface dans nos relations. Mais vous avez parlé d'un changement que les circonstances vont apporter à notre situation respective. Je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre, monsieur Strux, répondit le colonel Everest d'un ton qui n'était pas exempt d'une certaine tristesse. Mais auparavant donnez-moi votre main.

Digitized by Google

— La voici, » répondit Mathieu Strux, non sans avoir laissé voir une légère hésitation.

Les deux astronomes se donnèrent la main, et n'ajoutèrent pas une parole.

« Enfin ! s'écria sir John Murray, vous voilà donc amis !

— Non, sir, répondit le colonel Everest,



abandonnant la main de l'astronome russe, nous sommes désormais, ennemis ! ennemis séparés par un abîme ! ennemis qui ne doivent plus se rencontrer, même sur le terrain de la science ! »

Puis, se retournant vers ses collègues :

« Messieurs, ajouta-t-il, la guerre est déclarée entre l'Angleterre et la Russie. Voici les journaux anglais, russes et français qui rapportent cette déclaration ! »

En effet, à ce moment, la guerre de 1854 était commencée. Les Anglais, unis aux Français et aux Turcs, luttaient devant Sébastopol. La question d'Orient se traitait à coups de canon dans la mer Noire.

Les dernières paroles du colonel Everest

Digitized by Google

produisirent l'effet d'un coup de foudre. L'impression fut violente chez ces Anglais et ces Russes qui possèdent à un degré rare le sentiment de la nationalité. Ils s'étaient levés subitement. Ces seuls mots : « La guerre est déclarée! » avaient suffi. Ce n'étaient plus des compagnons, des collègues, des savants unis pour l'accomplissement d'une œuvre scientifique, c'étaient des ennemis qui déjà se mesuraient du regard, tant ces duels de nation à nation ont d'influence sur le cœur des hommes !

Un mouvement instinctif avait éloigné les Européens les uns des autres. Nicolas Palander lui-même subissait l'influence commune. Seuls, peut-être, William Emery et Michel Zorn se regardaient encore avec plus de tristesse que d'animosité, et regrettaient de n'avoir pu se donner une dernière poignée de main avant la communication du colonel Everest !

Aucune parole ne fut prononcée. Après avoir échangé un salut, les Russes et les Anglais se retirèrent.

Cette situation nouvelle, cette séparation des deux partis allait rendre plus difficile la continuation des travaux géodésiques, mais non les interrompre. Chacun, dans l'intérêt de son pays, voulut poursuivre l'opération commencée. Toutefois, les mesures devaient porter maintenant sur deux méridiennes différentes. Dans une entrevue qui eut lieu entre Mathieu Strux et le colonel Everest, ces détails furent réglés. Le sort décida que les Russes continueraient à opérer sur la méridienne déjà parcourue. Quant aux Anglais, tenant pour acquis le travail fait en commun, ils devaient choisir à soixante ou quatre-vingt milles dans l'Ouest un autre arc qu'ils rattacheraient au premier par une série de triangles auxiliaires; puis, ils poursuivraient leur triangulation dans ces conditions, et ils là continueraient jusqu'au vingtième parallèle.

Toutes ces questions furent résolues entre les deux savants, et il faut le dire, sans provoquer aucun éclat. Leur rivalité personnelle s'effaçait devant la grande rivalité nationale. Mathieu Strux et le colonel Everest n'échangèrent pas un mot malsonnant et se tinrent dans les plus strictes limites des convenances.

Quant à la caravane, il fut décidé qu'elle se partagerait en deux troupes, chaque troupe devant conserver son matériel. Mais le sort attribua aux Russes la possession de la chaloupe à vapeur, qui, évidemment, ne pouvait se diviser.

Le bushman, très-attaché aux Anglais, et particulièrement à sir John, conserva la direction de la caravane anglaise. Le foreloper, homme également fort entendu, fut placé à la tête de la caravane russe. Chaque parti garda ses instruments, ainsi que l'un des registres tenus en double, sur lesquels les résultats chiffrés des opérations avaient été consignés jusqu'alors.

Le 31 août, les membres de l'ancienne commission internationale se séparèrent. Les Anglais prirent les devants, afin de rattacher à la dernière station leur nouvelle méridienne. Ils quittèrent donc Kolobeng à huit heures du matin, après avoir remercié les pères de la Mission de l'hospitalité qu'ils avaient trouvée dans leur établissement.

Et si, quelques instants avant le départ des Anglais, l'un de ces missionnaires fût entré dans la chambre de Michel Zorn, il eût vu William Emery serrant la main à son ami d'autrefois, maintenant son ennemi, de par la volonté de Leurs Majestés la reine et le tzar !

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

DESSINS PAR A. DE SAINT-AUBIN

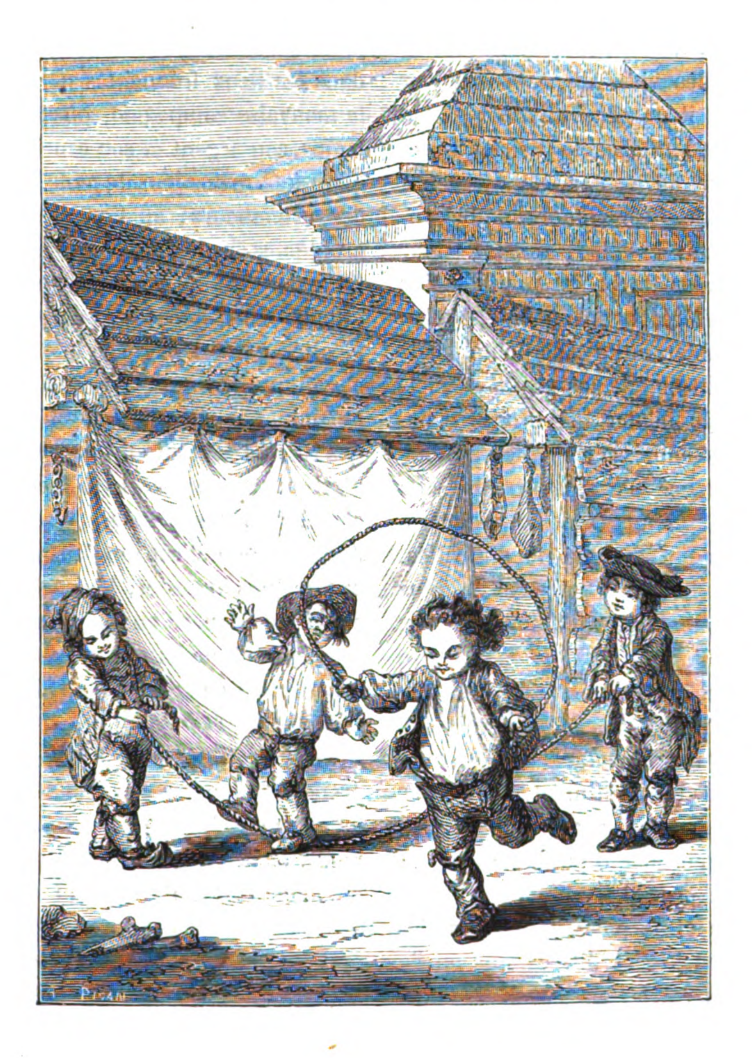


La sortie du collége. — La semelle.

Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

DESSINS PAR A. DE SAINT-AUBIN



Récréation du jeudi. — Le jeu de la corde.

Digitized by Google

LA JUSTICE DES CHOSES

VOLEUR!!!

Oui! voleur!... car il faut, quoi qu'il en coûte, flétrir les vices du nom qui leur appartient, et il ne servirait de rien de reculer devant l'implacable vérité.

Du menteur au voleur, la différence n'est pas grande. Le menteur vole la confiance des gens; le voleur soustrait leur bien. Le premier tort n'est pas le moins grand. Je préfère, quant à moi, qu'on m'enlève un objet, utile sans doute, mais qui, après tout, ne fait pas partie de moi-même, que de m'ôter ma propre clairvoyance, et la connaissance de la vérité.

Si la différence n'est pas grande, en outre, tout pousse à la franchir. Plus on a menti, plus on s'est créé de difficultés. Or le moyen le plus général et le plus facile de surmonter les difficultés, c'est, trop souvent, l'argent. Il n'y a même que ce moyen-là pour sortir de maints embarras. Acculé, désespéré, près de voir s'écrouler son fragile échafaudage, et, craignant la honte et le châtiment, le menteur désire naturellement avec ardeur la possession d'un moyen qui puisse le sauver; or, ne l'ayant pas, il s'en empare. C'est ainsi que les vices naissent les uns des autres, comme je l'ai dit, comme on l'a vu, comme on va le voir encore.

Vous pensez bien que le club, les journaux à commérages, le cigare et le punch aidant, le travail d'Édouard n'était plus le même. Maintenant, de tout autres pensées que celles de l'étude s'étaient emparées de son cerveau, qui vagabondait dans tous les sens, et ne s'occupait plus que de petits faits bêtes, méchants ou ridicules. Il ne rêvait plus, grâce aux petits journaux, que de tout ce qui se passait dans les lieux fréquentés par les oisifs et la mauvaise compagnie, où l'on perd son temps, son argent et son esprit. Il s'appliquait à faire des jeux de mots, ou à deviner des calembours, au lieu d'expliquer ses problèmes ou de s'appliquer à ses devoirs. En outre, le cigare, que maintenant il fumait sans nausées, alourdissait ses facultés cérébrales; car le tabac est un narcotique comme l'opium. Déjà très-nuisible aux hommes, qui depuis cinquante ans surtout en font abus — ce qui n'est sans doute pas sans influence sur l'état actuel de notre monde, — le tabac a sur l'organisme délicat de l'enfant des effets encore plus funestes. L'eau-de-vie, enfin, si peu qu'Édouard en bût chaque semaine, détruisait d'une autre manière cette jeune constitution en train de se former. Il devenait pâle et bouffi, lui, dont les joues avaient été si roses et si fraîches, et il lui prenait des heures de tristesse et d'abattement, dont lui-même ne savait pas le motif, et pendant lesquelles sa tête alourdie n'était capable d'aucun travail. Puis, avec la vie au grand jour paisible et pure, et avec l'estime de soi-même, le goût de bien faire s'en était allé. De tout cela, il résultait qu'Édouard, après avoir été un des bons élèves de sa classe, en était devenu l'un des mauvais. Il ne rapportait plus chaque samedi que de détestables notes, et par conséquent n'avait plus droit à sa pièce de 50 centimes chaque dimanche. Comment dès lors acquitter sa cotisation?

Cependant, celui des *grands* qui avait

été nommé caissier du club, était féroce sur ce chapitre, et même l'on n'était bien vu de ces messieurs que si l'on fournissait de temps en temps des *extras* à la consommation. Ceux qui ne le pouvaient pas étaient traités dédaigneusement, en vile plèbe, et pour rien au monde Édouard... — Quoi! il tenait tant à l'opinion de ces mauvais sujets? — Il le fallait bien, puisqu'il avait renoncé pour elle à sa propre estime et à mériter celle de ses parents.

Est-ce donc qu'il les estimait plus que ses parents et plus que lui-même? — Pas du tout; il les estimait fort peu. Cela est étrange; mais n'en est pas moins commun. Beaucoup de gens, la plupart même, ont ce travers de tenir bien plus à l'opinion des indifférents, et même des sots, qu'à celle de leurs amis, et à la leur même. Il est difficile d'expliquer cela autrement que par une grande faiblesse de jugement et de caractère. — Et puis, si l'on voulait expliquer toutes les inconséquences humaines, il y en aurait pour cent ans, et votre patience n'irait sans doute pas jusque-là. Revenons à Édouard.

Donc, lorsqu'on veut absolument de l'argent et qu'on n'en gagne pas, comment faire? — Édouard commença par faire du commerce en vendant à ses camarades, aux moins avisés et aux plus jeunes, ses billes, une vieille toupie qui ne tournait plus, des livres, qu'il prétendit ensuite avoir égarés, des coquillages, son éperon, oui, son éperon même, enfin tous les bibelots d'un vieux tiroir, tout cela plus cher que sa valeur, ce qui était déjà *friponner*. Le mot est dur, — mais pas plus que la chose n'est laide. Il vendit ainsi jusqu'à sa ceinture, et dit qu'il l'avait perdue, ce qui, outre le mensonge, fut un premier vol fait à sa maman; car elle dut lui en racheter une autre. Enfin, il alla plus loin; maintenant, au lieu de redouter les commissions, il s'en chargeait volontiers, s'en faisait donner même, et retenait quelques sous sur le prix de chaque achat.

Plus d'une fois, ce manége fut sur le point d'éveiller les soupçons de sa maman; car elle connaissait le prix des choses. Mais, pour rien au monde, elle n'aurait cru son fils capable de pareille action, et préférait accuser les fournisseurs, disant: « Ils n'ont vraiment pas de conscience d'élever ainsi leurs prix, quand ils ont affaire à des enfants. »

Une fois, même, elle en fit des reproches à un marchand; mais celui-ci n'hésita pas à se justifier en accusant Édouard. La pauvre femme fut indignée, et cessa d'acheter dans ce magasin, dont elle avait été contente jusque-là. Pour le marchand, il ne ménagea pas Édouard :

« C'est un odieux petit fripon, disait-il de lui, et sa pauvre mère est bien sotte! »

Ainsi Édouard non-seulement trompait sa mère, mais lui attirait des insultes, en se faisant mépriser lui-même.

Au moins, était-il heureux du succès de ses vols et de ses mensonges? Oh! non, je vous jure! Non-seulement il n'avait plus cette gaieté naturelle à l'enfant, qui n'a à se reprocher que les étourderies de son âge, qui vit, heureux de vivre, sur le sein maternel, occupé de ses devoirs à l'heure de l'étude, ou sous le ciel, au milieu de la nature, avec les horizons empourprés de l'avenir aux heures de récréation; mais il vivait dans un tourment continuel, courbé sous le poids de ses fautes et sous l'appréhension constante de leur découverte. Il avait perdu l'insouciance facile de l'enfance, qui rend le chagrin si court et l'espoir si long; sa santé altérée le rendait lourd, morose, inquiet, et ses nuits étaient hantées souvent de rêves pénibles.

Ce n'était plus ce petit Édouard si alerte, si rayonnant, qui grandissait et se

Digitized by Google

développait en tous sens, et dont les mots heureux, les sentiments spontanés, faisaient augurer à ceux qui l'aimaient que cet enfant serait un homme, bon, intelligent et aimable. — Non, c'était un pauvre enfant maussade, fatigué, replié sur lui-même, et qui semblant frappé d'un mal inconnu, se rachitisait au moral et au physique. Ses parents avaient consulté le médecin ; mais celui-ci, jugeant sur l'apparence et croyant à cet enfant des habitudes régulières, n'y comprenait rien.

Enfin, arriva l'incident qui découvrit tout. — Je dis l'incident, et non pas *un* incident, parce que cet incident-là arrive toujours, et qu'il n'est point, comme je vous l'ai dit plus haut, de mensonge, ou d'action mauvaise, qui ne se découvre tôt ou tard. Les choses de cette nature sont au sein des choses réelles de la vie au grand jour, comme ces abcès qui se forment à l'intérieur des tissus, et qui finissent toujours par percer. Ceux qui n'ont pas honte du mal pour eux-mêmes, et qui croient y trouver des joies secrètes, devraient au moins se rendre compte de cela.

Les finances du club de la *Nouvelle-Basoche* décidément allaient mal. On devait déjà beaucoup au limonadier, et il ne voulait plus faire crédit. Il va sans dire que cet homme, qui recevait ainsi chez lui des enfants, à l'insu de leurs parents, était un malhonnête homme, et leur faisait payer sa complicité, en leur vendant tout très-cher.

Les collégiens s'en apercevaient et s'en plaignaient. Chacun à son tour citait tel ou tel autre café, où l'on avait des consommations meilleures à moindre prix, où l'on serait beaucoup mieux. — Fort bien ; mais avant de quitter la *Pintade*, il fallait solder son compte, et la chose devenait de plus en plus difficile. Les ressources générales et particulières étaient épuisées ; l'argent manquait.

J'irai jusqu'au bout, si pénible qu'il me soit de tout dire. Mais une histoire vraie ne saurait s'écrire à l'eau de rose. Tant mieux si, comme j'en suis sûre, parmi mes lecteurs, personne n'a à faire son profit de ce chapitre de l'histoire d'Édouard.

Un jour, au milieu du concert habituel des plaintes contre l'établissement de la *Pintade*, un des clubistes déclara qu'il savait un bon tour à jouer à cet *infâme gargotier*. Tout le monde dressa l'oreille, et d'avance on applaudit. Invité à s'expliquer, le préopinant parcourut la salle du regard et baissa la voix. On se groupa aussitôt autour de lui ; les bras s'entrelacèrent, les cous se tendirent.

« Vous voyez, dit-il, d'une voix contenue, que la fenêtre de cette salle donne sur une petite cour intérieure, où l'on ne va presque jamais. J'ai sauté l'autre jour par cette fenêtre et j'ai vu qu'un des huis de la cave s'ouvre au-dessous. Il est assez large pour qu'un des *petits* puisse y passer, et j'ai jeté dedans une allumette enflammée, qui est tombée sur le sol, en éclairant, à droite et à gauche, un tas de bouteilles poussiéreuses et cachetées. Ce n'est pas très-profond. Un des petits, bien attaché par une corde, au moyen de laquelle on l'aiderait à remonter, pourrait très-bien nous passer, à l'aide d'une autre corde, un sac, où il aurait préalablement enfermé quelques bouteilles. Nous nous vengerions ainsi, très-agréablement, de ce vieux pince-maille qui nous fait payer 5 fr. des liqueurs de dix sous.

Un grand silence accueillit d'abord cette proposition. Les enfants semblaient les uns étonnés, les autres glacés, et ils se regardaient les uns les autres, chacun attendant qu'un autre se prononçât. Ce fut l'un des grands, le plus mauvais sujet de tous, qui s'écria :

« Ça va ! ça sera un bon tour !

— Parbleu! dit un autre, pourquoi pas?

Digitized by Google

— Il nous doit plus que cela !

— Il nous a assez volés !

— Oui, ça sera un bon tour ! »

Et pourtant les voix étaient enrouées; on y sentait un malaise secret.

« Oui, dit un des *petits*, d'un ton inquiet, et puis, avec ça, c'est nous qui serions pris.

— Nous le serions tous, répliquèrent les *grands*.

— Oh ! s'il y a des poltrons ! dit un autre. »

Une discussion animée et tumultueuse s'ensuivit, et l'on se sépara sans conclure.

Édouard n'avait rien dit. Ce n'était pourtant pas qu'il voulût commettre ce vol; car il faut bien lui donner son nom. Que le cafetier les eût ou non volés, c'était affaire à sa conscience; la leur n'avait pas le droit pour cela d'en faire autant.

Mais pourquoi donc Édouard, puisqu'il pensait qu'on ne devait pas faire cette mauvaise action, ne l'avait-il pas dit tout haut? — C'était toujours la même faiblesse. Dans toutes les mauvaises compagnies, il est d'usage de tourner les bons sentiments en ridicule; et les gens enrôlés dans ces mauvaises compagnies n'ont ni la force ni l'autorité de parler différemment. Ainsi, bien que parmi ces enfants, sans doute, plus d'une conscience eût murmuré tout bas : « Ce serait un vol. » Le plus hardi n'avait osé formuler son opposition que par cette parole : « Nous serions pris ! »

On revint sur ce sujet; on le discuta, on en considéra les chances; on s'accoutuma enfin peu à peu à cette mauvaise pensée, qui avait effrayé tout d'abord. Un soir enfin que les goussets étaient vides, que l'on n'avait pu se procurer à grand'peine qu'un demi-grog chacun, lequel en outre était détestable, l'auteur de la proposition montra une corde qu'il avait apportée; on était irrité; les têtes se montèrent; on déclara que ce serait « une bonne farce, » et l'entreprise fut décidée à une assez grande majorité.

Il fut convenu que le gros de la bande parlerait, chanterait, déclamerait des vers, produirait enfin tout le bruit possible, pendant que deux *grands* et deux *petits*, désignés par le sort, feraient l'affaire. Un des petits s'introduisant dans la cave, l'autre faisant le guet à l'entrée de la cour, et les deux grands au soupirail, aidant la descente et la sortie.

Ce mauvais coup réussit parfaitement. Deux bouteilles de bon Lunel arrivèrent ainsi aux mains des écoliers, et le plaisir qu'on eut à les boire apaisa plus d'un scrupule.

On ne manqua pas de recommencer. A la troisième fois, le sort tomba sur Édouard. Ce fut lui qui devait descendre par le soupirail et mettre les bouteilles dans le sac.

En ce moment Édouard, terrifié, sentit plus vivement la gravité de l'acte dont il allait être l'agent direct, et il redouta cruellement d'en porter la peine. Mais quand il s'était agi des autres, avait-il réclamé? Non. Il avait partagé le fruit du vol; il ne pouvait maintenant refuser d'agir à son tour; car on lui eût objecté que ce n'était pas de sa part honnêteté, mais lâcheté.

Les quatre... — et pourquoi ne pas donner aux gens le nom qu'ils méritent? — Les quatre voleurs enjambèrent avec précaution la fenêtre et descendirent dans la cour, pendant que dans la salle les camarades redoublaient leurs chants et leur tapage. La cour, entourée de petits bâtiments de service, était obscure, et seulement en face, à une fenêtre, brillait une lumière; cette lumière épouvantait Édouard; il lui semblait qu'elle le regardait. Le bruit des pas de ses camarades sur le sol lui faisait mal. Comment pre-

Digitized by Google

naient-ils si peu garde! Affreuse imprudence! Pour lui, à peine osait-il se mouvoir et respirer, et quand celui qui tenait la corde la lui attacha sous les bras :

« Lâche! dit-il; car il sentait qu'Édouard tremblait.

— Ah ça! dit-il encore, après avoir fini, ne va pas faire de bêtises, ou...

— Non, non, murmura Édouard; mais ne parlez pas! Taisez-vous! ne faites pas de bruit. »

Il se glissa dans l'étroite ouverture à reculons, et, à mesure qu'il s'enfonçait dans ce trou humide et dans ces ténèbres profondes, une impression plus vive de terreur et de dégoût le saisissait, le rendait éperdu. Le mal qu'il commettait et l'ombre où il se plongeait lui semblaient une seule et même chose, et comme un abîme, où il descendait. Sa tête se troubla; il lui semblait que la lumière allait lui échapper pour toujours, et, suffoquant, il fit un effort pour remonter; mais le mur glissant n'offrait à sa main aucune aspérité suffisante; la corde filait, le poids de son corps l'entraînait et ses pieds tout à coup touchèrent le sol.

« Allons, fais vite, lui souffla-t-on du soupirail, en jetant le sac. »

Tout frémissant, Édouard promena les mains à droite et à gauche, toucha les bouteilles, et en saisit une; aussitôt, deux ou trois s'entrechoquèrent en roulant dans le vide qui venait de se produire, et ce bruit ébranla Édouard jusque dans la moelle des os. La peur le glaçait; il avait cru entendre à quelques pas un souffle, et là, dans ces ténèbres, derrière lui, il lui semblait sentir quelque chose...

« Maladroit! animal! »

Tels furent les encouragements qui lui vinrent d'en haut. Il s'emparait avec plus de précaution d'une seconde bouteille, quand... — oh! ce fut dans tout son être un bouleversement horrible!... — deux larges mains se posèrent sur lui, comprimant sa tête et sa bouche... A peine un râle put-il sortir de sa poitrine. Il crut mourir.

Une minute après, un bruit, comme celui d'une porte qui s'ouvre et se ferme, se faisait entendre à l'extrémité de la cave. En même temps, du soupirail, tombait cette parole : « As-tu fini? Dépêche donc! »

Édouard essaya de crier, de se débattre; mais les mains le serrèrent avec plus de force. Il y eut en haut un murmure, comme celui de gens qui chuchotent; puis, tout à coup, un vif mouvement de pas qui s'écartent, s'enfuient. Et alors un pas plus lourd s'approcha du soupirail et une grosse voix jeta ces mots :

« Ils sont remontés par la fenêtre. Ce sont bien ces canailles de collégiens.

— Bon! bon! répondit une autre grosse voix derrière Édouard, dont tous les nerfs tressaillirent; j'en tiens toujours un. Apporte de la lumière. »

De la lumière! de la lumière! Oh non! plus jamais! Édouard maintenant n'en voulait plus. Il eût voulu bien plutôt cacher à tous les yeux, ensevelir dans cette ombre son visage, qui était celui du fils d'un honnête homme, ce visage que les lèvres d'une mère, si bonne et si pure, avaient honoré de leurs baisers, et qui était devenu celui d'un voleur!

Son geôlier lui avait lâché la tête et ne le tenait que par le bras. Édouard se jeta aux pieds de cet homme.

« Oh! s'écria-t-il, non, pas de lumière! Ne faites pas venir de lumière, je vous en prie. Je ne veux pas qu'on me voie. Écoutez : soyez bon, soyez généreux! Oh! je vous en prie, laissez-moi partir... sans me voir, sans me regarder, et alors, je vous le jure, je vous rendrai tout ce que nous vous avons pris... Je vous rendrai plus, beaucoup plus!... Tenez, je m'y engage, tous les ans, pendant toute ma vie, s'il le faut, si vous le voulez, je vous apporte-

Digitized by Google

rai... je vous enverrai une somme... la plus grosse que je pourrai... je vous le jure !... je vous en donne ma parole d'honneur !... »

Le cafetier, car c'était lui... Édouard reconnut sa voix, ricana.

« Ta parole d'honneur ! dit-il. Ah ! ah ! ah ! Est-ce que les voleurs ont une parole d'honneur? Ah ! mon vaurien, tu voulais bien voler; mais tu ne voulais pas être vu. Eh bien, non; ça n'est pas ça. Les voleurs, au contraire, ça se fait voir; ça s'expose en pleine rue, entre deux gendarmes, et c'est comme ça que tu vas être conduit en prison.

— Non ! je vous en supplie ! ne faites pas cela ! criait le malheureux enfant, fou de désespoir, en se traînant aux pieds de cet homme. Non ! ce serait mal, voyez-vous. Quel bien ça peut-il vous faire de me déshonorer? Je veux être honnête maintenant. Oh ! oui ! Je le veux ! Je le veux ! Je le serai. Ne me perdez pas ! Maman ! oh ! maman !...

— Ah ! ah ! voici le moment des jérémiades, à présent. Vous saviez rire en buvant mon vin, canailles que vous êtes ! »

A l'entrée de la cave, la lumière brilla. Édouard couvrit de ses deux mains son visage.

« Oh maman ! répéta-t-il, ma pauvre maman ! »

Et se rapprochant du cafetier, dans une exaltation telle que toute son âme passait dans sa voix :

« Oh ! tenez, monsieur, non vraiment, vous ne pouvez pas faire cela; ce serait trop mal ! Vous ne voulez pas perdre toute la vie d'un enfant. Vous seriez un trop méchant homme ! Maman, vous ne la connaissez pas, elle en mourrait de chagrin. Eh bien, punissez-moi tout seul, si vous voulez une vengeance. Oui, j'y consens, laissez-moi là dans cette cave, toujours si vous voulez. Mes parents me pleureront; mais ils ne sauront pas que suis un voleur !... »

Il était trempé de sueur, de larmes; ses membres tremblaient; sa voix était déchirante.

« Diable de polisson, va ! dit celui qui tenait la lumière; ça fait de la peine tout de même. »

En entendant cette parole de pitié, Édouard, sans ôter ses mains de son visage, se tourna vers celui qui l'avait prononcée :

« Oh oui ! vous, ayez pitié de moi ! Vous êtes bon, je le sens. J'ai bien mal agi; mais je suis trop, trop puni. Je serai honnête maintenant. Oh ! vous verrez ! Ne me perdez pas. Laissez-moi aller seulement, et je ferai tout ce qu'on voudra. »

Mais le cafetier ne fit que rire de ces paroles :

« Jolie garantie ! dit-il.

— Une garantie ! reprit Édouard. Eh bien, que faut-il faire? Quelle garantie puis-je vous donner ! Dites ! oh dites ! Je ferai tout !

— Saprebleu ! dit le garçon de café, dont Édouard en ce moment se rappela la voix honnête et la figure douce, pourquoi faut-il qu'on ne comprenne si bien le mal d'une mauvaise action qu'après l'avoir faite? C'est égal; ce petit est bien malheureux, bourgeois, faut pas le désespérer. Sûr, il ne recommencera plus.

— Peuh ! laissez-moi donc tranquille. Il ne pensera qu'à s'y prendre mieux, voilà tout.

— Je suis sûr que non, reprit le garçon. Tenez, laissez-le aller, patron, et s'il ne vous apporte pas le prix des bouteilles, c'est à moi que vous le retiendrez. »

Édouard sentit à ce moment quel génie supérieur à tout est la bonté, et dans un élan de reconnaissance, il se précipita vers le garçon de café, et lui prenant la main la baisa de tout son cœur.

Digitized by Google

« Ta ! ta ! dit le cafetier. Voilà bien des paroles et du temps de perdu. Après ça, nous verrons... J'ai besoin de réfléchir, et puis nous ne manquons pas de monde là-haut. Laissons ce drôle ici, un moment. Venez. »

Ils s'en allèrent, laissant Édouard dans la cave, dont le cafetier ferma la porte à double tour.

Oh quelle heure ! que celle qui s'écoula dans ces ténèbres, avec la pensée de ce qui venait d'avoir lieu ! Édouard commençait à espérer cependant qu'il ne serait pas livré aux gendarmes. Mais quoi qu'il arrivât, ses parents seraient instruits de sa conduite, et quelle serait leur douleur quand ils sauraient leur enfant si indigne d'eux ! Il y avait des moments où, devant cette image de leur désespoir, et sous le poid de sa honte, Édouard eût voulut vraiment rester enseveli dans ces ombres qui le cachaient. Et sa sœur, quoi sa sœur, elle aussi, saurait tout. C'était à en mourir ! Déjà, on devait à la maison s'inquiéter de son absence; on irait peut-être s'informer au collége, le chercher, ébruiter, hélas !... Ah ! comment avait-il pu se laisser aller à une telle bassesse ? Il ne le comprenait plus. Il avait des transports de rage et de haine contre lui-même, contre ceux qui l'avaient poussé... contre cette faiblesse, et ces fausses hontes, et cette misérable vanité, qui l'avaient entraîné à mentir d'abord, puis à voler... Il avait horreur de lui-même, il ne s'expliquait plus tant de lâcheté, tant de folie !... Ah ! désormais...

Oui, mais, comme l'avait dit le garçon de café, pourquoi fallait-il qu'il ne comprît tout cela que lorsqu'il était *trop tard ?*

Et ses camarades, que faisaient-ils? Eux, ils s'étaient enfuis ; ils n'avaient songé qu'à cela, ils le laissaient dans la peine. Oh ! maintenant, il saurait répondre aux donneurs de mauvais conseils, et ne se laisserait plus conduire par eux !

Édouard était injuste au moins pour un de ses camarades. Nous voulons croire, sans en être bien sûr cependant, que les autres le plaignaient, sans savoir comment lui venir en aide; mais il y en eut un, de son âge, et qui lui avait toujours montré de l'amitié, qui fut plus avisé, parce qu'il avait plus de cœur; ne voyant que les parents d'Édouard qui pussent le sauver, Eugène se rendit chez eux en toute hâte. Il comprenait bien qu'après cet incident la conduite d'Édouard ne pouvait plus leur être cachée, et pensait avec raison qu'eux seuls pouvaient arrêter l'affaire et empêcher qu'elle devînt publique. Déjà l'absence d'Édouard, plus prolongée qu'à l'ordinaire, inspirait de l'inquiétude à ses parents; même, ils avaient commencé, depuis quelques jours, à concevoir des soupçons pénibles, et le père allait sortir pour se rendre au collége, quand Eugène D..., tout ému, parut devant eux, et les yeux baissés, le front rougissant, leur apprit ces fautes d'Édouard, qui étaient aussi les siennes.

En écoutant ce récit, la pauvre mère devint pâle comme un linge blanc, et tout de suite, malgré son indignation et sa douleur, elle prit son chapeau pour courir au secours de son fils; mais le papa, lui serrant la main, la pria de le laisser agir seul, en lui promettant qu'il allait bientôt revenir avec Édouard. Il prit alors de l'argent dans son secrétaire, tout ce qu'il avait, et sortit avec Eugène D... en écrasant sous ses doigts, le pauvre père, des larmes qui débordaient de ses yeux.

Le père d'Édouard n'eut pas de peine à obtenir du cafetier la liberté de son fils; car cet homme savait bien qu'en louant une salle à des enfants de cet âge, il avait lui-même contrevenu à la loi, et que devant

Digitized by Google

un tribunal il aurait encouru un blâme sévère, sinon peut-être une condamnation. Cette peur l'eût empêché de dénoncer le vol de son vin. Il se contenta donc de réclamer et de recevoir le prix de quelques bouteilles bues, dont il porta le compte à vingt et qu'il fit payer 80 francs. Aussitôt après cet arrangement, le garçon de café alla chercher Édouard dans la cave et le conduisit à la porte de la rue, où dans une voiture son père l'attendait. Édouard eut peine à monter le marchepied tant, à la vue de son père, il se sentait écrasé de honte; une fois dans la voiture, et la portière fermée, il se jeta à genoux, et ses mains cherchèrent celles de son père; mais celui-ci le repoussa.

« Écartez-vous de moi, lui dit-il avec mépris. Moralement, vous n'êtes plus mon fils. »

Hélas! Édouard avait mérité cet arrêt. Il restait là au fond de la voiture, affaissé, brisé, ne comprenant pas de malheur plus grand que le sien, et pourtant préoccupé d'une autre douleur encore, celle de paraître devant sa mère.

Mais il ne la vit pas. Son père le conduisit droit à sa petite chambre où, sans dire un mot de plus, il le renferma, après lui avoir apporté de quoi dîner. Cette journée terrible s'acheva, pour Édouard, dans le silence, la solitude, et, par-dessus tout, dans le mépris de ceux qui l'avaient le plus aimé. Situation si lourde et si cruelle, qu'après avoir tant craint de revoir sa mère, Édouard en vint à le désirer. Longtemps, après dix heures, son oreille tendue à tout bruit, espérait encore entendre le pas accoutumé de sa mère. Oh! le baiser du soir, il ne pouvait plus l'attendre; mais qu'elle vînt seulement! Plutôt une indignation que ce froid silence! Elle ne vint pas, et il s'endormit en pleurant, la poitrine soulevée de sanglots.

Le lendemain, tout brisé, tout pâle, il se disposait de partir comme d'habitude pour le collége, quand son père, entrant, lui annonça qu'il garderait la chambre jusqu'à ce que toutes les dispositions fussent prises pour qu'il entrât, comme interne, dans une institution dont la règle était des plus sévères.

« Vous avez fait, ajouta le père, un tel usage de votre liberté que je ne puis plus vous laisser sortir sans surveillance. »

Interne! grand dieu! c'est-à-dire plus de foyer, plus de famille, qu'à de certains jours, bien rares! — Mais quoi? n'était-ce pas juste, en effet; n'était-ce pas nécessaire? puisqu'on ne pouvait plus avoir de confiance dans Édouard et que ses parents, responsables de ses fautes, ne pouvaient chaque jour le conduire au collége et le ramener. Il n'avait rien à opposer à cela, et fit seulement entendre en pleurant le nom de sa mère.

« Votre mère est malade! »

De quoi pouvait-elle être malade, cette pauvre mère, si ce n'était des fautes de son enfant? Oh! comme Édouard eût voulu l'aller trouver, se jeter à ses genoux, et lui crier, lui jurer qu'il détestait ce qu'il avait fait, qu'il ne commettrait plus jamais rien de semblable. Cela était si vrai qu'elle le croirait!...

Assurément, celui qui se repent finit par mériter son pardon, quand le repentir est assez grand, assez sincère pour écarter désormais la possibilité d'une rechute. Mais comment le savoir? Comment se fier à des assurances données par une bouche qui a menti?

Elles furent encore longues et cruelles pour Édouard les heures de ce jour! — Si l'on pouvait faire le compte de ce que le mal commis entraîne de douleurs, comme on compte des plaies ou des meurtrissures, on ferait le bien pour être heureux; mais l'humanité actuelle, qui se vante d'être très-intelligente et très-avancée, l'est

Digitized by Google

beaucoup moins qu'elle ne pense. S'il vous plaît, de quoi se compose notre vie, si ce n'est d'affections et de sentiments, de joies et de douleurs? Sans doute, il nous faut pourvoir à tous les besoins de l'existence matérielle, extérieure; ces choses sont la condition de la vie; mais la vie n'est complète, agréable, heureuse, qu'autant que nous avons la santé intérieure. Servez à un malade les mets les plus succulents, il en détournera la tête; car chez lui la langue, organe du goût, n'est chargée que de sucs amers et empoisonnés. Il en est de même de notre conscience. Le goût de la vie dépend pour nous de sa maladie ou de sa santé. Elle fait à ceux qui sont doux les impressions douces, élevées à ceux qui sont purs, charmantes pour les naïfs, fortes pour les forts, amères, cruelles, empoisonnées pour les égoïstes et les méchants.

Pauvre Édouard! Tant de souffrance, pour son âge, c'était bien lourd. Aussi, ne cessait-il du fond du cœur d'appeler sa mère à son aide. Il ne pouvait plus rester seul ainsi. C'était la première fois que dans ses épreuves : maladie, chagrin, fautes, sa mère n'était pas près de lui, suivant l'occasion, sévère ou tendre, mais secourable toujours. Oh! il se trouvait là, pour le coup, traité trop en homme.

Et cependant, quel que soit notre âge, sachez-le bien, enfants, jeunes, mûrs ou vieux, toujours nous avons besoin dans nos peines du secours d'un autre cœur.

« Maman! maman! répétait Édouard, en marchant dans la chambre, oh! maman! tu ne viens donc pas!... »

Vers midi, il n'y put tenir, et écrivit ce petit billet :

« Oh! maman, puisque je suis si coupable, tu sais que je suis très-malheureux. Viens, je t'en supplie, viens! »

Il plia, mit sur l'adresse : *pour maman*, et le glissa sous la porte, qui donnait dans la salle à manger. Depuis un moment, il entendait aller et venir dans cette pièce, et reconnaissait la voix de sa sœur, qui échangeait de temps en temps un mot avec Mariette. Mais il n'osait appeler Adrienne. Lui avait-on dit?... Alors, elle aussi devait le mépriser. Elle savait bien qu'il était là, renfermé, et ne venait pas... Peut-être le lui avait-on défendu?... L'accent de cette jeune voix n'était plus le même; non plus clair et chantant, comme à l'ordinaire; mais triste et voilé. Non, Édouard n'osait pas...

Et pourtant personne ne s'approchait de la porte, et le petit carré de papier restait là, inaperçu. Hésitant, anxieux, le front collé contre la porte, Édouard écoutait. Il entendit le pas léger d'Adrienne se rapprocher; puis, un bruit d'argenterie remuée; elle devait être au buffet, là tout près. Il frappa du doigt, doucement, si doucement, qu'on n'entendit rien sans doute; puis, un peu plus fort. Alors, Adrienne vint tout contre la porte, et il entendit le frôlement de sa robe et un petit craquement du plancher quand elle se baissa, et le froissement du papier. Puis, à son tour, elle frappa sur la porte un petit coup, et sortit aussitôt de la salle à manger.

Maintenant le billet devait être dans les mains de sa maman. Oh! comme il écouta. Comme son cœur battait! Comme il avait presque peur de la voir, à présent, après l'avoir tant désirée!

Un certain temps s'écoula, un temps qui parut bien long à Édouard, et enfin, tout à coup, à un moment où, bien affligé, la tête dans les mains, il n'écoutait plus, la porte s'ouvrit. C'était sa mère.

Édouard poussa un cri étouffé, tomba sur ses genoux, et tendit les mains vers elle; mais en baissant le front; car il n'osait pas la regarder; il n'osait plus rencontrer ses yeux, ses yeux si clairs, à

Digitized by Google

elle, ses yeux qui ne mentaient jamais !...

La maman d'Édouard fut un moment sans parler, et ce fut ensuite d'une voix toute brisée qu'elle dit :

« Je ne suis pas venue plutôt parce que j'étais accablée... Si coupable que tu sois, je ne te rejetterai pas, car tu es mon enfant... Mais tu n'es pas celui que je croyais... Je cherche Édouard et ne le trouve plus... »

Un silence suivit ces paroles, plus cruelles pour Édouard que de vifs reproches; puis, un sanglot déchira la poitrine du coupable, et se rapprochant, toujours à genoux, de sa mère, ce fut en pleurant, avec des cris de douleurs, qu'il lui exprima son repentir :

« Oh ! maman, maman ! qu'est-ce que je pourrais donc faire pour te prouver que jamais... jamais... je ne commettrai plus... rien de semblable. Vois-tu, les choses les plus difficiles... cherche... dis-moi... oui, je ferai tout... Ah ! si tu savais !... si tu savais ce que je me dis à moi-même... quels reproches... Oui, je me maudis... J'ai mérité... Seulement, je t'en prie, ne m'abandonne pas ! et tu verras... tu verras... que je deviendrai... meilleur, bon tout à fait. Ah ! si je pouvais faire que cela n'eût pas été !...

— Hélas ! dit la maman, rien ne peut effacer les choses qui ont eu lieu; elles restent dans notre vie. Mais on peut effacer ses fautes en soi, en devenant juste et honnête. Nous pouvons être plus loin du mal, à force de le détester, qu'avant de l'avoir commis. Je crois ton repentir sincère en ce moment. Mais il faut qu'il soit profond et durable, et ta conduite seule nous le dira.

— Oh ! tu verras ! tu verras ! je me sens une force, une volonté... oui, je serai meilleur qu'avant. Je ne songerai plus qu'à bien me conduire. Oh ! maman, tu retrouveras ton Édouard.

— Ah ! j'ai besoin de l'espérer, » dit la mère.

Et sa voix aussi fut interrompue; car elle aussi pleurait, et Édouard vit qu'elle était toute pâle. Puis, elle reprit :

« Mais sache d'avance que tu auras beaucoup de peine à reconquérir l'estime. On se défie toujours de celui qui a trompé, et la faute d'un jour, en ceci, entraîne des années d'expiation. Souvent, on doutera de ta parole. Tu seras fréquemment humilié pour tes fautes passées et des rechutes pourraient t'enlever la confiance des autres à tout jamais.

— Non, non ! ce ne sera pas. Je suis sûr de ne plus mentir, je ne mentirai plus jamais. Et puis, maman, tu m'aideras; oh ! je t'en supplie, ne m'abandonne pas. Garde-moi à la maison. »

La maman poussa un grand soupir.

« Ce n'est pas possible.

— Oh ! pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne l'obtiendrais pas de ton père, et je n'oserais moi-même le vouloir. Car tu nous as prouvé que tu étais trop faible pour résister à la tentation de mal faire. Nous serions coupables de t'y exposer de nouveau. Je n'ai pas le temps de te conduire au collége et de t'y aller chercher tous les jours; le soin de la maison, l'éducation de ta sœur, toutes mes occupations rendent la chose impossible. Nous ne pouvons pas non plus te faire donner des leçons à la maison; il faut donc, nécessairement, que tu sois interne... »

Cet arrêt mettait Édouard au désespoir.

« Eh bien, maman, tu crains pour moi les mauvais conseils, les mauvaises compagnies... Là encore, il y en aura, et je serai tout seul, sans appui, sans conseil, tandis qu'auprès de toi... Oh ! si tu savais comme je veux désormais tout te dire... être fort et bon !... Oh ! crois-moi ! »

Crois-moi ! — Hélas ! Édouard n'avait

Digitized by Google

plus le droit de dire ce mot. Sa maman soupira et ne répondit pas.

Le lendemain, il s'attendait à passer encore toute la journée dans sa chambre, travaillant de toutes ses forces, et soutenu par les visites de sa mère, quand son père entra, et le pria de se préparer pour l'accompagner dehors. Édouard devint tout tremblant et balbutia :

« Oh ! comment, déjà ?...

— Non, dit son père, pas encore. »

Ils sortirent, descendirent vers le centre de la ville, franchirent les boulevards, prirent par le pont Saint-Michel, et arrivèrent enfin devant le Palais de justice. En voyant son père se diriger vers la grille pour y entrer, la peur saisit Édouard et il eut la pensée — tant l'imagination des coupables est prompte à s'effrayer — que son père allait le livrer à la justice, ou peut-être qu'il avait été cité à comparaître en police correctionnelle sur la plainte du cafetier. Il s'arrêta, et ses regards et son geste supplièrent son père de ne pas aller plus loin.

« Venez, monsieur, dit son papa, il le faut. »

Édouard avança plus mort que vif; des gendarmes qu'ils rencontrèrent le firent pâlir; il marchait à peine.

« Remettez-vous, monsieur, reprit son père. Plus tard, peut-être, comme vos dispositions le promettent, vous paraîtrez ici en acteur; mais pour aujourd'hui, et grâce à la protection de vos parents, vous êtes seulement parmi les spectateurs. Remettez-vous, et faites meilleure contenance. »

Ils montèrent, entrèrent dans une chambre, au fond de laquelle on voyait des juges en robe noire, et prirent place sur des bancs. Édouard, étourdi, ne voyait et n'entendait presque rien d'abord. Peu à peu il se remit, et, sur l'invitation de son père, il écouta :

Il y avait, au banc des prévenus, un homme en blouse, pâle, maigre, défait, baissant le front, accablé. Un témoin s'avança et dit que cet homme lui avait volé un pain, le soir, en passant devant sa boutique. D'autres dirent la même chose. On avait arrêté l'homme et saisi sous sa blouse le pain volé.

« Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda le président.

— Je mourais de faim, dit l'accusé. Depuis un mois, je manque d'ouvrage et j'en ai vainement cherché partout. Ma femme et mes enfants sont malades de besoin et de privations. En prenant un pain de deux livres, j'ai cru ne pas faire grand tort à ce boulanger; pour nous, c'était la vie. C'est la première fois. Je ne suis pas un voleur. »

D'autres témoins déposèrent de la grande misère de l'accusé, qui manquait en effet d'ouvrage. On admit des circonstances atténuantes; mais le délit existait, et le malheureux fut condamné à quelques jours de prison. Il sortit, pâle, atterré. Mais il y avait dans la salle quelqu'un d'aussi pâle que lui; c'était Édouard.

Après cette affaire, en vint une autre. C'était celle d'un enfant de douze ans, arrêté pour délit de vol et vagabondage. Ce prévenu paraissait âgé de dix ans à peine, tant il était malingre et chétif; mais sa figure exprimait la ruse et l'audace. Il avait dérobé de menus objets à l'étalage d'un marchand. Interrogé, il dit n'avoir pas de domicile, ne voulant pas entrer chez son père, parce que sa belle-mère le battait et lui refusait à manger. Il n'était jamais allé à l'école, et toutes les réponses et l'aspect de ce malheureux petit être, ainsi que tous les témoignages, prouvaient une enfance misérable et malheureuse, privée de caresse, de toute douceur, de tout bon exemple, de tout secours. Il fut condamné à entrer dans une maison

Digitized by Google

de correction, c'est-à-dire à une prison spéciale destinée à l'enfance.

Après cette affaire, le père d'Édouard se leva, et ils sortirent et reprirent le chemin de la maison. Ils gardaient le silence; mais que de pensées se pressaient dans l'esprit d'Édouard! Il comprenait bien pourquoi son père l'avait fait assister à ces jugements. Cet homme et cet enfant, condamnés par le tribunal, étaient cent fois moins coupables que lui. L'homme avait dérobé par besoin extrême, tandis que lui, Édouard, ne manquait de rien. L'enfant, à qui le mal seul avait été enseigné, ne pouvait produire que le mal, tandis que lui, Édouard, comblé des plus tendres soins, nourri de caresses, entouré de bons exemples, enseigné de la manière la plus douce et la plus intelligente, le bien, le bon et le beau lui avaient été offerts sous toutes les formes; il n'avait eu qu'à les accepter... et il les avait rejetés... Jamais encore il n'avait senti si profondément sa faute, et il comprenait trop bien que son père ne pouvait plus avoir confiance en lui.

Ce soir-là, Édouard se promit d'accepter, sans plus protester, la peine, comparativement si douce, qui lui était imposée, et de résister, dans l'institution où il allait entrer, à tous les mauvais conseils, en méritant, par une excellente conduite et l'assiduité au travail, le pardon de ses parents.

Mais, de telles émotions, les ennuis, les terreurs dont la vie d'Édouard avait été remplie, depuis le jour où il avait eu à cacher ses mauvaises actions, l'effet pernicieux des liqueurs et du cigare, toutes ces causes réunies déterminèrent une maladie chez ce pauvre enfant. Il garda le lit pendant trois semaines. L'idée de l'internat au collége, qui ne plaisait point à la maman, fut abandonnée quand le médecin déclara que l'air de la campagne serait nécessaire au rétablissement d'Édouard. Un ami de la famille parla alors d'un homme bon, instruit, retiré à la campagne, dans l'Anjou, avec sa famille, qui faisait lui-même l'éducation de ses enfants et prenait quelques pensionnaires.

Le père d'Édouard, avant de se décider à confier son fils à M. Ledan, voulut le connaître. Il fit donc d'abord le voyage. Le résultat de son examen l'ayant satisfait, il revint. C'en était fait, Édouard allait quitter la maison paternelle. Il était guéri, et partit bientôt après, sous la garde d'un ami de M. Ledan qui retournait en Anjou. C'était au commencement du printemps. Le regard de sa mère et de sa sœur, la suprême tristesse empreinte sur le visage de son père quand la séparation dut s'accomplir, Édouard les oubliera-t-il jamais?

LUCIE B.

La suite prochainement.

Ce n'est pas sans raison qu'en médecine on a reconnu en bien des cas la nécessité de ce qu'on appelle « les amers ». Il en est de même en morale. Tout ne peut pas se guérir au sucre et au miel. Les livres sains ne sont donc pas nécessairement ceux seulement qui ne présentent au lecteur que des scènes de bonheur et d'innocence. A côté des riants récits de la vie heureuse, il est utile qu'on ait de temps en temps sous les yeux quelques lectures d'un intérêt plus ferme et d'apparence moins plaisante et même plus sombre. Dans le voyage de la vie toutes les routes ne sont pas semées de roses et de pastilles de chocolat, quelques-unes sont bordées de précipices, d'autres conduisent à des abîmes quelquefois cachés, comme le fameux serpent, sous des fleurs. Il est bon que le voyageur soit sur ses gardes, un homme averti en vaut deux, et qu'il sache que si, bien guidé ou bien inspiré, il peut échapper à des périls que d'autres n'auront pas évités, il en est de moins favorisés qui n'arrivent pas sans chutes et sans meurtrissures au bout de la carrière. P.-J. STAHL (Morale familière).

LA BOITE AU LAIT

ou

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXV

Fanchette a bien secoué, c'est étonnant le mélange ne se fait pas du tout. Mais qu'est-ce que cela veut dire, voilà le lait qui devient tout noir. Les bêtes y sont toujours, et bien sûr tante Rose s'apercevra de quelque chose. Que pourrait-on bien mettre encore dedans pour refaire du lait blanc? A force de penser, Fanchette se souvient que quand il a plu, la terre d'un endroit du chemin de la Barre se délaye et devient blanche comme de la crème.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXVI

C'est ça! et c'est encore la meilleure idée qu'ait eue Fanchette.
Elle est allée prendre de la terre dans l'endroit crayeux; mais pendant qu'elle est occupée, là-bas, voilà du monde qui arrive. Un, deux, trois, quatre, cinq, oui, ce sont cinq canards bien comptés, pas un de moins, pas un de plus. Ils ont vu la boîte au lait; ils sont tout autour. Ah! mon Dieu! en voilà un dont on ne voit plus la tête; il l'a mise tout entière dans la boîte au lait.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

ou

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXVII

Et quand Fanchette revient avec sa terre blanche dans sa robe, elle trouve tous ces effrontés bien occupés de sa boîte au lait. Par exemple, c'est trop fort. Fanchette ne peut pas souffrir cela. Elle a été casser une branche et va les chasser sans pitié. Ils sont aussi par trop voleurs, messieurs les canards, et l'on aurait tort de se gêner avec eux. Mais... mais... on a toujours tort de se mettre en colère...

Digitized by Google

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LUXE ET ÉPARGNE.

Philippe ne pouvait comprendre qu'il fût possible de détruire des objets sans les utiliser, ou comme l'instituteur avait dit, *consommer stérilement*. Il demanda quelques explications.

L'INSTITUTEUR. — Il ne faut pas prendre à la lettre le mot *détruire*, il s'agit seulement de faire qu'un objet utile ne rende aucun service. Par exemple, lorsque quelqu'un achète un livre, et que sans le lire, on le laisse pourrir dans un coin, le livre (ou l'argent qu'il coûte) aura été consommé stérilement, sans qu'on ait eu besoin d'en déchirer les feuillets.

JEAN. — C'est comme si l'on m'achetait une poupée; je ne jouerais jamais avec une poupée, je la jetterais.

PIERRE. — Tu pourrais la donner à ta sœur, cela lui ferait plaisir et à toi aussi.

PHILIPPE. — Mais on ne peut pas consommer utilement une poupée.

L'INSTITUTEUR. — Si, on le peut. D'abord, il est très-permis de se récréer ou de jouer, après avoir bien travaillé; puis, les poupées sont pour les petites filles un moyen agréable d'apprendre à coudre; enfin, faire plaisir à quelqu'un, comme le voudrait Pierre, cela peut souvent être considéré comme un emploi utile.

PHILIPPE. — Ce n'est donc pas toujours un emploi utile.

L'INSTITUTEUR. — Supposons qu'un homme ait gagné par son travail 3 francs dans une journée; si au lieu de pain et autres objets indispensables à ses enfants, il leur achetait des gourmandises, aurait-il fait un bon emploi de son revenu?

PHILIPPE. — Je ne dis pas...; il faut commencer par acheter le nécessaire; mais cet homme aurait agi bien plus mal s'il avait mangé lui-même les gourmandises.

L'INSTITUTEUR. — C'est un bon sentiment, cela, Philippe. En somme, quand on a un revenu, on devrait toujours commencer par acheter les choses nécessaires ou utiles, et sur l'argent restant on peut faire la part des dépenses d'agrément et la part de l'épargne.

JACQUES. — Tout le monde n'a pas le même revenu, il y a des gens riches, et d'autres qui ne le sont pas du tout.

PHILIPPE. — Les riches ont de belles et bonnes choses. Ils vivent dans le luxe.

L'INSTITUTEUR. — Lorsqu'on a un revenu assez grand, on peut dépenser une certaine somme pour l'agrément, cela est parfaitement permis. Il ne faut pas croire, cependant, que toutes les dépenses qui ne sont pas destinées à se procurer du pain, de la viande, des pommes de terre soient des dépenses de luxe. Il y a d'autres besoins que ceux du corps, et pour un homme instruit un livre est souvent un objet presque aussi nécessaire que du pain. L'emploi qu'un homme fait de son revenu, cela le regarde; s'il en fait un mauvais usage, s'il dépense plus qu'il ne devrait, s'il ne se réserve pas une poire pour la soif, il le regrettera amèrement. Toutes les fautes se punissent par leur conséquence.

JACQUES. — Mais les pauvres ne peuvent pas faire des économies.

L'INSTITUTEUR. — Il ne faut appeler

pauvres que les personnes qui, faute de travail, n'ont momentanément aucune ressource. Dès qu'il y a un salaire raisonnable, on ne devrait pas parler de pauvreté. J'ai connu des personnes qui avaient un bien faible salaire, et qui sont parvenues néanmoins, en se privant de l'inutile, à faire des économies.

LE COMMERCE.

Un dimanche soir, plusieurs voisins étaient, comme d'habitude, réunis sous le tilleul; on discutait cette fois l'importance des diverses professions, et naturellement chacun trouvait la sienne la plus utile entre toutes.

L'instituteur écoutait en souriant, mais lorsque la discussion paraissait vouloir s'échauffer, il prit la parole.

« Je vais vous raconter une fable, dit-il, qui vous mettra tous d'accord.

Un jour les membres — les bras et les jambes — se révoltèrent contre l'estomac. Le paresseux, disaient-ils, ne fait rien, et nous travaillons seuls. Nous lui donnons à manger, il s'amuse à digérer, voilà tout. Ils convinrent donc que les bras et les jambes se mettraient au repos, qu'ils ne présenteraient plus d'aliments à la bouche, et laisseraient les intestins se débrouiller à leur aise, tout comme l'estomac. Mais les membres ne tardèrent pas à se sentir de plus en plus faibles, et au bout de peu de jours ils se déclarèrent vaincus, et heureux de voir l'estomac reprendre son travail peu apparent, mais indispensable à l'existence de tous.

Vous le voyez donc, conclut l'instituteur, dans la société toutes les professions sont utiles, et il ne faut pas vouloir mettre l'une au-dessus de l'autre. Est-ce qu'on discute s'il y a plus de mal à perdre une jambe ou un bras, s'il vaut mieux être sourd ou aveugle? Toutefois, il est bien que chacun soit attaché à sa profession et s'en honore.

LE PÈRE DUPONT. — Il n'y a pas de sot métier, dit le proverbe.

ROBERT. — Je l'accorde; seulement, à quoi sert le commerce? Le commerçant c'est un intermédiaire superflu entre le producteur et le consommateur; il ne fait que renchérir les produits, en demandant une rémunération pour sa peine inutile.

L'INSTITUTEUR. — Vous croyez que le commerce est une profession inutile? Ceci mérite examen... Pierre, d'où vient le café?

PIERRE. — De Moka, en Arabie; du Brésil, dans l'Amérique du Sud; de l'île de la Réunion (Bourbon) à l'est de l'Afrique; de Java en Asie.

L'INSTITUTEUR. — C'est très-bien. Eh bien, Robert, puisque vous ne voulez pas d'intermédiaire, quand il vous faudra du café, au lieu de vous adresser à votre voisin l'épicier, vous irez au Brésil, si vous ne préférez aller à Java ou à la Réunion.

ROBERT. — Je vois bien que vous plaisantez.

L'INSTITUTEUR. — Ce n'est pas moi qui plaisante, puisque c'est vous qui désirez supprimer les intermédiaires. Si vous ne voulez pas d'intermédiaires, il faut tout faire par vous-même. Tenez, vous avez là une chemise de coton. Le coton vient d'Amérique, des Indes, de l'Égypte, où voulez-vous l'acheter? Et croyez-vous que le planteur se donnera la peine de vous en vendre pour deux kilog.; il préfère vendre à un seul négociant toute sa récolte de 100,000 à 500,000 kilog. Et qui se

chargera du transport? Et comment filerez-vous le coton et le tisserez-vous?

ROBERT. — Il y a des manufactures pour cela.

L'INSTITUTEUR. — Certainement. Mais les chefs de ces grandes fabriques, où il y a souvent 1,000 ouvriers et davantage, où se meuvent des machines coûteuses, où l'on élabore les matières premières par milliers de quintaux, où l'on dépense 5,000 ou 10,000 francs par jour en salaires et matières premières, n'ont pas le temps de vendre quelques mètres de toile. Il faut qu'ils vendent en gros, par grosses masses, et en se contentant pour chaque mètre d'un très-petit bénéfice : un, ou deux, ou trois centimes par exemple.

ROBERT. — Quelques centimes seulement?

L'INSTITUTEUR. — Généralement. Ils peuvent se contenter d'un très-petit bénéfice parce que leurs machines leur permettent de fabriquer de très-grandes quantités à la fois, des milliers de mètres par jour, et qu'ils peuvent en vendre autant à la fois. Tenez, supposons que l'heure de travail vaut 1 franc. Si je ne vends que quatre mètres par heure, il faut que je gagne 25 centimes par mètre; si je vends cent mètres à l'heure, un centime suffit à la rigueur.

ROBERT. — Mais le fabricant pourrait établir des dépôts, des magasins.

LE PÈRE DUPONT. — Quant à cela, non! Il lui faudrait des milliers de dépôts, car les marchandises du même manufacturier vont à beaucoup d'endroits. Puis, on achète dans un village quelquefois dix mètres de soie dans une année, peut-on faire un dépôt pour si peu?

UN VOISIN. — Si l'on établissait des dépôts pour si peu, il y aurait dans chaque village cinquante ou cent fois autant de marchands qu'aujourd'hui, ou si l'on ne plaçait de dépôts que dans les villes, nous serions obligés d'y aller chercher la marchandise.

LE PÈRE DUPONT. — J'aime mieux donner quelques sous de plus par mètre que de perdre une journée en allant en ville.

L'INSTITUTEUR. — C'est évident. Du reste, vous iriez en ville pour acheter 10 mètres, tandis que le marchand achète 300 mètres à la fois, de sorte que les frais de transport, par mètre sont trente fois moins élevés pour lui que pour vous. (A 3 francs cela fait 30 centimes d'un côté et 1 centime de l'autre.)

D'un autre côté, est-ce que les dépôts ne coûteraient rien à établir? Chaque dépôt causerait les frais d'un loyer, d'un ou plusieurs commis, ceux d'éclairage et de chauffage, frais que l'acheteur rembourserait, en payant la marchandise plus cher.

LE PÈRE DUPONT. — Puis, pour faire un choix, il faudrait aller dans beaucoup de magasins, car il n'y aurait nulle part d'assortiment suffisant.

L'INSTITUTEUR. — Nous sommes donc d'accord pour reconnaître les services que rend le commerce. Il fait venir les marchandises de loin et de près, et les détaille au grand profit de tous.

PHILIPPE. — Quelle utilité a la vente au détail?

L'INSTITUTEUR. — Peu de personnes sont assez riches pour acheter en gros; souvent elles n'ont pas de place dans leur logement pour conserver les denrées; puis il y a des marchandises qui se gâteraient si on ne les consommait bien vite, il faut les détailler pour qu'elles soient utilisées le même jour ou sous peu de jours; enfin, il est tel objet que le producteur ne peut vendre qu'en gros, et que le consommateur ne peut acheter qu'en détail : il faut absolument un intermédiaire.

LE PÈRE DUPONT. — Par exemple, le cultivateur ne peut vendre que des bœufs

vivants au boucher, le boucher les détaille et débite les morceaux. Je serais bien embarrassé si je devais manger un bœuf en une seule fois, ou même seulement l'acheter.

L'INSTITUTEUR. — Il m'a toujours semblé que si les intermédiaires n'étaient pas utiles, on ne s'adresserait pas à eux. Personne n'y est obligé par la loi. Je crois qu'on va chez le marchand parce qu'on y trouve son avantage. »

MAURICE BLOCK

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE POMME

IX.

Mrs Parsons était une femme impérieuse, à coup sûr, et qui avait ses défauts; mais c'était une femme à principes autant que je pus en juger. La veuve Jones lui expliqua sa demande et elle lui répondit avec condescendance qu'elle pouvait attendre.

Je ne pus m'empêcher de regarder par les trous du panier Mrs Parsons dans l'exercice de ses pleins pouvoirs; sa voix était étrange et forte, bien différente de celle de ma maîtresse, et de l'organe plaintif de Mrs Jones, qui semblait avoir peur d'offenser l'air qu'elle respirait en parlant à ce grand personnage; mais, à tout prendre, sa voix n'était pas aigre comme celle de la vieille cuisinière grondeuse, ni grêle et pressée comme celle de la nourrice. C'était une voix pompeuse et tranchante; c'était bien celle qu'on attendait de ses larges mâchoires et de ses amples proportions.

Elle distribuait des serviettes damassées à une fille de service, des torchons à une autre, du thé et du café pour les maîtres à une troisième; près d'elle étaient des paquets de clefs, nombreuses comme les tiroirs et les armoires qui entouraient l'appartement. Sa toilette, toute de soie, était riche, mais comment décrire son bonnet! Les ornements en étaient d'un dessin très-compliqué; d'épaisses boucles de cheveux noirs, roides, crêpés, entouraient son visage coloré; ses yeux ressemblaient à de gros pepins noirs, et enfin elle avait un nez altier et fort.

Après une demi-heure d'attente, qui me donna ainsi le temps de l'observer à fond, Mrs Parsons, revenue vers la veuve, fut si contente de son ouvrage qu'elle lui en confia d'autre, et en plus une commande de housses, que les enfants pouvaient facilement exécuter; par surcroît elle lui acheta ses pommes à un bon prix. Avant de savoir où j'étais, nous nous trouvâmes versées sans cérémonie sur le dressoir, et comptées par douzaines à la façon des marchandes. Chose assez mortifiante, on relégua les unes dans des tiroirs sans air, on empila les autres sur de grands plats de porcelaine verte.

La teinte rosée de mes joues parut frapper Mrs Parsons, elle me prit dans sa large main, après quoi m'ayant regardée avec attention, un gouffre s'entr'ouvrit au-dessous de moi! — elle m'avait fourrée dans sa poche. Une fois là, tout ne fut plus pour moi que ténèbres! « Ah! fatale fraîcheur, m'écriai-je, fatale fraîcheur! Qui m'eût dit que ce don, qui m'avait peut-être rendue un peu fière, devait me réduire à de semblables extrémites! »

Tel était le trouble de mon esprit dans

cette crise effrayante, que je perdis pendant quelque temps tout souvenir.

Le son aigu d'une sonnette impatiente rappela Mrs Parsons à la conscience de ses devoirs ; elle se leva pour obéir à l'appel de sa maîtresse, congédia la veuve Jones, et mes sens ranimés eurent la pénible intuition des épreuves et des misères de ma position nouvelle. Une sensation cruelle de suffocation m'oppressait; il faisait une chaleur atroce dans la poche de la femme de charge. Je souffrais aussi beaucoup plus que je ne l'aurais cru possible d'être séparée des autres pommes, mes compagnes.

Ces pommes dont j'avais à peine cultivé l'amitié, combien leur société m'eût alors été précieuse !

Le lecteur désire sans doute savoir quels étaient les habitants de la poche, prisonniers comme moi : un dé d'argent, très-troué, individu utile à coup sûr, mais de peu de ressource en ce moment, que Mrs Parsons employait à l'occasion pour coudre un bouton aux habits de l'amiral, ou un cordon aux pantoufles de madame. Ensuite venait une bourse qui, d'après le gonflement de ses flancs, contenait, je le suppose, beaucoup de monnaie, puis un paquet d'aiguilles, voisines dangereuses, et une paire de ciseaux, curieusement tournés en forme de cigogne. J'observe toujours combien les hommes s'efforcent d'imiter les formes de la nature dans leur ornements, leurs jouets, leurs inventions, et copient ses œuvres.

Je n'eus pas trop de toute ma philosophie pour supporter patiemment ma condition présente, et n'oublierai jamais les pointes de ces odieux ciseaux qui, de temps en temps, m'entraient dans les côtes. Plus loin il y avait un bâton de cire à cacheter qui pourtant souffrait encore plus que moi de la température élevée de notre prison, car je le sentais mollir à vue d'œil. Nous avions aussi au milieu de nous un cachet de verre monté en bronze, souvenir de M. Parsons, absent comme employé à bord du vaisseau de l'amiral.

Je me serais toutefois passablement tirée d'affaire au milieu de cette société si mélangée sans un paquet de clous de girofle, que Mrs Parsons portait dans sa poche pour se préserver du mal de dents. L'odeur de cette épice abattit mes esprits et me remplit d'idées mélancoliques. Les clous de girofle sont parmi nous autres pommes des emblèmes de mort. Ils sont pour les pommes les précurseurs de la compote.

Je tâchai de chasser ces idées noires, et de me souvenir que les hommes meurent comme les pommes, et que je n'avais pas le droit de me plaindre d'un sort commun à tout ce qui a vie. Je n'en restai pas moins triste et absorbée.

Mrs Parsons monta et descendit vingt fois en moins d'une heure; chacun de ses brusques mouvements était suivi pour moi de quelques meurtrissures. Mais le lendemain, pendant la toilette de lady Jemima, l'amiral entra pour annoncer qu'il avait organisé la fête de Noël, et en l'entendant nommer mes bons amis parmi ses futurs invités, je me ranimai sensiblement.

« — J'espère que vous allez bien, ma chère, dit-il à sa femme, car j'ai demandé à Charles et à sa femme, à tous les enfants et à la bonne nourrice Hinton de venir passer Noël avec nous. Parsons, arrangez-vous pour qu'ils soient tous à leur aise; donnez la chambre du sud au pauvre petit Frank. Je n'ai invité que les Thompsons avec tous leurs enfants, et les Neville, à dîner, tranquillement, la veille de Noël; mais en comptant sur les quatre petits de Charles, les trois jeunes Thompsons et les trois Neville, je suppose que cela marchera bien. Nous aurons une partie de cache-cache très-complète, un souper et autant de jeux qu'ils voudront. »

Digitized by Google

Le bon amiral se frottait les mains à l'idée d'une soirée bien tapageuse.

Lady Jemima, très-nerveuse, très-souffrante toute la matinée, se ranima presque à cette nouvelle et trouva tout combiné à merveille; Mme Charles la déchargerait de tout le soin des enfants, elle s'entendait si bien à les diriger; Parsons veillerait à tout le reste. Elle pensait bien être assez forte pour résister à cette fatigue des autres, et se risquait à dire qu'elle en prendrait sa part. Avec du repos et sa potion pour les nerfs, des précautions et du calme pendant toute la journée précédente, elle serait en état de supporter cette petite fête. L'amiral, tout joyeux, la laissa finir de s'habiller.

Mrs Parsons ne se reposait jamais.

L'étendue de cette vaste et hospitalière maison de campagne me troublait beaucoup. Je ne savais jamais maintenant où j'étais; le nombre des chambres à coucher, des salons, des parloirs, des cabinets de toilette, des salles de bain, des offices que quatre servantes nettoyaient sans cesse, me remplissait d'étonnement

Quoi, me disais-je, tout cela pour deux personnes! Je me rappelais la veuve Jones dans son unique chambre, de neuf pieds sur douze, où vivaient quatre personnes, outre moi et le chardonneret, au prix de moins de quatre schellings par semaine; et Rachel l'aveugle dans une seule pièce avec une famille de onze membres, et j'admirais avoir pu lui entendre dire si souvent qu'ils s'en étaient toujours bien tirés, excepté pourtant lorsque quatre des enfants prirent la rougeole en même temps.

En vérité, il me semblait parfois que bien des choses étaient un peu inégalement réparties dans ce monde, particulièrement les habitations.

La veille de Noël arriva enfin, et si jamais femme fut affairée ce jour-là, ce fut Mrs Parsons; un feld-maréchal sur un champ de bataille eût été moins occupé qu'elle au milieu de ses pâtés, de ses puddings, de ses gelées, de ses crèmes et de ses gâteaux.

Mon cœur battit au bruit des roues de la voiture qui s'approchait; l'amiral se précipitait au-devant de son frère Charles, de ma chère maîtresse, des enfants et de la nourrice Hinton, obligée de porter Frank, dont le bras était encore en écharpe. L'amiral le lui prit des mains, car qui fut jamais plus doux et plus tendre pour les enfants, pour les faibles et les malades, que ce vieil et rude amiral? Que n'eût-il pas fait pour un enfant débile ou souffrant?

Depuis plusieurs jours il avait à chaque repas soustrait des raisins secs et des gâteaux de ses desserts, en vue de cet heureux moment, et les avait entassés dans ses larges poches, pour son ami Frank. Ayant pris possession de lui, il le porta partout et lui montra les écuries, les chevaux, les chenils, les chiens et leurs petits, suivi de Reginald. Pendant ce temps-là mon maître se dirigeait vers la ferme et les jardins.

Mrs Parsons et moi, nous nous mîmes aux ordres de ma maîtresse et des jeunes filles pour les conduire à leurs chambres, pendant que lady Jemima réservait ses forces pour la soirée.

Je me sentis très-satisfaite à la vue de la nourrice Hinton, vêtue ce jour-là d'une robe élégante; si ce n'était pas de la soie, cela s'en rapprochait beaucoup; aussi étaitelle d'humeur très-placide. Toutefois elle était bien décidée à ne témoigner devant Mrs Parsons aucune surprise ou aucune approbation des magnificences de la maison de l'amiral. Elle ne voulait pas qu'elle la crût peu habituée à une pareille profusion de bougies, de glaces et de toilettes. La vérité est qu'il n'y avait rien de tout cela dans le confortable mais modeste

cottage de ma maîtresse, parce qu'elle réglait toujours sa maison avec beaucoup de simplicité et de modération, d'après son revenu présent et non d'après ses espérances d'avenir.

Comme mon maître était le cadet avec famille nombreuse, on supposait bien que l'amiral, qui n'avait pas d'enfants, laisserait sa fortune à Reginald, et pourvoirait convenablement ses autres neveux et nièces. L'opinion particulière de la nourrice Hinton à ce sujet était que ces arrangements de primogéniture lésaient fort son maître et ses enfants; elle ne se fût, pour rien au monde, fait le champion de ce droit d'aînesse qui met dans les familles anglaises l'inégalité la plus choquante. Elle se disait même, à part elle, que l'amiral jouissait un peu injustement de ce qui, devant Dieu, eût dû leur appartenir comme à lui; elle n'acceptait la bonté et l'affection de l'amiral pour son frère et pour les enfants que comme une sorte de réparation du tort légal qu'il leur faisait et en concluait qu'il avait un peu conscience de ce tort.

A son retour des écuries, Reginald se mit à courir dans toute la maison, fouillant dans tous les tiroirs et dans toutes les provisions de Mrs Parsons; il appelait cela l'aider, mais en réalité il prélevait la dîme sur tout. Je m'étonne qu'elle le supportât, car les jours de réception il y avait en elle beaucoup de la tigresse, et même dans les occasions ordinaires elle n'était pas des plus patientes; cependant elle aimait tant Reginald qu'elle lui reconnaissait le droit légal de bouleverser la maison de son oncle. Il est bon de dire qu'au retour de son premier voyage, Reginald avait pensé à elle et lui avait rapporté de Malte une riche écharpe moresque, qui l'avait fermement établi dans ses bonnes grâces.

Toutefois, il mit ce soir-là son affection pour lui à de rudes épreuves, car par deux fois il égara ses clefs.

Après avoir habillé lady Jemima, qui était un être passif et ne pouvait ou ne voulait rien faire pour elle-même, Mrs Parsons procéda au dressage de ses plats de dessert.

On tira des armoires la plus belle porcelaine, les oranges, les raisins, les poires, les noix, les noisettes, les friandises de toute espèce! Comment dire tout ce qu'elle étala devant elle? Ce n'était pas peu de chose que de marier les plats et d'assortir, sans sortir des règles, leur grandeur. Je l'entendis, après avoir arrangé les poires, appeler les reinettes dorées, mes vieilles connaissances, et puis demander comme pendants les pommes à côtes. Hélas, hélas! devais-je seule rester enfermée dans une vilaine poche? Serais-je seule exclue des joies et des honneurs de ce jour de fête?

Miss CAMPBELL.

Imité de l'anglais par P.-J. STAHL.

La suite prochainement.

LA PETITE CHANSON DU CERISIER

Au printemps, le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table du petit ver! » — Aussitôt le cerisier pousse feuille sur feuille, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis.

Puis il se met à ronger tranquillement

Digitized by Google

les petites feuilles, disant : « On ne peut s'en détacher. Qui donc m'a préparé un tel festin? »

Alors le bon Dieu dit de nouveau : « Qu'on mette la table de la petite abeille! » — Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, et les premiers rayons du soleil l'y conduisent. « Allons boire mon café, se dit-elle; il est versé dans une si précieuse porcelaine! »

Que les tasses sont propres et belles! Elle y trempe sa petite langue, et, tout en buvant, s'écrie : « La délicieuse boisson! On n'y a pas épargné le sucre. »

L'été vient, et le bon Dieu dit : « Qu'on mette la table du petit oiseau! » — Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils.

« Ah! ah! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien; j'ai bon appétit; cela donnera de nouvelles forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson. »

A l'automne, le bon Dieu dit : « Enlevez la table, tous sont rassasiés. » — Et le vent froid des montagnes se met à souffler et fait grelotter l'arbre.

Les feuilles deviennent jaunes et rouges, et tombent une à une, et le vent qui les a jetées à terre, les enlève de nouveau et les fait voltiger dans les airs.

Voici enfin l'hiver, et le bon Dieu dit : « Recouvrez-moi ce qui reste! — Et les tourbillons de vent amènent les flocons de neige, et toute la nature se repose dans le sommeil.

Peut-on voir rien de plus charmant que cette simple chanson! Que de fraîcheur, que de naïveté dans ces douces images! et comme cela vous donne envie de courir par les bois et les prés!

Soyez donc les bienvenues, ô cerises gentilles; venez parer le corsage enfantin des jeunes filles, et donnez-nous, par votre présence, un avant-goût du printemps qui nous promet du ciel bleu, des fruits et des fleurs!

Extrait du *Petit Journal*.

AMOUR DE L'ETUDE

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

L'état d'hostilité subsistant entre Athènes et Mégare, les Athéniens avaient publié un décret portant peine de mort contre tout Mégarien surpris dans Athènes.

Euclide, le Mégarien, qui avant cette défense fréquentait l'école de Socrate, ne voulut pas pour cela renoncer aux leçons de son maître. Il sortit d'Athènes pour aller habiter Mégare; mais chaque nuit, en habits de femme, avec un manteau dont il variait la couleur, la tête et le visage couverts d'un voile, il partait de Mégare, passait quelques heures avec Socrate, et un peu avant le jour sortait d'Athènes.

C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Euclide achetait la science au péril de la vie.

E. Muller.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker

CHAPITRE XV.

UN DEGRÉ DE PLUS.

La séparation était accomplie. Les astronomes, poursuivant le travail géodésique, allaient être plus surchargés, mais l'opération en elle-même ne devait pas en souffrir. La même précision, la même rigueur, seraient apportées dans la mesure de la nouvelle méridienne, les vérifications seraient faites avec autant de soin. Seulement, les trois savants anglais, se partageant la besogne, iraient moins vite en avant, et au prix de plus de fatigues. Mais ils n'étaient pas gens à s'épargner. Ce que les Russes allaient accomplir de leur côté, ils voulaient l'accomplir sur l'arc du nouveau méridien. L'amour-propre national devait, au besoin, les soutenir dans cette tâche longue et pénible. Trois opérateurs se trouvaient maintenant dans la nécessité de faire l'ouvrage de six. De là, nécessité de consacrer à l'entreprise toutes les pensées et tous les instants. Nécessité pour William Emery de moins s'abandonner à ses rêveries, et à sir John Murray de ne plus autant étudier, le fusil à la main, la faune de l'Afrique australe.

Un nouveau programme, attribuant à chacun des trois astronomes une part du travail, fut immédiatement arrêté. Sir John Murray et le colonel se chargèrent des observations zénithales et géodésiques. William Emery remplaça Nicolas Palender dans l'emploi de calculateur. Il va sans dire que le choix des stations, la disposition des mires étaient décidés en com-

 Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

mun, et qu'il n'y avait plus à craindre qu'un dissentiment quelconque s'élevât entre ces trois savants. Le brave Mokoum restait, comme devant, le chasseur et le guide de la caravane. Les six matelots anglais qui formaient la moitié de l'équipage de *Queen and Tzar* avaient naturellement suivi leurs chefs, et si la chaloupe à vapeur était restée à la disposition des Russes, le canot de caoutchouc, très-suffisant pour franchir les simples cours d'eau, faisait partie du matériel anglais. Quant aux chariots, le partage s'était opéré, suivant la nature des approvisionnements qu'ils portaient. Le ravitaillement des deux caravanes et même leur confort se trouvent donc assurés. Quant aux indigènes formant le détachement dirigé par le bushman, ils s'étaient séparés en deux troupes de nombre égal, non sans avoir montré, par leur attitude, que cette séparation leur déplaisait. Peut-être avaient-ils raison, au point de vue de la sécurité générale. Ces bochjesmen se voyaient entraînés loin des régions qui leur étaient familières, loin des pâturages et des cours d'eau qu'ils avaient l'habitude de fréquenter, vers une contrée septentrionale sillonnée de tribus errantes, malheureusement hostiles aux Africains du Sud, et, dans ces conditions, il leur convenait peu de diviser leurs forces. Mais enfin, le bushman et le foreloper aidant, ils avaient consenti au fractionnement de la caravane en deux détachements qui, d'ailleurs, — et ce fut la raison dont ils se montrèrent le plus touchés, — devaient opérer à une distance relativement rapprochée l'un de l'autre et dans la même région.

En quittant Kolobeng, le 31 août, la troupe du colonel Everest se dirigea vers ce dolmen qui avait servi de point de mire aux dernières observations. Elle rentra donc dans la forêt incendiée, et elle arriva au monticule. Les opérations furent reprises le 2 septembre. Un grand triangle, dont le sommet alla s'appuyer sur la gauche à un pylone dressé sur une extumescence du sol, permit aux observateurs de se porter immédiatement de dix ou douze milles dans l'ouest de l'ancienne méridienne.

Six jours plus tard, le 8 septembre, la série des triangles auxiliaires se trouvait achevée, et le colonel Everest, d'accord avec ses collègues, et vérification faite des cartes, choisissait le nouvel arc du méridien que des mesures ultérieures devaient calculer jusqu'à la hauteur du vingtième parallèle sud. Ce méridien se trouvait situé à un degré dans l'ouest du premier. C'était le vingt-troisième compté à l'est du méridien de Greenwich. Les Anglais ne devaient donc pas opérer à plus de soixante milles des Russes, mais cette distance était suffisante pour que leurs triangles ne vinssent pas à se croiser. Dans ces conditions, il était improbable que les deux partis se rencontrassent dans les mesures trigonométriques, et improbable, par conséquent, que le choix d'une mire devînt le motif d'une discussion ou peut-être d'une collision regrettable.

Le pays que parcouraient pendant tout le mois de septembre les observateurs anglais était fertile et accidenté, peu peuplé cependant. Il favorisait la marche en avant de la caravane. Le ciel était très-beau, très-clair, sans brouillards et sans nuages. Les observations s'accomplissaient facilement. Peu de forêts importantes, des taillis largement espacés, de vastes prairies, dominées çà et là par quelques ressauts du sol qui se prêtaient à l'établissement des mises, soit de nuit, soit de jour, et au bon fonctionnement des instruments. C'était, en même temps, une région admirablement pourvue de toutes les productions de la nature. La plupart des fleurs attiraient par leurs vifs parfums des essaims

Digitized by Google

de scarabées, et plus particulièrement une sorte d'abeilles, peu différentes des abeilles européennes, qui déposaient dans les fentes des rocs ou les fissures des troncs un miel blanc, très-liquide et d'un goût délicieux. Quelques grands animaux se hasardaient parfois la nuit aux environs des campements. C'étaient des girafes, diverses variétés d'antilopes, quelques fauves, hyènes ou rhinocéros, des éléphants aussi. Mais sir John ne voulait plus se laisser distraire. Sa main maniait la lunette de l'astronome, et non plus le rifle du chasseur.

Dans ces circonstances, Mokoum et quelques indigènes remplissaient l'office de pourvoyeurs, mais on peut croire que la détonation de leurs armes faisait battre le pouls de Son Honneur. Sous les coups du bushman tombèrent deux ou trois grands buffles des prairies, ces bokolokolos des Bétjuanas, qui mesurent quatre mètres du museau à la queue, et deux mètres du sabot à l'épaule. Leur peau noire présentait des reflets bleuâtres. C'étaient de formidables animaux, à membres courts et vigoureux, à tête petite, aux yeux sauvages et dont le front farouche se couronnait d'épaisses cornes noires. Excellent surcroît de venaison fraîche, qui variait l'ordinaire de la caravane.

Les indigènes préparèrent cette viande de manière à la conserver presque indéfiniment, à la mode pemmicane, qui est si utilement employée par les Indiens du nord. Les Européens suivirent avec intérêt cette opération culinaire, à laquelle ils montrèrent d'abord quelque répugnance. La viande de buffle, après avoir été découpée en tranches minces et séchées au soleil, fut serrée dans une peau tannée, puis frappée à coups de fléau qui la réduisirent en fragments presque impalpables. Ce n'était plus alors qu'une poudre de viande, de la chair pulvérisée. Cette poussière, enfermée dans des sacs de peau et très-tassée, fut ensuite humectée de la graisse bouillante qui avait été recueillie sur l'animal lui-même. A cette graisse, un peu suifeuse, il faut l'avouer, les cuisiniers africains ajoutèrent de la moelle fine et quelques baies d'arbustes dont le principe saccharin devait, il semble, jurer avec les éléments azotés de la viande. Puis, cet ensemble fut mélangé, trituré, battu de manière à fournir par le refroidissement un tourteau dont la dureté égalait celle de la pierre.

La préparation était alors terminée. Mokoum pria les astronomes de goûter à ce mélange. Les Européens cédèrent aux instances du chasseur qui tenait à son pemmican comme à un mets national. Les premières bouchées parurent désagréables aux Anglais; mais habitués bientôt au goût de ce pudding africain, ils ne tardèrent pas à s'en montrer très-friands. C'était, en effet, une réconfortante nourriture, très-appropriée aux besoins d'une caravane lancée dans un pays inconnu et à laquelle les vivres frais pouvaient manquer; substance très-nourrissante, aisément transportable, d'une inaltérabilité à peu près parfaite, et qui sous un petit volume renfermait une grande quantité d'éléments nutritifs. Grâce au chasseur, la réserve de pemmican s'éleva bientôt à plusieurs centaines de livres, qui assuraient ainsi les besoins de l'avenir.

Les jours se passaient ainsi. Les nuits étaient quelquefois employées aux observations. William Emery pensait toujours à son ami Michel Zorn, déplorant ces fatalités qui brisent en un instant les liens de la plus étroite amitié. Oui! Michel Zorn lui manquait, et son cœur, toujours rempli des impressions que faisait naître cette grande et sauvage nature, ne savait plus où s'épancher. Il s'absorbait alors dans des calculs, il se réfugiait dans ces chiffres avec la ténacité d'un Palander, et les

Digitized by Google

heures s'écoulaient. Pour le colonel Everest, c'était le même homme, le même tempérament froid, qui ne se passionnait que pour les opérations trigonométriques. Quant à sir John, il regrettait franchement sa demi-liberté d'autrefois, mais il se gardait bien de se plaindre.

Toutefois, la fortune permettait à Son Honneur de se dédommager de temps en temps. S'il n'avait plus le temps de battre les taillis et de chasser les fauves de la contrée, en de certaines occasions ces animaux prirent la peine de venir à lui et tentèrent d'interrompre ses observations. Dans ce cas, le chasseur et le savant ne faisaient plus qu'un. Sir John se trouvait en état de légitime défense. Ce fut ainsi qu'il eut une rencontre sérieuse avec un vieux rhinocéros des environs dans la journée du 12 septembre, rencontre qui lui coûta « assez cher », comme on le verra.

Depuis quelque temps, cet animal rôdait sur les flancs de la caravane. C'était un énorme « chucuroo », nom que les Bochjesmen donnent à ce pachyderme. Il mesurait quatorze pieds de longueur sur six de hauteur, et à la couleur noire de sa peau moins rugueuse que celle de ses congénères d'Asie, le bushman l'avait reconnu comme une bête dangereuse. Les espèces noires sont, en effet, plus agiles et plus agressives que les espèces blanches, et elles attaquent, même sans provocation, les animaux et les hommes.

Ce jour-là, sir John Murray, accompagné de Mokoum, était allé reconnaître à six milles de la station une hauteur sur laquelle le colonel Everest avait l'intention d'établir un poteau de mire. Par un certain pressentiment, il avait emporté son rifle, à balle conique, et non pas un simple fusil de chasse. Bien que le rhinocéros en question n'eût pas été signalé depuis deux jours, sir John ne voulait pas courir désarmé à travers un pays inconnu. Mokoum et ses camarades avaient donné la chasse au pachyderme, mais sans l'atteindre, et il était possible que l'énorme animal n'eût pas renoncé à ses desseins.

Sir John n'eut pas à regretter d'avoir agi en homme prudent. Son compagnon et lui étaient arrivés sans accident à la hauteur indiquée, et ils l'avaient gravie jusqu'à son sommet le plus escarpé, quand, à la base de cette colline, sur la lisière d'un taillis bas et peu serré, le « chucuroo » apparut soudain. Jamais sir John ne l'avait pu observer de si près. C'était vraiment une bête formidable. Ses petits yeux étincelaient. Ses cornes droites, un peu recourbées en arrière, posées l'une devant l'autre, d'égale longueur à peu près, soit deux pieds environ, et solidement implantées sur la masse osseuse des narines, formaient une arme redoutable.

Le bushman aperçut le premier l'animal, tapi à la distance d'un demi-mille sous un buisson de lenstiques.

« Sir John, dit-il aussitôt, la fortune favorise Votre Honneur! Voilà le chucuroo!

— Le rhinocéros! s'écria sir John, dont les yeux s'animèrent soudain.

— Oui, sir John, répondit le chasseur. C'est, comme vous le voyez, une bête magnifique, et qui paraît fort disposée à nous couper la retraite. Pourquoi ce chucuroo s'acharne-t-il ainsi contre nous, je ne saurais le dire, car c'est un simple herbivore; mais enfin il est là, sous ce fourré, et il faudra l'en déloger!

— Peut-il monter jusqu'à nous? demanda sir John.

— Non, Votre Honneur, répondit le bushman. La pente est trop raide pour ses membres courts et trapus. Aussi attendra-t-il!

— Eh bien, qu'il attende, répliqua sir John, et quand nous aurons fini d'exami-

Digitized by Google

ner cette station, nous délogerons cet incommode voisin. »

Sir John Murray et Mokoum reprirent donc leur examen un instant interrompu. Ils reconnurent avec un soin minutieux la disposition supérieure du monticule, et choisirent l'emplacement sur lequel devait s'élever le poteau indicateur. D'autres



hauteurs assez importantes, situées dans le nord-ouest, devaient permettre de construire le nouveau triangle dans les conditions les plus favorables.

Lorsque ce travail fut terminé, sir John, se tournant vers le bushman, lui dit :

« Quand vous voudrez, Mokoum.

— Je suis aux ordres de Votre Honneur.

— Le rhinocéros nous attend toujours ?

— Toujours.

— Descendons alors, et si puissant que soit cet animal, une balle de mon rifle en aura facilement raison.

— Une balle ! s'écria le bushman, Votre Honneur ne sait pas ce qu'est un chucuroo. Ces bêtes-là ont la vie dure, et jamais on

n'a vu un rhinocéros tomber sous une seule balle, si bien ajustée qu'elle fût.

— Bah! fit sir John, parce qu'on n'employait pas de balle conique !

— Coniques ou rondes, répondit Mokoum, vos premières balles n'abattront pas un pareil animal!

— Eh bien, mon brave Mokoum, répliqua sir John emporté par son amour-propre de chasseur, je vais vous montrer ce que peuvent nos armes européennes, puisque vous en doutez! »

Et ce disant, sir John arma son rifle, prêt à faire feu, dès que la distance lui semblerait convenable.

« Un mot, Votre Honneur! dit le bushman, un peu piqué et arrêtant son compagnon du geste. Votre Honneur consentirait-il à faire un pari avec moi?

— Pourquoi pas, mon digne chasseur? répondit sir John.

— Je ne suis pas riche, reprit Mokoum, mais je risquerais volontiers une livre contre la première balle de Votre Honneur.

— C'est dit! répliqua aussitôt sir John. Une livre, à vous, si ce rhinocéros ne tombe pas sous ma première balle!

— Tenu? dit le bushman.

— Tenu. »

Les deux chasseurs descendirent le raide talus du monticule, et furent bientôt postés à une distance de cinq cents pieds du chucuroo qui conservait une immobilité parfaite. Il se présentait donc dans des circonstances très-favorables à sir John, qui pouvait le viser à son aise. L'honorable Anglais pensait même avoir si beau jeu, qu'au moment de tirer, voulant permettre au bushman de revenir sur son pari, il lui dit :

« Cela tient-il toujours?

— Toujours! » répondit tranquillement Mokoum.

Le rhinocéros restait aussi immobile qu'une cible. Sir John avait le choix de la place à laquelle il lui conviendrait de frapper, afin de provoquer une mort immédiate. Il se décida à tirer l'animal au museau, et, son amour-propre de chasseur le surexcitant, il visa avec un soin extrême, que devait aider encore la précision de son arme.

Une détonation retentit. Mais la balle, au lieu de frapper les chairs, toucha la corne du rhinocéros, dont l'extrémité vola en éclats. L'animal ne sembla même pas s'apercevoir du choc.

« Ce coup ne compte pas, dit le bushman. Votre Honneur n'a pas atteint les chairs.

— Si vraiment! répliqua sir John, un peu vexé! Le coup compte, bushman. J'ai perdu une livre, mais je vous la joue quitte ou double!

— Comme vous le voudrez, sir John, mais vous perdrez!

— Nous verrons bien! »

Le rifle fut rechargé avec soin, et sir John, visant le chucuroo à la hauteur de la hanche, tira son second coup. Mais la balle, rencontrant cet endroit où la peau se superposait en plaques cornues, tomba à terre malgré sa force de pénétration. Le rhinocéros fit un mouvement et se déplaça de quelques pas.

« Deux livres! dit Mokoum.

— Les tenez-vous? demanda sir John.

— Volontiers. »

Cette fois, sir John, que la colère commençait à gagner, rappela tout son sang-froid, et visa l'animal au front. La balle frappa à l'endroit visé, mais elle rebondit comme si elle eût rencontré une plaque de métal.

« Quatre livres! dit tranquillement le bushman.

— Et quatre encore! » s'écria sir John exaspéré.

Cette fois, la balle pénétra sous la

Digitized by Google

hanche du rhinocéros, qui fit un bond formidable; mais au lieu de tomber mort, l'animal se jeta sur les buissons avec une indescriptible fureur, et il les dévasta.

« Je crois qu'il remue encore un peu, sir John ! » dit simplement le chasseur.

Sir John ne se possédait plus. Son sang-froid l'abandonna entièrement. Ces huit livres qu'il devait au bushman, il les risqua sur une cinquième balle. Il perdit encore, il doubla, il doubla toujours, et ce ne fut qu'au neuvième coup de son rifle que le vivace pachyderme, le cœur traversé enfin, tomba pour ne plus se relever.

Alors Son Honneur poussa un hurrah ! Ses paris, son désappointement, il oublia tout, pour ne se souvenir que d'une chose : il avait tué son rhinocéros.

Mais, comme il le dit plus tard à ses collègues du Hunter-Club de Londres : « C'était une bête de prix ! »

Et, en effet, elle ne lui avait pas coûté moins de trente-six livres[1], somme considérable que le bushman encaissa avec son calme habituel.

CHAPITRE XVI.

INCIDENTS DIVERS.

A la fin du mois de septembre, les astronomes s'étaient élevés d'un degré de plus vers le nord. La portion de la méridienne, déjà mesurée au moyen de trente-deux triangles, s'étendait alors sur quatre degrés. C'était la moitié de la tâche accomplie. Les trois savants y apportaient un zèle extrême; mais réduits à trois, ils éprouvaient parfois de telles fatigues qu'ils devaient suspendre leurs travaux pendant quelques jours. La chaleur était très-forte alors et véritablement accablante. Ce mois d'octobre de l'hémisphère austral correspond au mois d'avril de l'hémisphère boréal, et sous le vingt-quatrième parallèle sud règne la température élevée des régions algériennes. Déjà, pendant la journée, certaines heures après midi ne permettaient aucun travail. Aussi l'opération trigonométrique éprouvait-elle quelques retards qui inquiétaient principalement le bushman. Voici pourquoi :

Dans le nord de la méridienne, à une centaine de milles de la dernière station relevée par les observateurs, l'arc coupait une région singulière, un « karrou » en langue indigène, analogue à celui qui est situé au pied des montagnes du Roggeveld dans la colonie du Cap. Pendant la saison humide, cette région présente partout les symptômes de la plus admirable fertilité; après quelques jours de pluie, le sol est recouvert d'une épaisse verdure; les fleurs naissent de toutes parts; les plantes, dans un très-court laps de temps, sortent de terre; les pâturages épaississent à vue d'œil; les cours d'eau se forment; les troupeaux d'antilopes descendent des hauteurs et prennent possession de ces prairies improvisées. Mais ce curieux effort de la nature dure peu. Un mois à peine, six semaines au plus se sont écoulées, que toute l'humidité de cette terre, pompée par les rayons du soleil, s'est perdue dans l'air sous forme de vapeurs. Le sol se durcit et étouffe les nouveaux germes; la végétation disparaît en quelques jours; les animaux fuient la contrée devenue inhabitable, et le désert s'étend là où se développait naguère un pays opulent et fertile.

Tel était ce karrou que la petite troupe du colonel Everest devait traverser avant d'atteindre le véritable désert qui confine aux rives du lac Ngami. On conçoit quel intérêt avait le bushman à s'engager dans cette phénoménale région, avant que l'extrême sécheresse en eût tari les sources

1. Neuf cents francs.

Digitized by Google

vivifiantes. Aussi communiqua-t-il ses observations au colonel Everest. Celui-ci les comprit parfaitement, et il promit d'en tenir compte dans une certaine proportion, en hâtant les travaux. Mais il ne fallait pas cependant que cette hâte nuisît en rien à leur exactitude. Les mesures angulaires ne sont pas toujours faciles et faisables à toute heure. On n'observe bien qu'à la condition d'observer dans certaines circonstances atmosphériques. Aussi les opérations n'en marchèrent-elles pas sensiblement plus vite, malgré les pressantes recommandations du bushman, et celui-ci vit bien que, lorsqu'il arriverait au karrou, la fertile région aurait probablement disparu sous l'influence des rayons solaires.

En attendant que les progrès de la triangulation eussent amené les astronomes sur les limites du karrou, ils pouvaient s'enivrer en contemplant la splendide nature qui s'offrait alors à leurs regards. Jamais les hasards de l'expédition ne les avait conduits en de plus belles contrées. Malgré l'élévation de la température, les ruisseaux y entretenaient une fraîcheur constante. Des troupeaux à milliers de têtes eussent trouvé dans ces pâturages une nourriture inépuisable. Quelques verdoyantes forêts hérissaient çà et là ce vaste sol qui semblait aménagé comme celui d'un parc anglais. Il n'y manquait que des becs de gaz.

Le colonel Everest se montrait peu sensible à ces beautés naturelles, mais sir John Murray et surtout William Emery ressentirent vivement le poétique sentiment qui se dégageait de cette contrée perdue au milieu des déserts africains. Combien le jeune savant regretta alors son pauvre Michel Zorn, et les sympathiques confidences qui s'échangeaient ordinairement entre eux! Comme lui, il eût été vivement impressionné, et, entre deux observations, ils auraient laissé déborder leur cœur!

La caravane cheminait ainsi au milieu de ce pays magnifique. De nombreuses bandes d'oiseaux animaient de leur chant et de leur vol les prairies et les forêts. Les chasseurs de la troupe abattirent, à plusieurs reprises, des couples de « korans », sortes d'outardes particulières aux plaines de l'Afrique australe, et des « dikkops », gibier délicat dont la chair est très-estimée. D'autres volatiles se recommandaient encore à l'attention des Européens, mais à un point de vue non comestible. Sur les bords des ruisseaux ou à la surface des rivières qu'ils effleuraient de leurs ailes rapides, quelques gros oiseaux poursuivaient à outrance les corneilles voraces qui cherchaient à soustraire leurs œufs du fond de leurs nids de sable. Des grues bleues et à col blanc, des flamants rouges qui se promenaient comme une flamme sous les taillis clair-semés, des hérons, des courlis, des bécassines, des « kalas » souvent perchés sur le garrot des buffles, des pluviers, des ibis qui semblaient envolés de quelque obélisque hiéroglyphique, d'énormes pélicans marchant en file par centaines, portaient partout la vie dans ces régions auxquelles l'homme manquait seul. Mais de ces divers échantillons de la gent emplumée, les plus curieux n'étaient-ils pas ces ingénieurs « tisserins », dont les nids verdâtres, tressés de joncs ou de brins d'herbes, sont suspendus comme d'énormes poires aux branches des saules pleureurs? William Emery, les prenant pour des produits d'une espèce nouvelle, en cueillit un ou deux, et quel fut son étonnement d'entendre ces prétendus fruits gazouiller comme des passereaux? N'aurait-il pas été excusable de croire, à l'exemple des anciens voyageurs d'Afrique, que certains arbres de cette contrée portaient des fruits qui produisaient des oiseaux vivants!

Oui, ce karrou avait alors un aspect en-

Digitized by Google

chanteur. Il offrait toutes les conditions favorables à la vie ruminante. Les gnous aux sabots pointus, les caamas, qui, suivant Harris, semblent n'être composés que de triangles, les élans, les chamois, les gazelles, y abondaient. Quelle variété de gibier, quels « coups de fusil », pour un des membres estimés du Hunter-Club!



C'était vraiment une tentation trop forte pour sir John Murray, et, après avoir obtenu deux jours de repos du colonel Everest, il les employa à se fatiguer d'une remarquable façon. Mais aussi quels succès il obtint en collaboration avec son ami le bushman, tandis que William Emery les suivait en amateur! Que de coups heureux à enregistrer sur son carnet de vénerie! Que de trophées cynégétiques à rapporter à son château des Highlands! Et dans quel oubli, pendant ces deux jours de vacances, il laissa les opérations géodésiques, la triangulation, la mesure de la méridienne! Qui eût cru que cette main, si habile à se servir du fusil, eût jamais manié les déli-

Digitized by Google

cates lunettes d'un théodolite! Qui eût pensé que cet œil, si prompt à viser dans ses bonds une rapide antilope, se fût exercé à travers les constellations du ciel, en poursuivant quelque étoile de treizième grandeur! Oui! sir John Murray fut bien complétement et uniquement chasseur pendant ces deux jours de liesse, et l'astronome disparut à faire craindre qu'il ne reparût jamais!

Entre autres faits de chasse à porter à l'actif de sir John, il faut en signaler un qui eut des résultats inattendus, et qui ne rassura guère le bushman sur l'avenir de l'expédition scientifique. Cet incident ne pouvait que justifier les inquiétudes dont le perspicace chasseur avait fait part au colonel Everest.

C'était le 15 octobre. Depuis deux jours, sir John se livrait tout entier à ses impérieux instincts. Un troupeau d'une vingtaine de ruminants avait été signalé à deux milles environ sur le flanc droit de la caravane. Mokoum reconnut qu'ils appartenaient à cette belle espèce d'antilopes, connue sous le nom d'oryx, et dont la capture, fort difficile, met en relief tout chasseur africain.

Aussitôt, le bushman fit connaître à sir John l'heureuse occasion qui se présentait et il l'engagea fortement à en profiter. Il lui apprit en même temps que ces oryx étaient très-difficiles à forcer, que leur vitesse dépassait celle du cheval le plus rapide, que le célèbre Cumming, quand il chassait dans le pays des Namaquois, lors même qu'il montait des chevaux de grand fond, n'avait pas atteint, dans toute sa vie de chasseur, quatre de ces merveilleuses antilopes!

Il n'en fallait pas tant pour surexciter l'honorable Anglais, qui se déclara prêt à se lancer sur les traces des oryx. Il choisit son meilleur cheval, son meilleur fusil, ses meilleurs chiens, et, dans son impatience, précédant le patient bushman, il se dirigea vers la lisière d'un taillis confinant à une vaste plaine, et près duquel la présence des ruminants avait été signalée.

Après une heure de marche, les deux chevaux s'arrêtèrent. Mokoum, abrité derrière un bouquet de sycomores, montra à son compagnon la bande paissante qui se tenait au vent à quelques centaines de pas. Ces défiants animaux ne les avaient cependant point encore aperçus, et ils broutaient paisiblement l'herbe des pâturages. Toutefois, un de ces oryx semblait se tenir à l'écart. Le bushman le fit remarquer à sir John.

« C'est une sentinelle, lui dit-il. Cet animal, un vieux malin sans doute, veille au salut commun. Au moindre danger, il fera entendre une sorte de hennissement, et la troupe, lui en tête, décampera de toute la vigueur de ses jambes. Il faut donc ne le tirer qu'à bonne distance et l'abattre du premier coup. »

Sir John se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif, et il se mit en bonne position pour observer ce troupeau.

Les oryx continuaient de brouter sans défiance. Leur gardien, auquel un remous de vent avait peut-être apporté quelques émanations suspectes, levait assez fréquemment son front cornu et montrait quelques symptômes d'agitation. Mais il était trop loin des chasseurs pour que ceux-ci pussent le tirer avec succès. Quant à forcer la bande à la course, sur cette vaste plaine qui lui offrait une piste favorable, il ne fallait pas y songer. Peut-être la troupe se rapprocherait-elle du taillis, et dans ce cas, sir John et le bushman pourraient viser l'un de ces oryx dans des conditions à peu près favorables.

Le hasard sembla devoir favoriser les chasseurs. Peu à peu, sous la direction du vieux mâle, les ruminants se rappro-

Digitized by Google

chèrent du bois. Sans doute, ils ne se croyaient pas en sûreté dans cette plaine découverte, et ils voulaient s'abriter sous l'épaisse ramure du taillis. Lorsque leur intention ne put être méconnue, le bushman invita son compagnon à mettre comme lui pied à terre. Les chevaux furent attachés au pied d'un sycomore, la



tête enveloppée dans une couverture, précaution qui assurait à la fois leur mutisme et leur immobilité. Puis, les chiens suivant, Mokoum et sir John se glissèrent sous les broussailles, en longeant la lisière sarmenteuse du bois, mais de manière à gagner une sorte de pointe formée par les derniers arbres, et dont l'extrémité n'était pas à trois cents pas du troupeau.

Là, les deux chasseurs se blottirent comme s'ils eussent été à l'affût, et, le fusil armé, ils attendirent.

De la place qu'ils occupaient ainsi, ils pouvaient observer les oryx, et admirer même en détail ces élégants animaux. Les mâles se distinguaient peu des femelles,

Digitized by Google

et même par une bizarrerie dont la nature ne donne que de rares exemples, ces femelles, armées plus formidablement que les mâles, portaient des cornes recourbées en arrière et élégamment effilées. Aucun animal n'est plus charmant que cette antilope dont l'oryx forme la variété; aucune ne présente de bigarrures noires aussi délicatement disposées. Un bouquet de poils flotte à la gorge de l'oryx, sa crinière est droite, et son épaisse queue traîne jusqu'à terre.

Cependant le troupeau, composé d'une vingtaine d'individus, après s'être rapproché du bois, demeura stationnaire. Le gardien, bien évidemment, poussait les oryx à quitter la plaine. Il passait entre les hautes herbes et cherchait à les masser en un groupe compacte, comme fait un chien de berger des moutons confiés à sa surveillance. Mais ces animaux, folâtrant dans le pâturage, ne paraissaient point d'humeur à abandonner cette luxuriante prairie. Ils résistaient, ils s'échappaient en gambadant, et recommençaient à brouter quelques pas plus loin.

Ce manége surprit fort le bushman. Il le fit observer à sir John, mais sans pouvoir lui en donner l'explication. Le chasseur ne pouvait comprendre l'obstination de ce vieux mâle, ni pour quelle raison il voulait ramener sous bois la troupe d'antilopes.

La situation se prolongeait cependant, sans se modifier. Sir John tourmentait impatiemment la platine de son rifle, Tantôt il voulait tirer, tantôt se porter en avant. Mokoum ne parvenait que très-difficilement à le contenir.

Une heure s'était ainsi écoulée, et l'on ne pouvait prévoir combien d'autres s'écouleraient encore, quand un des chiens, probablement aussi impatient que sir John, poussa un formidable aboiement et se précipita vers la plaine.

Le bushman, furieux, eût volontiers envoyé une charge de plomb au maudit animal! Mais déjà le rapide troupeau fuyait avec une vitesse sans égale, et sir John comprit alors qu'aucun cheval n'aurait pu l'atteindre. En peu d'instants, les oryx ne formaient plus que des points noirs qui bondissaient entre les hautes herbes.

Mais, à la très-grande surprise du bushman, le vieux mâle n'avait pas donné à la bande d'antilopes le signal de fuir. Contrairement aux habitudes de ces ruminants, ce singulier gardien était demeuré à la même place, ne songeant point à suivre les oryx confiés à sa garde. Depuis leur départ, il essayait même de se dissimuler dans les herbes, peut-être avec l'intention de gagner le taillis.

« Voilà une chose curieuse, dit alors le bushman. Qu'a-t-il donc, ce vieil orix? Sa démarche est singulière! Est-il blessé ou accablé par l'âge?

— Nous le saurons bien! » répondit sir John, en s'élançant vers l'animal, son rifle prêt à faire feu.

L'oryx, à l'approche du chasseur, s'était de plus en plus rasé dans les herbes. On ne voyait que ses longues cornes, hautes de quatre pieds, dont les pointes acérées dominaient la verte surface de la plaine. Il ne cherchait même plus à fuir, mais à se cacher. Sir John put donc approcher facilement le singulier animal. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à cent pas, il l'ajusta avec soin et fit feu. La détonation retentit. La balle avait évidemment frappé l'oryx à la tête, car ses cornes, dressées jusqu'alors, étaient maintenant couchées sous les herbes.

Sir John et Mokoum accoururent vers la bête de toute la vitesse de leurs jambes. Le bushman tenait à la main son couteau de chasse, prêt à éventrer l'animal dans le cas où il n'eût pas été tué sur le coup.

Digitized by Google

Mais cette précaution fut inutile. L'oryx était mort, bien mort, et tellement mort, que lorsque sir John le tira par les cornes, il n'amena qu'une peau vide et flasque, à laquelle l'ossature manquait tout entière !

« Par saint Patrik ! voilà des choses qui n'arrivent qu'à moi ! » s'écria-t-il d'un ton



si comique qu'il eût fait rire tout autre que le bushman.

Mais Mokoum ne riait pas. Ses lèvres pincées, ses sourcils contractés, ses yeux clignotants trahissaient en lui une sérieuse inquiétude. Les bras croisés, portant rapidement la tête à droite, à gauche, il regardait autour de lui.

Soudain, un objet frappa ses regards. C'était un petit sac de cuir, enjolivé d'arabesques rouges, qui gisait sur le sol. Le bushman le ramassa aussitôt, et l'examina avec attention.

« Qu'est-ce que cela ? demanda sir John.

— Cela, répondit Mokoum, c'est un sac de Makololo.

— Et comment se trouve-t-il à cette place?

— Parce que le possesseur de ce sac vient de le laisser tomber en fuyant précipitamment.

— Et ce Makololo?

— N'en déplaise à votre Honneur, répondit le bushman en contractant ses poings avec colère, ce Makololo était dans cette peau d'oryx, et c'est sur lui que vous avez tiré! »

Sir John n'avait pas eu le temps d'exprimer sa surprise, que Mokoum, remarquant à cinq cents pas environ une certaine agitation entre les herbes, fit aussitôt feu dans cette direction. Puis, sir John et lui de courir à perdre haleine vers l'endroit suspect.

Mais la place était vide. On voyait au froissement des herbes qu'un être animé venait de passer là. Le Makololo avait disparu, et il fallait renoncer à le poursuivre à travers l'immense prairie qui s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon.

Les deux chasseurs revinrent donc, fort inquiets de cet incident, qui devait, en effet, exciter leurs inquiétudes. La présence d'un Makololo au dolmen de la forêt incendiée, ce déguisement très-usité chez les chasseurs d'oryx, qui le cachait naguère, témoignait d'une véritable persistance à suivre à travers ces régions désertes la troupe du colonel Everest. Ce n'était pas sans motif qu'un indigène appartenant à la tribu pillarde des Makololos épiait ainsi les Européens et leur escorte. Et plus ceux-ci s'avançaient vers le nord, plus le danger s'accroissait d'être attaqué par ces voleurs du désert.

Sir John et Mokoum revinrent au campement, et son Honneur, tout désappointé, ne put s'empêcher de dire à son ami William Emery :

« Vraiment, mon cher William, je n'ai pas de chance! Pour le premier oryx que je tue, il était déjà mort avant que je ne l'eusse touché! »

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LA JUSTICE DES CHOSES

ÉDOUARD MOROSE

La campagne habitée par M. Ledan était située sur les bords de la Loire, entre Angers et Saumur, au milieu d'un paysage ravissant et à quelques pas du château de Trèves, une des ruines les plus majestueuses du moyen âge. Dans ce beau pays, le climat est d'une grande douceur; le soleil chauffe, pénètre et ne brûle pas; la végétation y est luxuriante, fleurie; le fleuve large et chaud coule sur un sable fin; les villages sont gais, et, à chaque pas, tour crénelée ou clocher gothique, noms de champs, de bois, de vallons, inscrits dans l'histoire, ajoutent les grandeurs de la légende aux beautés de la nature.

La maison était placée entre une cour plantée de tilleuls et qui, avec ses murs couverts de plantes grimpantes, déjà, semblait un jardin, et le jardin, planté d'arbres fruitiers, bordé par la Loire, et divisé en grands carrés potagers, festonnés de bandes de fleurs. Autour de la maison, c'étaient de grands prés avec des lignes onduleuses de peupliers, des prés où paissaient des vaches; en face, des bois, des coteaux; de temps en temps, sur le fleuve, la voile d'un bateau chargé, glissant len-

tement. Tout cela était beau, plus encore, intime et doux, et bien fait pour charmer le voyageur, l'étranger, et lui rendre l'acclimatation facile et prompte.

Quant à la maison elle-même, elle était vaste, propre, riante, bien tenue, une bonne vieille maison, qui avait abrité plusieurs générations, et n'en était que plus humaine, plus hospitalière, plus maternelle. On y pouvait courir à l'aise dans les escaliers et les corridors, et pour jouer à cache-cache elle était parfaite, tant elle était pleine, surtout au rez-de-chaussée, de coins et recoins. La maîtresse de cette maison, Mme Ledan, mère de trois enfants, semblait l'être aussi des quatre autres qui étaient venus se joindre à ceux-là. Ses deux fils étaient : l'un d'un an plus âgé, l'autre d'un an plus jeune qu'Édouard, et la fille, une gentille enfant de treize ans, semblait une autre Adrienne. Les trois pensionnaires, tout en se permettant, comme tout le monde, d'avoir chacun ses petits défauts, n'étaient pas mauvais camarades. Enfin, le directeur de ce petit pensionnat, M. Ledan, avait l'éminente qualité de l'instituteur : la clarté dans l'explication, une dose de patience, qui n'est pas moins nécessaire, et beaucoup de bonté.

Édouard fut accueilli comme un membre de la famille. Il ne tenait donc qu'à lui de se trouver bien ; mais il venait, nous le savons, avec un grand chagrin dans le cœur, l'exil de la maison maternelle et le cruel souvenir de ses fautes. Et comme, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, le goût que nous trouvons à la vie ne tient pas tant aux choses en elles-mêmes qu'à l'état de santé ou de maladie des organes qui nous mettent en rapport avec ces choses, ce chagrin d'Édouard était comme un voile jeté sur ses yeux, qui affaiblissait pour lui l'éclat du soleil, le charme de cette belle nature, et qui empêchait les bonnes paroles et les bons soins d'arriver jusqu'à son cœur.

Cette tristesse ne saurait être blâmée ; car elle venait, outre ses remords, de l'attachement qu'il avait pour ses parents et du regret de ne plus habiter près d'eux. Mais il eût été bon pourtant qu'il fût sensible à la cordialité qu'on lui montrait, et ce n'eût pas été de l'ingratitude envers ses parents que d'être reconnaissant pour ses hôtes. En dépit de leurs prévenances, il parlait peu, répondait à peine, faisait ses devoirs en silence, et pendant les récréations se promenait seul, à petits pas, dans la cour ou dans le jardin, et quelquefois s'asseyait dans un coin, où il rêvait tristement.

« Édouard, viens donc jouer à colin-maillard.

— Édouard, les quatre coins !

— Non ! répondait-il, je ne veux pas jouer. »

Et il s'éloignait.

« Édouard, vous ne faites donc pas votre jardin ?

— Oh ! je ne sais pas. »

Quelquefois Amine Ledan courait après lui.

« Édouard ! au moins, puisque vous n'aimez pas à courir, venez faire avec moi une partie de cerceau.

— Merci, j'aime mieux marcher. »

Et sur cette réponse peu gracieuse, Édouard laissait là, toute déconcertée, la bonne petite fille, qui ne songeait pourtant en ceci qu'à le distraire.

Peu à peu, la sécheresse d'Édouard lassa la bonne volonté de chacun. On avait eu d'abord compassion de lui ; on avait fait des efforts pour l'égayer ; mais voyant que ce petit misanthrope s'obstinait à repousser toutes les avances et à fuir le jeu, qu'il ne semblait nullement touché des bons sentiments qu'on avait pour lui, on finit par ne plus s'en préoccuper. Natu-

Digitized by Google

rellement, la tristesse d'Édouard s'en accrut. Bien qu'il parût insensible aux attentions, elles ne laissaient pas que de le distraire, et le soulager un peu; car tout cœur humain a besoin de la sympathie de ses semblables. Oubliant même que c'était à lui seul qu'il devait s'en prendre, il s'affligea de cet abandon, se crut victime, et n'en devint que plus solitaire et plus silencieux.

Que de fois ce pauvre enfant, le soir, assis dans un bosquet au fond du jardin, tandis que la lune glissait derrière les arbres, jetant çà et là sa blanche clarté sur les carrés fraîchement remués et sur les fleurs endormies des plates-bandes, scintillant sur le toit d'ardoises de la maison et sur un clocher voisin, et mêlant ses nappes de lumière aux nappes d'eau du fleuve, — que de fois, tout enfiévré de son isolement, de ses souvenirs, versa-t-il des larmes amères, là, seul, pendant que les cris de joie de ses camarades retentissaient dans la cour!

Un jour, pendant la récréation de midi, après le déjeuner, Édouard, selon son habitude, s'enfonça tout seul dans le jardin, la tête baissée, les mains dans ses poches. Il faisait un beau jour du mois de mars; le soleil couvait la terre de sa chaleur fécondante et de toutes parts des germes sortaient du sol, tandis que de toutes les branches, gonflées de séve, essaimaient des bourgeons luisants et joyeux, et que la neige des amandiers et la fleur rosée des pêchers jetaient leurs parfums dans l'air.

Machinalement, les pas d'Édouard le conduisirent vers le bosquet où il s'asseyait d'ordinaire, et qui s'appuyait au midi contre un mur garni de lierre, de pervenches et d'arbustes sarmenteux, déjà touffus. A l'approche d'Édouard, un brusque battement d'ailes se fit entendre, et deux oiseaux s'envolèrent du lierre, où sans doute ils faisaient leur nid. Édouard s'arrêta. Près de cet abri, la chaleur plus forte du soleil pénétrait doucement son être encore alangui; Édouard tenait ses yeux fixés sur la muraille verdoyante, où la feuille de lierre, luisante d'éclat, semblait sourire au soleil, et bientôt il remarqua toutes sortes de tressaillements vifs et subits dans les feuillages et il en sortait des crépitements, des bruissements, comme si la muraille, échauffée par le soleil, eût été vivante. Était-ce donc ces pervenches, aux doux yeux bleus, qui l'animaient, à midi, d'une vie plus puissante et qui agitaient ainsi leurs branches, comme des bras qui voudraient agir? Édouard s'approcha doucement, très-doucement, écarta les feuilles et vit deux ou trois lézards s'enfuir avec leurs ombres, et de gros scarabées noirs qui, moins alertes, se mettaient en marche, emportant comme ils pouvaient leur train lourd. La retombée des branches sarmenteuses formait là, entre elles et le mur, comme de belles petites chambres chaudes, si chaudes et si jolies, qu'Édouard pensa tout de suite à s'y étendre, comme avaient fait les lézards; car depuis sa maladie, et peut-être à cause de son chagrin, il était resté frileux. La joie est une sorte de soleil intérieur, qui réchauffe aussi nos veines. Et puis l'idée de reposer là comme dans un nid, à la manière du petit peuple des bêtes, dont c'était l'asile, cela lui fit plaisir. Il s'y faufila donc, s'étendit de tout son long, rabattit bien les branches, et se plut à se voir dans cette sorte de joli berceau, tout pailleté de soleil et d'ombre. Il pensa aussi qu'à ne pas bouger, comme cela, les lézards peut-être reviendraient et qu'il en pourrait prendre un. Mais les lézards gris ne sont pas bêtes; ils ne vinrent point.

Bientôt les yeux d'Édouard se fermèrent et il tomba dans une sorte d'assoupissement qui n'était ni la veille ni le sommeil,

Digitized by Google

et que berçaient le bourdonnement des abeilles, les chants des oiseaux, le crépitement des bois et des pierres sous le soleil, et la poussée de toutes choses. Tout à coup, des sons plus nets et plus graves ébranlèrent son oreille et le tirèrent de cette somnolence. Deux voix s'avançaient dans l'allée vers le bosquet, et Édouard reconnut celles de Mme Ledan et de sa fille. Elles parlaient des jonquilles écloses dans la plate-bande; mais en approchant du bosquet, Mme Ledan demanda :

« Où est Édouard?

— Oh! je ne sais pas, répondit Amine d'un petit ton insouciant.

— Il faudrait pourtant vraincre sa sauvagerie à cet enfant.

— Puisqu'il ne veut pas. Moi, tu sais, j'ai fait tout ce que j'ai pu, car ça me faisait de la peine de le voir si triste; et puis, c'est le plus petit des pensionnaires, et sa sœur est justement de mon âge, à ce qu'il m'a dit. J'aurais bien voulu l'égayer un peu; mais non, vois-tu, maman, il n'y a pas moyen. Tout ce qu'on lui propose, il ne veut pas, et, rien que de lui parler, on dirait que ça l'ennuie. Et même, il n'est pas toujours poli avec ça. Dame, puisque c'est ainsi, moi, je ne veux pas le tourmenter. Apparemment, c'est son caractère; seulement, il n'est pas gentil.

— Non, c'est qu'il regrette ses parents; on ne peut pas lui en vouloir pour cela.

— Je ne lui en veux pas. Mais qu'il aime ses parents, cela l'empêche-t-il de nous aimer? Moi aussi j'aime mes parents, et mes frères; mais j'aurais bien aimé aussi Édouard, s'il avait voulu. Est-ce qu'avec un bon cœur on ne doit pas aimer tout ceux qui le méritent?

— Sans doute, Amine, et c'est pour cela qu'il faut beaucoup pardonner aux malheureux.

— Je le sais bien, maman. Mais les malheureux ont-ils droit d'être méchants?

— Ils n'ont pour cela que des excuses. Mais, parce qu'il est morose, Édouard n'est pas méchant.

— Hum! fit Mlle Amine, d'un ton rempli de soupçons. Il n'est toujours pas bon, puisqu'il repousse les gens qui veulent l'aimer. Quand je me suis écrasé le doigt, l'autre jour, Ernest est accouru bien vite en s'écriant : — Oh! pauvre sœur! — Et il m'a embrassée, et cela m'a fait du bien. Si je lui avais dit, sous prétexte que je souffrais : Laisse-moi tranquille, — je me serais crue méchante, oui, certes. Eh bien, hier, quand Édouard est tombé et s'est écorché le genou, et que j'ai voulu lui mettre une compresse, il m'a presque dit que je l'ennuyais. Oui, moi je crois que ceux qui repoussent l'amitié ont mauvais cœur. »

Les enfants sont bien plus sévères que les grandes personnes. Ces petites gens-là, qui ont si souvent besoin qu'il leur soit pardonné quelque chose, sont impitoyables pour les fautes d'autrui. Cela vient sans doute d'un sentiment de justice; mais... ne serait-il pas plus avisé ce sentiment s'il s'exerçait aussi sur les propres défauts de celui qui l'éprouve?

Mme Ledan, qui avait vu bien des choses et connu beaucoup d'enfants, s'était aperçue qu'on fait mal souvent sans le vouloir et qu'il y a dans nos fautes à tous, et surtout dans celles des enfants, beaucoup plus d'ignorance, de faiblesse ou de sottise que de méchanceté; c'est ainsi que Mme Ledan était indulgente, tandis qu'Amine, en raison sans doute de ses treize ans, ne l'était pas. Elle voulait, elle, qu'on fût bon, aimable, grand au besoin, tout d'une pièce, et sans défaillance; et elle rejetait net, sans marchander, tout ce qui n'était pas parfait...

Mlle Amine était-elle parfaite? — Question importune. Eh! s'agit-il de cela? Il

Digitized by Google

s'agit des autres, seulement; toujours des autres, rien que des autres. On aime le beau et le bon, ce qui n'est pas difficile, et on veut qu'ils nous soient donnés, par les autres évidemment. Quant à les leur donner soi-même, on verra plus tard — si on a le temps.

« Tu es trop sévère, dit Mme Ledan à sa fille. Édouard subit une crise pénible; c'est la première fois qu'il quitte ses parents. Il faut, sans se lasser, être bon et affectueux pour lui, et quand il verra que nous voulons absolument l'aimer et le rendre heureux, son cœur s'ouvrira pour nous.

— C'est fort bien, reprit la fillette; mais c'est que... ce n'est pas facile au moins. Le cœur ne vous dit rien pour ces gens bourrus. Quand ce bon gros Émile vient à moi avec sa bouche toujours ouverte pour sourire, moi, tout naturellement, je souris aussi, et j'ai toujours une foule de choses à lui dire. Mais Édouard, avec son air renfrogné, me glace et je ne trouve plus un mot... Oh! maman, la belle jacinthe! Vois, elle fleurit de ce matin. C'est une rose; comme elle sera belle! Déjà les abeilles bourdonnent autour! »

Elle s'agenouilla près de la fleur, et l'entretien continua sur d'autres sujets; puis, elles s'éloignèrent.

Édouard, comme on pense, avait été fort attentif à cette conversation, et elle le laissa tout songeur. Si on lui avait dit tout cela à lui-même, sous forme de conseil ou de remontrance, il n'en aurait pas été frappé de même, car les enfants s'imaginent que chez les grandes personnes c'est un parti pris de les sermonner, et qu'elles ne croient pas toujours en ces moments-là ce qu'elles disent. Mais ici, il était bien clair que Mme Ledan et sa fille avaient parlé comme si Édouard n'était pas là, puisqu'elles ignoraient si bien sa présence; et il n'y avait pas de raison de croire qu'elles en eussent dit plus ou moins qu'elles ne pensaient.

Demi-mortifié, demi-touché, notre petit solitaire ne pouvait s'empêcher d'aimer la bonté de Mme Ledan; mais il en voulait à Amine de ses jugements sévères. — Voyez-vous cette Mlle Grincheuse, se dit-il, qui veut que l'on soit méchant parce qu'on est triste! — Et il se dit à lui-même: — Non, je ne suis pas méchant, je suis malheureux. — Et cela le fit pleurer. Cependant, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'en effet il avait mal répondu aux prévenances amicales de ses hôtes, et les dernières paroles d'Amine: — Le cœur ne vous dit rien pour ces gens bourrus, je ne trouve plus un mot à dire à cet Édouard renfrogné; — ces paroles lui bourdonnaient dans la tête, et il ne pouvait pas les trouver injustes, puisqu'elles ne faisaient que constater un sentiment naturel et involontaire.

Sous cette impression, Édouard devint attentif à la manière d'être des autres envers lui, et il constata que devant sa morosité persistante, on avait fini par le prendre au mot, ses camarades ne le comptaient pas pour un des leurs; il n'était question de lui ni pour le jeu, ni pour l'amitié; et l'un d'eux seulement, le plus espiègle, afin d'utiliser ce compagnon, qui leur faisait tort de son concours et de sa gaieté, le tournait en ridicule pour l'entrain de la compagnie. Il n'y avait donc plus que M. et Mme Ledan, ainsi qu'Amine, l'aînée des enfants, qui persistaient à s'occuper encore du petit bourru; mais Amine était déjà bien découragée, et ses parents n'avaient guère le temps de causer avec Édouard. Il n'avait qu'à se hâter de changer d'humeur, s'il ne voulait pas avoir des efforts à faire pour regagner tant de bienveillance perdue. Et cependant il ne le fit point encore. D'abord il n'est pas facile de changer d'un jour à l'autre; puis il aurait eu besoin qu'on l'aidât un peu,

qu'on l'en priât comme auparavant. Et voilà que précisément on ne le faisait plus, que les bons sentiments qui s'étaient éveillés pour lui se trouvaient paralysés par sa froideur. Il avait voulu être seul : on l'y laissait. Il ne savait plus comment revenir.

Chacun des enfants avait dans le jardin son jardin; c'est-à-dire une bande de terre assez grande, où il pouvait ensemencer, planter, créer à sa fantaisie. Celui d'Amine était le plus grand et le plus beau, et l'objet de l'admiration publique, à cause des merveilles d'imagination qu'y avait déployées sa créatrice : allées, pelouses, massifs, bosquets, grottes, fontaines, cascades, jusqu'à des statues d'argile, qui, pétries par la jeune artiste, ornaient, d'une place à l'autre, des piédestaux rustiques, faits d'une pierre des carrières voisines, ou d'une tronc mousseux; quelque chose enfin comme un parc anglais, moins les troupeaux et les villages. Chaque année même, le plan se modifiait, suivant l'idéal nouveau, qui, sur des lectures nouvelles, s'était emparé de l'esprit d'Amine.

Cette année-là, sous un catalpa, qui commençait à étendre ses branches, Amine avait imaginé d'établir un salon de lecture et de conversation, formé de fauteuils de mousse; d'abord, avec l'aide du plus jeune de ses frères, Émile, qu'on voyait empressé à la seconder, elle avait élevé en forme de siéges des tas de terre ; puis chaque matin ils s'en allaient découper dans le coteau voisin des bandes de belle mousse, avec les racines, et ces bandes posées sur les tas de terre, et bien arrosées, faisaient la plus belle tapisserie dont un fauteuil pût s'enorgueillir; ce fut un long ouvrage, pour lequel les deux ouvriers se levèrent à l'aube pendant plusieurs jours; car il fallait, à partir du déjeuner, se mettre à l'étude.

Amine et son frère, un matin, rouges de fatigue et pleins d'appétit, en étaient à contempler leur ouvrage, en attendant la cloche du déjeuner, quand Édouard, qui venait de se lever, arriva dans le jardin. Les jours précédents, il se serait enfui vers le coin le plus solitaire; mais cette fois il se dirigea, un peu honteux, et bien doucement, vers les matineux travailleurs, qui, tout occupés de leur œuvre, ne le voyaient pas.

« Nous n'avons pas le nombre de fauteuils nécessaires, disait Amine avec inquiétude. Nous aurions dû prendre plus exactement nos mesures, vois. »

Et elle comptait du bout de sa bêche, sur le cercle tracé, les fauteuils déjà faits et les vides.

« Mais si, tout le monde y est, répondit Émile, tiens : papa, maman, le grand Victor, Charles, Jules, Ernest, toi et moi. C'est ça, je le savais bien. »

Il oubliait Édouard. Et Amine elle-même ne s'en apercevait pas. Elle recommença le compte après Émile, en donnant à chaque fauteuil, ou à chaque espace, le nom d'un membre de la famille, et, bien qu'elle semblât chercher quelque chose, elle ne pensait pas à Édouard. Il en eut le cœur serré, et cette plainte, où se mêlait l'amertume du reproche s'échappa de ses lèvres :

« Et moi ! »

En même temps, il se tourna pour s'en aller, et cacher les larmes qui lui venaient aux yeux; mais sa douloureuse réclamation avait été frapper au cœur la bonne petite fille ; et tout aussitôt elle s'écria :

« Non, non, Édouard! il y est le vôtre; le voici! C'est le mien qui est oublié! »

Puis, afin de retenir Édouard, elle sauta par-dessus la cascade — fort intermittente, il est vrai, et à sec en ce moment — et se trouva dans l'allée, près de lui.

« Nous arrangerons cela, Édouard, et vous seriez bien aimable de nous aider.

Voulez-vous? Je voudrais tant que ce fût fini dimanche prochain!

— Je veux bien. Mais il ne faut rien déranger pour moi.

— C'est pour moi; oh! moi, je veux mon fauteuil. Non, ce ne sera pas bien difficile. On serrera seulement un peu les derniers. Ils ne sont pas tous pareils. Vous avez bien vu que ceux de papa et de maman sont plus grands. C'est cela qui a fait l'erreur. Eh bien, alors, Édouard, vous viendrez avec nous demain matin? Émile vous réveillera. Vous verrez comme c'est amusant de se lever de bonne heure. »

Le lendemain, à l'appel d'Émile, Édouard sauta de son lit. Il avait les yeux gros, et dès ses premiers pas au dehors, il trouva l'air bien frais. Mais quand il marcha dans la campagne, avec ses amis, portant une bêche sur l'épaule, dans l'air pur et vivifiant du matin, il se sentit plus joyeux et plus à l'aise qu'il n'avait été depuis longtemps.

Il y a dans l'air matinal quelque chose qui surexcite et élève. On s'y sent plus fort, plus courageux; il semble qu'on se trouve, avec des forces nouvelles, au commencement d'une nouvelle carrière, et c'est cela en effet, et il dépend de vous, rafraîchi par le sommeil, de produire, une tâche utile, de faire de ce jour un jour fécond.

De même, autour des enfants, tout semblait sortir d'un bain de force et de jeunesse. L'herbe était admirablement fraîche, avec sa rosée blanche de lumière; le ciel, sous ses voiles, était profondément doux, les arbres étiraient au jour leurs fibres alanguies, et l'on eût dit qu'ils soupiraient comme un dormeur qui s'éveille, quand des bruits d'ailes partaient d'entre leurs rameaux. Au bord de la Loire, les prés étaient ouatés d'une brume si épaisse, qu'il semblait, comme dit Édouard, que ce fût un nuage tombé. C'était le contraire : un nuage qui allait monter.

Pour arriver au coteau, après avoir passé le pont sur la Loire, ils traversèrent le village de Trèves. Là, portes et volets fermés, tout dormait encore, sauf les coqs vigilants, et quelques braves chiens, qui déjà connaissaient Amine et son frère, et qui vinrent présenter à la main des enfants leurs têtes caressantes. A se voir ainsi les seuls éveillés, sur ce monde endormi, nos petits promeneurs n'étaient pas peu fiers, et ils éprouvaient quelque chose du sentiment qui saisit le cœur de l'homme dans les terres désertes; ils se sentaient rois par la pensée de ce grand espace qui les entourait.

Puis, ils gravirent le coteau, par un sentier rocailleux, mais bien joli, le long duquel se rencontraient des bancs de violettes en fleurs sous la rosée, et des primevères jaunes, et des orchies violettes ou panachées, tandis que sur les rochers, dans les haies, partout, s'épanouissait la verdure toute neuve de l'année, l'aubépine luisante et la délicate églantine, de jeunes rameaux de toutes formes et de toutes couleurs, du brun rougeâtre au jaune clair, et les fleurs blanches du prunellier et du cerisier.

C'était un peu plus haut qu'à mi-côte, sous de gros rochers, qu'Émile et Amine avaient découvert la mousse la plus belle, si épaisse et si touffue, qu'en s'y jetant on y enfonçait comme dedans un bon lit. Arrivés là, nos travailleurs s'arrêtèrent; la bêche quitta leur épaule, et ils se mirent, après quelques instructions données à Édouard, à découper chacun son carré de mousse. Édouard s'y mit avec ardeur, et il avait enlevé, bien profondément, un beau carré, et il se disposait à l'aller porter dans la brouette, au bas du coteau, quand, se relevant, il resta frappé d'un grand spectacle :

C'était le soleil qui paraissait à l'horizon et jetait ses premières lueurs dans

Digitized by Google

la campagne. Les nuages à l'orient, déjà roses, se teintèrent de feu; les terrains au-dessous, masqués par des voiles grisâtres, s'élargirent en s'illuminant; on eût dit qu'ils surgissaient avec le rayon, et que la lumière créait l'étendue. Bientôt les brumes blanches, si mollement couchées sur les prés, se soulevèrent, en rougissant, sous les rayons qui les pénétraient, devinrent transparentes, et peu à peu se vaporisèrent en une sorte d'épaisse lueur. Tout s'éveilla: la voix du coq éclata plus retentissante; des chants, des cris partirent de toutes les feuillées; de graves mugissements montèrent des étables, ou se prolongèrent dans les champs. Les toits des villages étincelèrent et de leurs cheminées s'élevèrent des fumées bleuâtres. La voix humaine, par des appels sonores au travail, vint s'ajouter à ces harmonies. Tout ce qui était silence devint chant; tout ce qui était repos devint activité; tout ce qui était obscur devint clair. L'ombre elle-même, de grise devenue bleuâtre, embellie, sourit.

Édouard voyait cela pour la première fois; car ce n'est pas voir lever le soleil que d'apercevoir dans la ville, au matin, des rayons plus doux et plus pâles que ceux du milieu du jour tomber obliquement sur de froides murailles. Il en fut tout saisi d'admiration, et il lui sembla que cette grande vie, qui pénétrait et renouvelait ainsi toutes choses, le pénétrait aussi, renouvelait son cœur, et lui versait la joie et l'espérance. Il demeura pensif, ému; mais sur son front et dans ses yeux l'ombre triste aussi était remplacée par la lumière. Amine, qui, s'apercevant de l'inaction d'Édouard, le regarda, fut toute joyeuse de le voir ainsi.

« Oh, vous avez bien fait, Édouard, de venir avec nous. Il faudra venir aussi demain.

— Oui, répondit-il, je viendrai. »

Il n'en dit pas davantage; car les enfants savent peu exprimer leurs sentiments, et même, chez la plupart, je crois, c'est une timidité, un doux embarras, qui les leur fait garder au fond du cœur; mais Édouard pensait : « Amine est bien bonne, elle oublie que j'ai été bourru avec elle, et veut toujours me consoler. Maintenant, je les aimerai, elle et tous les autres, et cela ne m'empêchera pas de regretter mon père, ma sœur et maman. »

Il reprit son travail avec ardeur, enleva plusieurs belles tranches de mousse, et reçut les compliments d'Amine, puis ils revinrent à la maison, roulant tour à tour la brouette chargée et tous empressés de bâtir de nouveaux siéges pour le salon champêtre, où ils plaçaient en idée de bons petits repas et d'aimables conversations. Les fauteuils construits la veille avaient un peu souffert du soleil. Édouard pensa qu'il ne suffisait pas d'arroser la mousse pour qu'elle pût se bien replanter; mais qu'il fallait lui faire de l'ombre, et sur cette bonne idée, qui fut applaudie, on planta des branches autour de chaque fauteuil, et on jeta sur ces branches des toiles qui firent parasol. On achevait à peine que la cloche du déjeuner sonna. Et comme l'on avait faim! Comme le lait fut bon à boire! Comme le beurre fut exquis! Édouard n'avait jamais eu tant d'appétit. Et tout en mangeant il souriait au récit de leur promenade, fait par Amine, et où elle mêlait sans cesse les noms d'Émile et d'Édouard. Pour la première fois, il se sentait frère de ces deux bons enfants et membre adopté de cette famille. Il comprenait maintenant que le cœur est assez large pour avoir beaucoup d'affections, que plus il aime, plus il s'agrandit, et que l'on n'est heureux qu'en aimant ceux qui vous entourent.

Lucie B.

La suite prochainement.

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXVIII

En se sauvant de la colère et de la baguette de Fanchette, les canards effarés avaient renversé la boîte au lait. Tout ce qui était dedans est répandu. Les bêtes, les boules, les marguerites, l'eau et ce qui restait de lait, tout est perdu. Où aller? que devenir? Fanchette n'a jamais été si malheureuse, et par-dessus le marché, voilà quelqu'un qui vient. On aboie! c'est Tom. Fanchette a reconnu sa grosse voix. Si tante Rose était avec lui!!!

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XXIX

Ce n'est pas tante Rose, c'est Marie, la sœur de Fanchette. Fanchette lui raconte tous ses chagrins; elle lui dit tout, tout, tout. Elle confesse sa gourmandise; elle lui explique les embarras dans lesquels successivement elle s'est mise. La bonne sœur Marie est si bonne, elle voit la désolation de sa petite Fanchette si grande, si grand aussi son repentir, qu'elle n'a pas la force de la gronder. Elle lui promet de tout arranger. Le bon Tom n'était pas content de voir pleurer son amie Fanchette.

Digitized by Google

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LES ACCAPAREURS ET LES SPÉCULATEURS

La récolte des pommes de terre avait été mauvaise, le prix en était élevé, et beaucoup de personnes en souffraient. On se plaignait beaucoup, et un dimanche soir on en causait dans le village avec une grande animation.

Robert blâmait beaucoup les cultivateurs qui élèvent les prix et profitent, disait-il, de la misère du peuple. Il les appela des abominables accapareurs et cria bien fort contre eux.

LE PÈRE DUPONT. — Tout doux, mon ami, ne t'emporte pas, car je vais te montrer que tu as tort.

ROBERT. — C'est impossible.

LE PÈRE DUPONT. — C'est au contraire très-facile. J'ai loué un champ que j'ai planté en pommes de terre. J'ai dépensé en travail 50 francs, en semences 10 francs, en fumier 10 francs, et payé 50 francs de loyer au propriétaire du champ. Cela fait ensemble 120 francs. Pour que j'aie un bénéfice raisonnable et une rémunération de mes peines, il faut que le champ produise cinquante sacs qui, à 4 francs le sac, produisent 200 francs.

Lorsque le champ produit soixante sacs, le prix descend au-dessous de 4 francs, par exemple à 3 fr. 50, j'ai alors 210 fr., le public s'en trouve bien, puisqu'il paye 3 fr. 50 au lieu de 4 francs, et moi aussi, puisque j'ai en somme 210 francs au lieu de 200.

Mais si la récolte n'est que de vingt sacs, chaque sac me revient à moi-même à 6 francs, et si je le vends 8 francs, le double du prix ordinaire, je suis encore en perte. car je n'ai que 160 francs au lieu de 200 francs.

ROBERT. — Eh bien, soit! Les cultivateurs qui vendent leurs produits ne sont pas des accapareurs, et, en réalité, on ne donne ce vilain nom qu'aux gens qui achètent de grandes quantités de blé ou d'autres denrées et les gardent jusqu'à ce que les prix se soient élevés.

Ceux-là spéculent sur la misère.

L'INSTITUTEUR. — Ils ont, en effet, leur intérêt en vue, et le poursuivent avec âpreté, ce qui est certainement blâmable; néanmoins ils rendent quelquefois, eux aussi, des services; les médicaments amers en rendent aussi; on aurait tort de les persécuter.

ROBERT. — Il vous sera difficile de prouver que les accapareurs peuvent rendre des services.

L'INSTITUTEUR. — Pas autant que vous le pensez. Permettez-moi d'abord une observation. Vous dites toujours *accapareurs*, et je me suis laissé aller à me servir aussi de ce mot. Vous entendez par accapareurs des spéculateurs qui abusent des circonstances. Je ne parle pas de ceux qui abusent, mais de ceux qui agissent honnêtement. Or les spéculateurs sont des gens qui cherchent à prévoir les besoins qui pourront surgir, et prennent des mesures pour les satisfaire. C'est d'eux seuls que je parle, et il est facile de montrer qu'ils rendent des services. Tenez, le père Dupont a déjà montré très-clairement que lorsque la récolte est mauvaise il faut que le prix monte, pour que le producteu rentre dans ses frais.

Mais quel effet la hausse des prix aura-t-elle sur le consommateur? Évidemment les hauts prix l'engageront ou le forceront

à restreindre sa consommation. Il dépensera toujours la même somme, peut-être même une somme plus forte, mais pour cette somme plus forte il aura moins de marchandise.

Supposons qu'au lieu de cinquante sacs on n'ait récolté que vingt sacs, et que les prix fussent restés bas, que serait-il arrivé? On aurait mangé des pommes de terre comme d'habitude, et bientôt les vingt sacs auraient été consommés, et puis... plus rien. Les prix ayant haussé, chacun, mis sur ses gardes, s'est restreint. D'abord on n'en a plus gaspillé, puis on n'en a plus donné aux animaux, leur donnant autre chose en place, et en dernier lieu, se contentant du nécessaire, on a fait cuire une quantité moindre pour le ménage.

Ces économies ne suffisent-elles pas encore, les prix continuent-ils à monter? (Car on peut bien économiser dix sacs sur cinquante, mais pas trente.) Qu'arrivera-t-il si les prix continuent à monter? On va chercher des pommes de terre à l'étranger, on les importe. Puisque la marchandise est chère, elle peut supporter les frais de transport.

LE PÈRE DUPONT. — Le transport des pommes de terre revient assez cher. Il faut que le sac vaille 10 francs au lieu de 4 pour en importer. Les pommes de terre ne coûtent que 3 francs seulement à l'étranger, mais le transport revient à 6 francs, cela fait 9 francs, et il faut bien qu'on ait 1 franc de bénéfice.

ROBERT. — Je veux bien que l'élévation des prix rende le double service, d'une part, d'engager les gens à l'économie, et, de l'autre, de faire importer la denrée, mais je ne vois pas encore le mérite de l'accapareur.

L'INSTITUTEUR. — Celui que vous continuez à appeler accapareur, mais que vous devriez nommer spéculateur, fait office de grenier. Il conserve la denrée, empêche la dilapidation, fait venir la denrée, souvent de fort loin. N'est-ce pas rendre un service que de faire venir la marchandise? N'aimez-vous pas mieux payer une chose un peu plus cher que d'en être privé tout à fait? Vous direz qu'il le fait dans son intérêt; mais s'il est de son intérêt de vous rendre service, tant mieux! Vous en profitez, laissez-le donc jouir d'un bénéfice raisonnable. Il faudrait que ce fût toujours l'intérêt de quelqu'un de rendre service.

ROBERT. — Sans doute. Mais si le profit est déraisonnable?

L'INSTITUTEUR. — Les hommes qui abusent de leurs avantages sont toujours punis par où ils ont péché. D'abord ils s'attirent l'aversion de tous ceux qui les connaissent; puis, pour ne mentionner qu'un point, ceux qui veulent trop gagner finissent généralement par perdre.

LE PÈRE DUPONT. — Sans doute. Ils attendent que les prix montent, montent, montent, et ils attendent ainsi jusqu'à ce que les prix commencent à baisser. Ils se pressent alors pour vendre, offrent de grandes quantités de marchandises à la fois, ce qui ne fait qu'accélérer la baisse, et les voilà bien attrapés.

MAURICE BLOCK.

La suite prochainement.

LE BATON

Voici quelques renseignements sur l'origine et l'histoire du bâton :

Depuis le sceptre du souverain jusqu'au gourdin du berger, le bâton se trouve être l'attribut d'une foule de dignités, l'instrument d'un grand nombre de professions

et l'objet inséparable de l'existence de presque tous.

Dans les temps les plus anciens, toutes les personnes considérables, princes, pères de famille, juges, généraux, etc., portaient, pour marque distinctive un bâton fait en forme de sceptre.

Chez les Babyloniens, nul ne sortait qu'il n'eût à la main un bâton très-bien façonné. Les Lacédémoniens donnaient aux bâtons portés par les généraux le nom de *skitale;* le bâton d'un ambassadeur s'appelait *caducée,* qui est devenu celui dont Mercure est muni.

Les principaux magistrats romains portaient des bâtons; celui d'un consul était d'ivoire, celui du préteur était d'or.

Les anciens monarques français portaient autrefois le sceptre d'une main et le bâton de l'autre. Ce bâton, de la hauteur d'un homme, était revêtu d'une lance d'or, à laquelle on substitua la main de justice, au XIV[e] siècle.

Le bâton à crosse était affecté aux bergers, aux divinités champêtres; les évêques et les abbés prirent également ce genre de bâton, comme étant les pasteurs ou gardiens du troupeau qui leur est confié par Jésus-Christ.

Le bâton et la besace devinrent les attributs distinctifs des philosophes grecs et romains.

Le bâton, comme le fouet, fut un instrument de pénalité en usage chez tous les peuples (la bastonnade); on bâtonnait, il n'y a pas longtemps, aux colonies.

En Chine, on est soumis à la loi du bâton; en Turquie, l'homme est sujet du bâton de la tête aux pieds, car le pal n'est autre chose qu'un bâton pointu.

Le bâton a servi d'instrument pour le duel, sous Charlemagne et sous Louis le Débonnaire.

Louis, duc d'Orléans, ennemi du duc Jean de Bourgogne (Jean sans Peur), portait pour devise un bâton épineux et noueux, indiquant que, où il frapperait, il écorcherait ou assommerait; et Jean sans Peur, pour y répondre, fit pendre un rabot dans ses bannières, voulant dire qu'il raboterait le bâton noueux de son ennemi.

Il a existé une foule de bâtons célèbres:

Celui de Peregrinus Protée, philosophe cynique, celui de Diogène, la canne du Grand Frédéric, celle de J.-J. Rousseau et de Voltaire, le bec à corbin de Louis XIV, la canne à musique de Napoléon, le bâton de bois de pommier sauvage que Franklin légua à Washington, la canne de Balzac, etc., etc.

HISTOIRE D'UNE POMME

X.

Mon cœur se gonflait de contrariété. Les compagnons inertes contenus avec moi dans cette détestable poche aggravaient mes souffrances par leur complète insensibilité. Je n'étais, il est vrai, qu'une périssable pomme de saison, mais je me sentais supérieure à eux, argent ou fer, acier ou ivoire. Par bonheur pour eux, en ce moment ils ne pouvaient sentir comme moi! Mon angoisse me montrait combien grande était l'infériorité de leur existence passive; et dans ma passion douloureuse je les refoulais de tout mon poids et de toute mon importance dans les abîmes de la poche

de Mrs Parsons, quand j'entendis le bruit d'une violente altercation ; Reginald avait touché aux pommes à côtes, et avait si bien décimé leurs rangs, que Mrs Parsons désespérait de pouvoir jamais faire une assiettée décente avec ce qui en restait.

« Mes pommes ! mes meilleures pommes à côtes disparues ! Je le déclare, je n'en ai pas vingt, à peine une douzaine pour former une pyramide ! Monsieur Reginald, monsieur Reginald, comment avez-vous pu me faire un tour pareil ? »

« Oh ! que n'ai-je une voix ! pensais-je, une voix pour répondre à cette plainte pathétique, à ce touchant appel ; que ne puis-je m'offrir à elle, moi et mes faibles services, et me jeter sur la brèche en ce moment d'épreuves ! »

La fortune me traita en amie ; Mrs Parsons plongea sa main potelée dans sa poche pour y chercher la clef du tiroir aux pommes. Tandis qu'elle fouillait dans les affreux recoins de ma prison, je l'entendis s'écrier :

« Sur ma parole, j'avais oublié que j'avais la plus belle de toutes nos pommes dans ma poche ! »

Qu'était sa joie en comparaison de la mienne quand je revis le jour ! Que jamais créature, tombée dans le gouffre de la plus grande misère, ne désespère de son sort ; l'heure la plus sombre est toujours celle qui précède l'aurore.

Éblouie par la clarté subite, j'aurais perdu connaissance si l'on ne m'avait rendu la vie au moyen de quelques frictions.

J'étais maintenant au sommet de la pyramide, glorieusement étendue sur de luisantes feuilles de laurier fraîchement cueillies. Le contact d'une feuille n'avait pas réjoui mon pauvre cœur depuis que j'avais quitté l'arbre paternel. La fraîcheur de ces feuilles naturelles me sauva de l'orgueil. Elle évoquait à mes yeux le verger et les courtes heures de ma jeunesse passée, et toutes les vicissitudes de ma vie. Grâce à ces chers souvenirs, je ne me sentis pas trop émue et trop enivrée devant cette élévation imprévue. Je me dis qu'elle aussi pouvait avoir ses dangers.

Ce sentiment d'humilité m'épargna bientôt plusieurs mortifications qui atteignirent cruellement les reinettes dorées. Pauvres petites créatures ! elles n'avaient pas reçu l'éducation sévère, mais saine, qui m'a faite ce que je suis ; car je vis qu'elles furent très-froissées, quand Mrs Parsons et le domestique mirent le dessert sur le buffet, de voir donner le pas aux oranges et aux raisins, ce que, dans ma connaissance générale du monde, je trouvai parfaitement juste et dû comme privilége à ces étrangers de distinction.

Le dîner fut si long que j'eus tout le loisir d'admirer le cercle de famille fêtant Noël. Là siégeait le bon amiral au milieu de la table ; son aimable et large figure respirait la bonté, et son double, que dis-je ? son triple menton, un vrai menton à trois ponts, s'épanouissait en rires joyeux. A ses côtés mon bon maître, son frère Charles, découpait avec vigueur. En face présidait lady Jemima, douce et polie ; sa tête s'inclinait légèrement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en signe d'assentiment à toutes les paroles qu'on lui adressait ; ensuite venait M. Neville, le pasteur, l'ami du pauvre Johnny ; puis ma maîtresse et Mme Thompson. Le capitaine Thompson et Mme Neville, entremêlés d'enfants au nombre de neuf en tout, autant que je puis l'affirmer, remplissaient les autres places.

Le capitaine Thompson était un vieux camarade de l'amiral ; il avait navigué longtemps avec lui, et, comme il n'était pas aussi riche et aussi heureux qu'il le méritait, l'amiral lui avait donné une petite maison et un peu de terre à côté du village où il s'était lui-même établi, et le

Digitized by Google

capitaine était devenu bientôt un grand homme dans la paroisse. Il recevait un journal, possédait un annuaire de l'armée et de la marine, et faisait autorité à plusieurs lieues à la ronde pour les questions militaires et navales.

Il y a, je crois, bien peu de petites villes ou de villages qui n'aient quelque officier retraité de terre ou de mer, voué spécialement à la politique, aux nouvelles et aux affaires locales. L'amiral avait aidé le capitaine Thompson dans l'éducation de son fils aîné, et avait promis de lui acheter sa commission. Il était tout simple que l'amiral regardât avec tant de plaisir toutes les figures heureuses qui l'entouraient, puisqu'il était pour beaucoup dans leur bonheur.

On riait et parlait beaucoup; il y avait un tel bruit de couteaux et de fourchettes, un tel tapage de plats, que j'étais à moitié étourdie.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était la quantité des mets; pour quelqu'un d'habitudes modestes, comme moi, qui m'étais toujours contentée de boire la rosée goutte à goutte, c'était chose surprenante.

Il y avait une large soupière pleine d'un liquide noir, épais et brûlant, qu'on appelait une soupe à la tortue; puis on servit un grand poisson bouilli, un monstre marin, avec de grands yeux ouverts, comme je n'en avais jamais vu; ensuite un énorme morceau de bœuf rôti; un gros oiseau qu'ils appelaient un coq d'Inde, mais que je n'aurais pas reconnu, parce qu'il était dépouillé de ses plumes, ce qui changeait son apparence naturelle. C'étaient là les vrais géants du dîner, mais il y avait sur les côtés beaucoup, beaucoup de plats remplis de mets variés; et quand j'espérais être à la fin, on apporta une espèce de second dîner, un second service, comme ils disent, et ils se remirent à manger, ce qui devait être une grande fatigue.

Je fus choquée péniblement de voir servir un malheureux lièvre, qu'on avait rôti jusqu'à ce que sa peau fût d'un beau brun et ses oreilles grillées; il montrait ses dents d'un air terrible, comme s'il était mort dans de grandes souffrances. Je crois que les convives le pensaient, car ils avaient besoin d'une gelée de groseilles pour s'aider à le manger.

Quant à faire l'énumération des puddings, des pâtés et des sucreries qui suivirent, je ne l'essayerai pas. Au moment où les parfums de tous ces plats montaient autour de moi, la veuve Jones me revint à l'esprit avec ses pommes de terre frites dans la graisse. J'aurais voulu la voir, elle et ses enfants, devant un si beau festin.

Lorsque enfin on eut mis le dessert sur la table, bien placée comme je l'étais pour écouter tout ce qui se disait autour de moi, je m'amusai beaucoup.

L'amiral raconta nombre de bonnes histoires. Il les disait remarquablement bien, pour les avoir dites évidemment déjà très-souvent, et nous sentions qu'elles devaient toutes être vraies; la présence du capitaine Thompson, qui approuvait de la tête, en était la garantie. Leur répétition avait un avantage, les enfants savaient exactement où se trouvaient les plaisanteries et quand ils devaient rire.

Reginald appelait ces histoires les longs câbles de son oncle, et je compris que c'était un mot de marin pour qualifier un récit sans fin. J'avais conscience que j'avais la même faiblesse, aussi je l'excusais facilement chez le cher et excellent amiral.

Je surpris ma maîtresse mettant de côté des raisins et des biscuits. Je devinai son projet et aurais voulu être de la partie; l'assiette était pour Frank, qui n'était pas assez rétabli pour jouer avec les autres, et pour Berthe, qui était trop jeune.

Les dames rentrèrent au salon; les enfants se précipitèrent dans le vestibule pour

Digitized by Google

y jouer. Ma chère maîtresse avait à aider lady Jemima dans ses ouvrages de tapisserie. Elle les commençait toujours et souvent les finissait pour elle.

Les messieurs se groupèrent autour du feu pour discuter politique et parler de leurs fermes, de leurs récoltes, de leurs moutons et de leurs bœufs. Le capitaine Thompson ne sortait pas de la question de la taxe des pauvres. Une chose ressortit pour moi de la conversation générale, à savoir que l'amiral, Reginald et un des petits Thompson s'embarqueraient dans quelques jours, et que lady Jemima devait passer l'hiver à Bath. Me séparer si promptement encore de Reginald était pour moi chose pénible.

Les messieurs rejoignirent lady Jemima et prirent le café; mais j'étais plongée dans de si tristes réflexions que je m'aperçus à peine que les domestiques desservaient et faisaient force préparatifs pour les divertissements du soir.

On emporta le dessert, à l'exception des reinettes dorées et de nous; à la recommandation particulière de Mrs Parsons, on nous remit sur le buffet, puis, après avoir roulé dans un coin le tapis turc, on apporta une table de sapin et une cuve d'eau froide dont la vue ne laissa pas de m'intriguer.

Pendant tout ce travail nous entendions des éclats de rire retentir dans le vestibule, et les cris des enfants qui jouaient à colin-maillard. L'amiral et mon maître y allaient d'aussi bon cœur que le plus gai d'entre eux. M. Neville était assis près de lady Jemima, et je ne voyais plus Alice; elle s'était glissée à l'autre étage pour aller tenir compagnie à Frank.

La joie devenait tapageuse et folle; tout à coup toute la troupe fit irruption dans la salle à manger à la suite du chef, qui était mon maître, et ils exécutèrent une belle danse, sautant à l'envi par-dessus les chaises et les tables, comme des limiers près un lièvre; j'eus alors un bien beau spectacle.

Lorsqu'un calme relatif fut rétabli, on posa sur la table de sapin une vaste terrine d'amandes et de raisins, on emporta les chandeliers, on mit un écran devant le feu, et comme je me demandais pourquoi on nous laissait dans l'obscurité, l'amiral entra, portant une torche et une bouteille de rhum qu'il versa tout entière sur les amandes et les raisins, puis il alluma la liqueur, et tout le vaste plat prit feu. De belles flammes bleues léchèrent aussitôt le tour de la terrine comme de larges langues, s'élançant et se repliant comme des serpents, illuminant toute la chambre et projetant une lueur bizarre sur le visage des enfants qui dansaient à l'entour!

Alors le vrai jeu commença; que de cris, moitié de frayeur, moitié de plaisir! La main de Reginald armée d'une longue cuillère ne quittait pas le plat, activant le feu de tous les côtés, et distribuant le contenu de la terrine jusqu'à ce qu'elle fût vide.

Les lumières reparurent alors et le bruit s'apaisa pendant un instant. Mais ce n'était pas fini : Mrs Parsons apparut encore, portant majestueusement un pudding et un grand couteau. Quel horrible instrument! Je ne puis voir un couteau sans qu'un frisson glacé parcoure tout mon être! Le couteau, à vrai dire, est l'ennemi naturel de la pomme. J'ai toujours été en sympathie avec un roi nommé Jacques dont j'ai entendu ma maîtresse parler aux enfants; le roi Jacques, depuis qu'il était né, n'avait jamais pu supporter la vue d'une lame d'acier. C'est un sentiment tout naturel..

Revenons au pudding : il avait la forme d'une solide pyramide; chaque enfant reçut à son tour une tranche de pudding. Comment ces petits êtres pouvaient-ils contenir tout ce qu'ils mangeaient? Cet immense pudding eut bientôt disparu.

Digitized by Google

Enfin l'on emporta la table, et je fus fort satisfaite de voir apporter au milieu de la chambre la grande cuve de bois dont l'apparition m'avait tout d'abord tant étonnée. J'allais donc enfin savoir à quel usage on l'avait réservée. Un cri s'éleva : « Maintenant, c'est le tour des pommes ! » Et l'écho répéta de tous les côtés : « Les pommes, les pommes ! » Je me sentis émue sans savoir pourquoi, mais je n'eus pas le



temps d'analyser mes impressions. Déjà Reginald avait saisi les deux plats de pommes et nous avait portées brusquement au bord de la cuve.

Je vois encore la lueur des flambeaux brillant dans l'ombre, et l'eau froide audessous de nous; soudain, et sans le moindre avertissement, il nous précipita toutes à la fois dans la cuve béante. Grand Dieu! voulait-il nous noyer?

Le choc, la surprise nous étourdirent pendant quelques secondes; mais au bout d'un instant, sentant que je surnageais, je trouvai au milieu de cette chaleur la fraîcheur de l'eau assez agréable, et, comme j'avais toujours été brave dans les orages d'été, je revins à moi; s'il ne s'agissait que d'un bain, il n'y avait pas de quoi se lamenter.

Me mettant à l'unisson de la gaieté de ceux qui m'entouraient, je tournoyai joyeusement avec mes compagnes dans la cuve.

Mais je m'aperçus bientôt qu'on ne nous avait pas mises à l'eau dans le seul but de nous rafraîchir et de nous permettre quelques exercices de natation. Les enfants s'approchèrent successivement des bords de la cuve, et ce qu'ils avaient appelé le jeu de la pomme commença.

Il s'agissait pour chacun d'eux de réussir à retirer de l'eau une de nous sans faire usage de ses mains, et d'y réussir à l'aide de ses dents sans nous entamer et sans nous blesser. La question était de saisir le moment où la queue d'une des pommes qu'il s'agissait de conquérir se présenterait au-dessus de l'élément liquide, de façon à la faire sortir de l'eau délicatement et sans la briser.

Ce n'était pas chose facile. A la moindre tentative, bien entendu, nous plongions, et il fallait voir alors le désappointement des petites bouches roses qui, dans l'ardeur de leur poursuite, avaient essayé de nous suivre dans nos évolutions sous l'eau.

Plus d'une petite tête se releva trempée jusqu'aux oreilles, le nez, les yeux tout imbibés d'eau, et tous les autres de rire devant leurs petites mines effarouchées. Les reinettes, plus légères, étaient, paraît-il, d'une prise assez facile; quant à moi, je donnai à tous les joueurs tant de peine et résistai avec tant de succès à leurs efforts, que Reginald, piqué au jeu, résolut de tenter l'aventure. Il n'eut pas de peine à réussir. Sentant qu'après tout je ne pouvais tomber en de meilleures mains, je ne l'évitai pas, et avec ses dents il me retira par la queue en grand triomphe!

Cela mit un terme aux folies; toute la bande était rendue de fatigue, comme si ce jeu eût été un travail. D'ailleurs il était dix heures.

Reginald essuya ma figure et la sienne, et me glissa dans la poche de sa jaquette. Je ne puis dire que l'idée d'habiter une autre poche me fût très-agréable; mais j'étais si foncièrement lasse après le tumulte de cette soirée, que je n'étais pas fâchée de me reposer quelque part; l'atmosphère de cette petite prison était fraîche et légère en comparaison de la poche profonde de M[rs] Parsons.

On offrit des rafraîchissements aux enfants, et une orange et un biscuit vinrent bientôt me rejoindre. Je leur fis place de mon mieux; la poche n'était pas des plus larges, et j'y avais déjà trouvé établis avant mon arrivée un mauvais canif, du fil, un porte-monnaie et quelques petites balles qui semblaient en pleine possession.

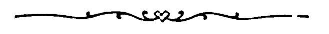
Les invités ne se pressaient pas de prendre congé; Reginald bourra les poches de tous les garçons avec des oranges, des pommes, des amandes et des raisins; tous en partant déclarèrent que jamais ils n'avaient passé de soirée plus agréable.

J'entendis leurs plaisanteries et leurs rires pendant toute la descente de l'escalier, et même quand ils se furent tous empilés dans la voiture de l'amiral, car la voiture de famille reconduisait toujours ces voisins.

Miss Campbell.

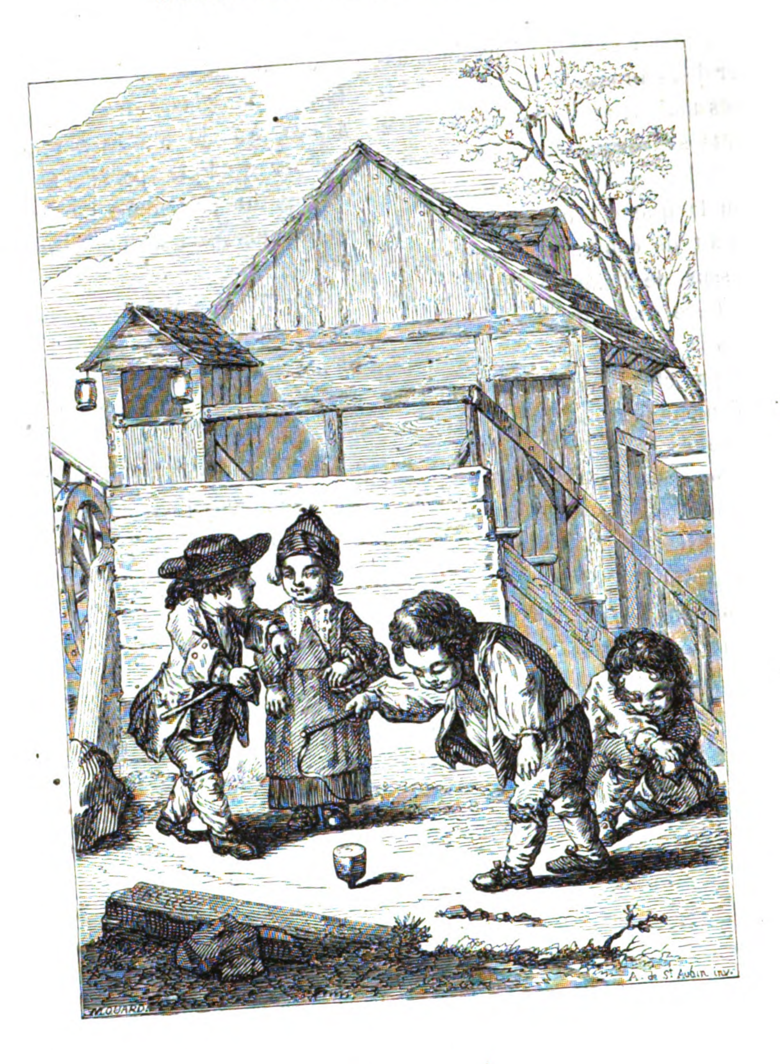
Imité de l'anglais par P.-J. Stahl.

La suite prochainement.



LES ENFANTS D'AUTREFOIS

DESSIN PAR A. DE SAINT-AUBIN.



LE SABOT

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel

Digitized by Google



AVENTURES

DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker

CHAPITRE XVII.

LES FAISEURS DE DÉSERTS.

Le bushman, après cet incident de la chasse aux oryx, eut une longue conversation avec le colonel Everest. Dans l'opinion de Mokoum, opinion basée sur des faits probants, la petite troupe était suivie, épiée, par conséquent menacée. Suivant lui, si les Makololos ne l'avaient pas attaquée encore, c'est qu'il leur convenait de l'attirer plus au nord, dans la contrée même que parcourent habituellement leurs hordes pillardes.

Fallait-il donc, en présence de ce danger, revenir sur ses pas? Devait-on interrompre la série de ces travaux si remarquablement conduits jusqu'alors? Ce que la nature n'avait pu faire, des indigènes africains le feraient-ils? Empêcheraient-ils les savants anglais d'accomplir leur tâche scientifique? C'était là une grave question, et qu'il importait de résoudre.

Le colonel Everest pria le bushman de lui apprendre tout ce qu'il savait des Makololos, et voici, en substance, ce que le bushman lui dit.

Les Makololos appartiennent à la grande tribu des Béchuanas, et ce sont les derniers que l'on rencontre en s'avançant vers l'équateur. En 1850, le docteur David Livingstone, pendant son premier voyage au Zambèse, fut reçu à Seshèke, résidence habituelle de Sebitouané, alors grand chef des Makololos. Cet indigène était un guerrier redoutable qui, en 1824, menaça les frontières du Cap. Sebitouané, doué

 Droits de traduction et de reproduction réservés.
Digitized by Google

d'une remarquable intelligence, obtint peu à peu un suprême ascendant sur les tribus éparses du centre de l'Afrique, et parvint à en faire un groupe compacte et dominateur. En 1853, c'est-à-dire l'année précédente, ce chef indigène mourut entre les bras de Livingstone, et son fils Sékélétou lui succéda.

Sékélétou montra d'abord envers les Européens qui fréquentaient les rives du Zambèse une sympathie assez vive. Le docteur Livingstone n'eut pas personnellement à s'en plaindre. Mais les manières du roi africain se modifièrent sensiblement après le départ du célèbre voyageur. Non-seulement les étrangers, mais les indigènes voisins furent particulièrement vexés par Sékélétou et les guerriers de sa tribu. Aux vexations succéda bientôt le pillage, qui s'exerçait alors sur une vaste échelle. Les Makololos battaient la campagne, principalement dans cette contrée comprise entre le lac Ngami et le cours du haut Zambèse. Rien de moins sûr que de s'aventurer à travers ces régions avec une caravane réduite à un petit nombre d'hommes, surtout quand cette caravane était signalée, attendue, et probablement vouée d'avance à une catastrophe certaine.

Tel fut, en résumé, le récit que le bushman fit au colonel Everest. Il ajouta qu'il croyait devoir lui dire la vérité tout entière, ajoutant, que, pour son compte, il suivrait les ordres du colonel, et ne reculerait pas, si l'on décidait de continuer la marche en avant.

Le colonel Everest tint conseil avec ses deux collègues, sir John Murray et William Emery, et il fut arrêté que les travaux géodésiques seraient poursuivis quand même. Près des cinq huitièmes de l'arc étaient déjà mesurés, et quoi qu'il arrivât, ces Anglais devaient à eux-mêmes et à leur pays de ne point abandonner l'opération.

Cette décision prise, la série trigonométrique fut continuée. Le 27 octobre, la commission scientifique coupait perpendiculairement le tropique du Capricorne, et le 3 novembre, après avoir achevé son quarante et unième triangle, elle constatait, par des observations zénithales, que la mesure de la méridienne s'était accrue d'un nouveau degré.

Pendant un mois, la triangulation fut poursuivie avec ardeur sans rencontrer d'obstacles naturels. Dans ce beau pays, si heureusement accidenté, coupé seulement de ruisseaux franchissables et non de cours d'eau importants, les astronomes opérèrent vite et bien. Mokoum, toujours sur le qui-vive, avait soin d'éclairer la tête et les flancs de la caravane, et il empêchait les chasseurs de s'en écarter. Cependant, aucun danger immédiat ne semblait menacer la petite troupe, et il était fort possible que les craintes du bushman ne se réalisassent pas. Du moins, pendant ce mois de novembre, aucune bande pillarde ne se montra, et l'on ne retrouva plus trace de l'indigène qui avait suivi si opiniâtrément l'expédition depuis le dolmen de la forêt incendiée.

Et cependant, à plusieurs reprises, et bien que le péril parût momentanément éloigné, le chasseur remarqua des symptômes d'hésitation parmi les Bochjesmen placés sous ses ordres. On n'avait pu leur cacher les deux incidents du dolmen et de la chasse aux oryx. Ils s'attendaient inévitablement à une rencontre des Makololos. Or, Makololos et Boschjesmen sont deux tribus ennemies, sans pitié l'une envers l'autre. Les vaincus n'ont aucune grâce à espérer des vainqueurs, et leur petit nombre devait justement effrayer les indigènes de cette troupe, diminuée de moitié depuis la déclaration de guerre. Ces Bochjesmen se voyaient déjà à plus de trois cents milles des bords de la rivière

Digitized by Google

d'Orange, et il était encore question de les entraîner à deux cents milles au moins vers le nord. Cette perspective leur donnait à réfléchir. Avant de les engager pour cette expédition, Mokoum, il est vrai, ne leur avait point dissimulé la longueur et les difficultés du voyage, et certes, ils étaient hommes à braver les fatigues inséparables d'une telle expédition. Mais, du moment qu'aux fatigues se joignaient les dangers d'une collision avec des ennemis acharnés, cette circonstance modifiait leurs dispositions. De là, des regrets, des plaintes, un mauvais vouloir que Mokoum feignait de ne voir ni d'entendre, mais qui ajoutaient encore à ses inquiétudes sur l'avenir de la commission scientifique.

Un fait, dans la journée du 2 décembre, excita encore les mauvaises dispositions de ces superstitieux Bochjesmen et provoqua dans une certaine mesure, une sorte de rébellion contre leurs chefs.

Depuis la veille, le temps, si beau jusqu'alors, s'était assombri. Sous l'influence d'une chaleur tropicale, l'atmosphère, saturée de vapeurs, indiquait une grande tension électrique. On pouvait déjà présager un orage prochain, et les orages, sous ces climats, se développent presque toujours avec une incomparable violence.

En effet, pendant la matinée du 2 décembre, le ciel se couvrit de nuages d'un sinistre aspect, auquel un météorologiste ne se fût pas trompé. C'était des « cumulus » amoncelés comme des balles de coton, et dont la masse, ici d'un gris foncé, là d'une nuance jaunâtre, présentait des couleurs très-distinctes. Le soleil avait une teinte blafarde. L'air était calme, la chaleur étouffante. La baisse barométrique, accusée depuis la veille par les instruments, s'était alors arrêtée. Pas une feuille ne remuait aux arbres au milieu de cette lourde atmosphère.

Les astronomes avaient observé cet état du ciel, mais ils n'avaient point cru devoir interrompre leurs travaux. En ce moment, William Emery, accompagné de deux matelots, de quatre indigènes et d'un chariot, s'était porté à deux milles dans l'est de la méridienne, afin d'établir un poteau indicateur destiné à former le sommet d'un triangle. Il s'occupait de dresser sa mire au sommet d'un monticule, quand une rapide condensation des vapeurs sous l'influence d'un grand courant d'air froid, donna lieu à un développement considérable d'électricité. Presque aussitôt, une grêle abondante se précipita sur le sol. Phénomène, assez rarement observé, ces grêlons étaient lumineux, et on eût dit qu'il pleuvait des gouttes de métal embrasé. Du sol directement frappé jaillissaient des étincelles, et des jets lumineux s'élançaient de toutes les portions métalliques du véhicule qui avait servi au transport du matériel..

Bientôt ces grêlons acquirent un volume considérable. C'était une lapidation véritable, à laquelle on ne pouvait s'exposer sans danger. Et l'on ne s'étonnera pas de l'intensité de ce phénomène, quand on saura que le docteur Livingstone a vu, en de pareilles circonstances, à Kolobeng, les carreaux de la mission brisés, et des chevaux, des antilopes énormes, tués par ces grêlons.

Sans perdre un instant, William Emery abandonnant son travail, rappela ses hommes afin de chercher dans le chariot, qui devait lui fournir un abri moins dangereux que celui d'un arbre par un temps d'orage. Mais il avait à peine abandonné le sommet du monticule, qu'un éclair éblouissant, accompagné d'un coup de tonnerre immédiat, embrasa l'atmosphère.

William Emery fut renversé, comme mort. Les deux matelots éblouis un instant, se précipitèrent vers lui. Très-heu-

Digitized by Google

reusement, le jeune astronome avait été épargné par la foudre. Par un de ces effets presque inexplicables, que présentent certains cas de foudroiement, le fluide avait pour ainsi dire glissé autour de lui, en l'enveloppant d'une nappe électrique; mais son passage était dûment attesté par la fusion qu'il avait opérée des pointes de



fer d'un compas que William Emery tenait à la main.

Le jeune homme, relevé par ses matelots, revint promptement à lui. Mais il n'avait été ni la seule ni la plus éprouvée victime de ce coup de tonnerre. Auprès du poteau dressé sur le monticule, deux indigènes gisaient sans vie, à vingt pas l'un de l'autre. L'un dont le système vital avait été complétement désorganisé par l'action mécanique de la foudre, gardait sous ses vêtements intacts un corps noir comme du charbon. L'autre, frappé au crâne par le météore atmosphérique, avait été tué roide.

Ainsi donc, ces trois hommes, — les

Digitized by Google

deux indigènes et William Emery, — venaient de subir simultanément le choc d'un seul éclair à triple dard. Phénomène rare, mais quelquefois observé, de cette trisection d'un éclair, dont l'écartement angulaire est souvent considérable.

Les Bochjesmen, d'abord atterrés par la mort de leurs camarades, prirent bientôt la fuite, en dépit des cris des matelots, et au risque d'être foudroyés en raréfiant l'air derrière eux par la rapidité de leur course. Mais ils ne voulurent rien entendre, et revinrent au campement de toute la vitesse de leurs jambes. Les deux marins, après avoir transporté William Emery dans le chariot, y placèrent les corps des deux indigènes, et s'abritèrent à leur tour, étant déjà tout contusionnés par le choc des grêlons qui tombaient comme une pluie de pierres. Pendant trois quarts d'heure environ, l'orage gronda avec une violence extrême. Puis il commença à s'apaiser. La grêle cessa de tomber, et le chariot put reprendre la route du camp.

La nouvelle de la mort des deux indigènes l'avait précédé. Elle produisit un effet déplorable sur l'esprit de ces Bochjesmen qui ne voyaient pas sans une terreur superstitieuse ces opérations trigonométriques auxquelles ils ne pouvaient rien comprendre. Ils se rassemblèrent en conciliabule, et quelques-uns d'eux, plus démoralisés que les autres, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus avant. Il y eut un commencement de rébellion qui menaçait de prendre des proportions graves. Il fallut toute l'influence dont jouissait le bushman pour enrayer cette révolte. Le colonel Everest dût intervenir et promettre à ces pauvres gens un supplément de solde pour les maintenir à son service. L'accord ne se rétablit pas sans peine. Il y eut des résistances, et l'avenir de l'expédition parut être sérieusement compromis. En effet, que seraient devenus les membres de la commission, au milieu de ce désert, loin de toute bourgade, sans escorte pour les protéger, sans conducteurs pour mener leurs chariots. Enfin, cette difficulté fut encore parée, et, après l'enterrement des deux indigènes, le camp étant levé, la petite troupe se dirigea vers le monticule sur lequel deux des siens avaient trouvé la mort.

William Emery se ressentit pendant quelques jours du choc violent auquel il avait été soumis. Sa main gauche qui tenait le compas demeura pendant quelque temps comme paralysée; mais enfin, cette gêne disparut, et le jeune astronome put reprendre ses travaux.

Pendant les dix-huit jours qui suivirent, jusqu'au 20 décembre, aucun incident ne signala la marche de la caravane. Les Makololos ne paraissaient pas, et Mokoum, quoique défiant, commençait à se rassurer. On n'était plus qu'à une cinquantaine de milles du désert, et ce karrou, restait ce qu'il avait été jusqu'alors, une contrée splendide dont la végétation, encore entretenue par les eaux vives du sol, n'eût pu être égalée en aucun point du globe. On devait donc compter que jusqu'au désert, ni les hommes, au milieu de cette région fertile et giboyeuse, ni les bêtes de somme, enfoncées jusqu'au poitrail dans ces gras pâturages, ne manqueraient pas de nourriture. Mais on comptait sans les orthoptères dont l'apparition est une menace toujours suspendue sur les établissements agricoles de l'Afrique australe.

Pendant la soirée du 20 décembre, une heure environ avant le coucher du soleil, le campement avait été organisé. Les trois Anglais et le bushman, assis au pied d'un arbre, se reposaient des fatigues de la journée et causaient de leurs projets à venir. Le vend du nord, qui tendait à se lever, rafraîchissait un peu l'atmosphère.

Digitized by Google

Entre les astronomes, il avait été convenu que pendant cette nuit, ils prendraient des hauteurs d'étoiles afin de calculer exactement la latitude du lieu. Aucun nuage ne couvrait le ciel; la lune était près d'être nouvelle; les constellations seraient resplendissantes, et par conséquent, ces délicates observations zénithales ne pouvaient manquer de se faire dans les circonstances les plus favorables. Aussi, le colonel Everest et sir John Murray furent-ils très-désappointés, quand William Emery, vers huit heures, se levant et montrant le nord, dit :

« Voici l'horizon qui se couvre, et je crains que la nuit ne nous soit pas aussi propice que nous l'espérions.

— En effet, répondit sir John, ce gros nuage s'élève sensiblement et avec le vent qui fraîchit, il ne tardera pas à envahir le ciel.

— Est-ce donc un nouvel orage qui se prépare? demanda le colonel.

— Nous sommes dans la région intertropicale, répondit William Emery, et cela est à craindre! Je crois que nos observations sont fort aventurées pour cette nuit.

— Qu'en pensez-vous, Mokoum? » demanda le colonel Everest au bushman.

Le bushman observa attentivement le nord. Le nuage se délimitait par une ligne courbe très-allongée, et aussi nette que si elle eût été tracée au compas. Le secteur qu'il découpait au-dessus de l'horizon, présentait un développement de trois à quatre milles. Ce nuage, noirâtre comme une fumée, présentait un singulier aspect qui frappa le bushman. Parfois, le soleil couchant l'éclairait de reflets rougeâtres qu'il réfléchissait comme eût fait une masse solide, et non une agglomération de vapeurs.

« Un singulier nuage ! » dit Mokoum, sans s'expliquer davantage.

Quelques instants après, un des Boschjesmen vint prévenir le chasseur que les animaux, chevaux, bœufs et autres, donnaient des signes d'agitation. Ils couraient à travers le pâturage, et se refusaient à rentrer dans l'enceinte du campement.

« Eh bien, laissez-les passer la nuit au dehors! répondit Mokoum.

— Mais les bêtes fauves?

— Oh! les bêtes fauves seront bientôt trop occupées pour faire attention à eux.»

L'indigène se retira. Le colonel Everest allait demander au bushman l'explication de cette étrange réponse. Mais Mokoum, s'étant éloigné de quelques pas, parut entièrement absorbé dans la contemplation de ce phénomène dont il soupçonnait évidemment la nature.

Le nuage s'approchait avec rapidité. On pouvait remarquer combien il était bas, et certainement, sa hauteur au-dessus du sol ne devait pas dépasser quelques centaines de pieds. Au sifflement du vent qui fraîchissait, se mêlait comme un « bruissement formidable », si toutefois ces deux mots peuvent s'accoupler ensemble, et ce bruissement paraissait sortir du nuage lui-même.

En ce moment et au-dessus du nuage, un essaim de points noirs apparut sur le fond pâle du ciel. Ces points voltigeaient de bas en haut, plongeant au milieu de la masse sombre et s'en retirant aussitôt. On les eût comptés par milliers.

« Eh! que sont ces points noirs? demanda sir John Muaray.

— Ces points noirs sont des oiseaux, répondit le bushman. Ce sont des vautours, des aigles, des faucons, des milans. Ils viennent de loin, ils suivent ce nuage, ils ne l'abandonneront que lorsqu'il sera anéanti ou dispersé.

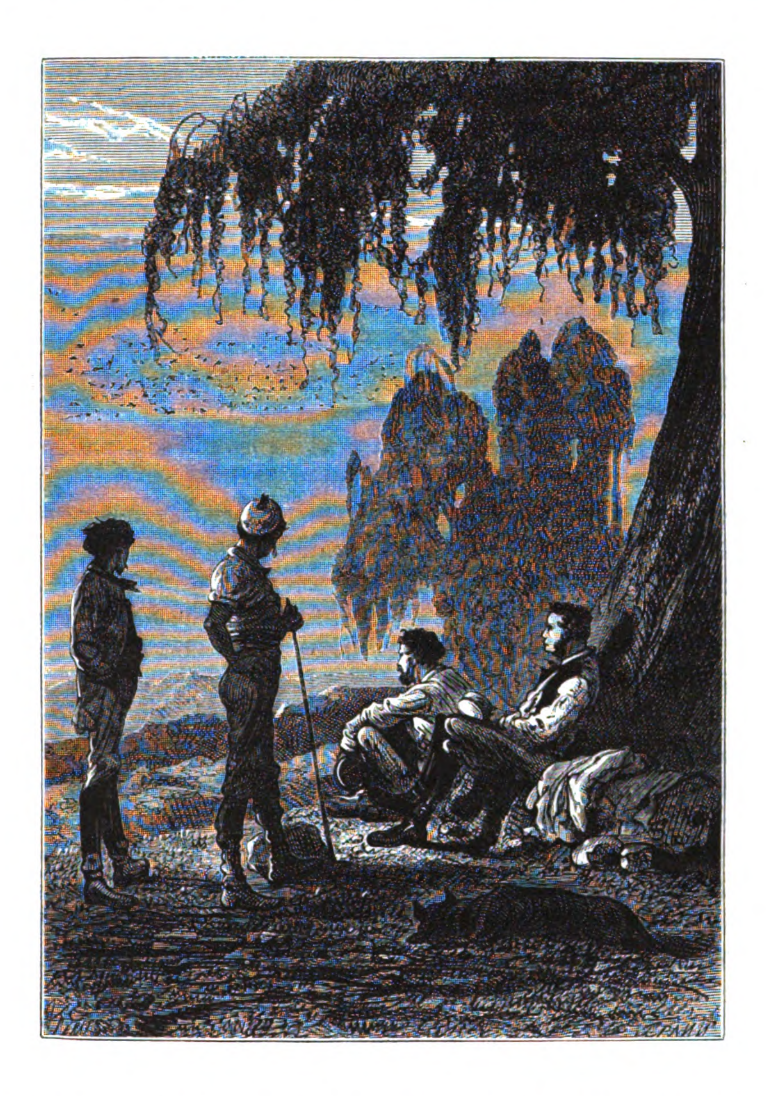
— Mais ce nuage?

— Ce n'est point un nuage, répondit Mokoum, en étendant la main vers la masse sombre qui envahissait déjà un

Digitized by Google

quart du ciel, c'est une nuée vivante, c'est une nuée de criquets ! »

Le chasseur ne se trompait pas. Les Européens allaient voir une de ces terribles invasions de sauterelles, malheureusement trop fréquentes, et qui en une nuit changent le pays le plus fertile en une contrée aride et désolée. Ces criquets



qui appartiennent au genre locuste, les « grylli devastatorii » des naturalistes, arrivaient ainsi par milliards. Des voyageurs n'ont-ils pas vu une plage couverte de ces insectes sur une hauteur de quatre pieds et sur une longueur de cinquante milles?

« Oui, reprit le bushman, ces nuages vivants sont un fléau redoutable pour les campagnes, et plaise au ciel qu'ils ne nous fassent pas trop de mal!

— Mais nous n'avons ici, dit le colonel Everest, ni champs ensemencés, ni pâturages qui nous appartiennent! Que pourrions-nous craindre de ces insectes?

— Rien, s'ils passent seulement au-

dessus de notre tête, répondit le bushman, tout, s'ils s'abattent sur ce pays que nous devons traverser. Alors, il n'y aura plus ni une feuille aux arbres, ni un brin d'herbe aux prairies, et vous oubliez, colonel, que si notre nourriture est assurée, celle de nos chevaux, de nos bœufs, de nos mulets, ne l'est pas. Que deviendraient-ils au milieu de ces pâturages dévastés? »

Les compagnons du bushman demeurèrent quelques instants silencieux. Ils observaient la masse animée qui croissait à vue d'œil. Le bruissement redoublait, dominé par des cris d'aigles ou de faucons qui, se précipitant sur la nuée inépuisable, en dévoraient les insectes par milliers.

« Croyez-vous qu'ils s'abattent sur cette contrée? demanda William Emery à Mokoum.

— Je le crains, répondit le chasseur. Le vent du nord les porte directement. Puis, voilà le soleil qui disparaît. La fraîche brise du soir va alourdir les ailes de ces sauterelles. Elles s'abattront sur les arbres, sur les buissons, sur les prairies, et alors... »

Le bushman n'acheva pas sa phrase. Sa prédiction s'accomplissait en ce moment. En un instant, l'énorme nuage qui dépassait le zénith, s'abattit sur le sol. On ne vit plus qu'une masse fourmillante et sombre autour du campement et jusqu'aux limites de l'horizon. L'emplacement même du camp fut littéralement inondé. Les chariots, les tentes, tout disparut sous cette grêle vivante. La masse des criquets mesurait un pied de hauteur. Les Anglais, enfoncés jusqu'à mi-jambe dans cette épaisse couche de sauterelles, les écrasaient par centaines à chaque pas. Mais qu'importait dans le nombre?

Et cependant, ce n'étaient pas les causes de destruction qui manquaient à ces insectes. Les oiseaux se jetaient sur eux en poussant des cris rauques et ils les dévoraient avidement. Au-dessous de la masse, des serpents attirés par cette friande curée, en absorbaient des quantités énormes. Les chevaux, les bœufs, les mulets, les chiens s'en repaissaient avec un inexprimable contentement. Le gibier de la plaine, les bêtes sauvages, lions ou hyènes, éléphants ou rhinocéros, engloutissaient dans leurs vastes estomacs des boisseaux de ces insectes. Enfin, les Bochjesmen eux-mêmes, très-amateurs de ces « crevettes de l'air », s'en nourrissaient comme d'une manne céleste! Mais leur nombre défiait toutes ces causes de destruction, et même leur propre voracité, car ces insectes se dévorent entre eux.

Sur les instances du bushman, les Anglais durent goûter à cette nourriture qui leur tombait du ciel. On fit bouillir quelques milliers de criquets assaisonnés de sel, de poivre et de vinaigre, après avoir eu soin de choisir les plus jeunes qui sont verts, et non jaunâtres, et par conséquent, moins coriaces que leurs aînés, dont quelques-uns mesuraient quatre pouces de longueur. Ces jeunes locustes, gros comme un tuyau de plume, longs de quinze à vingt lignes, n'ayant pas encore déposé leurs œufs, sont, en effet, considérés par les amateurs comme un mets délicat. Après une demi-heure de cuisson, le bushman servit aux trois Anglais, un appétissant plat de criquets. Ces insectes débarrassés de la tête, des pattes et des élytres, absolument comme des crevettes de mer, furent trouvés savoureux, et sir John Murray qui en mangea quelques centaines pour son compte, recommanda à ses gens d'en faire des provisions énormes. Il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre!

La nuit étant venue, chacun regagna sa couche habituelle. Mais les chariots n'avaient point échappé à l'envahissement. Impossible d'y pénétrer sans écraser ces innombrables insectes. Dormir dans

Digitized by Google

ces conditions était peu agréable. Aussi, puisque le ciel était pur, et que les constellations brillaient au firmament, les trois astronomes passèrent toute la nuit à prendre des hauteurs d'étoiles. Cela valait mieux, à coup sûr, que de s'enfoncer jusqu'au cou dans cet édredon de sauterelles. D'ailleurs, les Européens auraient-ils pu trouver un instant de sommeil, pendant que la plaine et les bois retentissaient des hurlements des bêtes fauves, accourues à la curée des criquets!

Le lendemain, le soleil déborda d'un horizon limpide, et commença à décrire son arc diurne sur un ciel éclatant qui promettait une chaude journée. Ses rayons eurent bientôt élevé la température, et un sourd bruissement d'élytres se fit entendre, au milieu de la masse des locustes qui se préparaient à reprendre leur vol, et à porter ailleurs leurs dévastations. Vers huit heures du matin, ce fut comme le déploiement d'un voile immense qui se développa sur le ciel et éclipsa la lumière du soleil. Toute la contrée s'assombrit, et on eût pu croire que la nuit reprenait son cours. Puis, le vent ayant fraîchi, l'énorme nuée se mit en mouvement. Pendant deux heures, avec un bruit assourdissant, elle passa au-dessus du campement plongé dans l'ombre, et elle disparut enfin au delà de l'horizon occidental.

Mais, quand la lumière raparut, on put voir que les prédictions du bushman s'étaient entièrement réalisées. Plus une feuille aux arbres, plus un brin d'herbe aux prairies. Tout était anéanti. Le sol paraissait jaunâtre et terreux. Les branches dépouillées n'offraient plus au regard qu'une silhouette grimaçante. C'était l'hiver succédant à l'été, avec la rapidité d'un changement à vue! C'était le désert, et non plus la contrée luxuriante!

Et l'on pouvait appliquer à ces criquets dévorants ce proverbe oriental que justifie encore l'instinct pillard des Osmanlis : L'herbe ne pousse plus où le Turc a passé! L'herbe ne pousse plus où se sont abattues les sauterelles!

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.

LA JUSTICE DES CHOSES

EDOUARD AGRICULTEUR

Trois jours plus tard, après trois belles matinées d'aube et de soleil levant, les fauteuils de mousse étaient achevés, et Amine remerciait avec effusion ses deux aides, sans lesquels il lui eût été bien difficile de faire ce grand travail. Il ne s'agissait plus maintenant que de laisser les mousses projeter leurs racines dans le nouveau terrain qui leur était offert, c'était à elles seules d'achever et de consolider l'œuvre, et, pour en obtenir cette grâce, on les entourait de soins; on les arrosait chaque soir; on les protégeait chaque jour contre l'ardeur du soleil. Bientôt, on allait pouvoir s'y asseoir tous, en rond, les visages tournés les uns vers les autres, sous la voûte ombreuse du catalpa. Oh! que ce serait doux et joli! Mais alors il vint une autre idée : Pour compléter le charme et la commodité, il

fallait faire autour du tronc de l'arbre une sorte de petite table, qui pût recevoir des gâteaux, ou des fraises, ou des cerises, ou des livres, ou la boîte à ouvrage d'Amine, ou le tricot de maman ou les lunettes de papa. Émile, qui s'était déjà beaucoup exercé au maniement des outils de menuiserie, fut l'ordonnateur de ce dernier travail, auquel Édouard ne manqua point de prendre une part active en rabotant et affilant les pieux destinés à soutenir la planche circulaire, et, pour tout dire, en se donnant souvent sur les doigts; car tout apprentissage a ses épreuves. Tout cela fait, non sans un grand déploiement d'activité, de délibérations en commun, d'allées et venues, de babillages, de projets, de rêves, où la fleur n'attendait pas pour éclore que la feuille eût apparu, ni même que la graine ou la racine eussent été placées dans la terre, tout cela fait, il se trouva que ces trois enfants étaient devenus les meilleurs amis du monde, et puis qu'Édouard avait perdu son humeur morose, et retrouvé ses yeux brillants, ses joues rosées, son sourire et sa pétulance. Comme il faut le soleil à la plante pour s'épanouir, à l'être humain il faut la société des hommes, dans l'amitié.

« Mais, Édouard, dit un jour Amine, je suis bien contente que vous m'aidiez. Mais pourquoi ne voulez-vous pas cultiver votre jardin ? Je vous aiderai aussi, en vous montrant comment il faut faire. »

Car la bande de terre désignée pour être le jardin d'Édouard était jusque-là restée sans culture; et les herbes folles, voyant qu'on leur abandonnait ce terrain, bien exposé au levant, le long d'un mur, bien fumé, bien ensoleillé, s'y étaient, sans plus de façon, installées, et s'y étalaient à cœur joie. Jasant, croissant, fleurissant, elles y élevaient leur famille — tandis que dans les autres jardins étaient de jolies fleurs et de bons légumes qui poussaient.

Édouard venait de comprendre les plaisirs du travail agricole; il se hâta de suivre le conseil d'Amine. Il avait à réparer le temps perdu; c'eût été pour lui seul bien difficile; ses amis l'aidèrent et grâce à l'association, ce fut bientôt fait. Le terrain levé, il fallut tracer le plan, œuvre réfléchie. Sans prétendre aux merveilles du jardin d'Amine, Édouard voulut avoir un joli jardin. Il traça donc autour d'un rond-point divers méandres, grâce auxquels, par la vertu de l'ovale et du cercle, on pouvait, dans un espace de quinze pieds carrés, faire autant de chemin qu'en fournit le tour du monde. Les gazons, les buis, les fraisiers, les petits œillets odorants, furent chargés de marquer et de garder les frontières de chaque province. Autour du rond-point, ce furent des massifs de fleurs; les autres espaces reçurent : fraises, salades, radis, haricots, petits pois, cerfeuil, etc. Il y eut place pour tout, même pour un champ de lin; car Édouard avait conservé un doux souvenir de cette fleur bleue, si mignonne, si frêle, qu'il avait rencontrée dans ses promenades autour de Paris.

Dès lors, ce jardin fut la récréation la plus pure d'Édouard, il n'avait jamais cru qu'un jardin pût donner tant de plaisir. Dès qu'il avait fait ses devoirs, il y courait, saisissait la bêche ou le sarcloir et, bien que fatigué souvent et tout en nage, ne le quittait qu'à regret. Il se levait une heure plus tôt, pour y travailler; on le vit bêcher au clair de lune. Et la nuit, dans ses rêves, il voyait ses arbres couverts de fruits, *ses arbres* dont l'un, un pêcher, se trouvait encore en noyau sous la terre, les autres : un poirier, un pommier, un cerisier, n'étaient encore hauts que d'environ 50 centimètres. Graines ou plants, de même, à peine mis en terre, éclosaient dans sa tête au moins vingt fois par jour. Chaque matin, avant de se livrer au travail, il passait en revue ses plantations,

Digitized by Google

ses semis, et constatait toujours que « cela avait poussé » bien que, je l'avoue, d'autres yeux que les siens peut-être n'eussent pas si bien vu. Il s'agenouillait près de ses plantes, se courbait sur elles, pour les examiner de plus près, ou pour les entendre pousser, comme la princesse Fine-oreille, et, comme elle, il y parvenait; car la bonne volonté est une grande puissance! Plus d'une fois, — quand il était seul; car il eût craint d'être raillé, — il écarta du doigt la terre, comme tous les bébés ont fait et feront, pour voir ce que devenait le germe lent à paraître, et surprendre les métamorphoses cachées.

Oh! quelle joie! quelle douce joie! quand, à la surface du carré des petits pois, un matin, il vit un soulèvement de terre et là, sous une croûte légère, un filet vert qui montait au jour, promettant la tige féconde, la jolie spirale, qui bientôt s'éleva, d'étage en étage, au-dessus du sol. Et là-bas, oh! là-bas que voit-il encore? Il court, se prosterne, et contemple deux pâles petites feuilles charnues, appliquées l'une contre l'autre, et qui soulèvent, comme le ferait un géant, cette motte... Oh! une autre là! une autre encore! une autre! une autre!.. Et le lendemain, ô grâce, ô richesses! ô trésor! des centaines de petites feuilles jaunes, deux à deux étalées, couvrant le carré!... Amine! Émile! Victor! Jules! venez! venez vite! Voyez. N'est-ce pas admirable? C'est-moi qui les ai semées, et elles ont poussé comme cela! C'est un vrai miracle! De petites graines, si petites! grises!... Et ce sont des salades à présent, des salades bien petites encore, c'est vrai; mais qui deviendront si belles, si bonnes!...

Chaque jour, c'étaient ainsi de nouvelles surprises, de nouveaux bonheurs. Aujourd'hui, l'éclosion d'une tulipe au pur calice jaune, rouge ou brun; demain, la naissance d'un haricot, ou l'apparition de ces beaux cotylédons pointus et longs, qui déjà contiennent, éternel mystère, la fleur embaumé du réséda. Une fois nés au monde de la lumière, tout cela crût, monta, s'élargit, et bientôt le terrain disparut sous une abondante verdure, aux formes, aux nuances diverses. Et tout cela c'était Édouard qui l'avait fait. Il en était fier; mais encore plus reconnaissant envers ces chères petites choses, qui avaient si bien accepté ses soins, qui, plus savantes que lui, savaient si bien ce qu'elles avaient à faire, et ne lui demandaient qu'un terrain friable et un peu d'eau pour accomplir le mystérieux et profond travail qui fait de la graine la plante, de la plante la fleur, de la fleur le fruit.

Jusque-là, Édouard ne s'était point arrêté à ces merveilles. Il n'avait fait, comme tant d'autres, que les traverser en courant, plus ou moins ébloui. Maintenant qu'il vivait dans leur intimité, il les aimait, les adorait presque. — Doux monde charmant, toujours nouveau, gros de promesses, plein d'une joie pour chaque jour et de trésors à venir. Quand Édouard, le matin, avait constaté les progrès du jour précédent et de la nuit, qu'il avait repiqué ses salades, sarclé ses petits pois, choisi pour le déjeuner ses plus gros radis, du rose le plus vif et le plus croquant, compté les fleurs de ses fraisiers, les trois cerises déjà nouées de son cerisier, après avoir épluché les mauvaises herbes qui gênaient ses résédas, ses verveines et ses giroflées, il se redressait un peu las, mais d'une saine fatigue et, appuyé sur son sarcloir, il regardait son petit domaine avec amour. Toutes ses pensées étaient devenues douces, pures, pleines de bon vouloir. Les premiers rayons du soleil, chaque matin, lui versaient, comme à toute la nature, la force, la vie, l'amour. Il sentait que l'homme est fait pour être heureux, s'il veut être juste et bon, et, quand un sou-

Digitized by Google

venir funeste le faisait rougir, quand un regret poignant lui serrait le cœur, en songeant à sa chère maman, si loin de lui, à sa sœur aimante et gaie, à son père tendre autant que juste, il se relevait dans sa propre estime en se disant : « Je veux être désormais un travailleur et un honnête homme » et il calmait sa tristesse en ajoutant : « Je retrouverai ceux que j'aime et leur rapporterai un Édouard qu'ils pourront aimer.

La première fleur éclose dans le jardin d'Édouard fut envoyée dans une lettre à sa maman. Et quel dommage de ne pouvoir présenter sa première fraise aux lèvres d'Adrienne, la petite friande, qui les aimait tant! Au moins, fut-il content d'en pouvoir offrir à Amine, et très-fier, et le cœur tout battant de joie, vraiment, quand il porta sa première cueillette de petits pois à Mme Ledan, et qu'elle les trouva si jolis, et qu'ils furent trouvés si bons au dîner par tout le monde.

Cette vie végétative, si charmante et si utile, n'était pas la seule que renfermât le jardin d'Édouard. Il était plein encore de toutes sortes de petites bêtes, qui y avaient établi leur demeure, en dessus du sol, ou au-dessous, et qui vivaient là chacune à sa manière : Carabes noirs ou dorés, chenilles de toutes couleurs, bêtes à Dieu, coccinelles, chrysomèles, cloportes, pucerons, cétoines, araignées, fourmis, rats, oiseaux, limaces, limaçons, vers, que sais-je? Sans compter les invisibles, ceux qui vivent à mille sur une seule feuille, ou à cent dans une goutte d'eau ; sans compter les voyageurs et touristes de passage : papillons, libellules, friganes, une famille de hérissons qui trottait par là le soir, des rats d'eau qui, de la Loire, venaient faire un tour au clair de lune; des moineaux qui, à midi, se roulaient dans le sable des allées; des abeilles qui goûtaient les fleurs d'Édouard, et les trouvaient pleines de miel ; des mouches de toute forme et de tout état; des pies curieuses qui, plus d'une fois, après le départ d'Édouard, et presque sur ses talons, vinrent inspecter son ouvrage, en glosant fort, comme des entendues; quelque hirondelle qui, de la rivière où elle happait des mouches, donnait par là un coup d'aile. Ce petit jardin était tout un monde.

Malheureusement, si la plupart de ces hôtes étaient charmants, et l'animaient d'une plus large vie, plusieurs en revanche étaient malfaisants, et il fallait les combattre : les rats par exemple. Oh ! ces rats firent bien du mal à Édouard; car ils venaient manger dans la terre ses beaux petits pois, à peine nés; il eût bien passé la nuit pour les défendre, si on le lui eût permis. Il y avait encore les limaces et les chenilles, qu'il fallait extraire du petit jardin, sous peine de mort pour les plantes ; et c'était vraiment fâcheux d'avoir à détruire de pauvres bêtes, coupables de vouloir manger et vivre, comme toute créature en ce monde. Cependant il fallait bien choisir entre elles et les plantes, ces filles chéries d'Édouard, ces êtres gracieux et utiles qui vivaient, elles, pour s'accomplir dans la bienfaisance, et nourrir en donnant leur fruit.

Au reste, c'étaient d'autres hôtes même du jardin, les bouvreuils nichés dans le lierre, qui aidaient Édouard à nettoyer le jardinet de ses ennemis. Il était là, dans un hamac suspendu à deux fortes branches, grises et rugueuses, et recouvert par les feuilles lustrées, le nid où couvait la mère, et près duquel veillait le père, inquiet et jaloux. Deux ou trois fois par jour, on voyait ce beau petit mâle, aux vives couleurs, s'introduire furtivement dans le lierre, et porter des aliments à la couveuse. Un jour, on entendit de petits piaillements, et dès lors on vit les deux parents aller et revenir tour à tour, le bec plein. Édouard

Digitized by Google

mourait d'envie de voir les petits; mais il craignait d'effrayer ces chers oiseaux, qui se confiaient à lui, et vaquaient aux soins de leur ménage, quand il était là, comme en présence d'un ami.

La curiosité pourtant devint si forte, et l'occasion d'une échelle double placée tout près de là, tenta si bien Édouard, qu'il plaça l'échelle en face du nid et monta. La petite mère était là, et le regarda, tout effrayée, même, à ce qu'il crut, d'un air de reproche.

« Petite! petite! lui dit Édouard de sa plus douce voix, n'aie pas peur, va! Je ne veux pas te faire du mal, ni à tes petits; je veux seulement les voir. »

Elle ne comprit pas; car elle partit brusquement, effarouchée, fendant l'air. Mais les petits, eux, qui, tout ignorants de la vie, n'avaient pas peur, levèrent la tête, et tendirent à Édouard leur bec ouvert. Il ne put s'empêcher d'en rire:

« Sont-ils drôles, je ne suis pas votre papa, moi. Comment, vous avez déjà des plumes; vous seriez presque en âge d'aller au collége, si vous étiez des garçons, et vous ne distinguez pas encore le bouvreuil de l'homme! Il est vrai que dessous ce lierre, ils n'ont encore rien vu. »

A ce moment, les deux parents arrivèrent; car la mère était allée chercher son mari dans un tel péril, et tous deux volaient autour d'Édouard en poussant des cris. Il descendit pour ne pas les effaroucher davantage, emporta l'échelle, et la paix revint au nid.

Toutes ces choses charmaient Édouard. Il traduisait avec amour les Géorgiques et disait souvent : « Quand je serai grand, je veux être agriculteur. »

— Et vous ferez bien, répondait M. Ledan; mais il faut qu'un agriculteur soit un homme, c'est-à-dire qu'outre les influences de la nature, il reçoive l'héritage humain, les pensées, les progrès, les épreuves, l'expérience enfin de l'humanité. Ce travail de la terre est pour vous le plus attrayant, parce qu'il porte promptement ses fruits. L'espoir, et bientôt la joie de la récolte, ici vous font sentir et comprendre facilement les bienfaits du travail et ses récompenses. Mais l'étude aussi a ses récompenses et porte ses fruits. S'ils sont plus lents à venir, ils ne sont ni moins nourrissants ni moins savoureux. Tout travail est fécond; tout travail produit la force et donne la joie. Croyez-en votre jardin; mais étendez cette expérience à tout ordre de travail, et cultivez votre esprit avec autant de soin que vos laitues.

LUCIE B.

La suite prochainement.

CAUSERIES ÉCONOMIQUES

LES DÉBOUCHÉS.

Pendant cette même année de mauvaise récolte, le commerce n'allait pas, et l'industrie se plaignait vivement. Ce n'était la faute à personne, tout le monde faisait ce qu'il pouvait, du moins autant que nous sachions, pour placer ses marchandises; mais les circonstances étaient défavorables.

C'était du moins l'opinion que soutenait le père Dupont devant quelques voisins qui cherçhaient, comme on dit, midi à quatorze heures.

Digitized by Google

« Tenez, ajoutait-il, voilà Pierre et Paul qui jouent là-bas; ils m'ont expliqué, sans le savoir, et en deux mots, pourquoi les affaires ne vont pas.

— Et comment cela? demanda-t-on.

LE PÈRE DUPONT. — Voici comment : Pierre dit à Paul : « Veux-tu m'acheter une toupie, j'en ai trois; tu me donneras des billes. » Mais Paul n'avait pas de billes, et l'affaire ne se fit pas. »

L'instituteur vint se joindre au groupe, et lorsqu'on l'eut mis au fait de la conversation, il trouva que le père Dupont avait raison.

Mais les voisins ne semblaient pas avoir bien compris, de sorte que le père Dupont continua en ces termes :

« Voyons, quand vous voulez acheter une robe à votre femme ou une montre pour vous-même, ou un autre objet d'utilité ou d'agrément, que vous faut-il?

— De l'argent! fut la réponse unanime.

— Bien. Mais l'argent ne se trouve pas dans la rue ; il faut se le procurer en vendant vos produits. Est-ce vrai ?

— Parfaitement.

— Eh bien! donc, quand vous avez peu de produits, vous avez peu d'argent, et le peu que vous avez, vous le gardez pour les choses indispensables, pour les dépenses urgentes, et vous ajournez les autres achats le plus possible. Voilà pourquoi le commerce ne va pas : celui qui voudrait acheter n'a pas assez d'argent, parce qu'il n'a pas eu assez de produits. »

L'un des voisins, Jean Monteau, fit observer qu'ils avaient aussi quelquefois plus de produits qu'ils n'en pouvaient vendre, que la trop grande abondance avilissait les prix, et que le bon marché n'était pas toujours avantageux au producteur.

« Toutefois, dit l'instituteur, on peut remédier aux inconvénients momentanés d'une production surabondante, en cherchant de nouveaux débouchés, c'est-à-dire des acheteurs. Plus l'industrie produit, plus elle a besoin de débouchés. Seulement, quand l'abondance des produits fait baisser les prix, il s'ouvre souvent tout naturellement de nouveaux débouchés.

En effet, par exemple, le vin étant à 1 franc la bouteille, le prix sera trop élevé pour beaucoup de personnes; mettez le prix à 50 centimes, il y aura beaucoup plus d'acheteurs chez nous, et, de plus, on pourra en envoyer à l'étranger. Il en est ainsi de toutes les marchandises.

— Tout cela est vrai, dit Jean Monteau, mais quand il y a surabondance de pommes de terre, on ne peut pas en faire manger davantage en diminuant les prix; un homme ne pourrait pas manger un sac de pommes de terre par jour, même si on les lui donnait pour rien.

LE PÈRE DUPONT. — Mais on peut distiller les pommes de terre, l'eau-de-vie est facile à transporter; on peut en faire de la fécule, ou encore on peut engraisser des porcs; on n'a pas nécessairement besoin de manger les pommes de terre en nature.

— C'est très-juste, répondit l'instituteur. Quelque abondant que soit un produit aujourd'hui, si on sait lui ouvrir un nouveau débouché en France ou à l'étranger, on pourra encore le multiplier. Depuis qu'on fait avec les betteraves du sucre et de l'eau-de-vie, on en cultive bien plus que lorsqu'on s'en servait simplement comme fourrage.

En résumé, à la longue, on n'achète les produits des autres qu'en produisant soi-même, et plus le débouché est grand — ce qui veut dire : plus il y a d'acheteurs (ou de consommateurs), — plus la production est stimulée. On travaille volontiers quand le travail est bien rémunéré. »

MAURICE BLOCK

La suite prochainement.

Digitized by Google

UN MEA CULPA

J'ai dit, quand j'étais jeune, une sottise qui m'a fait à tort quelque honneur auprès d'un certain nombre de mes compatriotes aussi peu sensés que moi-même. Cette sottise, ils voulaient bien la trouver spirituelle — elle avait peut-être l'air de l'être — mais au fond, je tiens qu'elle n'était, comme je suis bien obligé de le reconnaître aujourd'hui, qu'une vraie sottise et des plus lourdes.

Je voulais caractériser cette faculté, cette facilité qu'ont les Français d'improviser, même dans ce qu'ils ignorent, et de devenir vite ce à quoi ils paraissent le plus impropres, et je disais : — « Ce que les Français savent le mieux c'est ce qu'ils n'ont jamais appris ». — Vous comprenez que cet axiome fut particulièrement du goût de ceux qui, d'une part, n'avaient jamais appris grand'chose et qui de l'autre se sentaient en disposition de ne pas ajouter grand'chose non plus à leur bagage d'instruction et même d'éducation.

La vérité est que tous ces Français et moi n'avions pas l'ombre du sens commun. Car enfin le Français, aussi bien que l'Anglais, que l'Allemand et que tout autre ne saurait rien, je dis rien, pas même boire, manger, marcher et se moucher, encore bien moins parler, écrire et penser correctement, si, en commençant par sa nourrice, son premier professeur, il n'avait pas successivement passé par les mains d'une infinie quantité de maîtres diplômés ou non (sans oublier l'expérience qui est le maître des maîtres) desquels il tient le trop peu qu'il sait aujourd'hui. Ce n'est pas sans doute après la dure leçon que viennent de recevoir et de mériter nos suffisances et nos insuffisances que je trouverai sur ce point « que sans l'étude sérieuse, rien n'est possible, même à la France » un contradicteur parmi nous.

J'ose croire, au contraire, que si, pour mes péchés, j'étais dans l'âge où l'on peut redire avec l'étourderie de la jeunesse, ce que je n'avais pas craint de dire une première fois : « Ce que les Français savent le mieux, c'est ce qu'ils n'ont jamais appris, » — mes compatriotes n'auraient qu'une bouche pour me siffler.

Qu'à quelque chose malheur soit bon, que chacun fasse, ou en public, ou à part soi, son *meâ culpâ* de quelque sottise, et nous débarrasserons peu à peu l'héritage de nos enfants de l'idée fausse que nous étions en voie de leur transmettre, à savoir que l'esprit puisse jamais se passer de bon sens. Le mauvais esprit, le faux esprit, l'esprit faux, l'esprit méchant et l'esprit des méchants ont fait plus de mal à la France que les Prussiens, car ils ont rendu possible que l'ancien esprit français, qui n'était autre que la bonne humeur du bon sens, après s'être gâté lui-même, ait pu être vaincu, par ce que l'on a appelé le bon sens allemand, qui heureusement pour nous n'a rien de commun avec l'esprit, et qui par conséquent n'est pas encore le vrai bon sens.

Que les Allemands ne s'y trompent pas, si la France retrouve son véritable esprit, ce bon esprit qui a été sa santé, sa gloire et sa force, leur bon sens, sans esprit, ne tiendra pas longtemps contre elle. Les canons n'ont jamais le dernier mot quoi qu'on dise. Ce dernier mot n'appartient qu'à la raison, et à ce que l'on a appelé la justice des choses. Or la justice des choses, qui n'est autre que la justice de Dieu, finit tôt ou tard par être du côté du meilleur et du plus juste, — de celui qui met le plus de bon esprit dans sa raison, et le plus de sagesse dans son esprit.

J.-P. Stahl.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par FROMENT — Texte par STAHL



XXX

La paix est faite. La sœur Marie a donné une belle pomme à Fanchette pour arrêter ses larmes. Tom, voyant que Fanchette est redevenue gaie, saute et prend les devants. Mais le plus heureux de la rencontre, c'est que la sœur Marie, qui ne savait pas que Fanchette avait été chercher du lait à la ferme, y était allée, elle aussi, et elle en rapporte une boîte pleine. Tante Rose en voyant le lait dont elle avait besoin ne pourra plus se fâcher.

Digitized by Google

LA BOITE AU LAIT

OU

LA PREMIÈRE COMMISSION DE FANCHETTE

Dessins par Froment — Texte par Stahl



XXXI

Fanchette est arrivée avec deux boîtes au lait au lieu d'une.

Elle vous remercie de l'avoir accompagnée jusqu'ici. Elle vous prie, puisqu'elle est bien corrigée, de ne raconter son histoire à personne, et, pour l'avenir, quand vous aurez du lait à envoyer chercher, de vouloir bien lui accorder votre confiance. On fait toujours mieux la seconde commission que la première. C'est bien dommage qu'on ne puisse pas commencer par la seconde.

FIN DE LA BOITE AU LAIT.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UNE POMME

XI.

Lady Jemima, qui n'avait pas quitté le canapé et à qui on avait apporté son eau, son vin et ses biscuits, fut très-surprise d'avoir si bien supporté la fatigue de cette soirée; elle était à peine lasse, ce qui était une vraie merveille, surtout quand elle voyait l'amiral s'étendre dans son grand fauteuil, tout essoufflé, mais très-heureux du succès de sa fête!

Reginald grimpa jusqu'à la chambre des enfants.

La lampe de nuit répandait une lueur sombre, mais douce, dans la chambre à demi obscure; la nourrice Hinton soupait en bas; la petite Berthe dormait dans son berceau blanc; sa nouvelle poupée de cire, empesée et roide, reposait dans les bras doux et ronds de l'enfant; Alice était assise près du lit de Frank, la tête à moitié posée sur l'oreiller, et le caressait pour l'endormir. Au premier bruit des pas de Reginald, il tressaillit, tout espoir de sommeil fut perdu; et Alice en fit son deuil.

Reginald s'installa sur le pied du lit et raconta à Frank tous leurs faits et gestes, avec une peinture vivante de l'amiral, quand il se trémoussait en plein colin-maillard, les larges pans de son habit retroussés, de peur que l'ennemi ne le saisît traîtreusement. Puis vidant ses poches, il donna l'orange à Alice, et me posa avec le biscuit devant Frank sur la blanche courte-pointe.

Je me suis rarement sentie plus heureuse qu'en me retrouvant au milieu de ces êtres chéris dans leur chambre si tranquille.

Frank me prit et me porta joyeusement à sa bouche; je crus que l'heure fatale avait sonné pour moi, je sentais déjà la pression d'une rangée de dents blanches et aiguës, mais avant que ma malheureuse peau reçût aucune incision, Alice s'interposa vivement.

« Pas ce soir, Frank, il est trop tard; ne mange pas ce soir la pomme de Reginald; cela te ferait mal. Essaye de la garder; qui sait? elle est née peut-être dans notre verger; oui, essaye de la garder; nous verrons combien de temps tu conserveras la pomme de Reginald. Contente-toi de ces raisins, ils te vaudront mieux ce soir. »

Je l'échappai belle cette fois, si j'en juge par les regards de regret que Frank jeta sur moi quand il me lâcha.

« Soit, je ne la mangerai pas, dit-il en soupirant, mais place-la sur le manteau de la cheminée pour que je puisse la voir. »

Ainsi fut fait, et au même moment ma maîtresse monta. Elle fut obligée de pourchasser Alice et Reginald jusque dans leurs lits pour les forcer à comprendre que la journée était finie; puis après avoir arrangé l'oreiller de Frank et placé le biscuit près de lui pour le matin, elle lui donna son eau d'orge, et il s'endormit la main de sa mère sur sa joue.

Pendant ce temps la nourrice avait fini son souper et monta pour se coucher; préalablement elle jugea de son devoir de faire force arrangements et s'agita si bien que je m'aperçus que ma maîtresse donnait des signes d'impatience. La pauvre nourrice termina ses manœuvres en jetant, par mégarde, deux livres par terre, outre la pelle et les pincettes, dans son désir de

faire le moins de bruit possible; mais après cette preuve d'adresse elle disparut derrière les rideaux de son lit.

Ma maîtresse continua à calmer Frank, qui était un peu agité. On n'entendait plus que le tictac de la pendule sur la cheminée; la respiration régulière de l'enfant nous apprit bientôt qu'il dormait. Il fallut quelque temps à ma maîtresse pour parvenir à dégager sa main prise sous la tête du jeune garçon sans l'éveiller; elle se pencha sur lui pour être bien sûre que le sommeil était profond, embrassa Berthe, ôta doucement la poupée des bras à moitié résistants de sa fille, arrangea la veilleuse et se glissa hors de la chambre.

Je savourais la fraîcheur vivifiante de la chambre, quand la nourrice Hinton me prouva qu'elle dormait; des noires profondeurs de son lit de plumes sortait un ronflement sonore qui d'une basse longue et robuste s'élevait en cadence jusqu'à un sifflement aigu. Le bruit avait quelque chose d'effrayant et de mystérieux, mais n'éveilla pas les enfants; l'habitude les avait familiarisés comme d'autres avec ce vacarme. Je serais bien surprise qu'on me parlât d'une nourrice qui ne ronflât pas.

La matinée de Noël arriva, non pas revêtue d'une cape grise, mais brillante, claire, fraîche, piquante et joyeuse. Les enfants furent habillés de très-bonne heure. La journée devait être très-occupée. Je savais qu'il se préparait quelque chose, car ma maîtresse et l'amiral avaient eu, la veille, plusieurs conférences sur son emploi.

Frank fut bientôt prêt à descendre; il insista pour me mettre dans sa poche, prison étroite cette fois; pourtant comme j'y étais seule je m'y sentis très à mon aise. J'étais encore assez alerte pour aimer tout ce qui me promettait de mieux voir le monde; nous descendîmes donc de compagnie.

Frank avait toujours son bras en écharpe, mais par précaution plus que par nécessité, et quand nous entrâmes dans la vaste et haute cuisine voûtée, je vis un spectacle qui me ravit. Sur la longue table étaient rangés douze paniers bien remplis chacun d'une pièce de bœuf, d'un pain, de carottes, de navets et d'oignons, flanqués d'une écuelle de bon bouillon et d'une grande cruche pleine de bière. Sous chaque panier, sur le sol, étaient une mesure de charbon et une de pommes de terre : c'était le cadeau de Noël pour douze pauvres familles, au nombre desquelles était la veuve Jones.

L'amiral, Reginald et Frank distribuèrent ces présents. Alice et Marie donnèrent des gâteaux aux enfants venus avec leurs mères pour recevoir leur part de toutes ces bonnes choses. Suzanne et Jeanne, qui faisaient partie du groupe, sortirent de la foule, et à voix basse demandèrent à Reginald s'il serait assez bon pour présenter à l'amiral un petit paquet qu'elles tendaient vers lui, et pour accepter l'autre pour lui-même. La chose faite, très-gentiment d'ailleurs, elles se retirèrent vivement, très-contentes d'être quittes de leur message, et s'empressèrent d'aider les mères à porter chez elles le panier et les pommes de terre.

La table de cuisine fut bientôt nette, et la famille rentra dans la salle à manger, toute tendue de houx et de lierre. En ouvrant le petit paquet destiné à l'amiral par les enfants de la veuve Jones, on y trouva un porte-montre, très-habilement sculpté, avec une ancre et un câble pour ornements. C'était la preuve que Johnny, reconnaissant, était en possession de ses outils et en avait fait bon usage. Pour Reginald, il avait envoyé une règle, et pour Frank un petit modèle de barque avec des rames et son gouvernail. Les heures de travail avaient dû être douces pour le pauvre petit

Digitized by Google

boiteux, quand, à la lueur de la chandelle, il façonnait ces bagatelles pour ses bienfaiteurs, et de bonne heure et tard s'efforçait de les finir pour le jour de Noël.

L'amiral et les enfants furent très-touchés de l'attention de Johnny, et admirèrent son bon goût et son habileté, ce qui me fit grand plaisir.

La famille alors se prépara pour aller à l'église. Frank et moi nous remontâmes dans l'appartement des enfants. On voyait maintenant quel changement ces trois mois avaient opéré chez ce garçon; ce n'était plus l'enfant paresseux qui ne pouvait tenir en place; ce n'était plus le petit Francis courant après les oies, grimpant sur les portes et faisant des courses folles. Aujourd'hui il méritait presque le nom de petit savant; sa reclusion forcée lui avait profité.

C'est chose bien connue, qu'un arbre produit quelquefois une profusion de feuilles, sans donner de fruit, par surabondance de séve mal dirigée. Un accident, une blessure de hasard, une taille faite à propos corrige ce défaut, et ce même arbre produit du fruit de première qualité : c'est ce qui était arrivé à Frank; ce que son corps avait perdu, son esprit l'avait gagné. Je n'étais plus jeune, je sentais le poids des jours, je me réjouissais donc de ce progrès et le calme de la vie présente de mon jeune maître allait mieux que sa turbulence d'autrefois à la tranquillité de ma vieillesse.

Ce jour de Noël fut sans doute un jour de bonheur encore pour mes chers amis. Pourtant, à la veille d'un départ, il semble qu'un nuage obscurcit le ciel et pèse sur le cœur. La maison tout entière était triste à la pensée de perdre sitôt Reginald. Ma chère maîtresse et Alice pouvaient à peine le regarder sans que des larmes leur vinssent aux yeux; elles les essuyaient en cachette et se mettaient à parler et à rire pour ne pas laisser voir leur émotion. Reginald et Marie, décidés à chasser les pensées noires, jouissaient de leur mieux du temps présent dont la fuite était si rapide. Mon bon maître dans sa gravité s'efforçait de donner à Reginald des avis et des conseils.

L'amiral très-affairé était de la meilleure humeur. Rien ne lui plaisait plus que de s'embarquer après un an à peu près de séjour chez lui, car il aimait sa profession. Lady Jemima était émue de son départ, mais elle comptait en profiter pour essayer des eaux de Bath et les prendre dans de bonnes conditions; aussi se mit-elle à faire ses paquets, c'est-à-dire à sortir ses coffrets à bijoux et sa boîte à ouvrage. Mrs Parsons ne lui confiait pas d'autre besogne. La séparation était fixée au 28 décembre. L'amiral quitterait lady Jemima à Bath après l'avoir installée confortablement dans une bonne maison; de là, accompagné de Reginald, il gagnerait Plymouth et ferait voile au commencement de janvier. Mon maître et ma maîtresse retourneraient au cottage pour y passer l'hiver.

Je vis Alice ourlant des mouchoirs, Marie faisant des chemises et des chaussons : quelquefois des larmes roulaient et ternissaient leurs aiguilles pendant leur travail, et si Reginald entrait dans la chambre, elles baissaient bien bas la tête, jusqu'à ce que leurs longues boucles touchassent leur ouvrage, de peur qu'il ne vît ces larmes; car pour rien au monde elles n'auraient voulu lui ôter son courage. J'étais émue de leurs peines. On apporta la malle de Reginald dans la chambre d'enfants pour la remplir; ma maîtresse n'en voulait laisser le soin à personne. Je la vis à genoux étendre avec précaution les chemises et les gilets, ranger les livres, les albums et les crayons. Quelquefois, si personne n'était près d'elle, elle embrassait les vêtements de son fils, comme s'ils faisaient partie de lui-même, et avec une telle ex-

Digitized by Google

pression de tendresse que je bénissais le ciel de n'être qu'une vieille pomme et d'être à l'abri de pareils déchirements de l'âme.

Le 28 décembre arriva enfin; trop tôt, hélas! pour nous tous. Le déjeuner fut silencieux, et il semblait que la nourriture que chacun prenait allait les étouffer. Ils n'avaient que peu de chose à dire, car ils n'avaient qu'une seule pensée, les pauvres gens, et ils n'osaient l'exprimer cette pensée — « Adieu ».

L'amiral seul ne semblait aucunement mal à l'aise, il se frottait les mains, et arpentait de long en large le vestibule en faisant craquer ses bottes, ravi de lever enfin l'ancre.

La voiture surmontée d'une impériale s'avança; lady Jemima descendit enveloppée de vastes fourrures, de façon à être presque invisible; une chancelière attendait ses pieds; on porta dans la voiture des châles et des oreillers pour son dos, et enfin elle s'établit chaudement dans l'intérieur. Mrs Parsons la suivit avec un vaste manteau, un panier couvert, un sac et une boîte à linge, et quelque chose encore enveloppé dans un mouchoir. Elle ouvrit un feu roulant d'instructions contre les servantes qu'elle laissait à la maison, tout en enterrant ces paquets étranges dans la voiture.

L'amiral, dont la patience débordait vite, n'y pouvait plus tenir; il la poussa brusquement dans la voiture, ferma lui-même la portière, et les amples formes de Mrs Parsons disparurent. Ses dernières paroles se perdirent pendant qu'elle s'asseyait à sa place, en face de lady Jemima.

Où était Reginald? Il apparut bientôt, les yeux gros et pleins de larmes, qu'il n'essayait plus de retenir. Il serra la main de son père, et, faisant un effort, sauta lestement et rejoignit son oncle sur la banquette extérieure; son dernier regard s'arrêta longuement sur les fenêtres d'en haut; et tout étant prêt, ils se mirent en route.

XII.

Le départ est rude pour ceux qui s'en vont, mais combien encore plus pour ceux qu'ils laissent derrière eux! J'entendis mon maître se moucher beaucoup, puis prendre son chapeau et se diriger vers les champs; nous ne le revîmes plus de longtemps. Les hommes luttent mieux seuls et sans être vus contre un chagrin semblable. Ma pauvre maîtresse alla s'asseoir sur le lit vide de Reginald, le visage plongé dans l'oreiller où avait reposé sa tête chérie; quelques objets à son usage traînaient par la chambre vide et en désordre. Alice, restée à la fenêtre, se fatiguait les yeux à saisir une dernière fois l'ombre de la voiture au tournant de la route.

Marie sanglotait, comme si elle n'avait jamais cru qu'il partirait véritablement. Frank avait l'air très-grave, et Bertha s'étonnait et paraissait effarée à la vue de la pauvre nourrice Hinton qui pleurait tout en lavant les tasses du déjeuner et s'essuyait les yeux avec son tablier. Les larmes des grandes personnes étonnent toujours les enfants. Ils ne savent pas encore que la douleur est de tous les âges, et que de toutes les larmes celles de l'enfance sont les moins amères.

La matinée se traîna tristement; elle paraissait si longue! Ma maîtresse s'efforça de reprendre son calme apparent. La réunion à l'heure du dîner fut assez lugubre; tous étaient là, un seul excepté, et la place habituelle de celui-là restait vide!

Après dîner, Alice et Marie passèrent en revue tous les endroits où ils étaient allés ensemble si récemment que la trace de l'absent était encore marquée sur la terre ou imprimée sur le gazon; les chiens suivaient

d'un air morne, les oreilles pendantes, dolents et abattus, comme s'ils comprenaient que leurs maîtres étaient partis.

Heureusement nous quittâmes bientôt le vestibule pour retourner au cottage : cela ranima un peu nos esprits : moi aussi j'avais ma part de chagrin, moins violent peut-être, mais plus désespéré : eux reverraient sans doute cette joyeuse figure; ils avaient des années devant eux; je savais que je ne reverrais pas Reginald, la brièveté de ma vie excluait cette idée.

Nous sortions de la grande maison, si brillante de joie tout à l'heure, maintenant nue, froide, désolée et déserte; entraînés par les chevaux, nous arrivâmes au cottage vers l'heure du thé. Une fois encore je me retrouvai en vue de mon verger natal, revenant, comme le cardinal Wolsey, me reposer au milieu des arbres de ma jeunesse!

Le soir, comme Frank était dans les bras de sa mère qui semblait trouver une consolation en serrant plus étroitement les enfants qui lui restaient autour d'elle, il parut deviner et comprendre le cours de ses pensées, et me tirant de sa poche, il s'écria :

« Maman, je garderai toujours cette pomme! Te rappelles-tu cette soirée, la veille de Noël, où Reginald me l'a donnée? Il l'avait pêchée dans la cuve, et posée sur mon lit. Jamais je ne la mangerai, maman : je la conserverai toujours; je l'aime bien maintenant, mais pas pour la manger, non, je ne la mangerai pas. »

Ici je ne fus plus maîtresse de mes émotions; jamais je n'avais été aussi remuée, et j'aurais voulu avoir comme l'homme le don de la parole pour dire au cher enfant combien sa bonté me touchait profondément; mais des mots n'auraient pu rendre ce que je sentais. Que moi, une pauvre pomme, on pût assez m'aimer pour me [illegible]r comme un souvenir, c'était trop

« Maman, comment la conserverai-je? Je voudrais garder ma belle pomme jusqu'au retour de Reginald!

— J'ai peur, Frank, répondit sa mère, que ce ne soit impossible; les pommes ne se gardent pas pendant deux ans.

— Mais, reprit l'enfant, ne pourrais-je pas garder la graine, comme je fais pour les pois et les fèves du jardin, quand elle sera toute vieille.

— Oui, Frank, tu le peux; tu pourras même planter ses pepins, et dans quelques années Reginald et toi vous mangerez des pommes dont tu auras semé et planté la graine, et dont la pomme de Reginald sera la maman. »

Frank était ravi, il prit une jolie boîte, présent de sa tante; elle était faite à moitié en verre et ornée de papier doré; elle avait été pleine de bonbons qui avaient bientôt disparu. Il me plaça dans cette cage légère et gaie avec quelques autres de ses trésors, — une petite toupie d'ivoire, un porte-crayon d'argent; et comme il savait écrire en ronde, il n'eut pas de cesse qu'il n'eût obtenu un morceau de papier, qu'Alice régla, et sur lequel il écrivit l'inscription suivante :

« Cette superbe pomme m'a été donnée par mon frère Reginald, la veille de Noël, 24 décembre 18**, et je l'ai gardée pour la planter plus tard en mémoire de lui. »

Il enroula cette flatteuse inscription autour de ma queue et le couvercle se referma. C'était l'heure du coucher; la nourrice Hinton le remonta dans la chambre d'enfants; la boîte passa cette nuit-là sur une table tout près de son oreiller.

Le lendemain matin je fus placée sur un rayon de sa jolie bibliothèque, de peur qu'il n'arrivât quelque accident à ma boîte; et je découvris avec joie qu'à travers la glace de mon ermitage je pouvais apercevoir les branches brunes de mon arbre paternel, balancées par la brise. Le tictac

Digitized by Google

régulier de la pendule me berçait doucement; ce bruit porte en soi sa morale et avertit de la fuite des heures. Je vois les enfants passer et repasser et à l'occasion me regarder sur ma tablette. Mes journées s'écoulaient ainsi dans le calme et la méditation.

Comme Frank ne reprenait pas sa fraîcheur, ma maîtresse dut le conduire à Bath chez lady Jemima, et Alice resta chargée de soigner mon maître, sa sœur et moi. Elle s'en acquitte à merveille. Elle vient à bout même de la revêche cuisinière; comme ma chère maîtresse elle est à la fois aimable et ferme.

Je trouve que ma santé s'altère beaucoup : à mon grand étonnement, je diminue, et personne, à me voir aujourd'hui, ne pourrait reconnaître la fraîche et grosse pomme que je fus aux belles heures de ma jeunesse. J'ai perdu la moitié de ma taille, et je tâche de me préparer à ma fin prochaine. Par quelles épreuves j'ai passé! Que de menaces de mort! — par la dent ou par le couteau! — Comme je leur ai miraculeusement échappé! car il est rare qu'une pomme ne finisse pas de mort violente. La raison me disait que mourir est le sort de tout ce qui est né. Mais l'homme a l'espérance de cet autre monde lointain vers lequel il lève les yeux dans ses heures les plus sombres; je ne pouvais l'avoir. Pourquoi, me disais-je, tout ce qui est né n'est-ilpas assuré de se survivre après sa mort? et j'étais triste.

Ce fut dans un de ces moments d'abattement que la phrase de Frank me revint en mémoire : « Je planterai cette pomme. » Mais alors mes graines ne pourraient-elles pas repousser?

Il est inutile de décrire la révolution que cette pensée opéra dans mon esprit; elle me réveilla de cette lugubre apathie, que dis-je? de ce sombre désespoir; elle s'empara de moi; j'oubliai toutes les épreuves passées et l'inquiétude présente, la solitude, ma captivité, la vieillesse, — tout s'effaça de ma mémoire. Je pourrais revivre? Mon ambition, « cette dernière infirmité des nobles esprits » se réjouissait à l'idée que je renaîtrais moi aussi, non plus à l'état de simple fruit, mais pour devenir un arbre tout entier, souche d'une série de générations de pommes comme moi, et qu'à mon ombre des plantes, des fleurs charmantes, — multitude innombrable, — sortiraient de terre. Revivre! et revivre encore jusqu'à la fin de la machine ronde. Je bénis la pensée d'une mort, qui me montrait l'immortalité, et je cessai d'envier tant aux hommes leurs plus hautes destinées, car moi aussi je revivrais à ma façon. Ces idées élevées d'avenir m'ont enseigné la satisfaction de mon sort présent, la patience et la résignation. Puissent mes rejetons abriter les enfants de ceux qui m'ont abritée, et que j'ai aimés si longtemps et si fidèlement : telle est ma prière.

CONCLUSION DE L'AUTEUR.

Mes lecteurs désirent peut-être connaître en détail les dernières heures et la fin de la pomme dont ils viennent d'achever l'histoire; je dirai donc ici ce que j'ai pu recueillir dans le cottage où elle termina sa première vie.

Au commencement de mai 18**, Frank, tout à fait guéri, revint de Bath avec sa mère. Un jour qu'il avait descendu sa boîte de verre de sa tablette pour voir sa pomme, il l'ouvrit; un peu de poussière légère s'envola, et il trouva à la place de la plus belle des pommes une petite boule brunie et ridée, presque réduite à rien; un papier y était attaché, jaune et très-effacé, mais sur lequel cependant il parvint à déchif-

Digitized by Google

frer les mots suivants : « Cette superbe pomme m'a été donnée par mon frère Reginald, la veille de Noël, 24 décembre 18**, et je l'ai gardée pour la planter plus tard en mémoire de lui. »

Son vœu de planter cette pomme lui revint à l'esprit ; immédiatement il chercha au cœur de la petite boule desséchée les pepins qui devaient s'y trouver, et sa sœur et lui les semèrent dans un pot à fleurs. Trois seulement poussèrent qu'on transplanta, à l'époque voulue, après les avoir bien greffés. Un d'eux remplaça dans le verger au midi le vieil arbre noueux qu'une violente rafale avait renversé ; on planta l'autre dans le jardin de la grande maison ; le troisième fut placé dans le verger de M. Neville, au presbytère. Plus heureuse encore qu'elle ne l'avait espéré, la pomme de Reginald et de Frank fut donc la mère de trois jolis pommiers dont les fruits firent bien des heureux.

Frank devint un savant, ainsi que la pomme l'avait prédit, et, comme sa vocation était sérieuse, il entra dans l'Église, et succéda à la cure de M. Neville.

L'amiral, qui avait perdu lady Jemima, morte à Bath, hélas ! d'une vraie maladie, pria son frère Charles et sa belle-sœur de venir vivre avec lui dans la grande maison, afin que la société de ses joyeuses nièces, Marie et Berthe, pût distraire et même égayer sa solitude ; on abandonna le cottage au jeune Thompson qui, après s'être distingué dans l'armée et avoir gagné son grade de major, revint chez lui et épousa la petite Alice toujours si calme.

Reginald aussi a marché vite dans sa carrière, et comme il a été promu très-jeune, il commande un vaisseau. Souvent, quand il revient passer les fêtes avec l'amiral et ses parents, il se souvient de cette veille de Noël et de la pêche aux pommes qu'il avait accomplie juste deux jours avant son embarquement, et il est charmé de penser que les descendantes en ligne directe de cette pomme qu'il donna ce même soir au petit Frank sont empilées dans le plat qui est devant lui !

Mrs Parsons, très-vieille sans doute, mais toujours bien portante, n'a jamais quitté Bath depuis la mort de lady Jemima, — elle vit là d'une rente annuelle avec Zoé, la chienne toujours grasse, mais plus calme que jamais, puisqu'elle est empaillée. La veuve Jones n'est plus de ce monde, mais elle a assez vécu pour voir Johnny devenu un très-habile sculpteur en bois. Constamment employé à des œuvres d'ornementation pour différentes cathédrales et galeries particulières, il est en passe de devenir le Gibbons ou le Willis de son temps. Déjà il a réalisé un revenu qui assure le bien-être et l'indépendance de ses deux sœurs, Suzanne et Jeanne, qui vivent avec lui ; sa santé toujours délicate a besoin de leurs soins affectueux. Jamais ces trois personnes ne célèbrent Noël sans se rappeler le dénûment dont elles avaient tant eu à souffrir dans l'hiver de 18** ; et elles tâchent à chaque retour de cet anniversaire de venir en aide aux malheureux du voisinage, en souvenir des secours charitables qu'on leur avait donnés à cette époque. Rachel l'aveugle a été recueillie par eux jusqu'à sa mort. La nourrice Hinton est parvenue à une grande vieillesse. Frank a dit pour elle le service funèbre, il n'y a pas plus de douze ans. La cuisinière habite le village, et est encore si bien portante et si forte que je sais de bonne source qu'on l'a entendue dernièrement gronder ferme les enfants des enfants qu'elle avait si souvent grondés, rabroués et gâtés, pour avoir fait du bruit au sortir de l'école. Stephan est sommelier de l'amiral.

On ne me reprochera pas, je l'espère, d'avoir imité tant d'auteurs qui ne parlent que d'eux dans leurs mémoires, et ou-

Digitized by Google

blient de rendre un compte complet de tous les personnages nommés dans leurs histoires, je crois donc pouvoir solliciter l'aimable indulgence de mes lecteurs et lectrices en faveur de ce conte d'hiver.

Miss CAMPBELL. Imité de l'anglais par P.-J. STAHL.

FIN DE L'HISTOIRE D'UNE POMME.

AVIS SPECIAL

A NOS ANCIENS ABONNÉS

Malgré le concours utile et touchant que nous ont apporté bon nombre de nos abonnés au dernier renouvellement, il est nécessaire devant les nouvelles charges de toute nature qui pèsent sur la librairie, pour constituer le *Magasin d'Éducation* sur des bases durables, de lui faire subir l'augmentation qui résulte de ces charges imprévues. Nous faisons cette augmentation la plus légère qu'il nous est possible, rien que le strict indispensable, c'est-à-dire de 2 francs seulement par année.

A partir du 1er mai, l'abonnement du *Magasin d'Éducation* est donc de 14 francs pour Paris et 16 francs pour la province.

MAIS : Pour prouver à *nos anciens abonnés* combien nous avons à cœur de les remercier du concours qu'ils nous ont donné, nous les prévenons que pour tous ceux d'entre eux qui se réabonneront d'ici à fin décembre 1872, en accompagnant la lettre d'un mandat-poste, nous maintiendrons leur prix d'abonnement pour toute l'année de 1873, au prix de 12 francs pour Paris et de 14 francs pour la province.

Quant à nos livres illustrés, nous avons dû, comme tous nos confrères, élever leur prix de 6 fr. à 7 fr., et au prorata pour ceux d'un prix supérieur. Nos nouveaux catalogues donneront les nouveaux prix.

Nous n'avons pas encore suivi l'exemple qui nous était donné par d'autres d'augmenter nos livres *non illustrés*, et nous maintenons provisoirement à 3 francs ceux de notre collection in-18.

J. HETZEL.



Digitized by Google

LES ENFANTS D'AUTREFOIS

DESSINS PAR A. DE SAINT-AUBIN



Les petits amateurs d'art.

Digitized by Google



TEXTES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DU XV[e] VOLUME

VIGNETTES

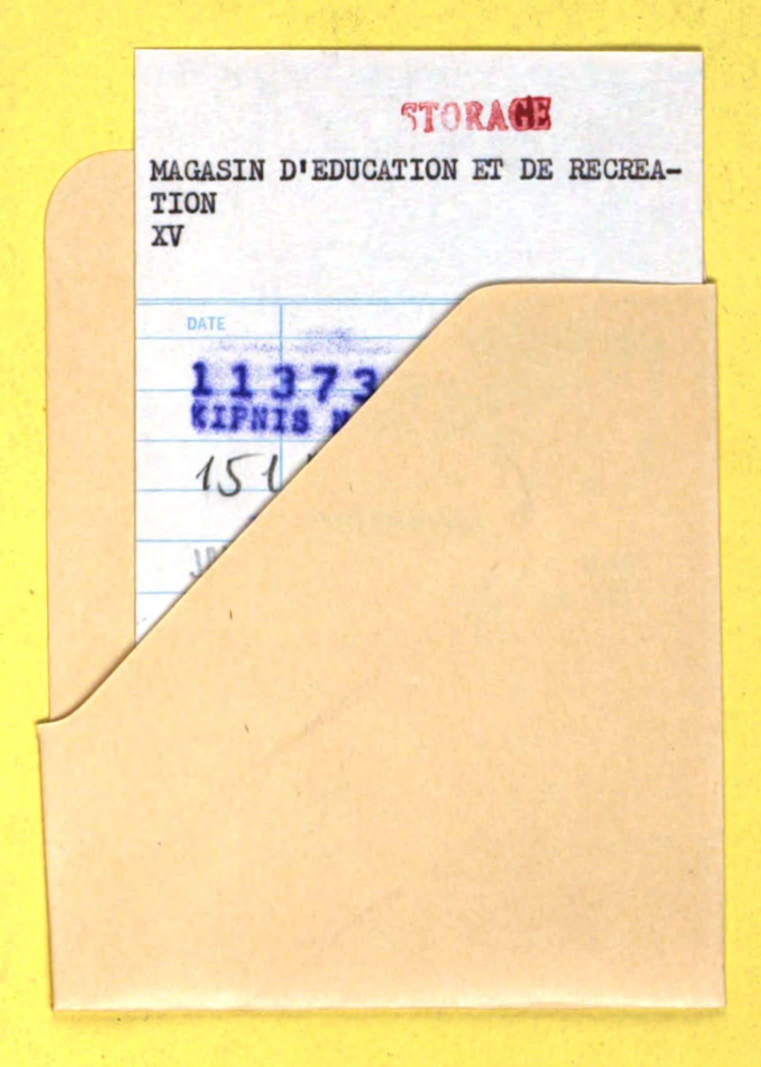


PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

Le Directeur-Gérant, J. HETZEL

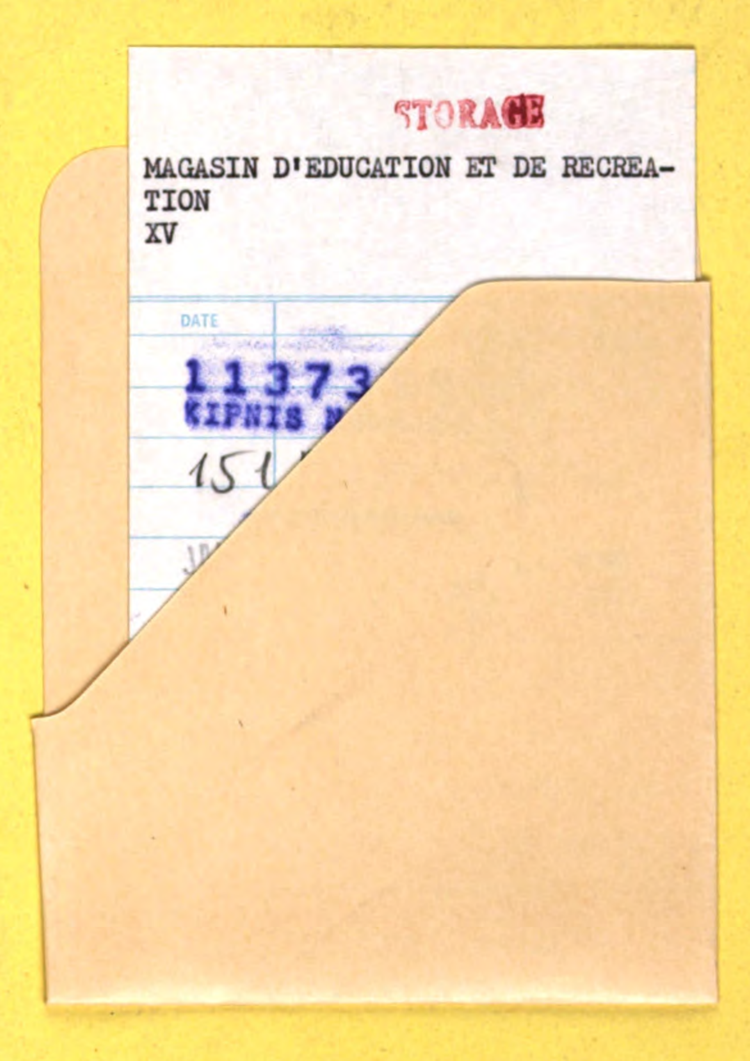
Digitized by Google

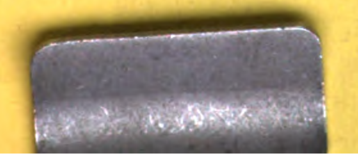
Digitized by Google


STORAGE
MAGASIN D'EDUCATION ET DE RECREATION
XV
DATE
11373
KIPNIS


Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google